L’iconographie de l’île Tibérine

1. *Introduction*

Suite à la grande épidémie de 293 av. J.-C. qui ravagea la ville, une ambassade fut envoyée au grand sanctuaire d’Asklepios à Epidaure, afin d’amener le dieu et ses bienfaits à Rome[1]. Les Romains s’en étaient remis aux dieux pour trouver une solution à la crise : la consultation des livres sibyllins leur prescrit d’aller chercher le dieu guérisseur à Epidaure, dans son sanctuaire. En Argolide, le dieu s’incarne en un serpent de taille imposante et embarque sur le navire romain. L’arrivée à Rome se fait en remontant le Tibre. Là, le serpent quitte le bord et va s’installer sur l’île au milieu du fleuve, où un temple est par la suite érigé. Par cet évènement débute la renommée d’une petite île fluviale, l’île Tibérine, dont l’évocation ne sera jamais dissociée de celle du dieu guérisseur. Au fil des siècles, elle va accueillir d’autres divinités et suivre l’évolution du reste de l’*Vrbs*, se couvrant d’édifices et d’ornements[2]. Alors que l’île Tibérine a été déjà l’objet d’études, la question de son iconographie a rarement été explorée. Cet aspect de l’île mérite néanmoins l’attention car sa représentation témoigne de la perception qu’en avaient les anciens habitants de Rome. Au-delà de la simple étude iconographique, le questionnement doit aussi porter sur le contexte de production de ces images et sur leurs commanditaires. Dans l’identification d’une représentation de l’île Tibérine, les textes permettent en premier lieu de déterminer dans quel contexte celle-ci peut être évoquée. La collecte de documents iconographiques qui suit est cependant peu fructueuse : deux monnaies républicaines, un médaillon d’époque antonine et un relief qui reste obscur.

[1] Ov., *Met*. XV, 622-744 ; Val. Max. I, 8, 2 ; *De vir. ill*. 22, 1-3. Sur le culte d’Esculape à Rome, voir F. Graf, *Heiligtum und Ritual. Das Beispiel der griechisch-römischen Asklepieia* in A. Schachter (éd.), *Le sanctuaire grec. Huit exposés suivis de discussions* (Entretients Hardt 37), Genève, 1992, p. 159-199, part. p. 160-168 et G.H. Renberg, *Public and Private Places of Worship in the Cult of Asclepius at Rome* in *MAAR* 51/52, 2006/2007, p. 87-172.

[2] La première et plus importante étude est celle de Maurice Besnier (M. Besnier, *L’île Tibérine dans l’Antiquité*, Paris, 1902) ; ensuite M. Guarducci, *L’isola Tiberina e la sua tradizione ospitaliera* in *RPAA* 26, 3-4, 1971, p. 267-281 ; M.A. Brucia, *Tiber Island in Ancient and Medieval Rome*, [*s.l*], 1990 ; W.N. Bruce, *Resurveying the Religious Topography of the Tiber Island*, s.l., 2004 (http://etd.fda.edu/UF/UFE0004894/bruce_w.pdf).

Les sources littéraires fournissent des qualificatifs dont pourront être tirés les éléments susceptibles d'être mis en image[3]. Ils peuvent se classer en trois catégories : la première, paradoxalement, consiste à désigner l'île Tibérine simplement comme étant l'« île », sans autres précisions[4]. L'îlot étant un élément unique dans la topographie romaine, l'indication « *insula* » seule devait être suffisamment claire dans l'esprit des Romains. Cette désignation se retrouve également sur les inscriptions, ce qui pose davantage de problèmes pour l'identification que dans le cas de textes, car aucun contexte ne peut venir le confirmer[5]. Ce type de désignation n'est pas anecdotique, mais n'apporte pas d'informations pour ce qui nous concerne ici.

L'île est d'abord caractérisée par son lien avec le Tibre, particulièrement par sa situation sur le fleuve. Par ailleurs, notons tout de suite qu'elle n'est que peu désignée dans les sources comme *insula Tiberina*, chez Vitruve (III, 2, 3), puis bien plus tard chez Arnobe (*Adv. Nat.* VII, 44-48, *passim*). Elle est plutôt perçue comme l'île du fleuve, plus exactement l'« île du Tibre ». La scène se passe *in insulam Tiberis* dans les *Periochae* des Annales de Tite-Live (XI, 3) et encore « dans l'île du (fleuve) Tibre » chez Justin Martyr, dans sa première *Apologie* (I, 26). Elle est aussi souvent définie par une périphrase qui souligne sa position sur le fleuve ou l'aspect que revêt celui-ci à sa hauteur. Ainsi chez Ovide, dans les *Fastes*, elle est *Insula diuida quam premit amnis aqua* (I, 292) et *hic ubi discretes insula rumpti aquas* (II, 194). La périphrase s'explique par le caractère poétique des écrits d'Ovide. Plus sobrement, Plutarque situe la statue de Jules César « dans l'île qui est au milieu du fleuve » (*Oth.* 4, 8) et Appien la désigne comme « l'île au milieu du fleuve » (*Bell. Civ.* 17, 118), ou encore Dion Cassius situe les évènements « dans la petite île qui existe dans le Tibre » (XXXVII, 45, 3). Claudien, poète, rédige un panégyrique et y met donc le plus d'emphase : *Est in Romuleo procumbens insula Thybri, qua medius geminas interfluit alueus urbes discretas subeunte freto* (*Prob.* 226-228). Il s'agit donc d'une définition que l'on pourrait qualifier de topographique, mettant en exergue le lien évident du fleuve et de l'île. L'histoire de l'île Tibérine est difficilement dissociable de celle qui unit le dieu Esculape et la ville de Rome ; ce lien va également être un moyen de la caractériser. En effet, les auteurs semblent insister sur la consécration de l'île au dieu Esculape. Lorsque Valère Maxime parle de l'*insula[m] ubi templum dicatum est*, le temple est dédié au serpent, comme incarnation d'Esculape, qui traverse le Tibre pour rejoindre l'île. Elle n'est pas seulement

[3] Concernant les sources littéraires relatives à l'île Tibérine, cf. BESNIER, *L'île Tibérine* [n. 2], p. 3-4 et 15 sq.

[4] OV., *Met.* XV, 740 : *insula nomen habet* ; LIV. II, 5, 4 ; XXXIII, 42, 10 ; XXXIV, 53, 7 ; PLIN., *HN* XXIX, 8, 16 *in insula* ; PAUL. FEST. 98 L *in insula* ; PLUT., *Quaest. Rom.* 94.

[5] Les inscriptions n'ont pas été découvertes sur l'île Tibérine, la confusion avec l'insula désignant un bloc d'habitation est donc possible : *CIL* VI, 9824 *popa de insula* et *CIL* VI, 33864 *interp[r]etes de insula*.

le lieu où se trouve le temple, elle devient, par métonymie, l'île consacrée à la divinité : *in insulam Aesculapi* (Suet. *Claud*, 25)[6]. Sidoine Apollinaire l'appelle même *insula[m] serpentis Epidauri* (*Epist*. I, 7, 12). Le serpent, « acteur » principal de la légende de l'arrivée d'Esculape à Rome, semble être emblématique de l'île : l'île est le territoire du dieu[7].

Le corpus iconographique est constitué de trois groupes de documents. La plus ancienne représentation de l'île Tibérine se trouve sur deux monnaies républicaines œuvres d'un même monnayeur : L. Rubrius Dossenus. La seconde image, sur les médaillons d'Antonin le Pieux, n'est produite que deux siècles plus tard et s'inscrit dans une large série de frappes commémoratives. Quant au dernier témoignage du corpus, le relief Rondinini, ainsi nommé d'après le nom de son acquéreur au XVIII[e] siècle, l'absence de tout contexte et les nombreuses restaurations diminuent la fiabilité des conclusions que l'on pourrait tirer de son étude. On peut déjà constater que la représentation de l'île Tibérine connaît peu d'occurrences dans l'Histoire : elle est anecdotique au regard des représentations d'autres monuments de l'*Vrbs*. Tout comme des qualifications similaires reviennent dans les sources littéraires, le corpus montrera si l'iconographie reproduit les mêmes motifs, malgré le caractère ponctuel des témoignages et la variété des supports. Le contexte de production permettra quant à lui de percevoir les raisons du choix de cette image par le commanditaire ainsi que son élaboration et son utilisation.

2. *Notre documentation*

2.1. *Monnaies de L. Rubrius Dossenus*

L'ensemble du monnayage de L. Rubrius Dossenus[8] est composé d'une série de trois deniers[9], d'un quinaire et de sept monnaies de bronze. Deux monnaies parmi les dénominations de bronze portent un motif pouvant figurer l'île Tibérine.

[6] Ou encore chez Denys d'Halicarnasse « consacrée à Esculape » (V, 13, 4).

[7] Elle est également désignée sous l'expression « entre les deux ponts » (Just. Mart., *Apol*. I, 26 ; Euseb., *Hist. Eccl*. II, 13, 3). Dans les *Régionnaires*, au IV[e] siècle ap. J.-C., le *templum Aesculapi* n'est pas nommé dans la liste des monuments de la quatorzième région. Si la colline du Janicule est mentionnée, l'île Tibérine ne l'est pas (R. Valentini, G. Zuccheti, *Codice topografico della città di Roma*, vol. 1 Rome, 1940. Pour la *regio XIIII Transtiberim* : *Curiosum Urbis Romae Regionum XIIII cum Brebiarius* [*sic*] *suis*, p. 144-148 et *Notitia Urbis Romae Regionum XIIII cum Brevariis suis*, p. 182-183).

[8] Le monnayage a été étudié par H. Zehnacker (*Le monnayage de L. Rubius Dossenus et la victoire d'Esculape* in M. Renard / R. Schilling (éds.), *Hommages à Jean Bayet*, Bruxelles, 1964, p. 739-748) et P. Calabria (*La monetazione di L. Rubrius Dossenus* in *RIN* 94, 1994, p. 65-85) dans leurs articles respectifs. H. Zehnacker déduit, pour une partie du monnayage, une signification particulière, un hommage à Esculape suite à une épidémie qui aurait eu lieu au début du I[er] s. av. J.-C. Si P. Calabria réfute la représentation d'Esculape sur les monnaies, elle les interprète tout de même en lien avec l'île Tibérine, comme nous le verrons plus bas.

[9] *Syd*. 705 (*RRC* 348/1) ; *Syd*. 706 (*RRC* 348/2) ; *Syd*. 707 (*RRC* 348/3). Calabria, *La monetazione* [n. 8], p. 70.

Syd. 710 (Fig. 1).

As, bronze, 87 av. J.-C.[10].
A/ Tête janiforme formée d'Hercule coiffé de la peau de lion (g.) et de Mercure coiffé du pétase ailé (dr.). De part et d'autre, la massue (g.) et le caducée (dr.)
R/ Temple distyle contenant un autel circulaire orné de guirlandes, sur lequel se tient un serpent, la tête dressée. Derrière et à dr., une proue dirigée vers la dr.
Ex/ Dessous L. Rubri. ; à g. de haut en bas, en lettres couchées *DOSSEN*, un I [trait vertical] par devant.
Collections : Rome, Med. Cap., n°2593. 19 mm. ; 10,970 g. ; Vat., R.R. n°6935.
Bibliographie : RRC 348/6 [n. 10]; Babelon Rubria 6[11]; Calabria, *La monetazione* [n. 8] n°.6.

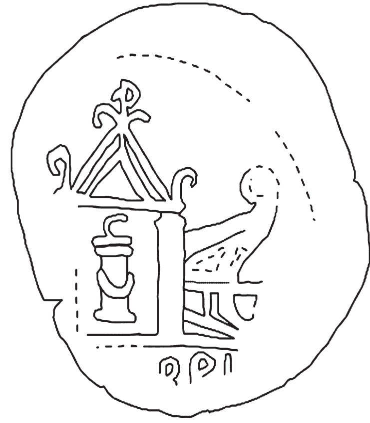


Fig. 1. Revers de l'As de L. Rubrius Dossenus Med. Cap. n° 2593. (DAO : H. Moreau, d'après http://numismatics.org/collection/2012.34.10, le 10/01/13 à 11h17)

Syd. 711b (note)[12]

Sextans ou once, bronze, Première moitié du Ier s. av. J.-C.
A/ Tête casquée à dr. : Minerve ou Roma
R/ Temple distyle derrière un autel circulaire orné de guirlandes et sur lequel se tient un serpent, tête dressée. Derrière, vers la dr. : une proue (à dr.)
Collections: Rome, Med. Cap., n° 2396 14 mm ; 2,010 g. (coll. Bignami)
Bibliographie : Calabria, *La monetazione* [n. 10].

[10] Datation par Sydenham aux années 87-86 ap. J.-C. (E.A. SYNDENHAM, *The Coinage of the Roman Republic*, Londres, 1952, p. 109). H. Zehnacker date le monnayage après l'épidémie de 87 av. J.-C. (ZEHNACKER, *Le monnayage* [n. 8], p.739 puis p. 747), suivit par M.H. Crawford qui l'attribue précisément à cette année. (M.H. CRAWFORD, *The Roman Republican Coinage*, 2 vol., Londres, 1974, p. 78, 363 et 569). Voir la discussion et les références ci-après.

[11] E. BABELON, *Description historique et chronologique des monnaies de la République romaine vulgairement appelées monnaies consulaires*, 2 vol., Bologne, 1963 [1885].

[12] Cet exemplaire est mentionné en note de bas de page par SYDENHAM, *The Coinage* [n. 10], p. 110. La référence *Syd.* 711b correspond à un sextans. (A/ tête de Mercure à dr., à dr. Caducée ; R/ temple distyle (cf. *Syd.* 710), ex/ L. RVBRI). Cependant ZEHNACKER, *Le monnayage* [n. 8], p. 741 reprend les conclusions de F. Gnecchi : elle serait issue d'une mauvaise interprétation d'un as *Syd.* 710, probablement en mauvais état. De même P. Calabria (*La monetazione* [n. 8]) utilise la référence *Syd.* 711b pour le sextans ou once portant Rome ou Minerve à l'avers. La référence *Syd.* 711b est conservée pour plus de commodité. Bien que sans inscription, la pièce est incluse dans le monnayage de L. Rubrius Dossenus par sa ressemblance aux monnaies de la frappe.

2.2. *Médaillons d'Antonin le Pieux*[13]

Séries de médaillons frappés de thèmes dits « nationaux »[14]. Il en existe plusieurs séries dont les revers sont identiques à quelques détails près mais présentent des variantes pour l'avers (Fig. 2).

Gnecchi II, 3, p. 9[15] (Fig. 2)

Médaillon de bronze, 140-144 ap. J.-C[16].
D/ Tête laurée à gauche
Ex/ ANTONINVS AVG PIVS P P TR P COS III IMP II
R/ Un bateau, avec un serpent qui s'élance de la proue, passe à droite sous une structure à arcades ou arches. Un personnage se tient sur le bateau, sous l'arcade. A gauche, une seconde figure est allongée semi-immergée : c'est une divinité fluviale, avec un roseau tenu du bras gauche, le bras droit levé, la main ouverte en direction du navire ; Au second plan, des « rochers » surmontés de trois édifices et d'un arbre.
Ex/ AESCVLAPIVS en bas, en dessous (R)
Collections : Paris 38 mm, 42,000 g (FG 81 ; FG 82); Vienne 38 mm, 41,520 g.
Bibliographie : Cohen 376/17, Krumme 70/1a [n. 15].



Fig. 2. Médaillon d'Antonin le Pieux (Gnecchi II, 3, p. 9) (DAO : H. Moreau)

[13] Les auteurs ayant travaillé sur l'île Tibérine mentionnent le médaillon d'Antonin, exemple le plus connu, sans approfondir davantage le questionnement. BESNIER, *L'île Tibérine* [n. 2], p. 176-178, GUARDUCCI, *L'isola Tiberina* [n. 2], p. 275-276.

[14] D'après les termes de J. Le Gall notamment : J. LE GALL, *Recherches sur le culte du Tibre*, Paris 1953, p. 29.

[15] Le médaillon connaît deux variantes pour les droits : les légendes sont identiques, et ils sont également datés de 140-144 ap. J.-C. GNECCHI II, 2, p. 9 : Buste lauré, en cuirasse, à droite (*Collections* : Paris, 38 mm., 45.000 g; Londres, 38 m, 46.780 g ; Florence 38 mm, 44.090 g. *Bibliographie* : COHEN 377/18 ; M. KRUMME, *Römische Sagen in der antiken Münzprägung*, Marburg, 1995, Catalogue p. 242-378, 70/1b) ; GNECCHI II, 1, p. 9 : Tête laurée à droite (*Collections* : Berlin m 38, gr. 42,410 ; Londres, m. 38, gr. 39,400 (coll. Sabatier). *Bibliographie* : COHEN 378/19 ; KRUMME 78/1).

[16] Datation, d'après l'avers, au troisième consulat (COS III) de l'empereur, correspondant aux années 140-144 ap. J.-C. (J.M.C. TOYNBEE, *Some « Programme » Coin-Types of Antoninus Pius* in *CJ* 39, 1925, p. 170-173, partc. p. 172).

2.3. *Relief dit « relief Rondinini »*

Ce relief (Fig. 3) a subi d'importantes restaurations et modifications dans ses parties inférieures et supérieures, ce qui réduit les éléments originaux dont on pourrait tirer des informations. Des édifices en ruine occupent la partie supérieure du relief : une demi-arcade à droite, deux tours à sa gauche et enfin un élément formant une pointe. Ces éléments sont dus à des restaurations. Ils surmontent, semble-t-il, un relief aux motifs anguleux, qui pourrait faire penser à un amas rocheux. Cet ensemble forme l'arrière-plan de l'image.



Fig. 3. Bas-relief en marbre blanc. Dimensions : 1,59 m sur 1,11 m. Conservé au Palais Rondinini de Rome, où il est intégré à l'un des murs de la cour, servant d'appui à une fontaine; sans numéro d'inventaire. En grisé les zones restaurées. (Traitement image : H. Moreau d'après Candilio / Bertinetti, *I marmi antichi* [n. 17], p. 110)

Les restaurations[17] dans la partie inférieure du relief concernent la forme des vagues et la végétation. Les autres modifications portent sur des détails : un morceau de l'urne et la tête du serpent.

Au premier plan, à droite, se tient un homme à la barbe et aux cheveux ondulés ; il est de profil, vers la gauche, la tête légèrement tournée en direction du spectateur. Seule la partie supérieure de son corps est visible. De la main gauche, il tient la branche d'un végétal, le bras reposant le long du corps. Le bras droit levé, il tend une patère dans laquelle se déverse l'eau de l'urne renversée se trouvant au-dessus. Grâce à ces éléments iconographiques, ce personnage peut être interprété comme un dieu-fleuve[18]. Le dernier élément de cette image est un serpent, semblant porter une barbe, et qui ondule au centre du relief. Il se dirige vers la gauche, là où l'eau s'écoule.

Bibliographie : Besnier, *L'île Tibérine* [n. 2], p. 181-183 ; Le Gall, *Recherches* [n. 14], p. 26-27 ; Paribieni / Salerno *Palazzo Rondinini* [n. 19], n° 25 ; Mambella, *Tiberis* [n. 18], n° 13 ; Candilio / Bertinetti, *I marmi antichi* [n. 17], n° 74.

[17] Concernant les restaurations : D. Candilio / M. Bertinetti (éds.), *I marmi antichi del Palazzo Rondinini*, Rome, 2011, n° 74, p. 110 et Le Gall, *Recherches* [n. 14], p. 26-27.

[18] R. Mambella, *Tiberis, Tiberinus* in *LIMC* 8, 1997, p. 25-27 ; J. Meissonier, *La représentation des fleuves sur les monnaies romaines* in *Caesarodunum* 33-34, 1999-2000, p. 515-545.

Un second relief est souvent présenté comme le pendant du précédent[19] (Fig. 4). De mêmes dimensions et réalisé dans le même matériau, il fut également intégré à la fontaine dans la cour du *palazzo* Rondinini. Il représente un personnage féminin assis à l'arrière d'une barque, tourné vers la droite. Il a subi de trop nombreuses restaurations pour pourvoir être identifié avec certitude. La tête et le cou du personnage, l'étoffe dans son dos, le bras gauche tenant le gouvernail, l'avant-bras droit, les jambes et la partie inférieure du relief comprenant les plantes sont des restaurations modernes[20].



Fig. 4. Rome. Palais Rondinini. Relief représentant une femme dans une barque.En grisé, les zones restaurées. (Traitement image : H. Moreau d'après Candillio / Bertinetti, *I marmi antichi*, [n. 17] 2011, p.108)

3. *Analyse*

La première « représentation » de l'île Tibérine peut être mise en évidence sur deux monnaies du monnayage républicain de L. Rubrius Dossenus. Ce monnayage est constitué de trois deniers[21] portant respectivement Jupiter, Junon et Minerve sur l'avers et un quadrige triomphal surmonté d'une Victoire au revers, un quinaire[22] avec l'effigie de Neptune accompagnée d'un trident au droit et une victoire de dos, tenant une palme, à côté d'un autel circulaire surmonté d'un serpent enroulé sur lui-même, la tête dressée, et enfin une série de pièces de bronze[23], particulièrement en ce qui nous concerne les *Syd*. 710 et *Syd*. 711b. L'hypothèse d'une frappe des monnaies de

[19] Bibliographie : Besnier, *L'île Tibérine* [n. 2], p. 181-183 ; E. Paribieni / I. Salerno, *Palazzo Rondinini*, Rome, 1964, n° 24 ; Candilio / Bertinetti, *I marmi antichi* [n. 17], n° 71.

[20] En particulier pour les restaurations : Candilio / Bertinetti, *I marmi antichi* [n. 17], n° 71, p. 108.

[21] *Syd*. 705 (*RRC* 348/1) ; *Syd*. 706 (*RRC* 348/2) ; *Syd*. 707 (*RRC* 348/3). Zehnacker, *Le monnayage* [n. 8], p. 739 ; Calabria, *La monetazione* [n. 8], p. 65-66.

[22] *Syd*. 708 (*RRC* 348/4).

[23] Les autres monnaies sont *Syd*. 709 : à l'avers une effigie de Janus bifrons avec au centre un autel circulaire, surmonté d'un serpent enroulé et à la tête dressée, et au revers une proue de navire à droite (L RVBRI DOSSEN) ; *Syd* 711 : à l'avers tête laurée de Janus ou Saturne, au revers, proue de navire à droite, (DOS et S de part et d'autre) ; *Syd*. 711a : à l'avers une tête d'Hercule Jeune à droite, portant une peau de lion, derrière trois points en ligne verticale et au revers une proue tournée vers la droite (au-dessus L RVBRI).

bronze en l'honneur d'Esculape est avancée dès les premières études[24]. C'est la présence, sur une partie du monnayage, d'un serpent lové sur un autel circulaire, qui a conduit à une interprétation en lien avec le dieu guérisseur : ce motif se trouve au revers de la *Syd.* 708, au droit de la *Syd.* 709, entre les deux têtes d'une effigie janiforme[25] et au revers des deux pièces de notre corpus, à l'intérieur d'un temple. L'explication selon laquelle L. Rubrius Dossenus aurait été un descendant d'un membre de l'ambassade ramenant le dieu d'Epidaure et célébrait ainsi son illustre ascendance est souvent donnée. Néanmoins, les témoignages que nous possédons sur la gens Rubria ne remontant pas au-delà de la fin du IIe siècle av. J.-C., aucun élément ne peut appuyer cette supposition : les plus anciens personnages connus portant le nom de Rubrius sont tribuns de la plèbe sous Ti. Gracchus et sous C. Gracchus, période à laquelle fut éditée la *Lex Rubria*, puis dans la première moitié du Ier s. av. J.-C., un Rubrius est adjoint de C. Verres[26] et, entre 70 et 68, un L. Rubrius Culleolus est gouverneur de Macédoine. D'après ces éléments, H. Zehnacker rejette l'hypothèse d'un ancêtre du monnayeur membre de l'ambassade : la *gens* Rubria ne pouvait pas avoir au début du IIIe s av. J-C. l'influence nécessaire pour voir un de ses membres intégrer une si prestigieuse ambassade.[27].

Dans la succession des monnayeurs de la première moitié du Ier siècle av. J.-C., L. Rubrius Dossenus apparait avoir été en activité durant l'année 87 av. J.-C., succédant à C. Censorius, probablement exilé à la fin de l'année 88. Selon M.H. Crawford, le grand nombre de monnayeurs connus pour les années postérieures laisse peu de place pour les frappes de Dossenus après cette date[28]. De plus, la dévalorisation de ses monnaies témoigne d'une fabrication dans ces circonstances particulières, en l'occurrence celles d'une guerre civile[29]. Ainsi, H. Zehnacker reprend et développe l'interprétation, après avoir analysé une partie du monnayage, et propose d'y voir la commémoration d'une nouvelle guérison opérée par Esculape, lors du siège de Rome par les troupes de Sylla lors de la guerre civile. Durant les IIe et Ier siècles av. J.-C., Rome connut une série d'épidémies, dont une toucha les armées de Cn. Octavius et Pompeius Strabo qui combattaient les partisans de Marius occupant le Janicule, précisément au cours de l'année 87, bien qu'il soit probable que l'épidémie fut circonscrite au

[24] Voir par exemple Babelon, *Description*, vol. 2 [n. 11], p. 406 : le thème du monnayage avait été interprété comme l'hommage à un ancêtre ayant participé à l'ambassade de 293 av. J.-C.

[25] *Syd.* 709 ; Babelon, *Rubria* 5 ; *BMC* Rep. 312 n° 2461/2462 ; *RRC* 348/5 (les *Syd.* 708 à 711, c'est-à-dire le quinaire et les dénominations de bronze).

[26] F. Münzer, s.v. *Rubrius* in *RE* I.A.1, 1914, col. 1168-1173.

[27] Zehnacker, *Le monnayage* [n. 8], p. 747.

[28] Crawford, *RRC* [n. 10], p. 78.

[29] Cette dévalorisation a notamment été mise en évidence par la présence d'oxyde de cuivre sur les deniers d'argent. Crawford, *RRC* [n. 10], p. 569.

camp et ne s'étendit pas à toute la ville[30]. Le dieu Esculape ayant mis fin une nouvelle fois à une épidémie frappant la cité, ces monnaies seraient, selon H. Zehnacker un « geste public de remerciement »[31]. La victoire à la palme de la Syd. 708 semble se diriger vers l'autel sur lequel est enroulé le serpent. Ce revers éclaire la signification de l'ensemble du monnayage. Il s'agit d'un thème triomphal, non pas militaire mais dans le sens où Esculape a vaincu l'épidémie[32]. A quelques années près, le contexte serait également celui du jubilé de l'arrivée de la divinité, présente à Rome depuis environ 300 ans. Ces monnaies auraient été ainsi frappées en l'honneur du dieu dont le culte était rendu à Rome sur l' « île du Tibre ». Dans l'édifice à toit en bâtière, symbolisant le temple, est installé le dieu sous forme de serpent enroulé autour de l'autel. Il est impossible de déterminer dans quelle mesure L. Rubrius a pu être concerné par cet évènement, mais ce monnayage est assurément le reflet de la situation politique de l'époque. Les deniers appartenant à ce monnayage ne comportent aucun symbole concernant Esculape mais reprennent les figures de la Triade Capitoline et des *tensae*, thèmes traditionnellement attachés à ces dénominations, qui dans leur contexte d'émission et leur association au thème des monnaies de bronze, est un hommage à la puissance salvatrice des dieux. Dans le monnayage de L. Rubrius Dossenus sont également exprimés les espoirs du gouvernement dans la guerre contre les partisans de Marius.[33]

Cette interprétation, cependant, ne fait pas l'unanimité. P. Calabria, dans un article sur le monnayage de L. Rubrius Dossenus, remet en cause cette hypothèse, contestant l'identification du serpent avec le dieu guérisseur et y voyant plutôt une image du *Genius*, divinité tutélaire des individus ou des lieux[34]. Elle appuie notamment son argumentation sur les représentations des peintures murales pompéiennes[35]. Elle note aussi la présence d'un autel circulaire au serpent associé à une tête janiforme sur en dehors du monnayage de Dossenus et prend pour

[30] Gran. Licin. 35 (M. Flemisch, Teubner, 1966, p. 21) ; Vell. II, 21, 4 ; Oros. V, 19, 18. T.P. Wiseman, *The Census in the First Century B.C.* in *JRS*, 59, 1969, p. 59-75 part. p. 74.

[31] Zehnacker, *Le monnayage* [n. 8], p. 747 : l'auteur considère au vu de la situation des troupes, au pied du Janicule, que la proximité de l'île Tibérine a certainement impliqué l'aide les prêtres du sanctuaire d'Esculape.

[32] Démonstration de H. Zenhacker dans l'article qu'il consacre au monnayage de L. Rubrius Dossenus [n. 8], p. 744.

[33] H. Zehnacker, *Moneta. Recherches sur l'organisation et l'art des émissions monétaires de la République romaine (289-31 av. J.-C.)*, 2 vol., Rome / Paris, 1973, p. 566 et 731.

[34] Calabria, *La monetazione* [n. 8], p. 74.

[35] Calabria, *La monetazione* [n. 8], p. 75 mentionne notamment une peinture d'Herculanum, montrant un serpent s'enroulant autour de l'autel afin d'en manger les offrandes, avec l'inscription « *genius huius loci* montis » (note 32) ; Elle s'appuie également sur les serpents accompagnant les Lares sur les représentations peintes des laraires.

exemple une monnaie d'époque républicaine frappée en Espagne au milieu au Ier siècle av. J.-C.[36] : la *Syd.* 1045 qui, cependant, est postérieure, et peut tout à fait être une reprise du motif du monnayage de Dossenus, sans recherche d'un sens particulier[37], la réutilisation des modèles anciens étant courante dans la frappe des monnaies romaines. Ce symbole revient sur les revers des bronzes de L. Rubrius Dossenus. Il figure à côté de la proue sur la *Syd.* 709 dont le revers est semblable à ceux des *Syd.* 710 et 711b, sans représentation architecturale, ainsi que sur le revers du quinaire *Syd.* 708.

D'ailleurs, l'image du serpent enroulé autour de l'autel circulaire accompagne une autre divinité dont le domaine d'action peut être la santé : Salus. En témoigne le revers de monnaies bien plus récentes, du IIe s. ap. J.-C., où la déesse nourrit un serpent enroulé autour d'un autel[38]. A l'époque impériale, Salus est fortement identifiée à Hygie ; en tant que parèdre d'Esculape, elle est accompagnée du Serpent[39]. Les deux divinités sont cependant clairement distinctes à la période républicaine, bien que leurs domaines d'actions soient très proches. Salus, tout en préservant bien-être et santé, est plus particulièrement garante de la cohésion de la communauté. Dossenus lui a préféré Esculape, car plus qu'un protecteur de la santé, il est un guérisseur, aptitude qui le caractérise et en fait le patron des médecins. Il est ainsi le plus à même d'être célébré pour l'extinction d'une épidémie, comme cela avait déjà été le cas au début du IIIe siècle av. J.-C. lors de son arrivée à Rome[40].

Le serpent est l'un des emblèmes du dieu d'Epidaure et bien plus, comme en témoigne la légende, il est l'animal dans lequel il s'incarne[41]. Ces éléments incitent plutôt à penser que l'édicule représente bien le temple d'Esculape à Rome. Le plus surprenant est que P. Calabria lie ce monnayage à l'île Tibérine, bien qu'en l'absence de la figure d'Esculape, établir un lien entre l'îlot et le monnayage semble plus problématique.

[36] CALABRIA, *La monetazione* [n. 8], p. 76. La monnaie *Syd.* 1045 a été frappée en Espagne par Pompée, en 44 av. J.-C.

[37] ZEHNACKER, *Moneta* [n. 33] p. 671-672.

[38] Monnaies de Lucius Verus, datées de 161-162 ap. J.C : *RIC* III, 486-489.

[39] L. WINKLER, *Salus, Vom Staatskult zur politischen Idee. Eine archäologische Untersuchung*, Heidelberg, 1995, p. 101-103 ; V. SALADINO, s.v. *Salus* in *LIMC* 7, 1994, p. 656-661, part. 656.

[40] WINKLER, *Salus* [n. 39], p. 27-30 ; Le monnayage de D. Juinus Silvanus, contemporain de celui de L. Rubrius Dossenus (91 av. J.-C.), frappé au début de la guerre sociale associe Salus, Rome et la victoire, signifiant la préservation du peuple romain en tant que communauté. C'est pour véhiculer ce message que Salus est employée – bien qu'elle garantisse aussi la santé physique des individus. M.A. MARWOOD, *The Roman Cult of Salus,* Oxford, 1988, p. 21-22.

[41] La légende est racontée par VAL. MAX. I, 8, 2 et par OV., *Met.* XV, 622-744. Pour l'étude de la version d'Ovide et l'apparition du dieu sous forme de serpent voir notamment M. PFAFF-REDELLET, *L'arrivée d'Esculape à Rome, une épiphanie bien déconcertante (Ovide, Métamorphoses, XV; 622-744)* in *Image et religion dans l'Antiquité gréco-romaine. Actes du colloque de Rome, 11-13 déc. 2003*, Naples, 2008, p. 69-84.

À l'origine, la double effigie de l'avers et le motif de proue au revers sont les caractéristiques de l'as républicain du type dit « Janus/proue » et apparaissent à de nombreuses reprises dans les monnayages. Les multiples datations proposées pour leur apparition des environs 310 av. J.-C.[42] à 260[43], témoignent bien de la difficulté de déterminer la période de création de ce type. Janus, par son côté double, aurait été choisi par Rome, nouvelle puissance, pour symboliser la dualité de son empire : l'union de l'ancienne puissance étrusque, dont on souhaite conserver l'héritage, et de la puissance latine, qui finit par la dominer[44]. La présence de la proue, qui est bien celle d'un navire de guerre[45], est liée au même fait. La ville de Rome, en tant que première puissance, a désormais la mainmise sur les relations extérieures[46], qui s'effectuaient par la mer.

Dans une volonté d'enrichir son message, L. Rubrius remplace le double visage de Janus par ceux de deux divinités différentes. La forme d'origine du droit est respectée, mais transformée. Pour H. Zehnacker[47], la présence conjointe d'Hercule et de Mercure a le rôle de rappel historique. L'arrivée Esculape à Rome grâce à une ambassade envoyée à Epidaure est symbolisée par la présence de Mercure, dieu protecteur des voyages et donc des ambassades. Une fois présent dans la cité, il la sauve de l'épidémie qui la ravageait, fait rappelé par la présence d'Hercule, divinité salvatrice[48]. Les monnaies de Dossenus sont parmi les rares monnaies républicaines présentant deux divinités indépendantes de façon janiforme. Il arrive que Janus au droit soit remplacé par une divinité seule mais seuls les Dioscures qui, contrairement à Mercure et Hercule, sont toujours ensembles, sont parfois représentés à la manière de Janus[49]. La plus grande liberté dont bénéficient les commanditaires dans leurs choix à cette période leur permet également de faire figurer la ou les divinité(s) protectrice(s) de leur famille[50].

[42] P. Grimal, *Le dieu Janus et les origines de Rome*, Paris, 1999 (= *Lettres d'humanité* IV, 1945, p. 15-121), p. 98.

[43] Zehnacker, *Moneta* [n. 33], p. 274.

[44] Grimal, *Le dieu Janus* [n. 42], p. 98.

[45] M. Bar, *L'aes grave. Etude interprétative de la série urbaine « tête janiforme – proue »* in *Bulletin du Cercle d'études numismatiques* 36.3, 1999, p. 57-68, part. p. 66-67.

[46] Grimal, *Le dieu Janus* [n. 42], p. 98.

[47] Zehnacker, *Le monnayage* [n. 8], p. 743.

[48] Sur la *Syd.* 711a, Hercule figure seul, iconographie davantage novatrice. Janus est conservé sur la Syd. 708, ce qui n'entre pas en opposition avec un message dont la figure centrale est Esculape, les célébrations du temple du dieu sur l'île Tibérine ayant lieu le premier janvier (*Fasti antiates Maiores*, *I.It.* XIII, 2, 1). Calabria, *La monetazione* [n. 8] p. 70) observe en effet l'originalité des monnaies de bronze, dont certaines présentent des types uniques.

[49] Cf. par exemple : didrachme de Sicile, 214-212 av. J.-C., *RRC* 42/1 (*Syd.* 66) ; denier de C. Font., 114-113 av. J.-C. *RRC* 290/1 (*Syd.* 555). Au droit d'un denier de C. Censorinus, daté de 88 av. J.-C., de la même période que le monnayage de L. Rubrius Dossenus, Numa Pompilius et Ancus Marcius sont figurés de façon janiforme *RRC* 346/1 (*Syd.* 713).

[50] Crawford, *RRC* II [n. 10], p. 727.

La signification d'origine de l'association Janus/proue devait en réalité être déjà en partie oubliée à la fin de l'époque républicaine, ce qui a certainement encouragé quelques monnayeurs à proposer de nouvelles représentations aux droits et aux revers de leurs monnaies, dans une volonté de distinction et de prestige personnel. Les revers des deux pièces du corpus gardent la proue du type d'origine mais l'associent à deux autres éléments. D'un côté, l'autel au serpent, placé à l'intérieur d'un édifice, identifiable comme un temple ; de l'autre la proue de navire, qui est derrière tournée vers la droite. L'originalité du monnayeur est cependant freinée par la tradition de frappe des ateliers du Capitole romain[51], qui empêche encore les commanditaires de s'affranchir totalement des droits et revers canoniques. L. Rubrius Dossenus est contraint de détourner le modèle Janus/proue d'origine, alors que le message aurait gagné en clarté en s'appuyant sur une iconographie créée pour l'occasion.

Dans le monde antique, la proue est un symbole de victoire militaire et de puissance maritime[52]. C'est d'ailleurs le sens premier des proues au revers des *aera* républicains. Cependant, son association avec le temple et son autel au serpent, symbolisant Esculape, semble bien vouloir signifier autre chose. Conservée au revers de monnaies de L. Rubrius Dossenus, la proue ne gêne en rien la transmission du message voulu par le commanditaire. Si l'on s'attache à trouver un sens à la proue seule, un glissement de sens a pu s'effectuer. Rome est en contact avec la mer par l'intermédiaire du Tibre ; le fleuve n'est donc pas étranger à la puissance maritime de la ville. D'ailleurs les *Naualia*, installations portuaires militaires, se situaient sur le cours du fleuve, en amont de l'île Tibérine. La proue peut donc symboliser le Tibre. En outre, certaines représentations fluviales, dont le dieu *Tiberinus*, sont parfois accompagnées d'une proue de navire[53], sur laquelle le dieu à demi-allongé s'appuie. Son association avec Esculape permet ainsi d'étendre la signification qui lui est habituellement donnée. Elle pourrait, en hommage à Esculape, servir à rappeler le voyage effectué par le dieu sous forme de serpent jusque l'île. C'est d'ailleurs le sens qui est le plus souvent attribué à la proue monumentale en travertin qui orne la pointe sud de l'île, sur son côté Est[54]. Elle est sculptée d'un relief représentant un buste

[51] ZEHNACKER, *Moneta* [n. 33], p. 641 et p. 644.

[52] Voir notamment les monuments tels que la victoire de Samothrace et son piédestal en forme de proue (M. HAMIAUX, *La Victoire de Samothrace*, Paris, 2007, p. 23-26) ou le monument de Milet (G. KLEINER, *Das römische Milet. Bilder aus der griechischen Stadt in römischer Zeit*, Wiesbaden, 1970, p. 121-122). Dans ce sens, il arrive qu'une proue accompagne des trophées (G.C. PICARD, *Les trophées romains*, Paris, 1957, p. 93).

[53] Cf. MEISSONNIER, *La représentation*, [n. 18] par exemple : monnaies d'Antonin le Pieux représentant le Tibre : *RIC* III 642, 643, 691a, 706 a-c, monnaies de Trajan figurant le Danube *RIC* II 100 et 101.

[54] GUARDUCCI, *L'isola Tiberina* [n. 2], p. 272. Cependant J.S. Morrison et J.F. Coates étudiant la proue en tant que documentation navale, dans le but de restituer les navires de la marine antique, présentent le monument comme symbole de la puissance maritime



Fig. 5. Rome. Ile Tibérine Proue monumentale, vue de l'Est. (Cliché H. Moreau)



Fig. 6. Rome. Ile Tibérine. Détail de la proue monumentale, buste d'homme et serpent enroulé autour d'un bâton (Cliché H. Moreau)

d'homme, dont le visage est endommagé, accompagné d'un bâton autour duquel s'enroule un serpent (Fig. 5 et 6).

La présence d'un tel motif porte à croire que la proue a été construite en l'honneur d'Esculape. L'architecture du monument a été étudiée en détail par F. Krauss qui le date de la première moitié du Ier siècle av. J.-C.[55] Sa construction a souvent été mise en parallèle avec celle du pont Fabricius, premier pont d'accès à l'île construit en pierre, faisant coïncider les deux monuments avec le début de la monumentalisation de l'île[56], bien qu'il n'existe actuellement aucun lien structurel ou topographique entre le pont et la proue permettant d'attester leur contemporanéité. Il est de plus difficile de trouver des exemples de représentations de proues rappelant un simple voyage. Le rapprochement serait davantage possible si on considère la proue comme élément triomphal, non dans le sens d'une victoire navale mais d'une victoire sur l'épidémie[57]. Dans le récit, le dieu reçoit un accueil digne des triomphateurs romains ; la proue symboliserait cette entrée par le fleuve. La représentation conjointe de la proue et d'un attribut d'Esculape peut alors conduire à voir dans le revers des *Syd.* 710 et 711b une image de l'île Tibérine. En prolongeant le raisonnement, cette association entre la proue et Esculape devient bien plus significative à partir du moment où on tient compte du monument en forme de proue décorant la pointe sud de l'île

de Rome (J.S. Morisson / J.F. Coates, *Greek and Roman Oared Warship 389-30 BC*, Oxford, 1996 p. 271).

[55] F. Krauss, *Die Prora an der Tiberinsel in Rom* in *MDAIR* 59, 1944, p. 159-172, part. p. 172.

[56] Besnier, *L'île Tibérine* [n. 2], p. 42.

[57] La proue se retrouve sur des monuments postérieurs, pour commémorer des victoires navales dont le souvenir s'estompe pour ensuite laisser place au sens plus général de domination maritime. Picard, *Les trophées* [n. 52], p. 93 et p. 274.

Tibérine. P. Calabria note d'ailleurs que ce motif rappelle le monument[58]. En outre, l'hypothèse selon laquelle la proue sert à rappeler la forme naturelle de l'île paraît peu recevable. Cependant, l'île Tibérine ne peut être véritablement associée à l'idée de proue qu'à partir du moment où ce monument existe et devient emblématique de l'île. Le monnayage datant du début des années 80 av. J.-C. et la proue de la première moitié du Ier siècle av. J.-C., l'hypothèse est acceptable ; il faudrait pour cela adopter une datation un peu plus haute pour sa construction et qu'elle soit antérieure à la frappe. Le revers des deux monnaies *Syd.* 710 et *Syd.* 711b s'inscrit ainsi dans le courant des représentations à caractère paysager caractéristique des monnayages du début du Ier siècle av. J.-C.[59]. Le monnayeur utilise des motifs couramment employés sur les pièces de monnaies en les adaptant au message qu'il souhaite véhiculer. Ainsi des éléments tels que le temple abritant l'autel au serpent ou la proue, qui seuls ne suffiraient pas à exprimer l'idée d'île Tibérine, permettent de la représenter une fois associés. La proue peut évoquer le fleuve au centre duquel se trouve le sanctuaire sur l'île, si on adopte une datation haute pour la proue monumentale, il est possible de voir dans le revers des bronzes de L. Rubrius Dossenus une image topographique, voire à caractère paysager. Le but de cette image était de remercier et de célébrer le dieu Esculape de la ville de Rome ; les différentes effigies de l'avers, choisies à dessein, complètent le discours[60].

Les médaillons d'Antonin le Pieux sont probablement les documents qui posent le moins de problèmes du point de vue de leur interprétation générale. Leurs revers sont l'équivalent iconographique des récits qu'on trouve chez Ovide ou Valère Maxime : ils exposent les principaux faits de la légende. Si le lien avec l'île Tibérine est facile à établir grâce à la légende « AESCVLAPIVS » en exergue au revers, les éléments représentés ont néanmoins suscité le débat.

A gauche, un bateau semble sortir de sous une structure, à une ou deux arches selon les médaillons. Un personnage se tient sur le bateau, à l'avant duquel se dresse un serpent de très grande taille : celui–ci semble être couronné d'une crête[61] et porter une barbe. Il s'apprête à rejoindre l'île, au second plan à droite. Devant elle, et face au navire entrant dans la scène, se tient la figure du Tibre qui semble accueillir le nouvel arrivant. L'île Tibérine est représentée par

[58] Calabria, *La monetazione* [n. 8], p. 79.

[59] Zehnacker, *Moneta* [n. 33], p. 653.

[60] Zehnacker, *Le monnayage* [n. 8], p.74. Les monnayages républicains emploient des signes parfois simples mais revêtant une forte valeur symbolique, dont le message se précise lorsque plusieurs sont associés. Pour cette question et des exemples, voir A. Alföldi, *The Main Aspects of Political Propaganda on the Coinage of the Roman Republic* in R.A.G. Carson / C.H.V. Sutherland (éds.), *Essays in Roman Coinage Presented to Harold Mattingly*, Oxford, 1956, p. 63-95, part. VIII, p. 84-89.

[61] Rappelle la description du serpent dans les vers d'Ovide : v. 669-670 *uix bene desierant, cum cristis aureus altis in serpente deus praenuntia sibila misit.*

un mont qui semble composé de rochers, surmonté de trois édifices et d'un arbre, l'amas rocheux figurant les rives. La présence d'édifices relève d'une convention ; même si la présence de bâtiments est, au premier abord, anachronique[62], elle permet d'identifier un lieu construit, c'est en effet ainsi que le connaissaient les contemporains. Si elle semble être très surélevée, ce n'est que l'effet de l'étalement des plans[63], l'île se trouvant derrière la figure du dieu fleuve.

La structure à arches avait été identifiée, dans une étude ancienne par A.W. Van Buren, comme le pont Aemilius[64]. Bien qu'il ne soit pas construit à l'époque de l'introduction du culte d'Esculape, sa présence pourrait servir de repère topographique, être un indice de même nature que l'île pourvue d'édifices. La date la plus fréquemment avancée pour la construction de ce pont est 179 av. J.-C., qui pourrait être celle d'une reconstruction. Quoi qu'il en soit, les datations les plus hautes ne dépassent pas le milieu du IIIe siècle av. J.-C., postérieurement à l'arrivée d'Esculape à Rome[65]. Ainsi, F. Coarelli a proposé de plutôt voir dans cette structure les *Naualia*[66], par comparaison avec d'autres représentations de l'édifice. En effet, dans les sources littéraires, le navire de retour d'ambassade arrive au port militaire de Rome et c'est de là que le serpent saute à l'eau pour se rendre sur l'île, à la nage. D'ailleurs, compte tenu du statut des magistrats membres de l'ambassade, le bateau était probablement un vaisseau de guerre[67]. Le Tibre apparaît également car il est ici un des lieux centraux de l'action : la divinité arrive par le fleuve et l'île se trouve en son centre. La figure du dieu fleuve fait un geste d'accueil vers l'incarnation d'Esculape : en cela le Tibre peut aussi être le symbole de la cité.

La frappe de ces médaillons, entre 140 et 144 ap. J.-C, coïncide avec la volonté de l'empereur Antonin le Pieux d'honorer les divinités traditionnelles de la ville de Rome, pour lesquelles il manifestait un intérêt particulier, qu'elles soient latines ou helléniques : parmi celles-ci figurait la divinité originaire d'Epidaure[68]. Le 900e anniversaire de la ville de Rome et ses festivités, en prévision desquels des médaillons furent frappés, furent aussi une occasion de

[62] C'est surtout le cas dans études anciennes ; discussion chez A.W. Van Buren, *A Medallion of Antonius Pius* in *JRS* 1, 1911, p. 187-195, part. p. 187.

[63] Van Buren, *A Medallion* [n. 62], p. 192.

[64] Van Buren, *A Medallion* [n. 62]), après avoir discuté les hypothèses d'autres savants.

[65] F. Coarelli, *Pons Aemilius* in *LTUR* 4, 1999, p. 106-107.

[66] F. Coarelli, *Navalia, Tarentum e la topografia del campo Marzio meridionale* in *Studi di topografia romana. Quaderni dell'Istituto di topografia antica della Università di Roma* 5, 1968, p. 27-37, part. p. 31-32.

[67] Morisson / Coates, *Oared Warship* [n. 54], p. 227.

[68] Les monnaies frappées sous son règne, particulièrement sous son troisième consulat, affichent sur leurs revers Apollon Auguste (*RIC* III, 63), Jupiter Stator (*RIC* III, 72) ou encore Mars Ultor (*RIC* III, 113) ou encore Junon (*RIC* III, 363-365) et Vesta (*RIC* III, 368-371) sur les frappes posthumes de Faustine l'Ainée.

démontrer cet intérêt[69]. Le médaillon représentant l'arrivée d'Esculape appartient à une série de six, évoquant l'histoire des premiers siècles de Rome : la légende d'Horatius Coclès (Gnecchi II, 5, p.9), la Louve allaitant les jumeaux (Gnecchi II, 27, p. 12), l'histoire de l'augure Navius (Gnecchi II, 32, p. 13), Enée et Ascagne débarquant sur les rivages de Lavinium (Gnecchi II, 99, p. 20), Enée et Anchise devant les murs de Lavinium (Gnecchi II, 115, p. 22). Trois médaillons frappés par Faustine l'Ainée relevant de la même volonté, portent également des scènes de l'histoire antique de Rome, mettant en avant des figures féminines : le combat entre Romains et Sabins (Gnecchi II, 2, p. 24), Mars et Rhéa Silvia (Gnecchi II, 7, p. 24) et Claudia Quinta tractant le navire amenant Cybèle (Gnecchi II, 9, p. 25). Tous ces médaillons ont en commun la complexité des images, permise par leurs dimensions plus importantes par rapport à celles d'une pièce de monnaie. Ainsi, la scène de l'arrivée d'Esculape contient des éléments permettant une situation topographique, un échelonnement des plans et un effet de mouvement des personnages[70], permettant un développement narratif. Le serpent se dresse sur le pont du navire en direction de l'île alors que le bateau passe sous l'arche, semblant illustrer les récits littéraires. De même sur le médaillon d'Horatius Coclès, pour prendre un autre exemple, tous les éléments de la narration sont mis en place : les deux rives, sur lesquelles sont postés deux personnages, reliées par le *pons Sublicius* à moitié détruit et dessous, Horatius Coclès traversant le Tibre à la nage[71].

Ces objets sont destinés à être offerts lors de distributions mais certainement à échelle réduite, car la complexité des compositions demandait de plus importantes connaissances et références, qui les destinaient à l'élite éduquée[72]. Ces objets n'avaient pas le même rayonnement que les pièces de monnaies, et cette image de l'île Tibérine n'a dû que peu sortir de Rome[73]. La présence de l'île

[69] H. MATTINGLY / E.A. SYDENHAM, *Roman Imperial Coinage III, Antoninus Pius to Commodus*, Londres, 1930, p. 7 ; TOYNBEE, *Some "Programme" Coin-Types* [n. 16], p. 170.

[70] Sur le médaillon GNECCHI II, 5, p. 9 (KRUMME 69/1), la traversée du Tibre par Horatius Coclès est illustrée par les deux rives du fleuve sur lesquelles se tiennent deux personnages. Au centre, Coclès traverse le fleuve à la nage, avec au-dessus de lui le pont Sublicius à moitié détruit. Sur le médaillon illustrant le débarquement d'Enée sur les rives de Lavinium (GNECCHI II, 20, 99 ; KRUMME 67/1), Enée, accompagné de son fils Ascagne, descend de la passerelle du navire, représenté derrière lui. Il tend la main vers un personnage agenouillé ; au fond sont représentés des édifices, probablement la ville de Lavinium.

[71] Pour F. Barenghi, les revers des médaillons d'Antonin le Pieux s'inspirent d'émissions de monnaies et de médaillons de l'empereur Hadrien, le premier à utiliser les thèmes d'Enée et de Romulus et Rémus sur des monnayages (F. BARENGHI, *Scene leggendarie della storia di Roma su alcuni medaglioni. A proposito del medaglione di Enea e Anchise* in *RIN* 94, 1992, p. 113-120).

[72] TOYNBEE, *Some « Programme » Coin-Types* [n. 16], p. 172.

[73] M. GRANT, *The Border-Line between Roman Coins and Medallions* in J. BABELON / J. LAFAURIE (éds.), *Congrès international de numismatique, Paris, 6-11 juillet 1953. Tome deuxième, Actes*, Paris 1953, p. 167-174, part. p. 167.

Tibérine sur un monnayage impérial est également un témoin de l'importance croissante d'Esculape depuis le début du IIe siècle ap. J.-C[74]. En tant que dieu guérisseur, l'empereur lui portait un intérêt particulier et lui accordait sa protection, encourageant ainsi son essor[75]. Le temple de l'île Tibérine fut peut-être restauré sous ce règne[76]. Ce médaillon est un témoin de son temps, célébrant à la fois les bienfaits du dieu Esculape et son histoire avec la ville de Rome.

Nous possédons un second document iconographique de la période Antonine concernant l'île Tibérine : le relief Rondinini[77]. En écartant les parties restaurées, nous sommes encore en présence des deux éléments mentionnés dans les textes : le serpent et le dieu-fleuve. Le serpent semble d'une taille imposante, bien qu'on puisse difficilement rendre compte d'une échelle ; par ses proportions il est la figure centrale de la scène. Il porte une barbe, attribut déjà remarqué sur les médaillons. L'évocation d'une source[78] par une urne renversée, ne se trouve que sur cette représentation. Ce n'est cependant pas sans lien avec l'île Tibérine, puisqu'une source est censée avoir existé dans le sanctuaire

[74] L'intérêt pour le culte d'Esculape se redéveloppe sous le règne d'Hadrien, qui a surtout contribué au développement de l'Asklepieion de Pergame (M. Le Glay, *Hadrien et l'Asklépieion de Pergame* in *BCH* 100, 1976, p. 347-372, part. p. 370-372). Plusieurs hypothèses ont été émises quant au contexte d'émission de ce médaillon. M. Grant insiste plutôt sur l'anniversaire de la fondation du temple, qui fêterait ses 450 ans. Cependant, cet anniversaire, ou plutôt jubilée, correspondrait davantage à l'année 157, soit une décennie plus tard (M. Grant, *Roman Anniversary Issues. An Exploration Study of the Numismatic and Medallic Commemoration of Anniversary Years 42 B.C. – A.D. 375*, Cambridge, 1950, p. 105); J. Beaujeu précise que cette date a pu être une occasion (J. Beaujeu, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire. I, La politique religieuse des Antonins*, Paris, 1955, p. 301). Au cours des deux premiers siècles de l'Empire, le culte d'Esculape gagne en importance et connaît son apogée avec l'époque flavienne, grâce à une meilleure reconnaissance du culte par les classes supérieures, par l'intermédiaire de l'empereur et de sa politique : le culte d'Esculape est associé, grâce à l'assimilation de plus en plus forte de sa parèdre Hygie avec Salus, à la protection du bien-être de l'Empereur, donc à la préservation de l'Etat. Winkler, *Salus* [n. 39], p. 150-153.

[75] L'influence de l'empereur joue d'avantage en Occident, le culte connaît également un très grand succès dans les provinces pour d'autres raisons (Beaujeu, *La religion romaine* [n. 74], p. 301). En ce qui concerne l'intérêt particulier pour les dieux guérisseurs à cette époque : J. Beaujeu*, La religion de la classe sénatoriale à l'époque des Antonins* in M. Renard / R. Schilling (éds.), *Hommages à Jean Bayet*, Bruxelles, 1964, p. 54-75, part. p. 61.

[76] Besnier, *L'île Tibérine* [n. 2], p. 192. L'auteur l'affirme sans apporter de preuves substantielles.

[77] Faute de contexte, il a été stylistiquement daté par J.MC. Toynbee de l'époque d'Antonin le Pieux. J.M.C. Toynbee, *The Hadrianic School. A Chapter in the History of Greek Art*, Rome, 1967 [1934], p. 114.

[78] Voir en dernier lieu Candilio / Bertinetti, *I marmi antichi* [n. 17], p. 74. L'urne renversée accompagne parfois les représentations de dieu fleuve : celui-ci s'appuie alors sur l'urne qui symbolise sa source (voir Meissonnier, *La représentation* [n. 18], p. 517, n° 4 ; p. 519, n° 8).

d'Esculape[79]. L'eau s'écoule dans la patère que tend le dieu-fleuve en signe d'offrande, vers laquelle l'animal se dirige. Le « fond rocheux » peut ici aussi représenter la surélévation d'une rive par rapport au lit du fleuve.

Ces trois indices : le serpent, qui porte parfois la barbe pour signifier sa nature divine, le Tibre (ou bien le dieu Tibérinus) et la source autorisent à penser que l'on a affaire pour la seconde fois au récit de l'arrivée du dieu Esculape à Rome. L'interprétation donnée par von Duhn[80] n'est pas celle de l'arrivée du dieu sur l'île mais l'image de l'accord entre le Tibre et Esculape, le témoignage de la bonne installation du dieu sur l'île. L'argument principal étant que l'île avait déjà reçu ses édifices. Cependant, cette partie du relief étant due à des restaurations, il n'est pas possible de savoir si elles s'appuient sur des éléments préexistants ou si elles sont le fruit de l'imagination du restaurateur. De plus, la figuration de bâtiments n'est pas obligatoirement un critère pour établir le moment où se déroule la scène ; cela était bien clair sur le médaillon d'Antonin le Pieux. Le relief Rondinini pourrait tout aussi bien être une autre représentation de l'épisode mythique de l'arrivée du dieu.

Quant au relief qui lui est associé, certains ont, malgré les restaurations, émis l'hypothèse selon laquelle le personnage féminin dans sa barque serait une allégorie de l'île Tibérine[81]. La barque rappellerait à la fois le monument en forme de proue et la forme caractéristique de l'île et elle serait personnifiée par une femme, « insula » étant un mot de genre féminin. Il existe en effet des exemples de monuments romains représentés sous forme d'allégories. Au revers de pièces de monnaies d'époque impériale le *Circus Maximus* est personnifié par figure masculine, selon le genre du terme *circus*. Il se tient à moitié étendu, une étoffe sur le bas du corps, tenant de sa main gauche trois obélisques reposant sur une base unique maintenant une roue contre son genou droit[82]. Les voies romaines ont également leur allégorie, sous la forme d'une femme, buste dénudé, accompagnée d'une roue[83]. La personnification du champ de Mars dont l'exemple le

[79] Une margelle de puits, incluse dans les quelques marches menant au cœur de la basilique *San Bartolomeo all'isola* témoigne de l'existence de cette source et de son utilisation jusqu'à une période avancée. La margelle date de la période ottonienne (règne d'Otton III, 980-1002), BESNIER, *L'île Tibérine* [n. 2], p. 4 ; BRUCIA, *Tiber Island* [n. 2], p. 136.

[80] F. von Duhn propose une des plus anciennes études sur le relief, sur laquelle de nombreux auteurs postérieurs s'appuient (F. VON DUHN, *Due Bassorilievi del Palazzo Rondinini* in *MDAIR* 1, 1886, p. 167-172).

[81] CANDILIO / BERTINETTI, *I marmi antichi* [n. 17], p. 71, reprenant une hypothèse de VON DUHN, *Due Bassorilievi*. [n. 80], émise en 1881.

[82] TOYNBEE, *The Hadrianic School* [n. 77], p. 137-138. Monnaie de Trajan, pl. XIX, 2 ; Monnaies d'Hadrien, pl. VI, 13-15.

[83] La *uia Appia* représentée sur un autel du *Museo Capitolino*, daté de l'époque sévérienne (pl. XXXI, 1), la *uia Flaminia* sur un des reliefs de l'arc de Constantin (pl. XXXI, 2) ou la *uia Traiana* sur une monnaie de Trajan (pl. XIX, 3-4). TOYNBEE, *The Hadrianic School* [n. 77], p. 137.

plus connu figure sur le relief de l'Apothéose de la base de la colonne d'Antonin le Pieux[84] est une des rares allégories d'un quartier de Rome. Il est représenté par un jeune homme semi-allongé accompagné d'un obélisque, monument emblématique du *Campus Martius* depuis l'époque d'Auguste. Ce modèle de personnification se développe au IIe siècle ap. J.-C.[85]. Les allégories romaines adoptent la forme d'une figure humaine, le haut du corps dénudé, représenté le plus souvent à demi étendu. Seulement, ces caractéristiques ne se retrouvent pas chez la figure féminine du relief Rondinini, dont le buste est couvert par sa tunique, et qui assise, bien droite, dans une embarcation. Les allégories de localités féminines trouvent leur origine dans l'art grec classique et hellénistique, dans lesquels l'art romain retourne puiser son inspiration à partir de du règne d'Hadrien[86]. La cité grecque d'Histiaia, sur l'île d'Eubée, fait figurer au revers de ses monnaies une jeune femme, revêtue d'un chiton, assise sur l'avant d'un navire. La figure féminine est la Nymphe éponyme de la Polis, allégorie du lieu[87]. Dans le monde grec, les îles sont également personnifiées par des femmes, parfois sous forme de Tyché. Cependant, Délos, Kos et leurs congénères ne font pas partie intégrante d'une cité mais en hébergent parfois plus d'une et en constituent le sol. Cette iconographie grecque, classique et hellénistique, a influencé le développement des nouvelles allégories à Rome, et une allégorie féminine de l'île Tibérine, accompagnée d'un monument caractéristique pourrait y puiser son origine. Néanmoins, la différence entre l'iconographie des autres allégories romaines et la figure du relief Rondinini ainsi que la connexion difficile à établir entre celui-ci et les monnaies d'Histiaea ne permettent pas de renforcer l'hypothèse.

Dans un contexte romain, l'idée d'un personnage féminin voyageant en bateau rappelle plutôt Cybèle. En 204 av. J.-C., lors de la deuxième Guerre

[84] L. VOGEL, *The Column of Antoninus Pius*, Cambridge (Ma.), 1973, p. 32 ; datée vers 161 ap. J.-C. Une personnification du champ de Mars figure au revers d'un médaillon d'Antonin le Pieux (TOYNBEE, *The Hadrianic School* [n. 77], p. 138, pl. XIX, 1, et probablement sur le revers d'une monnaie de Trajan, bien que la personnification ne soit accompagnée d'aucun attribut contribuant à son identification (*op. cit*, p. 138, pl. XIX, 2).

[85] TOYNBEE, *The Hadrianic School* [n. 77], p. 22 : A partir de l'époque de Trajan, un nouvel intérêt pour les représentations géographiques se développe au premier rang desquelles les allégories des provinces, sous forme idéalisée (« 'ideal' style » selon les termes de l'auteur). Parmi celles-ci, certains lieux (sans compter les provinces) sont figurés par des personnages étendus.

[86] TOYNBEE, *The Hadrianic School* [n. 77], p. 239.

[87] Tétroboles et Octoboles d'Histiaa, v. 313 à v. 146, *BMCCentralGreece* 128-135, 34-131 (R. VOLLKOMMER, *Histiaia* in *LIMC* 8.1, p. 640-641 et 8.2, p. 397). Sur certaines monnaies, ce n'est pas une Nymphe qui figure sur la proue mais Artémis, identifiée par l'arc qu'elle tient dans une des mains (Tétroboles v. 313 à v. 146, *BMCCentralGreece* 127, n. 24-27, L. KAHIL / N. ICARD, *Artemis* in *LIMC* 2.1, p. 618-753, n. 725). Ce type d'image se retrouve dans les monnayages d'autres cités de Grèce : dragmes d'étalon attique, Magnètes (Thessalie) 197-146 av. J.-C. (*BMCThessaly* 34, 1 (pl. 7,2), *LIMC* 2.1 n. 726).

Punique, le Sénat fit consulter les Livres Sibyllins, cherchant une solution pour préserver la cité de la menace carthaginoise. L'oracle conseillait d'aller chercher le culte de Cybèle au sanctuaire de Pessinonte en Phrygie pour amener la déesse à Rome et s'assurer sa protection. L'ambassade envoyée ramena par mer la pierre de la déesse, mais le bateau resta bloqué lors de sa remontée du fleuve. La vestale Claudia Quinta, accusée à tort d'impureté, attacha sa ceinture au bateau et lui fit remonter le fleuve[88]. Cette légende est parfois illustrée par la déesse Cybèle elle-même, et non la pierre, trônant sur le bateau qui l'amène à Rome[89]. Or, si les reliefs Rondinini datent bien de l'époque antonine, les médaillons offrent un parallèle intéressant. Faustine l'Ainée met en avant l'arrivée de Cybèle alors qu'Antonin le Pieux choisit de l'arrivée d'Esculape parmi les évènements marquants de l'Histoire républicaine de Rome. Entre Esculape et Cybèle, le parallèle est clairement visible : ces deux divinités, d'origine étrangère, furent officiellement importées à Rome à moins d'un siècle d'intervalle, dans des circonstances similaires suite à la consultation des livres sibyllins. Leur arrivée par la remontée du Tibre a été marquée par des évènements prodigieux, et a rempli l'objectif pour lequel les Romains étaient partis les chercher, à savoir sauver l'*Vrbs*. La femme assise dans le bateau pourrait être Cybèle arrivant à Rome, comme pendant de l'arrivée du Serpent sur l'île, les reliefs faisaient partie d'un même ensemble iconographique. Néanmoins, les inconnues sont trop nombreuses pour étayer davantage cette idée.

L'absence d'information quant au lieu de leur découverte ne permet pas de connaître dans quel contexte pouvait être exposé ce relief ; le problème réside bien sûr dans le fait que nous ne connaissons rien de son lieu d'origine. Von Duhn[90] proposait de voir dans ces reliefs une décoration en place sur l'île Tibérine ou même dans le temple d'Esculape, mais rien ne permet de l'attester. Rien n'est connu non plus du contexte de production ; la datation stylistique, à la période antonine, permet uniquement de rattacher le relief à une époque où la popularité du dieu va croissante.

4. *Conclusion*

Le faible nombre de documents ne permet par la réalisation d'une véritable synthèse. Il apparaît néanmoins que l'iconographie de l'île Tibérine est un assemblage de symboles. Ce n'est ni Esculape, ni la proue ni le Tibre ou même la représentation d'une île avec ses rives et ses édifices qui servent à exprimer

[88] *De Vir. Ill*, 46.

[89] Dans E. SIMON, *Kybele* in *LIMC*, 8. 1-2, p. 744-766 (p. 506-519, fig. 1-131) : n° 5 : autel de la *gens Claudia* (Rome, *Musei Capitolini* 321) et n° 5a : relief en terre cuite, antéfixe (Basel, Hist. Mus. 1921, 569).

[90] VON DUHN, *Due Bossorilievi* [n. 80], p. 169, repris par BESNIER, *L'île Tibérine* [n. 2], p. 183.

l'idée d'île Tibérine, mais l'association d'au moins deux de ces motifs. Sur les médaillons d'Antonin le Pieux où l'iconographie est narrative, divers éléments sont mis en scène, qui sont les mêmes : le Serpent et une allégorie du Tibre. S'il n'existe pas d'iconographie type, il est logique que, sur les objets contemporains, les images présentent davantage de similitudes. Les représentations de l'île Tibérine sont ponctuelles et fonction d'un contexte historique et politique donné, de «l'actualité» du moment pourrait-on même dire. Les deux témoignages de l'époque flavienne correspondent à la période d'essor du culte d'Esculape.

Les commanditaires sont ceux auxquels on pouvait s'attendre pour leur époque : L. Rubrius Dossenus est membre d'une *gens* importante à la fin de la République, et sous l'Empire, Antonin le Pieux, en tant qu'empereur, est le seul à pouvoir battre monnaie. L'île Tibérine brille par la rareté, voire le côté anecdotique de sa présence dans les sources iconographiques et les images existantes sont parfois bien délicates à reconnaître et à identifier avec certitude. On aurait pu s'attendre à davantage, tant son culte à Esculape et sa proue monumentale semblent avoir marqué les esprits. La faible quantité de témoignages iconographiques mettant en scène l'île et son culte pourrait s'expliquer par le nombre réduit de ces représentations dans l'Antiquité. En effet, les images publiques, *a fortiori* dans le cadre de la propagande impériale, privilégient Salus, garante de la communauté, là où Esculape veillait plutôt sur les individus.

Les Romains nous ont laissé de nombreuses images de l'*Vrbs* et ont représenté ses monuments sur leurs monnaies : édifices de spectacle, basiliques, temples divers. Or, l'île n'est pas un lieu central de la vie publique romaine comme peuvent l'être le *Campus Martius* ou le *Circus Maximus*. Ces lieux figurent sur des monnaies ou des reliefs à l'occasion de la commémoration (ou l'annonce) d'évènements dont ils ont été le théâtre comme des jeux ou des funérailles. Il en est ainsi pour l'*insula Tiberina* lorsqu'il s'agit de rappeler l'arrivée d'Esculape à Rome. L'île sert avant tout à célébrer le dieu Esculape : l'Esculape de l'île Tibérine, autrement dit l'Esculape de l'*Vrbs*. Son évocation est liée à l'histoire de la ville de Rome. Finalement, elle ne semble pas avoir autant d'importance qu'on le croit ou bien que l'on voudrait, en tous cas au regard de l'iconographie.

Université Lille III (HALMA-IPEL – UMR 8164). Hélène MOREAU.

Observations sur certains gentilices bretons

1. *Bretons de souche ou allochtones ?*

Lorsque vers 700 av. n. è., les Latins ont introduit le système du gentilice héréditaire, beaucoup de citoyens ont créé un gentilice patronymique à partir du nom de leur père ou d'un ancêtre prestigieux[1]. Plus tard, dans les provinces, lorsqu'un pérégrin recevait la citoyenneté romaine, il devait porter désormais un gentilice et il était tenu (ou se sentait tenu) d'adopter par gratitude celui de l'empereur, du gouverneur de la province ou de l'intercesseur qui avait favorisé sa naturalisation[2]. La diffusion du droit latin allait cependant permettre l'apparition de gentilices plus originaux. À leur sortie de charge, en effet, les magistrats d'une cité bénéficiant du droit latin devenaient citoyens romains sans intervention extérieure. Ils n'avaient donc plus à exprimer leur reconnaissance envers un éventuel bienfaiteur en prenant son nom de famille mais pouvaient choisir librement leurs gentilices en créant notamment des gentilices patronymiques[3].

La patronymie a rencontré un grand succès chez les naturalisés issus des populations celtiques de Gaule et de Germanie, peut-être parce qu'elle s'accordait

[1] La question de l'origine du système nominal romain est complexe et très débattue. À ce sujet, on consultera notamment : E. Peruzzi, *Onomastica e società nella Roma delle origini* in *Maia* 21, 1969, p. 126-158 et 244-272 ; H. Rix, *Zum Ursprung des römisch-mittelitalischen Gentilnamensystems* in *ANRW* 1, 2, Berlin, 1972, p. 700-758, p. 702 ; B. Salway, *What's in a Name ? A Survey of Roman Onomastic Practice from c. 700 B.C. to A.D. 700* in *JRS* 84, 1994, p. 124-145, p. 126 ; E. Dupraz, *Hypothèses sur les origines du système gentilice en pays nord-osque* in P. Poccetti (éd.), *L'Onomastica dell'Italia antica. Aspetti linguistici, storici, culturali, tipologici e classificatori*, Rome, 2009, p. 310-339, p. 320 ; J.-M. Lasserre, *Manuel d'épigraphie romaine*, Paris, 2011[3], 1, p. 82.

[2] A. Chastagnol, *Aux noms du père et du fils* in Y. Le Bohec (éd.), *L'Afrique, la Gaule, la religion à l'époque romaine. Mélanges à la mémoire de Marcel Le Glay*, Bruxelles, 1994, p. 407-415, p. 407-408.

[3] D. Kremer, *Ius Latinum. Le concept de droit latin sous la République et l'Empire*, Paris, 2006, p. 162 ; M. Dondin-Payre, *Introduction* in ead. (éd.), *Les noms de personnes dans l'Empire romain*, Paris, 2011, p. 13-36, p. 18 ; M.-Th. Raepsaet-Charlier, *Citoyenneté et nomenclature. L'exemple de la Gaule du Nord* in F. Hurlet (éd.), *Rome et l'Occident (IIe siècle av. J.-C.- IIe siècle apr. J.-C.). Gouverner l'empire*, Rennes, 2009, p. 359-382, p. 366-367. Selon une récente mise au point, toutefois, la patronymie ne constitue pas nécessairement une caractéristique de l'onomastique de droit latin : M. Dondin-Payre, *La diffusion des processus d'adaptation onomastique : comparaison entre les Gaules et l'Afrique* in *Les noms de personnes* (voir supra), p. 177-196, p. 194-195.

bien avec certains usages onomastiques locaux[4]. Certains ont même perpétué cette pratique en donnant à leurs enfants un gentilice différent du leur, formé sur leur *cognomen*[5]. C'est ainsi que le fils du Véliocasse (Rouen) Illiomarius Aper, *utricularius* à Lyon, s'appelle Aprius Illiomarus[6]. Dans un ouvrage récent, N. G. Brancato a observé que cette variation du gentilice d'une génération à l'autre

> « è diffusa … nella zona gallo/germanica (Narbonense e Germania inferiore escluse), ivi compresa la Britannia che, se non è "adiacente" geograficamente trattandosi di un'isola, lo è etnicamente »[7].

Précisément, je me propose d'examiner ici le cas de la Bretagne romaine : devenus citoyens, les Bretons ont-ils créé certains de leurs noms de famille à partir de l'idionyme paternel (ou celui d'un membre de la famille) et ont-ils pratiqué la variation du gentilice d'une génération à l'autre, à l'instar de certains Celtes du continent ?

Pour tenter de répondre à ces questions, j'ai commencé par recenser tous les gentilices patronymiques que nous ont livrés les inscriptions latines de Bretagne[8] en écartant toutefois :

– ceux dont la lecture n'est pas sûre : *Ba -e/l- bius*[9] ; *Sa[…]*[10] ; *[Secun?]d(ius ?)*[11] ;
– ceux qui ne sont peut-être pas des gentilices : *Tretius*[12], *Vidu(cius ?)*[13] ;

[4] Chez les Celtes du continent, il était habituel de faire suivre son nom par celui de son père suffixé en *-aco*, *-cno*, *-eo* ou *-io* : M. Dondin-Payre / M.-Th. Raepsaet-Charlier, *L'onomastique dans l'Empire romain : questions, méthodes, enjeux* in M. Dondin-Payre / M.-Th. Raepsaet-Charlier (éds.), *Noms, identités culturelles et romanisation*, Bruxelles, 2001, p. i-viii, ici p. vi ; *L'onomastique dans les cités de Gaule centrale (Bituriges Cubes, Éduens, Senons, Carnutes, Turons, Parisii)* in *Noms*, p. 243.

[5] Raepsaet-Charlier, *Citoyenneté et nomenclature* [n. 3], p. 370.

[6] *CIL* XIII, 1998.

[7] N. G. Brancato, *Repertorium delle trasmissioni del gentilizio nel mondo romano sulla base della documentazione epigraphica*, Rome, 2009, 2, p. 342.

[8] Ce travail de recensement a été mené à partir de la consultation des *RIB*, de l'ouvrage de A. Kakoschke, *Die Personennamen im römischen Britannien*, Hildesheim, 2011, de l'*Année épigraphique* et du site de M. Clauss (http://www.manfredclauss.de).

[9] *RIB* III, 3398.

[10] *RIB* III, 3265 : les éditeurs des *RIB* suggèrent de lire Sa[mmius], mais le fac-similé ne permet pas, me semble-t-il, d'attribuer ce qu'il reste de la troisième lettre du nom à un M.

[11] *RIB* III, 3016.

[12] *RIB* I^2, 7. Voir aussi Kakoschke [n. 8], p. 187, n° 417.

[13] Viducius a été formé sur *uidu-* : « arbre, bois » : X. Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Paris, 2003, p. 318 ; *Noms de personnes celtiques dans l'épigraphie classique*, Paris, 2007, p. 199 ; R. Matasovic, *Etymological Dictionary of Proto-Celtic*, Leyde, 2009, p. 420, *s. u. widu-*. Ce gentilice est extrêmement rare, mais on rencontre régulièrement l'idionyme Viducus en Gaule, en Belgique et en Germanie Supérieure.

– ceux qui, ayant l'apparence de gentilices de formation patronymique, n'en sont peut-être pas : *Sermullius*[14] ;
– ceux qui sont portés uniquement par des individus originaires du continent : *L. Camulius Albanus*, de Turin[15] ; *M. Censorius Cornelianus*, de Nîmes[16] ; *L. Duccius Rufinus*, de Vienne (France)[17] ; *Q. Longinius Laetus*, de Lugo (Espagne)[18] ; *Melonius Senilis*, de Germanie supérieure[19] ; *Rusonia Aventina*, Médiomatrique (Metz)[20] ; *P. Sextanius*, de Xanten[21] ; *Tiberinius Celerianus*, Bellovaque (Beauvais)[22] ; *Titullinia Pussitta*, de Rhétie[23] ;
– et enfin, les gentilices apparemment de formation patronymique mais qui sont probablement des noms italiens : *Albius*, *Attius*, *Burdonius*, *Campanius*, *Carinius*, *Catius*, *Decimius*, *Florius*, *Geminius*, *Iullius*[24], *Iuuentius*, *Lucilius*, *Lucius*, *Macrinius*, *Manius*, *Marius*, *Messius*, *Nemonius*, *Postumius*, *Rufius*, *Sabinius*, *Sextius*, *Titinius*, *Titius*, *Varius*.

Pour autant, les gentilices retenus étaient-ils tous portés par des Bretons ? Rien n'est moins sûr. Comment, en effet, reconnaître un Breton de souche lorsqu'il n'est pas explicitement qualifié de *Britto*[25], ce qui est malheureusement très

Viducus est également l'épiclèse de Mercure à Bordeaux (*CIL* XIII, 576). En Bretagne, A. Vidu(cius ?) est le nom d'un fabricant de tuiles qui, en 167, fournissait l'armée : *RIB* II, 4, 2463, 59, 1 et 2 ; V. G. Swan / R. A. Philippot, *Legio XXVV and Tile Production at Tarbock, Merseyside* in *Britannia*, 31, 2000, p. 55-67, p. 59. S'agit-il d'un citoyen romain ? La présence du prénom n'est pas en soi significative, mais l'absence du *cognomen* sur ce type de matériel n'a rien d'anormal non plus et n'implique pas qu'il s'agisse forcément d'un pérégrin. On ne peut pas non plus exclure que Aulus et Vidu soient, en réalité, le prénom et le *cognomen* de l'artisan. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 200, n° 449.

[14] *RIB* I², 1351. Selon Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 172, n° 366, il s'agirait d'un gentilice de formation patronymique celte. Mais rien ne permet de justifier cette hypothèse : hors de Bretagne, ce nom n'est connu que par deux inscriptions de Rome (*CIL* VI, 26350 et *ICUR* 9, 24483). Par ailleurs, je n'ai pas trouvé de racine celtique à laquelle rattacher ce nom.

[15] *RIB* I², 524.

[16] *RIB* I², 814.

[17] *RIB* I², 673.

[18] *RIB* I², 535.

[19] *RIB* I², 1665.

[20] *RIB* I², 163.

[21] *RIB* I², 946.

[22] *RIB* III, 3014. Voir aussi J. N. Adams, *The Word moritix in a New Inscription of London* in *ZPE*, 143, 2003, p. 275-276 ; M. Dondin-Payre / X. Loriot, *Tiberius Celerianus à Londres : Bellovaque et moritix* in *AC* 77, 2008, p. 127-169, p. 138-139.

[23] *RIB* I², 984.

[24] *RIB* I², 1658 mentionne une *(centuria) Iulli / Val()*. Il est impossible de déterminer s'il s'agit du gentilice impérial mal orthographié ou du gentilice assonant formé sur le nom celtique Iullus : J. L. Weisgerber, *Die Namen der Ubier*, Cologne, 1968, p. 176.

[25] M. Christol, *Soldats de Bretagne en Maurétanie Tingitane à la fin du règne de Commode* in Cl. Auliard / L. Bodiou (éds.), *Au jardin des Hespérides. Mélanges offerts*

rare ? Même ceux qui portent des noms celtes ne sont pas forcément des autochtones, car la Bretagne a été une terre de passage où défilèrent légions romaines, troupes auxiliaires, fonctionnaires, artisans et marchands. Venus de Gaule, de Germanie et des provinces danubiennes, de nombreux citoyens de culture celte s'y sont installés souvent définitivement, et il est malheureusement impossible de distinguer un nom celte breton d'un nom celte continental à partir de critères onomastiques et linguistiques[26].

Nous pouvons cependant être certains que parmi ces individus qui portent un gentilice patronymique devait figurer un nombre significatif d'autochtones. La probabilité qu'il s'agit bien de Bretons de souche augmentera sensiblement si on écarte tous ceux qui portent un nom dont on a certaines raisons de penser qu'il témoigne d'une origine continentale.

C'est pourquoi j'ai également éliminé du catalogue des gentilices patronymiques :

– ceux qui sont portés uniquement par des individus qui sont peut-être des continentaux ou des descendants de continentaux : *Aprilius Viator*, de Germanie supérieure ou de Belgique[27] ? ; *M. Aur[i]nius Simnus*, d'Italie[28] ? ; *C. Caballius Priscus*, de Vérone[29] ? ; *L. Cammius Maximus*, d'Aquilée[30] ? ; *Capitonius Priscus*, de Germanie[31] ? ; *M. Hispanius Modestinus*, d'Espagne[32] ? ;

à Alain Tranoy, Rennes, 2004, p. 315-333, p. 328 ; DONDIN-PAYRE / LORIOT, *Tiberius Celerianus* [n. 22], p. 163.

[26] A. MULLEN, *Linguistic Evidence for « Romanization ». Continuity and Change in Romano-British Onomastics. A Study of the Epigraphic Record with Particular Reference to Bath* in *Britannia* 38, 2007, p. 35-61, p. 38-39.

[27] *RIB* I^2, 617. Dans la partie latinophone de l'empire, le gentilice Aprilius est attesté 16 fois, dont 7 fois en Germanie et 4 fois en Belgique : KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 51, n° 25.

[28] *Aurinius* est formé sur *Aurinus* qui pourrait évoquer un peuple d'Étrurie. M. Aurinius Simnus (*RIB* I^2, 689) était donc peut-être d'ascendance italienne.

[29] *Caballius* est formé sur *caballo-* « le cheval » : DELAMARRE, *Dictionnaire* [n. 13], p. 95-96 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 214. Nous ne connaissons que deux individus à porter ce nom : le tribun C. Caballius Priscus, commandant de la *cohors I Hispanorum* à Maryport (*RIB* I^2, 817-820) et le prétorien C. Caballius Priscus, originaire de Vérone (*CIL* VI, 32664-32665). Il est tentant de penser que ces deux individus appartenaient à la même famille. Toutefois, le *cognomen* Priscus est tellement fréquent qu'il pourrait également s'agir d'une simple homonymie.

[30] *Cammius* est formé sur *cambo-* « courbé, tordu » : DELAMARRE, *Dictionnaire* [n. 13], p. 99 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 215 ; MATASOVIC, *Etymological Dictionary* [n. 13], p. 186, *s.u. kambo -*. Le gentilice du préfet de la *cohors I Hispanorum*, L. Cammius Maximus (*RIB* I^2, 827-829), est très rare. Il porte les mêmes *tria nomina* qu'un notable d'Aquilée, L. Cammius Maximus (*CIL* V, 961). Appartenaient-ils à la même famille ? *Maximus* est trop fréquent pour qu'on puisse exclure qu'il s'agisse d'une simple homonymie.

[31] *RIB* I^2, 283. Attesté 31 fois, ce nom apparaît 10 fois en Germanie : KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 76, n° 96.

[32] *RIB* III, 3316 ; E. BIRLEY, *The Roman Army. Papers 1929-1986*, Amsterdam, 1988, p. 182.

Lousius Suauis, d'Espagne ou de Gaule[33] ? ; *L. Maximius Gaetulicus*, de Vienne (France)[34] ? ; *M. Messorius Magnus*, du Norique[35] ? ; *T. Perpetuius*, de Germanie[36] ? ; *Q. Sollonius*, de Gaule ou d'Italie du Nord[37] ? ; *Vireius Pau[…]*, de Gaule[38] ? ;

– ceux qui, formés sur un *cognomen* latin et suffixés *-inius*, témoignent probablement d'une origine continentale, comme *Candiedinius*[39], *Celerinius*[40], *Flaccinius*[41], *Iustinius*[42], *Sanctinius*[43], *Secundinius*[44], *Similinius*[45] et *Tertinius*[46], attestés surtout dans le pays des Ubiens en Germanie inférieure[47] ;

[33] *RIB* I², 1499 ; 1506 ; 1681 ; 1859 ; 1861; III, 3401. Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 125, n° 220.

[34] *Maximius* est formé sur *Maximus*. Ce gentilice est assez répandu. *RIB* I², 473 conserve le nom du centurion Q. Max. mais il pourrait s'agir de ses prénom et *cognomen*. On connaît un autre Maximius en Bretagne : L. Maximius Gaetulicus, centurion dans la XXe légion *Victrix* qui, depuis Claude, est stationnée dans cette province (*RIB* I², 1725 et 2120). Il me semble assez raisonnable, même si le nom Gaetulicus n'est pas rare, d'identifier ce centurion avec L. Maximius L. f. Voltinia Gaetulicus, connu par une inscription de Mésie datant de 184 (*AÉ* 1985, 735). Ce dernier, originaire de Vienne en France, a, en effet, fait ses premières armes dans la XXe *Victrix*, forcément en Bretagne. Il y sera devenu centurion, avant d'être transféré avec le grade de primipile dans la première légion *Italica*, stationnée en Mésie.

[35] *Messorius* a été formé sur *messor* : « le moissonneur ». À Habitancum (Risingham), nous connaissons un tribun nommé M. Messorius Diligens (*RIB* I², 1237). Son gentilice est suffisamment rare pour qu'on songe à voir en lui un parent de Messorius Magnus, *duplicarius alae Sabinianae*, connu par une inscription de Halton Chesters, qui n'est, en outre, pas très éloignée de Risingham (*RIB* I², 1433). Or Messorius Magnus est le *frater* d'un individu dont nous avons perdu le nom mais dont nous savons qu'il était originaire du Norique. S'il s'agit d'un frère de sang, il faudrait écarter de la liste Magnus et probablement aussi Diligens. Toutefois, il est possible que dans *RIB* I², 1433, *frater* ait été employé dans le sens de *frère d'armes*, de sorte qu'on ne peut pas exclure que Magnus et Diligens aient été en réalité deux « Bretons ». Mais dans le doute…

[36] *RIB* I², 648. Attesté 7 fois, le nom apparaît 5 fois en Germanie supérieure : Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 150, n° 299.

[37] *AÉ*, 2007, 877 ; R. S. O. Tomlin / M. W. C. Hassall, *Roman Britain in 2006. Inscriptions* in *Britannia*, 38, 2007, p. 345-365, p. 361.

[38] *RIB* I², 859. Attesté 33 fois, le nom apparaît 13 fois en Narbonnaise et 8 fois en Lyonnaise : Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 201, n° 452.

[39] Candiedinia Fortunata : *RIB* I², 632.

[40] L. Celerinius Vitalis : *RIB* I², 659.

[41] M. Flaccinius Marcellus : *RIB* I², 1536.

[42] Iustinius Secundus : *RIB* I², 1312.

[43] Sanctinius Exsuperatus : *RIB* III, 3099.

[44] Secundinius Verullus : *RIB* III, 3426.

[45] Similinia Vera : *RIB* III, 3212.

[46] T. Tertinius : *RIB* I², 1134 ; Tertinius Severianus : *CIL* XIII, 1898.

[47] Weisgerber, *Die Namen der Ubier* [n. 24], p. 386 ; A. Deman, *À propos du nom Similis* in *Noms* [n. 4], p. 649-665, p. 665 ; F. Bérard, *Remarques sur les gentilices des soldats des légions de Germanie détachés à Lyon dans la 1ère moitié du IIIe siècle* in *Noms* [n. 4], p. 667-690, p. 670 ; M. Dondin-Payre, *Secundus et ses dérivés en*

– enfin, certains noms qu'on rencontre plus particulièrement en Germanie comme *Attonius*[48], *Frontinius*[49] et *Paternius*[50].

Enfin, pour les individus portant les gentilices patronymiques finalement retenus, j'ai considéré comme un indice supplémentaire d'autochtonie le fait :

– qu'en l'état actuel de nos connaissances, leur gentilice ne soit porté que par des insulaires[51] ;
– que leur gentilice soit formé sur *bell-* ou *sen-*[52], éléments celtiques qu'on rencontre assez fréquemment dans les noms bretons[53] ;
– qu'ils soient qualifiés de *Britto*[54] ;
– qu'ils consacrent l'inscription à une déesse bretonne[55] ;
– qu'il s'agisse de potiers dont le nom n'apparaît, en l'état actuel de nos connaissances, qu'en Bretagne[56] ;
– qu'ils appartiennent à une famille qui vient d'obtenir la citoyenneté[57].

2. *Catalogue des gentilices de formation patronymique*

2.1. *Gentilices formés sur un idionyme celtique*

1. *Aeresius* < *eri-* : « autour, derrière, à l'ouest»[58], *unicum* : C. Aeresius Saenus[59], voir *infra* n° 16 ;

Narbonnaise, dans les Trois Gaules et les Germanies in *Noms* [n. 4], p. 537-595, p. 580-581 ; R. Haensch, *Inschriften und Bevölkerungsgeschichte Niedergermaniens zu den Soldaten der legiones I Minervia und XXX Ulpia Victrix* in *KJ* 34, 2001, p. 89-134, p. 93 et 99 ; M.-Th. Raepsaet-Charlier, *Les noms germaniques : adaptation et latinisation de l'onomastique en Gaule Belgique et Germanie inférieure* in *Les noms de personnes* [n. 3], p. 201-234, p. 209-210.

[48] Attonius Quintianus (*RIB* I², 1024) ; C. Atto[nius?] (*RIB* I², 768). Attesté 19 fois, le nom apparaît 10 fois en Germanie : Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 57, n° 44.

[49] Frontinius Aquilo (*RIB* I², 501) ; Frontinius Iulius (A. K. Bowman / J. D. Thomas, *The Vindolanda Writing-Tablets*, 2, Londres, 1994, p. 343). Attesté 24 fois, le nom apparaît 11 fois en Germanie : Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 103, n° 172.

[50] Paternius Maternus (*RIB* I², 966) ; [.] Paternius [....] (*RIB* II, 2401, 9). Attesté 34 fois, le nom apparaît 18 fois en Germanie : Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 149, n° 294.

[51] Catalogue n° 1, 4, 5, 6, 7, 9, 11 (?), 13, 14, 33, 44, 54.

[52] Catalogue n° 3, 16 (?), 17, 18.

[53] Mullen, *Linguistic Evidence* [n. 26], p. 49-50.

[54] Catalogue n° 18 et 49. Voir aussi note 25.

[55] Catalogue n° 3, 6, 21 (?), 34, 47.

[56] Catalogue n° 36.

[57] Catalogue n° 39.

[58] Delamarre, *Noms de personnes* [n. 13], p. 221.

[59] *RIB* I², 685. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 44, n° 8. On a parfois proposé de lire à la l. 4 Caeresius, mais Mme M.-Th. Raepsaet-Charlier, qui a vu

2. *Ammonius* < *amma-* : « aimer »[60], nom peu fréquent (20)[61] : Ammonius Victorinus, tribun de la *cohors I Aelia Dacorum*[62] ;
3. *Bell(ius ?)* < *bello-* : « fort, puissant »[63], nom peu répandu (21) et *bell-* est un élément celtique assez fréquent dans les noms bretons[64] : Bellius Memorianus consacre une inscription à la déesse bretonne Senuna[65] ;
4. *Blescius* < *bled-*, *blescio-* : « le loup »[66], *unicum* : Blescius Diouicus élève une pierre tombale à sa fille dont le nom n'est pas cité[67] ;
5. *Caledonius* < *caled- caleto-* : « dur »[68], *unicum* : Caledonius Secundus, centurion d'une sixième cohorte[69] ;
6. *Cariatius* < *cari-* : « ? »[70], *unicum* : Cariatia Ressa consacre une inscription à la divinité bretonne Senuna[71] ;
7. *Cessaucius* < *cesso-* : « la lance »[72], *unicum* : Cessaucius Ni[g]rinus, *duplicarius*[73] ;
8. *Cottius* < *cotto-* : « vieux »[74], gentilice assez répandu (39) : Cottius Fortunatus, militaire[75] ;

l'inscription, me confirme qu'il y a bien un point entre le C et le A. De toute façon, Caeresius n'est pas davantage attesté. Qu'il me soit permis, ici, d'exprimer toute ma reconnaissance à Mme M.-Th. Raepsaet-Charlier pour l'intérêt qu'elle a constamment manifesté à l'égard de mes recherches et le temps qu'elle a bien voulu consacrer à relire cet article.

[60] Delamarre, *Noms de personnes* [n. 13], p. 210.

[61] Les chiffres de fréquence mentionnés dans l'article sont fournis par Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8].

[62] *RIB* I^{2}, 1874 et 1906. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 47, n° 15.

[63] Delamarre, *Dictionnaire* [n. 13], p. 71-72 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 213.

[64] Mullen, *Linguistic Evidence* [n. 26], p. 50.

[65] *AÉ* 2008, 783. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 65, n° 60. Pour Senuna : R. S. O. Tomlin, *Dea Senuna. A New Goddess from Britain* in *Instrumenta inscripta latina* 2, Klagenfurt 2008, p. 305-315, p. 309.

[66] Delamarre, *Dictionnaire* [n. 13], p. 78 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 213 ; Matasovic, *Etymological Dictionary* [n. 13], p. 68, *s. u. blVdV-*.

[67] *RIB* I^{2}, 1254. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 65, n° 62.

[68] Selon E. Birley (*Building-Records from Hadrian Wall* in *Archaeologia Aeliana* 16, 1939, p. 219-236, p. 234-235), Caledonius viendrait du nom ombrien Caledus. Caledo et Caledonia sont cependant aussi des idionymes celtiques qui seraient formés sur la racine celtique *caled-/caleto* : Delamarre, *Dictionnaire* [n. 13], p. 97-98 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 214. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 71, n° 81.

[69] *RIB* I^{2}, 1679, 1854 ; III, 3379, 3385.

[70] Delamarre, *Noms de personnes* [n. 13], p. 215.

[71] *AÉ* 2008, 782. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 76, n° 98. Pour Senuna, voir note 66.

[72] Delamarre, *Noms de personnes* [n. 13], p. 216.

[73] Bowman / Thomas, *Vindolanda Writing-Tablets* [n. 49], n° 312. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 80, n° 112.

[74] Delamarre, *Dictionnaire* [n. 13], p. 127 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 218 ; Matasovic, *Etymological Dictionary* [n. 13], p. 218, *s. u. kotto-*.

[75] *RIB* III, 3016. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 89, n° 132.

9. *Ecimius* < *eci-* : « ? »[76], *unicum* : L. Ecimius Bellicianus Vitalis, vétéran de la XXe légion *Valeria Victrix*[77] ;
10. *Indutius* < *indutio-* : « ? »[78], gentilice très rare (8) : C. Indutius Felix consacre une inscription à Silvain[79] ;
11. *Kimius* : le gentilice de Kimius Sedatus n'est pas autrement connu[80]. Selon les éditeurs des *RIB*, il pourrait avoir été créé à partir de Ciminius, nom étrusque, ou sur les noms celtes Cimio, Gimius ou Gimmius, auquel cas, ce serait un dérivé de la racine < *giamo-*, *gimo-* : « hiver »[81] ;
12. *Mae[lo]nius* < *maelo- maino-* : « ? »[82], gentilice très rare (5) : Mae[lo?]nius Secundus, *eques alae Augustae*[83] ;
13. *Mantinius* < *manto-* : « la mâchoire, la bouche »[84], *unicum* : Mantinia Maerica, fille de Candidia Barita et probablement épouse de M. Aurinius Simnus[85] ;
14. *Nantonius* < *nanto-* : « la vallée »[86], *unicum* : M. Nantonius Orbiotalus consacre une inscription aux *Matres*[87] ;
15. *Quintius* < *Quintus*. Quoique très répandu, ce gentilice est aussi un nom assonant celtique[88] formé sur *cintu-* : « premier »[89]. T. Quintius Petrullo était centurion dans la IIIe légion *Cyrenaica* quand il est mort à Bostra en Arabie. Il était originaire de Bretagne (*domo Britannia*) et portait un *cognomen* formé sur la racine celtique *petru-* : « quatre »[90] ;
16. *Saenius* < *seno-* (?) : « vieux », gentilice répandu (84). Connu par une inscription de York, C. Aeresius Saenus, vétéran de la VIe légion *Victrix* et

[76] Delamarre, *Noms de personnes* [n. 13], p. 221.

[77] *RIB* I², 495. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 95, n° 153.

[78] Delamarre, *Dictionnaire* [n. 13], p.190 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 223.

[79] *RIB* I², 181. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 113, n° 200.

[80] *RIB* II, 4, 2443, 6.

[81] Delamarre, *Noms de personnes* [n. 13], p. 222 ; Matasovic, *Etymological Dictionary* [n. 13], p. 170, *s. u. gyemo-*.

[82] Delamarre, *Noms de personnes* [n. 13], p. 225.

[83] *RIB* I², 907. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 129, n° 230.

[84] Delamarre, *Dictionnaire* [n. 13], p. 215-216 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 226 ; Matasovic, *Etymological Dictionary* [n. 13], p. 256, *s. u. manto-*.

[85] *RIB*, I², 689. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 131, n° 238.

[86] Delamarre, *Dictionnaire* [n. 13], p. 230-231 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 228 ; Matasovic, *Etymological Dictionary* [n. 13], p. 283, *s. u. nantu-*.

[87] *RIB* I², 618. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 140, n° 265.

[88] M.-Th. Raepsaet-Charlier, *Les dévots dans les lieux de culte en Germanie supérieure et la géographie sacrée de la province* in M. Dondin-Payre / M.-Th. Raepsaet-Charlier (éds.), *Sanctuaires, pratiques cultuelles et territoires civiques dans l'Occident romain*, Bruxelles, 2006, p. 347-435, p. 364. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 159, n° 323.

[89] Delamarre, *Noms de personnes* [n. 13], p. 216.

[90] *IGLS* (*Inscriptions grecques et latines de la Syrie*) XIII, 1, 9188. Pour Petrullo : Delamarre, *Dictionnaire* [n. 13], p. 249-250 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 229.

époux de Flauia Augustina, avait deux enfants : Saenius Augustinus et une fille, Ursa, dont le gentilice n'est malheureusement pas précisé (Saenia ?)[91]. Saenius Augustinus porte un gentilice patronymique variable. Saenus, qui vient peut-être de *seno*[92], était aussi le nom d'un roi des Iceni (Norfolk)[93] et d'un pérégrin originaire du Devon[94]. Quant au nom de famille Saenius qui en dérive, on le retrouve dans un autre cas de variation de gentilice, à Silchester[95] ;

17. *Senecianius* < *seno-* : « vieux »[96]. Ce gentilice est très rare (7), et *sen-* est un élément celtique assez fréquent dans les noms bretons[97] : a) L. Senecianius Martius, centurion dans la VIe légion *Victrix*[98] ; b) M. Senec[i][a?o?]nius V[…] consacre une inscription aux *Matribus Germanis* […?][99] ;
18. *Sennius* < *seno-* : « vieux »[100], gentilice assez répandu (46) : a) D. Senius Vitalis, *ciuis Britto*, soldat de la *cohors VI Ingenuorum ciuium Romanorum*[101] ; b) D. Sennius Vitalis, *duumuir* de Glevum[102] ;
19. *Sollius* < *sollo-* : « tout »[103], gentilice assez fréquent (35) : M. Sollius Iulianus, centurion[104] ;
20. *Surius* < *su-* : « bon »[105], gentilice assez peu fréquent (24) : Surius Iustus, héritier d'un légionnaire de la VIe légion *Victrix*[106] ;
21. *Tammonius* < *Tammonus* : < « ? »[107], gentilice très rare (3). Connu par une inscription de Calleva (Silchester), T. Tammonius Vitalis a consacré une

[91] *RIB* I^2, 685.

[92] Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 165, n° 344 et p. 551, n° 1151.

[93] Delamarre, *Noms de personnes* [n. 13], p. 158.

[94] *IKöln*^{2} (= B. et H. Galsterer, *Die römischen Steininschriften aus Köln*, Mayence, 2010), p. 396.

[95] Voir *infra* n. 21.

[96] Delamarre, *Dictionnaire* [n. 13], p. 269-270 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 213 ; Matasovic, *Etymological Dictionary* [n. 13], p. 330, *s. u. seno-*.

[97] Mullen [n. 26], p. 49.

[98] *RIB* I^2, 575. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 169, n° 359.

[99] *RIB* I^2, 2064 : *Ma[tribus] / Ger[manis] / M(arcus) Senec[i]/[a]nius V[*. L'examen du fac-similé permet de penser que le texte entre MA et GER ainsi qu'entre GER et le début de la ligne suivante devait être assez long, de sorte que d'autres épiclèses ont pu être mentionnées, comme, par exemple, en *RIB* I^2, 88 : *Matrib(us) / Italis Ger/manis / Gal(lis) Brit(annis) / [A]ntonius / [Lu]cretianus / [b(ene)]f(iciarius) co(n)s(ularis) rest(ituit).*

[100] Voir n° 17.

[101] *IKöln*^{2} [n. 94], 381. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 170, n° 361.

[102] *RIB* II, 5, 2487, 6 : le *cognomen* pourrait être *Vtilis*.

[103] Delamarre, *Noms de personnes* [n. 13], p. 232.

[104] *RIB* II, 2445, 16 et III, 3454. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 177, n° 382.

[105] Delamarre, *Dictionnaire* [n. 13], p. 282 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 233 ; Matasovic, *Etymological Dictionary* [n. 13], p. 358, *s. u. su-*. On ne peut évidemment pas exclure que Surius ait été créé à partir de Surus, « le Syrien ».

[106] *RIB* I^2, 1175. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 181, n° 395.

[107] Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 182, n° 398 et p. 596, n° 1300.

inscription au dieu Hercule Saegon[..], dont l'épiclèse, incomplète, n'est pas autrement connue[108]. Tammonius Vitalis était apparemment le fils de Saenius Tammonus[109] et porte donc un gentilice patronymique variable, comme Saenius Augustinus de York[110]. Il était sans aucun doute parent avec T. Tammonius Victor, également de Silchester[111]. Tammonus, l'idionyme qui a servi à créer le gentilice, n'est connu que par deux inscriptions : celle de Vitalis à Silchester et un graffito de Wanborough, non loin de Silchester[112] ;

22. *Troianius* < *Trogianus* (?)[113] < *trougo* : « malheureux, miséricorde »[114], gentilice très rare (3) : M. Troianius Augustinus, mari de Aelia Ammilusima[115].

2.2. *Gentilices formés sur un idionyme latin*

23. *Adauctius* < *Adauctus* : « accroissement », gentilice très rare (2)[116] : Adauctius Pudens, centurion[117] ;
24. *Albinius* < *Albinus*, également nom assonant celtique[118] « recouvrant » *albo-* : « blanc, céleste »[119], gentilice assez répandu (51) : le soldat Albinius Quartus consacre une inscription aux *Matres*[120] ;

[108] N. Jufer / T. Luginbühl, *Les dieux gaulois. Répertoire des noms de divinités celtiques connus par l'épigraphie, les textes antiques et la toponymie*, Paris, 2001, p. 61. Je n'ai trouvé aucune racine à laquelle rattacher l'épiclèse Saegon.

[109] RIB I², 67. La lecture du texte de l'inscription n'est cependant pas absolument sûre : *Deo Her[culi] / Saegon[tio(?)] / T(itus) Tammon[ius] / Saeni Tammon[i fil(ius)] / Vitalis / ob hono[rem] / [...*

[110] Voir *supra* n° 16.

[111] *RIB* I², 87.

[112] *RIB* II, 8, 2503, 421.

[113] À première vue, Troianius a été formé sur Troianus, le Troyen. Comme *cognomen* ou idionyme, Troianus n'apparaît qu'en Germanie supérieure : *CIL* XIII, 6471 (*cognomen*) et H. Nesselhauf, *Neue Inschriften aus dem römischen Germanien und den angrenzenden Gebieten* in *BRGK* 27, 1937, p. 51-134, p. 93 (idionyme). Comme gentilice, Troianius n'est attesté que deux fois en dehors de la Bretagne : à Rome (*CIL* VI, 2754) et dans le Norique (*AÉ* 1997, 1219). Il n'est donc pas absurde, me semble-t-il, de penser qu'il pourrait s'agir d'un nom assonant celtique « recouvrant » Trogianus.

[114] Delamarre, *Dictionnaire* [n. 13], p. 302 ; Matasovic, *Etymological Dictionary* [n. 13], p. 390, *s. u. trowgo-*.

[115] *RIB* I², 2029. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 187, n° 418.

[116] Outre l'inscription bretonne : *CIL* XV, 8107.

[117] *RIB* I², 1512. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 41, n° 3.

[118] Ou germanique : M.-Th. Raepsaet-Charlier, *Onomastique et romanisation : éléments d'une comparaison entre les provinces de Gaule Belgique et de Germanie inférieure* in *Noms* [n. 4], p. 399-470, p. 410 ; Ead., *Nouveaux cultores de Nehallenia* in *AC* 72, 2003, p. 291-302, p. 296.

[119] Delamarre, *Dictionnaire* [n. 13], p. 37 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 210.

[120] *RIB* I², 1540. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 44, n° 10.

25 *Amatius* < *Amatus* : « aimé », gentilice peu répandu (19) : Amatius Ingenuus[121] ;
26. *Audac(ius?)* < *Audax* : « hardi », gentilice très rare (5) : Audacius Romanus, centurion dans la VIe légion[122] ;
27. *Bassius* < *Bassus* : « gras », gentilice assez rare (18) : Bassius Similis, centurion[123] ;
28. *Burrius* < *Burrus* : « roux », gentilice assez rare (11) : Burrius […]stus, préfet de la *cohors I Batauorum*[124] ;
29. *Candidius* < *Candidus* : « blanc », gentilice assez rare (24) : a) deux centurions : Candidius Crescens[125] et Candidius Pistor[126] ; b) Candid(i)a Barita, mère de Mantinia Maerica[127] ;
30. *Classicius* < *Classicus* : « le matelot », gentilice très rare (5) : Classicius Vitalis, héritier d'un centurion de la VIe légion *Victrix*[128] ;
31. *Felicius* < *Felix* : « chanceux », gentilice très rare (8) : a) Felicius Simplex, centurion de la VIe légion *Victrix*, est le père de Simplicia Florentina qui porte un gentilice patronymique variable[129] ; b) Felicius Victor, probablement un légionnaire stationné à Vindolanda[130] ;
32. *Festinius* < *Festus* : « solennel », gentilice très rare (3) : L. Festinius Probus est mort à Deva (Chester) à l'âge de deux ans. Il était le fils de L. Sempronius Probianus[131]. L'identité du prénom et les *cognomina* prouvent que Probianus est bien le père de Probus et non un beau-père éventuel. Or Probianus a donné à son fils un gentilice différent du sien, créé sur le *cognomen* Festinus que portait sans doute un autre membre de la famille, peut-être son père comme le suggérait Chastagnol[132]. Quoi qu'il en soit, il s'agit bien d'un gentilice de formation patronymique ;
33. *Floridius* < *Floridus* : « fleuri, brillant », *unicum* : T. Floridius Natalis, centurion dans une légion[133] ;

[121] *RIB* I^{2}, 906. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 46, n° 14.
[122] *RIB* I^{2}, 1779. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 57, n° 44.
[123] *RIB* I^{2}, 1974. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 64, n° 58.
[124] *RIB* I^{2}, 1553. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 66, n° 65.
[125] *RIB* III, 3453. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 75, n° 91.
[126] *RIB* II, 2410, 1.
[127] *RIB* I^{2}, 689.
[128] *RIB* I^{2}, 675. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 81, n° 116.
[129] *RIB* I^{2}, 690. Voir aussi n° 50.
[130] Bowman / Thomas, *Vindolanda Writing-Tablets* [n. 49], p. 121, n° 180. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 98, n° 164.
[131] *RIB* I^{2}, 537. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 99, n° 166.
[132] A. Chastagnol, *La Gaule romaine et le droit latin. Recherches sur l'histoire administrative et sur la romanisation des habitants*, Lyon, 1995, p. 176. Voir cependant Brancato ([n. 7], p. 57, 103 et 332) qui y voit un exemple de la pratique de « l'usage narbonnais » : Festinius Probus porterait le gentilice de sa mère et un *cognomen* dérivé de celui de son père.
[133] *RIB* I^{2}, 587. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 103, n° 170.

34. *Ianuarius* < *Ianuarius* : « janvier », gentilice assez répandu (45) : a) Ianuarius Lucanus [134] ; b) Ianuaria Martina, épouse de Vivius Marcianus, centurion de la IIe légion *Augusta*[135] ; c) Ianuarius Ri[.]regipau(.), qui, à Luguvallium (Carlisle), consacre une inscription à Mars Barrex, divinité qui n'est connue à ce jour qu'en Bretagne[136] ;
35. *Ingenuius* < *Ingenuus* : « libre », gentilice peu répandu (21) : a) M. Ingenuius Asiaticus, décurion de *l'ala II Asturum*, adresse une dédicace aux *Deabus [Ma ?]tribus*[137] ; b) Ingenuius Rufus, membre d'un collège religieux, élève une statue au dieu Mercure[138] ;
36. *Iustius* < *Iustus* : « juste », gentilice assez fréquent (36) : a) Iustius Super, centurion[139] ; b) deux potiers : Q. Iustius Cico et Q. Iustius Crescens[140] ;
37. *Litorius* < *Litorius* : « du littoral », gentilice très rare (4) : Litorius Pacatianus, bénéficiaire de consulaire, consacre une inscription à Mithra[141] ;
38. *Natalius* < *Natalis* : « natal », gentilice très rare (4) : Q. Natalius Natalinus *(qui ?) et* Bodenus (?) est connu par l'inscription d'une mosaïque découverte à Thruxton dans le Hampshire[142]. Il s'agit, selon toute vraisemblance, du propriétaire de la villa. Bodenus est peut-être un *agnomen*[143] créé à partir de *boduo*-, la « corneille »[144]. Par une étonnante coïncidence, nous connaissons à Carlisle un Natalis qui remercie les Parques sans doute

[134] *RIB* I², 1003. Voir aussi KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 113, n° 198.

[135] *RIB* I², 17.

[136] *RIB* I², 947 ; JUFER / LUGINBÜHL, *Les dieux gaulois* [n. 108], p. 27. L'inscription est consacrée à *M(arti ?) Barregi*. L'épiclèse est inconnue par ailleurs. Le nominatif Barrex n'est donc qu'une hypothèse. On pourrait, me semble-t-il, envisager également un nominatif Barregis qui permettrait peut-être de rattacher ce mot à la racine celtique *barego*- (« le matin ») : MATASOVIC, *Etymological Dictionary*, [n. 13], p. 57, *s. u. barego*-.

[137] *RIB* I², 586 et p. 767. Voir aussi KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 114, n° 201.

[138] *RIB* I², 2103.

[139] *RIB* 2, 6, 2496, 2. Voir aussi KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 119, n° 207.

[140] *The Potsherd. Atlas of Roman Pottery* : < http://potsherd.net/atlas/Ware/LIMO >, *s. u.* ; KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 119, n° 20.

[141] *RIB* I², 1599 = *CBFIRR*, p. 25, n° 14. Voir aussi KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 123, n° 216.

[142] *RIB* 2, 4, 2448, 9. Voir aussi KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 140, n° 267.

[143] En fait, le texte qui suit Natalinus n'est pas très clair : R. LING, *Inscriptions on Romano-British Mosaics and Wall-Paintings* in *Britannia* 38, 2007, p. 63-91, p. 67 ; M. JANON / M. CHRISTOL, *Les noms de personnes dans une inscription de Carlisle (Luguualium, Bretagne)* in *Epigraphica* 71, 2009, p. 191-201, p. 196, note 27.

[144] P. RUSSEL / A. MULLEN, *A Database of the Celtic Personal Names of Roman Britain (CPNRB)* : <http://www.asnc.cam.ac.uk/personalnames> Art. *Bodeni* ; DELAMARRE, *Dictionnaire* [n. 13], p. 81 ; *Noms de personnes* [n. 13], p. 213 ; KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 273, n° 213.

pour la naissance de son fils Bodus[145] dont le nom pourrait également provenir de *boduo*, même si selon M. Janon et M. Christol, ce serait plutôt un dérivé de *boudi*/*bodi* : « la victoire »[146] ;

39. *Nouellius* < *Nouellus* : « jeune », gentilice très répandu (85) : L. Novellius Lanuccus porte un *cognomen* celtique formé sur *lano-* : « plein »[147]. Il précise fièrement qu'il est citoyen romain, ce qui était inutile dès lors qu'il mentionnait ses *tria nomina*. Probablement est-il le premier de sa famille à avoir été naturalisé. Il a vraisemblablement créé son gentilice à partir du nom de son père ou d'un parent proche. Cependant, par la suite, ce gentilice n'a plus varié : sa fille s'appelait, en effet, Novellia Iustina[148] ;
40. *Pau(llius ?)* < *Paullus* : « petit, faible », gentilice extrêmement rare (3) : Pau(llius *?*) Aper, centurion d'une IXe cohorte[149] ;
41. *Peregrinius* < *Peregrinus* : « l'étranger », gentilice très rare (8) : M. Peregrinius Super, tribun de la *cohors I Vangionum* [150] ;
42. *Probius* < *Probus* : « intègre, loyal », gentilice très rare (7) : a) Probius Augendus, tribun de la *cohors I Aelia Dacorum Postumiana*[151] ; b) Probius, centurion[152] ;
43. *Reginius* < *Reginus* : « roi », gentilice rare (11) : Reginius Iustinus, tribun[153] ;
44. *Romuleius* < *Romulus*, *unicum* : Romuleius Iustus, centurion[154] ;
45. *Rufinius* < *Rufinus* : « roux », gentilice assez répandu (30) : Rufinius Primus, centurion d'une IIIe cohorte[155] ;
46. *Sanctius* < *Sanctus* : « sacré » : gentilice très rare (9) : a) Sanctia Gemina consacre une inscription aux *Matres Parcae*[156] ; b) Sanctius, centurion[157] ;
47. *Seuerius* < *Seuerus* : « sérieux, austère », gentilice répandu (77) : le centurion régionnaire C. Severius Emeritus a fait restaurer le sanctuaire de Sulis à Bath[158] ;

[145] *RIB* I², 953.
[146] Janon / Christol, *Les noms* [n. 143], p. 196-197.
[147] Russel / Mullen, *A Database* [n. 144], *s. u. Lanuccus* ; Delamarre, *Dictionnaire* [n. 13], p. 196. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 142, n° 272.
[148] *RIB* I², 1743 . Voir aussi Mullen, *Linguistic Evidence* [n. 26], p. 41.
[149] *RIB* I², 1444. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 149, n° 295.
[150] *RIB* I², 1231. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 150, n° 298.
[151] *RIB* I², 1886. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 157, n° 317.
[152] *RIB* I², 1930.
[153] *RIB* III, 3439. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 160, n° 326.
[154] *RIB* I², 1670. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 160, n° 328.
[155] *RIB* I², 339. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 162, n° 333.
[156] *RIB* I², 951. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 167, n° 351.
[157] *RIB* I², 2024.
[158] *RIB* I², 152. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 173, n° 370.

48. *Sigilius* < *Sigillus* < *sigillum* (?) : « la figurine, le sceau », gentilice très rare (5) ; Sigillus comme *cognomen*[159] ou idionyme[160] est tout aussi rare. Peut-être est-ce un nom assonant celtique recouvrant le mot celte *singi-* (« le faucon ») dont dérivent *Sincilla*, *Singilia*, *Singilis*[161] : Sigilius Emeritus consacre un autel à Hercule[162] ;
49. *Siluius* < *Silua* : « la forêt », gentilice assez répandu (32) : a) Silvius Bonus, poète contemporain d'Ausone qui le qualifie de *Britto*[163] ; b) le préfet C. Silvius Auspex commandait la *cohors II Tungrorum* où servaient des Rhètes, ce qui n'implique pas que Auspex était originaire de cette province[164] ;
50. *Simplicius* < *Simplex* : « sans détours, naïf », gentilice rare (15) : a) à York, Felicius Simplex, centurion dans la VIe légion *Victrix*, élève une pierre tombale à sa fille Simplicia Florentina qui porte donc un gentilice patronymique variable[165]. Il est intéressant d'observer que son père porte lui aussi un gentilice de formation patronymique qu'il a peut-être reçu d'un parent appelé Felix ; b) à Brocolitia (Carrawburgh), une inscription a été consacrée à Mithra par le préfet M. Simplicius Simplex[166], dont E. Birley pensait qu'il était d'origine germanique, ce que rien ne vient confirmer[167] ; c) en Germanie inférieure, Simplicius Super, *decurio alae Vocontiorum*, appartenait à l'armée de Bretagne[168] ;

[159] *CIL* III, 1063 ; XVI, 131. Voir aussi KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 174, n° 373.

[160] *RIB* 2, 7, 2501, 511.

[161] DELAMARRE, *Dictionnaire* [n. 13], p. 274 ; ID., *Noms de personnes* [n. 13], p. 232.

[162] *RIB* I^2, 892. On ne peut évidemment pas tout à fait exclure qu'*emeritus* (le vétéran) ne soit pas un *cognomen* : R. W. DAVIES, *Some Cumbrian Inscriptions* in *ZPE* 22, 1976, p. 179-183, p. 181.

[163] AUS., *Ép.* 106-111. Voir aussi KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 175, n° 376.

[164] *RIB* I^2, 2100, 2104 et 2108.

[165] *RIB* I^2, 690 + *add.* p. 771.

[166] *RIB* I^2, 1546.

[167] E. BIRLEY, *The Prefects at Carrawburgh and their Altars* in *Archaeologia Aeliana* 29, 1951, p. 45-51, p. 49-50 : « It is not difficult to judge from what part of the Roman Empire the prefect came, for all that he does not record his origin : his name gives him away ». Même s'il n'exclut pas tout à fait qu'il puisse être Breton, il conclut : « but Lower Germany seems a more likely home for him ». Voir aussi H. DEVIJVER, *Prosopographia militiarum equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum*, 2, Louvain, 1977, p. 744, n° 55 ; M. CLAUSS, *Cultores Mithrae*, Stuttgart, 1992, p. 79 ; KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 176, n° 378. En réalité, on rencontre le nom Simplicius un peu partout dans l'empire (Italie (4), Dacie (2), Pannonie (1), Lyonnaise (1), Bretagne (2), Rhétie (1), Numidie (1), Afrique Proconsulaire (1), Germanie inférieure (2)) et il ne semble pas lié à un terroir particulier. Par ailleurs, Simplex, qui est à l'origine du gentilice, n'est ni un nom assonant ni un nom de traduction, comme on en rencontre effectivement beaucoup en Gaule et en Germanie.

[168] *CIL* XIII, 8805.

51. *Statorius* < *Stator* : « ordonnance d'un magistrat », gentilice assez répandu (45) : Statorius Maximus, centurion d'une première cohorte **[169]** ;
52. *Successius* < *Successus* : « issue favorable », gentilice très rare (2)[170] : une Succ… Petronia est décédée à Aquae Sulis (Bath) à l'âge de trois ans. Elle était la fille de Victoria Sabina et de Vettius Romulus[171]. Selon A. Chastagnol, elle se serait en réalité appelée Petronia Successa et aurait été la fille d'un premier mariage de Victoria avec un Petronius[172], ce qui repose sur deux hypothèses non vérifiées : que les parents aient mentionné d'abord le *cognomen* de leur fille contrairement à l'habitude (même s'il est vrai que cette inversion n'a rien d'exceptionnel[173]) et que Victoria se soit mariée deux fois. Or le gentilice Successius existe et Petronius est utilisé également comme *cognomen*[174] : il peut donc très bien s'agir d'une Successia Petronia. Reste alors à expliquer pourquoi la fille ne porte pas le même gentilice que son père. En fait, Successia, dérivé de Successus, semble être un gentilice de formation patronymique (comme probablement celui de sa mère Victoria Sabina) formé sans doute sur le nom d'un membre de la famille ;
53. *Tranquill(i)us* < *Tranquillus* : « calme, paisible », gentilice très rare (2) : Tranquillia Severa consacre une inscription à Cybèle[175] ;
54. *Venustin[i]us* < *Venustinus* : « beau, charmant », *unicum* : Venustin[i]us Lupus consacre une inscription à Mars[176] ;
55. *Verecundius* < *Verecundus* : « discret, modeste », gentilice très rare (7). C'est aussi un nom assonant celtique composé de *uer*- (« sur, super ») et de *condo*- (« tête, raison, intelligence »)[177] : C. Verecundius Severus

[169] *RIB* I², 395. Voir aussi KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 179, n° 387.

[170] Dans son ouvrage sur les noms bretons, Kakoschke, qui a suivi l'argumentation d'A. Chastagnol (voir note 172), n'a pas retenu le gentilice Successius. Le chiffre cité ici provient de A. KAKOSCHKE, *Die Personennamen in den zwei germanischen Provinzen. Ein Katalog*, 1, Rahden, 2006, p. 382, n° 1233.

[171] RIB I², 164 : *D(is) M(anibus) / Succ(essae) Petroniae uix(it) / ann(os) III m(enses) IIII d(ies) IX Vet(tius) Ro/mulus et Vict(oria) Sabina / fil(iae) kar(issimae) fec(erunt).*

[172] CHASTAGNOL, *La Gaule romaine* [n. 132], p. 177-178. Voir aussi N. G. BRANCATO, *Repertorium* [n. 7], 1, p. 103.

[173] M. NAVARRO CABALLERO / J. GORROCHATEGUI / J. M. VALLEJO RUIZ, *L'onomastique celtibère : de la dénomination indigène à la dénomination romaine* in *Les noms de personnes* [n. 3], p. 89-175, p. 167.

[174] *Onomasticon Provinciarum Europae Latinarum*, Vienne, 1994-2002, 3, *s. u.* Petronius ; 4, *s. u.* Successius.

[175] *RIB* I², 1539. Voir aussi KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 186, n° 412.

[176] *RIB* I², 1986. Voir aussi KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 196, n° 435.

[177] DELAMARRE, *Dictionnaire* [n. 13], p. 123-124 et 313 ; ID., *Noms de personnes* [n. 13], p. 196 et 217 ; S. LEFEBVRE, *À propos de la répartition du nom Verecundus en Gaule et en Germanie* in *Noms* [n. 4], p. 597-647, p. 597. Voir aussi KAKOSCHKE, *Die Personennamen* [n. 8], p. 196, n° 437.

consacre une inscription à Jupiter Très Bon Très Grand et au Génie de l'endroit[178] ;

56. *Victorius* < *Victor* : « vainqueur », gentilice assez répandu (69) : a) Victorius Firmus, militaire[179] ; b) Victoria Sabina, qui porte peut-être un gentilice patronymique variable[180].

3. *Conclusion*

Même s'il est probable que parmi les individus qui portent ces gentilices de formation patronymique figurent encore quelques Celtes du continent (mais il est tout aussi vraisemblable que parmi ceux que nous avons exclus du catalogue se trouvent quelques Bretons de souche), nous pouvons être relativement assurés que la plupart étaient des autochtones. Pour 10 d'entre eux, en tout cas, c'est quasiment certain[181]. Or, il suffit d'un seul exemple pour apporter la preuve que les Bretons naturalisés ont également adopté des gentilices de formation patronymique.

Les 56 gentilices de ce catalogue représentent 12 % des 465 noms de famille répertoriés par Kakoschke, ce qui est loin d'être négligeable, même si c'est nettement inférieur à ce que l'on peut observer sur le continent. À titre de comparaison, dans les deux provinces germaniques, on ne dénombre pas moins de 556 gentilices de formation patronymique sur 1480 noms de famille recensés, soit 37 %[182]. Peut-être cette différence s'explique-t-elle en partie par le nombre moins élevé d'inscriptions découvertes en Bretagne ou par des usages onomastiques locaux différents de ceux du continent, puisqu'apparemment les insulaires mentionnent moins souvent que les autres Celtes le nom de leur père et, quand ils le font, ne le suffixent pas[183]. Enfin, nous avons constaté que dans certains cas – mais beaucoup plus rarement, il est vrai, qu'en Gaule, en Belgique ou en Germanie –, le père donnait à ses enfants un gentilice différent du sien, formé sur son *cognomen*[184].

Ainsi, sauf à décréter *a priori* que tous les individus dont j'ai étudié le gentilice n'étaient pas des autochtones, nous pouvons conclure que les Celtes de Bretagne naturalisés ont également eu recours à la patronymie pour créer leurs gentilices et qu'il leur arrivait parfois de faire varier ces gentilices d'une génération à l'autre[185]. Mais s'il est vrai qu'il existe un lien entre la diffusion

[178] *RIB* I^2, 1984.

[179] *RIB* III, 3016. Voir aussi Kakoschke, *Die Personennamen* [n. 8], p. 200, n° 448.

[180] Voir n° 52.

[181] Voir n° 3, 6, 15, 16, 18, 21, 34,c, 39, 49,a, 50.

[182] Chiffre établi à partir de Kakoschke, *Personennamen in den zwei germanischen Provinzen* [n. 170].

[183] Mullen, *Linguistic Evidence* [n. 26], p. 43 et 45.

[184] Voir n° 16, 21, 31 (et 50), 32, 52.

[185] Cette pratique, on l'a vu (p. 2), était répandue en Belgique, en Germanie et en Lyonnaise, mais elle est attestée aussi, quoique rarement, en Aquitaine (*CIL* XIII, 1196),

du droit latin et la pratique de la patronymie[186], cela signifierait peut-être aussi qu'en Bretagne, le droit latin était plus répandu qu'on ne l'a pensé jusqu'ici[187].

Université libre de Bruxelles. Paul SIMELON.

dans les Alpes Cottiennes (*CIL* V, 7219), en Bétique (*CIL* II, 6338e), en Narbonnaise (*CIL* XII, 3366 ; *CIL* XII, 3475), dans le Norique (*CIL* III, 4972 ; *ILLPron*, 979), en Pannonie (*CIL* III, 4324 ; *RIU* 2, 511), en Transpadane (*CIL* V, 5846) et en Vénétie (*CIL* V, 137 ; 446-447).

[186] Voir cependant note 3.

[187] KREMER, *Ius Latinum* [n. 3], p. 180.

Étymologie et sens de *Couella*, épiclèse de Junon

Dans son *De lingua latina* (VI, 4, 27), Varron parle des calendes mensuelles et précise que les pontifes (ou le *pontifex minor*[1]) invoquent la déesse Junon dotée de l'épiclèse *Couella* cinq fois quand les nones tombent le cinquième jour du mois, sept fois quand elles tombent le septième jour[2]. D'aucuns ont rapproché cette divinité ainsi qualifiée de la Junon *Kalendaris*[3], d'autres ont donné pour étymologie au qualificatif l'adjectif *cauus*[4], certains même le rapprochant de l'anglais *cow* « vache »[5] ! Nous émettons l'hypothèse que la multiple invocation à cette Junon *Couella* a pour but de demander que la déesse s'occupe de la période de cinq ou sept jours qui va des calendes aux nones, la date de celles-ci – les latinistes le savent – variant selon les mois. C'est cette idée de vigilance, de surveillance qui nous incite à proposer une (nouvelle) étymologie à l'épiclèse et à lui donner par conséquent une nouvelle signification.

1. *Étymologie de Couella*

L'épiclèse *couella* semble se terminer par le suffixe *–lus*, *–la*, *lum* qui sert à former ou des diminutifs, ou des noms d'agents. Envisageons d'abord les diminutifs en *–ellus*, diminutifs de substantifs ou d'adjectifs dont le radical se termine par *–nus* ou par *–r(us)*, ainsi que le montrent p. ex. *bellus* dérivant de **dweno-lo-s*, *puellus* dérivant de **puero-lo-s*. Ces mots et d'autres « présentaient une finale *–ellus* (…), qui à son tour se montrait productive (*nou-ellus*) »[6]. Cette

[1] Macr., *Sat.* I, 15, 19.

[2] *Primi dies mensium nominati Kalendae, quod his diebus calantur eius mensis Nonae a pontificibus, quintanae an septimanae sint futurae, in Capitolio in curia Calabra, sic dicto quinquies : Calo, Iuno Couella, septies dicto : Calo, Iuno Couella.* « Le premier jour des mois a été nommé calendes, parce que c'est le jour où les nones de ce mois, selon qu'elles doivent être le cinq ou le sept, sont proclamées par les pontifes, sur le Capitole, dans la Curia Calabra ; ainsi il est dit cinq fois : 'Je proclame, Junon Covella', il est dit sept fois : 'Je proclame, Junon Covella' » (trad. P. Flobert).

[3] G. Dumézil, *La religion romaine archaïque*, Paris, 1966, p. 292.

[4] K. Latte, *Römische Religionsgeschichte*, München, 1967 (rééd.), p. 43 n. 2 ; voir aussi P. Flobert, note à *Varron, De la langue latine*, livre VI, Paris, 2003, p. 102 n. 7, ainsi que Ch. Guittard, *Macrobe, Les Saturnales*. Livres I-III, Paris, 1997, p. 295 n. 5.

[5] M. Renard, *Iuno Covella* in *AIPhO* 12, 1952, p. 401-408.

[6] P. Monteil, *Éléments de phonétique et de morphologie du Latin*, Paris, 1970, p. 150. La proximité des deux mots *couella* et *nouella* ont fait que les éditeurs de la Renaissance comme Vetranius (Lyon, 1563) et Scaliger (Paris, 1565) et même Mommsen

dernière constatation pourrait faire songer à une racine **cou-* plutôt qu'à celles sous la forme de **couen-* ou *couer-*. Précisément le latin semble posséder une telle racine qui se retrouverait dans le verbe *caueo* dont la signification est également de « se garantir de ou contre, de veiller à, sur (…), veiller à l'intérêt des parties, fournir une garantie, garantir »[7]. De plus, le verbe *caueo* reposerait sur une racine **cau-*, comme l'attesterait le parfait *caui*[8].

Ce verbe est rapproché d'un vieux verbe grec, d'emploi rare, κοέω « je remarque, je comprends », des substantifs grecs θυμοσκόος « qui observe le sacrifice » et κοῖον « gage », de l'anthroponyme homérique Λαοκόων[9], du mycénien *epikowoi* « surveillants » (aussi des anthroponymes *erikowo* et *pukowo*)[10] ainsi qu'entre autres du lydien *kaveš̌* « prêtre » et du sanscrit *kavíḥ* « intelligent, sage, voyant, poète »[11]. Nous voyons qu'un certain nombre de ces mots ont trait à la religion[12], comme le prouveraient les fonctions qu'occupent les quasi homonymes, l'iranien *Kavi Usa(δa)n*, un roi, et l'indien *Kāvya* (ou *kavi*) *Uš̌anas*, un magicien[13].

(*Römische Staatsrecht,* Basel, 1952³, II, 1, p. 39 n. 1) ont lu *nouella* au lieu de *couella*, d'autant plus que la partie du manuscrit F (*Laurentianus* LI 10 du Xe siècle) concernant cette partie du *De lingua latina* de Varron a été perdue depuis 1521 (information recueillie dans R. SCHILLING, *Janus, le dieu introducteur, le dieu des passages* in *MÉFRA* 72, 1960, p. 103 (p. 89-131) = repris dans *Rites, cultes, dieux de Rome*, Paris, 1979, p. 234).

[7] A. ERNOUT / A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, 3e éd., Paris, 1959, s.v. *caueo* ; M. de VAAN, *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*, Leiden / Boston, 2008, s. v. *caueo* ; et A. WALDE / J.B. HOFMANN, *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1938, s. v. *caueo* ; Fr. STOLZ / M. LEUMANN, *Lateinische Grammatik*, München, 1963, p. 61d.

[8] MONTEIL, *Éléments* [n. 6], p. 313 et 316 n. 2 ; DE VAAN, *Etymological* [n. 7], p.101 propose que la forme originelle de *caui* soit **kawe-wai* (aussi G. MEISER, *Historische Laut- und Formenlehre der lateinischen Sprache*, Darmstadt, 3e éd., 2010, p. 206 § 134, 7), tandis que Ph. BALDI, *The Foundations of Latin*, Berlin / New York, 2002, p. 378 et 382 propose la transformation de **kava-vai* en **kaauai*, puis en *caui.*

[9] P. WATHELET, *Dictionnaire des Troyens de l'Iliade*, Liège, 1988, ne cite pas ce personnage qui n'apparaît pas dans l'*Iliade*, mais d'autres comme Δηικόων (p. 412-414) et Ἱπποκόων (p. 623-626), dont les noms signifieraient pour le premier « qui perçoit dans la bataille », le second « qui perçoit les chevaux » ; mais dans notre prochain article « Laocoon : nouvelles étymologie et signification », nous démontrerons que ces noms signifient plutôt « qui veille sur la bataille », « qui veille sur les chevaux », et celui de Laocoon signifierait « qui veille sur le peuple en armes ».

[10] WATHELET, *Dictionnaire* [n. 9], p. 413 et 624.

[11] P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, 2e éd., Paris, 2009, p. 530-531 et 1316 ; voir aussi G. DUMÉZIL, *Mythe et épopée 2. Types épiques indo-européens : un héros, un sorcier, un roi*, Paris, 1971, p. 211 n. 2, R. BREKES, *Etymological Dictionary of Greek*, Leiden / Boston, 2010, p. 729 et 732, ainsi que J. POKORNY, *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*, Bern, 1958, p. 587-588.

[12] WATHELET, *Dictionnaire* [n. 9], p. 413, 424, 625 et 686.

[13] DUMÉZIL, *Mythe* [n. 11], p. 137-238.

Il y a un demi-siècle, Gerhard Radke avait déjà proposé de voir éventuellement dans le verbe **couere* > *cauere* l'étymologie de l'épiclèse *Couella*, mais sans en tirer toutes les conclusions pour la signification du théonyme[14] ; qui plus est, pour expliquer la formation de ce dernier, il nous semble avoir emprunté un chemin tortueux. Il propose d'expliquer le théonyme, ainsi qu'un autre, à savoir *Patella*, comme une forme diminutive du gérondif de sens actif, l'un du verbe *co/auere*, l'autre du verbe *patere*, « être ouvert »[15], le gérondif actif se retrouvant dans les noms d'autres divinités (mineures) comme *Adolenda* et *Afferenda*[16]. Cette proposition ne tient pas la route linguistiquement et sémantiquement :

a) G. Radke nous paraît obscurcir la formation de ces deux épiclèses que sont *Couella* et *Pate(l)la*, car nous n'avons trouvé, sauf ignorance de notre part, aucune autre forme de thème de gérondif auquel est accolé le suffixe du diminutif *–la* ; d'ailleurs il eût fallu que le *–l-* du suffixe absorbe coup sur coup le *–d-* final, puis la nasale dentale du gérondif et devienne ainsi une géminée[17], ou qu'en se présentant sous la forme *-*sla* – cela nous semble plus conforme à la linguistique latine -, il absorbe le binôme *-*nd-* pour donner la forme *Coue–lla*, comme cela s'est fait pour le substantif *scala* issu de **skand-slā*[18] (cf. *scandere* ; pour la question de la géminée liquide, voir *infra* n. 22) ; de la sorte, *Couella* eût été, non un diminutif d'un gérondif, mais un nom d'action construit sur un gérondif ! N'expliquant pas pourquoi les Romains n'ont pas recouru aux

[14] G. RADKE, *Die Götter Altitaliens*, Münster, 1965, p. 99-100 : « Man könnte [nous soulignons] auch daran denken, Couella unmittelbar von **cŏuēre* (…) abzuleiten », où il s'oppose aux diverses étymologies proposées par Preller, Roscher et Wissowa (*cauus*), par Walde et Muller Izn (*obscurus*) et par Otto (*caulae*). Selon lui, *Couella* signifierait « die achtgeben soll ». Pour la transformation du **ou-* en **au-*, régie par la « loi dite de Thurneysen-Havet », voir p. ex. M. WEISS, *Outline of the Historical and Comparative Grammar of Latin*, Ann Arbor / New York, 2009, p. 141, et MEISER, *Historische Laut- und Formenlehre* [n. 8], p. 85 § 61,7.

[15] *Ibid.*, p. 246.

[16] *Ibid.*, p. 55-56 et 58.

[17] A. MEILLET / J. VENDRYES, *Traité de grammaire comparée des langues classiques*, Paris, 1963, 3e éd., p. 83. Le *–nl-* et le *–dl-* deviennent *–ll-*, comme le prouvent *pastillus* issu d'un **pastni-los*, et *lapillus* provenant d'un **lapid-los* (STOLZ / SCHMALZ [complété par M. Leumann et J.B. Hofmann], *Lateinische Grammatik. Laut- und Formenlehre. Syntax und Stilistik*, München, 1926, 5e éd., I, p. 215). Dans la 4e éd., p. 93, STOLZ-SCHMALZ cite aussi *pila* dont la forme originelle eût été **pinsla*. M. LEUMANN, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, München, 1963, p. 159, cite le cas de *tōlēs* « amygdales » provenant d'un **tonsli*, comme le suggérerait le substantif synonyme *tonsillae* (aussi WEISS, *Outline* [n. 14], p. 177).

[18] ERNOUT / MEILLET, *Dictionnaire* [n. 7], s.v. *scando* ; MEILLET / VENDRYES, *Traité* [n. 17], p. 379 ; STOLZ / SCHMALZ, *Lateinische Grammatik* [n. 17], 4e éd., p. 93 et 143 ; MEISER, *Historische Laut- und Formenlehre* [n. 8], p. 139 § 83, 9. LEUMANN, *Lateinische Laut- und Formenlehre* [n. 17], p. 159, et p. 160, envisage que le substantif *mala* « mâchoire » provienne de **mand-sla*, action de *mandere* « mâcher » (*contra* WEISS, *Outline* [n. 14], p. 177).

formes **Couenda* et **Patenda*, alors qu'ils avaient ou auraient[19] des « sondergöttinen » comme *Adolenda, Afferenda, Coinquenda, Commola/enda, Deferunda, Larunda*[20], G. Radke donne lui-même sans le vouloir la solution au problème en partant de l'exemple de *Patella*.

Car le nom de cette déesse qui préside à l'éclosion de l'épi de blé[21], se présente aussi sous la forme *Patēla*. Or la « simplification des géminées après voyelle longue ou diphtongue est en latin classique régulière et générale ; et l'on s'étonne de voir échapper à la règle un petit nombre de formes, qui font problème (…) [L'explication de « la géminée par le désir de noter un –*l*- palatal »] ne rend [pas] compte des flottements graphiques (…) *loquēla, querēla* / *loquella, querella*. Il est possible que, plus simplement, la graphie par –*ll*- géminé ait constitué un procédé, facultatif dans certains mots mais stabilisé dans d'autres, pour rendre sensible au lecteur la quantité longue de la syllabe comportant une voyelle longue (…). Enfin, il ne fait point de doute que la gémination a constitué en latin un procédé expressif, observable dans des termes caressants (…). C'est probablement une gémination de ce genre qui, en face de *Iū-piter* (…) se rencontre dans *Iūp-piter* »[22].

Nous pensons que cela s'applique aux épiclèses *Couella* et *Pate(l)la*[23], puisqu'elles sont construites l'une sur le verbe *co/auēre*, l'autre sur le verbe *patēre*, comme le sont les dérivés p. ex. de *candēre* et *suadēre*, c'est-à-dire *candēla* et *suadēla*[24], et que la gémination des consonnes liquides dans *Couella* et *Patella* permet non seulement de souligner la longueur de la voyelle *e*, mais aussi de se concilier plus favorablement les divinités respectives, Junon et celle de l'éclosion de l'épi de blé.

[19] DUMÉZIL, *Religion* [n. 3], p. 49, estime que LATTE, *Römische Religionsgeschichte* [n. 4], p. 54, a raison de relever « que ni les noms [de ces divinités] ni les rites ne peuvent être anciens », vu leur attestation tardive ; nous excepterions *Larunda* qui pour Varron (*L.*V, 74) appartient au panthéon sabin.

[20] RADKE, *Götter* [n. 14], p. 21, 55-56, 58, 94, 103 et 171-172.

[21] AUG., *Civ.* IV, 8 : *praefecerunt* (…) *cum folliculi patescunt, ut spica exeat, deam Patelanam.*; ARN. IV, 7, 3 et 8, 1. de VAAN, *Etymological Dictionary* [n. 7], p. 449, sous la rubrique du verbe *pateo*, le nom d'une divinité osque (au datif singulier) sous la forme de *patanaí*, qui ressemble assez fort à celle d'une divinité romaine *Pate(l)la(na)*.

[22] MONTEIL, *Éléments* [n. 6], p. 83-84. STOLZ / SCHMALZ, *Lateinische Grammatik* [n. 18], 4e éd., p. 90 cite le doublet *fugela* / *fugella* (ce dernier appartenant au langage populaire), et p. 217 celui de *obseque(l)la*. WEISS, *Outline* [n. 14], p. 301, ne dit rien au sujet de la double orthographe de certains substantifs en –*ela*.

[23] Ceci impliquerait pour le théonyme *Pate(l)la* que, si nous appliquons ce que dit MEISER (*Historische Laut- und Formenlehre* [n. 8], p. 44 § 35, 4 ; aussi p. 121, § 85,3), à savoir que l'infixe nasal a fait que l'on est passé de la forme *pateo* à celle de *pando*, et d'un verbe d'état à un verbe de *kausativ-faktitive Bedeutung*, la forme *Pate(l)la* serait très ancienne, car par son suffixe –*la* elle dénoterait un nom d'agent et signifierait « celle qui ouvre » ; elle serait synonyme de *Panda*, nom construit sur le verbe *pandere* (WEISS, *Outline* [n. 14], p. 300 ; *contra* RADKE, *Götter* [n. 14], p. 244).

[24] MONTEIL, *Éléments* [n. 6], p. 167.

b) La proposition de G. Radke de faire de *Couella* une sorte d'ancien gérondif[25], ferait que, si nous appliquons à cette épiclèse les propositions émises par Émile Benveniste sur le gérondif latin[26], Junon serait liée au fait de *cauere*/**couere*, de « veiller, etc. ». Elle serait donc soumise, assujettie à la veille, à l'observation, etc., et par cette limitation ne serait plus libre ; or, la déesse occupe d'autres fonctions, comme *Sospita, Regina, Mater, Caprotina, Moneta, Lucina* p. ex.[27].

Nous pensons qu'il existe une solution plus simple que celle suggérée par G. Radke : nous avons évoqué plus haut comme première hypothèse le suffixe *–lus* qui a servi à la formation de diminutifs de substantifs et d'adjectifs, mais également à celle des noms d'agent dérivés de verbes, tels que *figulus*, littéralement le « pétrisseur », le « potier » (de *fingere*, façonner, pétrir), *legulus*, littéralement le « cueilleur », « celui qui cueille l'olive, le raisin » (de *legere*, cueillir)[28]. Aussi interpréterions-nous l'épiclèse de Junon *Couella*, non comme un diminutif, mais comme un nom d'agent formé sur le verbe *couere*/*cauere*[29], comme l'est une autre épiclèse de Junon, *Moneta*[30], formé sur le verbe *monere*. D'ailleurs, en la considérant comme un diminutif, nous commettrions une contradiction entre une racine apparemment archaïque, **cou-*, et un suffixe *–ellus*, *–ella*, *–ellum* plus ou moins de date récente (cf. *nouellus*), tandis qu'en l'estimant comme un nom d'agent, nous serions en présence d'une forme vraiment archaïque tant par la racine **coue-*, que par son suffixe *–la*[31],

[25] RADKE, *Götter* [n. 14], p. 244 commet, à notre avis, la même erreur en interprétant p. ex. l'épiclèse *Panda* comme un gérondif, alors qu'il s'agit simplement d'un substantif formé sur le verbe *pandere* (voir p. ex. R. MARACHE, *Aulu-Gelle, Les Nuits Attiques*, livres XI-XV, Paris, 1989, t. III, p. 205, notes 12 et 13 à XIII, 23, 4).

[26] E. BENVENISTE, *Origines de la formation des noms en Indo-Européen*, Paris, 1935, p. 135-145.

[27] Voir *infra* n. 54 et 55, ainsi que notre article à paraître « L'équipement de Junon à Lanuvium est quadrifonctionnel ». Nous excluons de cette liste l'épiclèse *Lucetia* qui nous semble, comme c'était l'avis de RADKE (*Götter* [n. 14], p. 187), être une création littéraire de Martianus Capella (II, 149), à partir de l'épiclèse répandue de Jupiter, *Lucetius* (RADKE, *Götter* [n. 14], p. 187-188).

[28] MONTEIL, *Éléments* [n. 6], p. 150 ; MEILLET / VENDRYES, *Traité* [n. 17], p. 382, affirme que le suffixe *–ulus* sert à former « des noms d'agent tirés de thèmes verbaux et qui servent plus ou moins d'adjectifs ». Voir également RADKE, *Götter* [n. 14], p. 304.

[29] Nous donnons la même interprétation au théonyme *Pate(l)la*, dans le sens de « celle qui ouvre » l'épi de blé. STOLZ / SCHMALZ, *Lateinische Grammatik* [n. 18], p. 217, parle de « Verbalabstrakta auf *–ēla* » comme *loquela, suadela, querela* et remarque que souvent ces substantifs ont un lien avec un verbe de la deuxième conjugaison, *suadeo*/*suadela, candeo*/*cicindela, adsideo*/*adsidelae*. N'en irait-il pas de même de *caueo*/*Couella* ?

[30] Pour la formation de ces deux épiclèses, voir ERNOUT / MEILLET, *Dictionnaire* [n. 7], s. v. *lux* et *Moneta*. Pour le sens de *Moneta*, voir *infra* n. 55.

[31] Ainsi nous répondrions à l'objection émise par Carlo de Simone dans sa critique de l'ouvrage de RADKE (*Götter* [n. 14]) qui écrit (*BN* n.f. 2, 1967, p. 188) : « nell'ipotesi dell A. di una derivazione da **Couendla* resta da spiegare il mantenimento di *o* nella

comme le prouverait par comparaison le substantif *suadela* que nous lisons chez Plaute [32].

2. *Signification de Couella*

Ainsi l'épiclèse *Couella* signifierait, de par son étymologie, « l'observatrice, la garante, la protectrice grâce à son savoir religieux », et Junon serait donc appelée à observer, à garantir, à protéger les jours qui s'étendent des calendes aux nones ; les jours qui s'intercalent entre celles-ci, ne connaissent pas de fêtes [33]. Cela explique peut-être pourquoi « à toutes les calendes, la *regina sacrorum* immole à Junon soit une truie, soit une agnelle » [34] – afin d'assurer non seulement l'observation et la protection, mais aussi la prospérité de la période intermédiaire [35] ? –, et confirmerait que « Janus et Junon, que sert le couple royal [du *rex sacrorum* et de la *regina sacrorum*], sont ici considérés comme régulateurs du temps au sens le plus général (début de chaque année, début de chaque mois) » [36]. Nous pourrions voir dans le couple Janus – Junon des calendes une distinction entre Janus, dieu des commencements [37], et Junon, qui, par son observation, sa vigilance, sa protection et son savoir, « couvre » ces commencements jusqu'aux nones. Notre explication conviendrait également, pensons-nous, à

sillaba radicale rispetto a *cavere* (< **covere*). » Dans les autres notes critiques que nous avons pu consulter, généralement faites, nous semble-t-il, par des spécialistes de la religion romaine, et non par des spécialistes de la linguistique latine (*Gymnasium* 74, 1967, p. 274-276 ; *MH* 25, 1968, p. 257 ; *Sprache* 14, 1968, 50-55 ; *AAHG* 21, 1968, p. 246-250 ; *Mnemosyne* 14, 1968, p. 50-55 ; *CR* 21, 1971, p. 239-241 ; *Latomus* 29, 1970, p. 541-543 ; *RBPh* 65, 1987, p. 201-202 ; il nous fut impossible de lire celle parue dans *Paideia* 22, 1967, p.244-250), aucune remarque ne concerne l'épiclèse *Couella*, même si G. Drummon (*CR* 21, 1971, p. 240-241) affirme que « Radke's individual discussions are often ingenious but highly speculative ».

[32] *Cis*., 296 (cf. Ernout / Meillet, *Dictionnaire* [n. 7], s. v. *suadeo*. Horace désigne par ce substantif la déesse de la Persuasion (*Ép*. I, 6, 38).

[33] Par cette formule, nous n'oublions pas les *Matronalia* du 1er mars, ni les *Nonae Caprotinae* du 7 juillet (sur cette dernière fête, voir notre article à paraître). Il y aurait cependant une exception avec les *Poplifugia* du 5 juillet (voir R. Pfeilschifter, *Zum Termin von Poplifugia und Nonae Caprotinae* in *Hermes* 136, 2008, p. 130-137 ; aussi Dumézil, *La religion* [n. 3], p. 184 et 537).

[34] Dumézil, *La religion* [n. 3], p. 177, sur base du témoignage de Macrobe (*Sat*. I, 15, 19).

[35] La truie symbolise la fécondité (Dumézil, *La religion* [n. 3], p. 177, 240 et 368-369).

[36] *Ibid*., p. 177-178. Aussi G. Capdeville, *Les épithètes cultuelles de Janus* in *MÉFRA* 85, 1973, p. 426-428 (p. 395-436).

[37] Dumézil, *La religion* [n. 3], p. 367 qui parle d'une dénomination archaïque du dieu Janus, à savoir *cerus bonus*, c'est-à-dire « *creator bonus* » (Paul. p. 249 L²), mot dont la racine **cer-* semble avoir le même champ sémantique que l'indo-iranien *sū,* racine du dieu indien des commencements dans la mythologie et dans les rituels, Savitár, « l'Impulseur ».

ceux qui font de Junon, une déesse « lunaire »[38], car sa sollicitude invoquée cinq ou sept fois assurerait la croissance de la nouvelle lune[39].

Au début de cet article, nous avons rapproché linguistiquement *Juno Couella* de l'indien *Kāvya* (ou *kavi*) *Ušanas* et de l'iranien *Kavi Usa(δa)n* ; le premier a un pouvoir de résurrection et de rajeunissement, et dans l'existence des deux (presque) homonymes la femme tient un rôle non négligeable[40]. Nous savons que le nom de la déesse romaine dérive originellement d'une racine indo-européenne qui signifie « force vitale »[41], et que d'autre part, « dans la « corporation » des sorciers kavi (…), les femmes auraient tenu une place plus importante, plus active que celle qui était faite aux femmes dans les milieux sacerdotaux ordinaires (…). Dans leurs rapports avec un kavi, ses employeurs auraient donc dû avoir égard à sa femme, à sa fille, à sa mère. Ainsi s'expliquerait aussi, dans la littérature purāṇique, le rôle de la mère de *Kāvya Ušanas* : les employeurs de son fils, lors d'une absence prolongée de celui-ci, s'adressent à sa mère, qui prend en effet la direction des opérations. Un lointain renfort à cette hypothèse est peut-être fourni par la seule société, indo-européenne au moins en partie, où le titre de kavi apparaisse, les Lydiens. Si, dans les inscriptions en langue lydienne, *kave-* peut être un prêtre aussi bien qu'une prêtresse (…) c'est uniquement comme titre d'une prêtresse d'Artémis… ». C'est pourquoi il ne nous paraît pas étrange que Junon ait reçu en tant que femme, épouse de Jupiter[42] et mère[43], l'épithète de *Couella*, correspondant latin de *kavi*, parce qu'en qualité de déesse originellement de la « force vitale », elle fait accroître par son observation, par la garantie de son savoir protecteur, la lune jusqu'au jour des nones qui marque l'apparition de la nouvelle lune[44] – la lune étant en latin, contrairement à l'allemand *der Mond*, du genre féminin[45] – une affaire de femmes !

[38] C'est la position que défend encore D. Briquel, *Note sur les calendes et les ides : une solidarité structurale dans le calendrier romain* in *Kentron*, 10 (2), 1994, p. 44 (p. 41-44).

[39] W. Eisenhut, s.v. *Iuno* in *KlP* 2, 1967, col. 1565.

[40] Dumézil, *Mythe* [n. 11], p. 211-212.

[41] É. Benveniste, *Expression indo-européenne de l'éternité* in *BSL* 38, 1937, p. 103-112.

[42] Les Ides qui se placent « quasi » à la moitié du mois appartiennent à Jupiter, comme le montre Dumézil, *La religion* [n. 3], p. 185-186 et 328, où est écrit : « les ides (…) appartenaient à Jupiter, toutes les calendes étaient *in ditione Junonis* (Macr., *Sat.* I, 9, 16) ».

[43] Dumézil, *La religion* [n. 3], p. 291-292 et 295.

[44] Varr., *L.* VI, 4. 28 : *nouus mensis ab noua luna Nonis (appellatus [est])* : aux nones le mois a été appelé nouveau en raison de la nouvelle lune.

[45] Signalons que la déesse Artémis à laquelle les Lydiens attribuent une prêtresse, entretient des relations avec la lune (cf. P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et latine*, 4e éd., Paris, 1969, p. 53(a) ; cf. aussi les Perses selon une scolie à Aristophane, *Paix.* 410) ! Signalons qu'une autre épithète de Junon, à savoir *Lucina*

Notre explication rejoint, à notre avis, celle proposée, il y a plus d'un demi-siècle, par R. Schilling. Celui-ci mettait en doute la « nature lunaire » de Junon. « Certes », écrit-il, « il ne manque pas de commentaires anciens pour soutenir l'identité de Junon et de la lune. Reste à savoir si cette identification remonte aux origines. Il ne semble guère. Déjà Wissowa qui s'était pourtant rallié à cette explication, se refusait aussitôt à voir dans « cette fonction de déesse lunaire » la fonction essentielle de Junon (…). En fait, plusieurs raisons nous invitent à renforcer cette réticence. Tout d'abord, il faut observer que l'assimilation de *luna* (…), la « brillante », avec une déesse, s'est faite… au bénéfice de Diane (…). C'est dans une autre direction que nous oriente le nom de Junon. Si la discussion subsiste sur la formation du nom, le nom de Junon évoque à coup sûr l'idée de « jeunesse » et « force vitale ». Est-il besoin de rappeler qu'Iuno passe, en particulier, pour la patronne de la vie naissante ? Une des fêtes les plus importantes du calendrier liturgique, les *Matronalia* du 1er mars, est consacrée à *Iuno Lucina*, la déesse « qui met les enfants au jour » (…). Si *Iuno Couella* est invoquée à chaque début de mois, ce ne peut être parce qu'elle se confond avec la lune, mais bien parce qu'un vieux rite devait prescrire le recours à la déesse de la « jeunesse » et de la « force vitale », pour favoriser le « travail » de la jeune lune, des calendes aux nones. Autrement dit, *Iuno Couella* est invoquée dans cette circonstance au même titre qu'*Iuno Lucina* par les futures mères. Point n'est besoin de prêter à Junon je ne sais quelle nature lunaire, qui appartient de droit à la « lumineuse » Diane. Du même coup, s'explique la collaboration de Junon avec Janus aux calendes. Si Janus préside normalement au passage d'un mois à l'autre, Junon doit faciliter le passage, grâce à la « vitalité exaltée » dont elle est la dépositaire. Il s'agit d'une collaboration effective entre le dieu et la déesse, qui concourent parallèlement à la transition d'un mois à l'autre, en d'autres termes, à l'heureuse naissance de la nouvelle lune. Elle rappelle la collaboration qui existe entre Janus et Junon sur le plan humain, s'il est vrai que la clef, attribut de Janus, « est donnée aux femmes en couches pour faciliter leur travail » (Paul. p. 49 L.). Dans cette perspective, on comprend l'appel répété du pontife devant le peuple rassemblé au Capitole : « Je t'invoque, Junon Covella ». Il correspond au cri que pousse la parturiente que mettent en scène Plaute et Térence »[46].

L'épithète de *Couella* dérivant selon nous de la même racine que le sanscrit *kavi* p. ex., confirme, pensons-nous, la primauté de Junon sur Janus aux calendes[47] : alors que la déesse reçoit en offrande, nous venons de le voir, une

(DUMÉZIL, *La religion* [n. 3] p. 291), a la même racine **leuk-* que le substantif *luna* (ERNOUT / MEILLET, *Dictionnaire* [n. 7], s. v. *luc-* p. 373).

[46] SCHILLING, *Janus* [n. 6], p. 105-108 (p. 89-131).

[47] Pour nous serait une preuve le fait qu'il s'agisse non du *Tigillum Curiatium*, mais du *Tigillum Sororium* où Junon, associée à Janus *Curiatius*, porte l'épiclèse de *Sororia* (RADKE, *Götter* [n. 14], p. 290-291 ; aussi p. 101-102), dont la signification a été éclaircie par A. WILLI, *Hera, Eros, Iuno Sororia* in *IF* 115, 2010, p. 234-267 ; celui-ci apporterait

truie ou une brebis, le dieu, quant à lui, doit se contenter d'un gâteau[48] ; d'autre part, aux calendes, Janus est affublé de l'épithète de *Iunonius*, « de Junon », attestant, nous semble-t-il, une certaine subordination[49]. En fait, Junon préside à toutes les calendes, Janus spécialement à celles de janvier.

Le rituel même des calendes semble étayer notre hypothèse, puisque ce jour-là, si nous suivons Macrobe[50], il se produit l'*exortus lunae*, le renouvellement de la lune[51] ; ce terme « does not refer to our new moon (« dark moon »), but to the first appareance of the waxing moon, the « young crescent » (the « new moon » properly speaking). The etymology encouraged the depiction of a bizarre ritual. A *pontifex minor* (…) observes the moon. He passes on the result of his observations to the *rex sacrorum*. The object is to determine the number of days until the observance of the Nones. Both priests enter the Curia Calabra… »[52]. Ainsi donc, les pontifes en appellent à Junon *Covella* pour garantir leurs observations. N'est-ce pas la particularité de cette divinité aux calendes ?

Qui plus est, l'épithète *Couella* de Junon nous paraît ancienne (d'où la perte apparente de sa signification) en raison de son aspect linguistique : dans ce mot ne s'est pas produite la mutation de **ou̯*- en **au̯*-, comme cela s'est fait avec p. ex. *caueo* ; qui plus est, cette absence de mutation vocalique est paradoxale lorsque nous comparons *foueo* et *fauilla*, ou *ouis* et *auilla*[53]. Le maintien du son –*ou*- malgré l'adjonction du suffixe –*la* attesterait l'ancienneté de l'épiclèse. Par cet aspect, elle rejoint d'autres épithètes de la divinité comme p. ex. *Sospita*[54].

un complément à notre thèse d'une origine archaïque (indo-européenne) du mot *Couella,* épiclèse rarissime de Junon, car il voit dans celle de *Sororia* qui accompagne quelquefois la déesse, la signification de « protectrice des jeunes femmes adultes et nubiles », et un lien avec la racine **serah2* / * *sorH*, qui a le sens de « femme épouse, féminin » et est liée à la racine **serH*, signifiant « lier ».

[48] BRIQUEL, *Note* [n. 38], p. 42 se référant à JOH. LYD., *Mens.* 4, 2, à la suite de Varron.

[49] DUMÉZIL, *La religion* [n. 3], p. 42-43. Il inverse, à juste titre selon nous, l'hypothèse de M. RENARD, *Aspects anciens de Janus et de Junon* in *RBPh* 31, 1953, p. 5 (p. 5-21).

[50] MACR., *Sat.* I, 15, 9-12 : *pontifici minori haec prouincia delegebatur, ut nouae lunae primum obseruaret* [nous soulignons] *aspectum uisamque regi sacrificulo nuntiaret*; PLUT., *Quaest. Rom.* 24 (= *Mor.* 269BD).

[51] Trad. Ch. GUITTARD, Paris, 1997, pour I, 15, 20.

[52] J. RÜPKE, *The Roman Calendar from Numa to Constantine. Time, History and the Fasti* (trad. angl.), Chichester, 2011, p. 24-25.

[53] P. SCHRIJVER, *The Reflex of the Proto-Indo-European Laryngeals in Latin*, Amsterdam, 1991, p. 436-438. Cela signifierait en outre, et l'explication vaut aussi, pensons-nous, pour ceux qui dérivent *Couella* de *caua* (*luna*), que le suffixe *-*ellus* est également ancien, car autrement nous aurions eu la forme, quelle qu'en soit son origine, **cauellus*.

[54] DUMÉZIL, *La religion* [n. 3], p. 294-295 ; sur Junon *Sospita Regina Mater*, voir récemment J.M. PAILLER, *La vierge et le serpent : de la trivalence à l'ambiguïté* in *MÉFRA* 109, 1997, p. 517-535 (p. 513-575).

Quant à sa signification d'« observatrice », de « garante », de « protectrice soucieuse », elle est parallèle à celle d'une autre épithète de Junon, à savoir *Moneta* ; cette dernière, contrairement à ce que prétendait Jean Haudry[55], provient du verbe latin *monere*, au sens de conserver la mémoire collective, de veiller (nous soulignons) sur la souveraineté de Rome, et est donc naturellement mise en rapport avec des légendes d'avertissement et de mise en garde, comme lors de la célèbre invasion gauloise[56].

D'aucuns pourraient se demander pourquoi nous refusons de postuler l'adjectif *cauus* comme étymologie de l'épithète *Couella*, d'autant plus qu'aussi bien *caueo* que *cauus* ont subi la même mutation vocalique et que leur étymologie semblerait homonyme ; mais pour l'adjectif, Pokorny donne comme étymologie la racine *keu-* / *skeu-*[57], laquelle signifie « (s')enfler, (se) gonfler, (se) creuser, etc. ». Comme nous ne sommes pas convaincu par un aspect lunaire prévalent de Junon[58], nous pensons de plus que l'épithète *Couella* dans le sens de « creux » ou étymologiquement « celle qui fait enfler (la lune) » ferait, surtout dans la dernière signification, double emploi avec le sens étymologique de *Iuno*[59].

Le rituel romain du calendrier mensuel apporte, pensons-nous, une dernière confirmation à notre thèse, si nous ajoutons foi aux dires de Macrobe : « Quant à la raison pour laquelle le pontife mineur annonçait par appel le nombre de jours qui devaient s'écouler jusqu'aux nones, c'est qu'après la nouvelle lune, la population qui vivait à la campagne devait se rendre à la ville le jour des nones, pour apprendre du roi des sacrifices la nature des jours fériés et connaître les devoirs qu'elle aurait à accomplir dans le courant de ce mois »[60] ; Junon garantirait et veillerait donc sur l'intervalle de 5 ou 7 jours qui sépare l'annonce du

[55] J. HAUDRY, *Junon Moneta. Aux sources de la monnaie*, Milan, 2002. Voir les critiques pertinentes d'H. ZEHNACKER, *Étymologie et numismatique : du nouveau sur Junon Moneta* in *RÉL* 81, 2003, p. 12-20, ainsi que I. LIVINGSTONE, *A Linguistic Commentary of Livius Andronicus*, New York / London, 2004, p. 23-30.

[56] B. POULLE, *Remarques sur la voix prophétique de Junon Moneta* in D. BRIQUEL / C. FÉVRIER / Ch. GUITTARD (éds.), *Varietates Fortunae : religion et mythologie à Rome. Hommage à Jacqueline Champeaux*, Paris, 2010, p. 147-158.

[57] POKORNY, *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch* [n. 11], p. 592-594.

[58] Nous trouvons encore ce concept de « Junon = nouvelle lune » dans l'article collectif *Chronique d'étymologie latine 4* in *RPh* 82, 2008, sous la plume de M. EGETMEYER, à la rubrique *Iuno*, p. 433-434.

[59] Sur le sens étymologique du nom de *Iuno*, voir n. 41. Mais on pourrait nous objecter l'existence de la divinité *Aius Locutus*, dont le nom semble se composer d'un nom dérivé du verbe *aio*, le second du verbe *loquor* (sur cette divinité mineure, voir p. ex. DUMÉZIL, *La religion* [n. 3], p. 53 et 58-59, ainsi que R. MUTH, *Vom Wesen römischer Religio* in *ANRW* II.16, 1978, p. 318 (p. 290-354), et RADKE, *Götter* [n. 14], p. 59-60.

[60] MACR., *Sat.* I, 15, 12 (trad. Ch. Guittard). Voir aussi VARR., *L.* VI, 4.28 : *Nonae appellatae aut quod ante diem nonum Idus semper, aut quod, ut nouus annus calendae Ianuariae ab nouo sole appellatae, nouus mensis ab noua luna Nonis. Eodem die in urbem ab agris ad regem conueniebat populus. Harum rerum uestigia in sacris Nonalibus*

pontife mineur ou du *rex sacrorum*[61], de la proclamation par ce dernier notamment des jours fériés.

De la sorte, nous pensons avoir levé le secret qui entourait l'étymologie, la formation morphologique, l'ancienneté (cf. *supra* n. 31) et la signification d'une épiclèse de Junon[62].

Université libre de Bruxelles. Marcel MEULDER.

in arce, quod tunc ferias primas menstruas, quae futurae sint eo mense, rex edicit populo.

61 VARR., *L.* VI, 3.13. Nous pensons que le témoignage de Varron est plus proche de la vérité que celui de Macrobe, car il nous paraît logique que la période des 5 ou 7 jours qui sépare les calendes des nones, ouverte par la *regina sacrorum* lors du sacrifice d'une truie ou d'une agnelle, se clôture par l'action du *rex sacrorum*, qui doit être l'époux de la *regina sacrorum* (GAIUS, *Inst.* I, 112).

62 Pour répondre à SCHILLING, *Janus* [n. 6], p. 103.

La integración del Mar Negro en el mundo romano (ss. II-I a.C.)*

1. *Los inicios de la hegemonía del reino del Ponto en el Mar Negro*

La expansión del Estado póntico por las costas del Mar Negro se remonta a tiempos de su rey Farnaces I (185-155 a.C.), quien, hacia el año 157/155 a.C., firmó un tratado de ayuda mutua con la *polis* de Chersonesos Taurico, en la península de Crimea[1]. Ésta comenzaba a sufrir el acoso de los escitas, que,

* Trabajo realizado en el marco de los proyectos *Lo viejo y lo nuevo en la Hispania romana: catastros, gestión de los recursos y control social* (MCI-DGI HAR2010-20209), dirigido por el Dr. Alberto Prieto Arciniega, y *Agitar la guerra per construir la pau: la gestió del context post-bèl·lic i la 'pau interessada' en l'Antiguitat* (*00004 - RICIP 2011*), dirigido por el Dr. Toni Ñaco del Hoyo.

[1] *IOSPE* I[2] 402. Este tratado se ha datado tradicionalmente en el 180/179 a.C., cuando el final de la guerra que enfrentó a Farnaces I con Eumenes II de Pérgamo (197-160 a.C.), Prusias II de Bitinia (182-149 a.C.) y Ariarates IV de Capadocia (220-163 a.C.), desencadenada en el 182 a.C. por las inquietantes maniobras del rey póntico en Anatolia (Plb. 25.2). Sin embargo, esta datación implica una era póntica no atestiguada. Además, parece más lógico asignar al tratado una fecha más alejada del final del conflicto. No se conoce la actitud de Chersonesos durante el mismo, pero, en cualquier caso, si apoyó al derrotado Farnaces I resulta rara una renovación inmediata de la alianza con él, mientras que si se alineó con los adversarios del rey no parece factible que la *polis* buscara ayuda en un monarca al que acababa de combatir. Vid.: E. H. Minns, *Scythians and Greeks*, Cambridge, 1913, p. 518, 646; M. Rostovtzeff, *Pontus and its Neighbours: the First Mithridatic War* in *The Cambridge Ancient History*, IX, Cambridge, 1933, p. 218 [211-260]; D. Magie, *Roman Rule in Asia Minor*, Princeton, 1950, p. 192-194, 1090; F. Gajducevic, *Das Bosporanische Reich*, Berlín, 1971, p. 312; F. W. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius*, III, Oxford, 1979, p. 20, 274; S. J. Saprykin, *Heraclea, Chersonesus and Pharnaces I of Pontus* in *VDI* 149, 1979, p. 43-59 (en ruso; resumen en inglés); S. M. Burstein, *The Aftermath of Apamea. Rome and the Pontic War* in *AJAH* 5, 1980, p. 1-12; R. K. Sherk, *Roman and the Greek East to the Death of Augustus*, Cambridge, 1984, p. 29-30 (n. 30); E. S. Gruen, *The Hellenistic World and the Coming of Rome*, I, Berkeley, 1984, p. 90; A. N. Sherwin-White, *Roman Foreign Policy in the East 168 BC to AD 1*, Londres, 1984, p. 28, 42; B. C. McGing, *The Foreign Policy of Mithridate VI Eupator*, Leiden, 1986, p. 29-31, 47, 49; J.-L. Ferrary, *Traités et domination romaine dans le monde hellénistique* in *Trattati nel mondo antico*, I, Roma, 1990, p. 217-235; id., *L'essor de la puissance romaine dans la zone pontique* in *Une Koinè pontique*, Burdeos, 2007, p. 319 [319-325]; W. Leschhorn, *Antiken Ären. Zeitrechnung, Politik und Geschichte im Schwarzmeerraum und in*

presionados a su vez por los sármatas, se estaban viendo obligados a romper los fructíferos contactos que a lo largo del s. II a.C. habían logrado establecer con las ciudades griegas del litoral septentrional del Mar Negro[2]. El tratado vislumbraría la enorme presión soportada por la *polis* de Chersonesos, abocada a buscar

Kleinasien nördlich des Tauros, Stuttgart, 1993, p. 78-86; L. BALLESTEROS, *Mitrídates Eupátor, rey del Ponto*, Granada, 1996, p. 28, 44; H. B. MATTINGLY, *Athens between Rome and the Kings: 229/8 to 129 B.C.* in *Hellenistic Constructs*, Berkeley, 1997, p. 138 [120-144]; J. M. HOJTE, *The Date of the Alliance between Chersonesos and Pharnakes (IOSPE I2 402) and its Implications* in *Chronologies of the Black Sea Area in the Period c. 400-100 BC*, Aarhus, 2005, p. 137-152; A. AVRAM, *La défense des cités en mer Noire à la basse époque hellénistique* in *Citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique*, París, 2005, p. 163-182; H. HEINEN, *Die Anfänge der Beziehungen Roms zum nördlichen Schwarzmeerraum. Die Romfreundschaft der Chersonesiten (IOSPE I² 402)* in *Roms auswärtige Freunde in der späten Republik und im frühen Prinzipat*, Göttingen, 2005, p. 31-54.

[2] Existen referencias sobre la difícil situación de Olbia (*IOSPE* I² 32), hostigada por escitas y sármatas, Odessos (*IGBulg*. I² 40), acosada por los bastarnas, así como de Tomis (*Syll*³ 731) y Bizancio (PLB. 4.45), presionadas por los tracios. Asimismo, ciertas áreas de la *chora* de Chersonesos, como Kalos Limen y Kerkinitis, habrían pasado a manos escitas (*Syll*³ 360; *IOSPE* I² 401; *IOSPE* I² 343). Sobre las *poleis* del norte y oeste del Mar Negro, incapaces de aliarse ante los bárbaros, vid.: MINNS, *Scythians* [n. 1], p. 445-638; ROSTOVTZEFF, *Pontus* [n. 1], p. 227; C. M. DANOV, *Thracian Penetration into the Greek Cities of the West Coast of the Black Sea* in *Klio* 38, 1960, p. 75-94; ID., *Die Thraker auf dem Ostbalkan von der hellenistischer Zeit bis zur Gründung Konstantinopels* in *ANRW* II.7.1, 1979, p. 23-185; ID., *Philippopolis, Serdica, Odessos. Zur Geschichte und Kultur der bedeutendsten Städte Thrakiens von Alexander d. Gr. bis Justinian* in *ibidem*, p. 242-300; D. M. PIPPIDI, *Les colonies grecques de Scythie Mineure à l'époque hellénistique* in *Balkan Studies* 6, 1965, p. 95-118; ID., *Rome et les cités grecques de l'Euxin* in *RSA* 2, 1972, p. 17-37; ID., *I Greci nel basso Danubio dall'età arcaica alla conquista romana*, Milán, 1971; ID., *Scythica Minora. Recherches sur les colonies grecques du littoral roumain de la mer Noire*, Bucarest, 1975; E. SALOMONE GAGGERO, *Relations politiques et militaires de Mithridate VI Eupator avec les populations et les cités de la Thrace et avec les colonies grecques de la Mer Noire occidentale* in *Pulpudeva* 2, 1978, p. 294-305; D. B. SHELOV, *The North Black Sea Cities and Mithridates Eupator* in *VDI* 164, 1983, p. 40-58 (en ruso; resumen en inglés); H. B. MATTINGLY, *Rome's Earliest Relations with Byzantium, Heraclea Pontica and Callatis* in *Ancient Bulgaria*, Nottingham, 1983, p. 239-252; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 47-50; L. BOFFO, *Grecità di frontiera: Chersonasos Taurica e i signori del Ponto Eusino (SIG 3 709)* in *Athenaeum* 67, 1989, p. 211-259, 369-405; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 44-45; A. AVRAM, *Les cités grecques de la côte ouest du Pont-Euxin* in *Introduction to an Inventory of Poleis*, Copenhague, 1996, p. 288-316; K. NAWOTKA, *The Western Pontic Cities*, Amsterdam, 1997; G. TSETSKHLADZE (ed.), *The Greek Colonization of the Black Sea Area*, Stuttgart, 1998; D. V. GRAMMENOS / E. K. PETROPOULOS (eds.), *Ancient Greek Colonies in the Black Sea*, I-II, Tesalónica, 2003; V. F. STOLBA / L. HANNESTAD (eds.), *Chronologies of the Black Sea Area in the Period c. 400-100 BC*, Aarhus, 2005; A. AVRAM / O. BOUNEGRU, *Mithridates VI. Eupator und die griechischen Städte and der Westküste des Pontos Euxeinos* in *Pontos Euxeinos*, Langenweissbach, 2006, p. 397-413; P. GULDAGER BILDE / V. F. STOLBA (eds.), *Surveying the Greek Chora. The Black Sea Region in a Comparative Perspective*, Aarhus, 2006.

la ayuda del rey póntico, que no desaprovechó la oportunidad para intervenir. Sin embargo, también constituiría el primer testimonio claro de la hegemonía de Roma en el ámbito del Mar Negro. Lo cierto es que el tratado estipulaba como condición *sine qua non* para su cumplimiento el respeto por parte de los dos contratantes de la amistad (*philía*) que los unía respectivamente a los romanos. No obstante, a pesar de este reconocimiento, la ausencia de legiones en esta apartada y extensa región limitaba enormemente la capacidad de acción de Roma. Esto suponía que una ciudad como Chersonesos, ubicada en el litoral norte del Mar Negro, solo pudiera esperar que el Estado romano garantizara, mediante su prestigio, el respeto de los tratados concluidos con reyes y ciudades que reclamaban su amistad, pero no el envío de ayuda militar en caso de agresión escita. Estas circunstancias la habrían llevado a firmar el tratado con Farnaces I, quien, aún reconociendo la hegemonía romana, habría aprovechado la ocasión para expandir sus dominios por el Mar Negro y progresar en el control de las *poleis* ubicadas en su litoral septentrional y occidental, amenazadas por escitas y sármatas, y por tracios y celtas, respectivamente[3]. En este sentido, también resulta ilustrativo el contenido de un epígrafe procedente de Odessos, alusivo al resultado de una embajada enviada por esta ciudad ante el rey póntico a raíz de la presión ejercida seguramente por los bastarnas[4]. No obstante, la política expansionista de Farnaces I, redirigida hacia las costas del Mar Negro, más allá de Anatolia, aún no respondería a un proyecto de dominio total del ámbito póntico, similar al intentado por Mitrídates VI Eupátor (120-63 a.C.) décadas después, tal y como se ha propuesto tradicionalmente, pues quedaba muy lejos del potencial del reino póntico en aquellos momentos. Consciente de las posibilidades que ofrecía el litoral del Mar Negro, con su expansión, Farnaces

[3] A inicio del s. II a.C., el Ponto controlaba las principales *poleis* del Mar Negro meridional: Amisos, Amastris, Trapezous y Sinope, anexionada por Farnaces I en el 183 a.C., junto a sus colonias Kotyora y Kerasos, que formaron Pharnakeia. A ellas se sumó Tieion, que quizás pertenecía a Bitinia, y cuyo control no pudo conservar a raíz del desfavorable tratado de paz que firmó al término de la guerra del 182-179 a.C. (PLB. 23.9.2-4, 25.2; DIOD. 29.23; STR. 2.3.11, 2.3.17; LIV. 40.2.6; ARR. 16.4). Vid.: D. M. ROBINSON, *Ancient Sinope* in *AJPh* 27, 1906, p. 245-279; M. ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic History of the Hellenistic World*, Oxford, 1941, p. 593-594, 665, 1456; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 25-27, 29-30; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 27-28; O. P. DOONAN, *Sinope* in *Ancient Greek colonies in the Black Sea*, Tesalónica, 2003, p. 1379-1402; S. J. SAPRYKIN, *The Unification of Pontos: the Bronze Coins of Mithridates VI Eupator as Evidence for Commerce in the Euxine* in *The Black Sea in Antiquity*, Aarhus, 2007, p. 196 [195-208]; C. BARAT, *Sinope et ses relations avec la péninsule anatolienne: réseaux, échanges des biens et des hommes* in *L'Asie Mineure dans l'Antiquité*, Rennes, 2009, p. 351-375.

[4] *IGBulg.* I^2 40. ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic* [n. 3], p. 665, 1482; DANOV, *Philippopolis* [n. 2], p. 285; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 31-32, 49; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 28-29; A. MINCHEV, *Odessos (6th Century BC to Early 1st Century AD)* in *Ancient Greek Colonies in the Black Sea*, I, Tesalónica, 2003, p. 209-278.

I perseguía sobre todo reforzar su reino ante los Estados rivales, que se contentaban con actuar sólo en Anatolia, logrando el control de áreas de gran interés económico como las fértiles y ricas tierras de la Táuride (Crimea), con las que el Estado póntico poseía vínculos políticos al menos desde tiempos de Mitrídates III (220-185 a.C.), cuando comienzan a proliferar monedas de cobre de tipo póntico. Además, después de su derrota en la guerra que lo enfrentó con sus homólogos pergámeno, bitinio y capadocio, entre los años 182 y 179 a.C., Farnaces I debió de verse en la tesitura de buscar nuevos aliados y de intentar extender su hegemonía sobre la zona productora de Chersonesos, con la que Amisos y Sinope mantenían intensos contactos, para impulsar así la recuperación de su reino tras el conflicto y asumir la dura indemnización impuesta, que provocó que no pudieran realizarse emisiones regulares de tetradracmas pónticas[5]. Para llevar a cabo su expansión por el litoral norte del Mar Negro, Farnaces I desplegó una hábil actividad diplomática que incidió en su condición de gobernante "amigo y aliado" de los romanos y que supuso el inicio de una política filo-helénica, diametralmente opuesta de la que había practicado años antes, cuando se hizo por la fuerza con el control de Sinope y de otras ciudades griegas[6]. Igualmente, Farnaces I tuvo que cuidar su relación con los bárbaros, de los que debía proteger a las *poleis* aliadas, y más teniendo en cuenta que, tras la guerra del 182-179 a.C., el potencial militar y económico del reino del Ponto había quedado muy mermado, lo que le impediría afrontar con garantías un conflicto abierto contra escitas y sármatas. Además, hay que recordar que el reino del Bósforo cimerio, regido por la dinastía de los Espartocidas, se hallaba prácticamente sometido a los escitas, como indica un epígrafe de Pantikapaion (Kerch), y que sufría una profunda crisis económica, acentuada por la constante demanda de tributo por parte de los bárbaros[7]. Asimismo, Olbia, continuamente presionada por las tribus escitas y sármatas, tal y como atestigua el decreto en

[5] D. B. SHELOV, *The Ancient Idea of an Unified Pontic State* in *VDI* 176, 1986, p. 36-42 (en ruso; resumen en inglés); MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 23-24, 33-34; N. D. NESTERENKO, *Notes sur la circulation de la monnaie de cuivre au Bospore durant le dernier quart du IIe s. av.n.e.* in *VDI* 181, 1987, p. 74-84 (en ruso; resumen en francés); BOFFO, *Grecità* [n. 2], p. 231; A. DAVESNE, *À propos du monnayage des premiers rois du Pont* in *Congrès international sur la Mer Noire*, Samsun, 1990, p. 505-515; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 27, 29; D. B. ERÇIYAS, *Wealth, Aristocracy, and Royal Propaganda under the Hellenistic Kingdom of the Mithradatids in the Central Black Sea Region of Turkey*, Leiden, 2005, p. 126; SAPRYKIN, *The Unification* [n. 3], p. 196-197; F. DE CALLATAŸ, *The First Royal Coinages of Pontos (from Mithridates III to Mithridates V)* in *Mithridates VI and the Pontic Kingdom*, Aarhus, 2009, p. 63-94.

[6] El tratado con Chersonesos (*IOSPE* I^2 402) vislumbra que las relaciones entre el rey y la *polis* no siempre habían sido amistosas. Asimismo, algunas inscripciones de Amasia, entonces capital del Ponto, indican que el griego era el idioma oficial. Vid.: J. G. C. ANDERSON *et alii*, *Studia Pontica III*, Bruselas, 1910, n. 94, 95a; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 28-30; HOJTE, *The Date of the Alliance* [n. 1], p. 145.

[7] STR 7.4.4-5.

honor de Protogenes[8], de finales del s. III a.C., habría caído en manos del rey escita Esciluro, a tenor de las monedas allí acuñadas por éste[9]. En cualquier caso, Farnaces I solo pudo establecer relaciones fluidas con los centros de Chersonesos y Odessos, y no fue hasta el reinado de su hijo, Mitrídates V Euergetes (150-120 a.C.), continuador de sus políticas, cuando estos contactos se extendieron al Bósforo cimerio, que comenzó a experimentar una cierta recuperación económica. En este sentido, diversos epígrafes permiten apreciar la llegada a la región de individuos procedentes sobre todo de Amisos y Sinope, así como de Paphlagonia[10], y, además, se constata moneda póntica, sobre todo de Amisos, en Chersonesos, Nikonion, Tyritake o Phanagoria[11]. Asimismo, se observa un aumento de la presencia de emigrantes pónticos, oriundos de Amisos y Sinope, en centros del Egeo, sobre todo en Delos, indicio del impulso dado a las relaciones entre el Mar Negro y el Mediterráneo[12]. Lo cierto es que Mitrídates V,

[8] *IOSPE* I^2 32.

[9] ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic* [n. 3], p. 769, 599; R. WERNER, *Die Dynastie der Spartokiden* in *Historia* 4, 1955, p. 412-444; E. BELIN DE BALLU, *Olbia. Cité antique du litoral nord de la mer Noire*, Leiden, 1972, p. 132-135; A. WASOVICZ, *Olbia pontique et son territoire*, París, 1975, p. 109; M. M. AUSTIN, *The Hellenistic World from Alexander to the Roman Conquest*, Cambridge, 1981, p. 170-174 (n. 97); *SHELOV, The Ancient Idea [n. 5]*, p. 39; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 47-48; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 44; M. DANA / D. DANA, *Histoires locales dans le Pont-Euxin ouest et nord* in *Il Mar Nero* 5, 2001-2003, p. 109 [91-111]; J. A. VINOGRADOV, *Two Waves of Sarmatian Migrations in the Black Sea Steppes during the Pre-Roman Period* in *The Cauldron of Ariantas*, Aarhus, 2003, p. 218-219 [217-226]; ID., *Rhythms of Eurasia and the Main Historical Stages of the Kimmerian Bosporos in Pre-roman Times* in *Meetings of Cultures*, Aarhus, 2008, p. 19 [13-28]; V. KRAPIVINA, *Problems of the Chronology of the Late Hellenistic Strata of Olbia in Chronologies of the Black Sea Area in the Period c. 400-100 BC*, Aarhus, 2005, p. 249-257; SAPRYKIN, *The Unification* [n. 3], p. 197.

[10] *CIRB* 124, 129, 131, 530.

[11] SNG Aulock, 55-72. L. ROBERT, *Monnaies et textes grecques II. Deux tétradrachmes de Mithridate V Évergete, roi du Pont* in *JS*, 1978, p. 151-163; NESTERENKO, *Notes sur la circulation* [n. 5], p. 74-84; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 44, 47; ERÇIYAS, *Wealth* [n. 5], p. 127-129; SAPRYKIN, *The Unification* [n. 3], p. 198.

[12] Farnaces I inició una política de buenas relaciones con Atenas y Delos, tal y como indica un epígrafe délico en el que los atenienses le honran como benefactor, junto a su esposa, la princesa seléucida Nysa (*OGIS* 771; *I. Délos* 1497b; *IG XI 1056*). Además, Atenas tenía una larga tradición de contactos con el ámbito póntico para garantizar envíos regulares de cereal. Al respecto, un epígrafe ateniense, erigido bajo el arcontado de Hipparkos, honra a un comerciante ignoto, con actividad en el Mar Negro, que vendió trigo y aceite a bajo precio a Atenas en el 176/175 a.C. (IG II^2 903). La política de afinidad con Atenas continuó con Mitrídates IV, que destacó por su filo-helenismo y cuya esposa, Laodice, fue honrada en una inscripción de Delos (*I. Délos* 1555). Vid.: T. REINACH, *Remarques sur le décret d'Athénes en l'honneur de Pharnace Ier* in *BCH* 30, 1906, p. 46-51; ID., *Notes sur une inscription de Délos en l'honneur de Laodice (Philadelphe) princesse du Pont* in *BCH* 34, 1910, p. 429-432; F. DURRBACH, *Choix d'inscriptions de Délos*, París, 1921, n. 73-74; ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic* [n. 3], p. 592-594,

que contrajo matrimonio con la princesa seléucida Laodice, quizás hija de Antíoco IV Epiphanes (175-164 a.C.), no sólo continuó con la política filohelénica iniciada por su padre, sino que la intensificó, lo que se tradujo en hechos tales como el traslado de la residencia real desde Amaseia, en el interior del Ponto, a Sinope, o la helenización de la corte y del ejército. En Delos, donde tanto su padre como su tío y predecesor, Mitrídates IV Philopator (170-150 a.C.), ya habían sido honrados, recibió el homenaje del ateniense Aeschylos, hijo de Zopryos, así como del *gymnasiarchos* Seleukos de Marathon, que le erigió otra estatua en el 129/128 a.C.[13]. Paralelamente, Mitrídates V mantuvo una política de sumisión a Roma, iniciada por Farnaces I e intensificada por Mitrídates IV, quien estableció con el Estado romano un vínculo de *amicitia* y *societas*[14]. En este sentido, Mitrídates V envió barcos y auxiliares tanto para combatir a Cartago, en el marco de la III Guerra Púnica[15], como para luchar contra Aristónico/Eumenes III (132-129 a.C.), aspirante al trono atálida, lo que le valió la tolerancia de los romanos ante sus actividades en el Mar Negro, así como la concesión temporal de gran parte de Frigia[16]. Esta cesión pudo no incluir los centros frigios más meridionales, tal y como parece indicar un miliario de la vía entre Éfeso y Apamea, hallado en Tacina, en la frontera entre Frigia y Pisidia, que podría marcar el límite sur del territorio confiado al Ponto[17].

1456; W. Ferguson, *Hellenistic Athens*, Nueva York, 1969, p. 437-438; P. Gauthier, *Les villes athéniennes et un décret pour un commerçant (IG, II2, 903)* in *REG* 95, 1982, p. 275-290; *S. V. Tracy, Inscriptiones Deliacae*: *IG XI*, *713 and IG XI*, *1056* in *AM* 107, 1992, p. 303-313; McGing, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 32, 34-35; Ballesteros, *Mitrídates* [n. 1], p. 29-30; Mattingly, *Athens between Rome* [n. 1], p. 137-139; Saprykin, *The Unification* [n. 3], p. 197-198, 201; C. Ghita, *Nysa. A Seleucid Princess in Anatolian Context* in *Seleucid Dissolution. The Sinking of the Anchor*, Wiesbaden, 2011, p. 107-116; M. Dana, *Culture et mobilité dans le Pont-Euxin*, Burdeos, 2011; A. Avram, *Prosopographia Ponti Euxini Externa*, Leiden, 2013.

13 *I.Délos* 1556-1558. T. Reinach, *Mithridate Eupator, roi de Pont*, París, 1889, p. 47, 50, 52; id., *A Stele from Abonuteichos* in *NC* 4, 1905, p. 113-119; Durrbach, *Choix* [n. 12], n. 74, 99; G. T. Griffith, *The Mercenaries of the Hellenistic World*, Cambridge, 1935, p. 186-188; E. Olshausen, *Zum Hellenisierungprozess am pontischen Königshof* in *AS* 5, 1974, p. 153-170; Robert, *Monnaies* [n. 11], p. 151-163; McGing, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 32, 35-36, 38-40; Ballesteros, *Mitrídates* [n. 1], p. 31; Mattingly, *Athens between Rome* [n. 1], p. 138-139; Erçiyas, *Wealth* [n. 5], p. 122, 129; J. M. Hojte, *The Administrative Organisation of the Pontic Kingdom* in *Mithridates VI and the Pontic Kingdom*, Aarhus, 2009, p. 102 [95-107].

14 *CIL* I^2 730; *OGIS* 375.

15 App., *Mithr.* 10.

16 App., *Mithr.* 12, 57, *BC* 1.22; Iust. 37.1.2, 38.5.3; Str. 14.1.38; Eutr. 4.20.1; Oros. 5.10.2.

17 *CIL* III 7177; *IGRR* 4, 880. T. R. S. Broughton, *Roman Asia Minor* in *An Economic Survey of Ancient Rome*, Baltimore, 1938, p. 508 [499-916]; Magie, *Roman Rule* [n. 1], p. 157-158, 1048-1049; R. Mellor, *The Dedications on the Capitoline Hill* in *Chiron* 8, 1978, p. 326 [319-330]; D. French, *The Roman Road-System of Asia Minor* in *ANRW* II.7.2, 1980, p. 706-707 [698-729]; B. C. McGing, *Appian, Manius Aquillius*

Así pues, Mitrídates V, continuador de las pragmáticas políticas iniciadas por su padre, ahondó en la cohesión del Mar Negro, estableciendo el preámbulo de la unión política pretendida por Mitrídates Eupátor entre el 111/110 y el 90/89 a.C.[18]. No obstante, hay que remarcar que, en general, los predecesores de Eupátor no parecieron emitir grandes cantidades de moneda, en especial bronces. En este sentido, las acuñaciones se habrían realizado con fines específicos, muy probablemente, de carácter militar, y, en gran medida, debieron destinarse al pago de contingentes de mercenarios o de guarniciones pónticas[19].

2. *La permisividad romana en el ámbito del Mar Negro*

El debilitamiento de los reinos helenísticos, provocado directa o indirectamente por Roma, no podía más que contribuir a la incapacidad de éstos para contener la presión bárbara y al desarrollo de fenómenos como el bandidaje o la piratería[20]. Esta situación acabaría obligando al Estado romano a reforzar su presencia en unos territorios que, desde principios del s. II a.C., había intentado controlar de manera indirecta y a iniciar su provincialización para organizarlos administrativa y militarmente. Así, en el año 148 a.C., una vez finalizada la guerra contra Andrisco (149-148 a.C.), el Senado se vio abocado a crear la provincia de Macedonia, la primera en Oriente, para asegurar el control de Grecia y contener la amenaza tracia en el ámbito balcánico[21]. Sin embargo, en la creación de la segunda provincia romana en Oriente, la de Asia, resultaron determinantes, más allá de los condicionamientos geoestratégicos, los intereses de *negotiatores* y *publicani*, que no desaprovecharon la oportunidad brindada por las desavenencias existentes en el reino de Pérgamo para lograr su provincialización a la muerte de Átalo III (138-133 a.C.)[22]. En este sentido, bien desde

and Phrygia in *GBRS* 21, 1980, p. 35-42; ID., *The Foreign Policy* [n. 1], p. 34-38, 41-42, 63; SHERK, *Roman and the Greek* [n. 1], p. 43 (n. 42a); BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 30-32; F. CANALI DE ROSSI, *Dedica di Mitridate a Giove Capitolino* in *Epigraphica 61, 1999,* p. 37-46; HOJTE, *The Date of the Alliance* [n. 1], p. 143-144.

[18] MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 24-42, 50-65; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 30-35.

[19] F. CALLATAŸ, *The Slow Monetization of the Pontic Kingdom* in *Studia in honorem Ivani Karayotov*, Burgas, 2002, p. 74-79; ID., *The First Royal* [n. 5], p. 87-88; J.-Chr. COUVENHES, *L'armée de Mithridate VI Eupator d'après Plutarque, Vie de Lucullus, VII, 4-6* in *L'Asie Mineure dans l'Antiquité*, Rennes, 2009, p. 427-430.

[20] Sobre el bandidaje y la piratería, con abundante bibliografía, vid.: I. ARRAYÁS, *Bandidaje y piratería en la Anatolia meridional. Definición y circunstancias en el marco de las guerras mitridáticas* in *SHHA* 28, 2010, p. 31-55.

[21] J.-L. FERRARY, *Les gouverneurs des provinces romaines d'Asie Mineur* in *Chiron* 30, 2000, p. 161-193; T. C. BRENNAN, *The Praetorship in the Roman Republic*, I, Oxford, 2000, p. 223-230.

[22] Roma tomó posesión de la herencia pergámena mediante el *SC Popillianum* (*RDGE* 11; *OGIS* 435; *IGRR* 4, 301), que ratificó las disposiciones del testamento de Átalo III, tales como estatuto de ciudad libre de Pérgamo, lo que vislumbra una voluntad

la misma organización de la provincia de Asia por el procónsul Mn. Aquilio (*cos.* 129 a.C.), entre los años 129 y 126 a.C., bien desde la reorganización fiscal que supuso la *lex Sempronia de uectigalibus* del 123 a.C., Roma pudo haber asumido el control del tráfico marítimo entre el Mediterráneo y el Mar Negro. Esto quedaría recogido en la *lex portoria Asiae*, cuyo núcleo primitivo parece remontarse a esa década del 120 a.C. y que regulaba el distrito aduanero de la provincia[23]. Asimismo, resulta indicativo que casi todos los gobernadores de Asia desde inicios del s. I a.C. al estallido de la I Guerra Mitridática (89-85 a.C.) tuvieran vínculos con C. Mario (*cos.* 107, 104-100, 86 a.C.; *pr.* 115 a.C.)[24]. Esta preponderancia marianista respondía a los intereses de

de paliar las tensiones generadas por la propuesta de Ti. Sempronio Graco (*tr. pl.* 133 a.C.) de utilizar las riquezas del reino atálida para aplicar su *lex agraria* (PLUT., *TG* 14.1). Vid.: BROUGHTON, *Roman Asia* [n. 17], p. 505-511; MAGIE, *Roman Rule* [n. 1], p. 33, 147-150, 1033-1035; T. LIEBMANN-FRANKFORT, *Valeur juridique et signification politique des testaments faits par les rois hellénistiques en faveur des Romains* in *RIDA* 13, 1966, p. 73-94; AUSTIN, *The Hellenistic* [n. 9], p. 347-348 (n. 214); F. CARRATA THOMES, *La rivolta di Aristonico e le origini della provincia romana d'Asia*, Turín, 1968, p. 35-41; T. DREW-BEAR, *Three Senatus Consulta concerning the Province of Asia* in *Historia* 21, 1972, p. 75-87; C. DELPLACE, *Le contenu social et économique du soulèvement d'Aristonicos: opposition entre riches et pauvres?* in *Athenaeum* 66, 1978, p. 28-33; GRUEN, *The Hellenistic World* [n. 1], II, p. 592-608; SHERWIN-WHITE, *Roman Foreign* [n. 1], p. 88-92; SHERK, *Roman and the Greek* [n. 1], p. 39-41, 45-46 (n. 39, 40, 44, 45); MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 36-37; ID., *Subjection and Resistance to the Death of Mithradates* in *A Companion to the Hellenistic World*, Oxford, 2005, p. 83-84 [71-89]; J.-M. BERTRAND, *Inscriptions historiques grecques*, París, 1992, n. 136; F. CANALI DE ROSSI, *Attalo III e la fine della dinastia pergamena: due note epigrafiche* in *EA 31, 1999,* p. 83-93; G. PURPURA, *La provincia romana d'Asia, i publicani e l'epigrafe di Efeso* in *Iura* 53, 2002, p. 177-198; G. D. MEROLA, *Autonomia locale, governo imperiale. Fiscalità e amministrazione nelle province asiane*, Bari, 2001, p. 15; J.-L. FERRARY, *Rome et les monarchies hellénistiques dans l'Orient méditerranéen: le légat et le proconsul* in *L'Orient méditerranéen de la mort d'Alexandre aux campagnes de Pompée*, Rennes, 2003, p. 404-405 [403-412].

[23] El núcleo primitivo de la *lex portoria Asiae* se dató en el 75 a.C., cuando la cesión del reino de Bitinia a Roma por Nicomedes IV. No obstante, los límites de la provincia reflejados en el documento corresponderían a un momento más antiguo: lindaba con Bitinia, Galacia y Capadocia, e incluía la Pamphylia atálida, segregada de Asia antes de las guerras mitridáticas para constituir el núcleo de la nueva provincia de Cilicia, creada en el 102 a.C. Vid.: H. ENGELMANN / D. KNIBBE, *Das Zollgesetz der Provinz Asia. Eine neue Inschrift aus Ephesos*, Bonn, 1989; B. C. MCGING, *The Ephesian Customs Law and the Third Mithridatic War* in *ZPE* 109, 1995, p. 283-288; BRENNAN, *The Praetorship* [n. 21], II, p. 357-359; FERRARY, *Les gouverneurs* [n. 21], p. 167-170; ID., *L'essor* [n. 1], p. 320; S. MITCHELL, *Geography, Politics and Imperialism in the Asian Customs Law* in *The Customs Law of Asia*, Oxford, 2008, p. 165-201.

[24] T. J. LUCE, *Marius and the Mithridatic Command* in *Historia* 19, 1970, p. 161-194; MAGIE, *Roman Rule* [n. 1], p. 206, 295-296, 338-340, 1177-1178, 1215-1216; E. BADIAN, *Sulla's Cilician Command* in *Studies in Greek and Roman History*, Oxford, 1964, p. 157-178; D. G. GLEW, *Mithridates Eupator and Rome: a Study of the Background of the First Mithridatic War* in *Athenaeum* 55, 1977, p. 380-405; A. N. SHERWIN-WHITE,

negotiatores, *publicani* y, en general, de todo el *ordo equester*, consciente de los beneficios que suponía intensificar el control sobre los territorios asiáticos, tal y como planteaba Mario, eregido en heredero político de los Graco[25]. A estos

Ariobarzanes, Mithridates, and Sulla in *CQ* 27, 1977, p. 173-183; ID., *The Opening of the First Mithridatic War* in *Miscellanea in onore di Eugenio Manni*, IV, Roma, 1980, p. 1981-1995; ID., *Roman Foreign* [n. 1], p. 119-121; G. V. SUMNER, *Sulla's Career in the Nineties* in *Athenaeum* 56, 1978, p. 395-396; A. C. KEAVENEY, *Deux dates contestées de la carrière de Sylla* in *LEC* 48, 1980, p. 149-159; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 76-79; P. F. CAGNIART, *L. Cornelius Sulla in the 90's: a Reassessment* in *Latomus* 50, 1991, p. 285-303; T. C. BRENNAN, *Sulla's Career in the Nineties: Some Reconsiderations* in *Chiron* 22, 1992, p. 102-158; ID., *The Praetorship* [n. 21], II, p. 358; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 71-80; FERRARY, *Les gouverneurs* [n. 21], p. 168-170; F. SANTANGELO, *Sulla, the Elites and the Empire*, Leiden, 2007, p. 29.

[25] La *factio* marianista estaba integrada por familias con importantes intereses financieros, tanto en Oriente como en Occidente, habiendo numerosos *equites*, muchos de los cuales fueron incluidos en las listas de proscritos de Sila. Estos usaron sus clientelas e influencia en sus territorios de actividad para oponerse a Sila. Sin embargo, en Oriente, su capacidad quedó muy mermada tras las "Vísperas Efesias" del 88 a.C. (APP., *Mithr.* 62; PLUT., *Sul.* 24.7; MEMN. 22.9; CIC., *Pomp.* 5.11; VAL. MAX. 9.2.3), circunstancia aprovechada por Sila para promover un cambio en los agentes económicos romanos en la región, una vez finalizada la I Guerra Mitridática en el 85 a.C., y que se intensificó con la instauración del régimen silano en el 81 a.C. Vid.: J. HATZFELD, *Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénistique*, París, 1919, p. 31; ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic* [n. 3], p. 937-938, 944-946; MAGIE, *Roman Rule* [n. 1], p. 322-323, 1203; T. R. S. BROUGHTON, *The Magistrates of the Roman Republic*, II, Nueva York 1951-86, p. 4, 63, 76, 80, 93, 140; P. A. BRUNT, *Sulla and the Asian Publicans* in *Latomus* 15, 1956, p. 17-25; ID., *Italian Manpower 225 BC-AD 14*, Oxford, 1971, p. 209, 224-227; E. BADIAN, *Q. Mucius Scaevola and the Province of Asia* in *Athenaeum* 34, 1956, p. 111-112 [104-123]; ID., *Notes on Provincial Governors from the Social War down to Sulla's Victory* in *Studies in Greek and Roman History*, Oxford, 1964, p. 71-104; ID., *Publicans and Sinners*, Ithaca, 1983, p. 94-96; E. S. GRUEN, *Political Prosecutions in the 90's BC* in *Historia* 15, 1966, p. 43 [32-64]; LUCE, *Marius* [n. 24], p. 172; E. GABBA, *Le origini della guerra sociale et la vita politica romana dopo l'89 a.C.* in *Esercito e società nella tarda repubblica romana*, Florencia, 1973, p. 235 [193-345]; C. NICOLET, *L'ordre équestre à l'époque républicaine*, II, París, 1974, p. 755-1150; B. R. KATZ, *Studies on the Period of Cinna and Sulla* in *AC* 45, 1976, p. 497-549; T. C. SARIKAKIS, *Les Vêpres Éphésiennes de l'an 88 av. J.-C.* in *EEThess* 15, 1976, p. 254-261; G. AMIOTTI, *I Greci ed il massacro degli Italici nell'88 a.C.* in *Aevum* 54, 1980, p. 132-139; J. H. D'ARMS, *Commerce and Social Standing in Ancient Rome*, Cambridge, 1981, p. 1-11; H. B. MATTINGLY, *M. Antonius, C. Verres and the Sack of Delos by the Pirates* in *Miscellanea in onore di Eugenio Manni*, IV, Roma, 1980, p. 1504-1505, 1507 [1491-1515]; A. KEAVENEY, *Sulla. The Last Republican*, Londres, 1982, p. 78-79; SHERWIN-WHITE, *Roman Foreign* [n. 1], p. 119-120, 161; J. PATERSON, *Politics in the Late Republic* in *Roman Political Life, 90 B.C.-A.D. 69*, Exeter, 1985, p. 23-27 [21-43]; F. HINARD, *Les proscriptions de la Rome républicaine*, Roma, 1985, p. 52-65, 117-120; ID., *Sylla*, París, 1985, p. 190-222; ID., *Svllana Varia*, París, 2008, p. 107-130; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 106, 113-118, 137-138; R. M. KALLET MARX, *The Trial of Rutilius Rufus* in *Phoenix* 44, 1990, p. 122-139; ID., *Hegemony to Empire*, Berkeley, 1995, p. 158-160; C. VIAL, *Les Grecs de la paix d'Apamée à la bataille d'Actium, 188-31*,

intereses respondió también la creación, en virtud de la *lex de prouinciis praetoriis* del 100/99 a.C., de la provincia de Cilicia, que se remonta a la primera campaña antipirática del año 102 a.C., dirigida por el pretor M. Antonio (*cos.* 99 a.C., *pr.* 102 a.C.), y que supuso un intento de acabar con la inseguridad causada por el ascenso de la piratería en el sur de Anatolia con objeto de mantener el nivel de beneficios del comercio romano-itálico en Oriente[26].

Sin embargo, a pesar de este temprano interés de Roma por el control del comercio en el Mediterráneo oriental, lo cierto es que, en lo que respecta al Mar Negro, éste fue parcial y sólo la agresiva expansión desarrollada por Mitrídates Eupátor, entre los años 111/110 y 90/89 a.C., acabaría obligando a los romanos a implicarse plenamente, a iniciativa de Mario y los suyos. Aunque existe una cita aislada a que Roma pudo ordenar al monarca póntico su retirada de los territorios conquistados a los reyes escitas, similar a la que se le exigiría en relación a las regiones minorasiáticas de Paphlagonia y Capadocia[27], la realidad es que el grueso de las referencias vendrían a indicar que los primeros éxitos de Eupátor en el Bósforo cimerio y la Cólquide, así como sus victorias sobre escitas, sármatas, bastarnas y otros pueblos del Mar Negro septentrional, no parecieron inquietar a Roma. Esto se explicaría al tratarse de unos territorios lejanos, sobre los que, *a priori*, el Estado romano no tenía un interés manifiesto, a lo que habría que sumar la circunstancia de que Eupátor era "aliado y amigo", lo

París, 1995, p. 135-137, 143-145, 158-164; Ballesteros, *Mitrídates* [n. 1], p. 203, 207, 210; F. de Callataÿ, *L'histoire des guerres mithridatiques vue par les monnaies*, Louvain-la-Neuve, 1997, p. 103-107, 116-119, 131-134, 180-189, 278, 328, 437-439; A. Mastrocinque, *Studi sulle guerre Mitridatiche*, Stuttgart, 1999, p. 18-23, 91-94; J.-L. Ferrary, *Rome et les cités grecques d'Asie Mineure au IIe siècle a.C.* in *Les cités d'Asie Mineure occidentale au IIe siècle a.C.*, Burdeos, 2001, p. 105-106 [93-106]; A. Bresson, *Italiens et Romains à Rhodes et à Caunos* in *Les Italiens dans le monde Grec*, París, 2002, p. 147-162; R. M. Sheldon, *Intelligence Activities in Ancient Rome*, Londres, 2005, p. 71-77; M. Sartre, *Histoires Grecques*, París, 2006, p. 315-323; Santangelo, *Sulla, the Elites* [n. 24], p. 44, 78-87, 107-133; T. Ñaco *et alii*, *The Impact of the Roman Intervention in Greece and Asia Minor upon Civilians (88-63 BC)* in *Transforming Historical Landscapes in the Ancient Empires*, Oxford, 2009, p. 33-51.

[26] H. A. Ormerod, *The Campaign of Servilius Isauricus against the Pirates* in *JRS* 12, 1922, p. 5-56; M. Hassall *et alii*, *Rome and the Eastern Provinces at the End of the Second Century BC. The So-called Piracy Law and a New Inscriptions from Cnidos* in *JRS* 64, 1974, p. 195-220; A. N. Sherwin-White, *Rome, Pamphylia, and Cilicia 133-70 BC* in *JRS* 66, 1976, p. 1-14; R. Syme, *Observations on the Province of Cilicia* in *Roman Papers*, I, Oxford, 1979, p. 120-148; Sherk, *Roman and the Greek* [n. 1], p. 59-66 (n. 55); M. Crawford, *Roman Statutes*, Londres, 1996, p. 231-271 (n. 12); P. de Souza, *Piracy in the Graeco-Roman World*, Cambridge, 1999, p. 108-115; Ferrary, *Les gouverneurs* [n. 21], p. 161-193; Brennan, *The Praetorship* [n. 21], II, p. 357-358, 546-574; A. Giovanini, *Date et objectifs de la lex de prouinciis praetoriis (Roman Statutes, no 12)* in *Historia* 57/1, 2008, p. 92-107; I. Arrayás, *Piratería y señores de la guerra en la Anatolia meridional en el marco del conflicto mitridático* in *Aevum* 87/1, 2013, p. 1-23.

[27] Memn. 22.3-4.

que suponía que con su actividad estaba extendiendo indirectamente la hegemonía romana a aquellas regiones[28]. Asimismo, no debe olvidarse que, entre los años 113 y 101 a.C., Roma estuvo ocupada en las guerras contra cimbrios y teutones, que llegaron a amenazar la misma Italia, así como contra el rey númida Yugurta. Esta complicada coyuntura política debió contribuir también a la laxa actitud adoptada por Roma ante el expansionismo póntico en el Mar Negro y, además, facilitó la intervención de Eupátor en la misma Anatolia. En este sentido, el monarca póntico invadió Paphlagonia en el 108 a.C., región sobre la que alegaba derechos hereditarios y que se repartiría con su homólogo bitinio, Nicomedes III (127-94 a.C.), para irrumpir a continuación en Galacia, lo que forzó el envío de una *legatio* senatorial[29]. Aunque no se puede aseverar, es factible que el rey póntico, interesado en mantener su vínculo con Roma, obedeciera la orden del Senado, si bien pudo haber mantenido una franja fronteriza de Paphlagonia y de Galacia, donde construiría la fortaleza de Mitridatio[30]. Igualmente, Eupátor habría aprovechado la difícil coyuntura por la que Roma pasaba a finales del s. II a.C. para interferir en los asuntos dinásticos de Capadocia, a la muerte de Ariarates VII Philometor (116-101 a.C.). Si bien el Senado logró hacer valer su opinión ante las pretensiones de los reyes póntico y bitinio, e instalar en el trono a Ariobarzanes I Philoromaios (95/94-63 a.C.), lo cierto es que perduró una facción filo-póntica en la élite del reino, que fue depurada por L. Cornelio Sila (*cos.* 88, 80 a.C., *pr.* 97 a.C.)[31]. Este intervencionismo póntico en Capadocia no era novedad y, en este sentido, recordemos el conflicto que Farnaces I mantuvo con Ariarates IV de Capadocia entre los años

[28] McGing, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 63-64, 66-88; Ballesteros, *Mitrídates* [n. 1], p. 43-71.

[29] Iust. 37.4.4-7, 38.7.10; Str. 12.3.1.

[30] Iust. 38.5.6; Str. 12.4.9, 5.2. E. Meyer, *Geschichte des Königreichs Pontos*, Leipzig, 1879, p. 103; W. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, Londres, 1890, p. 191; Reinach, *Mithridate* [n. 13], p. 89, 95-96; Magie, *Roman Rule* [n. 1], p. 197-198, 1093-1094, 1098-1099; Broughton, *The Magistrates* [n. 25], II-III, p. 15, 11; K. Wellesley, *The Extent of the Territory added to Bithynia by Pompey* in *RhMus* 96, 1953, p. 298-299 [293-318]; E. Badian, *Quintus Mucius Scaevola and the Province of Asia* in *Athenaeum* 34, 1956, p. 121 [104-123]; id., *Sulla's Cilician* [n. 24], p. 172 [157-178]; id., *Roman Imperialism in the Late Republic*, Cornell, 1968, p. 32; G. Vitucci, *Il regno di Bitinia*, Roma, 1959, p. 99, 107-108; E. Will, *Histoire politique du monde hellénistique*, II, Nancy, 1967, p. 398; E. Olshausen, *Mithridates Eupator und Rom* in *ANRW* I.1, 1972, p. 811 [806-815]; A. N. Sherwin-White, *Roman Involvement in Anatolia, 167-88 B.C.* in *JRS* 67, 1977, p. 71 [62-75]; id., *Roman Foreign* [n. 1], p. 106; M. C. Alexander, *The Legatio Asiatica of Scaurus: Did it Take Place?* in *TAPhA* 111, 1981, p. 1-9; McGing, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 37-38, 66-72, 77, 108; F. de Callataÿ, *Certains bronzes du roi Pylémene de Paphlagonie probablement contremarqués par Mithridate Eupator* in *GNS* 38, 1988, p. 34-37; J. J. Portanova, *The Associates of Mithridates VI of Pontus*, Columbia, 1988, p. 309; Ballesteros, *Mitrídates* [n. 1], p. 55-60, 336.

[31] Iust. 38.1.1-10, 2.1-7; Str. 12.2.11; Diod. 36.15.1; Plut., *Sul.* 5.3.

182 y 179 a.C., así como el matrimonio entre Ariarates VI Epiphanes (130-116 a.C.) y la princesa póntica Laodice, hija de Mitrídates V, en base al cual éste intentó ejercer un control indirecto sobre Capadocia[32].

Todas estas acciones emprendidas por Mitrídates Eupátor en Anatolia, a las que habría que sumar la anexión de las regiones periféricas de la Cólquide y de Armenia Menor, hacia el 105 y el 101/100 a.C.[33], causaron alarma en Roma y acabaron por constituir el germen de la escalada de tensión que condujo a las guerras mitridáticas. Ciertamente, Roma no podía tolerar un reino póntico excesivamente potente en la frontera de una provincia como Asia. A este respecto, ya había ido tomando medidas, tales como la recuperación e inclusión en la provincia de todos los territorios del reino atálida cedidos en el 129-126 a.C. a los reyes del Ponto, Capadocia y quizás Bitinia, aliados en la guerra contra Aristónico[34]. Por otro lado, Roma debía atajar la influencia y el prestigio de Eupátor en el mundo griego, que no habían dejado de crecer, mientras, por el contrario, proliferaba un profundo sentimiento anti-romano, sobre todo en tierras asiáticas, producto del malestar generado por la rapacidad de los financieros romano-itálicos[35].

[32] IUST. 38.1.1; MEMN. 22.1. REINACH, *Mithridate* [n. 13], p. 89-90, 95-99, 101-105, 160; MAGIE, *Roman Rule* [n. 1], p. 200-203, 1099, 1105; BADIAN, *Sulla's Cilician* [n. 24], p. 157-178; VITUCCI, *Il regno* [n. 30], p. 103-104; GLEW, *Mithridates* [n. 24], p. 380-405; SHERWIN-WHITE, *Ariobarzanes* [n. 24], p. 173-183; ID., *Roman Foreign* [n. 1], p. 106-107, 134; R. D. SULLIVAN, *The Dynasty of Cappadocia* in *ANRW* II.7.2, 1980, p. 1125-1168; ID., *Near Eastern Royalty and Rome, 100-30 BC*, Toronto, 1990, p. 51-58; BRENNAN, *Sulla's Career* [n. 24], p. 131; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 37-38, 72-88, 173-175; PORTANOVA, *The Associates* [n. 30], p. 187, 268-269, 423, 433, 468; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 55, 60-65.

[33] REINACH, *Mithridate* [n. 13], p. 79; G. A. LORDKIPANIDZE, *Einige Fragen zur Geschichte von Kolkis im 2-1 Jh. v. Chr.* in *Macn'e* 2, 1965, p. 117-132; D. B. SHELOV, *Colchis in the Pontic Empire of Mithridates VI* in *VDI* 153, 1980, p. 28-43 (en ruso; resumen en inglés); MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 58-61; D. BRAUND, *Georgia in Antiquity*, Oxford, 1994; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 53-54, 346-348; G. TSETSKHLADZE, *Pichvnari and Its Environs*, París, 1999, p. 114-115.

[34] STR. 10.4.10; APP., *Mithr.* 11-13, 15, 56; IUST. 37.1.6, 38.5.6; RDGE 13; *OGIS* 436; *IGRR* 4, 752. REINACH, *Mithridate* [n. 13], p. 39, 44, 47, 51; ROSTOVTZEFF, *Pontus* [n. 1], p. 226; BROUGHTON, *Roman Asia* [n. 17], p. 508; MAGIE, *Roman Rule* [n. 1], p. 168-169, 1043; VITUCCI, *Il regno* [n. 30], p. 98; H. HILL, *The So-called Lex Aufeia (Gellius xi.10)* in *CR* 62, 1958, p. 112-113 [347-348]; CARRATA THOMES, *La Rivolta* [n. 22], p. 63; T. LIEBMANN-FRANKFORT, *La frontière orientale dans la politique extérieure de la République romaine*, Bruselas, 1969, p. 150, 155; DREW-BEAR, *Three Senatus* [n. 22], p. 81-82; SHERWIN-WHITE, *Roman Involvement* [n. 30], p. 70; ID., *The Opening* [n. 24], p. 1986; MCGING, *Appian* [n. 17], p. 35-42; ID., *The Foreign Policy* [n. 1], p. 41-42, 67-68; GLEW, *Mithridates* [n. 24], p. 385; SHERK, *Roman and the Greek* [n. 1], p. 53-54 (n. 49); CRAWFORD, *Roman Statutes* [n. 26], p. 231-271 (n. 12); BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 31-32, 34; FERRARY, *Les gouverneurs* [n. 21], p. 161-193; SANTANGELO, *Sulla, the Elites* [n. 24], p. 29.

[35] D. G. GLEW, *The Selling of the King: a Note on Mithridates Eupator's Propaganda in 88 B.C.* in *Hermes* 105, 1977, p. 253-256; E. SALOMONE GAGGERO, *La propaganda antirromana di Mitridate VI Eupatore in Asia Minore e in Grecia* in *Contributi*

En este sentido, los atenienses consagraron al rey sendos epígrafes en Delos desde el 115 a.C.[36] e incluso un *heroon*, dedicado por el sacerdote Helianax, hijo de Asklepiodoros, en el 102/101 a.C.[37]. Además, emprendieron una deriva política que les condujo, bajo el liderazgo de Aristión, a apoyar a Eupátor frente a Roma en la I Guerra Mitridática. Por su parte, quiotas y rodios, que se convertirían en víctimas del rey durante el conflicto, también le erigieron inscripciones y estatuas, indicio de su popularidad en los años previos a la guerra[38]. Asimismo, a la inquietud directamente generada por las acciones de Eupátor en Anatolia, habría que añadir las intenciones de la *factio* marianista, predominante en la política romana y que, después de la victoria lograda sobre Yugurta, así como sobre cimbrios y teutones, se había propuesto restaurar el honor de Roma a través de las armas y la virtud, un ideal bien representado en la construcción del *templum Honoris et Virtutis Marianum*[39]. Esto explicaría el desplante de L. Apuleyo Saturnino (*tr. pl.* 103, 100 a.C.) a los embajadores enviados a Roma por Eupátor en el 102/101 a.C., con objeto de explicar los hechos acaecidos en Capadocia tras la muerte de Ariarates VII[40], a lo que seguiría una misión diplomática de Mario a Galacia y Capadocia, en el 99/98 a.C., que quizás ya pensaba en preparar el terreno para obtener el mando de una posible guerra

di Storia Antica in omaggio di Albino Garzetti, Génova, 1977, p. 89-123; McGing, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 64, 89-108, 122; L. Ballesteros, *L'an 88 av. J.-C.: présages apocalyptiques et propagande idéologique* in *DHA* 25/2, 1999, p. 83-90; id., *Mitrídates* [n. 1], p. 402-405.

[36] *OGIS* 368-369; *I.Délos* 1560-1561, 1564-1568, 2039-2040.

[37] *I.Délos* 1552, 1569-1574, 1576, 1581-1582.

[38] Cic., *Verr.* 2.2.159. Durrbach, *Choix* [n. 12], n. 113-114, 136-137; M. Segre, *Mitridate e Chio* in *Il Mondo Classico* 2, 1932, p. 129-132; L. Robert, *Sur des inscriptions de Chios* in *BCH* 59, 1935, p. 459-465; id., *Recherches épigraphiques* in *REA* 62, 1960, p. 345 [276-361]; P. Bruneau / J. Ducat, *Guide de Délos*, París, 1966, p. 140; P. *Bruneau*, *Contribution à l'histoire Délos* in *BC*, 92, 1968, p. 633-709; Ferguson, *Hellenistic Athens* [n. 12], p. 438-447; McGing, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 89-93; Mattingly, *Athens between Rome* [n. 1], p. 139; Mastrocinque, *Studi sulle guerre* [n. 25], p. 25; Erçiyas, *Wealth* [n. 5], p. 122-125, 134-146; P.-A. Kreuz, *Monuments for the King*: *Royal Presence in the Late Hellenistic World of Mithridates VI* in *Mithridates VI and the Pontic Kingdom*, Aarhus, 2009, p. 131-144. Sobre la polémica figura de Aristión y la adhesión de Atenas a la causa mitridática, vid.: S. Dow, *A Leader of the Anti-Roman Party in Athens in 88 BC* in *CPh* 37, 1942, p. 313-314; E. Badian, *Rome, Athens and Mithridates* in *AJAH* 1, 1976, p. 105-128; McGing, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 118-121; G. Bugh, *Athenion and Aristion* in *Phoenix* 46/2, 1992, p. 109-112; Ballesteros, *Mitrídates* [n. 1], p. 119-138; Mastrocinque, *Studi sulle guerre* [n. 25], p. 79-86; B. Antela, *Between Medeios and Mithridates* in *ZPE* 171, 2009, p. 105-108.

[39] Cic., *Pro Sest.* 116, *Pro Planc.* 78; Vitr. 3.2.5. C. Mackay, *Sulla and the Monuments: Studies in his Public Persona* in *Historia* 49, 2000, p. 161-210; Mastrocinque, *Studi sulle guerre* [n. 25], p. 25; E. Bertrand, *Sur les couronnes de Sylla (et sur la couronne civique à la fin de la République romaine et au début du Principat)* in *Hommages à F. Hinard*, París, 2010, p. 23-38.

[40] Diod. 36.15.1.

contra el Ponto[41]. Como quiera que fuese, una vez retomadas las riendas de la política internacional en Occidente en el 101 a.C., Roma continuó sin tomar medidas contundentes contra la expansión del Ponto en el Mar Negro. En este sentido, quizás habría que remarcar que Eupátor procurara mantener el vínculo diplomático con el Estado romano, en calidad de "amigo y aliado", cediendo, al menos en parte, en sus expectativas de expansión por Anatolia, a lo que habría que añadir que Roma no tuviera especial interés en el ámbito póntico.

3. *La expansión de Mitrídates Eupátor por el Mar Negro*

A pesar de las graves fricciones con los intereses romanos en Anatolia, que acabarían desembocando en las guerras mitridáticas, no puede decirse que Mitrídates Eupátor desarrollase una política de hostilidad premeditada hacia Roma. Con su expansión territorial por el Mar Negro, así como por Anatolia, el rey perseguía principalmente la creación de un Estado póntico reforzado, capaz de ejercer su hegemonía sobre las costas del Mar Negro y de neutralizar a los reinos rivales. Sin embargo, aunque no habría hecho más que desarrollar la misma política que sus antecesores desde Farnaces I, todos "amigos y aliados" de Roma, el éxito y la intensidad de su acción, que pretendía una unión política del ámbito póntico y que se benefició de la cierta debilidad mostrada por Roma en la última década del s. II a.C., hacía inevitable que tarde o temprano topara con los intereses romanos en Anatolia[42]. Así se entiende que Eupátor intentara mantener el vínculo con Roma hasta el último momento y que se viera sorprendido por el ataque lanzado sobre Ponto por el rey bitinio Nicomedes IV Philopator (94-74 a.C.) en el 89 a.C., a instigación del *propraetor* de Asia, C. Casio (*pr.* 90 a.C.), y del legado Mn. Aquilio (*cos.* 101 a.C.), ambos destacados miembros de la *factio* marianista[43]. Igualmente, Casio y Aquilio, carentes de tropas suficientes para iniciar un conflicto en toda regla, tampoco esperaban una reacción tan contundente por parte del rey póntico, que, hasta la fecha, siempre había acabado acatando los dictámenes de Roma[44].

[41] PLUT., *Mar.* 31; DIOD. 37.29.2. MEYER, *Geschichte des Königreichs* [n. 30], p. 92; MAGIE, *Roman Rule* [n. 1], p. 1093, 1098; GABBA, *Le origini* [n. 25], p. 193-345; E. S. GRUEN, *Roman Politics and the Criminal Courts, 149-78 B.C.*, Cambridge, 1968, p. 168; LUCE, *Marius* [n. 24], p. 166-168; M. SORDI, *La legatio in Cappadocia di C. Mario nel 99-98 a.C.* in *RIL* 107, 1973, p. 370-379; SHERWIN-WHITE, *Roman Foreign* [n. 1], p. 105; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 71-72, 76; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 60-71; SAPRYKIN, *The Unification* [n. 3], p. 202-203; MASTROCINQUE, *Studi sulle guerre* [n. 25], p. 25-27.

[42] BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 29-35.

[43] MEMN. 22.7; APP., *Mithr.* 11; D.C. 99.

[44] APP., *Mithr.* 19. BROUGHTON, *The Magistrates* [n. 25], II, p. 34-35, 42-43; E. BADIAN, *Foreign Clientelae, 264-70 BC*, Oxford, 1958, p. 289; LUCE, *Marius* [n. 24], p. 161-194; GLEW, *Mithridates* [n. 24], p. 380-405; SHERWIN-WHITE, *Ariobarzanes* [n. 24], p. 182; ID., *Roman Involvement* [n. 30], p. 75; ID., *Roman Foreign* [n. 1], p. 119-121; MCGING,

Mitrídates Eupátor inició su expansión por las costas del Mar Negro hacia el 111/110, sin suscitar en Roma reacción alguna[45]. El monarca póntico, "amigo y aliado", logró extender su hegemonía sobre los centros de Chersonesos Taurico, Olbia, Tyras, Theodosia, Pantikapaion, Phanagoria y Gorgippia[46], aprovechando, al igual que sus predecesores desde Farnaces I, la situación de vulnerabilidad de estas *poleis* ante la amenaza bárbara y la incapacidad de Roma a la hora de prestarles ayuda efectiva. En este sentido, se tiene constancia de un decreto de Olbia en honor de Neikeratos, hijo de Papias[47], de inicios o mediados del s. I a.C., que informa de la presión constante de los bárbaros sobre la *polis*. Esta grave situación explica el vínculo entre la ciudad y Eupátor, evidenciado en otro decreto en el que se honra a un comandante póntico, oriundo de Amisos, y que denotaría la presencia de una guarnición del rey[48]. Como colofón a sus campañas, desarrolladas entre los años 111/110 y 108/107 a.C., Eupátor fue reconocido rey del Bósforo cimerio, reino que le legó su último gobernante, Paerisades V[49]. A estos éxitos, el monarca póntico sumó, hacia el 105 y 101/100 a.C., la anexión de la Cólquide, que se hallaba fragmentada entre dinastas, lo que facilitó su conquista, que no su control, así como de Armenia Menor, por donde discurrían importantes rutas, cedida a Eupátor por su dinasta, Antipatros[50]. Igualmente, el rey póntico extendió su hegemonía sobre las *poleis* de la

The Foreign Policy [n. 1], p. 80-83, 108-131; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 84-96; ID., *Dos apuntes sobre Manio Aquilio (cos. 101 a.C.) in Habis* 30, 1999, p. 135-141; BRENNAN, *The Praetorship* [n. 21], II, p. 555-556.

[45] B. NIESE, *Straboniana VI. Die Erwerbung der Küsten des Pontus durch Mithridates VI* in *RhMus* 43, 1887, p. 567 [559-581]; REINACH, *Mithridate* [n. 13], p. 65-67; V. STRAZZULLA, *Mitridate VI gli sciti ed il regno bosporano fino al 62 d.C.* in *AAPel* 17, 1902-1903, p. 135-138; E. SALOMONE GAGGERO, *La lotta antirromana di Mitridate. Divergenze cronologiche nelle fonti* in *Sandalion* 2, 1979, p. 138 [129-141]; MAGIE, *Roman Rule* [n. 1], p. 1092; MINNS, *Scythians* [n. 1], p. 519; GAJDUCEVIC, *Das Bosporanische* [n. 1], p. 313; D. B. SHELOV, *Le royaume pontique de Mithridate Eupator* in *JS* 3-4, 1982, p. 248; BOFFO, *Grecità* [n. 2], p. 219-220; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 46-47, 50; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 45-46.

[46] *Syll*³ 709; *IOSPE* I² 352; STR. 7.4.3-7.

[47] *Syll*³ 730; *IOSPE* I² *34*.

[48] *IOSPE* I² *35*. A. WILHELM, *Köning Mithridates Eupator und Olbia* in *Klio* 29, 1936, p. 50-59; S. ZEBELEV, *Olbia et Mithridate Eupator (IosPE, I², 35)* in *Olbia* 1, 1940, p. 281-292 (en ruso; resumen en francés); ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic* [n. 3], p. 766, 1559; D. B. SHELOV, *Tyras and Mithridates Eupator* in *VDI* 80, 1962, p. 95-102 (en ruso; resumen en inglés); ID., *Le royaume pontique* [n. 45], p. 249; BELIN DE BALLU, *Olbia* [n. 9], p. 132-135; WASOVICZ, *Olbia pontique* [n. 9], p. 109; PIPPIDI, *I Greci* [n. 2], p. 135; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 47-48, 50-57; L. BALLESTEROS, *Notas sobre una inscripción de Ninfeo en honor de Mitrídates Eupátor, rey del Ponto* in *DHA* 21, 1995, p. 117 [111-117]; ID., *Mitrídates* [n. 1], p. 52-53; DANA / DANA, *Histoires locales* [n. 9], p. 109; KRAPIVINA, *Problems of the Chronology* [n. 9], p. 251.

[49] STR. 7.3.17, 7.4.3-6; IUST. 37.3.1-2, 38.7.4-5.

[50] STR. 11.2.13, 11.2.18, 12.3.1, 12.3.28; APP., *Mithr.* 15, 17; MEMN. 22.4; IUST. 38.7.10; EUTR. 5.1; OROS. 6.2.1. REINACH, *Mithridate* [n. 13], p. 79; J. A. R. MUNRO,

costa tracia, con las que, principalmente, estableció alianzas (*symmachiai*). En este sentido, un epígrafe de Apollonia, erigido en honor del *strategos* póntico Epitynchanon de Tarsos, informa de la *symmachía* que esta ciudad pareció establecer con Eupátor en un contexto anterior a la I Guerra Mitridática[51]. Asimismo, M. Terencio Varrón Lúculo (*cos.* 73 a.C.; *pr.* 76 a.C.), procónsul de Macedonia en el 72/71 a.C., lograría la rendición de Kallatis, Parthenopolis, Tomis, Istros, Burzaion, así como de Apollonia, Mesembria[52] y quizás de Odessos y Dionysopolis[53], lo que indicaría el vínculo de todas ellas con Eupátor. También resulta factible que Chalcedon e incluso Bizancio, acosada por los tracios[54], se acogieran a la protección del rey y, no en vano, éste haría escala en Bizancio después de su fiasco en el asedio de Kyzicos[55], hecho que le obligó a replegarse y que supuso el final de sus aspiraciones sobre Bitinia y Asia[56].

Mitrídates Eupátor procuró, de una manera sin precedentes, cohesionar las regiones del Mar Negro sobre las que había extendido su hegemonía y reforzar el vínculo de éstas con el Ponto, así como impulsar la recuperación de sus respectivas economías, muy mermadas a raíz de la amenaza bárbara[57]. En este

Roads in Pontus, Royal and Roman in *JHS* 21, 1901, p. 52-66; S. Zebelev, *L'abdication de Paerisadès et la révolution scythe dans les royaume du Bosphore* in *REG* 49, 1936, p. 17-37; Lordkipanidze, *Einige Fragen* [n. 33], p. 117-132; Shelov, *Colchis* [n. 33], p. 28-43; McGing, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 50, 58-61; Ballesteros, *Notas sobre una inscripción* [n. 46], p. 114; id., *Mitrídates* [n. 1], p. 53-54; Vinogradov, *Rhythms* [n. 9], p. 19.

51 *IGBulg.* I^2 392.

52 *IGBulg.* I^2 314a.

53 Liv., *Per.* 97; App., *Illyr.* 30; Sall., *Hist.* 4.18; Amm. 27.4.11; Eutr. 6.10; Fest. 9.3; Oros. 6.3.4.

54 Plb. 4.45.

55 Eutr. 6.6.3.

56 App., *Mithr.* 73-76; Plut., *Luc.* 9-11; Memn. 28.1-4; Sall., *Hist.* 4.69.14; Front. 4.5.21. Reinach, *Mithridate* [n. 13], p. 75; C.M. Danov, *Eine neue Inschrift aus Apollonia Pontica* in *JOAI* 30, 1936-37, p. 89-94; id., *Die Thraker* [n. 2], p. 111, 115-116; Magie, *Roman Rule* [n. 1], p. 327, 1092; Pippidi, *Les colonies grecques* [n. 2], p. 118; id., *Rome et les cités* [n. 2], p. 28; id., *I Greci* [n. 2], p. 143; id., *Scythica* [n. 2], p. 166; Sherk, *Roman and the Greek* [n. 1], p. 92 (n. 73); McGing, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 48, 57-58, 145-150; L. Ballesteros, *Mitrídates Eupátor, el último de los grandes monarcas helenísticos* in *DHA* 20/2, 1994, p. 123 [115-133]; id., *Notas sobre una inscripción* [n. 46], p. 117; id., *Mitrídates* [n. 1], p. 53, 226-232, 244-245; Brennan, *The Praetorship* [n. 21], II, p. 560-564.

57 Eupátor aplicó políticas de reconstrucción en los territorios conquistados, con objeto de recuperar su economía y drenar recursos. Al respecto, recordemos que, ya iniciadas las guerras mitridáticas, el rey ordenó la deportación a la Cólquide de los habitantes de Chios en el 86 a.C. (App., *Mithr.* 46-47; Memn. 23), aunque contemplando la repoblación de la ciudad con contingentes pónticos, entre los que distribuyó las tierras. Su actitud difirió de la de su yerno, Tigranes II de Armenia (95-55 a.C.), que, tras irrumpir en Capadocia y Cilicia en el 83 a.C., parece que sólo despobló los centros conquistados, sin aplicar políticas de restitución que posibilitaran su viabilidad (App., *Mithr.* 67; Str. 11.14.15; Plut., *Luc.* 26.1, 29.2-4, *Pomp.* 28.6; D.C. 36.37.6). Vid.: Reinach, *Mithridate*

sentido, resulta revelador que Eupátor, a parte de socorrer a la *polis* de Chersonesos Taurico ante los escitas, en virtud del tratado establecido con Farnaces I[58], le impusiera su protectorado, erigiéndose en su *prostates*[59]. Se trata de un claro indicio de la firme voluntad anexionadora del rey, que, no obstante, recibiría la gratitud de Chersonesos, así como de los otros centros intervenidos y defendidos por las tropas pónticas. Al respecto, existen dos decretos de la misma Chersonesos, uno en honor de un embajador mitridático, quizás el portador de la respuesta del rey a la petición de ayuda de la ciudad[60], y otro en el que se honra al general póntico Diophantos, hijo de Asklepiodoros, oriundo de Sinope[61], que protagonizaría tres campañas en la Táuride y que se enfrentaría con éxito a los escitas de Palakos y Saumakos[62]. Este último documento refleja de manera particular la apurada situación en la que se hallaba Chersonesos y, en general, todas las *poleis* de región a finales del s. II a.C. a raíz de la presión de los bárbaros, que acabarían siendo derrotados y ofreciendo su alianza al rey[63]. Asimismo, deja constancia del agradecimiento de Chersonesos al general y a las tropas pónticas que la habían defendido, a pesar de que esto pudiera haber supuesto la pérdida de su libertad, tal y como afirma Estrabón (7.4.3), lo que vislumbraría quizás los efectos balsámicos de la política restauradora emprendida por Eupátor en el inmediato postconflicto. Además, el hecho de que el epígrafe subraye que Diophantos fue el primero en dar al rey un triunfo sobre los escitas, quizás sea indicio de expediciones previas fallidas, lo que supondría un inicio más temprano de las campañas del monarca póntico en el Mar Negro septentrional[64]. En este contexto, las *poleis* de la región debieron sufrir

[n. 13], p. 181-182, 331; SEGRE, *Mitridate e Chio* [n. 38], p. 129-132; ROBERT, *Sur des inscriptions* [n. 38], p. 451-470; ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic* [n. 3], p. 943, 1559; MAGIE, *Roman Rule* [n. 1], p. 218, 224, 1104, 1108, 1209; WILL, *Histoire politique* [n. 30], II, p. 405; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 127-129; BERTRAND, *Inscriptions* [n. 22], n. 142; VIAL, *Les Grecs de la paix* [n. 25], p. 148-152; KALLET-MARX, *Hegemony* [n. 25], p. 128, 156, 264-273, 275, 283-285; P. SIEWERT, *Le deportazioni di Tigrane e Pompeo in Cilicia* in *Coercizione e mobilità umana nel mondo antico*, Milán, 1995, p. 225-229; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 154-160, 228, 407; I. ARRAYÁS, *Piratería, deportación y repoblamiento. La Anatolia meridional en el marco de las guerras mitridáticas* in *Klio* 95/1, 2013, p. 180-210.

58 *IOSPE* I^2 402.

59 STR. 7.4.3.

60 *IOSPE* I I^2 349.

61 *Syll*[3] 709; *IOSPE* I^2 352.

62 STR. 7.4.3-7.

63 APP., *Mithr.* 14.

64 Diophantos vencería también a Tasios, rey de la tribu sármata de los roxolanos, que se había aliado con el escita Palakos, quizás en las inmediaciones de Kalos Limen (STR. 7.3.17, 7.4.7). Vid.: P. FOUCART, *Décret de la ville de Chersonesos en l'honneur de Diophantos, général de Mithridate* in *BCH* 5, 1881, p. 70-87; REINACH, *Mithridate* [n. 13], p. 65-70; STRAZZULLA, *Mitridate VI* [n. 45], p. 138; MINNS, *Scythians* [n. 1], p. 519; ROSTOVTZEFF, *Pontus* [n. 1], p. 211-260; ID., *The Social and Economic* [n. 3],

importantes destrucciones, que dañaron sus *chorai* y mermaron su potencial económico, pudiendo haber sido menos intensas en la orilla este del Bósforo cimerio, en particular en Taman y Sindike, a tenor de su relevancia para el rey[65]. En cualquier caso, en sus dominios al norte y al este del Mar Negro, Eupátor permitió una cierta independencia económica a las *poleis* y procuró que desarrollaran al máximo su potencial, impulsando incluso políticas de restauración, con objeto de convertirlas en una fuente importante de recursos. Sin embargo, mientras que en la costa tracia sólo ejerció su hegemonía mediante alianzas con las diversas *poleis* (*symmachiai*), en el norte y el este del Mar Negro, el rey conquistó y anexionó[66]. Así llegó a desarrollar incluso una *chora basiliké*, similar a la existente en el Ponto, y puso a sus hijos y *phíloi* al frente de esos nuevos territorios, en calidad de *éparchoi*, que controló mediante el establecimiento de guarniciones en los centros urbanos y de enclaves militares en las áreas rurales (*phrouria* y *katoikiai*). Este proceso de reorganización territorial debió comenzar hacia el 108 a.C., cuando Eupátor fue reconocido rey del Bósforo y pasó a ser dominio ancestral de la dinastía póntica, junto al Ponto, Paphlagonia, Capadocia, Cólquide y Armenia Menor. Sin embargo, sería después de las campañas del propretor L. Licinio Murena entre los años 83 y 81 a.C., cuando el proceso debió intensificarse, a raíz de la sumisión de bosforanos y colcos en el 81/80 a.C., que se habían sublevado aprovechando los problemas por los que pasaba el rey y la ausencia de tropas pónticas, el grueso de las cuales se hallaba

p. 767-771, 1511-1512; ZEBELEV, *L'abdication* [n. 50], p. 30-34; GAJDUCEVIC, *Das Bosporanische* [n. 1], p. 317; Z.W. RUBINSOHN, *Saumakos: Ancient History, Modern Politics* in *Historia* 29, 1980, p. 50-70; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 46-47, 50-52, 61; BOFFO, *Grecità* [n. 2], p. 211-259, 369-405; PORTANOVA, *The Associates* [n. 30], p. 238; H. HEINEN, *Mithridates VI. Eupator und die Völker des nördlichen Schwarzmeerraums* in *HambBeitrA* 18, 1991, p. 151-165; A. V. SIMONENKO, *The Problem of the Sarmatian Penetration in the North Pontic Area According to Archaeological Data* in *Il Mar Nero* 1, 1994, p. 99-136; F. BOSI, *The Nomads of Eurasia in Strabo* in *The Archaeology of the Steppes*, Nápoles, 1994, p. 109-122; A. SKRIPKIN, *The Sarmatian Phenomenon* in *ibidem*, p. 279-285; BALLESTEROS, *Mitrídates Eupátor, el último* [n. 56], p. 123; ID., *Mitrídates* [n. 1], p. 45-50, 54, 427-430; ID., *Notas sobre una inscripción* [n. 48], p. 117; MASTROCINQUE, *Studi sulle guerre* [n. 25], p. 24-27; I. LEBEDYNSKY, *Les Sarmates*, París, 2002, p. 37-41, 52-53; VINOGRADOV, *Two Waves* [n. 9], p. 217-226; ID., *Rhythms* [n. 9], p. 19-20; C. KING, *The Black Sea*, Oxford, 2004, p. 46-48; ERÇIYAS, *Wealth* [n. 5], p. 124.

[65] STR. 7.4.5-6, 11.2.10. Existe una controvertida referencia a la fundación de una *polis* por parte de Diophantos, identificada con la Eupatorio citada por Estrabón (7.4.7), quizás un centro preexistente o una simple fortaleza *ex novo*. Vid.: REINACH, *Mithridate* [n. 13], p. 67-68; STRAZZULLA, *Mitridate VI* [n. 45], p. 152; D. S. RAEVSKIJ, *Le site de l'ancienne Eupatorii* in *VDI* 105, 1968, p. 127-133 (en ruso; resumen en francés); MINNS, *Scythians* [n. 1], p. 519; BOFFO, *Grecità* [n. 2], p. 244, 251; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 47.

[66] STR. 7.4.3-7.

en Anatolia[67]. Fue entonces cuando Eupátor confió el Bósforo a su hijo Machares y decidió lanzar una campaña contra los *achaei* de la costa oriental, que acabó en fiasco, con la que quizás pretendía unir el área bosforiana con la colca y crear así un gran dominio[68]. En cualquier caso, la reorganización territorial planteada por Eupátor en el norte y el este del Mar Negro no se culminó a raíz de la reanudación del conflicto mitridático en la primavera del 73 a.C. y de la derrota final del rey[69].

Prueba de las nuevas relaciones políticas y económicas que se establecieron en el Mar Negro en tiempos de Mitrídates Eupátor es la progresiva extensión, a partir de la última década del s. II a.C., de las acuñaciones del rey por las regiones sobre las que ejerció su hegemonía, en especial de las ciudades de Amisos y, en menor medida, de Sinope, lo que comportó la retirada de la circulación de las monedas de centros como Pantikapaion y Phanagoria, en el Bósforo cimerio[70]. En Chersonesos y Olbia, las monedas de Amisos son mayoritarias, seguidas de las de Sinope, siendo mucho menos abundantes las de Amastris, Pharnakeia, Latakia o Gazioura. Esto podría vincularse a un proceso de homogeneización monetaria impulsado por el rey en el ámbito del Mar Negro, con objeto de estabilizar las relaciones económicas entre sus dominios en el Ponto y Paphlagonia, y los territorios anexionados. No obstante, la proliferación de estas emisiones podría estar vislumbrando el pago de guarniciones

[67] App., *Mithr.* 64-66, 93; Str. 11.2.18, 13.4.17; Cic., *Pomp.* 4.9; Memn. 26.1-3; Oros. 6.2.12.

[68] App., *Mithr.* 67; Memn. 26.4.

[69] App., *Mithr.* 71; Plut., *Luc.* 8.2; Sall., *Hist.* 4.69.13; Liv., *Per.* 93; Oros. 6.2.13; Eutr. 6.6.2. Niese, *Straboniana VI* [n. 45], p. 579-580; Reinach, *Mithridate* [n. 13], p. 305; D. B. Shelov, *Machares, Ruler of Bosphorus* in *VDI* 143, 1978, p. 55-72 (en ruso; resumen en inglés); D. G. *Glew*, *Between the Wars. Mithridates Eupator and Rome, 85-73 BC* in *Chiron* 11, 1981, p. 109-130; B. C. McGing, *The Date of the Outbreak of the Third Mithridatic War* in *Phoenix 38, 1984, p. 12-18;* id., *The Foreign Policy* [n. 1], p. 54, 58-59, 132-136; id., *The Ephesian* [n. 23], p. 283-288; S. J. Saprykin, *Greek Cities and Rural Settlements of Bosporus under the Successors of Mithridates VI* in *Colloquenda Pontica*, Bradford, 1994, p. 43, 47-48 [43-56]; id., *The Chora in the Bosporan Kingdom* in *Surveying the Greek Chora*, Aarhus, 2006, p. 273-288; S. J. Saprykin / A. A. Maslennikov, *Bosporan Chora in the Reign of Mithridates VI Eupator and his Immediate Successors (part I)* in *Ancient Civilisations from Scythia to Siberia* 2/3, 1995, p. 279-281; Ballesteros, *Mitrídates* [n. 1], p. 191-197, 324-371; Brennan, *The Praetorship* [n. 21], II, p. 556-557, 562-564; Hojte, *The Administrative* [n. 15], p. 95-107.

[70] Munro, *Roads* [n. 50], p. 52-66; Robinson, *Ancient Sinope* [n. 3], p. 138-139, 247; Magie, *Roman Rule* [n. 1], p. 182, 185-186, 340; French, *The Roman Road-System* [n. 17], p. 698-729; Ballesteros, *Mitrídates* [n. 1], p. 241-242; O. P. Doonan, *Production in a Pontic Landscape: the Hinterland of Greek and Roman Sinope* in *Pont-Euxin et Commerce*, Besançon, 2002, p. 185-198; id., *Sinope* [n. 3], p. 1379-1402; S. Atasoy, *Amisos* in *Ancient Greek colonies in the Black Sea*, Tesalónica, 2003, p. 1331, 1339-1341 [1331-1377]; D. B. Erçiyas, *Heracleia Pontica-Amastris* in *ibidem*, p. 1403-1431.

mitridáticas, tropas auxiliares o incluso de mercenarios[71]. Asimismo, se tiene constancia de importantes emisiones de estateras y tetradracmas de Eupátor desde finales del s. II a.C., que se intensificarían a partir del 96/95 a.C. y, sobre todo, durante los años de conflicto con Roma. En lo relativo a la Cólquide, el rey emitió moneda de bronce desde Dioscurias, si bien es frecuente el hallazgo de emisiones cívicas del Ponto, así como estateras y tetradracmas reales[72]. En cualquier caso, las nuevas relaciones políticas y económicas promovidas por Eupátor en el Mar Negro, permitieron a las regiones costeras, sobre todo septentrionales, superar la grave crisis en la que habían caído a raíz de la amenaza bárbara, fomentando incluso los contactos con las tribus del interior, en los que las *poleis* ejercieron de intermediarias. Todo ello hizo que estos territorios se convirtieran en el granero del reino del Ponto y en una fuente básica de recursos que hizo posible la larga guerra contra Roma[73].

4. *La compleja geopolítica del ámbito balcánico*

En la costa oeste del Mar Negro, Mitrídates Eupátor ejerció su hegemonía sólo mediante alianzas con las *poleis* de la región (*symmachiai*). La proximidad de la provincia de Macedonia debió limitar la intervención del rey, menos consistente que en el litoral septentrional y oriental. No obstante, los graves problemas por los que pasó la provincia a finales del s. II a.C., con sus fronteras sometidas a la constante presión de los bárbaros, facilitaron la actividad de Eupátor en la costa tracia, en calidad de defensor de las *poleis* de la zona, que habrían reclamado su ayuda ante la incapacidad de Roma. Lo cierto es que la situación llegó

[71] Algunos centros acuñadores, como Pimolisa o Talaura, eran simples fortalezas, lo que vincularía sus emisiones, presentes en el Bósforo, al pago de tropas. Vid.: DE CALLATAŸ, *L'histoire des guerres* [n. 25], p. 136-137, 415-419; ID., *Coins and Archaeology. The (mis)use of Mithridatic Coins for Chronological Purposes in the Bosporan Area* in *Chronologies of the Black Sea Area in the Period c. 400-100 BC*, Aarhus, 2005, p. 131; ID., *The First Royal* [n. 5], p. 87-88; COUVENHES, *L'armée* [n. 19], p. 415-438.

[72] A.N. ZOGRAPH, *Les trouvailles des monnaies pontiques du temps de Mithridate à Olbia in Olbia* 1, 1940, p. 292-299 (en ruso; resumen en francés); M. J. PRICE, *Mithridates Eupator Dionysos and the Coinages of the Black Sea* in *NC* 8, 1968, p. 1-12; SHELOV, *Colchis* [n. 33], p. 42-43; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 59, 93-99; SAPRYKIN, *The Unification* [n. 3], p. 198-202; DE CALLATAŸ, *L'histoire des guerres* [n. 25], p. 296, 361; ID., *La chronologie des bronzes de Mithridate Eupator: révision et conséquences sur la datation des monnayages et des sites du Bosphore cimmérien* in *Cités grecques, sociétés indigènes et empires mondiaux dans la région nord-pontique*, Burdeos, 2002, p. 145-180; ID., *Coins and Archaeology* [n. 71], p. 119-136; ID., *La révision de la chronologie des bronzes de Mithridate Eupator et ses conséquences sur la datation des monnayages et des sites du Bosphore Cimmérien* in *Une Koinè pontique*, Burdeos, 2007, p. 271-308; ERÇIYAS, *Wealth* [n. 5], p. 115-120, 129-134, 162-173.

[73] STR. 7.4.6, 11.2.18; MEMN. 32-38; APP., *Mithr.* 69. MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 59-61; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 53-54; SAPRYKIN, *The Unification* [n. 3], p. 195, 199, 201-207.

ser muy preocupante en la provincia y, de hecho, un epígrafe de la ciudad macedónica de Lete, en Mygdonia, informa de cómo el propretor de Macedonia, Sex. Pompeyo (*pr.* 121 a.C.), abuelo de Cn. Pompeyo Magno (*cos.* 70, 55, 52 a.C.), murió en el 119 a.C., en el transcurso de una incursión de los escordiscos, que fueron finalmente derrotados por el cuestor M. Annio, a quien la inscripción honra[74]. Sin embargo, habría que esperar al 114 a.C. para que Macedonia fuera asignada a un gobernador de rango consular, en este caso a C. Porcio Catón (*cos.* 114 a.C.), un criterio que debió mantenerse hasta el 106 a.C. y que, a pesar de la severa derrota inicial sufrida por Catón ante los escordiscos[75], permitió a los romanos emprender diversas campañas en el interior de Tracia, sobre todo contra bessos y escordiscos. Es posible que Roma estableciera vínculos con las *poleis* del litoral oeste del Mar Negro o, como mínimo, reforzara los ya existentes, en el marco de las exitosas operaciones dirigidas por los procónsules C. Cecilio Metelo Caprario (*cos.* 113 a.C.) y M. Livio Druso (*cos.* 112 a.C.) en el 113/112 a.C. y 112/111 a.C., respectivamente, que concentraron sus esfuerzos en el valle del Axios, así como durante el proconsulado de M. Minucio Rufo (*cos.* 110 a.C.), entre el 110 y el 106 a.C., que fue artífice de dos campañas, la primera contra los escordiscos y la segunda contra los bessos y otros pueblos tracios[76], y que fue honrado en Delfos con una estatua ecuestre[77]. En este sentido, un epígrafe fragmentario de Kallatis recoge un tratado con Roma que, aunque fue datado en tiempos del procónsul M. Terencio Varrón Lúculo en el 72/71 a.C., que luchó también contra bessos y escordicos[78], se remontaría quizás a la última década del s. II a.C., cuando Municio Rufo llevó a su apogeo al poder romano en Tracia[79]. Aunque este tratado pudiera

[74] *Syll*^{3} 700. BROUGHTON, *The Magistrates* [n. 25], I, p. 527; F. PAPAZOGLOU, *Quelques aspects de l'histoire de la province de Macédoine* in *ANRW* II.7.1, 1979, p. 312 [302-369]; SHERK, *Roman and the Greek* [n. 1], p. 51-52 (n. 48); MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 64; BRENNAN, *The Praetorship* [n. 21], I-II, p. 346, 521-522, 584; L. AMELA, *Sexto Pompeyo, gobernador de Macedonia, y las invasiones escordiscas ca. 120-100 a.C.* in *Iberia* 7, 2004, p. 19-38.

[75] AMM. 27.4.4; D.C. 26.88; LIV., *Per.* 63; CIC., *Verr.* 2.3, 4.22; FLOR. 1.39.4; VELL. PAT. 2.8.1; EUTR. 4.24; FEST. 9.1.

[76] AMM. 27.4.10; FLOR. 1.39.5; FRONT. 2.4.3; LIV., *Per.* 63, 65; FEST. 9.2; EUTR. 4.25, 4.27.3; VELL.PAT. 2.8.2-3.

[77] *CIL* I^2 692; *Syll*^{3} 710A/C; *ILLRP* 337; *ILS* 8887. BROUGHTON, *The Magistrates* [n. 25], I, p. 535-539, 543, 547, 549, 552, 554; G. ALFÖLDY, *Des territoires occupés par les Scordisques* in *AAntHung* 12, 1964, p. 113 [107-127]; C. VATIN, *Les monuments de M. Municius Rufus à Delphes* in *BCH* 91, 1967, p. 407 [401-407]; PAPAZOGLOU, *Quelques aspects* [n. 74], p. 310-314; SHERK, *Roman and the Greek* [n. 1], p. 56 (n. 52); E. DRAKOPOULOS, *Titus Didius and his Macedonian Praetorship* in *AncW* 21, 1990, p. 123-124 [123-126]; KALLET-MARX, *Hegemony* [n. 25], p. 224-225; BRENNAN, *The Praetorship* [n. 21], II, p. 522-523.

[78] LIV., *Per.* 97; APP., *Illyr.* 30; AMM. 27.4.11; FRONT. 3.10.7; EUTR. 6.10; FEST. 9.3; HIERON., *Chron.* 71; OROS. 6.3.4.

[79] *CIL* I^2 2676; *ILLRP* 516.

interpretarse como un indicio de la inquietud de Roma ante la expansión mitridática en el Mar Negro y la posibilidad de que el rey pudiera incluso concretar alianzas con escitas, sármatas y tracios, resulta más factible ver en él una muestra del interés de los romanos por aproximarse a unas *poleis* que podían colaborar con ellos contra los bárbaros, así como de la necesidad de éstas de pactar con los romanos para optimizar su defensa, algo que evidencia la estatua erigida en Delfos a Municio Rufo para celebrar sus victorias sobre los bárbaros. Así pues, las campañas contra tracios y celtas, acompañadas de la firma de tratados como el de Kallatis, tendrían como principales objetivos la protección de la provincia de Macedonia y la consolidación de la hegemonía romana en el ámbito balcánico. En cualquier caso, la *lex de prouinciis praetoriis* del 100/99 a.C. no parece constituir un *terminus ante quem* del tratado entre Kallatis y Roma, pues los "amigos y aliados" sobre los que debía velar el gobernador de Macedonia según esta ley no serían las *poleis* del litoral oeste del Mar Negro, sino las ciudades libres y federadas del Chersoneso Tracio y la Kainike, incluida Bizancio, que, sin pertenecer a la provincia, quedaron bajo supervisión del gobernador romano y que eran factibles de ser protegidas dada su proximidad respecto a Macedonia[80].

Sin embargo, a pesar de los éxitos logrados, que supusieron sobre todo una considerable merma de los escordiscos, la guerra contra Yugurta en Numidia y la amenaza de cimbrios y teutones sobre la Galia e Italia, comportaron el repliegue de la política romana en los Balcanes, y Municio Rufo, que triunfó en agosto del 106 a.C., fue sucedido por pretores, carentes de capacidad militar suficiente. Así la actividad del propretor T. Didio (*cos.* 98 a.C., *pr.* 101 a.C.), entre los años 101 y 99 a.C., se limitó a consolidar la hegemonía romana en la costa tracia del Egeo, incorporando el Chersoneso Tracio y la Kainike, como indica la *lex de prouinciis praetoriis*[81], y a mantener a raya a dárdanos y maedi, sin que esto supusiera avances hacia el norte y el este[82]. Dadas las circunstancias,

[80] Cnidos, col. IV, l. 21-22. A. PASERINI, *Il testo dei Foedus del Roma con Callatis* in *Athenaeum* 13, 1935, p. 57-72; SALOMONE GAGGERO, *Relations politiques* [n. 2], p. 300; MATTINGLY, *Rome's Earliest* [n. 2], p. 239-252; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 57-58; L. D. LOUKOPOULOU, *Prouinciae Macedoniae finis orientalis: the Establishment of the Eastern Frontier* in *Two Studies in Ancient Macedonian Topography*, Atenas, 1987, p. 79-80 [63-100]; CRAWFORD, *Roman Statutes* [n. 26], p. 231-271 (n. 12); BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 244-245; A. AVRAM, *P. Vinicius und Kallatis. Zum Beginn der römischen Kontrolle der griechischen Städte an der Westküste des Pontos Euxeinos* in *The Greek Colonisation of the Black Sea Area*, Stuttgart, 1998, p. 128 [115-129]; ID., *Inscriptions de Scythie Mineure III (Kallatis)*, Bucarest-París, 1999, p. 114-115; ID., *Der Vertrag zwischen Rom und Kallatis*, Amsterdam, 1999; FERRARY, *L'essor* [n. 1], p. 322-323.

[81] Cnidos, col. IV, l. 5-31.

[82] BROUGHTON, *The Magistrates* [n. 25], I, II, III, p. 571, 3-4, 81; M. HASSALL *et alii*, *Rome and the Eastern* [n. 26], p. 204; PAPAZOGLOU, *Quelques aspects* [n. 74], p. 315-316; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 64; LOUKOPOULOU, *Prouinciae* [n. 80],

Roma continuó sin destinar los medios necesarios para proteger a las *poleis* de la costa oeste del Mar Negro con las que había establecido alianzas, lo que facilitó la intervención de Mitrídates Eupátor, rey "amigo y aliado", hegemónico en el litoral oriental y septentrional, que se erigió en la opción más clara de estas ciudades ante los bárbaros. Al respecto, existe una inscripción de Istros que recoge un decreto en honor del estratega Diógenes, hijo de Diógenes, natural de Amisos, enviado por el monarca póntico[83], a la que cabría unir una segunda procedente de Apollonia, ya aludida, en la que se honra a Epitynchanon, hijo de Menekrates, oriundo de Tarsos, que dirigía las tropas enviadas por Eupátor en cumplimiento de la *symmachía* establecida con la ciudad[84]. Ambos epígrafes, datados en la primera década del s. I a.C., constituyen claros testimonios de las alianzas concertadas entre el rey póntico y los centros griegos del litoral oeste del Mar Negro, a las que cabría añadir las establecidas con algunos dinastas tracios que le proporcionaron recursos y tropas[85]. La excepción más notable a este expansionismo póntico en la costa tracia, debió ser la *ciuitas libera* de Bizancio, colindante a la provincia y que, mediante un tratado desigual, permaneció bajo la atenta supervisión del gobernador de Macedonia. Sin embargo,

p. 72-81; DRAKOPOULOS, *Titus Didius* [n. 77], p. 123-124; A. W. LINTOTT, *The Roman Empire and its Problems in the Late Second Century* in *The Cambridge Ancient History*, IX, Cambridge, 1994, p. 32 [16-39]; KALLET-MARX, *Hegemony* [n. 25], p. 226-227; FERRARY, *Les gouverneurs* [n. 21], p. 161-193; BRENNAN, *The Praetorship* [n. 21], II, p. 523-525; SANTANGELO, *Sulla, the Elites* [n. 24], p. 23.

83 AE 1997, 1316; SEG 47, 1125.

84 *IGBulg*. I² 392. ROSTOVTZEFF, *The Social and Economic* [n. 3], p. 1559; MAGIE, *Roman Rule* [n. 1], p. 327, 1092; DANOV, *Eine neue Inschrift* [n. 41], p. 89-94; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 57-58; A. AVRAM / O. BOUNEGRU, *Mithridate VI Eupator et la côte ouest du Pont-Euxin. Autour d'un décret inédit d'Istros* in *Pontica* 30, 1997, p. 155-165; M. DANA, *Pontiques et étrangers dans les cités de la mer Noire: le rôle des citoyennetés multiples dans l'essor d'une culture régionale* in *Patrie d'origine et patries électives*, Burdeos, 2012, p. 252 [249-266].

85 Eupátor estableció también alianzas con las tribus bárbaras, que en ningún caso comportaron su incorporación en la estructura del reino. Entre sus aliados había escitas, sármatas, bastarnas y tracios, que contribuyeron con tropas y tributos (APP., *Mithr.* 13-15, 19, 41, 69, 71, 79, 108-109; IUST. 38.3.6-7; D.C. 36.9.3-4; PLUT., *Luc.* 16, *Mor.* 324c; STR. 11.6.8). Además, reanudarían las relaciones con las *poleis* que se hallaban bajo la protección del rey. Más inestable fue el vínculo de Eupátor con los bárbaros de la costa oriental, entre Gorgippia y Dioscurias, que le causaron continuos problemas. Recordemos la derrota sufrida ante los achaei hacia el 81 a.C., que frustró sus intenciones de unir la Cólquide con el Bósforo cimerio (APP., *Mithr.* 67; MEMN. 26.4). Igualmente, en el 66 a.C., durante su huida al Bósforo, el rey tuvo que luchar contra iberos y cotenos, así como con los aqueos (APP., *Mithr.* 101-102; PLUT., *Pomp.* 32.9), si bien Estrabón (11.2.13) comenta que éstos últimos, junto a los heniochi, le permitieron pasar y que fueron los zygi quienes le resistieron. Vid.: SALOMONE GAGGERO, *Relations politiques* [n. 2], p. 297-298, 305; MCGING, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 57-59, 61-62, 80; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 269, 277, 373, 427-430; COUVENHES, *L'armée* [n. 19], p. 422-426.

aunque esta estratégica ciudad fue el lugar donde se instaló el malogrado procónsul L. Valerio Flaco (*cos.suff*. 86 a.C.; *pr*. 93 a.C.) con sus legiones antes de cruzar el Helesponto[86], lo cierto es que, durante las guerras mitridáticas, Bizancio pudo caer bajo la influencia del rey póntico. En este sentido, cabe recordar que, en la primera fase del conflicto, Roma no sólo fue desalojada de Anatolia, sino que también tuvo que afrontar la invasión de Macedonia, lo que le supuso un importante retroceso en los Balcanes[87]. Igualmente, resulta significativo que Eupátor hiciera escala en Bizancio después de su fracasado asedio a Kyzicos, en el marco de la tercera y última fase de la guerra[88], lo que vislumbraría su sumisión al rey, junto a Apollonia, Kallatis, Parthenopolis, Tomis, Istros, Burzaion, Dionysopolis, Odessos y Mesembria, rendidas por Terencio Varrón en el 72/71 a.C.[89]. Cierto es que, tras la victoria parcial de Sila y la firma de los acuerdos de Dárdanos (Troade), en el verano del 85 a.C.[90], Eupátor fue confinado en sus dominios ancestrales[91]. Sin embargo, también lo es que Sila no pudo asegurar la situación, apremiado por volver a Italia para combatir a los cinno-marianistas, lo que quizás permitió al rey mantener su hegemonía en el litoral oeste del Mar Negro hasta el desenlace de la III Guerra Mitridática, que tendría como teatro de operaciones la costa de Bitinia y el Ponto, así como la Cólquide y el Bósforo cimerio, donde el monarca póntico tuvo que refugiarse después de ser derrotado por Pompeyo en Dasteira (Armenia Menor)[92].

[86] App., *Mithr*. 51.

[87] Broughton, *The Magistrates* [n. 25], II, p. 18, 59, 56, 53; E. Grzybek, *Roms Bündnis mit Byzanz (Tac. Ann. 12, 62)* in *MH* 37, 1980, p. 50-59; McGing, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 58; Ballesteros, *Mitrídates* [n. 1], p. 163; Brennan, *The Praetorship* [n. 21], II, p. 525-528.

[88] Eutr. 6.6.3.

[89] Liv., *Per*. 97; App., *Illyr*. 30; Amm. 27.4.11; Eutr. 6.10; Fest. 9.3; Oros. 6.3.4.

[90] App., *Mithr*. 56-58; Plut., *Sul*. 24.1-4, *Luc*. 4.1.

[91] Las duras medidas silanas aplicadas tras los acuerdos de Dárdanos fueron concebidas para represaliar a las *poleis* minorasiáticas, que habían destacado por su filo-mitridatismo, con Pérgamo y Éfeso a la cabeza, y las sumieron en una grave crisis (Plut., *Sil*. 25.4-5, *Luc*. 4.1-3, 20.4; App., *Mithr*. 62-63; Cic. *Att*. 5.13.1, 5.16.1-2, *Quin*. 1.12.35; Cassiod. *Chron*. 670). Vid.: McGing, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 131-132, 136-137; Vial, *Les Grecs de la paix* [n. 25], p. 158-164; Ballesteros, *Mitrídates* [n. 1], p. 180-189; Mastrocinque, *Studi sulle guerre* [n. 25], p. 91-94; C. Chandezon, *Guerre, agriculture et crises d'après les inscriptions hellénistiques* in *Économie grecque. La guerre dans les économies antiques*, Toulouse, 2000, p. 231-252; Santangelo, *Sulla, the Elites* [n. 24], p. 107-133; I. Arrayás, *El impacto de las guerras mitridáticas en la creación de una nueva clase dirigente. Evergetas y evergetismo en Asia Menor* in *Klio* 92/2, 2010, p. 369-387; id., *Elites en conflicto. El impacto de las guerras mitridáticas en las poleis de Asia Menor* in *Athenaeum* 101/2, 2013, p. 121-137.

[92] App., *Mithr*. 99-105, 115; Plut., *Pomp*. 32.1-15, 35.1; D.C. 36.47.3, 36.50.2-3; Liv., *Per*. 101; Str. 12.3.28; Front. 2.5.33; Eutr. 6.12.2-3; Flor. 1.40.22-25; Oros. 6.4.3-8, 6.5.1-3. Reinach, *Mithridate* [n. 13], p. 303; J. G. C. Anderson, *Pompey's Campaign against Mithridates* in *JRS* 12, 1922, p. 99-106; D. Magie, *The Final Defeat of Mithridates by Pompey* in *CW* 37, 1943-44, p. 237-238; McGing, *The Foreign Policy*

La victoria pompeyana, consumada en el año 63 a.C. con la muerte del rey, comportó la reorganización de la Anatolia septentrional y, en general, de todos los territorios que habían estado bajo hegemonía mitridática. Según los términos de la *lex Pompeia*, Bitinia y la mayor parte del reino del Ponto quedaron reunidos en una sola provincia[93], mientras que los territorios más difíciles de asumir por el sistema romano, como el interior del Ponto y el litoral oriental y septentrional del Mar Negro, fueron cedidos a reyes o dinastas *philos kai symmachos*, que, si bien lograron subsistir y ser reconocidos por Roma, vieron como su condición se precarizó[94]. Sin embargo, en lo relativo a la costa oeste del Mar Negro, Pompeyo no pareció intervenir y la región permaneció bajo la supervisión de los gobernadores de Macedonia. En este sentido, cabe remarcar que esta provincia, afectada por las guerras mitridáticas, aunque no en el mismo grado que las regiones anatólicas, continuó sufriendo la presión de los bárbaros, que ni mucho menos cesó tras las exitosas campañas de finales del s. II a.C., y lo cierto es que, en el 85/84 a.C., al acabar la I Guerra Mitridática, se produciría una nueva incursión de los escordiscos, junto a dárdanos y maedi, que se saldó

[n. 1], p. 56; KALLET-MARX, *Hegemony* [n. 25], p. 324; BALLESTEROS, *Mitrídates* [n. 1], p. 265-269; L. AMELA, *Cneo Pompeyo Magno*, Madrid, 2003, p. 129-132, 135-139, 155-160.

93 G. VITUCCI, *Gli ordinamenti costitutivi di Pompeo in terra d'Asia* in *RAL* 2, 1947, p. 428-447; WELLESLEY, *The Extent* [n. 30], p. 293-318; A. J. MARSHALL, *Pompey's Organisation of Bithynia-Pontus: Two Neglected Texts* in *JRS* 58, 1968, p. 103-109; E. OLSHAUSEN, *Pontos und Rom (63 v. Chr.-64 n. Chr)* in *ANRW* II.7.2, 1980, p. 903-912; S. J. SAPRYKIN, *Poleis of Mithridates Eupator and Politeai of Pompey the Great in Eastern Anatolia: Methods of Comparison* in *Index* 20, 1992, p. 163-167; R. SYME, *Anatolica*, Oxford, 1995, p. 111-124; P. GUINEA, *Notas sobre la organización pompeyana de la provincial de Bitinia y Ponto* in *Gerión* 17, 1999, p. 317-329; G. WESCH-KLEIN, *Bithynia, Pontus et Bithynia, Bithynia et Pontus – ein Provinzname im Wandel der seit* in *ZPE* 136, 2001, p. 251-256; AMELA, *Cneo Pompeyo* [n. 92], p. 161-170; J. M. HOJTE, *From Kingdom to Province: Reshaping Pontos after the Fall of Mithridates VI* in *Rome and the Black Sea Region*, Aarhus, 2006, p. 15-30; J. M. MADSEN, *Eager to be Roman*, Londres, 2009, p. 27-57; C. STEEL, *The lex Pompeia de provinciis of 52 B.C.: a Reconsideration* in *Historia* 61/1, 2012, p. 83-93.

94 APP., *Mithr.* 105-106, 113-114; CIC., *Sest.* 59, *Deiot.* 13, *Fam.* 15.1.2, 15.2.2; D.C. 36.53.5, 49.32-33; STR. 12.2.1, 12.3.13-14, 12.5.2, 14.5.18; EUTR. 6.14.1. R. D. SULLIVAN, *Dynasts in Pontus* in *ANRW* II.7.2, 1980, p. 913-930; ID., *The Dynasty of Cappadocia* [n. 32], p. 1155-1156; ID., *Near Eastern* [n. 32], p. 51-58, 96-105, 151-177, 185-198, 280-291; T. B. MITFORD, *Roman Rough Cilicia* in *ANRW* II.7.2, 1980, p. 1230-1261; D. C. BRAUND, *Rome and the Friendly King*, Nueva York, 1984, p. 41-42, 108; SYME, *Anatolica* [n. 93], p. 170; A. RAGGI, *The First Roman Citizens among Eastern Dynasts and Kings* in *Kingdoms and Principalities in the Roman Near East*, Stuttgart, 2010, p. 81-97; A. PRIMO, *The Client Kingdom of Pontus between Mithridatism and Philoromanism* in *ibidem*, p. 159-179; M. FACELLA, *Advantages an Disadvantages of an Allied Kingdom: the Case of Commagene* in *ibidem*, p. 181-197; O. HEKSTER, *Kings and Regime Change in the Roman Republic* in *Imperialism, Cultural Politics and Polybius*, Oxford, 2012, p. 199-202.

con el incendio del santuario de Delfos[95]. La situación hizo que Macedonia se confiara nuevamente a consulares, desde Cn. Cornelio Dolabella (*cos.* 81 a.C.) hasta el ya aludido Terencio Varrón, procónsul de la provincia en el 72/71 a.C., lo que posibilitó lanzar operaciones a gran escala que alcanzaron el Danubio y que, con Terencio Varrón, se lograra el control del litoral tracio desde Apollonia a Istros[96]. El hecho de que su hermano L. Licinio Lúculo (*cos.* 74 a.C.; *pr.* 78 a.C.), entonces al mando de la guerra contra Eupátor en tierras minorasiáticas, lograra paralelamente la expulsión del rey de sus dominios ancestrales, podría vislumbrar la existencia de una política concertada en los Balcanes y Anatolia. No obstante, lo más probable es que las campañas de Terencio Varrón se inscribieran simplemente en el marco de la política romana desarrollada en los Balcanes, con independencia de la guerra en Anatolia, y lo cierto es que, a partir del 71 a.C., Macedonia fue nuevamente asignada a pretores. Asimismo, las campañas emprendidas por los procónsules de Macedonia entre el 80 y el 71 a.C., no hicieron más que reproducir el patrón de las realizadas entre el 113 y el 106 a.C. y, en general, fueron dirigidas hacia las mismas regiones, aunque llegando más lejos. Además, tampoco dieron lugar a una auténtica ocupación de los territorios conquistados entre la provincia y el Danubio, lo que debió suponer la adopción de una forma de control indirecto en el que jugaron un rol básico las *poleis* de litoral oeste Mar Negro[97]. En este sentido, cabe recordar que las ciudades de la costa tracia, a pesar de los tratados firmados con Roma en el s. II a.C., habían acabado buscando la protección de Eupátor, que instaló guarniciones en ellas con el objetivo aparente de defenderlas ante los bárbaros. Esto supone que los procónsules de Macedonia, en especial Terencio Varrón, tuvieron que forzarlas a capitular, lo que trajo consigo la anulación de los tratados previos y que se vieran obligadas a recibir guarniciones romanas e incluso a asumir el acuartelamiento de los ejércitos durante el invierno con todo lo que ello implicaba, tal y como atestiguan sendas inscripciones de Mesambria y Dionysopolis[98]. Cierto es que apenas se conocen las circunstancias en que estas *poleis* cayeron en manos de Terencio Varrón, dejando a un lado el caso de Apollonia, donde se sabe de la presencia de una guarnición póntica mandada

[95] App., *Mithr.* 55; Plut., *Sul.* 23; Liv., *Per.* 83; Eutr. 5.7.1. P. Delev, *The Burning of the temple at Delphi, the Roman Governor L. Scipio and the Rout of the Scordisci* in *Armées grecques et romaines dans le nord des Balkans*, Gdansk 2013, p. 91-103.

[96] Liv., *Per.* 97; App., *Illyr.* 30; Amm. 27.4.10-11; Front. 3.10.7; Eutr. 6.10; Fest. 9.3; Oros. 6.3.4.

[97] Broughton, *The Magistrates* [n. 25], II, p. 65, 70-71, 74, 80, 83-84, 86, 89, 93, 109, 114, 118-119, 124, 129, 206; Papazoglou, *Quelques aspects* [n. 74], p. 317; Brennan, *The Praetorship* [n. 21], II, p. 528-533; Ferrary, *Les gouverneurs* [n. 21], p. 161-193; Amela, *Sexto* [n. 74], p. 31-32.

[98] *IGBulg.* I^2 313, 314a.

por Epitynchanon de Tarsos[99] y que parece que resistió a los romanos[100]. Sin embargo, nada impide que las otras ciudades contaran también con guarniciones pónticas, que, quizás, en lugar de combatir, decidieran rendirse o abandonar la plaza ante el retroceso mitridático en Anatolia, algo que no eximió a estos centros de la instalación de guarniciones romanas, al mando de un *praefectus praesidii*, ni del *hospitium militare*, tal y como se constata en Mesambria y Dionysopolis[101]. Asimismo, la ausencia de una auténtica política de ocupación de los territorios conquistados al norte de la provincia hizo que los avances de Terencio Varrón resultaran tan efímeros como los logrados por M. Minucio Rufo a finales del s. II a.C. y, durante el gobierno del procónsul C. Antonio Hibrida (*cos.* 63 a.C., *pr.* 66 a.C.) entre el 62 y el 60 a.C., se perdió el control de las *poleis* del litoral[102]. Esa falta de consistencia de la actividad romana al norte de la provincia debió contribuir al recrudecimiento de la presión de los bárbaros, lo que motivó que, desde el 64 a.C., Macedonia fuera nuevamente asignada a consulares, como el aludido Antonio Hibrida, que, sin embargo, no pudo evitar la derrota ante los tracios y la merma de la influencia romana en el Mar Negro occidental[103]. Además, a esa decisión de volver a enviar consulares a Macedonia pudo contribuir también la sospecha de que Eupátor, obligado por Pompeyo a abandonar Anatolia y a huir hacia la Cólquide y el Bósforo cimerio, estuviera reclutando un nuevo ejército entre los bárbaros del Mar Negro septentrional con objecto de lanzar una gran campaña hacia Occidente que pudiera amenazar Italia[104]. No obstante, parece difícil que el rey, acuciado por los problemas, pretendiera ir más allá de consolidar su autoridad en el Bósforo para, en el momento oportuno, recuperar sus dominios en Anatolia[105]. Por desgracia, el conocimiento de la política senatorial entre los años 72 y 64 a.C. resulta limitado y tampoco se dispone de datos claros sobre el gobierno de Antonio Hibrida, que, tras ser vencido por los dárdanos, afrontó la sublevación de los aliados en Mesia, apoyados por los bastarnas, quizás a raíz de las exigencias

[99] *IGBulg*. I^2 392.

[100] Eutr. 6.10.

[101] Reinach, *Mithridate* [n. 13], p. 75; Rostovtzeff, *The Social and Economic* [n. 3], p. 1559; Pippidi, *Les colonies grecques* [n. 2], p. 118; id., *Rome et les cités* [n. 2], p. 28; id., *I Greci* [n. 2], p. 143; id., *Scythica* [n. 2], p. 166; Danov, *Eine neue Inschrift* [n. 41], p. 89-94; id., *Die Thraker* [n. 2], p. 111; Ballesteros, *Mitrídates* [n. 1], p. 53, 244-245; Brennan, *The Praetorship* [n. 21], II, p. 531; T. Ñaco, *Guarniciones republicanas y los daños colaterales en ciudades helenísticas: algunos ejemplos* in *Dialéctica histórica y compromiso social*, Madrid, 2010, p. 929-940.

[102] Liv., *Per.* 103; D.C. 38.10.1-3, 51.26.5; Cic., *Att.* 1.12.1-2, *Fam.* 5.5-6.

[103] Broughton, *The Magistrates* [n. 25], II, p. 61, 138, 151,165, 175, 180, 184; Brennan, *The Praetorship* [n. 21], II, p. 533-535.

[104] App., *Mithr.* 102, 109; Plut., *Pomp.* 41; D.C. 37.11.1; Flor. 1.40.15.

[105] Magie, *Roman Rule* [n. 1], p. 1229; Sherwin-White, *Roman Foreign* [n. 1], p. 203-206; McGing, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 165; Ballesteros, *Mitrídates* [n. 1], p. 277-282; King, *The Black Sea* [n. 64], p. 49.

romanas[106]. En este sentido, si bien no hay datos sobre la actitud de las *poleis* de la costa oeste del Mar Negro, es factible que causaran defección, a tenor de cómo habían sido forzadas a recibir guarniciones romanas y a asumir el *hospitium militare*. Sin embargo, después del fiasco de Antonio Hibrida, sorprende el envío a Macedonia de pretores, con la excepción de L. Calpurnio Pisón Censorino (*cos.* 58 a.C.; *pr.* 61 a.C.), procónsul de la misma del 57 al 55 a.C.[107], algo que solamente se explica en base a cuestiones de política interna romana difíciles de concretar. Sólo con M. Licinio Craso (*cos.* 30 a.C.), procónsul de Macedonia entre el 30 y el 28 a.C., se consolidaría la hegemonía romana en los Balcanes, en el marco de una política más amplia, impulsada desde Iliria y Macedonia, que culminó con la creación de las provincias danubianas[108]. No obstante, las insurrecciones de las poblaciones sometidas y las incursiones de las tribus bárbaras continuaron[109]. En definitiva, la organización por parte de Roma de los territorios a orillas del Mar Negro se haría a partir de dos provincias, Macedonia y Asia, y acabaría de tomar forma ya en la segunda mitad del s. I d.C., con la provincialización irreversible de Tracia y el Ponto, perdurando sólo como reino cliente de cierta entidad el Bósforo cimerio. Así definido, el ámbito póntico constituyó una prolongación del *limes* danubiano, que separaba el Imperio romano de los territorios septentrionales habitados por los bárbaros, así como del Imperio parto[110].

5. *A modo de colofón*

El reino póntico desarrolló una clara política de expansión por las costas del Mar Negro desde tiempos de Farnaces I. Aunque obligado a renunciar a sus

[106] D.C. 38.10.1-3.

[107] Cic., *Sest.* 93-94, *Pis.* 55.

[108] D.C. 51.23.2-27.

[109] Broughton, *The Magistrates* [n. 25], II, p. 179, 193, 197, 202-203, 210, 218, 247, 265, 350-351, 397, 402, 408, 426; Avram, *P. Vinicius* [n. 80], p. 115-129; Brennan, *The Praetorship* [n. 21], II, p. 535-539; Lebedynsky, *Les sarmates* [n. 64], p. 52-53; Ferrary, *Les gouverneurs* [n. 21], p. 161-193; id., *L'essor* [n. 1], p. 323-324; M. Dana / D. Dana, *L'intégration des indigènes dans les structures civiques de deux cités du Pont Gauche à l'époque impériale* in *Groupes et associations dans les cités grecques*, Ginebra, 2013, p. 277-305.

[110] Sullivan, *Dynasts in Pontus* [n. 94], p. 926-930; id., *Near Eastern* [n. 32], p. 158-163; Braund, *Rome and the Friendly* [n. 94], p. 48-50; McGing, *The Foreign Policy* [n. 1], p. 167; K. Nawotka, *The Attitude towards Rome in the Political Propaganda of the Bosporan Monarchs* in *Latomus* 48, 1989, p. 326-338; id., *Asander of the Bosporus: his Coinage and Chronology* in *AJN* 3-4, 1992, p. 21-48; H. Heinen, *Mithridates von Pergamon und Caesars bosporanische Pläne. Zur Interpretation von Bellum Alexandrinum 78* in *E fontibus haurire*, Paderborn, 1994, p. 63-79; id., *Rome et le Bosphore: notes épigraphiques* in *CCGG* 7, 1996, p. 81-101; Saprykin, *Greek Cities* [n. 69], p. 43, 53-54; id., *The Kingdom of Bosporus at the Turn of the Common Era: Barbarian and Roman Impact* in *Une Koinè pontique*, Burdeos, 2007, p. 309, 314-316; Ferrary, *L'essor* [n. 1], p. 324; Primo, *The Client Kingdom* [n. 94], p. 161-169.

aspiraciones sobre Anatolia tras su derrota del 179 a.C., el rey logró ser reconocido como "amigo y aliado" de los romanos y redirigió su afán expansionista hacia el Mar Negro, más allá de Anatolia. La incapacidad de Roma para ayudar de manera efectiva a las *poleis* de las lejanas costas del Mar Negro, que sufrían el acoso de escitas y sármatas, ofreció a Farnaces I y a sus sucesores la oportunidad de intervenir, a pesar de reconocer la hegemonía romana, en respuesta a las peticiones de ayuda de las ciudades amenazadas. Así lo indicaría el aludido tratado de ayuda mutua firmado con Chersonesos Taurico[111] o el testimonio relativo al envío de una embajada de Odessos ante Farnaces I para combatir seguramente a los bastarnas[112]. Sin embargo, en las *poleis* a orillas del Mar Negro, aunque pudiera intuirse la existencia de luchas entre facciones de las élites cívicas, algunas proclives a aliarse con el Ponto y a permitir su intervención con objeto de imponerse, lo cierto es que la presión de los bárbaros, unida a la incapacidad de los romanos para ayudarlas militarmente, parece haber sido el principal estímulo que las habría movido a buscar la alianza con el Ponto y a consentir su intervención política y militar. Así, el reino póntico, aún reconociendo la hegemonía de Roma, inició una exitosa política de expansión por el Mar Negro y se hizo con el control de las *poleis* ubicadas en su litoral norte y oeste, amenazadas por escitas y sármatas, y por tracios y celtas, respectivamente. Sin embargo, Farnaces I no pretendía aún un dominio total del Mar Negro, que quedaba muy lejos de sus posibilidades, sino reforzar su reino ante los Estados rivales, logrando el control de áreas de gran potencial económico como la Táuride. Farnaces I solo pudo establecer contactos fluidos con Chersonesos y Odessos, y no fue hasta el reinado de su hijo, Mitrídates V, que mantuvo la política de sumisión a Roma, cuando se intensificó el vínculo con el Bósforo cimerio, apreciándose la llegada de individuos oriundos de Amisos y Sinope, así como de Paphlagonia, y la presencia de moneda póntica sobre todo de Amisos. Así se daría un paso importante en la cohesión económica del Mar Negro, que constituiría el preámbulo de la unión política pretendida por Mitrídates Eupátor, entre los años 111/110 y 90/89 a.C., cuando Chersonesos, Olbia, Tyras, Pantikapaion y Theodosia, así como Taman, el Bósforo y la Cólquide, pasaron sucesivamente a formar parte del reino del Ponto y se detecta el auge en las relaciones entre las regiones septentrionales y orientales del Mar Negro, y los centros pónticos de Amisos y Sinope.

A pesar del temprano interés de Roma por el control del tráfico marítimo entre el Mar Negro y el Mediterráneo, evidenciado en la *lex Sempronia de uectigalibus* y la *lex portoria Asiae*, éste fue parcial en el ámbito del Mar Negro. La mayor parte de las citas textuales indican que los éxitos del rey póntico en el Bósforo y la Cólquide, así como sus victorias sobre escitas, sármatas, bastarnas y otros pueblos del Mar Negro septentrional, no inquietaron a Roma, al tratarse quizás

[111] *IOSPE* I^2 402.
[112] *IGBulg*. I^2 40.

de unos territorios lejanos, sobre los que no tenía especial interés. Además, que Eupátor fuera "aliado y amigo" suponía que contribuía indirectamente a extender la hegemonía romana a aquellas regiones. Asimismo, entre los años 113 y 101 a.C., Roma estuvo enfrascada en las guerras contra cimbrios y teutones, y contra el númida Yugurta, una complicada coyuntura que debió contribuir a su laxa actitud ante el expansionismo póntico en el Mar Negro y que impulsó el proyecto de unión política pretendido por Eupátor, así como la intervención del rey en la misma Anatolia, lo que acabaría constituyendo el germen de las guerras mitridáticas. En el litoral norte y este del Mar Negro, Eupátor anexionó y asignó esos territorios a sus *phíloi*, contemplando quizás cierta autonomía económica para favorecer su desarrollo. En este sentido, es reveladora la difusión de las emisiones del rey, en especial de Amisos, que vislumbraría el intento de estabilizar los vínculos entre el Ponto y los territorios anexionados en el Mar Negro. Sin embargo, en lo relativo al litoral oeste, el rey ejerció su hegemonía mediante *symmachiai* con las diversas *poleis* de la región. Este fue el caso de Istros, Apollonia, Mesembria y, quizás, de Bizancio, donde Eupátor hizo escala tras su fracaso en Kyzicos, así como de los centros que se rindieron a Terencio Varrón en el 72/71 a.C., afines al rey. Al respecto, cabe destacar la cercanía de la provincia de Macedonia, lo que debió limitar la intervención del rey póntico. Cierto es que los graves problemas de la provincia, sometida a la presión de los bárbaros, facilitó la actividad de Eupátor en la costa tracia, erigido en la única opción de las *poleis* ante los bárbaros. Sin embargo, la presencia de la provincia romana debió ejercer cierto efecto disuasorio en el rey, que, no obstante, pudo mantener su hegemonía en el litoral oeste del Mar Negro hasta el final de la III Guerra Mitridática. Asimismo, si bien la conclusión del conflicto comportó la reorganización total de la Anatolia septentrional y, en general, de todos los territorios que habían estado bajo la hegemonía de Eupátor, en lo que respecta al litoral oeste del Mar Negro, no parece que se interviniera y, simplemente, permaneció bajo la competencia de los gobernadores de Macedonia. En este sentido, ni siquiera las exitosas campañas de Terencio Varrón dieron lugar a una auténtica ocupación de los territorios conquistados entre la provincia y el Danubio, lo que debió contribuir al recrudecimiento de la presión de los bárbaros y a la pérdida de control de las *poleis* de la costa, que habían sido sometidas a duras represalias por su afinidad con el rey póntico. Sólo con M. Licinio Craso, procónsul de Macedonia del 30 al 28 a.C., se consolidó la hegemonía romana en los Balcanes, en el marco de una política que culminó con la creación de las provincias danubianas.

Universitat Autònoma de Barcelona. Isaías ARRAYÁS MORALES.

Der Hohepriester und die Vorstellung von der *autonomia* Judäas

1. *Einleitung*

Von der Rückkehr des Volkes Israel aus dem Exil bis zur Zerstörung des zweiten Tempels durch die Römer kannte das Volk Israel sowohl in Zeiten der Unabhängigkeit als auch während der persischen, seleukidischen und römischen Fremdherrschaft fünf verschiedene Regierungsformen. Die Leitung des Gemeinwesens konnte erstens in den Händen eines Hohepriesters liegen, zweitens eines Königs, der in Personalunion Hohepriester war, drittens eines Königs, dem ein Hohepriester beigeordnet war, viertens eines Ethnarchen, der gleichzeitig Hohepriester war, oder fünftens eines Ethnarchen, der nicht über die Hohepriesterfunktion verfügte. Die einzige Konstante bis zur Zerstörung des zweiten Tempels war das Amt des Hohepriesters, der neben seiner religiösen Funktion bisweilen auch politische Macht ausüben konnte. Deshalb gilt es in den folgenden Ausführungen, die Position und Funktion des Hohepriesters in der Zeit der römischen Dominanz seit 63 v. Chr. genauer zu beleuchten. Dabei wird es nicht um die jeweils historisch amtierenden Hohepriester gehen, da das Amt realpolitisch seit 63 v. Chr. unbedeutend und häufig durch das ihm beigefügte Synhedrion eingeschränkt war. Es soll vielmehr danach gefragt werden, welche Position die gesellschaftlichen Eliten dem Amt eines Hohepriesters in ihrem Gemeinwesen zugewiesen sehen wollten. Diese Frage ist wiederum auf das engste verknüpft mit der steten Forderung der Eliten, auch unter einer Fremdherrschaft als autonomes und freies Gemeinwesen existieren zu können. Wie verhalten sich also je das Amt des Hohepriesters, der Wunsch nach Autonomie und die faktische römische Herrschaft zueinander? Es geht im Folgenden also eher um eine ideengeschichtliche Betrachtung der Hohepriesterfunktion als um das konkrete Agieren bestimmter priesterlicher Eliten.

Ein Problem bei der Beantwortung dieser Frage ergibt sich aus dem undifferenzierten und tendenziösen Bild, welches die Hauptquelle Flavius Josphus über die jüdische(n) Elite(n) liefert. So lässt sich zunächst lediglich festhalten, dass die jüdische Elite kein monolithischer Block war. Die unterschiedlichen Kreise der Elite lernen wir vor allem dann kennen, wenn sie Gesandtschaften nach Rom sandten und ihre Interessen über die Appellation an die Vertreter der römischen Herrschaft durchzusetzen versuchten. Mit Hilfe der literarisch überlieferten Gesandtschaftsberichte ist auf diese Weise indirekt auch der hier im Erkenntnisinteresse stehende innerjüdische Diskurs über den Status des

Latomus 73, 2014

Gemeinwesens unter römischer Vorherrschaft in Umrissen nachzuzeichnen. Einen Schlüssel zu diesem Diskurs liefern einerseits die Ereignisse nach dem Tod der jüdischen Königin Salome Alexandra und andererseits die Vorkommnisse nach dem Tod des Herodes. Jeweils drei jüdische Gesandtschaften antechambrierten im ersten Fall bei Pompeius und im zweiten Fall bei Augustus, um beim römischen Machthaber jeweils unterschiedliche Forderungen durchzusetzen. Es ist sehr wahrscheinlich, dass die drei Gesandtschaften auch drei Positionen innerhalb einer gespaltenen jüdischen Führungsschicht vertraten. Problematisch ist die hier aufgeworfene Fragestellung nach der Einstellung der Eliten aber trotzdem vor allem deshalb, weil schwer zu beurteilen ist, ob sich in den im Nachhinein verfassten Berichten der antiken Autoren wirklich die Wünsche der jeweiligen Zeitgenossen formuliert finden oder ob die betreffenden Autoren nicht möglicherweise Konzepte entwerfen oder römische Meinungen spiegeln, mit denen die jeweils aktuelle römische Herrschaftsform legitimiert werden sollte, ohne dass dabei historisch tatsächlich geführte innerjüdische Diskurse verarbeitet wurden.

2. *Die jüdischen Gesandtschaften an Pompeius*

Spätestens 140 v. Chr. hatten die Juden ihre Unabhängigkeit von den Seleukiden erkämpft,[1] doch erst seit dem Jahr 104 v. Chr. führten die hasmonäischen Herrscher den Königstitel.[2] Mit dem Tod der Königin Salome Alexandra, der Witwe des Alexander Iannaios, im Jahr 67 v. Chr. begann der Abstieg der Dynastie,[3] weil zwischen den beiden Söhnen der Königin ein Konflikt um die Thronfolge entbrannte. Aristobulos II. hatte seinen Bruder Hyrkanos II., den amtierenden König und Hohepriester,[4] von seinem Königsthron vertrieben. Dieser Streit

[1] Vgl. zur Neuordnung des Ostens V. Burr, *Rom und Judäa im 1. Jahrhundert v. Chr. (Pompeius und die Juden)* in *ANRW* 1/1, 1972, S. 875–886 (S. 875-877); U. Baumann, *Rom und die Juden. Die römisch-jüdischen Beziehungen von Pompeius bis zum Tode des Herodes (63 v. Chr. – 4 v. Chr.)*, Frankfurt, [2]1986, 1–48; A. N. Sherwin-White, *Roman Foreign Policy in the East, 168 B.C. to A.D. 1*, London, 1984, 186–234; G. Wirth, *Pompeius im Osten* in *Klio* 66, 1984, S. 574–580; A. Kasher, *Jews and Hellenistic Cities in Eretz-Israel: Relations of the Jews in Eretz-Israel with the Hellenistic Cities during the Second Temple Period (332 BCE–70 CE)*, Tübingen, 1990, S. 175–179.

[2] Ios., *Bell. Iud.* I, 70; *Ant. Iud.* XIII, 301; Münzen mit dem Königstitel: Y. Meshorer, *Ancient Jewish Coinage I: Persian Period through Hasmonaeans*, New York, 1982, Taf. 4–24; vgl. E. S. Gruen, *Heritage and Hellenism. The Reinvention of Jewish Tradition*, Berkeley / Los Angeles / London, 1998, S. 36–39.

[3] Vgl. zum Folgenden: E. Baltrusch, *Die Juden und das Römische Reich. Geschichte einer konfliktreichen Beziehung*, Darmstadt, 2002, S. 128–132; Ders., *Königin Salome Alexandra (76–67 v.Chr.) und die Verfassung des hasmonäischen Staates* in *Historia* 50, 2001, 163–179; I. Shatzman, *The Integration of Judaea into the Roman Empire* in *SCI* 18, 1999, S. 49–84 (S. 74–77).

[4] Ios., *Ant. Iud.* XIII, 408; *Bell. Iud.* I, 109; vgl. D. W. Rooke, *Zadok's Heirs. The Role and Development of the High Priesthood in Ancient Israel*, Oxford, 2000, S. 315.

bereitete den Weg für das Eingreifen Roms in die Verhältnisse Judäas,[5] denn als sich Pompeius im Winter 64/63 v. Chr. in Syrien aufhielt, trafen Gesandtschaften des Hyrkanos und Aristobulos bei ihm ein. Die Gesandtschaft des rechtmäßigen Königs und Hohepriesters Hyrkanos soll dabei über 1000, von Josephus als δοκιμώτατοι bezeichnete Mitglieder der lokalen Elite umfasst haben.[6]

Entscheidend ist, dass es neben diesen beiden „königlich-hasmonäischen" Gruppen noch eine dritte Parteiung gab, die sich gegen beide Thronprätendenten wandte und damit eindeutig antihasmonäisch war.[7] Josephus erwähnt die betreffende Gesandtschaft des Volkes (ἔθνος) nur in seinen *antiquitates Iudaicae*, er verschweigt sie hingegen im *bellum Iudaicum*. Doch auch Diodor spricht von 200 jüdischen Angesehensten (ἐπιφανέστατοι),[8] die in Form einer dritten Gesandtschaft zu Pompeius kamen.[9] Sie wollten Pompeius überzeugen, das Königtum in Judäa als Institution abzuschaffen.[10] Keinesfalls lag ihnen aber an einer Territorialintegration des jüdischen Gemeinwesens ins römische Reich: Judäa sollte weiterhin als nichtprovinzialisierter Staat bestehen bleiben. Hierzu bedienten sich die Gesandten eines historischen Arguments:[11] Sie verwiesen auf den Beginn der jüdisch-römischen Beziehungen, d.h. auf das Jahr 161 v. Chr. während des Makkabäeraufstandes gegen das Seleukidenreich. Damals habe sich Rom für die religiöse Richtung des Judas Makkabäus gegen die Seleukiden entschieden, den Judenstaat also als autonomes Judäa anerkannt,[12]

5 Vgl. Ios., *Ant. Iud.* XIV, 77; B. Eckhardt, *Die jüdischen Gesandtschaften an Pompeius (63 v. Chr.) bei Diodor und Josephus* in *Klio* 92, 2010, S. 388–410; Baltrusch, *Juden* [n. 3], S. 193, n. 6; K. Trampedach, *Zwischen Alexander und Augustus: Pompeius' Neuordnung des Ostens* in H.-J. Gehrke / A. Mastrocinque (Hgg.), *Roma e l'Oriente nel I secolo a.C.*, Cosenza 2009, S. 393–416.

6 Ios., *Ant. Iud.* IX, 43.

7 Ios., *Ant. Iud.* XIV, 34-45 (Baltrusch, *Juden* [n. 3], S. 194: hier scheint aber die Reihenfolge verdreht), *Bell. Iud.* I, 131f. (ohne dritte Partei), Diod. XL, 2; Eckhardt, *Gesandtschaften* [n. 5], S. 388–410 (mit weiterer Literatur S. 388, n. 2).

8 Diod. XL, 2.

9 Als gemeinsame Quelle für Diodor und Josephus nimmt R. Laqueur, *Der jüdische Historiker Flavius Josephus. Ein biographischer Versuch auf neuer quellenkritischer Grundlage*, Gießen, 1920, S. 149–152, Theophanes an; vgl. Eckhardt, *Gesandtschaften* [n. 5], S. 397.

10 Eine Identifikation mit der pharisäischen Richtung, wie sie von den meisten Forschern vermutet wird (M. Gelzer, *Pompeius*, München, 1949, S. 112; K. Christ, *Pompeius. Der Feldherr Roms*, München, 2004, S. 88; L.-M. Günther, *Herodes der Große*, Darmstadt, 2005, S. 44), wurde von Eckhardt, *Gesandtschaften* [n. 5], S. 393 bestritten.

11 Vgl. Baltrusch, *Juden* [n. 3], S. 132.

12 Vgl. zuletzt J. Wilker, *Unabhängigkeit durch Integration. Zu den jüdisch-römischen Beziehungen im 2. Jahrhundert v. Chr.* in M. Karrer / W. Kraus (Hgg.), *Die Septuaginta – Texte, Kontexte, Lebenswelten. Internationale Fachtagung veranstaltet von Septuaginta Deutsch (LXX.D), Wuppertal 20.–23. Juli 2006*, Tübingen, 2008, S. 194–201; Shatzman, *Integration* [n. 3], S. 62–72 (zum römischen Verständnis des Freundschaftsvertrags).

und das müsse unter den neuen Umständen ebenfalls wieder so sein. So berichtet Diodor:

> Οἱ δὲ ἐπιφανέστατοι πλείους ὄντες τῶν διακοσίων κατήντησαν πρὸς τὸν αὐτοκράτορα, καὶ ἀπεφήναντο τοὺς προγόνους αὐτῶν ἀφεστηκότας τοῦ Δημητρίου πεπρεσβευκέναι πρὸς τὴν σύγκλητον, καὶ παρειληφέναι τὴν προστασίαν τῶν Ἰουδαίων ἐλευθέρων καὶ αὐτονόμων,[13] οὐ βασιλέως χρηματίζοντος ἀλλ' ἀρχιερέως τοῦ προεστηκότος τοῦ ἔθνους. Τούτους δὲ νῦν δυναστεύειν καταλελυκότας τοὺς πατρίους νόμους καὶ καταδεδουλῶσθαι τοὺς πολίτας ἀδίκως. μισθοφόρων γὰρ πλήθει καὶ αἰκίαις καὶ πολλοῖς φόνοις ἀσεβέσι περιπεποιῆσθαι τὴν βασιλείαν.[14]

Die Gesandten argumentieren mit Topoi, die in der griechischen und römischen Welt bestens bekannt waren und auch zur Legitimation von militärischen Interventionen dienen konnten. Auf der einen Seite stehen Sklaverei und Tyrannis, auf der anderen Seite deren Antonyme Freiheit, Autonomie und die väterlichen Gesetze. Die Gesandten wollten Pompeius auf diese Weise belegen, dass man sich unter der Herrschaft eines der beiden Hasmonäer im politischen Zustand der Sklaverei befinde, weil sie die Gesetze der Väter nicht beachten. Schon einmal habe Rom den Juden zugestanden, als „freie und autonome" (ἐλευθέρων καὶ αὐτονόμων) Gemeinschaft zu leben und in dieser Zeit gab es noch keinen König, ein Hohepriester hatte vielmehr die Leitung des Volkes inne.[15] Zwar schreibt Josephus nicht, welchen Status des Gemeinwesen sich die Juden der

[13] Vgl. 1 *Makk* 8, 23-30; Ios., *Ant. Iud.* XII, 417f.

[14] Diod. XL, 2: „Die Angesehensten (ἐπιφανέστατοι) des Volks, mehr als zweihundert an der Zahl, aber traten vor dem Imperator (i.e. Pompeius) auf und machten ihm deutlich, dass ihre Vorfahren, in deren Händen die Leitung des Tempels lag, eine Gesandtschaft an den Senat geschickt und die Führung über die Juden als *eines freien, autonomen Volkes* zugestanden erhalten hätten, wobei kein König sie regierte, *sondern der Hohepriester* an der Spitze des Volkes stand. Diese beiden (Hyrkanos und Aristobulos) hingegen nun übten ihre Macht als Gewaltherrscher aus, nachdem sie *die Gesetze der Väter aufgehoben* und zu Unrecht das Volk zu Sklaven gemacht hätten. Mit einer Masse von Söldnern, mit Foltern und verbrecherischen Morden in großer Zahl hätten sie sich die Herrschaft als Könige in die Hände gespielt." (Übersetzung G. Wirth). Vgl. allg. T. Fischer, *Zum jüdischen Verfassungsstreit vor Pompejus (Diodor 40,2)* in *ZPalV* 91, 1975, S. 45–49; D. Mendels, *Hecataeus of Abdera and a Jewish ‚patrios politeia' of the Persian Period (Diodorus Siculus XL, 3)* in *ZATW* 95, 1983, S. 96–110.

[15] Vgl. hierzu D. R. Schwartz, *Rome and the Jews: Josephus on ‚Freedom' and ‚Autonomy'* in A. K. Bowman u.a. (Hgg.), *Representations of Empire. Rome and the Mediterranean World*, Oxford, 2002, S. 65–81. In hellenistischer Zeit wurden die Begriffe *autonomia* und *eleutheria* häufig synonym verwendet (vgl. W. W. Tarn, *Alexander the Great II*, Cambridge, 1948, S. 203–205; D. Magie, *Roman Rule in Asia Minor II*, Princeton, 1950, S. 828f., n. 13; J. Ma, *Antiochos III and the Cities of Western Asia Minor*, Oxford, 1999, S. 160–165), doch ist Schwartz der Ansicht, dass Josephus hier zwei unterschiedliche Formen von Selbstbestimmung mit meinte. Nun hätte sich die Gesandtschaft in diesem Fall aber nach Eckhardt, *Gesandtschaften* [n. 5], S. 393 für den abgesetzten Hohepriester Hyrkanos einsetzen müssen, was ihn an der Historizität des Berichts zweifeln lässt. Dagegen lässt sich freilich einwenden, dass sich dieser

dritten Gesandtschaft von den Römern erwünschten. Da die Gesandten aber explizit auf die Zeit des freien Judäas unter Leitung eines Hohepriesters verwiesen, als das *foedus* mit Rom geschlossen wurde, scheinen sie sich von dem Römer zu wünschen, dass er diesen Zustand wiederherstellt. Ganz ähnliches berichtet auch Josephus über diesen Vorfall:

> ἔνθα δὴ καὶ τῶν Ἰουδαίων διήκουσεν καὶ τῶν ἡγουμένων αὐτῶν, οἳ πρός τε ἀλλήλους διεφέροντο Ὑρκανὸς καὶ Ἀριστόβουλος καὶ τὸ ἔθνος πρὸς ἀμφοτέρους, τὸ μὲν οὐκ ἀξιοῦν βασιλεύεσθαι· πάτριον γὰρ εἶναι τοῖς ἱερεῦσι τοῦ τιμωμένου παρ' αὐτοῖς θεοῦ πειθαρχεῖν, ὄντας δὲ τούτους ἀπογόνους τῶν ἱερέων εἰς ἄλλην μετάγειν ἀρχὴν τὸ ἔθνος ζητῆσαι, ὅπως καὶ δοῦλον γένοιτο.[16]

Die Gesandtschaft zweifelte die ursprüngliche Legitimation der beiden Thronprätendenten keinesfalls an: Beide stammten aus einem (freilich nichtzadokidischen) Priestergeschlecht und waren somit befähigt, über das Volk zu herrschen. Die Gesandten zweifelten aber das an, was die beiden aus ihrer Herrschaft gemacht hatten. Sie strebten danach, das Volk in die Sklaverei zu führen. Hiermit ist wohl die Königsherrschaft gemeint, die die Gesandten hingegen abgeschafft sehen wollten. Auf diese Weise hatten beide Thronprätendenten auch ihren Anspruch auf eine legitime Herrschaft in Form des Hohepriestertums in den Augen der Gesandten verspielt.

Die Historizität der dritten Gesandtschaft hat unlängst Benedikt Eckhardt in Anschluss an ältere Arbeiten der Forschung in Frage gestellt. Er sieht in der dritten Gesandtschaft eine Fiktion, die die Propaganda des Pompeius hervorgebracht habe, um dessen Ordnung der Verhältnisse aus nur vorgeblich jüdischer, in Wirklichkeit aber römischer Sicht zu legitimieren.[17] Eckhardt ist der Ansicht, dass „anders als üblicherweise angenommen, die Argumentation der dritten Gesandtschaft … insgesamt schwer in jüdisches Denken der Zeit integriert,

hasmonäische Hohepriester – das haben die Gesandten ja gerade nachweisen wollen – nicht als legitimer Priester erwiesen hatte, weil er die Herrschaftsform ändern wollte (s.u.).

[16] Ios., *Ant. Iud.* XIV, 41: „Dort (in Damaskus) hörte er (i.e. Pompeius) die Juden und ihre Führer an, die miteinander in Konflikt lagen, Hyrkanos und Aristobulos, sowie das gegen beide agierende Volk (τὸ ἔθνος πρὸς ἀμφοτέρους), das forderte, *von der Königsherrschaft befreit zu werden* (τὸ μὲν οὐκ ἀξιοῦν βασιλεύεσθαι): *Es sei bei ihnen Tradition, den Priestern des von ihnen verehrten Gottes zu gehorchen* (πάτριον γὰρ εἶναι τοῖς ἱερεῦσι τοῦ τιμωμένου παρ' αὐτοῖς θεοῦ πειθαρχεῖν), doch diese (die Hasmonäer), Abkömmlinge von Priestern, versuchten das Volk zu einer anderen Herrschaftsform zu führen, damit es eine Nation von Sklaven werde.“ (Übersetzung K. Bringmann).

[17] E. Bammel, *Die Neuordnung des Pompeius und das römisch-jüdische Bündnis* in *ZPalV* 75, 1959, S. 76–82 (= Ders., *Judaica. Kleine Schriften I*, Tübingen, 1986, S. 10–16); J. Efron, *The Psalms of Solomon, the Hasmonean Decline and Christianity* in Ders., *Studies on the Hasmonean Period*, Leiden u. a., 1987, S. 219–286 (hebr. Original in *Zion* 30, 1965, S. 1–46), 230–232; B. Bar-Kochva, *Manpower, Economics, and Internal Strife in the Hasmonean State* in *Armées et fiscalité dans le monde antique* (Colloques Nationaux du Centre National de la Recherche Scientifique 936), Paris, 1977, S. 167–196.

schwer auch sachlich nachvollzogen werden" kann.[18] Das scheint mir jedoch kein ausreichendes Argument, um die Historizität der Gesandtschaft anzuzweifeln, denn es geht, soviel dürfte sowohl Diodor als auch Josephus entnehmen zu sein, um eine Delegitimierung der Königsherrschaft, die es in dieser Form erst seit knapp einer Generation in Judäa gab. So kann die Argumentation durchaus mit dem jüdischen Denken dieser Zeit in Einklang gebracht werden. *Autonomia* liege nach Aussage der Gesandten gerade dann vor, wenn man, wie Josephus schreibt, „den Priestern" oder, wie Diodor angibt, „dem Hohepriester" gehorcht.[19] Dann könne man wieder nach der Sitte der Väter leben. Und dieser Status war genau der, den Judäa zu Beginn der Hasmonäerherrschaft hatte, als man das Bündnis mit Rom (161 v. Chr.) geschlossen hatte.[20] Die Argumentation der Gesandtschaft passt also, anders als Eckhard meint,[21] durchaus in den kulturellen und historischen Kontext.

Das vornehmliche Ziel der Gesandten dürfte jedoch nicht so sehr die Wiedereinrichtung der Herrschaft des Hohepriesters gewesen sein, sondern insbesondere eine Ablösung der Hasmonäer, die mit dem Hinweis auf die Hohepriestertradition legitimiert werden sollte. Die beiden Söhne der Alexandra konnten keine Hohepriesterfunktion mehr innehaben, weil sie sich durch ihr Handeln disqualifiziert hatten. Weshalb die Gesandten derart massiv gegen ein Königtum als Institution auftraten, ist hingegen schwer zu erklären, schließlich würden einem Hohepriester die gleichen Kompetenzen wie einem König zukommen. Verschiedene Erklärungen bieten sich an: Erstens wandte man sich vielleicht deshalb gegen ein Königtum, weil es nur *eine* Königsdynastie, eben die der Hasmonäer, gab, und weil der Herrscher durch Erbfolge an die Macht kommen musste. Genauso wäre aber zweitens an eine theologisch begründete antimonarchische Einstellung bestimmter Kreise in dieser Zeit zu denken.[22] Dann wiederum wäre die Gesandtschaft von einer in der Forschungsliteratur häufig erwähnten pharisäischen Richtung getragen.[23] Schließlich wäre drittens daran

[18] ECKHARDT, *Gesandtschaften* [n. 5], S. 394; er sieht in den beiden Gesandtschaftsberichten des Josephus selbigen als Kompositeur am Werk; vgl. ebenda S. 407.

[19] Keineswegs wirft die Gesandtschaft den Söhnen der Alexandra Salome aber vor, „das Königtum einführen zu wollen," wie es ECKHARDT, *Gesandtschaften* [n. 5], S. 392 schreibt. An der Existenz eines bereits bestehenden Königtums wird nicht gezweifelt.

[20] 1 *Makk* 8,1ff.

[21] Vgl. ECKHARDT, *Gesandtschaften* [n. 5], S. 389: „Die übliche Ansicht, die Argumentation der dritten Gesandtschaft füge sich aufs Beste in das auch sonst rekonstruierbare Bild der politischen Diskurse der Zeit, (ist) falsch."

[22] Vgl. die antiköniglichen Texte des AT: *Ri* 9,8–15; 8,22f.; *Hos* 5,1f.; 7,7; 10,3f.; *1 Sam* 8 und 12; vgl. dazu F. CRÜSEMANN, *Der Widerstand gegen das Königtum. Die antiköniglichen Texte des Alten Testamentes und der Kampf um den frühen israelitischen Staat*, Neukirchen-Vluyn, 1978; R. MÜLLER, *Königtum und Gottesherrschaft. Untersuchungen zur alttestamentlichen Monarchiekritik*, Tübingen, 2004.

[23] Vgl. IOS., *Ant. Iud.* XIII, 288ff., 372f.; auch bQid 66a; M. HENGEL / R. DEINES, *E. P. Sanders' „Common Judaism", Jesus and the Pharisees* in *JThS NS* 46, 1995, S. 1–70

zu denken, dass es Kreise gab, die eine Rückübertragung der Herrschaft an die Zadokiden wollten, die von den Hasmonäern 100 Jahre (152 v. Chr.) zuvor entmachtet worden waren.[24]

Das führt wiederum zu der Frage, was sich überhaupt über die Zusammensetzung der Gesandtschaft und die Situation der Eliten in dieser Zeit sagen lässt. Diodor und Josephus bieten hierfür unterschiedliche Angaben. Nach Josephus ist es das Volk, nach Diodor eine Gruppe der angesehensten Juden. Es ist also schwer zu beurteilen, wer hinter der dritten Gesandtschaft stand. Man fragt sich zudem, wie „das Volk" seine Meinung gegenüber Rom artikulieren konnte – hierzu waren zumindest Personen nötig, die Einfluss genug besaßen, um bei Pompeius vorgelassen zu werden und die auch noch gegen zwei bereits vorhandene Gesandtschaften auftreten konnten. Das Volk müsste es also nicht nur geschafft haben, einen gemeinsamen Willen zu finden, sondern auch Mitglieder der jüdischen Elite gewonnen haben, die bereit waren, diesen Willen zu vertreten. Das wäre die eine Möglichkeit. Wahrscheinlicher ist jedoch, dass es innerhalb der jüdischen Elite einen Konflikt gab, der letztlich zu einer Spaltung in die drei genannten Gruppen geführt hatte. Hierfür spricht insbesondere die Angabe des Diodor, dass sich 200 der Angesehensten bei Pompeius einfanden. Diese hätten sich dann, möchte man die Aussagen von Diodor und Josephus kombinieren, gegenüber Pompeius als Vertreter des Volkswillens ausgegeben (den sie nicht zwingend vertreten haben müssen), um ihr Anliegen zu legitimieren. Es gab also in der Elite Kreise, die mit der hasmonäischen Herrschaft absolut unzufrieden waren und die, in der prekären Situation des innerhasmonäischen Streites, die Chance nutzen wollten, Rom für ihre Interessen zu gewinnen und dies mit der Angabe stützten, im Namen des Volkes zu handeln.

Letztlich konnte sich aber derjenige Teil der Elite durchsetzen, der es mit Hyrkanos II. hielt: Pompeius entschied, dass dieser die Macht erhalten sollte, ging aber insofern auf den Wunsch der dritten Gesandtschaft ein, als dass er Hyrkanos II. nicht zum König, sondern zum *ethnarches* und *archiereus* ernannte. Damit gab es also keine Königsherrschaft mehr. Die Kontrolle Judäas oblag von jetzt an dem Statthalter von Syrien, doch besaß das Volk der Juden weiterhin Autonomie, war also nicht Teil der Provinz Syrien.[25] Die Juden hatten in dieser Zeit kaum Eingriffe in ihre Selbstverwaltung zu gewärtigen, noch nicht einmal ein römischer Amtsträger hielt sich dauerhaft in Judäa auf. Alle inneren Angelegenheiten regelte der Hohepriester, denn ihm hatte Pompeius die

(S. 53); 57; M. SARTRE, *The Middle East under Rome*, Cambridge / London, 2005, S. 41. Dagegen ECKHARDT, *Gesandtschaften* [n. 5], S. 393f.

[24] Vgl. J. C. H. LEBRAM, *Der Idealstaat der Juden* in O. BETZ u.a. (Hgg.), *Josephus-Studien*, Göttingen, 1974, S. 233–253 (S. 243f.): „Sie sind … mit dem Priestertum verbunden und werden bei Josephus als hellenistische Freigeister eingestuft."

[25] W. ECK, *Rom und Judaea. Fünf Vorträge zur römischen Herrschaft in Palästina*, Tübingen, 2007, S. 10; SHATZMAN, *Integration* [n. 3], S. 81f.

prostasia über das jüdische Volk übertragen.[26] Das einzige, was man an Rom entrichten musste, war der Tribut.[27] Doch schon wenige Jahre später beschränkte Gabinius, der Proconsul Syriens von 57–55 v. Chr., die Macht des Hohepriesters auf den rein religiösen Bereich ein – die Verwaltung oblag von nun an einem jüdischen Synhedrion.[28] Und mit Herodes erhielten die Juden im Jahr 30 v. Chr. wieder einen von Octavian bestätigten König.

3. *Die jüdischen Gesandtschaften an Augustus*

Die Zeit nach dem Tod des Herodes im Jahr 4 v. Chr. war in Judäa äußerst turbulent, denn es gab Streit über die Erbfolge des verstorbenen Königs.[29] Nach dem letzten Testament des Herodes sollte sein Sohn Archelaos Judäa, Samarien und Idumäa sowie den Königstitel erhalten, während sich Herodes Antipas mit Galiläa und Peräa begnügen musste. Der dritte Sohn Philippos erhielt den Golan und das östliche Jordangebiet (die Außenbesitzungen Gaulanitis, Trachonitis, Batanaia und Panias), die Schwester des Herodes, Salome, wiederum die Küstenstädte Jamnia und Azotus ebenso wie Phasaelis, das im Jordantal lag.

Herodes Antipas forderte aber auch den Königstitel, weil er im vorletzten Testament des Herodes zum Nachfolger bestimmt worden war. So reisten Antipas und Archelaos mit Gesandtschaften nach Rom, um dort ihren jeweiligen Anspruch auf die Königsherrschaft vor Augustus zu begründen. Nach einem vom syrischen Statthalter Varus niedergeschlagenen Aufstand in Jerusalem kam schließlich noch eine dritte jüdische Gesandtschaft zum Kaiser. Sie wollte, wie Josephus angibt, mit Augustus „über die *Autonomie* des Volkes“ verhandeln.[30] Diese Gesandtschaft dürfte mit der in einem anderen Zusammenhang von Josephus erwähnten Gesandtschaft identisch sein, die nach Rom gekommen war, um die *Freiheit* für die Juden bei gleichzeitiger Unterordnung unter einen römischen Statthalter zu fordern.[31] Der syrische Statthalter Varus selbst sympathisierte

[26] Ios., *Ant. Iud.* XX, 244.

[27] Ios., *Bell. Iud.* I, 152–166; *Ant. Iud.* XIV, 71–76.

[28] Ios., *Bell. Iud.* I, 169f.; *Ant. Iud.* XIV, 82-91, für eine weiter bestehende innenpolitische Freiheit in dieser Zeit spricht sich Eck, *Rom und Judaea* [n. 25], S. 10f. aus.

[29] Vgl. hierzu H. W. Hoehner, *Herod Antipas. A Contemporary of Jesus Christ*, Cambridge, 1972, S. 18–37; E. Schuerer, *The History of the Jewish People in the Age of Jesus Christ*, revised and ed. by G. Vermes u.a., Bd. I, Edinburgh, 1973, S. 330f; S. 333–335; J. Wilker, *Für Rom und Jerusalem. Die herodianische Dynastie im 1. Jahrhundert n. Chr.*, Frankfurt a. M., 2007, S. 68–75.

[30] Ios., *Bell. Iud.* II, 80: περὶ τῆς τοῦ ἔθνους αὐτονομίας; *Ant. Iud.* XVII 300: ὑπὲρ αἰτήσεως αὐτονομίας; vgl. hierzu E. Baltrusch, *Pax Augusta versus bellum Iudaicum: Rom und Iudäa im frühen Prinzipat* in T. Hantos / G. A. Lehmann (Hgg.), *Althistorisches Kolloqium aus Anlaß des 70. Geburtstages von Jochen Bleicken, 29–30. November 1996 in Göttingen*, Stuttgart, 1998, S. 213–224, (S. 217f.).

[31] Ios., *Ant. Iud.* XVII, 227: μάλιστα μὲν ἐπιθυμοῦντες ἐλευθερίας καὶ ὑπὸ Ῥωμαίων στρατηγῷ τετάχται.

zwar mit dem Thronprätendenten Archelaos, sah aber gleichzeitig eine Teilung des Reiches voraus, weil derart viele Juden für eine Autonomie eintraten.[32]

Die dritte Gesandtschaft brachte sowohl gegen Herodes als auch gegen seinen legitimen Nachfolger Archelaos Folgendes vor:

> [84] Ἐπιτραπὲν δὲ λέγειν τοῖς κατηγόροις τὰς Ἡρώδου παρανομίας πρῶτον διεξῄεσαν, οὐ βασιλέα λέγοντες ἀλλὰ τῶν πώποτε τυραννησάντων ὠμότατον ἐνηνοχέναι τύραννον: πλείστων γοῦν ἀνῃρημένων ὑπ' αὐτοῦ τοιαῦτα πεπονθέναι τοὺς καταλειφθέντας, ὥστε μακαρίζεσθαι τοὺς ἀπολωλότας: ... [86] ἀντὶ δὲ τῆς παλαιᾶς εὐδαιμονίας καὶ τῶν πατρίων νόμων πενίας τὸ ἔθνος καὶ παρανομίας ἐσχάτης πεπληρωκέναι, καθόλου δὲ πλείους ὑπομεμενηκέναι τὰς ἐξ Ἡρώδου συμφορὰς ἐν ὀλίγοις ἔτεσιν Ἰουδαίους ὧν ἐν παντὶ τῷ χρόνῳ μετὰ τὴν ἐκ Βαβυλῶνος ἀναχώρησιν ἔπαθον οἱ πρόγονοι Ξέρξου βασιλεύοντος ἀπαναστάντες.[33]

Danach gingen die Gesandten auf den aktuellen König Archelaos ein, der es in allem seinem Vater nachgetan hatte, unter anderem dadurch, dass er 3000 Juden im Tempelbezirk hatte niedermetzeln lassen. Die Gesandten wollten aber nicht nur das Königtum des Herodes und seines Nachfolgers delegitimieren. Ihr Ziel war vielmehr eine Abschaffung der Monarchie als Institution. Der weitere Antrag zeigt nämlich, dass das *ethnos* der Juden Rom rechtlich gesehen die *deditio in fidem* anbot:

> [90] τοὺς μέντοι περιλειφθέντας ἐκ τοσούτων κακῶν εἰκότως ἐπεστράφθαι ποτὲ ἤδη πρὸς τὰς συμφορὰς καὶ πολέμου νόμῳ τὰς πληγὰς ἐθέλειν κατὰ πρόσωπον δέχεσθαι, δεῖσθαι δὲ Ῥωμαίων ἐλεῆσαι τά τε τῆς Ἰουδαίας λείψανα καὶ μὴ τὸ περισσὸν αὐτῆς ὑπορρῖψαι τοῖς ὠμῶς σπαράττουσιν, [91] συνάψαντας δὲ τῇ Συρίᾳ τὴν χώραν αὐτῶν διοικεῖν ἐπ' ἰδίοις ἡγεμόσιν: ἐπιδείξεσθαι γάρ, ὡς οἱ νῦν στασιώδεις διαβαλλόμενοι καὶ πολεμικοὶ φέρειν οἴδασιν μετρίους ἡγεμόνας. [92] Ἰουδαῖοι μὲν οὖν ἐκ τῆς κατηγορίας κατέληξαν εἰς τοιαύτην ἀξίωσιν.[34]

[32] Ios., *Ant. Iud.* XVII, 303.

[33] Ios., *Bell. Iud.* II, 84–86: „Die Ankläger erhielten nun das Wort und gingen zunächst ausführlich auf die Freveltaten des Herodes ein; sie erklärten, sie hätten keinen König (οὐ βασιλέα) gehabt, sondern den grausamsten Tyrannen ertragen müssen (ἀλλὰ … τύραννον), der je geherrscht hätte. Unzählige habe er ermordet, und die Überlebenden hätten so Schweres erduldet, dass man die Toten selig preisen könne. … Anstatt des überkommenen Wohlstandes (παλαιᾶς εὐδαιμονίας) und der *Gesetze der Väter* (τῶν πατρίων νόμων) habe er das Volk mit Armut und höchster Ungerechtigkeit erfüllt; die Juden hätten im Ganzen von Seiten des Herodes mehr Drangsale erlitten als ihre Väter während der gesamten Zeit, seit sie unter Xerxes von Babylon zur Heimkehr aufgebrochen waren.“ (Übersetzung O. Michel / O. Bauernfeind). Vgl. *Ant. Iud.* XVII, 304–314.

[34] Ios., *Bell. Iud.* II, 90–92: „Es sei kein Wunder, dass die nach so schweren Leiden noch heil Davongekommenen sich nun endlich gegen die Bedrängnisse wandten und *nach dem Gesetz des Krieges bereit waren*, auch die Schläge ins Gesicht entgegen zu nehmen. Sie wollten die Römer bitten, doch mit den Trümmern Judäas Erbarmen zu haben und das, was vom Land noch übrig sei, nicht denen vorzuwerfen, die es grausam zerfleischen; sie sollten *ihre Heimat doch mit Syrien vereinigen und durch eigene Statthalter verwalten lassen* (συνάψαντας δὲ τῇ Συρίᾳ τὴν χώραν αὐτῶν διοικεῖν ἐπ' ἰδίοις

Wie die dritte Gesandtschaft an Pompeius, so war auch diese dritte Gesandtschaft eindeutig antiköniglich, diesmal antiherodisch, eingestellt. Es ging also um nichts anderes als um die Beseitigung der Institution des Königtums in Judäa (*Ant. Iud.* XVII, 304: καταλύσει τῆς βασιλείας)[35] und ähnlicher derartiger Herrschaftsformen (*Ant. Iud.* XVII, 314: καὶ τοιῶνδε ἀρχῶν).[36] Dies ist aber auch das einzige gemeinsame Ziel, das die Gesandtschaftsberichte über die Zeit des Pompeius und des Augustus miteinander verbindet. Diesmal wollte man keineswegs, wie in der Zeit des Pompeius, wieder einen Zustand der politischen Eigenständigkeit, sondern vielmehr die Provinzialisierung Judäas und die Verwaltung durch einen Statthalter Roms. Diese Forderung findet sich bestätigt durch Nikolaos von Damaskus, der ebenfalls berichtet, dass sich betreffende dritte Gesandtschaft für eine direkte Verwaltung durch Augustus aussprach (καὶ ἀξιοῦν μάλιστα μὲν ὑπὸ Καίσαρι εἶναι).

Es ist nun aber durchaus interessant, dass sich besagte Gesandtschaft an Augustus der *gleichen Argumentation* bediente, wie die dritte Gesandtschaft an Pompeius. Abermals werden die bekannten politischen Antonyme angeführt: Die Herrschaft der Herodier bedeute Sklaverei, Ziel müsse es hingegen sein, in *autonomia* und *eleutheria* nach den *väterlichen Gesetzen* (τῶν πατρίων νόμων) zu leben. Hinter diesem Ziel verbarg sich also ein vollkommen anderer Inhalt als es noch bei der Gesandtschaft an Pompeius der Fall war. Hier zeigt sich deutlich, dass die Gesandten die zeitgenössischen politischen Topoi nutzten, diese aber jeweils beliebig definiert werden konnten. Es steht sogar zu vermuten, dass selbst die königlichen Gesandten mit ganz ähnlichen Argumenten versuchten, ihre Sache zu stärken.

Wer stand aber hinter der dritten Gesandtschaft? Nach Josephus handelte es sich um eine 50köpfige Delegation, die mit der Zustimmung/im Auftrag ihres Ethnos nach Rom gekommen war (*Ant. Iud.* XVII, 300: γνώμη τοῦ ἔθνους). Auch Nikolaos von Damaskus spricht davon, dass diese dritte Gesandtschaft den Willen des gesamten Ethnos zum Ausdruck brachte (ὅλον δὲ τὸ Ἰουδαίων ἔθνος).[37] Wir stehen nun vor dem gleichen Problem wie bei der dritten Gesandtschaft an Pompeius: Es lässt sich nichts über die soziale Stellung und den

ἡγεμόσιν). Sie würden den Beweis erbringen, dass sie, die jetzt als aufsässig und kriegslustig verschrien seien, ohne Weiteres billig denkende Statthalter ertragen könnten (φέρειν οἴδασιν μετρίους ἡγεμόνας). Die Juden beschlossen die Anklage mit dieser Forderung.“ (Übersetzung O. Michel / O. Bauernfeind)

[35] Vgl. Ios., *Bell. Iud.* II, 80.

[36] Hiermit könnte das von Pompeius eingeführte Institut der Ethnarchie gemeint sein.

[37] Nic. Dam. (*de vita sua*), *FGrH* II A 90 F 136 (9); durch Nikolaos von Damaskus erfahren wir, dass Gesandtschaften der griechischen Städte aus dem Reich des Herodes gekommen waren, die sich von Augustus die Freiheit für ihre Gemeinwesen erwarteten (*FGrH* 90 F 131: πρεσβεύσαντο δὲ καὶ αἱ ὑφ’ Ἡρώδῃ Ἑλληνίδες πόλεις αἰτούμεναι τὴν ἐλευθερίαν παρὰ Καίσαρος). Zwei dieser Städte, Gaza und Hippos, waren mit ihrer Bitte erfolgreich und wurden der Provinz Syria zugeschlagen (F. Millar, *The Roman Near East, 31 B.C. – A.D. 337*, Cambridge, 1993, S. 41–43).

religiösen Hintergrund der Gesandten sagen. Nach Bringmann handelt es sich um eine Gesandtschaft des Ältestenrates,[38] für Baltrusch sind es Forderungen „breiter jüdischer Kreise", die von den Gesandten vertreten werden.[39] Wilker ist der Ansicht, dass sogar „offenbar ... auch einige Mitglieder der Herodianer" die Forderung der Gesandten unterstützten.[40] Grundsätzlich lässt sich wohl nur sagen, dass es in der Zeit des Herodes abermals zu einer Desintegration der Elite gekommen war, denn eine Gesandtschaft nach Rom kann nicht vom einfachen Volk geschickt werden, sondern es müssen sich Personen gefunden haben, die diesen Volkswillen auch in Rom artikulieren/zu artikulieren vorgeben konnten und entsprechenden Einfluss besaßen, um beim Kaiser vorgelassen werden zu können.

Augustus kam dem Wunsch der dritten Gesandtschaft jedoch nur teilweise nach: Er bestellte Archelaos zum Ethnarchen über die eine Hälfte des ehemaligen herodischen Reiches, verweigerte dem Thronfolger aber den Königstitel.[41] Damit führte Augustus die Tradition des Pompeius fort. Erst im Jahr 6 n. Chr. machte Augustus Judäa zur von der Gesandtschaft geforderten *prostheke* der Provinz Syria, unterstellte das Land also der direkten römischen Herrschaft.[42]

Die Tatsache, dass sich sowohl die antimonarchische Gesandtschaft an Pompeius als auch die an Augustus einer fast identischen Argumentation bedienten, ist überaus erstaunlich. Gäbe es nur den Bericht des Josephus über beide Gesandtschaften, so wären wir fast gezwungen, an eine Dublette zu denken, in der Josephus topische Stilmittel verwendete, um seine eigene Ansicht über die bestmöglichen politischen Verhältnisse in Judäa zu illustrieren. Da beide Gesandtschaften aber in Parallelquellen erwähnt werden, sie mit ihren Argumenten zudem einen jeweils vollkommen anderen Status für Judäa einforderten, möchte ich ihre Existenz grundsätzlich nicht in Frage stellen, aber es ist natürlich zu hinterfragen, ob die von den Gesandtschaften vertretenen Positionen wirklich die „des Volkes" waren.

[38] K. BRINGMANN, *Geschichte der Juden im Altertum. Vom babylonischen Exil bis zur arabischen Eroberung*, Stuttgart, 2005, S. 202.

[39] BALTRUSCH, *Pax Augusta* [n. 30], S. 217.

[40] WILKER, *Für Rom und Jerusalem* [n. 29], S. 69, n. 5; falls man *Bell. Iud.* II, 22 und *Ant. Iud.* XVII, 227 so deuten kann.

[41] IOS., *Bell. Iud.* II, 93–100; *Ant. Iud.* XVII, 317-323; NIC. DAM. (*de vita sua*), *FGrH* II A 90 F 136,11; es ist sicherlich die Einschätzung von M. BERNETT, *Der Kaiserkult in Judäa unter den Herodiern und Römern. Untersuchungen zur politischen und religiösen Geschichte Judäas von 30 v. bis 66 n. Chr.*, Tübingen, 2007, S. 173f., n. 8, zu teilen, dass Augustus das Testament des Herodes wesentlich verändert hat.

[42] IOS., *Ant. Iud.* XVII, 314; vgl. ECK, *Rom und Judaea* [n. 25], S. 26f., mit Verweis auf IOS., *Ant. Iud.* XVIII, 2: παρῆν δὲ καὶ Κυρίνιος εἰς τὴν Ἰουδαίαν προσθήκην τῆς Συρίας γενομένην ἀποτιμησόμενος.

4. *Die patrios politeia unter einer Fremdherrschaft*

Es ging beiden Gesandtschaften, wie dargelegt, um den Wunsch nach einem Leben in *autonomia* und *eleutheria* unter den Rahmenbedingungen der *patrios politeia* oder der *patrioi nomoi*. Spezifiziert wird die *patrios politeia* durch die Gesandtschaft an Pompeius noch als eine Leitung des Gemeinwesens durch die Priester (Josephus) bzw. den Hohepriester (Diodor). Die Forderung der Gesandtschaft an Pompeius ist problemlos mit der historischen Situation und deren Verweis auf den Beginn der Hasmonäerherrschaft zu verbinden, denn es ist eine Forderung nach der Wiederherstellung eines ursprünglichen Zustands. Schwieriger ist es aber, die politischen Schlagworte Freiheit, Autonomie und Leben nach den väterlichen Gesetzen mit der einer römischen Fremdherrschaft zu kombinieren. Ist ein solcher Status mit der religiösen Ideologie des palästinensischen Judentums dieser Zeit überhaupt zu vereinbaren? Oder anders gefragt: Ist es realistisch, dass ein Teil der jüdischen Elite dieser Zeit davon ausgehen konnte, diese Werte auch unter den Rahmenbedingungen einer Fremdherrschaft realisieren zu können oder widerspricht die Forderung nach direkter römischer Herrschaft nicht doch der religiösen Ideologie des Judentums dieser Zeit?

Zunächst ist mit Werner Eck festzuhalten, dass unklar ist, „in welcher konkreten Form die Gesandten (an Augustus) oder ihre Auftraggeber sich diese Herrschaft (i.e. Roms) vorstellten.“[43] Möglicherweise hilft zur Lösung dieses Problems aber ein Blick auf den zeitgenössischen jüdischen Diskurs über die *patrios politeia* und das Hohepriestertum weiter: Es ist sicherlich davon auszugehen, dass mit „Verfassung der Väter“ nicht die mosaische Zeit gemeint war, denn damals gab es noch keinen Tempel, keine Könige und auch keine Hohepriester, ebenso wenig wie eine Fremdherrschaft, die man sich erbitten konnte.[44] Welche politische Verfasstheit ermöglicht also ansonsten das Leben nach den Sitten der Väter in der Vorstellung des hellenistischen und frührömischen Judentums?

Bereits bei der Definition dessen, was die *patrioi nomoi* sind, gibt es eine große Diskussion. Das gilt nicht nur für die moderne Forschung,[45] bereits die antiken

[43] ECK, *Rom und Judaea* [n. 25], S. 22.

[44] V. TCHERIKOVER, *Hellenistic Civilization and the Jews*, Philadelphia, 1959, S. 83f.: „The ‚theocracy' of Jerusalem … with the authority of the High Priest, and the priestly class grouped about the temple, all rested on the right of the Jews ‚to live according' to their ancestral laws'; the Mosaic law, however, knows nothing of the High Priest as head of the nation, nor of the Temple at Jerusalem.“; vgl. B. NONGBRI, *The Motivations of the Maccabees and Judean Rhetoric of Ancestral Tradition* in C. BAKHOS (Hg.), *Ancient Judaism in its Hellenistic Context*, Leiden u.a., 2005, S. 85–112, (S. 94): „We do not know the exact content of the ancestral laws,' just that they seem to have upheld the status quo of the priestly aristocracy and were not coterminous with what came to be regarded as ‚normative' Mosaic law.“ Siehe auch D. MENDELS, *Identity, Religion and Historiography: Studies in Hellenistic History*, Sheffield, 1998, S. 334–351.

[45] Vgl. TCHERIKOVER, *Hellenistic Civilization* [n. 43], S. 81f.; H. G. KIPPENBERG, *Die vorderasiatischen Erlösungsreligionen in ihrem Zusammenhang mit der antiken Stadtherrschaft*,

Quellen sind hier nicht eindeutig.[46] Problematisch ist eine Definition der väterlichen Sitten und ihre Identifikation mit den Regeln der Tora vor allem deshalb, weil sich im Deuteronomium (17, 14-19) ein Königsgesetz formuliert findet:

> „Wenn ihr in dem Land wohnt, das der Herr, euer Gott, euch geben will, und es so weit kommt, dass ihr einen König (מלך/ἄρχων) haben wollt wie alle anderen Völker ringsum, dann könnt ihr einen König über euch einsetzen, aber nur einen, den der Herr, euer Gott, selbst auswählt.“[47]

Mit einem Leben nach den väterlichen Gesetzen könnte also theoretisch eine Monarchie nicht nur legitimiert, sondern sogar erwünscht sein (wobei zu beachten ist, dass die LXX das hebräische Wort מלך durch den breiteren Begriff ἄρχων ersetzt hat).[48] Andererseits handelt es sich um eine „Kann-Regelung“. Die Gesandtschaft an Augustus hatte sich zudem ganz klar und offen gegen die Institution des Königtums und ähnlicher Herrschaftsformen (XVII, 314: τῆς ἀξιώσεως βασιλείας μὲν καὶ τοιῶνδε ἀρχῶν ἀπηλλάχθαι) ausgesprochen – hiermit ließe sich ihrer Ansicht nach nicht gemäß den väterlichen Gesetzen leben und so bleibt nur die Alternative, dass man sich wünschte, unter einem Hohepriester zu stehen, der *nicht* die Funktion eines *archon* hatte, sondern das Amt insbesondere sakral ausübte. Die Leitung durch einen Hohepriester und das Leben nach der *patrios politeia* war wiederum durch die nachexilische Tradition unter der Herrschaft der Perser legitimiert.[49] Formuliert war das im sogenannten Reichsgesetz des Artaxerxes.[50] Der Hohepriester war nach dem Exil

Frankfurt a. M., 1991, S. 179–217; B. SCHRÖDER, *Die väterlichen Gesetze. Flavius Josephus als Vermittler von Halachah an Griechen und Römer*, Tübingen, 1996, S. 224–231; R. WEBER, *Das Gesetz im hellenistischen Judentum. Studien zum Verständnis und zur Funktion der Tora von Demetrios bis Pseudo-Phokylides* (ARGU 10), Frankfurt a. M. u.a., 2000, S. 33–41, S. 206–227, S. 284–324; MENDELS, *Hecataeus* [n. 13], S. 96–110.

[46] Vgl. z.B. die griechische Definition bei PLAT., *Nom.* VII, 793a-b: ὅτι ταῦτ᾽ ἔστιν πάντα, ὅσα νῦν διεξερχόμεθα, τὰ καλούμενα ὑπὸ τῶν πολλῶν ἄγραφα νόμιμα· καὶ οὓς πατρίους νόμους ἐπονομάζουσιν, οὐκ ἄλλα ἐστὶν ἢ τὰ τοιαῦτα σύμπαντα; „Dass dies alles, was wir eben besprochen haben, von vielen als die ungeschriebenen Satzungen bezeichnet werden: Und was man als väterliche Gesetze bezeichnet, ist nichts anderes als die Gesamtheit solcher Vorschriften.“ Vgl. A. FUKS, *The Ancestral Constitution*, London, 1953.

[47] *Dtn* 17, 14f.

[48] So geht nach ECKHARDT, *Gesandtschaften* [n. 5], S. 392 aus den Texten hellenistischer Zeit nicht hervor, dass „man es als Bestandteil der jüdischen Traditionen gesehen hätte, nicht von Königen beherrscht zu werden.“

[49] Vgl. zu diesem Thema C. KARRER, *Ringen um die Verfassung Judas: Eine Studie zu den theologisch-politischen Vorstellungen im Esra-Nehemia-Buch*, Berlin / New York, 2001.

[50] *Esr*. 7,25–26: „Du aber, Esra, gemäß der Weisheit deines Gottes, die in deiner Hand ist, setze Richter und Rechtspfleger ein, die dem ganzen Volk in Transeuphratene Recht sprechen sollen, und zwar alle, die das Gesetz eines Gottes kennen, und die es nicht kennen, die sollt ihr es lehren. Und jeder, der nicht sorgfältig das Gesetz deines Gottes und das Gesetz des Königs einhält, gegen den soll gerichtlich vorgegangen werden, sei es mit Todesstrafe oder mit Ausstoßung oder mit Geldstrafe oder Gefängnis.“;

somit an die Stelle des Königs getreten, weil Judäa seitdem ein Gemeinwesen war, das unter einer Fremdherrschaft existierte, was sich wiederum allem Anschein nach nicht mit der Institution eines Königs vertragen hatte.[51]

Das war die politische Realität seit persischer Zeit. Zu fragen wäre aber, wie diese politische Realität mit dem Ideal von Herrschaft, das einem Teil der jüdischen Elite in römischer Zeit vor Augen stand, übereinstimmte. Ein Mitglied dieser Elite war zweifelsohne Flavius Josephus, der uns seine Vorstellung in einer häufig zitierten Schlüsselstelle zu einer jüdischen Idealverfassung in *contra Apionem* darlegt. Darin führt Josephus einen neuen Begriff in die griechische Verfassungsdebatte ein:[52]

> οἱ μὲν γὰρ μοναρχίαις, οἱ δὲ ταῖς ὀλίγων δυναστείαις, ἄλλοι δὲ τοῖς πλήθεσιν ἐπέτρεψαν τὴν ἐξουσίαν τῶν πολιτευμάτων. ὁ δ᾽ ἡμέτερος νομοθέτης εἰς μὲν τούτων οὐδοτιοῦν ἀπεῖδεν, ὡς δ᾽ ἄν τις εἴποι βιασάμενος τὸν λόγον θεοκρατίαν ἀπέδειξε τὸ πολίτευμα θεῷ τὴν ἀρχὴν καὶ τὸ κράτος ἀναθείς.[53]

S. Grätz, *Das Edikt des Artaxerxes. Eine Untersuchung zum religionspolitischen und historischen Umfeld von Esra 7,12-26*, Berlin / New York, 2004; J. Wiesehöfer, *„Reichsgesetz" oder „Einzelfallgerechtigkeit"? Bemerkungen zu Peter Freis These von der achaimenidischen „Reichsautorisation"* in *Zeitschrift für Altorientalische und Biblische Rechtsgeschichte* 1, 1995, S. 36–46; K. Schmid, *The Persian Imperial Authorization as Historical Problem and as Biblical Construct: A Plea for Differentiations in the Current Debate* in G. N. Knoppers / B. M. Levinson (Hgg.), *The Pentateuch as Torah: New Models for Understanding Its Promulgation and Acceptance*, Winona Lake, 2007, S. 22–38.

[51] So übertrug Ben Sira (ca. 190 v. Chr.) in seleukidischer Zeit auch zentrale Aspekte des Königtums auf den Hohepriester, vgl. M. Himmelfarb, *A Kingdom of Priests. Ancestry and Merit in Ancient Judaism*, Princeton, 2006, S. 34–38; B. G. Wright, *Ben Sira on Kings and Kingship* in T. Rajak u.a. (Hgg.), *Jewish Perspectives on Hellenistic Rulers*, Berkeley / Los Angeles / London, 2007, S. 76–91. In vorhasmonäischer Zeit hatten die Juden das Königtum sogar soweit ausgeblendet, dass Ps.-Hekataios (Diod. XL, 3, 5) in seinem Judenexkurs (um 300) schreibt: „Deshalb gab es auch niemals ein Königtum bei den Juden, die Vorsteherschaft über die Menge gibt man immer demjenigen der Priester, den man für vernünftig und an Tugend hervorstechend hält. Diesen nennen sie *archiereus*."

[52] Vgl. zum Folgenden O. Gussmann, *Das Priesterverständnis des Flavius Josephus*, Tübingen, 2008, S. 306ff.; D. R. Schwartz, *Josephus on the Jewish Constitutions and Community* in *SCI* 7, 1983/1984, S. 30–52.

[53] Ios., *c. Ap.* II, 164–166: „Einige Völker haben die höchste politische Macht (τὴν ἐξουσίαν τῶν πολιτευμάτων) den Monarchien, andere den Oligarchien und andere den Massen anvertraut. Unser Gesetzgeber (νομοθέτης, gemeint ist Moses) hingegen fand hiervon keine passend, sondern gab seiner Verfassung, wenn der Ausdruck auch etwas gewaltsam wirkt, den Begriff Theokratie (θεοκρατίαν ἀπέδειξε τὸ πολίτευμα), indem er dem Gott die Herrschaft und Macht gab." Vgl. zuletzt K. Trampedach, *Schwierigkeiten mit der Theokratie. Warum die römische Herrschaft in Judäa scheiterte* in K. Trampedach / A. Pečar (Hgg.), *Theokratie und theokratischer Diskurs. Die Rede von der Gottesherrschaft und ihre politisch-sozialen Auswirkungen im interkulturellen Vergleich*, Tübingen, 2013, S. 132–142.

Wenig später spezifiziert er weiter:

> καὶ τίς ἂν καλλίων ἢ δικαιοτέρα γένοιτο τῆς θεὸν μὲν ἡγεμόνα τῶν ὅλων πεποιημένης, τοῖς ἱερεῦσι δὲ κοινῇ μὲν τὰ μέγιστα διοικεῖν ἐπιτρεπούσης, τῷ δὲ πάντων ἀρχιερεῖ πάλιν αὖ πεπιστευκυίας.[54]

Die ideale Verfasstheit des jüdischen Gemeinwesens (*politeuma*) war also die Theokratie und die Leitung der wichtigsten Angelegenheiten durch den Hohepriester und die ihm unterstehende Priesterschaft. Hierin sieht sich Josephus in Übereinstimmung mit allen frühjüdischen Autoren.[55] Doch die von ihm formulierte Definition der Theokratie ist insgesamt ziemlich unpräzise und allgemein gehalten und hat deshalb in der Forschung für größere Diskussion gesorgt. Für Assmann ist eine Theokratie eine politische Herrschaft, bei der man zwischen einer „identitären" und einer „repräsentativen" Theokratie unterscheiden müsse. Bei ersterer träte der Priester nicht als Herrscher auf, sondern befrage Gott bei wichtigen Entscheidungen, bei der zweiten Form sieht er sich als Stellvertreter Gottes.[56] Doch daneben gibt es auch Ansichten, die die Theokratie überhaupt nicht politisch interpretieren.[57] So meint etwa Wischmeyer, dass „in Israel ... sich also Gottes Macht direkt (realisiert), und zwar in der Tora und ihrer Anwendung, d.h. in der Form der Gerechtigkeit."[58] Cancik wiederum interpretiert die Schilderung des Josephus als reine Utopie einer Gottesherrschaft als Priesterherrschaft, die sich aber in der Nachtempelzeit nicht gegen die Pharisäer durchsetzen konnte.[59] Von anderer Seite wurde dieser Ansicht widersprochen. Man wirft Cancik vor, er habe nicht werkimmanent, also allein aus *contra*

[54] Ios., *c. Ap.* II, 185: „Kann es ein schöneres und gerechteres Gemeinwesen geben als das, das Gott an die Spitze aller Dinge stellt? Dass die Verwaltung der wichtigsten Angelegenheiten der gesamten Körperschaft der Priester und dem Hohepriester wiederum die Führung über alle anderen Priester überträgt?"

[55] Vgl. O. Wischmeyer, *Von Ben Sira zu Paulus. Gesammelte Aufsätze zu Texten, Theologie und Hermeneutik des Frühjudentums und des Neuen Testaments*, Tübingen, 2004, S. 43f.

[56] J. Assmann, *Ägypten. Eine Sinngeschichte*, Darmstadt, 1996, S. 333.

[57] Vgl. H. Cancik, *Theokratie und Priesterherrschaft. Die mosaische Verfassung bei Flavius Josephus, Contra Apionem 2,157–198* in J. Taubes (Hg.), *Religionstheorie und politische Theologie, Band 3: Theokratie*, München, 1987, S. 65–77; C. Gerber, *Ein Bild des Judentums für Nichtjuden von Flavius Josephus. Untersuchungen zu seiner Schrift Contra Apionem*, Leiden, 1997 (Kritik an Cancik auf S. 55ff.); B. Lang, *Theokratie: Geschichte und Bedeutung eines Begriffs in Soziologie und Ethnologie* in J. Taubes (Hg.), *Religionstheorie und politische Theologie, Band 3: Theokratie*, München, 1987, S. 11–28; Lebram, *Idealstaat* [n. 24], S. 233–253; E. M. Dörrfuss, *Mose in den Chronikbüchern, Garant theokratischer Zukunftserwartungen*, Berlin, 1994; zuletzt mit Diskussion der Forschungsmeinungen Gussmann, *Priesterverständnis* [n. 51], S. 311–320.

[58] Wischmeyer, *Von Ben Sira zu Paulus* [n. 54], S. 44.

[59] Cancik, *Theokratie* [n. 56], S. 65f.: „Theokratie meint bei Josephus die Herrschaft der zentral und hierarchisch organisierten Priesterschaft über das gesamte Leben des Volkes; neben ihr gibt es keinen König. Sie braucht kein Militär. Die Priesterherrschaft ist eine Aristokratie."

Apionem schöpfend, gearbeitet, sondern seine Auffassung mit Aussagen aus den *antiquitates Iudaicae* begründet[60] – hier verwende Josephus aber das Wort Aristokratie für die Priesterherrschaft.[61] Für Gussmann ist schließlich die „Theokratie im Verständnis des Josephus ... die Herrschaft Gottes über alles. Sie ist daher auch keine von Gott verliehene Priesterherrschaft, sondern eine direkte Herrschaft Gottes über jeden Einzelnen."[62] Damit hebt er die Gottesherrschaft von der politischen auf eine rein religiöse Ebene und sie spielt auf diese Weise keine Rolle mehr in den Diskussionen über politische Herrschaft. Auch Gerber vermutet, dass in der Theokratie keine konkrete politische Verfasstheit zu sehen sei, sondern eine Ausrichtung der jeweiligen politischen Herrschaft an den Gesetzen der Väter. Das wiederum sei unter verschiedenen Herrschaftsformen problemlos möglich: „Das theokratische Politeuma kann ebenso wie unter römischer Oberherrschaft in einem jüdischen Staat verwirklicht sein."[63]

Die Definition, die Josephus für ein „schönes und gerechtes Gemeinwesen" gibt, lässt meines Erachtens jedoch durchaus an eine konkrete Umsetzung denken, schließlich geht es in der Theokratie darum, dass sich die Verwaltung – Josephus verwendet den terminus technicus *dioikein* – in den Händen von Priestern unter der Leitung eines Oberpriesters befindet. Der jüdische Historiker verweist mit dieser Vorstellung also keinesfalls auf einen utopischen Zustand, sondern auf eine Zeit, die es in der jüdischen Geschichte bereits gegeben hat und die er in den *antiquitates* schildert, die er dort aber nicht mit dem Begriff Theokratie belegt. Es handelt sich um seine Wahrnehmung des jüdischen Lebens in der Epoche zwischen dem Exil und dem Beginn der Hasmonäerherrschaft, also die Zeit der Fremdherrschaften. Das war eine Epoche, die Josephus, wie üblich zwischen den griechischen Begriffen für die politische Verfasstheit von Gemeinwesen changierend, einmal mit dem Begriff Demokratie belegt,[64] ein anderes mal als oligarisch-aristokratische Verfasstheit bezeichnet (πολιτείᾳ χρώμενοι ἀριστοκρατικῇ μετ' ὀλιγαρχίας).[65] Und doch war es eine Zeit, in der die Juden genau so lebten, wie Josephus es in seiner Theokratiedefinition beschreibt: „Denn die Hohepriester leiteten die öffentlichen Angelegenheiten (οἱ γὰρ ἀρχιερεῖς προεστήκεσαν τῶν πραγμάτων) bis die Nachfahren der Hasmonäer die Königsherrschaft übernahmen." Es war nach Josephus möglich,

[60] Vgl. die Kritik von Gerber, *Ein Bild* [n. 56], S. 56, an Cancik: „Darüber hinaus vermengt Cancik die Geschichtsschreibung des Josephus mit dem apologetischen Entwurf über das Judentum, so daß er letzteren als ‚ethnographische Fabulistik' abtun kann."

[61] Gerber, *Ein Bild* [n. 56], S. 56: „So verbietet sich die Rezeption der These Canciks."; Gussmann, *Priesterverständnis* [n. 51], S. 311: „Wenn man ... Contra Apionem werkimmanent interpretiert und den Argumentationszusammenhang berücksichtigt, lässt sich Canciks These von der Theokratie als politischer Priesterherrschaft bei Josephus nicht gut halten."

[62] Gussmann, *Priesterverständnis* [n. 51], S. 315.

[63] Gerber, *Ein Bild* [n. 56], S. 356.

[64] Ios., *Ant. Iud.* XX, 234.

[65] Ios., *Ant. Iud.* XI, 111; vgl. Schwartz, *Josephus* [n. 51], S. 34–36.

dass alle Juden gemäß der Sitte der Väter (πατρίῳ νόμωῳ) nach Jerusalem kommen konnten, um die (Dank-)Feste Gottes zu feiern, weil er sie in das Land ihrer Väter gebracht und den Perserkönig ihnen gegenüber wohlgesinnt gemacht hatte.[66]

Die Idealverfassung des jüdischen *politeuma*, wie auch immer sie verfassungsterminologisch von Josephus genannt werden konnte (Theokratie, Aristokratie, Demokratie), bestand aus folgenden Punkten:

1. Man lebt unter der Verwaltung (*prostasia*[67] *tôn pragmatôn*) einer vom Hohepriester kontrollierten Priesterschaft.
2. Man lebt nach den Gesetzen der Väter.[68]
3. Man lebt in Jerusalem oder konnte dorthin kommen.
4. Man feiert dort die Feste für den höchsten Gott.

Wir haben also eine äußere politische Gewalt, die den Juden volle religiöse Freiheit gewährt. Wichtig ist folglich, dass ein solchermaßen geordnetes Gemeinwesen unter den Rahmenbedingungen einer Fremdherrschaft existieren konnte. Und als Aristokratie, die eine Monarchie ablöst, bezeichnet Josephus die Verfasstheit des jüdischen *politeuma* dann auch in der Zeit der direkten Herrschaft der Römer über Judäa: „Nach deren (i.e. der Könige) Tod wurde das Gemeinwesen eine Aristokratie, und dem Hohepriester wurde die *prostasia* über das Volk zugewiesen."[69] Somit ist einerseits klar, dass Josephus griechische Verfassungstermini jeweils kontextgebunden verwendete. Andererseits dürfte es als wahrscheinlich gelten, dass Josephus die Zeit der direkten römischen Verwaltung Judäas ähnlich positiv sah wie die Zeit, in der Judäa zum Perserreich gehörte: Dem Hohepriester oblag die *prostasia* über das Volk.[70] Das ist vor allem deshalb nicht ungewöhnlich, weil Josephus für Römer schrieb und den Römern

[66] Ios., *Ant. Iud.* XI, 109-111.

[67] Vgl. Schwartz, *Josephus* [n. 51], S. 36: „It ... appears that prostasia refers to the authority of the high priest when he does not enjoy a more formal, ‚politically'-defined, ruling status."; vgl. seine Ausführungen auf S. 43–48, wo er zu dem Schluss kommt, dass der Begriff aus der Verwendung der Führerschaft von Diasporagemeinden heraus gewählt wurde: „it is probable that the notion originated among Jews of the Diaspora who viewed the high priest as the prostates of the entire people, in the image of their local leaders." Zur Verwendung auch M. Hengel, *Judentum und Hellenismus*, Tübingen, [3]1988, S. 47, n. 165 und S. 51, n. 181; Tcherikover, *Hellenistic Civilization* [n. 43], S. 59, 132 (zum Tobiadenroman zuletzt S. Pfeiffer, *Die Familie des Tubias: Eine (trans-)lokale Elite in Transjordanien* in B. Dreyer / P. F. Mittag (Hgg.), *Lokale Eliten und hellenistische Könige zwischen Kooperation und Konfrontation*, Berlin, 2011, S. 191–215).

[68] Dieser Begriff ist auch in den Makkabäerbüchern wichtig: 2 *Makk* 6,1; 7,2.24; 3 *Makk* 1,3; 4 *Makk* 4,23; 5,33; 8,7; 9,1; 16,16; 18,5.

[69] Ios., *Ant. Iud.* XX, 251: μετὰ δὲ τὴν τούτων τελευτὴν ἀριστοκρατία μὲν ἦν ἡ πολιτεία, τὴν δὲ προστασίαν τοῦ ἔθνους οἱ ἀρχιερεῖς ἐπεπίστευντο.

[70] Zu Begriff der προστασία vgl. M. Brutti, *The Development of the High Priesthood during the pre-hasmonean Period. History, Ideology, Theology*, Leiden / Boston, 2006, S. 74f.

zeigen wollte, dass auch das jüdische Gemeinwesen eine Existenzberechtigung hatte, der Krieg gegen Rom vielmehr nur von Extremisten angezettelt worden war.

Wenn wir also die Theokratie einfach mit einem Leben nach der „Sitte der Vorfahren“ unter einem Hohepriester gleichsetzen, dann spielte es für Josephus allem Anschein nach keine Rolle, wer die politische Oberherrschaft im Gemeinwesen hatte. Oder anders ausgedrückt: Nach der Sitte der Vorfahren kann man auch unter einer Fremdherrschaft leben, wenn diese Fremdherrschaft die notwendigen Rahmenbedingungen bereitstellt (weil Gott die Fremdherrscher den Juden gegenüber wohlgesonnen gemacht hat).[71] Damit lässt sich aber auch festhalten, dass die dritte Gesandtschaft an Augustus allem Anschein nach einen Teil der Elite vertrat, der später auch Flavius Josephus angehören wird. Die Gesandtschaft könnte sich folglich aus priesterlichen Kreisen zusammengesetzt haben.

5. *Die Ausgestaltung einer judäischen autonomia im imperium Romanum*

Wenn beide Berichte über die jeweils dritte Gesandtschaft historisch sind, dann hat es maßgebliche antimonarchische Kreise innerhalb der jüdischen Elite gegeben, weil es zu einer Desintegration der Eliten im Verlauf der jeweiligen Königsherrschaften gekommen ist. In der prekären Situation nach einem Herrscherwechsel bzw. bei Uneinigkeit der Thronfolger nutzten diese desintegrierten Teile der Elite die Chance, um ihre antihasmonäischen oder antiherodischen Interessen in Rom zu akzentuieren. Eine Chance hatte dieser Teil der Elite aber nur deshalb, weil Rom sich als Ordnungsmacht anbot bzw. diese Kreise die Hoffnung hatten, Rom in den innenpolitischen Konflikt hineinzuziehen.

Die Juden der Gesandtschaft an Pompeius hatten den Status Judäas zu Beginn der hasmonäischen Herrschaft als Referenzpunkt vor Augen, in der die *patrios politeia* in *eleutheria* und *autonomia* verwirklicht worden war. Die Juden der Gesandtschaft an Augustus hingegen wollten Judäa im Verbund eines Großreiches, ohne einen König. Auch hierfür konnten sie sich auf das historische Beispiel der *patrios politeia* in der Nachexilszeit berufen. Die Führung Judäas oblag damals ebenfalls einem Hohepriester. Es ist sehr wahrscheinlich, dass die Juden der Gesandtschaft an Augustus genau dieses Modell von *autonomia* und *eleutheria* – die Verfassung Esras und Nehemias unter persischer

[71] Vgl. GERBER, *Ein Bild* [n. 56], S. 356: „Das theokratische Politeuma kann ebenso wie unter römischer Oberherrschaft in einem jüdischen Staat verwirklicht sein.“ Eine von politischen Begebenheiten abstrahierende theologische Interpretation bietet GUSSMANN, *Priesterverständnis* [n. 51], S. 315: „Die *Theokratia* im Verständnis des Josephus ist keine Herrschaft von Menschen oder Staaten über andere, sondern die Herrschaft Gottes über alles. Sie ist daher auch keine von Gott verliehene Priesterherrschaft, sondern eine direkte Herrschaft Gottes über jeden Einzelnen. So ist das jüdische Politeuma nach Josephus weniger als Staat denn als kultisches, immerwährendes Fest zu verstehen.“

Suprematie – vor Augen hatten.[72] Rom sollte folglich als Ordnungsmacht in die Pflicht genommen werden, Augustus nicht wieder durch eine lediglich indirekte Herrschaft der Willkür von Königen Tür und Tor öffnen. Freiheit und Autonomie hätten für diese Kreise also bedeutet, vor allem religiöse Autonomie und möglicherweise auch eine gewisse innenpolitische Selbstverwaltung unter der Aufsicht eines römischen Statthalters zu besitzen. Dass dieser Wunsch nicht vollkommen unrealistisch war, liegt an dem jüdischen Wissen über die römische Herrschaftspraxis im Osten des Reiches. Diese findet sich nur eine Generation später besonders eindrücklich in einem Dokument, das die lykische Elite anlässlich der Provinzialisierung ihrer Heimat veröffentlichte,[73] zum Ausdruck gebracht. Sie pries Claudius als „Erretter ihres Volks, ... weil sie befreit wurden von Aufruhr, Gesetzlosigkeit und Räuberunwesen ... und wiedererlangt haben Eintracht, Gleichheit der Rechtsprechung sowie die *väterlichen Gesetze*.“[74] Auch hier wurde mit den gut bekannten und wirkmächtigen Topoi gearbeitet, die natürlich vollkommen anders gefüllt werden konnten. Doch dürften die Grundbedingungen ähnlich gewesen sein. Auch in Lykien war es zu erheblichen inneren Spannungen gekommen. Eine der beiden Parteiungen wandte sich daraufhin an Rom, um ihre Interessen mit dessen Hilfe durchzusetzen. Sie argumentierte mit dem Wunsch nach Freiheit und dem Leben nach den väterlichen Gesetzen, der nur durch eine Provinzialisierung erfüllt werden könne. Ziel dieses Teils der Elite war es natürlich, danach von den Römern an die Schlüsselstellen der Macht in der Heimat eingesetzt zu werden.

Dass der von den Gesandten erstrebte Status als Provinzialen in antiken Augen durchaus mit *autonomia* und *eleutheria* gleichgesetzt werden konnte, zeigt die Verwendung der Begriffe in hellenistischer Zeit. Bereits von Alexander dem Großen hatten die Städte Kleinasiens ihre Freiheit und Autonomie erhalten, obwohl sie *de facto* zum Alexanderreich und dann zu den Diadochenreichen gehörten. Die Römer übernahmen diese Praxis für die Gemeinwesen, die

[72] BRINGMANN, *Geschichte* [n. 37], S. 202; E. M. SMALLWOOD, *The Jews under Roman Rule. From Pompey to Diocletian: A Study in Political Relations*, Leiden, ^{2}1981, S. 109, schlägt vor, dass es der Gesandtschaft möglicherweise um „a return to the pre-Herodian theocracy, government of a purely Jewish character by the High Priest“ gegangen sei. Die Verwendung des Begriffs *dioikein* durch die Gesandtschaft an Augustus müsste hier demzufolge so zu interpretieren sein, dass nur die Rahmenrichtlinien durch den Statthalter vorgegeben waren, die tatsächliche innere Verwaltung hingegen beim Hohepriester liegen sollte.

[73] Zur Provinzialisierung Lykiens vgl. F. KOLB, *Lykiens Weg in die römische Provinzordnung* in N. EHRHARDT / L.-M. GÜNTHER (Hgg.), *Widerstand – Anpassung – Integration. Die griechische Staatenwelt und Rom. Festschrift J. Deininger zum 65. Geburtstag*, Wiesbaden, 2002, S. 207–221; H. BRANDT / F. KOLB, *Lycia et Pamphylia. Eine römische Provinz im Südwesten Kleinasiens*, Mainz, ^{2}2005, S. 20f.

[74] Stadiasmos von Patara (*SEG* 57, 1670); Seite A, Z. 16-24: ἀπαλλαγ[έ]ν[τε]ς στάσεως καὶ ἀνομίας καὶ λη<ι>σ[τ]ειῶν ... ἀπειλη[φ]ότες δὲ ὁμό[νοι]αν καὶ τὴν ἴσην δ[ικαιοδ]οσίαν καὶ τοὺς [π]α[τρίο]υς νόμους.

sich freiwillig ins Imperium integriert hatten. Es ist also sehr wahrscheinlich, dass die Juden der dritten Gesandtschaft an Augustus mit dem Begriff der *autonomia* und *eleutheria* etwas ähnliches verbunden sehen wollten, wie es die Griechen in den vielen *poleis* unter römischer Herrschaft auch taten – sie also den bekannten und in der Antike bewusst nicht klar definierten Terminus verwendeten:[75] Sie wären *in dicione populi Romani* gelangt, doch wussten sie, dass die Römer den unterworfenen Völkern ihre Rechtsgewohnheiten beließen.[76] Die antimonarchischen Juden wollten folglich nach diesem Vorbild bei einer Vereinigung mit Syrien ihren selbstverwalteten Status aufrechterhalten[77] und *suae potestatis* bleiben. Auf diese Weise erklärte sich auch, weshalb die dritte Gesandtschaft an Augustus nicht den Status einer eigenen Provinz für Judäa erstrebte, sondern Judäa als *prostheke* Syriens erhalten sehen wollte.[78] Als eigene Provinz hätte Judäa nach Ansicht der Gesandten nicht mehr die innenpolitische Autonomie, wie sie ihnen vorschwebte, bewahren können. Wenn Judäa hingegen Teil der Provinz *Syria* war, dann konnten die Juden für ihr Gemeinwesen auch mit einer polisähnlichen innenpolitischen Autonomie rechnen, die durch den Statthalter Roms garantiert wurde. Wie es dann aber in der Frage der konkreten Ausgestaltung Theokratie unter der Herrschaft Roms zu schwerwiegenden Missverständnissen zwischen Römern und Juden gekommen ist, die letztlich im jüdischen Aufstand mündeten, hat unlängst Trampedach aufgezeigt.[79]

Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg. Stefan PFEIFFER.

[75] Vgl. R. BERNHARDT, *Imperium und Eleutheria. Die römische Politik gegenüber den freien Städten des griechischen Ostens*, Hamburg, 1971; E. J. BICKERMAN, *Autonomia. Sur un passage de Thucydide (1,144,2)* in *RIDA* 5, 1958, S. 313–344; G. A. LEHMANN, *Polis-Autonomie und römische Herrschaft an der Westküste Kleinasiens: Kolophon/Klaros nach der Aufrichtung der Provinz Asia* in L. MOOREN (Hg.), *Politics, Administration and Society in the Hellenistic and Roman World*, Löwen, 2000, S. 215–238; K. RAAFLAUB, *Die Entdeckung der Freiheit. Zur historischen Semantik und Gesellschaftsgeschichte eines politischen Grundbegriffes der Griechen*, München, 1985.

[76] Vgl. L. MITTEIS, *Reichsrecht und Volksrecht in den östlichen Provinzen des römischen Kaiserreiches. Mit Beiträgen zur Kenntniss des griechischen Rechts und der spätrömischen Rechtsentwicklung*, Leipzig, 1891, S. 83–110; bei Livius heißt es (XXXVII, 32, 14) *urbem agrosque et suas leges iis restituere.*

[77] Zur städtischen Autonomie: F. GRELLE, *L'autonomia cittadina fra Traiano e Adriano*, Neapel, 1972; E. BALTRUSCH, *Außenpolitik, Bünde und Reichsbildung in der Antike*, München, 2008, S. 101f.

[78] So ist es letztlich im Jahr 6 n. Chr. auch eingetreten: ECK, *Rom und Judaea* [n. 25], S. 24f.; H. M. COTTON, *Some Aspects of the Roman Administration of Judaea/Syria-Palaestina* in W. ECK (Hg.), *Lokale Autonomie und römische Ordnungsmacht in den kaiserzeitlichen Provinzen vom 1. bis 3. Jahrhundert*, München, 1999, S. 75–91.

[79] K. TRAMPEDACH, *Schwierigkeiten mit der Theokratie* [n. 52], bes. S. 141f.

La linguistique psychiatrique et la psychopathologie de la personnalité peuvent-elles éclairer les textes anciens ? Le cas latin : Cicéron et Égérie.

« En psychopathologie, notre tâche ne consiste pas à apprendre la psychopathologie, mais à apprendre à observer, à poser des questions, à analyser, et à penser en termes psychopathologiques. »

Karl Jaspers

0. *Avertissement*

Le but de cet article est de montrer qu'il existe dans les textes anciens des éléments langagiers qui échappent à toute codification littéraire et qui, par là même, permettent d'accéder à des états mentaux autrement camouflés par l'artificialité extrême requise par les codes esthétiques. Ces états mentaux dénotent des structures de personnalité, voire même des troubles dont l'influence commande assez une production littéraire pour que son interprétation ne puisse en faire l'économie.

Cet article présente une structure inhabituelle.[1] On le trouvera de fait rédigé sur le modèle de ce qui se publie dans le domaine particulier de la recherche médicale, dont sa matière émane ; il est ainsi constitué de trois parties.

[1] N. C. Andreasen, *The Scale for the Assessment of Positive Symptoms (SAPS)*, Iowa City, 1984a; N. C. Andreasen, *The Scale for the Assessment of Negative Symptoms (SANS)*, Iowa City, 1984b; L. S. Benjamin, *Interpersonal Diagnosis and Treatment of Personality Disorders*, New York, 1996²; J. Bergeret, *La personnalité normale et pathologique*, Paris, 1996³ ; A. M. Bolkestein / M. Van de Grift, *Participant Tracking in Latin Discourse* in J. Herman (ed.), *Linguistic Studies on Latin*, Amsterdam / Philadelphie, 1994, p. 283-302; H. Bortfeld / S. D. Leon / J. E. Bloom / M. F. Schober / S. E. Brennan, *Disfluency Rates in Conversation: Effects of Age, Relationship, Topic, Role, and Gender* in *Language and Speech* 44, 2001, p. 123-147; M. Bouvard, *Questionnaires et échelles d'évaluation de la personnalité*, Paris, 2009³ ; S. Campanella / E. Streel, *Psychopathologie et neurosciences : questions actuelles de neurosciences cognitives et affectives*, Bruxelles, 2008 ; C. Campolini / F. Tollet / A. Vansteelandt, *Les troubles acquis du langage, des gnosies et des praxies*, Louvain-la-Neuve, 2003 ; M. Candea, *Contribution à l'étude des pauses silencieuses et des phénomènes dits « d'hésitation » en français oral spontané. Etude sur un corpus de récits en classe de français*. Thèse de Paris III non publiée, 2000 (http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00290143/en/) ; C. Chanet, *Fréquence des marqueurs discursifs en français parlé :*

– La première partie est d'ordre heuristique (1-5). Elle contient un exposé de méthode et doit sa longueur à la nécessité où je me suis trouvée d'avoir à présenter ces deux disciplines inhabituelles à la philologie que sont la linguistique psychiatrique et la psychopathologie de la personnalité.
– La seconde partie est d'ordre diagnostic (7-13). Elle contient deux études de cas illustratifs des résultats obtenus. La première traite brièvement de la dépression de Cicéron ; la seconde, plus longue, est dévolue à la personnalité schizoïde d'Égérie.
– La troisième partie est d'ordre prospectif (14). Elle rassemble des observations relatives aux extensions possibles de l'approche proposée.

quelques problèmes de méthodologie in *Recherches sur le français parlé* 18, 2004, p. 83-107 ; CIM-10/ICD-10, *Classification internationale des maladies : dixième révision Troubles mentaux et troubles du comportement : descriptions cliniques et directives pour le diagnostic*, Organisation Mondiale de la Santé, traduction de l'anglais coordonnée par C.B. Pull, Genève, 2011 ; DSM-IV-TR, *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux, Texte révisé*, coordination générale de la traduction française J. D. Guelfi / M. A. Crocq, Paris, 2003 ; DSM 5, *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders, DSM-5™, American Psychiatric Association*, Washington, D.C., 2013; J. Fine, *Language in Psychiatry, A Handbook of Clinical Practice*, London, 2006; C. Fry, *Jérôme et Augustin en réseau pensant : De l'heuristique à la psychopathologie* in P. Borgeaud / D. Barbu / M. Lozat / N. Meylan / A. C. Rendu Loisel (éds.), *La fabrique des religions*, Lausanne, 2014, p. 225-262 ; H. Guntrip, *A Study of Fairbairn's Theory of Schizoid Reactions* in K. Vries / F. R. Manfred / S. M Perzow (eds.), *Handbook of Character Studies : Psychoanalytic Explorations*, Madison, 1991, p. 407-436; A. Kallen-Tatarova, *Le connecteur 'donc' à la lumière de données empiriques tirées d'un corpus oral* in *Association for French Language Studies, Promoting French Language Teaching and Research into French Linguistics in Higher Education*, Cahiers, Volume 13, Issue 1, 2007, p. 47-64; D. R. Langslow, *Latin Discourse Particles, 'Medical Latin' and 'Classical Latin' Author(s)* in *Mnemosyne* 53, 2000, p. 537-560; O. Luminet, *Psychologie des émotions : confrontation et évitement*, Bruxelles, 2008[2] ; N. McWilliams, *Psychoanalytic Diagnosis: Understanding Personality Structure in the Clinical Process*, New York, 2011[2]; T. Millon, *Disorders of Personality : Introducing a DSM/ICD Spectrum from Normal to Abnormal*, Hoboken, N.J., 2011[3]; E. Oliensis, *Freud's Rome, Psychoanalysis and Roman Poetry*, Cambridge, 2009; A. Palmer, *Egeria the Voyager, Or the Technology of Remote Sensing in Late Antiquity* in Z. R. W. M. von Martels (ed.), *Travel Fact and Travel Fiction: Studies on Fiction, Literary Tradition, Scholarly Discovery, and Observation in Travel Writing*, Leiden, 1994, p. 39-53; I. Paula-Perez, *Alexitimia y sindrome de Asperger* in *Revista de Neurologia*, 50 (Suppl. 3), 2010, p. 85-90 ; M. C. Pouder, *Analyse linguistique de dialogues psychosomatiques*. Thèse de Paris IV/ Sorbonne non publiée, Paris, 1997 (http://hal.inria.fr/docs/00/13/45/09/PDF/texteTOT-Th3.pdf) ; H. Reuling, *Pious Intrepidness : Egeria and the Ascetic Ideal* in M. Poorthuis / J. Schwartz (eds.), *Saints and Role Models in Judaism and Christianity*, Leiden, 2004, p. 243-260; E. Shriberg, *Disfluencies in Switchboard* in *Proceedings, International Conference on Spoken Language Processing (ICSLP '96)*, Vol. Addendum, 11-14. Philadelphia, 1996; L. Sperry, *Handbook of Diagnosis and Treatment of DSM-IV-TR Personality Disorders*, New York, 2003[2].

1. *La linguistique psychiatrique et le Projet ECLIPSE*

Par les hasards et circonvolutions de ma carrière de linguiste, j'ai été amenée voilà un peu plus d'une dizaine d'années à m'éloigner du territoire familier des langues anciennes pour aborder aux terres ensauvagées de la psychiatrie. Il en est résulté un long temps, parfois discontinu, d'études cliniques des troubles de l'énonciation chez le patient psychiatrique non délirant. Après un certain nombre de travaux préliminaires, en association d'abord avec le Dr Nicola Gervasoni, psychiatre, directeur médical de la Métairie, une clinique psychiatrique de Suisse romande, puis avec les Dr Patrick Baud et Nader Perroud, du Service de psychiatrie générale des Hôpitaux Universitaires de Genève (HUG), j'ai mis sur pied, en 2011, le Projet ECLIPSE dont le but est l'étude de l'*Énonciation en CLinique PSychiatrique*[2]. Après des études de faisabilité conduites avec des patients psychotiques, déprimés et/ou affectés d'un trouble de la personnalité, l'objectif aujourd'hui assigné au Projet ECLIPSE est l'examen plus particulier de la parole de patients adultes souffrant d'un trouble de la personnalité borderline et affectés en comorbidité d'un trouble de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDA-H).

2. *La linguistique psychiatrique : buts et méthodes*

La méthode analytique mise en œuvre s'ordonne de manière assez simple. Elle consiste en l'enregistrement d'entretiens conduits avec des patients atteints de troubles psychiatriques non générateurs de délire ; de leur parole est considéré tout élément langagier qui présente deux traits distinctifs :

1) Une fréquence non nécessitée par la substance du discours
2) Une grammaticalité non-standard dans son usage soit sémantique soit tactique

Ces éléments s'insèrent dans la parole du locuteur comme autant d'objets souvent perçus par le récepteur comme des parasites ; saisi dans sa réalité énonciative, le langage commun en est souvent saturé, ainsi qu'en témoignent ces six extraits d'entretiens cliniques conduits avec des patients dépressifs dont les structures de personnalité sont variées, d'expression forte mais infra-pathologique :

A.- *Alors, effectivement, heu* ***je j'ai,*** *heu partant heu,* ***pas vraiment besoin de,*** *donc,* ***d'un psychiatre,*** *en fait, comme ça, justement,* ***je vais,*** *au fond, disons,* ***je vais*** *à la limite* ***pas bien,*** *un petit peu, voilà heu donc* **...** *enfin vous voyez ce que je veux dire.*

B.- *Je suis la fille de* ***donc*** *d'une mère très* ***heu effectivement*** *dure avec moi.*

C.- *La nourriture, ici* ***effectivement****, elle est* ***donc … très … donc …*** *bonne …* ***effectivement****, et pourtant, il y en a* ***qui …. qui … effectivement … voilà ….***

[2] Ma gratitude va également aux Dr Astrid Allègre, Juliette Buffat et Alexandre Viala, psychiatres, qui ont bien voulu parfois me donner accès à certains de leurs patients et toujours me faire bénéficier de leurs conseils éclairés.

D.- ***En fait on pourrait effectivement*** *dire que j'étais très mal ...* ***heu un petit peu …***

E.- *Je prends un médicament* ***qui heu qui ... heu voilà ....***

F.- *Je me sens* ***un peu*** *mal* ***heu*** *en groupe****, je heu je je*** *me sens pas bien là…* ***enfin vous voyez ce que je veux dire ...***

Ces éléments de langage s'observent couramment dans la langue commune du sujet sain; ils sont indépendants de son niveau culturel – dans les textes présentés ci-dessous, le sujet 1 est médecin-chef quand les sujets 2 et 3 sont issus de milieux défavorisés – mais régis par l'influence conjointe de l'émotion et de la structure de sa personnalité :

1.- *Bonjour* ***jee*** *suis A. B..* ***donc*** *je suis* ***heu*** *chirurgien* ***heu*** *digestif* ***heu*** *professeur* ***heu*** *au CHU de C et je suis aussi chef* ***du du*** *unité Inserm* ***heu*** *XYZ dans lequel* ***donc*** *on travaille sur les cancers de l'œsophage et de l'estomac* ***… donc*** *concernant les cancers de l'estomac il y a* ***effectivement*** *sur le plan anatomo-pathologique etc.*[3].

2.- ***Ben****, j'avais un accordéon, mais, en revenant,* ***ben vous savez****, il s'est perdu dans la débâcle,* ***parce que*** *je l'avais avec moi quand j'étais au régiment. Je tâtonne maintenant du piano, mais c'est fini,* ***parce que*** *je n'ai plus les doigts assez* ***…*** *même pour l'accordéon. Mais,* ***je sais*** *qu'à Saumur, pour commencer,* ***quand même,*** *il faudra bien que je bricole,* ***parce que****,* ***vous savez****, il y a beaucoup de choses à faire encore,* ***parce que*** *c'est pas une maison qu'on a fait construire*[4].

3.- *Pour illustrer* ***euh donc euh un petit peu*** *ce discours* ***euh*** *… et* ***vous vous vous*** *montrer* ***un petit peu*** *le****...*** *des cas* ***un petit peu*** *dramatiques de vie* ***euh*** *vécues de vécus* ***euh par par*** *des personnes qui sont* ***euh*** *malgré tout* ***euh très très*** *attachantes –* ***donc*** *nous avons* ***euh*** *– la personne la plus pauvre de* ***not-*** *de nos arrondissements c'est une femme une veuve autrefois* ***euh*** *immigrée de Yougoslavie*[5].

L'appréhension linguistique du trouble psychiatrique permet de fournir au psychiatre référent des rapports suivis d'indications pronostiques dont voici trois exemples très différents:

1) Eléments langagiers à observer : L'apparition de formes d'involution collectives fortes en « nous », éventuellement plus faibles en « on », ainsi que de formes verbales modales au conditionnel (« nous pourrions, devrions») indiqueront le premier désarmement d'un self qui serait désormais prêt à une vraie coopération. La régression illocutive et surtout perlocutive ainsi que l'apparition de marqueurs adverbiaux d'incertitude (« peut-être », « éventuellement ») seraient annonciateurs de vrais progrès.

2) Eléments langagiers à observer : La surveillance des éléments antérieurs à une pause ou à un « heu » donneront de sûres indications sur l'évolution de la patiente. Les meilleurs progrès seront signalés par la disparition ou la réduction

[3] (http://www.jim.fr)
[4] Pouder, *Analyse linguistique* [n. 1], p. 109.
[5] Kallen-Tatarova, *Le connecteur 'donc'* [n. 1], p. 54-55.

très significative de ces marqueurs auxquels on rattachera les « donc » agrammaticaux ainsi que les défocalisateurs tels que « un petit peu » ou « quelque part » ainsi que les formules d'excuse. Leur effacement devrait être corrélatif à une augmentation de sa liberté corporelle et affective.

3) Eléments langagiers à observer : Toute diminution du très fort statisme psychologique du patient se manifestera par l'accélération de son débit et un élargissement de sa palette intonationnelle. Un premier signe de déblocage pourrait être l'apparition de désordre dans sa phrase. Il sera alors très profitable d'examiner après quels mots sa phrase se brisera ; ils seront porteurs de sa pensée réelle. Quelques marqueurs de défocalisation (« quelque part », « un petit peu », « on pourrait dire ») témoigneraient alors d'une acceptation du chaos constitutif des choses. Cette acceptation devrait signaler l'amélioration de son état dépressif ; elle serait surtout nécessaire à la réduction d'une anxiété résultant sans doute de la souffrance d'un psychisme obsidional, bloqué d'affront à la mouvance du monde.

Ces extraits montrent qu'un même marqueur, tel « quelque part » (2;3), peut prendre des valeurs antinomiques selon la nature du trouble de celui qui le profère ; il est donc indispensable d'établir préalablement un diagnostic que l'analyse langagière contribue à assurer et à préciser.

L'enjeu final du projet ECLIPSE est d'explorer de manière extensive la relation qui s'observe entre un matériel énonciatif et

A) des états émotionnels

B) des troubles psychopathologiques soumis à traitement médicamenteux et psychothérapeutique

C) des structures, voire des troubles de la personnalité.

3. *Économie dynamique du trouble énonciatif*

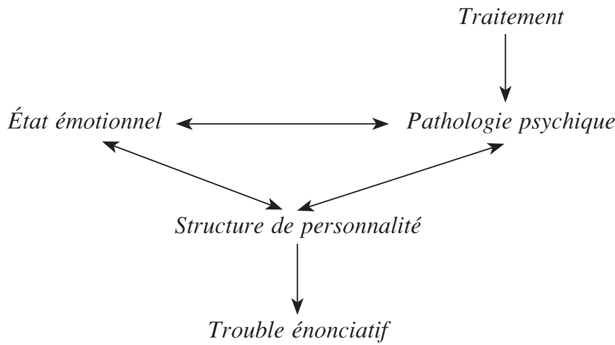
Dans tous les cas, il se dégage une *économie dynamique du trouble énonciatif* dont il devient possible de paramétrer les variables agissantes, quelque grossier et qualitatif que soit ce paramétrage. Il faut pour cela distinguer la structure de l'économie dynamique du trouble énonciatif selon qu'elle est ou non influencée par un trouble mental et, consécutivement, par le traitement qui lui est appliqué. Dans le cas d'une pathologie mentale avérée ou d'un trouble de la personnalité d'expression pathologique, trois traits distinctifs se détachent :

A) Une boucle de rétroaction qui fait interagir une pathologie mentale, une structure de personnalité et un état émotionnel ; cette boucle de rétroaction sera positive ou négative selon l'état de réactivité du patient

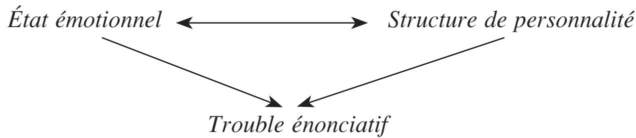
B) Une modification de cette boucle de rétroaction induite par l'action du traitement sur la pathologie mentale

C) Une action sur les troubles énonciatifs induite par la pathologie mentale, la structure de personnalité, l'état émotionnel et le traitement

L'économie dynamique du trouble énonciatif telle qu'elle s'observe chez le sujet malade présente ainsi une organisation à cinq termes :



En revanche, chez le sujet sain et porteur d'une structure de personnalité d'expression infra-pathologique, l'organisation de l'économie dynamique du trouble énonciatif se réduit à trois termes :



4. *Paramétrage de l'économie dynamique du trouble énonciatif*

Dans le cas particulier du sujet souffrant de pathologie mentale, l'économie dynamique du trouble énonciatif peut être réduite à la résultante de deux vecteurs :

> I. Un vecteur quantitatif : le traitement, par la modification de l'état pathologique qu'il induit, influe quantitativement sur les troubles langagiers
>
> II. Un vecteur qualitatif et quantitatif : l'état émotionnel, en association avec la pathologie mentale et avec la structure de personnalité, influe quantitativement et qualitativement sur les troubles langagiers

Dans le cas plus général du sujet sain, seul subsiste le second vecteur dont la définition se ramène désormais à celle-ci : *L'état émotionnel, en association avec la structure de personnalité, influe quantitativement et qualitativement sur les troubles langagiers.*

5. *Un problème de méthode, le passage de l'oral à l'écrit*

Les faits observés dans la parole d'un patient psychiatrique ou d'un locuteur sain sont de l'oralité pure. En observer la production dans un texte écrit implique

le postulat d'une égalité impossible entre l'oral et l'écrit. Cette difficulté se tourne par l'observation de textes rédigés selon la grammaticalité de l'oralité. Ils ne doivent pas, comme ceux d'un Céline, incarner une option esthétique mais bel et bien refléter un état de langue qui soit au plus près celui de la langue commune voire, idéalement, de la parole du locuteur. Par les blogs, l'Internet fournit un très commode et très abondant matériau ; celui-ci permet de repérer très exactement quels sont les marqueurs du trouble énonciatif qui passent le filtrage d'une mise à l'écrit, toute sommaire soit-elle. Ces marqueurs peuvent alors être considérés comme ceux que la langue commune reçoit ; ils sont aussi ceux qui ont le plus de chance de passer une véritable barrière de mise à l'écrit et sont, dans le cas des textes anciens, résistants au filtrage de l'*elocutio*. A l'instar des structures de personnalité et des troubles psychopathologiques, qui sont d'essence neurologique et ne doivent au culturel que la variance d'une prévalence, ces marqueurs dénoteront des états mentaux qui ont par nécessité été aussi ceux des anciens.

6. *Une lecture psychopathologique des textes anciens ?*

Les auteurs anciens ne sont pas des malades mentaux ; ils doivent en revanche à leur humanité d'avoir une structure de personnalité qui gouverne leur cognition, leurs idéations, leur émotionnalité et plus généralement l'ensemble d'un psychisme dont l'équilibre est le résultat d'un confort relationnel qui peut s'évaluer de manière triaxiale et relative :

Axe I : Degré de confort des relations établies par le sujet avec son entourage

Axe II : Degré de confort des relations établies par son entourage avec le sujet

Axe III : Degré de confort des relations établies par le sujet avec lui-même

Hors de la normalité, la psychiatrie enregistre un certain nombre de structures de personnalité[6] dont onze types se dégagent, constitutifs de trois groupes ; lorsqu'elles sont d'expression infra-pathologique, elles présentent des qualités ou traits d'effectivité (A) qui se font des défauts ou traits dyspraxiques (B) lorsque qu'elles s'expriment de manière excessive[7] :

Groupe 1 : Personnalités excentriques (A) – bizarres (B)

Paranoïde : A.- Curiosité, sens de l'observation, imagination, anticipation, organisation, esprit d'entreprise ; B.- Intolérance, sensitivité, inadaptation, excès interprétatifs, isolement, agressivité

Schizoïde : A.- Forte intériorité, centrement, résistance émotionnelle ; B.- Perte de contact avec la réalité, isolement, statisme, indifférence, apraxie

[6] DSM 5 (2013), p. 645-684; CIM-10/ICD-10 (2011)10 F60.0-F60.9; F61.

[7] Sperry, *Handbook* [n. 1], p. 30-31.

Schizotypique : A.- Originalité **;** B.- Excentricité excessive, bizarrerie, isolement, évitance

Groupe 2 : Personnalités émotionnelles (A) – dramatiques (B)

Psychopathique : A.- Capacité d'objectivation, capacité à diriger ; B.- Tendance au mensonge, à la manipulation, à l'exploitation, absence de scrupules, égoïsme

Antisociale : A.- Capacité critique, éloquence, facilité relationnelle, capacité à susciter le respect ; B.- Imprévisibilité, irresponsabilité, égoïsme, agressivité, impulsivité, violence, sadisme

Borderline : A.- Inventivité, non conformisme, sensibilité, sens de l'abstraction, capacités relationnelles ; B.- Intolérance, impulsivité, instabilité, versatilité, imprévisibilité, anxiété, dysthymie, cyclothymie, sensitivité, conflictualité, attachements pathologiques

Histrionique : A.- Inventivité, capacités relationnelles, générosité, altruisme, éloquence ; B.- Défaut de continuité, superficialité, préciosité, impulsivité, source d'agacement, versatilité

Narcissique : A.- Énergie, indépendance, confiance en soi, projectivité, capacité à diriger ; B.- Intolérance, vulnérabilité émotionnelle, manipulation, rupture, arrogance, besoin de privilèges

Groupe 3 : Personnalités craintives (A) – anxieuses (B)

Évitante : A.- Capacité à déléguer, amabilité, respect d'autrui, intuition ; B.- Incapacité projective, hésitation, couardise, manque de fiabilité, fébrilité apraxique

Dépendante : A.- Serviabilité, honnêteté, capacité à tenir compte de l'avis d'autrui ; B.- Défaut d'idées personnelles, servilité, effacement

Obsessionnelle : A.- Endurance, rigueur, fiabilité, conscienciosité ; B.- Syndrome du fichier, acribie, isolement, fébrilité apraxique, évitance, rigidité

Ces traits peuvent tour à tour se manifester dans chaque personnalité non pathologique, mais, et quoi que l'on en veuille, l'un d'entre eux parle plus fort que les autres, et définitivement. Étant d'essence biologique, neuro-développementale et génétique, ces traits sont repérables chez les auteurs antiques indépendamment du temps passé et de l'altérité culturelle ; ils transcendent les codes et topiques littéraires qui ne leur sont que des moyens d'expression au même titre que des vêtements que l'on choisirait tout en respectant une étiquette. Il est donc légitime de chercher à en mesurer l'importance dans l'activité littéraire d'individualités dont tout laisse voir une puissance d'expressivité qui ne reste pas toujours dans les limites du confort psychique. On ajoutera que l'expérience clinique montre qu'une personnalité peut être inconfortable sans que son intensité dimensionnelle réponde pour autant aux critères diagnostics du trouble tels qu'on les trouve usuellement énumérés dans les algorithmes différentiels, ceux du DSM par exemple ; l'art trouve une partie de ses raisons de surgissement dans ce qu'il faut alors qualifier de « dysfonctionnalité infra-pathologique ».

7. *La lecture des textes anciens : l'exemple de Cicéron*

Les textes anciens présentent peu de réels marqueurs du trouble énonciatif ; en revanche, ils contiennent une quantité parfaitement observable d'éléments de parole significatifs de traits de personnalité et d'états émotionnels.

De cela, un exemple bref et éclairant est fourni par une lettre que, de son exil de 58-57, Cicéron écrit à Atticus. L'exil provoque chez lui une décompensation qui l'amène à un état dépressif léger à moyen. Poussé par une personnalité d'histrionique en recherche d'étayage narcissique, il écrit :

> Cic., *Att.* 3,27 : *Ex* ***tuis*** *litteris et ex re ipsa* ***nos*** *funditus perisse uideo.* ***Te*** *oro ut quibus in rebus* ***tui mei*** *indigebunt* ***nostris*** *miseriis ne desis.* ***Ego te****, ut scribis, cito uidebo.*[8]

La densité et la contiguïté des pronoms personnels de ce billet thématisent la demande relationnelle et en font le véritable propos du message. Le désir d'union, lorsqu'il se fait émotionnel, amène naturellement le locuteur à imprimer dans le signifiant l'ordre causal de sa réalité, c'est-à-dire à pratiquer une iconicité qui s'incarne ici sous la forme particulièrement fusionnelle du ***tui mei*** puis du ***ego te***, c'est-à-dire du [[*Toi* ⇔ *Moi*] ⇔ [*Moi* ⇔ *Toi*]].

La poésie exploite volontiers un effet[9] que la parole émotionnelle mobilise spontanément lorsqu'elle se fait fusionnelle (A-B), voire plus purement narcissique (C) :

> A.- *Bravo! du 100 idées dans la vraie vie, ça fait plaisir, et c'est joli, mais ça ne nous rajeunit pas (en tout cas* ***moi, toi tu*** *devais pas être née).*[10]
>
> B.- *J'aimerais que tout soit comme avant.* ***Tu*** *sais,* ***toi, moi****, amoureux, heureux…*[11]
>
> C.- *Toi Aussi Tes Passer Par la* ***Tu*** *Vois* ***Moi Tu Me*** *Donne 2 Jours Chu Niveaux Et Dans 1 Semaine Chu Niveaux 150 Tu Vois C'est Facile Donc Réfléchis.*[12]

8. *La lecture des textes anciens : l'exemple d'Égérie*

Dans le long récit en langue vulgarisée qu'elle fait d'un pèlerinage accompli en Terre sainte entre 380 et 385, Égérie utilise un réseau de marqueurs de causalité inhabituellement dense. Ils sont significatifs d'un désir brouillon de contrer un sentiment de désordre argumentatif générateur d'inconfort. La superfétation

[8] *De ta lettre, des faits eux-mêmes, je vois bien que nous sommes absolument finis ; je t'en prie, dans ces circonstances où c'est de toi que les miens auront besoin, ne te dérobe pas à nos misères. En ce qui me concerne, comme tu l'écris, je te verrai très bientôt.*

[9] *Me, you – you, me / Everybody - / He-he* (Jack Kerouac, *Haikus*)

[10] http://dameennoir.blogspot.ch/2010/10/recyclage.html

[11] http://x-mzelle-camille-x3.skyrock.com/3198758711-

[12] http://fr.board.goodgamestudios.com/mafia/showthread.php?17140-MOTOCULTOR-WING-%28fr1%29-recrute-!!!-urgent-%29/page7

consécutive, dont le marqueur le plus significatif est *ergo*, est ainsi mobilisée; trois traits en sont distinctifs :

8.1. *Les organisateurs argumentatifs, et plus particulièrement les marqueurs de causalités se multiplient avec une intensité tout à fait inhabituelle*

Pour comparaison, dans le corpus qui fournit à Maia Candea[13] matière à l'étude des phénomènes dits « d'hésitation » en français, *donc* apparaît avec une fréquence de 0,25%, quand celle de l'*ergo* d'Égérie est de 0,783 %, soit plus de trois fois supérieure[14]. Dans l'ordre général de la connexion phrastique, la hiérarchie des fréquences est la suivante : *autem* (193)[15], ***ergo*** (140), *nam* (117), *etiam* (88), *et* (70), *ac* (47), *enim* (29), *itaque* (18), *ecce* (12), *sed* (9), *igitur* (0)[16].

Du point de vue linguistique, Langslow[17] fait valoir que dans les textes médicaux latins, *ergo* possède une capacité de *monitoring* et marque la prise de maîtrise du sujet sur l'armature causale de son argumentation. De leur côté, Bolkestein et Van de Grift[18] montrent que *ergo* est un organisateur argumentatif bien plus puissamment structurant que ne l'est *igitur*, et surtout qu'il est utilisé par l'émetteur pour s'assurer une effectivité communicationnelle qu'il s'agit de renforcer.

Du point de vue psychologique, si *igitur* porte l'expression d'une émotionnalité centrifuge que l'émetteur impose à l'interlocuteur, *ergo* en revanche apparaît comme le moyen que se donne un sujet d'émotionnalité interne ou centripète non seulement de se rassurer sur l'efficacité du message délivré, mais encore de pourvoir d'une superstructure causale hypercaractérisée un raisonnement senti comme insuffisamment charpenté ; quand *igitur* crée l'altérité fondatrice d'une communication d'émetteur à récepteur, *ergo* signale l'autoréflexivité, le retranchement, le solipsisme d'une communication de l'émetteur vers l'émetteur, du sujet vers lui-même.

[13] Candea, *Contribution* [n. 1]; Chanet, *Fréquence* [n. 1] donne à « donc » une prévalence de 18,61% parmi les organisateurs textuels du français.

[14] Prendre en considération *alors* et sa fréquence de 1,74% changerait sans doute un peu les choses, à condition de n'en retenir que les valeurs consécutives ; je n'ai toutefois pas trouvé le pourcentage de sa prévalence dans cet emploi.

[15] *Autem* ne s'aglomère ni en cluster ni en lexie.

[16] Il y a en outre 67 *tamen* dont beaucoup n'ont rien de concessif, mais tirent de leur origine déictique un sens qui doit approcher « effectivement. » (p. ex. 1,1 ; 1,2). Toutes les occurrences ne sont pas clairement différenciables ; je n'ai donc pas considéré cette particule qui nécessiterait un examen particulier.

[17] Langslow, *Latin Discourse* [n. 1], p. 539: « *Ergo* marks text units which, on account of their virtually known content, have a 'monitoring' function in the discourse. »

[18] Bolkestein / Van de Grift, *Participant Tracking* [n. 1], p. 297 « *Ergo* functions primarily on the interaction level, at point where the speaker wants to make sure the right interpretation is arrived at and the communication is successful. »

Dans les faits, Égérie ne peut guère proférer plus d'une toute petite vingtaine de mots sans ressentir le besoin d'une expression immédiatement ou périphériquement causale. Une moyenne se calcule aisément : 726 particules = 4,58% du texte / 763 phrases = 23,7 mots en moyenne. Presque chaque phrase de la *Peregrinatio* commence ainsi par un organisateur argumentatif.

8.2. *Les marqueurs et organisateurs de causalité surgissent dans le texte par bouffées et souvent en segments répétés à l'identique*

Le plus souvent, ces marqueurs s'organisent en séries (I) et s'agrègent volontiers d'autres lexèmes, fussent-ils des mots grammaticaux ou non (II). Les ensembles ainsi composés s'érigent en lexies qui s'agglomèrent elles-mêmes facilement en clusters (III). La mise en disposition colométrique de longues séquences continues rend ces phénomènes particulièrement visibles :

> I.- Eger. 10,7-11,1: *Hanc* ***ergo*** *consuetudinem iubente Deo semper tenuimus, ubicumque ad loca desiderata potuimus peruenire.*
>
> 7,8: *Ac sic* ***ergo****, ut coeptum opus perficeretur, coepimus festinare, ut perueniremus ad montem Nabau.*
>
> *Euntibus nobis commonuit presbyter loci ipsius, id est de Libiade, quem ipsum nobiscum rogantes moueramus de mansione, quia melius ipsa loca nouerat.*
>
> *Dicit* ***ergo*** *nobis ipse presbyter: « si uultis uidere aquam, quae fluit de petra, id est quam dedit Moyses filiis Israhel sitientibus, potestis uidere, si tamen uolueritis laborem uobis imponere, ut de uia camsemus forsitan miliario sexto ».*
>
> 7,9 : *Quod cum dixisset, nos satis auidi optati sumus ire, et statim diuertentes a uia secuti sumus presbyterum, qui nos ducebat.*
>
> *In eo* ***ergo*** *loco ecclesia est pisinna subter montem, non Nabau, sed alterum interiorem: sed nec ipse longe est de Nabau.*
>
> *Monachi autem plurimi commanent ibi uere sancti et quos hic ascites uocant.*
>
> 11,1 : *Hi* ***ergo*** *sancti monachi dignati sunt nos suscipere ualde humane.*[19]

[19] 10, 7 *Cette habitude* ***donc****, selon l'ordre de Dieu, nous l'avons toujours observée, chaque fois que nous avons pu arriver aux lieux désirés.* 10,8 ***Et comme ça donc****, pour que le travail commencé soit fini, nous avons commencé à nous dépêcher pour arriver au mont Nébo. Chemin faisant, un prêtre de cet endroit, c'est-à-dire de Livias, nous avertit, celui-là même qu'en le lui demandant nous avions emmené avec nous depuis l'étape parce qu'il connaissait mieux ces endroits. Il nous dit* ***donc*** *ce prêtre : « Si vous voulez voir l'eau qui a coulé de la pierre, c'est-à-dire celle que Moïse a donnée aux fils assoiffés d'Israël, vous pouvez la voir si effectivement vous voulez vous imposer la tâche de vous détourner de la route vers le sixième milliaire.* 10,9 *Quand il a dit cela, pleins d'envie, nous avons décidé d'y aller, et aussitôt, quittant la route, nous avons suivi le prêtre qui nous conduisait. Dans cet endroit* ***donc*** *il y a une petite église en-dessous de la montagne, non pas le Nébo mais une autre, plus à l'intérieur, mais c'est pas celui-ci qui est loin du Nébo. Et puis de très nombreux moines sont là, de vrais saints et qu'on appelle ici des ascètes,* 11,1 *Ces saints moines* ***donc*** *ont daigné nous recevoir très hospitalièrement.*

II) Eger. 1,1-2,2 : ***<u>Hic autem locus</u>***, *ubi se montes aperiebant, iunctus est cum* ***eo loco***, *quo sunt memoriae concupiscentiae.*

1,2 : ***<u>In eo ergo loco</u>*** *cum uenitur, ut tamen commonuerunt deductores sancti illi, qui nobiscum erant, dicentes: «consuetudo est, ut fiat hic oratio ab his, qui ueniunt, quando de* ***eo loco*** *primitus uidetur mons Dei»: sicut et nos fecimus.*

Habebat ***<u>autem de eo loco</u>*** *ad montem Dei forsitan quattuor milia totum per ualle illa, quam dixi ingens.*

2,1 : ***<u>Vallis autem ipsa</u>*** *ingens est ualde, iacens subter latus montis Dei, quae habet forsitan, quantum potuimus uidentes aestimare aut ipsi dicebant, in longo milia passos forsitan sedecim, in lato autem quattuor milia esse appellabant.*

<u>Ipsam ergo uallem</u> *nos trauersare habebamus, ut possimus montem ingredi.*

2,2 : ***<u>Haec est autem uallis</u>*** *ingens et planissima, in qua filii Israhel commorati sunt his diebus, quod sanctus Moyses ascendit in montem Domini et fuit ibi quadraginta diebus et quadraginta noctibus.*

<u>Haec est autem uallis</u>, *in qua factus est uitulus,* ***qui locus*** *usque in hodie ostenditur; nam lapis grandis ibi fixus stat in* ***ipso loco***.

<u>Haec ergo uallis</u> *ipsa est, in cuius capite* ***ille locus*** *est, ubi sanctus Moyses, cum pasceret pecora soceri sui, iterum locutus est ei Deus de rubo in igne.*[20]

III) Eger. 5,3-8 : ***<u>Monstrauerunt etiam locum</u>***, *ubi factus est uitulus ille;*

nam in eo loco *fixus est usque in hodie lapis grandis.*

5,4 : *Nos* ***<u>etiam</u>***, *quemadmodum ibamus, de contra uidebamus summitatem montis, quae inspiciebat super ipsa ualle tota,* ***de quo loco*** *sanctus Moyses uidit filios Israhel habentes choros his diebus, qua fecerant uitulum.*

<u>Ostenderunt etiam</u> *petram ingentem* ***in ipso loco***, *ubi descendebat sanctus Moyses cum Iesu, filio Naue, ad quem petram iratus fregit tabulas, quas afferebat.*

[20] 1,1 ***Et puis cet endroit*** *où les montagnes s'ouvraient est à côté de* ***cet endroit*** *où sont les Tombeaux de la Convoitise.* 1,2 ***Dans cet endroit donc***, *quand on y vient, comme effectivement nous l'ont appris les guides, les saints qui étaient avec nous, en disant : « L'habitude, c'est que soit faite ici une prière par ceux qui viennent quand de* ***cet endroit*** *on voit la première fois le mont de Dieu ». C'est comme ça que nous avons aussi fait.* ***Et puis il y avait de cet endroit*** *jusqu'à la montagne de Dieu peut-être quatre milles en tout à travers cette vallée que j'ai dite énorme.* 2,1 ***Et puis cette vallée est énorme***, *vraiment, étendue sous le flanc du mont de Dieu, elle qui a peut-être, pour autant qu'on ait pu l'estimer en la voyant ou que eux-mêmes le disaient, en longueur peut-être seize mille pas, et puis en largeur, ils disaient qu'elle en avait quatre mille.* ***Nous avions donc à traverser cette vallée*** *afin de pouvoir attaquer la montagne.* 2,2 ***Et puis c'est cette vallée***, *énorme et toute plate, où les fils d'Israël sont restés ces jours où le saint Moïse est monté sur le mont du Seigneur et y fut quarante jours et quarante nuits.* ***Et puis c'est cette vallée*** *dans laquelle a été fait le Veau d'Or ;* ***cet endroit*** *se montre jusqu'à aujourd'hui, car une grosse pierre fixée là reste debout dans* ***cet endroit***. ***C'est donc cette vallée*** *au bout de laquelle est* ***cet endroit*** *où le saint Moïse, alors qu'il faisait paître les troupeaux de son beau-père, de nouveau Dieu lui a parlé du buisson en feu.*

5,5 : ***Ostenderunt etiam***, *quemadmodum per ipsam uallem unusquisque eorum habitationes habuerant, de quibus habitationibus usque in hodie adhuc fundamenta parent, quemadmodum fuerunt lapide girata.*

Ostenderunt etiam ***locum***, *ubi filios Israhel iussit currere sanctus Moyses « de porta in porta », regressus a monte.*

5,6 : ***Item ostenderunt*** ***nobis locum***, *ubi incensus est uitulus ipse iubente sancto Moyse, quem fecerat eis Aaron.*

Item ostenderunt *torrentem illum, de quo potauit sanctus Moyses filios Israhel, sicut scriptum est in Exodo.*

5,7 : ***Ostenderunt etiam*** ***nobis locum***, *ubi de spiritu Moysi acceperunt septuaginta uiri.*

Item ostenderunt locum, *ubi filii Israhel habuerunt concupiscentiam escarum.*

Nam ***ostenderunt*** *nobis* ***etiam et illum locum***, *qui appellatus est Incendium, quia incensa est quaedam pars castrorum, tunc qua orante sancto Moyse cessauit ignis.*

5,8 : ***Ostenderunt etiam et illum locum***, *ubi eis pluit manna et coturnices*[21].

8.3. *Les marqueurs de consécutivité sont utilisés non seulement séparément mais encore en association avec d'autres particules dans des combinaisons qui en accroissent l'effet soit par adjonction d'un conjonctif et d'un déictique* (ac sic ergo)*, soit par redondance* (itaque ergo)

Eger. 3,2 : ***Hac sic ergo*** *iubente Christo Deo nostro, adiuta orationibus sanctorum qui comitabantur …*[22]

[21] 5,3 ***Ils ont aussi montré l'endroit*** *où a été fait le Veau ;* ***car dans cet endroit*** *se trouve fixée jusqu'à aujourd'hui une énorme pierre.* 5,4 *Et nous aussi, à mesure que nous avancions, de loin nous voyions le sommet du mont qui regardait d'en haut toute cette vallée. De* ***cet endroit****, le saint Moïse a vu les fils d'Israël avoir des chœurs en ces jours où ils avaient fait le Veau.* ***Ils ont aussi montré*** *l'énorme pierre* ***dans cet endroit*** *où était descendu le saint Moïse avec Jésus, fils de Navé ; c'est à cette pierre que, furieux, il a a cassé les tables qu'il apportait.* 5,5 ***Ils ont aussi montré*** *comment par cette vallée, chacun d'entre eux avait eu son habitation ; de ces habitations jusqu'à aujourd'hui les fondations apparaissent, comment elles avaient eu été entourées de pierre.* ***Ils ont aussi montré l'endroit*** *où le saint Moïse a ordonné aux fils d'Israël de courir de porte en porte, une fois revenu du mont.* 5,6 *De même,* ***ils nous ont aussi montré l'endroit*** *où a été brûlé le Veau sur l'ordre du saint Moïse lui-même, que leur avait fait Aaron. De même ils ont montré le torrent auquel le saint Moïse a fait boire les fils d'Israël, comme c'est écrit dans l'Exode.* 5,7 ***Ils nous ont aussi montré l'endroit*** *où septante hommes ont reçu de l'esprit de Moïse.* ***De même, ils ont montré l'endroit*** *où les fils d'Israël ont eu le désir des nourritures.* ***Car ils nous ont aussi montré même l'endroit*** *qui a été appelé « Incendie » parce qu'une partie du camp a été incendiée ; alors à la prière du saint Moïse, le feu a cessé.* 5,8 ***Ils ont aussi montré même l'endroit où*** *il leur a plu de la manne et des cailles.*

[22] 3,2 ***Et ainsi donc,*** *à l'invitation du Christ, notre Dieu, assistée par les prières de tous les saints qui nous accompagnaient...*

4,8 : ***Ac sic ergo*** *fecimus ibi mansionem*[23].

15,6 : *Nos* ***ergo*** *accipientes de presbytero eulogias, id est de pomario sancti Iohannis baptistae, similiter et de sanctis monachis, qui* ***ibi*** *monasteria habebant in ipso horto pomario, et gratias semper Deo agentes profecti sumus iter nostrum, quo ibamus.*

16,1 : ***Ac sic ergo*** *euntes* ***aliquandiu*** *per uallem Iordanis super ripam fluminis ipsius, quia* ***ibi*** *nobis iter erat* ***aliquandiu****, ad subito uidimus ciuitatem sancti prophetae Heliae, id est Thesbe, unde ille habuit nomen Helias Thesbites.*

Inibi *est* ***ergo*** *usque in hodie spelunca, in qua sedit ipse sanctus, et* ***ibi*** *est memoria sancti Gethae, cuius nomen in libris Iudicum legimus.*

16,2 : ***Ac sic ergo et ibi*** *gratias Deo agentes iuxta consuetudinem perexiuimus iter nostrum*[24].

16,4 : ***Ac sic ergo*** *nihilominus Deo gratias agentes, qui nobis non merentibus singula, quae desiderabamus, dignabatur ostendere,*

itaque ergo *ire coepimus iter nostrum sicut singulis diebus.*

Ac sic ergo *facientes iter singulis diebus ad subito de latere sinistro, unde e contra partes Phoenicis uidebamus, apparuit nobis mons ingens et altus infinitum, qui tendebatur in longo...* ***[25]

19,5-6 : *«* ***Itaque ergo****, si libenter habes, quaecumque loca sunt hic grata ad uidendum Christianis, ostendimus tibi ».*

Tunc ***ergo*** *gratias agens Deo primum et sic ipsum rogaui plurimum, ut dignaretur facere, quod dicebat.*

19,6 : ***Itaque ergo*** *duxit me primum ad palatium Aggari regis et ibi ostendit mihi archiotypam ipsius ingens, simillimam, ut ipsi dicebant, marmoream, tanti nitoris ac si de margarita esset*[26].

[23] 4,8 ***Et ainsi donc,*** *nous y avons fait étape.*

[24] 15,6 *Quant à nous* ***donc,*** *recevant du prêtre des eulogies, c'est-à-dire du verger de Saint Jean-Baptiste, et aussi semblablement des saints moines qui avaient là un monastère dans ce jardin-verger et rendant toujours grâces à Dieu, nous avons poursuivi notre chemin, celui par lequel nous allions.* 16,1 **Et ainsi donc,** *allant* ***quelques temps*** *par la vallée du Jourdain, sur la rive du fleuve lui-même, parce que là était notre chemin pour* ***quelques temps*** *; tout-à-coup nous avons vu la cité du saint Hélie, c'est-à-dire Thesbé, d'où il a eu son nom d'Hélie le Thesbite.* ***C'est là donc*** *que jusqu'à aujourd'hui il y a la grotte dans laquelle ce saint a eu son siège, et là est le tombeau de saint Jephté dont nous lisons le nom dans le livre des Juges.* 16,2 ***Et ainsi donc,*** *là aussi, rendant grâces à Dieu selon l'habitude nous avons poursuivi notre chemin.*

[25] 16,4 ***Et ainsi donc,*** *n'en rendant pas moins grâces à Dieu qui, à nous qui ne le méritons pas, daignait montrer tout ce que nous désirions.* ***Alors donc*** *nous avons commencé à aller notre chemin comme chaque jour.* ***Et ainsi donc****, chemin faisant quelques jours tout-à-coup de la gauche où de loin nous voyions le pays phénicien, nous apparut un mont énorme et haut infiniment qui s'étendait en longueur…*

[26] 19,5-6 *«* ***Alors donc****, si tu veux, tous les lieux qui sont ici agréables à voir pour des Chrétiens, nous te les montrerons ». A ce moment* ***donc****, rendant grâces à Dieu d'abord, je l'ai aussi beaucoup sollicité pour qu'il daigne faire ce qu'il disait.* ***Alors donc*** *il m'a conduite au palais d'Abgar et là, il m'a montré un portrait de lui, énorme, très ressemblant, à ce qu'ils disaient, en marbre et d'un aussi grand éclat que s'il était de perle.*

Fondés tantôt sur la superfétation par multiplication de marqueurs de sens identiques tantôt sur la potentialisation par association croisée de marqueurs de sens différents, ces procédés fondent la typicité non seulement d'un climat mental, mais aussi d'un état de personnalité. Une lecture faite à vitesse réelle oblige en effet à constater d'une part une diction très homogène, compacte, répétitive, stéréotypique[27] même, voire persévative[28] et d'autre part une atonie émotionnelle qui confine sinon au retranchement, du moins au désinvestissement. Les classicisants se sont étonnés de la platitude topique des émotions que ressent Égérie, d'un « *lack of home sickness, of paranoïa, of xenophobia* »[29]. Andrew Palmer avance ainsi l'hypothèse qu'elle se sentirait comme à la maison en terre sainte – ce qui n'explique rien[30]. Hanneke Reuling tente pour sa part de justifier une Égérie dont elle constate la froideur, la superficialité, le manque d'esprit ascétique, d'esprit spirituel, ou d'esprit tout court[31] – le soupçon de sottise a dû courir !

Il est vrai qu'Egérie n'est pas une émotionnelle effusive[32]. Ses emportements esthétiques sont aussi asthéniques qu'est limité son vocabulaire pour les désigner, tant en qualification qu'en intensité. Son maximum émotionnel est *ingens* ou *ualde* (I-VI), rien de plus.

I) Eger. 1,1 : *Faciebant uallem infinitam, **ingens**, planissima **et ualde pulchram***[33].

II) 19,3 : *Ecclesia autem, <u>ibi</u> quae est, **ingens et ualde pulchra** et noua dispositione, ut **uere** digna est esse domus Dei; et quoniam multa erant, quae <u>ibi</u> desiderabam uidere, necesse me fuit <u>ibi</u> statiua triduana facere*[34].

III) 19,18 : *Ostendit etiam nobis sanctus episcopus memoriam Aggari uel totius familiae ipsius **ualde pulchra**, sed facta more antiquo*[35].

IV) 23,1 : *Vbi cum peruenissem, **fui** ad episcopum **uere** sanctum ex monacho ; uidi etiam ibi ecclesiam **ualde pulchram** in eadem ciuitate*[36].

V) 47,5 : *Illud autem hic ante omnia **ualde gratum** fit et **ualde admirabile***[37].

[27] Campolini / Tollet / Vansteelandt, *Les troubles* [n. 1], p. 65.
[28] Campolini / Tollet / Vansteelandt, *Les troubles* [n. 1], p. 138.
[29] Palmer, *Egeria* [n. 1], p. 39-53; 45-46
[30] Palmer, *Egeria* [n. 1], p. 52.
[31] Reuling, *Pious Intrepidness* [n. 1], p. 243-260; 249-250.
[32] Sperry, *Handbook* [n. 1], p. 221, Table 10.1. Schizoïd Personality Style : Eventempered, dispassionate, calm, unflappable and rarely sentimental.
[33] 1,1 *Ils faisaient la vallée sans fin, **énorme**, très plate et **fort belle**.*
[34] 19,3 *Et puis l'église qui est là, **énorme** et **fort belle,** d'un agencement neuf, pour qu'elle soit **vraiment** digne d'être la maison de Dieu ; et puisqu'il y avait beaucoup de choses que je désirais voir là, il m'a été nécessaire de faire là un séjour de trois jours.*
[35] 19,18 *Il nous a aussi montré, le saint évêque, le tombeau d'Abgar et de toute sa famille, **fortement beau**, mais fait à l'ancienne.*
[36] 23,1 *Lorsque je suis arrivée, j'ai été chez l'évêque, un vrai saint, un ex-moine ; j'ai vu aussi là une église **fort belle** dans la même cité.*
[37] 47,5 *Mais ce qui ici est avant tout **fort agréable** et **fort admirable**.*

VI) 11,2 : *Ibi ergo inter ecclesiam et monasteria in medio fluit de petra, aqua* ***ingens, pulchra***, ***ualde*** *et limpida, saporis optimi*[38].

L'expression individuelle d'Égérie est réduite. Ses premières personnes sont du pluriel et rarement du singulier. Elle n'a que peu de désirs et se fond volontiers dans son groupe. Il faut de l'exceptionnel pour qu'elle laisse s'exprimer un peu d'un enthousiasme ou d'une volonté personnelle que l'on trouve le plus souvent décrite par une prétérition affirmée comme une incapacité descriptive (I), vite estompée par un sec retour aux affaires (II) :

I) Eger. 9,4 : ***Et quid plura ?*** *Pulchriorem territorium puto me nusquam uidisse quam est terra Iessen*[39].

II) 23,3-4 : *Quae me cum uidisset,* ***quod gaudium illius uel meum esse potuerit, nunquid uel scribere possum ?*** 23,4 *Sed ut redeam ad rem …*[40]

9. *Ergo en marqueur argumentatif du discours d'Égérie : status psychopathologique*

Une fois soustraites les maigres manifestations émotionnelles qu'Égérie concentre plutôt vers la fin de la première partie du texte[41], l'ensemble apparaît pour ce qu'il est : une description distanciée, précise, un peu mécanique, très focalisée, très terre-à-terre, très *matter of facts*. Égérie n'a pas de distance observatrice, elle décrit le premier degré de ce qui lui tombe sous les yeux puis passe à autre chose comme si n'existait pour elle que l'instant présent. Elle possède un esprit tout entier dans l'immédiat de l'actuel : la métaphore comme toute espèce de déplacement de sens paraît hors de sa portée. Le monde humain d'Égérie est en outre presque totalement stylisé, c'est un univers sans noms propres de personnes où l'on ne rencontre que des identiques interchangeables dont il lui paraît impossible de distinguer quelque trait personnalisant que ce soit. Les individus qui entourent Égérie sont anonymes, et fussent-ils évêques ou proches compagnons, ils ne tirent d'existence que de leur fonction ; ils n'existent pas, ils fonctionnent.

Cette parole désinvestie et souvent fragmentée, itérative, surmontée de son puissant exosquelette causal, s'observe presque distinctivement chez les locuteurs à émotionnalité interne ou fortement centripète que l'on contraint à la prise de parole. La timidité, alliée à une certaine maladresse qu'elle devrait à un prétendu manque d'instruction, semble pouvoir être invoquée. Elle fournirait une explication

[38] 11,2 *Là donc, entre l'église et les monastères, au milieu coule de la pierre un eau* ***énorme, belle fortement****, et limpide et de tant de goût.*

[39] 9,4 ***Et quoi de plus*** *? Je pense que je n'ai nulle part vu de territoire plus beau que ne l'est la terre de Gessen.*

[40] 23,3 *Lorsqu'elle m'a vue,* ***ce qu'a pu être sa joie et la mienne, puis-je même seulement l'écrire ?*** *Mais pour en revenir à mon sujet ...*

[41] Eger. 19-23.

d'apparence d'autant plus convaincante que, des Égéries, nous en connaissons tous, de ces timides qui bafouillent, de ces renfermés taiseux, de ces maladroits de la communication, de ces handicapés du réel, de ces boiteux de la relation ; les Universités en fourmillent ; parfois même, nous les appelons « cher collègue ».

Dresser le tableau clinique d'Égérie fait toutefois valoir un cas beaucoup plus complexe que celui d'une timide inculte et maladroite qui découvrirait le monde. La *Peregrinatio Egeriae*, ce n'est pas que *Bécassine en Terre-Sainte* !

Egérie : Tableau clinique

Fort sentiment d'insécurité causale
Maîtrise fluctuante de la causalité et de l'émotionnalité
Parole très peu variée, parfois stéréotypique et persévérative
Faible investissement émotionnel, froideur, atonie, sensibilité érodée, faible spontanéité
Descriptions topiques, répétitives, de faits et d'objets mis à distance
Stylisation, voire dépersonnalisation des individualités
Goût du détail appliqué méthodiquement, obsessionnellement
Faible individuation
Isolement et désengagement

Comparée avec ce qui s'entend en clinique de linguistique psychiatrique, la parole d'Égérie est d'évaluation d'autant plus ardue qu'un manque de maîtrise langagière, en réduisant sa palette expressive, a pu créer un artefact dont il ne faut pas sous-estimer l'importance. Cependant, l'abondance, particulière et propre à l'oralité, des marqueurs du désastre argumentatif montre sans détour qu'Égérie possède cela de commun avec nos étudiants qu'elle écrit comme elle parle – mais elle parle le langage d'une élite qui sait compenser une pauvreté idéative par la correction grammaticale et une certaine richesse de vocabulaire ; ce qui nous renvoie au point de départ.

10. *La personnalité d'Égérie*

Cette Égérie que sa vocation monastique ne prédisposait ni à l'expression égotique ni à l'errance, qui écrit sur commande, qui donne l'impression de se contraindre non seulement à l'écriture, à l'expression, mais peut-être aussi au voyage, présente une personnalité assez clairement centripète, voire interne, sinon même retranchée. Le tableau clinique qui se constitue à l'analyse de sa parole correspond en effet au très large éventail psychopathologique du retranchement sans perte de l'épreuve de réalité; celui-ci comprend toute une série de structures de personnalité, voire de pathologies que l'on peut classer selon leur degré de retrait psychique :

Personnalité dépendante[42]
Personnalité évitante – vraisemblablement non phobique[43]

[42] DSM IV-TR, p. 830-834; DSM 5, p. 675-678.
[43] DSM IV-TR, p. 826-830; DSM 5, p. 672-675.

Personnalité schizoïde passive[44]
Personnalité schizotypique[45]
Trouble autistique léger, par exemple de type Asperger[46]
Schizophrénie non délirante

Cet éventail des positions du retranchement psychique ne présente que des possibles ; y situer Égérie est évidemment d'autant plus ardu qu'en l'absence d'une évaluation effectuée *in praesentia*, il n'est guère possible de pousser la précision diagnostique au-delà d'un vague que quelques observations supplémentaires permettent toutefois de réduire. La capacité d'expression émotionnelle dont elle fait preuve, pour topique et réduite qu'elle soit, semble assez bien conservée pour que l'on puisse révoquer un état alexithymique[47], même si la relation entre alexithymie et syndrome d'Asperger laisse dans ce cas à penser[48]. Égérie n'en est toutefois pas pour autant une simple timide qui craindrait l'affirmation d'un soi peu tonique. Il est certes vrai qu'elle ne fait guère preuve de goût pour la revendication égotique ; ce que montre parfaitement son usage des personnes verbales qui veut 18% de ses phrases munies d'un verbe à la première personne du pluriel, quand, une fois soustraites les 15 interventions de routage du type *ut superius dixi*, seules 5 % de ses phrases comportent un verbe à la première personne du singulier. Cette proportion lui dénote assurément une personnalité de suiveuse plutôt que de leader. Rien toutefois de son comportement ne la qualifie comme une vraie dépendante ; elle ne se montre pas plus attachée à son groupe qu'elle ne l'est à l'un quelconque de ses membres anonymes. Parfois, sans doute par nécessité ou habitude de statut, elle se prend de pieux et modestes désirs que son entourage, fût-il de hauts dignitaires ecclésiastiques, semble alors s'empresser d'exaucer, mais cela ne lui suscite de pas joie particulière ; après un petit contentement, Égérie reprend passivement sa place dans son groupe[49] :

> Eger. 12,7 : *Certe locum <cum>* ***uideremus****, columnam nullam* ***uidimus****, et ideo* ***<u>fallere uos super hanc rem non possum</u>****. Nam episcopus loci ipsius, id est de Segor, dixit* ***nobis****, quoniam iam aliquot anni essent, a quo non pareret columna illa*[50].

[44] DSM IV-TR, p. 799-803; DSM 5, p. 652-655.
[45] DSM IV-TR, p. 803-807; DSM 5, p. 655-659.
[46] DSM IV-TR, p. 93-99.
[47] LUMINET, *Psychologie* [n. 1], p. 183-205 traits psychosomatiques ; BOUVARD, *Questionnaires* [n. 1], p. 233-246 évaluation émotionnelle et comportementale ; CAMPANELLA / STREEL, *Psychopathologie* [n. 1], p. 190-213 aspects psychopathologiques et neurocognitifs.
[48] PAULA-PEREZ, *Alexitimia* [n. 1].
[49] SPERRY, *Handbook* [n. 1], p. 221, Table 10.1. Schizoïd Personality Style : Tend to be self-contained, not requiring interaction with others in order to enjoy experiences or live their lives.
[50] 12,7 *Assurément, lorsque* ***nous avons vu*** *l'endroit, nous n'avons vu aucune colonne et là-dessus,* ***je ne peux*** *pas vous tromper.*

21e) Eger. 16,3 : *Tunc* ***ego, ut sum satis curiosa, requirere coepi****, quae esset haec uallis, ubi sanctus monachus nunc monasterium sibi fecisset; non enim* ***putabam*** *hoc sine causa esse. Tunc dixerunt* ***nobis*** *sancti, qui* ***nobiscum*** *iter faciebant, id est loci notores : « …*[51].

Voir dans Égérie une psychotique ou une autiste dite de « haut-niveau », située dans l'au-delà pathologique de la schizoïdie[52], semble assurément excessif. Il est bien plus vraisemblable d'attribuer les stéréotypies et persévérations de sa parole à la simple difficulté qu'elle éprouve à lui faire franchir la barrière de son retranchement[53]. En cette matière, les travaux dévolus à l'accidentalité énonciative ont montré que, si les femmes, en même situation élocutoire, ne sont pas plus bavardes que les hommes[54], elles font en revanche preuve d'un plus grand souci d'intégrité[55] ; l'abondance des marqueurs observables chez Égérie en gagne évidemment un accroissement de visibilité relative. Le défaut de textes comparables rend cependant celle-ci impossible à évaluer de manière précise ; elle n'en reste pas moins significative de l'importance accrue d'une difficulté communicationnelle. Le désir de réassurer une stabilité énonciative ressentie comme compromise l'amène alors à une répétitivité stéréotypique et persévérative qui doit assurément plus à une manifestation obsessionnelle qu'à un début de schizophrénie ou même à une schizotypie qui, malgré une pauvreté avérée de ses affects, la ferait plus excentrique[56].

Il reste toutefois que les traits de stéréotypie et de persévération, mais aussi une certaine verbosité, ainsi que cette manière qui est la sienne de se focaliser avec une application concentrée, parfois même un peu fiévreuse, sur un domaine dont elle accumule cran par cran les éléments constitutifs, sont trop présents pour qu'un diagnostic de ce genre puisse être balayé d'un simple revers de main. Un texte rédigé par un sujet atteint d'un trouble autistique du type Asperger fournit un bon terme de comparaison :

Quand je ***vois*** *la prévalence de l'Autisme, le nombre de gens en Isère,* ***le fait*** *qu'un psychiatre* ***voix*** (sic) *un patient en 20 minutes maximum (sinon la sécu rembourse plus), et* ***le fait*** *qu'il y a 2 psychiatres* ***au moins*** *au Cadipa, je suis surpris***... A oui, mais en fait***, j'apprend auprès de quelqu'un qui bosse là bas,*

[51] 16,3 *Alors* ***moi, comme je suis très curieuse****,* ***je me suis mise à demander*** *quelle était cette vallée où le saint moine s'était maintenant fait son monastère ;* ***je ne pensais*** *en fait pas que cela devait être sans cause. Alors* ***nous*** *ont dit les saints qui faisaient route avec* ***nous****, c'est-à-dire des connaisseurs de l'endroit : « …*

[52] McWilliams, *Psychoanalytic Diagnosis* [n. 1], p. 197.

[53] Millon, *Disorders* [n. 1], p. 681 ; Bortfeld *et al., Disfluence* [n. 1], p. 135-137.

[54] Bortfeld *et al., Disfluence* [n. 1], p. 134.

[55] Shriberg, *Disfluencies* [n. 1] ; Bortfeld *et al., Disfluence* [n. 1], p. 128 et 139 ; 141, Table 4a : « Heu » (M) 3,04% / (F) 2,07 ; Répétitions : 1,74% (M) / 1.21% (F) ; Reprises : 2,03% (M) / 1,85% (F) ; voir aussi p. 134, Table 2.

[56] DSM IV-TR, p. 803-807 ; Millon, *Disorders* [n. 1], p. 831-864 ; Sperry, *Handbook* [n. 1], p. 239-257 ; Benjamin, *Interpersonal Diagnosis* [n. 1], p. 344-362.

> *qu'**en fait**, au Cadipa, c'est des feignasses : Il reçoive une seul personne par jour, le matin, et l'après midi, il font le rapport… **et oui, en plus**, comme le Lundi matin, y'a une réunion, on ne peut recevoir personne le Lundi, et le Lundi après midi, résultat, y'a rien à faire, et on traine dans les couloires… **Et au fait, en plus**, il faut bien **au moins** toute la journée de vendredi pour parler entre eux des cas de la semaine, **donc** on ne peut pas recevoir le vendredi non plus*[57].

Ce texte montre très distinctivement une identique énonciation par sauts segmentaux successifs, ponctués de marqueurs groupés en clusters d'identiques[58]. On y notera toutefois l'expression d'une labilité émotionnelle capable de faire brutalement passer le sujet de l'indifférence à l'effusion ; or rien de tel ne s'observe dans la manière très uniment *bien élevée* avec laquelle Egérie exprime ses émotions[59]. Reste la position centrale de la schizoïdie.

La personnalité schizoïde[60] se distingue par la faible capacité relationnelle qu'elle donne au sujet. Celui-ci a dès lors tendance à s'abstraire d'une société qui en devient un bloc uni d'altérité indifférenciée[61]. Lorsqu'il lui est imposé l'obligation de s'y distinguer, soit il manifeste sa singularité par des symptômes positifs, et se fait démonstratif, tapageur, provocateur même et parfois franchement agressif[62], soit il s'y fond passivement. Le sujet schizoïde passif présentera alors des symptômes négatifs[63]. Il n'accordera d'attention qu'à ce qui occupe une vie personnelle construite sur la relation de soi avec soi et de soi avec les objets internes à un cercle anaclitique fort, voir strictement autocentré, solipsiste. À leur égard, le sujet schizoïde fait preuve d'un intérêt aussi focalisé que minutieux ; son comportement présente dès lors de nombreux traits d'afférence obsessionnelle dont le goût du détail, de l'exhaustivité, du répétitif. Sa parole, monotone, uniforme[64], n'est pourtant pas celle d'une personnalité d'inhérence

[57] (http://forums.autismeactus.org/viewtopic.php?f=2&t=7150).

[58] FINE, *Language* [n. 1], p. 170-173.

[59] PALMER, *Egeria* [n. 1], p. 49 s'étonne du détail de ses descriptions liturgiques et pense qu'Égérie prenais des notes ; on se souviendra toutefois que certains autistes dits « de haut niveau » sont hypermnésiques.

[60] SPERRY, *Handbook* [n. 1], p. 219-237 ; BENJAMIN, *Interpersonal Diagnosis* [n. 1], p. 337-344 ; 343 contient la liste des critères d'exclusion différentielle.

[61] GUNTRIP, *A Study* [n. 1] ; SPERRY, *Handbook* [n. 1], p. 227 : Triggering Event : Close interpersonal relationship ; DSM IV-TR, p. 802 Symptôme pathognomonique : « Le sujet ne cherche ni n'apprécie les relations proches y compris les relations intrafamiliales. »

[62] ANDREASEN, *Positive Symptoms* [n. 1].

[63] ANDREASEN, *Negative Symptoms* [n. 1].

[64] BERGERET, *La personnalité* [n. 1], p. 112 : « Le langage obsessionnel est marqué par la rigidité souvent masquée derrière une sobriété en apparence modeste et réservée. Le style est empreint de netteté et de parcimonie. Il se veut précis et au service du raisonnement logique ; en réalité, il demeure coloré de reproches et de sécheresse affective. L'objet est traité dans le discours comme un enfant, et maintenu pour cela à mi-distance, de façon à intéresser sur le plan intellectuel sans jamais séduire sur le plan affectif. On a décrit à ce sujet un style spécialement « administratif », chargé de formules toutes

obsessionnelle, où abondent les premières personnes du singulier[65] ainsi que ces expressions involutives qui distinguent également la parole du sujet déprimé. Or Égérie n'est en rien une déprimée et sa parole n'est d'obsessionnalité que résultative d'un aménagement psychique dont le trait d'inhérence est le retranchement – schizoïde ou non –, et le trait d'afférence cette focalisation anaclitique qui confère à sa parole ses traits d'apparence obsessionnelle. S'il fallait à toute force faire coïncider les traits de son tableau clinique avec l'une ou l'autre des catégories sémiologiques de la personnalité schizoïde telles que les propose par exemple Theodor Millon, ce serait assurément avec celle de l'*Introspectively Apathetic Personality Style*, sous-catégorie des *Mild (Normal) Adult Apathetic Personality Styles*[66].

Extérieurement, le sujet schizoïde apathique, ou mieux anémotionnel ou passif, paraît anhédonique et ses expressions émotionnelles, si elles sont contraintes à s'extérioriser, sont stylisées et artificielles[67]. En public, le sujet schizoïde passif d'atteinte faible[68], celui qui n'a de la schizoïdie que ce que Theodore Millon et Len Sperry[69] appellent le *Personality Style* et non le *Personality Disorder,* est l'incarnation du manque d'esprit. Se trouve-t-il contraint à la parole construite ou, pire encore, à la parole publique, qu'il manifeste alors soit une maîtrise obsessionnellement rigoureuse de son énonciation, soit les symptômes de la crainte aiguë de perte de maîtrise. Dans ce second cas, les phrases produites sont inachevées et s'effilochent en répétitions, parfois persévératives. Mais le trait distinctif par excellence de sa manière énonciative reste la production d'un très important exosquelette causal obtenu par multiplication de marqueurs de causalité souvent mal placés et associés à un pullulement de particules défocalisatrices, de subordonnées relatives avortées, d'appels à coopération du récepteur et de persévérations parfois stéréotypiques qui disent l'inconfort qu'il ressent à s'affirmer. Le sujet schizoïde passif peine notamment à la qualification – il s'en attire une suspicion d'alexithymie qui en général se dément par l'absence presque sûre de manifestations psychosomatiques[70] –; ses adjectifs sont topiques et en nombre réduit ; typiquement, ses qualifications par subordonnées relatives s'arrêtent aussitôt ou peu après le pronom. Ses expressions intensives n'excèdent guère le *très*, le *beaucoup* ou le *un petit peu*. La stéréotypie lui est un moyen de consolidation émotionnelle ; par la répétition créatrice de connu,

faites, évitant le contact personnel au profit du seul point de vue fonctionnel, du général et du banal.»

[65] Fine, *Language* [n. 1], p. 276-281 fournit les critères différentiels qui permettent de distinguer la parole d'inhérence obsessionnelle.

[66] Millon, *Disorders* [n. 1], p. 683-685.

[67] Millon, *Disorders* [n. 1], p. 677-680.

[68] Mc Williams, *Psychoanalytic Diagnosis* [n. 1], p. 211-212.

[69] Sperry, *Handbook* [n. 1], p. 220-223.

[70] Luminet, *Psychologie* [n. 1], p. 183-205 fait valoir l'absence de symptômes psychosomatiques comme critères différentiels.

le sujet schizoïde parvient à affaiblir la crainte qu'il ressent à s'exposer en disant du neuf.

11. *Conclusion I : Psychopathologie de la personnalité versus psychanalyse*

Le mot « psychanalyse » n'apparaît nulle part dans cet article mais nombre de ses concepts de base y sont utilisés. L'absence du mot est l'indice moins d'un rejet sans nuance du concept que d'une méfiance à l'égard du *tout analytique*. Nombreux sont ceux qui ont tenté une psychanalyse canonique des objets culturels et de leurs producteurs, suivant ainsi les traces d'un Freud analyste de la *Gradiva* de Jensen, du *Moïse* de Michel-Ange, d'Œdipe, de Hamlet, de Léonard de Vinci et de quelques autres ; leurs résultats sont à l'image de ceux de Freud, ils demandent une foi qui confine à un fondamentalisme que les analystes classiques, même très français et lacaniens, commencent eux-mêmes à perdre. La tentative anglo-saxonne et raisonnable qu'Ellen Oliensis met en œuvre dans son récent *Freud's Rome*[71] ne parvient guère mieux à convaincre de la pertinence d'une psychanalyse que l'on qualifiera d'« historique ». En face d'elle, la psychiatrie contemporaine, celle qui a intégré les acquis vérifiés du freudisme, propose un modèle psychodynamique intégratif enrichi de biologie, de sciences cognitives ainsi que du meilleur du comportementalisme ; le modèle psychodynamique rend compte non seulement de la pathologie mentale mais aussi de l'état normal du fonctionnement psychique – il serait dommage de l'ignorer.

12. *Conclusion II : De la littérature comme activité humaine*

Le propos général de cet article a été de montrer que l'on peut repérer dans les textes anciens des éléments énonciatifs qui échappent à toute topique, à tout encodage esthétique, rhétorique et même parfois grammatical. Le postulat que j'ai soutenu, et tenté de prouver, est que c'est au travers de ces éléments énonciatifs que s'expriment le plus fortement et le plus purement non seulement la parole auctoriale – au sens saussurien du terme – mais aussi le plus profond et le plus intime d'une personnalité qui domine bien plus puissamment l'énonciateur que tout espèce de code esthétique qui n'est somme toute qu'un assez mince faux self imparfaitement plaqué sur un psychisme qui lui impose en toute-puissance son déterminisme. On doit cependant et malheureusement se résigner à ce que l'examen psychologique d'un texte antique se limite définitivement à une imparfaite sémiologie, c'est-à-dire à la collection incomplète puis à l'interprétation partielle de traits et symptômes qui pourront n'être que des ombres. L'incertitude où nous sommes devant la vie personnelle des auteurs nous interdira presque toujours d'accéder à leurs profondeurs psychodynamiques, voire métapsychologiques, rendant *de facto* vaine l'entreprise psychanalytique.

[71] OLIENSIS, *Freud's Rome* [n. 1].

En revanche, étant donné les progrès qu'ont faits autant la psychologie que la psychiatrie en matière d'analyse de la personnalité, il deviendra peu à peu possible de cerner cette part de l'acte créateur que la personne qui écrit doit non pas à sa volonté mais à ce qui en conditionne la part idéative, cognitive et émotionnelle. Approcher la littérature par le biais de la sémiologie psychologique ou psychiatrique, fût-elle ou non significative d'une pathologie, devrait enfin rendre attentif à la dimension intimement psychique de la création littéraire – appelons-la « antique » – et rappeler que les auteurs ont été des individus réels, dotés non seulement d'un corps semblable au nôtre, mais aussi d'un psychisme qui, à une variable culturelle près, n'était pas différent du nôtre – ils ont eu nos fantasmes, nos désirs, nos peines et nos joies, nos troubles aussi. Il peut être bon de rappeler cela en nos temps intertextualistes où le travail littéraire de l'auteur apparaît parfois mécanique et dépersonnalisé.

13. *Conclusion III : Prospective*

Cicéron et Égérie offrent deux illustrations significatives de l'influence qu'exercent un état mental et une structure de personnalité sur l'énonciation, mais d'autres exemples peuvent se trouver :

- Salluste, narcissique psychopathique, qui, à l'inverse d'Égérie qui n'use que d'*ergo*, emploie massivement et exclusivement *igitur* dans le seul prologue du *Catilina*.
- L'emploi de la phrase exclamative, l'originalité du vocabulaire, les ruptures argumentatives, l'agressivité d'un Perse laissent penser à une personnalité borderline en souffrance identitaire, narcissique, émotionnelle. Des individualités telles que celles de Lucain, de Tertullien, de Jérôme[72] voire même de Sulpicia présentent les traits d'une personnalité assez semblable à celle de Perse.
- Le style singulier d'un Sénèque est caractéristique d'une personnalité narcissique. Or, en cas de décompensation dépressive, les sujets narcissiques sont plus que d'autres tentés par le suicide ; l'apologie hautaine et désespérée que Sénèque en fait dans les derniers paragraphes de son *De prouidentia* comporte ces inquiétants traits antisociaux auto- et hétéroagressifs que l'on observe parfois chez les suicidants.
- Le style tout aussi singulier d'un Tacite, l'emploi que celui-ci fait de ses organisateurs argumentatifs laissent également entrevoir une personnalité narcissique, moins psychopathique que celle d'un Salluste, assez proche de celle d'un Juvénal pour qui les sarcasmes ne sont que défensifs d'un narcissisme mis à mal.
- Dans le même ordre de personnalité, la phrase d'un César ou celle de l'auteur du *Commentariolum petitionis* signalent une version psychopathique du narcissisme.

[72] Fry, *Jérôme et Augustin* [n. 1].

– Les termes employés par Tibulle pour évoquer son peu de goût pour l'agitation du monde laissent apercevoir le repli paranoïde et obsessionnellement répétitif d'une personnalité d'évitant.
– Les visions de Perpétue, par leur écriture imagée et leur thématique sexualisée, rappellent les hallucinations de psychotiques.
– Un Lucain, borderline vraisemblable, et un Ovide, présumé histrionique, se rejoignent dans une créativité de la complication fréquemment observable chez des sujets comparables. Leur capacités projectives les distinguent pourtant ; Lucain se montre en impulsif avide d'une expressivité qui va jusqu'à l'hyperbole expressionniste tandis qu'Ovide reste un virtuose d'émotionnalité maîtrisée.
– L'auteur anonyme de l'*Histoire Auguste* livre une série de biographies impériales de plus en plus fantaisistes à mesure qu'il progresse. Aucun signe d'altération de son épreuve de réalité ne peut faire soupçonner une psychose progressante ; en revanche, le plaisir qu'il prend à laisser un cours de plus en plus libre à une affabulation parfois grotesque et grinçante fait entrevoir des traits antisociaux qui n'ont rien de commun avec la verve satirique.
– Quelques personnages littéraires doivent également attirer l'attention ; le plus spectaculaire d'entre eux est évidemment Trimalcion le psychopathe, mais Lucius, l'obsessionnel des *Métamorphoses* d'Apulée, s'impose également ; l'attention se portera enfin sur Énée, sujet de personnalité dépendante et dépressif léger.

Je laisse à l'imagination toute latitude de poursuivre.

Université de Genève. Carole FRY.

Tall, pale and noble: beauty, rank and wordplay at Horace, *Satires* 1.2.123-126

In Horace's final expression of his preference for easily-available sexual partners over the forbidden fruit of adulterous *matronae*, the slippage between beauty and rank, a recurrent feature of *Satire* 1.2, recurs, manifested in two oddities (1.2.123-126):

candida rectaque sit, munda hactenus, ut neque longa
nec magis alba uelit quam dat natura uideri.
haec ubi supposuit dextro corpus mihi laeuum,
Ilia et Egeria est; do nomen quodlibet illi.

(Let her be fair-skinned and straight-backed, neat only to this extent,
that she doesn't want to appear taller or paler than nature grants.
She, whenever she puts the left of her body under my right,
is Ilia and Egeria; I give her whatever name I like.)

1. *Oddity No. 1: A Paler Shade of White*

The first oddity is the word *alba*. On a superficial level, it is perfectly clear that *longa* and *alba* chiastically pick up *candida* and *recta* to stress that the qualities of height and fairness of skin should be both moderate and natural, as opposed to excessive and (or rather *because*) artificially exaggerated.[1] However, while to be *longa* is a widely attested mark of beauty in Roman eyes, one which the coquette might well wish to exaggerate, in contrast to the satirist's moderate desire that his lover at least be not hunchbacked (*recta*), *alba*, unlike *candida*, is not generally used to signify pallor as an aesthetically desirable quality.[2] The list of its applications to humans (*de hominibus*) at *ThLL* I, col. 1503, ll. 54-73 is prefaced 'There is an underlying suggestion here and there of imperfect health, anguish, fear, sickness, so that it is the same as *pallidus*' (*subest hic illic*

[1] '[in] her person she avoids both deficiency and excess' R. K. Gibson, *Excess and Restraint: Propertius, Horace and Ovid's Ars Amatoria*, London, 2007, p. 23; 'H. sets out the desirable qualities of a good lay: the woman should be genuinely good-looking and not overly made up.' E. Gowers (ed.), *Horace: Satires Book I*, Cambridge, 2012, p. 115 *ad* 1.2.123.

[2] *Longa* as term of erotic praise: Catull. 86.1, Ov., *Am.* 2.4.33, 3.3.8. Height more generally: e.g. Prop. 2.2.5-8, but – moderation in all things! – cf. Ov., *Ars* 2.645. On the Greek parallelism of beauty and height, see W. V. Verdenius, *ΚΑΛΛΟΣ ΚΑΙ ΜΕΓΕΘΟΣ* in *Mnemosyne* 4th ser. 2, 1949, p. 294-298.

nota non integrae valetudinis, angoris, timoris, aegritudinis, ut sit i. q. pallidus). Even in the case of an apparent (Horatian) exception, the shoulder of the nubile Chloris (*non Chloris albo sic umero nitens*, *Carm.* 2.5.18), Nisbet and Hubbard note: 'The adjective is not normally used of female beauty… here it suggests that the girl had the pallid glitter of the moon.'[3] Of course, on one level, these unflattering connotations of *alba* to some extent suit – or at least complement – the satirist's point: exaggerated and artificial pallor is not merely misleading to the lover, but can be taken to an excess where it ceases to be even deceptively attractive, and comes to resemble the sallowness of sickness. Strictly speaking, of course, the coquette would not 'want to appear' (*uelit… uideri*) sickly pale, but the satirist's almost anti-focalizing use of *albus* points to the unintentional result of her toilette. However, even with this gloss, the word is striking enough to encourage the reader to look for further meaning in it.

There are of course intertextual issues to bear in mind. The pairing of *candida* and *recta* looks back to Catullus' description of Quintia in *c.* 86. With *longa* and *alba*, the intertext may be Philodemus. The philosopher and epigrammatist has been name-checked in the previous line (1.2.121), and Horace's reference there to castration and women who play hard to get has been convincingly connected with *Epigr.* 22 Sider = *AP* 5.126, while the quick-fire dialogue of line 120 is reminiscent of *Epigr.* 20 Sider = *AP* 5.46.[4] Gigante suggested that the phrase λευκὴ καὶ μακρή, preserved in what seems to be a list of the incipits of (mainly Philodeman) epigrams at P.Oxy. 3724 iii.15, could have been the opening of a lost epigram by Philodemus to which Horace was alluding in these lines.[5] This is an attractive suggestion and has a high degree of likelihood. It could well be that

[3] R. G. M. Nisbet / M. Hubbard, *A Commentary on Horace Odes Book II*, Oxford, 1978, p. 89 ad loc. Another partial parallel is Prop. 2.3.9-10: *nec me tam facies, quamuis sit candida, cepit | (lilia non domina sunt magis alba mea)* ('Nor is it so much her face which has captivated me, fair as it is (lilies are not whiter than my mistress)'), though even there we might note that it is *candida* which is directly applied to Cynthia's skin and *alba* to the lilies which fail to match her.

[4] *AP* 5.126: F. A. Wright, *Horace and Philodemus* in *AJPh* 42, 1921, p. 168-169. D. Sider (ed.), *The Epigrams of Philodemos*, Oxford, 1996, p. 139 objects that the situations do not precisely match and suggests that Horace may be alluding to a lost Philodeman epigram contrastively paired with this one, which is possible but may underestimate the extent to which Horace playfully distorts his intertexts. *AP* 5.46: Q. Cataudella, *Filodemo nella satira* I 2 *di Orazio* in *PP* 5, 1950, p. 18-31, at p. 21-22.

[5] M. Gigante, *Filodemo tra poesia e prosa (a proposito di P.Oxy. 3724)* in *SIFC* n. s. 7, 1989, p. 129–151, at p. 137-139, followed by Sider, *Epigrams* [n. 4], p. 210. Also relevant is *Epigr.* 17 Sider = *AP* 5.121, whose incipit, μικκὴ καὶ μελανεῦσα, is the polar opposite of *longa* and *alba* (and indeed of λευκὴ καὶ μακρή), as is Philodemus' only temporary satisfaction with Philaenion 'until I find another girl who is more perfect' (ἄχρις ἄν εὕρω | ἄλλην … τελειοτέρην. 5-6) of Horace's more enduring acceptance of mediocrity. As with *AP* 5.126 and its lost pair hypothesized by Sider (see n. 4), it is hard to decide whether Horace is engaging antiphrastically with the surviving epigram or more consonantly with the lost one, in this case probably that with the incipit λευκὴ καὶ μακρή.

the rest of the lost epigram (if such it be) would throw light on other aspects of lines 123-126 of the satire, perhaps including the reference to Ilia and Egeria. However, it does not in itself do anything to account for Horace's choice of the word *alba*. λευκός does have a substantial semantic overlap with *albus*, but when applied to human skin it corresponds much more closely to *candidus*, suggesting the fairness of beauty rather than the pallor of sickness.[6] Intertextuality with Philodemus may account for much about these lines – revelations which must await further discoveries in Herculaneum, a less forlorn hope than usual, this being Philodemus – but it cannot in itself account for Horace's use of *alba*. Indeed it may even pose a further question as to why he chose it to render Philodemus' λευκή (if indeed he did).

2. *Oddity No. 2: Ladies Noble but not Fair*

The other oddity is the choice of fantasy women which Horace imagines he is screwing. The emphasis on physical appearance in the first three of these lines leads the reader to expect a sequence of thought such as 'provided she has a moderate degree of physical attractiveness, I think of her as though she were the most physically attractive of all women'. Various mythological or historical beauties could then fill the role of the fantasy woman, such as Helen, Atalanta, Thais, or any of those to whom the elegists compare their *puellae* in poems such as Propertius 1.3 or Ovid, *Amores* 1.5. Horace's choice of Ilia and Egeria is surely not what the reader expects. Ilia on her own can no doubt be presumed to possess that basic beauty which is the hallmark of all mythical maidens, especially those who attract the attentions of divine rapists, but it is by no means her defining feature. Indeed her beauty is never explicitly mentioned, even in the surviving narratives of her rape, the closest being Ovid's self-consciously condensed *catena* at *Fasti* 3.20: *Mars uidet hanc uisamque cupit potiturque cupita* ('Mars saw her and wanted what he saw and got what he wanted').[7] Elsewhere, the emphasis is almost exclusively on her status as the

[6] E.g. HOM., *Il.* 5.314, *Od.* 18.196 (where Athene makes Penelope μακρότερην and λευκοτέρην, specifically 'for [the enhancement of] her beauty' (κάλλεϊ, 192)), and cf. the even more common epithet λευκώλενος; EUR. *Alc.* 159, with L. P. E. PARKER (ed.), *Euripides, Alcestis*, Oxford, 2007, p. 86 ad loc. for other tragic examples; in epigram, POSID., 7.6 Austin-Bastianini = P. Mil. Vogl. VIII 309 I.35, STRATO, *AP* 12.5.1, 12.244.1 (both *eromenoi*), RUFINUS, *AP* 5.35.3, 5.48.4, DEMOCR., *AP* 16.180.3. Its frequent use to refer to the white hair or head of old age does not affect the normative quality of its application to fair skin, since both are very common and the former sense is always clearly marked with mention of 'head' or 'hair'. It does appear to mean 'pale with exhaustion after lovemaking' at PAUL. SILENT., *AP* 5.259.4, but this is very much an exception rather than the rule.

[7] Ovid's narrative of the rape and its immediate results (as far as Romulus' establishment of his father's cult) cover *Fast.* 3.10-86. Of course, no argument can be built on the absence of a reference to her own beauty in the first-person (dream) narrative of

mother of Romulus and Remus or the wife of Tiber or even the daughter of Aeneas and granddaughter of Venus, that is on her familial role in an aristocratic (or rather royal, even divine) structure.[8] An intriguing partial exception, and one from Horace's own poetry, is Lydia's assertion at *Carm.* 3.9.5-8 that, before her eclipse by Chloe, she was more famous than Ilia. However, not only is the implied comparison more between Horace's poetic celebration of Lydia and Ennius' of Ilia than between the women's relative beauty,[9] but the ode's amoebaean structure forces us to take this claim as answering Horace's that he was more blessed than the king of the Persians while Lydia still loved him (1-4): both compare the erotic to the non-erotic and, while an incidental evocation of Ilia's beauty is undeniably latent, it is no more foregrounded than Xerxes' handsomeness.

With Egeria, although goddesses are axiomatically beautiful in precisely the same way as heroines, there is never so much as an implicit suggestion that physical attractiveness was a quality associated with her. Skutsch even suggests tentatively that she may have appeared in Ennius' *Annales* as a disembodied voice![10] Her marriage to Numa is inextricably linked to the advice and teaching which she imparted to him (except where the advice alone is given credence and the story of the marriage ridiculed), a nexus most vividly expressed by Ovid's almost hendiadic description of her as *Numae coniunx consiliumque* ('wife and council to Numa', *Fast.* 3.276). Even in her sole appearance as an exemplum in love elegy, it is rank which she represents, paired with Calypso and Thetis to prove that goddesses stoop to love mortals, and so Corinna should not despise Ovid (*Am.* 2.17(18).15-18). Quite apart from their individual associations, when taken together, the quality which Ilia and Egeria share, and hence which they foreground in each other, is nobility.[11] Commentators have

Ennius' Ilia (*Ann.* fr. 34-50 Sk.), though she does mention Mars' beauty (*homo pulcer*, 38). More significant is Statius' bold comparison of Violentilla to the raped Ilia in his epithalamium for her and Stella, where her grouping with Lavinia and Claudia Quinta foregrounds her virginal modesty rather than her beauty (*Silv.* 1.2.242-246).

[8] Mother: VARR., *Ling.* 5.144, VERG., *Aen.* 1.273-274, 6.777-779, 7.659-660, HOR., *Carm.* 3.3.32, 4.8.22-23, OV., *Am.* 2.14.15-16, 3.6.45-78 (with considerable emphasis on her – admittedly temporary – *lack* of physical attractions), *Fast.* 1.383-384, *Tr.* 2.259-260, MART. 9.41.6; wife: ENN., *Ann.* fr. 56 Sk., HOR., *Carm.* 1.2.17-20, OV., *Fast.* 2.597-598, STAT., *Silv.* 2.1.99-100, SIL. 12.542-544; daughter: ENN., *Ann.* fr. 43-49 Sk.; granddaughter: ENN., *Ann.* fr. 60 Sk.

[9] R. G. M. NISBET / N. RUDD, *A Commentary on Horace*, Odes, *Book III*, Oxford, 2004, p. 136 *ad loc.*

[10] O. SKUTSCH (ed.), *The Annals of Q. Ennius*, Oxford, 1985, p. 264-265 *ad* fr. 113.

[11] Meaning, of course, is generated at the point of reception and the connotations which Ilia and Egeria might have for different readers cannot be circumscribed by the critic any more than it can be controlled by the author, so that the physical element still can intrude. HENDERSON renders them 'Lady *Ilia*' and 'Countess *Egeria*' but speculates 'When He shuts his eyes and sees *Ilia*, what does he conjure up? … does he imagine her … *as* rape-victim of He-Man Mars…? Maybe this is the name that comes to Him because

generally noted that they 'both serve to indicate women of the noblest lineage', and are 'the epitome of high rank', 'the most venerable matrons of Rome', even glossing them 'Lady Ilia or Countess Egeria'.[12] Yet they have not noticed the slippage from the satirist's emphasis on physical appearance to paradigms, not of beauty, but of rank.[13] The conflicting interpretations of the ancient commentators exquisitely demonstrate the confusion which Horace has (deliberately) engendered. Porphyrio focuses on Ilia and Egeria and the connotations which they would traditionally carry for a Roman, glossing the couplet as 'I pretend to myself in the dark that that courtesan is some woman from the aristocracy' (*fingo mihi in tenebris meretricem illam aliquam esse de nobilibus.*) In contrast, Pseudo-Acro blindly forces them to be the paradigms of beauty which (quite understandably) the context has led him to expect, regardless of their depiction in all other sources: 'When a woman of that sort has sex with me, I give her the name of Ilia and Egeria, who were very beautiful.' (*istius modi mulier cum mecum inierit, do illi nomen Iliae et Egeriae, quae speciosissimae fuerunt.*)

Of course, there was a very well-established nexus in Graeco-Roman antiquity between social status and physical beauty, with moral excellence as the third term. One need only think of the semantic range of words such as καλός (esp. in καλὸς κἀγαθός) and *pulcher*.[14] Aesthetically desirable pallor in particular, though not explicitly aligned with the shaded and sedentary life of the noble, did stand in implied antithesis with the (aesthetically deprecated) tanned or sunburnt complexion of those whose low social status entailed manual labour

it *sounds* lovely, it's the sound *of* 'loveliness'? … If you looked down and saw '*Egeria*', would you be plumping for 'a nymph', or for 'the wife and adviser of King Numa'?' J. W. G. HENDERSON, *'Not "Women in Roman Satire" but 'When Satire Writes "Woman"'* in S. H. BRAUND (ed.), *Satire and Society in Ancient Rome*, Exeter, 1989, p. 89-125, at p. 107 (all italics original).

[12] 'stanno entrambe ad indicare donne di nobilissimo lignaggio': P. FEDELI (ed.), *Q. Orazio Flacco, Le opere, vol. 2: le satire*, Roma, 1994, p. 344 *ad loc.*; 'die Mutter des ersten und die Gattin des zweiten römischen Königs, also Inbegriff aller Vornehmheit.' A. KIESSLING / R. HEINZE (edd.), *Q. Horatius Flaccus, Satiren*[5], Berlin, 1921, p. 42 *ad loc.*; venerable matrons: GOWERS, *Satires I* [n. 1], p. 116 *ad* 1.2.126; Lady Ilia: HENDERSON, *Not Women* [n. 11], p. 104.

[13] A partial exception is A. BIANCHI, *Ilia* in *EO* II, p. 397-399, who notes, at p. 399, that, in his 'paraphrase' of Cercidas, 'H[orace] eleva qui I[lia] ed Egeria a simbolo della migliore femminilità… preferendole certamente a tante altre figure mitiche, che magari erano simbolo usuale della bellezza femminile, perché esse erano non solo belle, ma anche "nobili"'. However, she still tries to smooth out Horace's slippage by making Ilia and Egeria 'not only beautiful but also noble', whereas they are actually noble *rather than* beautiful. Cf. EAD., *Egeria*, *EO* II, p. 361-362, at p. 362.

[14] On the ethical and social connotations of *pulcher*, see P. MONTEIL, *Beau et laid en latin: étude de vocabulaire*, Paris, 1964, p. 91-94. Unfortunately for the purposes of this article, MONTEIL's analysis is limited to words which signify beauty (and ugliness) *per se* (such as *formosus, pulcher, elegans, bellus*) rather than to those describing qualities which contribute to overall beauty (such as *candidus* and *longus*).

in the open air.[15] A dark complexion could also suggest Eastern or African and hence perhaps servile origins.[16] Moreover, as we have already noted, it is a virtually fixed convention that the heroines (let alone the goddesses) of myth and legendary history were both noble (if not royal) and beautiful. Yet this very nexus, the ease with which Horace could, had he wanted to, have made a smooth transition (back) from beauty to nobility (or to beauty *and* nobility), could have chosen paradigms who straightforwardly embodied both qualities, this it is which makes it the more striking that he chose paradigms which, separately but especially together, evoke nobility at the expense, almost to the exclusion of beauty.[17] What is striking demands explanation, and arguably draws attention to its own need for explanation. How can we account for Ilia and Egeria in this context?[18]

The satirist's stance is particularly interesting when it is read against what must surely be its model in a poem by the third century Cynic poet, Cercidas (fr. 2.26-29 Livrea = fr. 5.27-32 Powell)[19]

ἁ δ' ἐξ ἀγορᾶς Ἀφροδίτα
καὶ τὸ μη[δε]νὸς μέλειν, ὁπ[α]νίκα λῇς, ὅκα χρήζῃς,

[15] The connection between sunburn and agricultural labour is explicit at HOR., *Epod.* 2.41-42 (*Sabina qualis aut perusta solibus* | *pernicis uxor Apuli*, 'like a Sabine or the wife of a brisk Apulian burnt by day after day of sunshine', with L. C. WATSON, *A Commentary on Horace's Epodes,* Oxford, 2003, p. 109 *ad loc.*) At THEOC. 10.26-27 (Βομβύκα χαρίεσσα, Σύραν καλέοντί τυ πάντες, | ἰσχνὰν ἁλιόκαυστον, ἐγὼ δὲ μόνος μελίχλωρον 'Dear Bombyca, everyone calls you a Syrian, skinny and sunburnt, and I alone call you honey-skinned'), the aesthetic deprecation of sunburn is clearer, and, though Bombyca is a flute-girl rather than a farm-hand, her labour is to play outdoors to entertain the reapers (ἁ πρᾶν ἀμάντεσσι παρ' Ἱπποκίωνι ποταύλει. 'who played for the reapers at Hippocion's' 10.16). Pejorative references to a dark complexion, without a definite reference to sunburn or status, are more common, e.g. LUCR. 4.1160 *inter multa alia*.

[16] E.g. CIC., *Pis.* 1: *nemo queritur Syrum nescio quem de grege nouiciorum factum esse consulem. non enim nos color iste seruilis,… deceperunt.* 'No one complains that some Syrian from a crowd of the newly-enslaved became consul. For that slavish complexion of yours… did not deceive us.'

[17] D. HOOLEY, *Horace's Rud(e)-imentary Muse:* Sat. *1.2* in *ElectronAnt* 5.2 (1999) attributes the slippage to the satirist's overexcited stream of consciousness: 'Here, nature becomes aestheticizing, subscribes a certain kind of (natural, not powdered-up) physical desirability. Earlier thoughts slip out of consideration as the lover's imagination hots up, and the last line of this passage resurrects appeals long dismissed: in the mind's eye, the beloved now can become a nobly born matrona.'

[18] It should be acknowledged that part of Horace's motivation for choosing the name *Ilia* is to pun on *ilia*, both in the sense of the 'flanks' (*OLD* s.v. a), which are explicit in the previous line's reference to the left and right of the respective bodies, and the 'private parts' (*OLD* s.v. c), which are heavily implicit (noted by HENDERSON, *Not Women* [n. 11], p. 107, but not by most commentators). However, this does not account for Egeria and surely does not fully explain Ilia.

[19] I discuss below the possibility that Horace's engagement with Cercidas is mediated through or triangulated with Philodemus.

οὐ φόβος, οὐ ταραχά· τα[ύ]ταν ὀβολῶ κατακλίνας
Τ[υν]δαρέοιο δόκει γαμβρὸς τ[ό]τ' ἦμεν

The Aphrodite from the marketplace and the one who doesn't give a damn, whatever time you want, whenever you desire, no fear, no stress; when you've laid her for an obol, then imagine yourself to be the son-in-law of Tyndareus.

Unlike Horace, Cercidas does choose a paragon of beauty, indeed *the* paragon, Helen, so that the speaker could be interpreted as saying that he can imagine that the prostitute is the loveliest woman imaginable.[20] However, the elaborate periphrasis which he uses to express the idea 'I screwed Helen' demands consideration. Of course, 'to be the son-in-law of Tyndareus' is a mock-elevated notion designed for maximum incongruity with its low context, an effect increased by the Homeric genitive in –οιο, the pseudo-patronymic thus produced, and the absurdity of describing a quick trick in terms of marriage.[21] However, it also shifts the emphasis from Helen as beautiful body to Helen as dynastic pawn in the homosocial relationship between Tyndareus and Menelaus. Or rather it elides Helen altogether and focuses solely on that relationship between two men.[22] It is perhaps no coincidence that a particularly close parallel for the figuring of an extramarital sexual relationship as joining (pseudo-)father-in-law and son-in-law rather than (pseudo-)husband and wife occurs in *Sat.* 1.2, when, among the exempla of what happens if you chase *matronae*, Horace refers to Villius as 'the son-in-law of Sulla in Fausta' (*Villius in Fausta Sullae gener*, 1.2.64). As with Cercidas, there is blatant irony in depicting a daughter's adulterous lover as a son-in law, but equally striking is the way in which, again as with Cercidas, the relationship between the men is foregrounded and, while, unlike Helen, Fausta is not elided altogether, she is reduced to the objectified terms 'in which' Villius can be considered Sulla's *gener*.

Of course, in the case of Cercidas' *persona* (and perhaps that of Villius), it is in fact all about the sex; no one knows or cares who the father of the marketplace Aphrodite is, let alone wants to set up any sort of familial relationship with him. This puts the elided Helen back into the picture, but means that she is considered in terms, not of her physical beauty, but of her dynastic potential and hence of her nobility. Cercidas carefully preserves an ambiguity about what precisely his speaker is imagining as he gives an obol to his hooker. Any

[20] On Cercidas fr. 2 Livrea, see esp. E. Livrea, *Studi Cercidei (P.Oxy. 1082)*, Bonn, 1986, p. 65-93, F. Williams, *Cercidas, Caelius and Unsafe Sex: 'Tundareoio gambros' (Cerc. fr. 2.28 Livrea)* in *ZPE* 102, 1994, p. 76-80, id., *Cercidas. The Man and the Poet* in M.A. Harder / R.F. Regtuit / G.C. Wakker (edd.), *Beyond the Canon*, Leuven, 2006, p. 345-356, at p. 351-352.

[21] 'Umoristico. … l'insolente epicismo cui il gen. omerico aggiunge falsa solennità' Livrea, *Studi Cercidei* [n. 20], p. 89.

[22] Indeed the reading of Livrea, *Studi Cercidei* [n. 20], p. 89 ignores Helen's beauty and focuses on the issue of nobility alone: 'Alla condanna cinica di ogni forma di δόξα contribuisce il "genero di Tindaro" detto ironicamente'.

reference to Helen, and especially in such a context, must inevitably suggest her beauty, but everything about the way that Cercidas phrases the comparison draws the reader towards her nobility. I have laboured the Cynic intertext partly to show the difference in Horace's *comparandae*, a difference he might have expected his *doctus lector* to register and interpret: unlike Helen, neither Egeria nor even Ilia individually shout 'beauty' at the reader, and taken together they even more strongly evoke their shared quality, nobility. Yet I also hope to show that Horace, again perhaps in self-conscious creative engagement with Cercidas, does in fact preserve the same ambiguity between beauty and nobility, but by different means.

3. *Cunnus Albus and Alba Longa: Rank Obscenity and Noble Pun*

It will come as little surprise that I propose that the solutions to these oddities (the choice of the word *albus*, and of the fantasy-figures Ilia and Egeria) are connected. Horace uses *albus* because it links backwards to the beauty connoted by *candidus* and forwards to the nobility evoked by Ilia and Egeria. Yet it does so in two distinct ways. The first is the further connotations which *albus* can be made to carry and more specifically which Horace makes it carry within this satire. A clear intratextual indicator of this is, of course, its sole other usage in *Sat.* 1.2, when with a startling combination of primary obscenity, objectifying metonymy, and a jarring clash of registers, the nonce-interlocutor Cupiennius is styled 'the admirer of white-clad cunt' (*mirator cunni … albi*, 1.2.36).[23] As both the context (Cupiennius' rejection of Cato's advocacy of brothels in preference to adultery) and the reduction of the metonymized *matrona* to an orifice for penetration ('woman is reduced to her sexual organs alone')[24] clearly indicate, *albus* here has no reference to beauty, but solely to the nobility of the *matrona* who would wear a white *stola*. *albus* in *Sat.* 1.2, then, is primarily associated with nobility rather than beauty, though its hypallage from the *matrona*'s costume to her physique is part of the slippage between beauty and status which pervades the satire and which is particularly pertinent to lines 123-126.

[23] Interestingly, *ThLL* I, col. 1505, l. 16 lists this as an instance of *de membris, corporum partibus, aliis ad corpus pertinentibus rebus* alongside Chloris's gleaming shoulder (referred to above) and the gleaming bones of the Esquiline cemetry (*Sat.* 1.8.16). Cf. HENDERSON, *Not Women* [n. 11], p. 105: 'Does(n't) the poet make you see through eyes that see 'white cunt' as 'it', while the translator makes you look at the clothing, the white of the matron's robe that convers and conceals the cunt'.

[24] L. C. CURRAN, *Nature, Convention, and Obscenity in Horace, Satires 1.2* in *Arion* 9, 1970, p. 220-245, at p. 225; 'the pop-philosopher who begins the book objectifies Woman as *cunnus*, 'cunt'', HENDERSON, *Not Women* [n. 11], p. 103; 'una metonimia oscena', FEDELI, *Le satire* [n. 12], p. 329 *ad loc.*; KIESSLING-HEINZE, *Satiren* [n. 12, p. 30 *ad loc.*] labour to be brief and become obscene: '*cunnus* = *mulier*'.

Secondly, and perhaps more significantly, both the choice of the word *alba* and the slippage between physical beauty and nobility can also be accounted for by detecting a wordplay in the paired adjectives *longa* and *alba* on the city of Alba Longa. Horace's fondness for wordplay, bi- and monolingual, throughout his *œuvre* is well-established, and it is already fully in evidence in this, his first work.[25] Emily Gowers' recent commentary offers many suggestions of wordplay, and if (as she convincingly argues), *Philippi* can be heard in *RuPILI PUS* (1.7.1), the *a fortiori* argument for hearing *Alba Longa* in *longa…/… alba* is clear.[26] The evocation of Alba Longa is a particularly straightforward one, since there is no reliance on homophony, but rather the use of the same (Latin) words in the same number and gender, albeit in reverse order, separated and, of course, with other primary significations. The surmounting of these very low hurdles to recognition is facilitated by two further considerations. In references to the city, *Longa* frequently precedes *Alba*, sometimes with other words interposed, even in prose, and in verse this order seems (albeit on the basis of a small sample) to have been the norm, occurring in five out of seven instances when *Longa* is included at all.[27] That the context might encourage the reader to think of the adjectives in colour and height rather than (or as well as) the city is of course fundamental to the nature of wordplay, but in this instance the connection between the primary senses of *albus* and *longus* and their use in the name is particularly close. Dionysius glosses the name for his Greek readers, showing that he took the name to mean white and long (Λευκὴ μακρά), and explicitly relating *longa* to its shape (σχῆμα).[28] The association of the *Alba* element with the colour adjective *albus* is even more firmly established, especially through

[25] In addition to many identifications of individual puns, wider-ranging discussions of Horatian paronomasia can be found in M. Paschalis, *Names and Death in Horace's Odes* in *CW* 88, 1995, p. 181-190 and K. J. Reckford, *Horatius: the Man and the Hour* in *AJPh* 118, 1997, p. 583-612.

[26] Gowers, *Satires I* [n. 1], p. 253 *ad loc.* Cf. ead., *Blind Eyes and Cut Throats: Amnesia and Silence in Horace Satires 1.7* in *CPh* 97, 2002, p. 145-161, at p. 153.

[27] Prose: Cic., *Rep.* 2.4, Liv. 1.3.3. Verse: Verg., *Aen.* 1.271, 5.597 6.766, Prop. 4.6.37, Ov., *Fast.* 2.499. The only exceptions in extant poetry are Enn., *Ann.* fr. 31 Sk. and Tib. 2.5.50. It seems unlikely that metrical considerations played much if any role, since only the nominative would produce an intractable cretic, and the constituent words are not generally juxtaposed in poetry anyway (the exception is again Ennius, with *Albai Longai* in the archaic disyllabic genitive as part of a holospondaic line).

[28] ἔστι δ' ἡ Ἄλβα καθ' Ἑλλάδα γλῶσσαν Λευκή, σαφηνισμοῦ δ' ἕνεκα διορίζεται παρ' ἑτέραν πόλιν ὁμώνυμον ἐπικλήσει τὸ σχῆμα ἐπικατηγορούσῃ, καί ἐστιν ὥσπερ σύνθετον ἤδη τοὔνομα ἐξ ἀμφοῖν Ἄλβα λόγγα, τοῦτο δ' ἔστι Λευκὴ μακρά. 'Alba in the Greek language is White, and for the sake of clarity it is distinguished from another city with the same name by an additional epithet which is attributed to its shape, and the name is now compounded, so to speak, from the two; Alba Longa, that is White Long.' Dion. Hal., *Ant. Rom.* 1.66.1.

the white sow which served as the city's foundation prodigy.[29] Both connections are further reinforced by wordplays which foreground the literal sense of either adjective, such as *candida… Alba* (TIB. 1.7.58), *clari… cognominis Albam* (VERG. *Aen.* 8.48), *[Siluius] clarus subit Alba Latinum* (OV. *Met.* 14.612) and *et stetit Alba potens, albae suis omine nata,/ ac tibi Fidenas longa erat isse uia.* (PROP. 4.1.35-6).[30] It is clear, then, that the contextual encouragement to take *longa* and *alba* as 'tall' and 'white', so far from preventing the reader from detecting an allusion to Alba Longa, might actually facilitate her in doing so.[31]

The connection between Ilia and Alba Longa is obvious, since in the dominant tradition represented by Fabius Pictor, Cato, Livy and others, she was respectively the daughter and niece of the usurped and usurping kings of the city, Numitor and Amulius. In Ennius' version, where she is the daughter of Aeneas, the cumulative evidence of frr. 31, 32 and 36, where the king of Alba Longa replies, someone makes a treaty, and Ilia addresses her sister as *Eurydica prognata, pater quam noster amauit* ('daughter of Eurydice, whom our father loved') in clear contrast to herself, strongly suggests that she was the product of his marriage to the daughter of the Alban king (possibly Latinus).[32] The link between Egeria and the city is less clear-cut. Her primary association is with Numa, native of Cures and king of Rome, but having no established connection with Alba. However, as a nymph, her home was the Lacus Nemorensis near Aricia, barely four or five kilometres from Alba, so that it is not impossible that she might have had some connection with the city either explicitly in a lost text, or at least through topographical association.[33] Nevertheless, the evocation of Alba Longa and its association with Ilia and Egeria is far less to do with the specifics of legendary topography than with the way that all three suggest antiquity and hence nobility. We have already seen how Ilia and Egeria, individually and especially in combination, emblematize high rank, but it remains to demonstrate that Alba Longa carries the same connotations.

[29] FAB. PICT. fr. 4 Peter, VARR., *Ling.* 5.144, VERG., *Aen.* 3.389-93, 8.43-8, PROP. 4.1.35.

[30] On some of these passages and the wordplay in general, see J. J. O'HARA, *True Names: Vergil and the Alexandrian Tradition of Etymological Wordplay*, Ann Arbor 1996, p. 201, G. HUTCHINSON (ed.), *Propertius: Elegies Book IV*, Cambridge, 2006, p. 68 *ad* 4.1.36.

[31] It is tempting to see Horace's decision to use *magis* rather than comparative forms of *alba* and *longa* as partially motivated by a desire to make the wordplay stand out more clearly. However, while *longior* is reasonably common, the comparative of *albus* only occurs in an odd anti-analogist passage of Varro (*Ling.* 8.75), where he gives the positive, comparative and superlative, the last of which does not occur again before CASSIOD. *var.* 9.3.4. The use of *magis* with *albus*, in contrast, is paralleled at HOR., *Sat.* 2.4.13 and PROP., 2.3.10. See *ThLL* I, col. 1502, ll. 78-81.

[32] See SKUTSCH, *Annals* [n. 10], p. 189-97 *ad locc.*

[33] I estimate the distance on the basis of R. J. A. TALBERT (ed.) *The Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, Princeton, 2000, map 43.

By the late Republic at least, nobility through antiquity was most commonly established by means of connections with Trojan settlers, as evidenced by, among others, Varro's *De familiis Troianis* and the eponymous ancestors dotted through the *Aeneid*, and culminating a century and a half later in Juvenal's use of *Troiugenae* to designate (or denigrate) those with such pretensions.[34] Yet the dominant tradition whereby Alba was founded by Aeneas' son Ascanius/Iulus meant that Trojan descent was often mediated through Alban. More concretely, both Livy and Dionysius testify to the migration of several of the most distinguished contemporary *gentes* from Alba following its sack by Servius Tullius, testimony which must surely be closely linked to, if not directly derived from, claims to antiquity promulgated by the families themselves.[35] Most prominent among these were, of course, the Iulii, and it is Augustus' ancestral origins in Alba rather than in Troy that Propertius' Apollo stresses before Actium.[36] Yet it is not even necessary to demonstrate that a connection with Alba Longa in particular is paralleled among claims to nobility, since any figure from early or pre-Roman myth and history would suffice. Perhaps it is enough to note that, within *Satires* 1 itself, Horace's exemplum of a decadent aristocrat is a certain Laevinus, who claims descent from P. Valerius Publicola, one of the men who expelled Tarquinius Superbus and established the Republic (1.6.12-17). If an ancestor from the reign of Rome's seventh king can be treated as a paradigmatic claim to nobility, then the same surely applies *a fortiori* to the city in which its first king was born and which was sacked by its sixth.

The shift from the emphasis on physical appearance in *candida rectaque sit* to that on nobility in *Ilia et Egeria* is thus mediated by the way in which *longa* and *alba* in their literal sense look back to the former, while their punning evocation of Rome's metropolis looks forward to the latter. Mediation, however, may not be the best model. The whole satire fluctuates between emphases

[34] See esp. T. P. Wiseman, *Legendary Genealogies in Late-Republican Rome* in *G&R* 2nd s. 21, 1974, p. 153-164, P. Toohey, *Politics, Prejudice, and Trojan Genealogies: Varro, Hyginus, and Horace* in *Arethusa* 17, 1984, p. 5–28. A. Erskine, *Troy Between Greece and Rome: Local Tradition and Imperial Power*, Oxford, 2001, p. 19-23 argues that this, like much of the Trojan legend at Rome, might have been a relatively late development resulting from the dominance of the *gens Iulia* under Caesar and Augustus. *Troiugenae*: Juv. 1.100, 8.181, 11.95.

[35] *Principes Albanorum in patres ut ea quoque pars rei publicae cresceret legit, Iulios, Seruilios, Quinctios, Geganios, Curiatios, Cloelios*. 'He enrolled the leading citizens of the Albans into the ranks of the senators so that that part of the res publica should also grow, the Iulii, Servilii, Quinctii, Geganii, Curiatii, Cloelii.' Liv. 1.30.2; βουλῆς δὲ μετέχειν καὶ ἀρχὰς λαμβάνειν καὶ τοῖς πατρικίοις προσνεμηθῆναι τούσδε τοὺς οἴκους: Ἰουλίους, Σερουϊλίους, Κορατίους, Κοϊντιλίους, Κλοιλίους, Γεγανίους, Μετιλίους 'but that the following gentes should become members of the senate and take magistracies and be assigned to the ranks of the patricians: Iulii, Servilii, Curiatii, Quintilii, Cloelii, Geganii, Metilii.' Dion. Hal., *Ant. Rom.* 3.29.7 (Tullius speaking).

[36] *'O Longa mundi seruator ab Alba'*: Prop. 4.6.37.

on beauty and on nobility, and it is rather the ambiguity which Horace captures perfectly by having the same words bear a literal and paronomastic meaning. It is by this means that he finds a parallel for Cercidas' Τ[υν]δαρέοιο γαμβρός. Cercidas embodies the ambiguity in the person of Helen, who inevitably suggests beauty but is described in purely dynastic terms. By contrast, Horace's Ilia and Egeria are (almost) unequivocally noble, and it is in the adjectives *alba* and *longa* that the ambiguity, even the ambivalence in the satirist's desires, lies: may she not demonstrate an excess or artifice of beauty/nobility (height and pallor/Alban lineage).

It is worth returning at this point to the lost epigram of Philodemus beginning λευκὴ καὶ μακρή – assuming, for the purposes of discussion, that Gigante's suggestion (n. 5 above) is correct – to consider how significant it could be for the wordplay and the mention of Ilia and Egeria. It seems extremely unlikely that the wordplay itself derives from Philodemus. It is interesting that λευκή and μακρά are precisely the two words which Dionysius (quoted in n. 28 above) uses to gloss *Alba Longa* for his Greek readers, but even there it is just that, a gloss. There is no suggestion (or evidence) that a Greek might call the city Λευκὴ Μακρά in a way analogous to that in which, for example, a Roman might refer to Μεγάλη Ἑλλάς as *Magna Graecia*. Moreover, λευκή is, as we have seen, entirely appropriate to describing physical beauty and lacks the oddity of *alba* which is part of what would prompt a Roman reader to suspect some further significance. Of course, Horace is hardly such a slavish imitator that he would be either unable or unwilling to add such an extra flourish to an allusion, and in this case we need only look at the previous lines to note how the reference to castration in Philodemus *Epigr.* 22 Sider is given a totally different 'twist' and level of complexity with the multiple connotations of *Gallis*.

Whether Philodemus influenced the reference to Ilia and Egeria is a more complex issue. It seems unlikely that Horace would only allude to the qualities of fairness and height without any further engagement with an intertext he has once activated. Yet it seems equally unlikely that Philodemus would refer to Ilia and Egeria. For all his patronage by Piso, his friendship with Virgil, Varius and Tucca, and his years on the Bay of Naples, the frame of reference in Philodemus' epigrams (at least as preserved in the *Palatine Anthology*) is emphatically Greek.[37] Apart from the invitation to Piso (*Epigr.* 27 Sider = *AP* 11.44) – and even there the wine is Chian (4) and the conversation better than that among the Phaeacians – the closest Philodemus comes in his extant epigrams to suggesting a Romano-Campanian context is the reference to a girl as 'Oscan' (Ὀπική, *Epigr.* 12.7 Sider = *AP* 5.132), and there too the mythical comparanda are Perseus and

[37] This is not to downplay the influence of Rome and Naples on Philodemus, or vice versa, on which see e.g. M. GIGANTE, *Philodemus in Italy: The Books from Herculaneum*, tr. D. Obbink, Ann Arbor, 1995, SIDER, *Epigrams* [n. 4], p. 12-24.

Andromeda.[38] Otherwise, his relatively few references to myth and history are exclusively Greek: the Phaeacians, Perseus and Andromeda, as already mentioned, the courtesan Lais (*Epigr.* 33.6 Sider = *AP* 7.222), and Melicertes and other very Greek sea-gods guiding the poet to the Piraeus (*Epigr.* 34 Sider = *AP* 6.349). Indeed, even an epigrammatist such as Crinagoras, who engages more frequently with contemporary Roman themes and figures, still eschews the imagery of Roman myth and history, comparing Augustus to Orpheus (*AP* 9.562.7-8 = *GP* 1909-10), and a heroic Roman soldier to Spartan and Athenian heroes of Thyreae and Marathon (*AP* 7.741.1-2 = *GP* 1883-84). An intriguing potential parallel may be preserved among the incipits of *P.Oxy.* 3724 where lines 14 and 15 of col. iv both preserve references to Parthenope, either Naples itself or the siren who gave the city its alternative name.[39] If this figure were mentioned in a lost Philodeman epigram, this would certainly bring us a little closer to the world at least of Egeria, but the Neapolitan siren would still constitute an intensely Hellenizing aetiology for a very Hellenic city (even if it was situated in Campania), in contrast to the Latian heroines and nymphs attached to Rome. Of course, none of this means that nothing in Philodemus could have corresponded to Horace's reference to the legendary matronae. We have seen how important Cercidas' lines on the son-in-law of Tyndareus are for Ilia and Egeria. Gigante, in a much earlier article, argued that several of Horace's engagements with Cercidas were mediated through Philodemus, and Cataudella suggested that he might have encountered fr. 2 Livrea either as a quotation in one of Philodemus' philosophical works or as imitated in a lost epigram.[40] While it is hard to believe that Horace is making no direct allusion to Cercidas in our lines, it is certainly possible that he is also triangulating that allusion with Philodemus, or perhaps producing a 'window-allusion', alluding to Philodemus, Cercidas, *and* to Philodemus' own allusion to Cercidas.[41] In such a scenario, Philodemus may well have produced a way of managing the slippage between beauty and nobility which mediated between Cercidas' Helen and Horace's Egeria. Once again, we must wait and hope for further papyrus finds, a hope which must be strengthened by the abundance of Philodemus' works which have already been rediscovered.

[38] '[Ὀπική], assuming a Neapolitan setting for the poem, connotes "a local, uncultured, Campanian girl."' SIDER, *Epigrams* [n. 4], 108 ad loc. P.Oxy. 3724 iv.25 may preserve the incipit of a Philodeman epigram referring to Caesar (οἶ[δ' ὅ]τι Καῖσαρ), but both the attribution and the reading (καὶ Σάρ[δεις] has also been suggested) are uncertain; see SIDER, *Epigrams* [n. 4], p. 214.

[39] Discussion and further references at SIDER, *Epigrams* [n. 4], p. 212-214.

[40] M. GIGANTE, *Cercida, Filodemo e Orazio* in *RFIC* 83, 1955, p. 286-293, esp. p. 291-293; CATAUDELLA, *Filodemo* [n. 4], p. 28-31.

[41] On 'window allusion', also known as 'double allusion', see R. F. THOMAS, *Virgil's Georgics and the Art of Reference* in *HSCPh* 90, 1988, p. 171-198, at p. 188-189, J. C. MCKEOWN (ed.), *Ovid, Amores, vol. I: Text and Prolegomena*, Liverpool, 1987, p. 37-45.

4. *A Woman is (not) only a Woman: a Metapoetic Coda*

Everything I have written so far takes the satire more-or-less at face value as being concerned with moderation in sexual matters, and that the specific passage which we are discussing deals with women. However, an important variant interpretation, pioneered by Kirk Freudenburg, reads this passage, and much of the satire, in metapoetic terms.[42] Of course, ethical moderation and Callimachean λεπτότης pervasively trope each other throughout *Satires* 1, without there being any clear sense that either is Horace's 'real' subject and the other merely metaphorical.[43] Yet if Horace's women, like Callimachus', Catullus' and Ticida's before him, and Ovid's after, can, in part at least, be metaphors for poetry,[44] then we might expect the pun on Alba Longa to fit into, and perhaps even contribute to, this metapoetic subtext. The three sections of *Sat.* 1.2 upon which Freudenburg focuses are lines 35-38, 103-108, and 120-124, the first and third of which we have already connected through the aristocratic connotations of *albus* in each. Freudenburg picks up Curran and Henderson's observation that Cupiennius' name suggests not only *cupio* (as already noted by Rudd) but also Ennius, a verse of whose is paraphrased in the next line.[45] Linking this to the literary meaning which *albi, recte* and *laborent* can also have, he takes the passage to suggest that '"Ennius-lover"… well deserves his name, and that his love for high-class matrons somehow corresponds to a like preference for diction of pedigree.'[46] Freudenburg does not, however, make the further connection between the Ennius-loving Cupiennius and his metapoetic reading of 1.2.123-124 (esp. *candida, recta, munda, longa* and *alba*), from which he demonstrates that '[t]he perfect lover… is also the perfect poem'.[47] We have seen that the two passages are already connected by their striking use of the word *albus*, and since they are both susceptible to Freudenburg's metapoetic reading, it would

[42] K. FREUDENBURG, *The Walking Muse: Horace on the Theory of Satire*, Princeton, 1993, p. 193-198; a related but distinct approach in R. HUNTER, *The Shadow of Callimachus*, Cambridge, 2006, p. 108-114.

[43] 'Ethics, poetics, and indeed politics all intersect, or rather stand as parallel metaphors for each other as Horace – quite literally – espouses moderation in all things.' R. COWAN, *Introduction* in J. DAVIE (tr.), *Horace: Satires and Epistles, A New Translation*, Oxford, 2011, p. i-xxvii, at p. xxv.

[44] M. ASPER, *Onomata allotria: zur Genese, Struktur und Funktion poetologischer Metaphern bei Kallimachos*, Stuttgart, 1997, p. 135-156, T. D. PAPANGHELIS, *Catullus and Callimachus on Large Women (A Reconsideration of C. 86)* in *Mnemosyne* 4th ser. 44, 1991, p. 372-386, R. COWAN, *Valerius Cato, Callimachus and the Very Large Girl (Ticida fr. 103 FRP)* in C. DEROUX (ed.), *Studies in Latin Literature and Roman History XVI*, Bruxelles, 2012, p. 94-100, A. KEITH, *Corpus eroticum: Elegiac Poetics and Elegiac puellae in Ovid's Amores* in *CW* 88, 1994-1995, p. 27-40.

[45] CURRAN, *Nature, Convention and Obscenity* [n. 24], p. 242, HENDERSON, *Not Women* [n. 11], p. 105-106, N. RUDD, *The Satires of Horace,* Cambridge, 1966, p. 143.

[46] FREUDENBURG, *Walking Muse* [n. 42], p. 194.

[47] Ibid. p. 196-197.

not be unreasonable to ask whether lines 123-126 (Freudenburg does not quote or discuss the latter two of these) might also evoke Ennius. As we have already seen, Alba Longa had a prominent place in book 1 of Ennius' *Annales*, and was the setting for that epic's depiction of Ilia's rape, parturition, and apotheosis. Egeria too featured, in book 2. A little over a decade after *Satires* 1 was published, the Alban kings and their deeds (*reges, Alba, tuos et regum facta tuorum*, PROP. 3.3.3) were Propertius' programmatic and emblematic representation of Ennian epic. More broadly, the noble connotations which we have shown both city and women to bear would fit with the literary-social pretentions ('diction of pedigree') which this satire seems to attach to the *Annales*.

Finally, such an association would make greater sense of the metapoetic connotations of *longa*, for which Freudenburg only rather disappointingly points towards the *pede longo* of line 94 and a discussion by Stephen Hinds which is all about *pedes* and very little about *longitudo*.[48] If the satirist's perfect woman/ perfect poem is not too much like Ennius' *Annales*, it could be that, in keeping with the Callimachean principles of the *Satires*, it is not an excessively or artificially *long* (epic) poem. Such a use of *longus* has obvious affinities with the Callimachean μεγάλη γυνή, ἕν ἄεισμα διηνεκές, and μέγα βιβλίον, and with the pejorative (or at least dissociative) use of similar words such as *grandis* in relation to poetry.[49] However, there are also numerous parallels for the use of *longus* itself in such a sense, and these are particularly common in Horace's own work. Sometimes it is used in a conversational manner appropriate to the *Sermones*, as when the satirist promises (on two separate occasions) to 'cut to the chase' (*ne longum faciam*, 1.3.138, 2.1.57) or 'to cut a long story short' (*non longa est fabula*, 1.1.95), and it only within the wider network of references to prolixity and concision that the reader appreciates its metapoetic significance (as well as its significance for the social and political themes of discretion and freedom of speech). Sometimes, it is transferred from the poem to its subject-matter, so that the former is itself only implicitly – though unambiguously – long, as with an epic on 'the long wars of fierce Numantia' (*longa ferae bella Numantiae*, *Carm.* 2.12.1). Horace draws attention to this slippage between references to the length of a poem and of the action which is described and at the same time symbolizes in the disingenuous syllepsis which concludes *Sat.* 1.5, a poem far shorter than Lucilius' *Iter Siculum* and than the earlier satires in Horace's own collection: 'Brundisium was the end of both a long journey and a long poem.' (*Brundisium longae finis chartaeque uiaeque est.* 1.5.104).[50]

[48] Ibid. p. 197 n. 37; S. HINDS, *The Metamorphosis of Persephone*, Cambridge, 1987, p. 16-17.

[49] CALL., *Aet.* fr. 1.12 Pf., 1.3, *Epig.* 465 Pf. *grandis*: e.g. HOR,, *Carm.* 1.6.9, *Ars* 27, OV., *Am.* 2.18.4, 3.1.70.

[50] 'H[orace]'s equation between the end of his journey and the end of the paper exposes his account as a literary fabrication' GOWERS, *Satires I* [n. 1], p. 214, ad loc.

However, it is often applied unqualifiedly to the poetry itself, marking not only the length of the poem but the loftiness of genre which is appropriate to such amplitude. Horace describes his own longest and arguably grandest ode, the Pindaric 3.4, as a *longum… melos* (*Carm.* 3.4.2), but the word is more usually associated with epic. Thus, the famous extenuation of Homer's lapses is based on the fact that it was a 'long work' (*operi longo*, *Ars* 360) and the erotic masterpieces which the *poeta auctor*, Propertius, and his collaborator Cynthia compose in the act of love are conceptualized as 'long *Iliads*' (*longas… Iliadas*, PROP. 2.1.14). Let us conclude with another example of the use of *longus* in an ostensibly erotic context but with clear metapoetic overtones, as in *Sat.* 1.2. Alison Keith takes Ovid's praise of a woman who is so tall she could equal the heroines of old (*tu, quia tam longa es, ueteres heroidas aequas*: Ov., *Am.* 2.4.33) in juxtaposition with that of a short woman, as 'another opportunity for punning play on the rhythmical alternation of long and short lines which form the elegiac couplet.'[51] However, the *longitudo* of the woman and the poem she represents could also be taken to refer to the length of epics which featured such tall heroines.[52] In *Satire* 2, the combination of the earlier associations of Cupiennius, the wordplay on Alba Longa, the references to Ilia and Egeria, and the association of the word *longus* with epic would all support an allusion to Ennius' *Annales* here and mean that the satirist's 'perfect poem' should not strive to be too much like it.

5. *Conclusion*

Metapoetic interpretations are not to everyone's taste. Though the wordplay on Alba Longa and the additional connotations of *longus* undoubtedly harmonize with and arguably enrich Freudenburg's reading of *Satire* 1.2, the pun at least can stand on its own and have suggestive connotations even if we reject such an interpretation. To sum up, Horace's choice of the word *alba*, in spite of its inappropriateness for describing fair skin, evokes both its associations with the white *stola* of the noble *matrona* (made earlier at 1.2.36) and, in combination with *longa*, a wordplay on the city of Alba Longa, and *its* connotations of nobility through ancient ancestry. This in turn accounts for the satirist's choice of Ilia and Egeria, paragons of nobility rather than beauty, as the figures he imagines

[51] KEITH, *Corpus eroticum* [n. 44], 34.

[52] It is also tempting to see a reference to Ovid's own *Heroides* here (long elegies?) and, although there are chronological issues, there is no reason why 2.4 could not be a later poem for the second edition, like 2.18, which unambiguously refers to them. Cf. *Tr.* 1.6. *prima locum sanctas heroidas inter haberes* ('You would hold your place as first among the venerated heroines/*Heroides*'), which wittily imagines the poet's wife displacing Penelope as the subject of *Heroides* 1 (S. HINDS, *Booking the Return Trip: Ovid and Tristia 1* in *PCPhS* 31, 1985, p. 13-32, at p. 28).

he is screwing. The wordplay, by gesturing back, in its literal sense, to Horace's prescriptions for physical attractiveness, and forward, in its punning sense, to the nobility of Ilia and Egeria, dramatizes the slippage between the satirist's desire for beauty and for nobility, a slippage which Horace's intertext, Cercidas, achieved in a different way through the ambiguous figure of Helen.[53]

The University of Sydney. Robert COWAN.

[53] The idea for this article hit me during the University of Sydney's Classics and Ancient History Departmental Latin Reading Group on *Satires* 1 in 2012, and I am grateful to Patricia Lemaire, Paul Roche, Anne Rogerson, Ikuko Sorensen, Chris Stait and Lindsay Watson for contributing to such a stimulating environment. I owe an even greater debt of gratitude to Anne Rogerson (again) and *Latomus*' anonymous readers, whose comments on written drafts have improved the article immeasurably, though I of course take full responsibility for any remaining errors or shortcomings.

La politica di Domiziano attraverso le raffigurazioni monetali: la particolare emissione del 95-96 d. C.

Fra i monumenti che compaiono sulle monete domizianee vi è un'emissione omogenea composta da aurei e denari, caratterizzata esclusivamente da luoghi di culto ed emessa negli anni 95 e 96 d. C. dalla zecca di Roma. Questo gruppo presenta delle caratteristiche che lo contraddistinguono da tutte le altre monete emesse da Domiziano: al dritto troviamo sempre la legenda DOMITIANVS AVG GERM e il ritratto dell'imperatore nudo e volto a destra, e al rovescio vi è sempre la dicitura IMP CAES(AR). Di una certa importanza è il ritratto di Domiziano che si presenta dalle fattezze leggermente idealizzate rispetto alla sua consueta immagine monetale e anche per questo motivo il piccolo gruppo di monete è alquanto interessante poiché trapela un certo indirizzo politico dell'imperatore.

Seguendo l'ordine di catalogazione della revisione del secondo volume del *Roman Imperial Coinage*, il primo rovescio di questa piccola serie di denari mostra un tempio tetrastilo su podio di tre gradini, con al centro la statua di Serapide con *modius* e cerbero seduto accanto; nel frontone si riesce a distinguere la figura di *Iside Sothis* in groppa ad un leone[1] (Figura 1). La presenza dell'acroterio frontonale di *Iside Sothis* lascia presumere che il tempio in questione fosse il Serapeo Campense, distrutto in seguito all'incendio dell'80 d. C. e ricostruito da Domiziano[2]. Verosimilmente la ricostruzione di questo tempio doveva essere terminata molto prima del biennio 95-96 d. C., anni di emissione di questa moneta, e seguendo le parole di Marziale, che si riferì ai *memphitica templa* accanto ai *Saepta*, forse il monumento era già completato verso l'85-86 d. C.[3]

La seconda tipologia iconografica è rappresentata da un tempio testratilo su basso podio con all'interno la statua di culto in piedi di fronte; il tetto è piatto e riccamente decorato con antefisse architettoniche su tutta la superficie e due uccelli in piedi ai lati[4] (Figura 2). L'interpretazione delle figure che ornano il monumento architettonico ha sviluppato due filoni interpretativi: il Mattingly, Hill e di recente uno studio di Calabria-Di Jorio hanno interpretato la figura

[1] *RIC* II[2] p. 325, n. 812.

[2] D.C. LXVI, 24, 2; P. V. Hill, *The Monuments of Ancient Rome as Coin Types*, London, 1989, p. 29.

[3] Mart., *Epigr.* II, 14, 7; V. Gasparini, *I culti egizi* in F. Coarelli (ed.), *Divus Vespasianus. Il bimillenario dei Flavi*, Roma, 2009, p. 349.

[4] *RIC* II[2] p. 325, n. 813.

stante come Cibele in piedi affiancata da due leoni o sostenente solamente uno scettro e la statua acroteriale come Cibele in groppa a un leone, e si è ipotizzata l'ubicazione di questo sacello presso il Circo Massimo nella *Regio XI* oppure sul Palatino (una *tholos*) seguendo un passo di Marziale[5]; invece il Turcan propose la lettura del monumento come un Iseo perché interpretò la statua stante come una Iside con il sistro in mano, la figura acroteriale come *Iside Sothis* cavalcante il leone, e portò come prova anche l'assenza dalle fonti antiche di una costruzione architettonica domizianea per Cibele, mentre Cassio Dione scrisse che Domiziano ricostruì il tempio di Iside a seguito dell'incendio dell'80 d. C.[6] L'idea del Turcan non può essere accantonata del tutto perché confrontando questa immagine monetale con la raffigurazione dell'Iseo Campense impressa su sesterzi vespasianei del 71 d. C. (Figura 3) si può osservare che i due templi sono molto simili tranne nella copertura, la quale nell'Iseo vespasianeo è a cupola, mentre qua è piatta; dobbiamo comunque considerare che tale edificio venne ricostruito a seguito dell'incendio dell'80 d. C. e magari gli architetti domizianei cambiarono la copertura del tempio. Inoltre le figure acroteriali laterali (uccelli?) dell'immagine del 95-96 d. C. sono praticamente identici sia a quelli dell'Iseo vespasianeo che a quelli del Serapeo Campense sopra descritto e potrebbero far propendere per un'iconografia che colleghi i culti egizi del Campo Marzio (Iseo e Serapeo), come potrebbe essere per la stessa identica figura acroteriale centrale (*Iside Sothis*).

Senza andare oltre con l'interpretazione del monumento, la questione importante da mettere in luce è che, sia che la raffigurazione fosse un tempio o *tholos* di Cibile sia l'Iseo Campense, senza possibilità di dubbio l'opera architettonica fu completata ben prima del 95-96 d. C. perché tutti gli interventi più importanti di costruzione-ricostruzione effettuati a Roma si collocano negli anni centrali del 80 d. C. e anche la sontuosa *Domus Flauia* fu ultimata nelle sue parti importanti entro il 92 d. C. Quindi, come è accaduto per il precedente monumento architettonico, anche questa raffigurazione comparve su denari qualche anno dopo della fine della costruzione dell'edificio.

Sulla terza tipologia di denario emesso nel 95-96 d. C. vi è raffigurato un tempio tertrastilo circolare con copertura piatta e riccamente decorata con

[5] H. Mattingly, *Coins of the Roman Empire in the British Museum*, vol. II, *Vespasian to Domitian*, London, 1930, p. lxxxviii; P. V. Hill, *Buildings and Monuments of Rome on Flavian Coins* in *NAC* 8, 1979, p. 218-219; Hill, *The Monuments of Ancient Rome* [n. 2], p. 36-37; P. Calabria / F. Di Jiorio / P. P. Pensabene, *L'iconografia di Cibele nella monetazione romana* in *Bollettino di Archeologia online*, Roma, 2008, p. 31. Questo stesso sacello sarebbe riprodotto anche sui sesterzi di Traiano con al rovescio la veduta a volo di uccello del Circo Massimo. Il passo di Marziale è *[…] inde sacro ueneranda petes Palatia cliuo […] et Cybeles picto stat Corybante tholus.* Mart., *Epigr.* I, 70, 1-13.

[6] R. Turcan, *Numismatique romaine de culte mètroaque*, Leiden, 1983, p. 65; D.C. LXVI, 24, 2.

antefisse architettoniche al cui interno vi è la statua di Minerva in atto di muoversi a destra con lancia, scudo e la testa volta dietro[7]. Tale edificio è stato identificato come *l'Aedes Mineruae Chalcidicae*, collocabile nel Campo Marzio tra il Serapeo e la *Porticus Diuorum*, sotto l'attuale chiesa di Santa Marta, e fu edificato da Domiziano[8], ma non si conosce con certezza il periodo di regno in cui fu ultimato; tuttavia questo è intuibile da fatti storici: la zona del Campo Marzio dove fu eretto il tempio a Minerva Chalcidica fu interessata dall'incendio del 80 d. C. e Domiziano intervenne immediatamente con le ricostruzioni degli edifici distrutti come il Serapeo o né edificò di nuovi come la *Porticus Diuorum*[9]. Quindi l'imperatore intervenne diffusamente in questa zona del Campo Marzio e sicuramente fra gli interventi dovette esserci anche l'edificazione del tempio a Minerva denominata Chalcidica; concludendo, si può ipotizzare che la costruzione di questo tempio sia stata fatta negli anni centrali dell'80 d. C., in contemporanea con gli altri lavori dell'area centrale del Campo Marzio.

Di seguito, fra i denari catalogati al periodo 95-96, c'è la raffigurazione del tempio di Giove Capitolino, esastilo su basso podio, con frontone e tetto riccamente decorato da statue e, in corrispondenza delle porte delle tre celle, ci sono le statue di Minerva, Giove e Giunone; in questa tipologia iconografica la scritta IMP CAESAR è nell'architrave[10]. Anche il tempio di Giove Capitolino bruciò a causa dell'incendio dell'80 d. C., come riporta giustamente lo storico Cassio Dione[11] e la sua ricostruzione dovette essere completata entro la metà del decennio[12].

L'ultimo edificio comparso su rovesci di denari appartenenti a questo piccolo gruppo è un tempio ottastilo con statua maschile non identificata seduta fra le colonne, il frontone e il tetto sono riccamente decorati e sull'architrave compare la scritta IMP CAESAR[13] (Figura 4). Questo edificio è menzionato fra i templi incerti a causa della mancanza di evidenti segni identificativi e per ciò nel corso degli studi è stato variamente interpretato: il Mattingly[14] avanzò l'ipotesi che fosse il tempio dei Divi Vespasiano e Tito; invece Hill propose di identificare l'edificio come *Templum Iouis Victoris* e avanzò l'ipotesi che si fosse ubicato all'angolo orientale del Palatino, ma la ricostruzione topografica recente vede l'area della grande sostruzione realizzata da Domiziano occupata da giardini, gli

[7] *RIC* II^2 p. 325, n. 814.

[8] Sull'argomento si veda F. Castagnoli, *Minerua Chalcidica* in *AC* 12, 1960, p. 91-95.

[9] B W. Jones, *The Emperor Domitian*, London, 1993, p. 87.

[10] *RIC* II^2 p. 325, n. 815.

[11] D.C. LXVI, 24, 2.

[12] S. Ranucci, *La monetazione dei Flavi. Caratteri generali e aspetti tipologici* in Coarelli (ed.), *Divus Vespasianus* [n. 3], p. 362.

[13] *RIC* II^2 p. 326, n. 816.

[14] Mattingly, *Coins of the Roman Empire* [n. 5], p. lxxxviii.

Adonaea, e da un tempio solo a partire da Elagabalo[15]; infine Darwall-Smith ipotizza che il denario sopra descritto possa raffigurare il Tempio di *Iuppiter Custos* da collocare su un basamento individuato e demolito sotto l'attuale via del Tempio di Giove, ma ciò è reso improbabile dalle ridotte dimensioni della terrazza[16]. Un'ipotesi che nel corso degli studi non è stata presa in considerazione adeguatamente è che questo monumento impresso su denari possa rappresentare il *Templum Nouum Diui Augusti*. Questo edificio fu certamente interessato dall'incendio dell'80 d. C. e fu ricostruito da Domiziano sicuramente prima del 90 d. C. poiché da questa data fu sempre menzionato sui diplomi militari come espressione di luogo dove erano affissi quelli originali[17]. Il tempio fu sicuramente raffigurato sulle monete di Caligola e Antonino Pio, le quali hanno la legenda esplicativa per l'identificazione del tempio; i sesterzi di Caligola mostrano il tempio esastilo, mentre le monete di Antonino Pio mostrano il tempio ottastilo e le statue di Augusto e Livia fra le colonne[18]. Verrebbe da pensare che il tempio del Divo Augusto in origine era esastilo e divenne ottastilo in occasione del restauro di Antonino Pio, ma non possediamo nessuna notizia e immagine circa le reali fattezze del tempio dopo il restauro domizianeo ed è possibile che l'edificio sacro divenne ottastilo proprio sotto Domiziano. Infine, la ricchezza della decorazione architettonica manifestata sulle monete, assieme alla maestosità dell'impianto ottastilo, fa propendere che questo edificio sia il *Templum Nouum Diui Augusti* e che quindi sia divenuto ottastilo proprio sotto Domiziano.

Fra le numerosissime emissioni monetali di Domiziano questa è l'unica che associa alla stessa tipologia di dritto un'iconografia di rovescio costante nel suo genere, ma diversa in ogni moneta nella specificità del monumento architettonico; di questi denari non esistono varianti tipologiche. Come si è potuto constatare i monumenti raffigurati furono tutti costruiti o ricostruiti a seguito dell'incendio che sconvolse buona parte di Roma nell'80 d. C. e, altra particolarità, comparvero tutti su denari coevi tra di loro, ma a diversi anni dall'ultimazione dei lavori di costruzione delle opere architettoniche.

Verosimilmente Domiziano scelse di propagandare unitariamente questi edifici per un motivo preciso: se il tempio interpretato come Iseo o come un edificio di culto dedicato a Cibele fosse veramente il tempio di Iside Campense, associato al Serapeo Campense, ci troveremmo davanti ad una precisa scelta

[15] A favore, HILL, *The Monuments of Ancient Rome* [n. 2], p. 31; contro, C. CECAMORE, *Palatium. Topografia storica del Palatino tra III sec. a.C. e I d.C.*, Roma, 2002, p. 99-114.

[16] R. H. DARWALL-SMITH, *Emperors and Architecture: A Study of Flavian Rome*, Bruxelles, 1996, p. 111; RANUCCI, *La monetazione dei Flavi* [n. 12], p. 363.

[17] F. COARELLI, *I Flavi e Roma* in ID. (ed.), *Divus Vespasianus* [n. 3], p. 83-86; la dicitura era "dietro il tempio del Divo Augusto".

[18] Sesterzi di Caligola *RIC* I^2 n. 36; monete di Antonino Pio, *RIC* III n. 124, 298, 755.

propagandistica volta a divulgare i culti orientali di Iside e Serapide che proprio sotto la dinastia Flavia, e particolarmente con Domiziano, divennero molto importanti e furono segnati dall'ufficialità e dalle nuove esigenze politiche della dinastia[19]. Addirittura la ricostruzione domizianena dell'Iseo del Campo Marzio fece divenire questo luogo il più importante santuario pubblico isiaco di Roma, come testimoniano Marziale, Giovenale e Apuleio[20]. Per i santuari di Minerva Chalcidica e Giove Capitolino basta ricordare che la prima era stata innalzata a divinità tutelare dall'imperatore stesso come le monete e le opere architettoniche (ad esempio il Foro Transitorio) né confermano la grande importanza, e la figura di Giove anch'essa svolgeva un ruolo fondamentale per la politica domizianea, al punto che il *princeps* si reputava "Giove in terra"[21]. L'ultimo monumento sopra descritto, se fosse veramente la rappresentazione del *Templum Nouum Diui Augusti*, avrebbe una valenza del tutto particolare perché Augusto era il capostipite dell'impero, colui che aveva dato inizio al principato e di cui tutti gli imperatori si rifacevano, più o meno esplicitamente, alla sua politica; l'aver inserito il tempio del divo Augusto in questa emissione monetale rappresentava indubbiamente un richiamo di Domiziano alla politica augustea.

Ma a quale parte della politica augustea si richiamava Domiziano, il quale si faceva proclamare "*dominus et deus*"? Per rispondere a questa domanda occorre esaminare nel completo le monete in questione. I denari emessi nel 95-96, come ho affermato prima, sono atipici rispetto alla classica monetazione domizianea perché non presentano mai né il consolato, né le altre cariche rivestite dall'imperatore, come la tribunizia potestà, cosa che invece sulle altre monete sono sempre declamate; la legenda è sempre la medesima: DOMITIANVS AVG GERM per il dritto e IMP CAES(AR) per il rovescio. Inoltre il ritratto è diverso da quelli presenti sulle monete coeve e precedenti; è piuttosto idealizzato e presenta solitamente una maggiore cura dei dettagli come ad esempio i capelli incisi in diverse corone di ciocche armoniose fra loro. Tali dettagli, come la semplicità e chiarezza della legenda e il ritratto atipico, mostrano una volontà di imitare una determinata tipologia monetale emessa da Ottaviano da una zecca incerta dell'Italia centrale (Brindisi o Roma) fra il 29 a. C. e il 27 a. C.[22] Queste monete, tutti aurei e denari (Figure 5-9), oltre ad avere una fattura di assoluta bellezza,

[19] I culti egizi furono di fondamentale importanza per l'ascesa al trono di Vespasiano che venne proclamato imperatore proprio in Egitto e dalle legioni orientali; Vespasiano prima e Domiziano poi incrementarono questo tipo di culto per un preciso sfondo politico, volto a sancire la nuova dinastia regnante; GASPARINI, *I culti egizi* [n. 3], p. 348-353.

[20] MART., *Epigr.* II, 14, 7; JUV. VI, 487-491; APUL., *Met.* XI, 26.

[21] Si veda M. SUSPLUGAS, *Les monnaies romaines de Domitien, témoins de sa politique* in *Latomus* 62, 2003, p. 78-109, p. 98; Anche i poeti vissuti sotto Domiziano elogiarono l'imperatore come il prescelto di Giove per fare le sue veci sulla terra; STAZIO I, 1, 80-82; le parole del panerigista sono esplicite: "*tu* (Domiziano) *vinci le guerre di Giove e del Reno, la guerra civile, e in lunga guerra i montanari restii a sottomettersi*".

[22] *RIC* I^2, p. 59-61.

sono caratterizzate da una rara semplicità rappresentata dall'assenza di legenda al dritto con il ritratto di Ottaviano idealizzato che si rifà al prototipo lisippeo[23] e al rovescio hanno la legenda IMP CAESAR scritta nel campo o negli architravi se la raffigurazione è un monumento architettonico[24].

Tale imitazione domizianea non fu per ricordare e glorificare il predecessore, a questo ci pensavano le emissioni denominate di restituzione, e non fu neanche una ripresa iconografica dal repertorio augusteo dato che non c'è nessun monumento che si ripete fra i due gruppi monetali; è un'imitazione d'intento, indirizzata a carpire dalle bellissime monete di Ottaviano la forma e la modalità della propaganda e non la sostanza. Ma cosa volevano propagandare i denari domizianei? Augusto era solito ricordare che aveva ereditato una Roma di mattone e ne aveva lasciato una di marmo[25] per sottolineare la sua grande opera urbanistica volta a modernizzare e abbellire la capitale dell'impero. Domiziano, approfittando dell'incendio dell'80 d. C. e dell'eredità scomoda di Nerone che aveva dilaniato la città per far spazio alla sua *Domus Aurea*, i cui lavori di restituzione degli edifici e degli spazi pubblici al popolo di Roma erano stati iniziati da Vespasiano (si ricordi l'Anfiteatro Flavio), aveva intrapreso una ricostruzione globale delle zone colpite. Alcuni monumenti architettonici furono inseriti in questa particolarissima serie monetale volta a propagandare che Domiziano, come Augusto, aveva ricostruito una Roma di marmo. Forse la scelta di emettere questa serie monetale nel 95-96 d. C. era dettata dall'esigenza che fossero terminati i molti lavori intrapresi da Domiziano, i quali erano rappresentati sulle monete dagli esempi più efficaci per la sua politica. Dobbiamo immaginare che ai più era ignoto il messaggio intrinseco dell'*imitatio Augusti* da parte di Domiziano, ma ai ceti sociali più elevati tale propaganda doveva essere abbastanza chiara: questa potrebbe essere la principale motivazione dell'utilizzo esclusivo di denari, moneta circolante fra il ceto medio e l'aristocrazia.

La Sapienza, Roma. Gabriele LEPRI.

[23] P. ZANKER, *Augusto e il potere delle immagini*, Torino, 1987, p. 105-108.

[24] Su dieci tipologie monetali di Ottaviano quattro mostrano al rovescio monumenti architettonici edificati da Ottaviano e sulle altre ci sono statue importanti per la sua politica imperiale, come ad esempio la Vittoria su globo che venne inserita all'interno della Curia del foro romano; *RIC* I^2, p. 60; ZANKER, *Augusto* [n. 23], p. 58-62.

[25] G. ZECCHINI, *Augusto e l'eredità di Cesare* in ID. (ed.), *Cesare: precursore o visionario? Atti del convegno organizzato dalla fondazione Niccolò Canusso*, Pisa, 2009, p. 47-62.



Figura 1. Denario, D/ DOMITIANVS AVG GERM, R/ IMP CAES,
Provenienza da Asta NAC 39 numero 113.



Figura 2. Denario, D/ DOMITIANVS AVG GERM, R/ IMP CAES,
Provenienza da www.wildwinds.com.



Figura 3. Sesterzio, D/ IMP CAESAR VESPASIANVS AVG P M T P P P COS III SC,
Provenienza da Collezione Mazzini.



Figura 4. Denario, D/ DOMITIANVS AVG GERM, R/ IMP CAESAR, Provenienza da www.wildwinds.com.



Figura 5. Denario, D/ Anepigrafe, R/ IMP CAESAR, Provenienza da Collezione Mazzini.



Figura 6. Denario, D/ Anepigrafe, R/ IMP CAESAR, Provenienza da Collezione Mazzini.



Figura 7. Denario, D/ Anepigrafe, R/ IMP CAESAR,
Provenienza da Collezione Mazzini.



Figura 8. Denario, D/ Anepigrafe, R/ IMP CAESAR,
Provenienza da Collezione Mazzini.



Figura 9. Denario, D/ Anepigrafe, R/ IMP CAESAR,
Provenienza da Collezione Mazzini.

A Tenth-Century Reader of Lucretius: Stephen of Liège († 920)

"Lucretius was unknown to the Middle Ages," declared Henri Bergson at the end of the nineteenth century[1]. Subsequent scholarship has uncovered a few echoes of the study of *De rerum natura* in the medieval period, but he seems to have been one of the least often read of classical authors before the fifteenth century. Michael Reeve recently surveyed the reception of Lucretius' poem through the early modern period, providing a valuable update to the account Leighton Reynolds had written thirty years earlier for *Texts and Transmission*[2]. Reeve especially incorporates a wealth of newer scholarship on Lucretius in the fifteenth and sixteenth centuries in Italy. Of the period before the fifteenth century, however, he is more pessimistic than Reynolds had been, finding little convincing evidence that Lucretius' poem had readers beyond a couple of Carolingian scholars interested in the scansion of unusual words[3]. The early modern reception of Lucretius has been treated *in extenso* in the past decade, which has seen important books by Valentina Prosperi, Alison Brown, Gerard Passannante, and Stephen Greenblatt[4]. The latter, in particular, devotes many pages to the importance of the 'rediscovery' of *De rerum natura* by Poggio Bracciolini in 1417

[1] "Lucrèce est inconnu aux hommes du Moyen Âge," H. Bergson, *Extraits de Lucréce avec commentaire, ètudes et notes (1883)*, in A. Robinet *et al.* (edd.), *Mélanges: L'idée de lieu chez Aristote, Durée et simultanéité, correspondance, pièces diverses, documents*, Paris, 1972, p. 265-310 at p. 301; quoted by G. Solaro, *Lucrezio. Biografie umanistiche*, Bari, 2000, 93.

[2] M. D. Reeve, *Lucretius in the Middle Ages and Early Renaissance: Transmission and Scholarship* in S. Gillespie / P. Hardie (edd.), *The Cambridge Companion to Lucretius,* New York, 2007, p. 205-213; L. D. Reynolds, *Lucretius*, in *Texts and Transmission. A Survey of the Latin Classics*, Oxford, 1983, p. 218-222. Cf. also R.W. Hunt, *The Deposit of Latin Classics in the Twelfth-Century Renaissance* in R. R. Bolgar (ed.), *Classical Influences on European Culture A.D. 500-1500*, Cambridge, 1971, p. 51-55 at p. 51-52.

[3] Reeve, *Lucretius in the Middle Ages* [n. 2], p. 205-207. A more sympathetic account of the Carolingian use of Lucretius for the study of prosody is provided by D. Ganz, *Lucretius in the Carolingian Age: The Leiden Manuscripts and Their Carolingian Readers* in C. A. Chavannes-Mazel / M. M. Smith (edd.) *Medieval Manuscripts of the Latin Classics: Production and Use*, Los Altos, California, 1996, p. 91-103.

[4] V. Prosperi, *Di soavi licor gli orli del vaso: la fortuna di Lucrezio dall'Umanesimo alla Controriforma*, Torino, 2004; A. Brown, *The Return of Lucretius to Renaissance Florence,* Cambridge, Mass., 2010; G. Passannante, *The Lucretian Renaissance. Philology and the Afterlife of Tradition*, Chicago / London, 2011.

and the return of the text "to full circulation after a millenium[5]." The medieval *fortuna* of Lucretius is, for the most part, passed over in silence in these studies, and there has been no corresponding scholarly attention to the reception of Lucretius in the Middle Ages.

Neither Reeve nor Reynolds nor, so far as I am aware, any other recent studies devoted to the reception of Lucretius mentions that in 1899 Paul von Winterfeld had identified a borrowing from Lucretius in the *Vita Sancti Lamberti* of Stephen, bishop of Liège (901-920)[6]. Von Winterfeld's identification was repeated in a handful of accounts of Stephen's work by Belgian medievalists, including Sylvain Balau and André Stainier; but it seems otherwise to have been either overlooked or silently rejected[7]. The present study examines the passage in question and its creative reworking of Lucretius; and it also presents additional, previously undetected – but unmistakable and more extensive – quotations of Lucretius in Stephen's work. These constitute one of the most sophisticated and interesting borrowings from Lucretius in the medieval period and justify assigning him a place in the reception history of *De rerum natura*.

The place and date of Stephen's birth are not known, but he was a member of the Frankish nobility, and perhaps a relative of Charles the Simple, king of Lotharingia. He was educated at the court of Charles the Bald in the 870s, where his teacher was Mannon, the successor to John Scottus Eriugena in the palace school. He is particularly remembered as a composer of liturgical music, but his longest surviving work is the aforementioned *Life* of St. Lambert, one of his predecessors as bishop of Liège. Beyond his association with the school of the imperial court, Stephen was also connected to contemporary literary circles and is the dedicatee of the *Life of St. Rictrudis* by Hucbald of St. Amand[8]. He was a canon in Metz at the time of his elevation to the Liège bishopric.

[5] S. Greenblatt, *The Swerve. How the World Became Modern*, New York / London, 2011, *passim*, but especially p. 14-50 (the quotation from p. 7).

[6] P. von Winterfeld, *Excerpta ex Stephani Leodiensis Vita Sancti Landberti*, *MGH Poetae* IV, 1, p. 232-233 at p. 232.

[7] S. Balau, *Les sources de l'histoire de Liège au Moyen Âge. Étude critique*, Brussels, 1903 [1982], p. 80; A. Stainier, *Index scriptorum Operumque Latino-Belgicorum Medii Aevi. Nouveau répertoire des œuvres médiolatines belges. Première partie: VIIe-Xe siècles,* Brussels, 1973, p. 145-147. Lucretius is rightly included among Stephen's sources in V. Lambert, *Vita quarta Lamberti Leodiensis* in *The Narrative Sources from the Medieval Low Countries. De verhalende bronnen uit de Zuidelijke Nederlanden*, Brussels: Koninklijke Commissie voor Geschiedenis, since 2009, ID S116, URL: www.narrative-sources.be, accessed 18 May 2012.

[8] For Stephen's biography, see Balau, *Les sources* [n. 7], p. 76-78; for his musical compositions, see A. Auda, *L'école musicale liégeoise au Xe siècle: Etienne de Liège*, Brussels, 1923. Further bibliographic references are provided by Stainier, *Index scriptorum* [n. 7], p. 147.

Stephen's *Vita Sancti Lamberti* is a reworking of a Merovingian *Life* of Lambert[9]. He says that he produced it because of an embarrassing incident that occurred during a celebration of the feast of St. Lambert. Some members of the community – those, he says, who fancied themselves more literate – laughed contemptuously at the inelegant style of the older *Vita*[10]. To eliminate repetitions of this experience, Stephen determined to improve the style of the work. It is a commonplace in hagiographical texts to claim that revisions are undertaken for stylistic reasons; but there are many other less admirable reasons that earlier texts were revised, for instance, to rewrite history in a way that better suited the political, economic, or religious agenda of the reviser[11]. Though Stephen may have had more than one reason for revising the earlier *Vita*, there is no denying its grammatical deficiencies. And Stephen did significantly alter the style of it; so it seems that stylistic improvement was at least one of Stephen's motivations for producing his version. The important point here is that his interest in the style of his writing is directly related to his quotations from Lucretius[12].

Stephen's *Vita Sancti Lamberti* is written in an ornate type of rhymed prose, interspersed with verses, some of which are quoted from or modeled on earlier writers (Lucretius, Vergil, the Pseudo-Vergilian *Culex*, Aldhelm, and a number of anonymous metrical saints' lives); some are of his own composition[13]. Among these verse segments is the passage identified by von Winterfeld as a borrowing from Lucretius: cantica quapropter museo compta lepore[14]. Von Winterfeld compares this with Lucretius I, 933-34: deinde quod obscura de re tam lucida pango / carmina, musaeo contingens cuncta lepore[15].

[9] The Merovingian *Vita* was edited by B. Krusch, *MGH, SRM* VI, p. 353-384.

[10] C. Suysken (ed.), *Vita secunda s. Lamberti auctore Stephano episcopo Leodiensi*, in *Acta Sanctorum*, Sept. V (1755), p. 581-588, at p. 581.

[11] On the rewriting of saints' lives, see, e.g., M. Goullet, *Écriture et réécriture hagiographiques. Essai sur les réécritures de Vies de saints dans l'Occident latin médiéval (VIIIe-XIIIe s.)*, Hagiologia 4, Turnhout, 2005. An excellent example of the hidden political agenda in the rewriting of a saint's life is provided by J.-L. Kupper / Ph. George, *Hagiographie et politique autour de l'an mil: l'évêque de Liège Notger et l'abbaye de Stavelot-Malmedy* in E. Renard *et al.* (edd.), *Scribere sanctorum gesta: Recueil d'études d'hagiographie médiévale offert à Guy Philippart*, Turnhout, 2005, p. 441-450.

[12] The prestige of Lambert as the martyr-bishop of Liège was crucial to the later bishops in the see in establishing and justifying their authority, so anything that enhanced Lambert, benefited them. Stephen increased his own prestige by increasing Lambert's.

[13] His borrowings are recorded by von Winterfeld, *Excerpta* [n. 6], p. 232-233. A quotation from the Ps.-Vergilian *Culex* was identified in R. G. Babcock, *Astrology and the Pagan Gods in Carolingian Vitae of St. Lambert* in *Traditio* 42, 1986, p. 95-113 at p. 111-112. Stephen's *Vita Sancti Lamberti* is not prosimetrical in the strict sense, with discreet sections of prose and of verse; but rather the verses are scattered here and there amidst the prose.

[14] *Acta Sanctorum*, Sept. V (1755), p. 582.

[15] Von Winterfeld, *Excerpta* [n. 6], p. 232.

It is hardly surprising that most subsequent studies omit any reference to this borrowing from Lucretius, since even Karl Strecker, who completed the fourth volume of the *Poetae latini aevi Carolini* after von Winterfeld's death, omitted the passage from the *index scriptorum* to the volume[16]. He did not explain his reasons for doing so. Perhaps, like Reeve, Strecker considered the limited number of manuscripts of Lucretius that existed in the Middle Ages a powerful argument against medieval writers having known the Roman poet[17]. As Reeve points out, however, one of the few medieval libraries that did include Lucretius was that of the Belgian abbey of Lobbes (prov. Hainaut)[18]. As bishop of Liège, Stephen was *ex officio* abbot of Lobbes. The fact that Lobbes had a manuscript of Lucretius was not known to von Winterfeld or Strecker since the booklist of the Lobbes library that records the abbey's ownership of this text was only discovered and published in 1977 by François Dolbeau[19]. The date of the manuscript listed in the Lobbes booklist is not known, but it is in a section of the list that Dolbeau dates to the middle of the twelfth-century; so the manuscript was earlier than that date[20]. If Stephen knew the Lobbes manuscript, then it was

[16] K. STRECKER, *MGH*, *Poetae*, IV.2-3, p. 1160. Excerpts from Stephen's *Vita*, including the passages in question here, were also edited by B. KRUSCH, *MGH, SRM* VI, p. 385-392; Krusch also omits Von Winterfeld's identification of the quotation from Lucretius.

[17] See REEVE, *Lucretius in the Middle Ages* [n. 2], p. 205-207, who, on the basis of the inaccessibility of the text, questions the evidence cited in recent studies arguing that Italian writers from the ninth century to Boccaccio were familiar with Lucretius. REEVE, *ibid*., also noted that the indirect tradition of Lucretius accounts for much of the apparent knowledge of Lucretius by medieval authors; for example, all of the quotations of Lucretius by Hrabanus Maurus appear in earlier grammatical texts. None of the lines Stephen quotes from Lucretius, so far as I can determine, are quoted by grammarians or in other writers before Stephen. Some knowledge of Lucretius by medieval writers could also come from florilegia rather than from complete texts. One of the lines Stephen quotes, the one identified by VON WINTERFELD, does appear in the florilegium in Saint Gall, Stiftsbibliothek, MS 870 (see C. STEPHAN, *Das prosodische Florilegium der S. Gallener Handschrift nr. 870 und sein Werth für die Iuvenalkritik* in *Rheinisches Museum* 40, 1885, p. 263-282, at p. 269). But none of the other lines Stephen quotes from Lucretius are reported in florilegia, and the discussion in the present article demonstrates that Stephen understood the meaning of his quotations in their broader context within Lucretius' work.

[18] REEVE, *Lucretius in the Middle Ages* [n. 2], p. 206.

[19] F. DOLBEAU, *Un nouveau catalogue des manuscrits de Lobbes aux XIe et XIIe siècles* in *Recherches Augustiniennes* 13, 1978, p. 3–36; and 14, 1979, p. 191–248, at 13, p. 36 and 14, p. 233.

[20] It is equally unknown when Lobbes acquired this manuscript of Lucretius, whatever the date of the manuscript might have been. DOLBEAU, *Un nouveau catalogue* [n. 19], 14, p. 233, suggested that the placement of the Lucretius entry at the very end of the Lobbes booklist might indicate that the manuscript had only recently been added to the Lobbes collection when the booklist was made, so perhaps in the first half of the twelfth century. But the order of entries is not strictly chronological, and the appearance

available in the vicinity of Liège in the tenth century. Dolbeau notes that Sigebert, a monk of the abbey of Gembloux (in the Liège diocese, in the vicinity of Namur) who is known to have made use of the Lobbes library, was familiar with Lucretius[21]. Sigebert's knowledge of Lucretius shows that the text was in the area of Gembloux around the year 1070, when Sigebert quoted it. There is, then, evidence both of the availability of a manuscript of Lucretius in the Liège diocese, and also of its use by local writers between the tenth and twelfth centuries.

Strecker's omission of the borrowing from Lucretius by Stephen, however, may have been unrelated to the circulation of Lucretius. Perhaps he simply found the parallel itself insufficiently convincing, and this may also be the reason that most recent scholars do not mention Stephen. A search of the databases in the *Library of Latin Texts*, however, indicates that the juncture *musaeo... lepore* ('the charm of the Muses') is unique to Lucretius and Stephen, and this fact alone should discourage anyone from dismissing the parallel lightly[22]. But more importantly, this phrase is not the only aspect of Lucretius' line that is reflected in Stephen's quotation. And it is not the only passage from Lucretius that Stephen quotes.

Von Winterfeld included only the metrical parts of Stephen's work in his edition, and this meant that the context of his quotation from Lucretius was not provided to readers of Stephen's text in the MGH excerpts, including Strecker. The context, however, is crucial to understanding the quotation and the changes that Stephen made to Lucretius' words. Stephen states in the prologue to the *Vita*, immediately before the line he quotes from Lucretius, that he has composed not only a biography of Lambert, but also chants, 'responsorial verses with antiphons' (*cum antiphonis responsoria*), for singing during the office of the saint[23]. This explains his substitution of *cantica* for Lucretius' metrically equivalent *carmina* at the beginning of the verse. Stephen chose a word that referred to his composition of music – and that carried a connotation of Christian music, rather

of Lucretius at the end of the list does not necessarily mean that Lobbes did not own the text earlier.

[21] DOLBEAU, *Un nouveau catalogue* [n. 19], 14, p. 233. Sigebert's knowledge of Lucretius is mentioned by M. MANITIUS, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, III, Munich, 1931, p. 340. His use of the Lobbes library is documented by E. DEKKERS, *Sigebert van Gembloux en zijn «De viris illustribus»* in *Sacris Erudiri* 26, 1983, p. 57-102. Sigebert quotes Lucretius in a gloss to his *Passio Sanctorum Thebeorum* (I, 575), which was written around 1070. It is possible that both Stephen and Sigebert used the same manuscript of Lucretius, but that it was in another institution at the time, perhaps in Liège, only being acquired later by Lobbes.

[22] *Library of Latin Texts [online resource]*, Turnhout, Brepols, last update: 2012-12-23.

[23] *Acta Sanctorum*, Sept. V (1755), p. 582. The antiphons and responses, as well as the readings for the evening and morning offices, were printed by J. DEMARTEAU, *Saint-Lambert, vie en verse par Hucbald de Saint-Amand et Documents du Xème siècle* in *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois* 13, 1877, p. 383-519, at p. 389-394.

than of pagan poems – but a term that still mirrored aspects of the sound and appearance of Lucretius' word (*ca*rm*i*n*a*: *ca*nt*ica*). Sight and sound are the two most important senses in producing understanding, and the role of the senses in this process is the subject of our passage in Lucretius.

Similarly, where Lucretius writes *c*unc*ta*, Stephen has, in the same verse position, *c*omp*ta*, which again reinforces visually and aurally the relationship of his line to its model in Lucretius. The similarity in sound of Stephen's version to his model is particularly close given that the medieval pronunciation of Latin did not necessarily make a strong distinguish between *o* and *u*, or between *m* and *n*. As a composer of responsorial verses, Stephen was sensitive to the sound of words, and he echoes the sound of his source, both in *cantica* and in *compta*. But Stephen also took the word *compta* itself directly from Lucretius, where it appears, in the same verse position, at I, 950: naturam rerum, qua constet *compta* figura. Stephen's borrowing, then, actually runs from I, 933 to 950. So, the line von Winterfeld identified is much more closely dependent on Lucretius than it at first appears; four out of the five words echo Lucretius. Just as we need the wider context in Stephen's work to understand this quotation, so also we need the broader context in Lucretius' poem. This context is discussed in more detail, below.

Von Winterfeld does not mention that Lucretius repeats I, 933-34 verbatim at IV, 8-9, a point that is perhaps relevant to Stephen's citation; for Stephen borrows additional phrases from the fourth book of Lucretius in the immediately following passage of the prologue to the *Vita Sancti Lamberti*. To my knowledge, these borrowings have not been identified or discussed in previous scholarship.

A manuscript of Stephen's *Vita Sancti Lamberti* produced in Liège during Stephen's lifetime survives, the *Lectionarium Sancti Lamberti Leodiensis*. It is preserved today in Brussels (Royal Library, MS 14650-59) and was reproduced in full facsimile by François Masai and Léon Gilissen in 1963[24]. According to Masai and Gilissen, Stephen was directly involved in the production of this copy of his work[25]. Thus, I quote Stephen's text from this manuscript, not from the later editions. In the passage of interest here, Stephen intermingles prose and verse. Constantine Suysken, who edited the complete text of Stephen's *Vita Sancti Lamberti* for the *Acta Sanctorum*, and von Winterfeld, who edited for *MGH* only the verses and the grammatically dependent prose sections immediately before and after the verses, formatted their editions so that the verse portions are set off typographically from the prose. In so doing, they followed the editorial practices of their day. This formatting is misleading in so far as it concerns

[24] F. MASAI / L. GILISSEN, *Lectionarium Sancti Lamberti Leodiensis tempore Stephani episcopi paratum (901-920). Codex Bruxellensis 14650-59*, Umbrae codicum occidentalium 8, Amsterdam, 1963. The passage in question appears on fols. 20r-20v.

[25] *Ibid*. p. xxiv-xxviii.

the medieval presentation of the text, which treats the entire work as prose; but it is certainly convenient for studying the verse sections, so I follow their formatting for the sake of my discussion. In matters of punctuation[26], capitalization[27], and textual variants[28], however, I have followed the manuscript. The passage in Stephen reads (I have italicized the borrowings from Lucretius):

> Adhuc etiam animi uisu extat delectabile, in tanti patroni immorari[29] laude,
> *ca*n*tica* quapropter *museo compta lepore*,
> succinctim replicant, ac eius gesta renarrant.
> Quae omnia pater, tuo *sensui* corrigenda committo,
> *notitiam ueri*, quo numquam fallere nosti,
> *falsa* sed ex *ueri*s, prosternere cuncta moliris.
> Quae *maiora fide debe*nt, *quam sensus haberi*?

Stephen's lines are modeled on *De rerum natura* IV, 473-483, in particular on verses 476 and 481-3, verse 482 being almost a verbatim quotation:

> et tamen hoc quoque uti concedam scire, at id ipsum
> quaeram, cum in rebus *ueri* nil uiderit ante,
> unde sciat quid sit scire et nescire uicissim,
> *notitiam ueri* quae res *falsi*que crearit
> et dubium certo quae res differre probarit.
> inuenies primis ab *sensibus* esse creatam
> *notiti*e*m ueri* neque *sensus* posse refelli.
> nam *maiore fide debet* reperirier illud,
> sponte sua *ueri*s quod possit uincere *falsa*.
> quid *maiore fide* porro *quam sensus haberi*
> *debet*?

In introducing this quotation, Stephen uses words and phrases whose meaning only becomes clear in light of the Lucretian passage. His peculiar *animi uisu* ('through the mind's/spirits's eye' 'by the vision of the mind/spirit') combines

[26] The manuscript uses a system of three marks: a *punctus* on, or slightly above, the line for a weak break (here represented by a comma); a *punctus* set roughly at the height of the top of the ascenders for a full stop (here represented by a period); and the question mark.

[27] The scribe of this portion of the manuscript frequently uses a majuscule form of *N* as an alternate to the minuscule form; this does not represent a capital, but an alternate minuscule form.

[28] Suysken, in his edition in the *Acta Sanctorum*, emended *Notitiam* of the manuscript to *Notitiâ*, following the earlier, and very faulty, edition of J. Chapeauville, *Qui gesta pontificum tungrensium, traiectensium, et leodiensium scripserunt*, Liège, 1612-16. The parallel in Lucretius, however, suggests that the manuscript reading, and von Winterfeld's edition, is correct. The accusative may be understood as standing in apposition to *quae omnia*, and Stephen may intend the word to mean 'a way of knowing;' or he may have understood it in its medieval sense of 'a report, a document'.

[29] There is a smudge in the manuscript after *immorari*, but it is not punctuation.

the concepts of the senses (seeing) and understanding (the mind) that are treated in the passage in Lucretius; *delectabile* reflects Lucretius' *musaeo...lepore*, which aids the senses in creating understanding; and even *extat*, where we might have expected *est*, has philosophical connotations 'be in existence,' 'be visible'.

As mentioned above, Reeve emphasized the fairly pedestrian interest in Lucretius demonstrated by some of his known ninth-century readers, who cite Lucretius primarily in relation to questions about the scansion of unusual Latin words that Lucretius happens to employ[30]. Reeve concludes his discussion of the early medieval readers of Lucretius and their narrow focus on prosody dismissively, "So much for atoms and fear of death." Against this uninspiring background, Stephen especially stands out. As a musical composer, he was attracted to Lucretius' ideas about adding sweetness and charm to provide a means of improving the sound – and therefore his audience's understanding – of his text. A charming presentation, both in words and music, would help his listeners better absorb and understand the *gesta* of Lambert. But Stephen was also interested in the language of, and the philosophical ideas in, Lucretius' text. And he does not shy away from the subject of religion.

The passage he quotes from Lucretius employs the term *fides*. But in Stephen's use of it, and for his original audience, the word has a different flavor. In Lucretius, *maiore fide* is a single adverbial concept, roughly equivalent to 'more reliable' 'more trustworthy.' Stephen's use of the phrase must be read also in a Christian sense, 'more faithful,' 'more faith inspiring.' Justifying the reading of pagan texts by finding – or inventing – Christian truths in them was a well-established pursuit of Christian intellectuals from the patristic age onwards. But it is one thing to find hidden messages in Vergil, moralizing passages in Cicero and Seneca, or suitable *sententiae* in Horace and Juvenal. It is quite another to discover ideas that were adaptable to a Christian context in the Epicurean atheism of Lucretius. Stephen was nothing short of daring in his appropriation of pagan wisdom for Christian purposes.

Stephen clearly appreciated some of the philosophical concepts that he found in Lucretius' poem. He follows Lucretius in stating that the senses are the channels for understanding, and the best guides for distinguishing falsehood from truth. The *pater* he addresses in the quotation above is Herimannus, archbishop of Cologne, Stephen's Memmius, and the addressee of his *Vita Sancti Lamberti*. Employing a traditional humility trope, he entrusts the correction of his work to Herimannus, relying, he says, on the latter's *sensus* to distinguish right from wrong, to correct his mistakes. He is punning on the differing meanings of the word in the singular, 'common sense' or 'taste,' and in the plural, 'the senses.' Stephen is also punning here on different meanings of *uera* and *falsa*: philosophical truth and falsehood on the one hand, correct and incorrect grammar on the other.

[30] REEVE, *Lucretius in the Middle Ages* [n. 2], p. 205.

Stephen combines the humility trope – flattering the patron's knowledge and the author's inferior abilities – with another commonplace found in the prefaces to many late antique and medieval hagiographical works: the pagans wrote rhetorically impressive, mellifluous falsehoods, while Christian poets write simple truth[31]. Stephen reworks this trope in a bold *aemulatio* with both his pagan and his Christian predecessors. He not only writes the truth, like the Christian poets, but in doing so, he also employs beautiful rhetoric, as the pagans had done. In his quotation from Lucretius, he justifies his undertaking by quoting the pagan poet's own remarks about the value of charm, and the senses' perception of it, in creating understanding. He takes from Lucretius the idea of using the senses to promote understanding, but provides a text that is, at least in his view, more worth understanding, a text that offers "true" understanding. One of the many extraordinary aspects of Stephen's use of Lucretius is that he sees his undertaking as paralleling Lucretius'. He is recasting an earlier work (the Merovingian biography of Lambert) in a more pleasing style just as Lucretius had reworked Epicurean doctrine in elegant Latin verse.

In one of the most memorable metaphors in his poem, Lucretius describes adding the charm of the Muses to his discussion of a complicated topic in order to make it more palatable. He compares this to putting honey on the rim of a cup of medicine for the sake of tricking children into drinking a bitter potion (*De natura rerum* I, 935-950, repeated at IV, 10-25). This metaphor is framed by the words Stephen quotes (between verses 934 and 950).

Stephen is not describing the *gesta*, per se, of Lambert as a bitter pill, whose foulness must be masked. He considers Lambert's life, rather, an inspiring model that can lead to salvation. So he offers a stronger medicine, with a longer-lasting effect than the potion described by Lucretius. The bitterness, in Stephen's reworking of the passage, comes rather from the language of the earlier account of Lambert's life, and that is what he wants to cover up. Stephen applies sweetness in order to hold the attention of his readers/listeners while they imbibe the salvation-bringing medicine, the example of Lambert's virtuous life. His audience gets charmed while they get saved. This is, then, another aspect of Stephen's *aemulatio* with Lucretius. He not only competes with Lucretius in the charm of his style, he also offers a better medicine, a better philosophical system with a more attractive future. Instead of the lack of an afterlife promised by Lucretius – recycled atoms and nothingness – Stephen offers everlasting life and joy. In other words, he is, in Reeve's words, addressing "the fear of death." By imitating the life of Saint Lambert, Stephen's audience can escape that fear.

From the phrases and lines he quotes, it is clear that Stephen knew the metaphor in Lucretius about honey and medicine. But he carefully avoided quoting any of the passage in which the metaphor itself is set out, citing instead the

[31] See, e.g., JUVENCUS, *Evangelicae historiae libri IV*, I, 23-28; SEDULIUS, *Carmen paschale* I, 17-26.

words which immediately precede and follow it. It is possible that he avoided the metaphor because he knew of Jerome's reference to it[32]. Jerome quotes Lucretius's comment about honey masking bitter medicine in his description of a Christian work which is, in Jerome's view, trying to sugar coat heretical ideas. Jerome's citation of the Lucretian metaphor may have led Stephen to the text of Lucretius in the first place, but it may also have prompted him to avoid quoting the metaphor directly.

The intricacy of the intertextual relationship of Stephen's *Vita* to Lucretius may well make us wonder precisely who his audience was and how many members of it appreciated what he was doing. The contemporary Brussels manuscript of Stephen's work mentioned above sheds some light on Stephen's undertaking and on his audience. Masai and Gilissen argued that the dossier of texts on St. Lambert in the Brussels manuscript was put together, and partly produced, for the sake of this particular lectionary. The collection consists of a newly composed epic poem, the *Carmen de Sancto Lamberto*, whose author is not know but whose date cannot be much earlier than the copy of the work in the Brussels lectionary; a new hymn; a new short poem[33]; Stephen's revised version of the prose *Vita* of Lambert; and Stephen's new series of chants (antiphons and responses) and lessons for the office of Lambert. The chants take their metrical portions verbatim from the *Carmen de Sancto Lamberto* and their lessons verbatim from Stephen's *Vita*. So, the manuscript presents not only a new, more elegant version of the *Vita* of Lambert, it also has new verses, new music, and new polish added to every aspect of the celebration of Lambert's feast day. The manuscript has feasts for many saints, and follows the liturgical calendar. Only for Lambert does it offer such a rich array of texts for all parts of the service on the feast day. As Masai and Gilissen suggest, it must have been made for a church dedicated to Lambert, and given Stephen's involvement in the production of some of the texts for the manuscript, that church must have been the cathedral of St. Lambert in Liège. It was the principal site of the veneration of the saint, and the seat of bishop Stephen. We may infer, therefore, that the original audience Stephen envisioned included the canons of the cathedral of St. Lambert, who would have been in attendance for the various offices throughout the feast day. It is within this same audience that the event occurred which Stephen mentions in the prologue to his *Vita*, the *literati* ridiculing the style of the Merovingian *Life*. The *Carmen* as well as Stephen's new *Vita* significantly changed the literary sophistication of the texts read and chanted on the feast of St. Lambert, providing the learned canons with some very *recherché* allusions

[32] JEROME, *Epistulae* 133.3. Although Stephen may have been made aware of the passage in Lucretius through Jerome, he could not have gotten the lines he quotes from Jerome, for Stephen quotes different lines from the poem.

[33] The *Carmen*, the *Ymnus*, and the *Versus* are all edited by VON WINTERFELD, *MGH Poetae* IV, 1, p. 141-159.

to occupy their minds. Unless at least some of these canons had read Lucretius, Stephen's quotations would serve no purpose.

The Brussels manuscript provides some glimpses of the literary sophistication of the canons at St. Lambert in the early tenth century. In between Stephen's *Vita* and his antiphons and responses, a half page was left blank by the original copyists of the lectionary (fol. 37v). A roughly contemporary scribe made use of this blank space for a pen trial, writing at the bottom of the page "*Talibus ilionei dictis*". The words are taken from Vergil's *Aeneid* (VII, 249), where the phrase concludes the speech of Ilioneus to King Latinus. Perhaps the scribe is comparing Stephen's eloquence to Ilioneus'. Perhaps it is merely a random phrase that came into his head when he was trying out his pen. Either way, it demonstrates that he was a learned scribe, who responded to the literary references in Stephen's *Vita* by adding a quotation of his own.

There is at least one further indication of the literary pursuits of the original users of the Brussels manuscript. Sometime after the compilation of the lectionary, but perhaps still in the tenth century, the Gospel lesson that was read on the feast of St. Lambert at that time, Luke 12:32-44, as well as a new sermon on that Gospel passage (Inc. *Dominus ac redemptor*) were inserted into the manuscript in the midst of the texts about Lambert. Although the sermon is mostly about the reading from Luke, it makes special reference to St. Lambert and was clearly composed (or adapted) for his feast day. It has not, so far as I know, been published. Just as the *Carmen* and Stephen's *Vita* had added some literary sophistication to the celebration of St. Lambert's feast, so too the sermon contributed a bit of learned polish. The second section of it begins (fol. 44v): "Verba quae loquor uobis, spiritus et uita sunt. Ego sum, non illud quod *semel emissum uolat inreuocabile uerbum*, sed singulariter permanens et aeternum," quoting a famous dictum from Horace (*Epistulae* I, 18, 69). It took a cleric with some education – and with a sense of humor – to compare the Word of the Gospel with the proverbial 'irrevocable word' of Horace. Knowledge of Vergil and Horace in Stephen's day is not, to be sure, as unexpected as is his familiarity with Lucretius. But these quotations in the lectionary testify to the literary interests and tastes of the original audience for whom Stephen wrote his work. They were a surprisingly learned and fascinating group[34].

University of North Carolina, Chapel Hill. Robert Gary BABCOCK.

[34] The Liège schools of the tenth and eleventh centuries are the subject of my forthcoming volume *Schools and Learning in the Diocese of Liège in the Tenth and Eleventh Centuries*.

Esprit satirique d'Horace et commentaires humanistes, de Landino à Daniel Heinsius

1. *Introduction*

Rescapé des guerres civiles et modeste *scriba quaestorius*, Hor(ace) dut trouver dans la satire (non moins que dans l'ïambe : les *Épodes*), bien installée dans le paysage littéraire romain, une expression de son tempérament. Inspirés aussi par des Grecs comme Archiloque, scènes et portraits réalistes, attaques nominales ou facilement identifiables, formules assassines se succèdent, surtout dans le premier livre. En effet, à la charnière des deux livres des *Satires*, sans doute rappelé à l'ordre par Octavien, Hor. annonce, pour l'adopter ensuite, un ton moins acerbe. Car si, chez Hor. qui débute (il a trente ans au moment où paraît le l. I), il y a le défoulement de l'ironie et la satisfaction de voir son talent reconnu par les rieurs qu'il met de son côté, son but profond n'est ni de polémiquer ni de blesser, mais le discernement des vraies valeurs et la paix intérieure. En d'autres passages aussi, il s'exprime sur ce genre littéraire. La conception qu'Hor. se faisait de la satire apparaît particulièrement dans les termes qu'il emploie, parfois de façon furtive. De Lucilius, son devancier illustre, il écrit la phrase fameuse : *sale multo / urbem defricuit* (*Sat.* I, 10, 3-4). De Bion de Borysthène, auteur hellénistique de diatribes : *sale nigro* (*Épît.* II, 2, 60). Le sel attique est comparable au vinaigre d'Italie, qui n'aurait rien à lui envier ; cela ressort de la dispute entre Persius, de Clazomènes, et Rupilius, de Préneste : l'un use de *salso*, l'autre réplique *Italo aceto* (*Sat.* I, 7, 28 et 32). Quant à l'esprit satirique, il est *facetus*, *dicax* (Hor. n'emploie pas *dicacitas*) ; cette posture est une forme de *libertas*. Mieux vaut le *ridiculum*, la « plaisanterie », qui passe mieux, à un ton *acer*, « âpre » (I, 10, 14 trad. Villeneuve ; cf. I, 1, 24). Toutefois, la satire est tantôt âpre, tantôt enjouée (*sermone modo tristi, saepe iocoso*, I, 10, 11).

Même Lucilius passait pour être *comis et urbanus*, « aimable et de bonne compagnie » (I, 10, 65) ; c'est que le poète doit être à l'image du convive, *comis et urbanus liberque*, « aimable, de bonne compagnie et franc » (I, 4, 90). Dans ce dernier texte, Villeneuve traduit *urbanus* par « spirituel », ce qui n'est pas faux. En effet, chez Hor. comme dans la langue latine[1], *urbanus* revêt de multiples connotations, liées aux contextes : fin, raffiné (dans le sens de spirituel ou courtois ou encore cultivé, par rapport à la brute), hardi, qui a de

[1] E. S. Ramage, *Urbanitas. Ancient Sophistication and Refinement*, Norman, 1973, chap. 4. Hor. n'emploie pas *urbanitas*.

l'aplomb, de l'aisance (opposé au *rusticus*). Ces nuances d'*urbanus* sont le fruit d'une réflexion sur la modération dans l'humour et l'ironie, réflexion que Cicéron avait développée dans le passage fameux *de ridiculis* (*De or.* II, 216-290) ; plusieurs termes dont use Hor. s'y trouvent déjà ; *ironia*, toutefois, est absent chez Hor.

Durant la Renaissance, le genre satirique connut un fort succès et l'influence d'Hor. fut prépondérante, comme celle de Perse et de Juvénal. De leur côté, les philologues disputaient des origines et des formes de la satire. Nous nous attachons ici, non pas à l'influence du texte d'Hor., mais à l'idée que les commentateurs, une trentaine consultée, donnaient du *sal Horatianus* : leur érudition le cernait-elle ou leur permettait-elle d'éviter les sujets qui fâchent ? En effet, il faut avoir présent à l'esprit la suspicion que la raillerie a toujours éveillée auprès des autorités[2].

[2] Éditions et commentaires humanistes : J. Badius Ascensius, Paris, 1519[4] – G. Bersmann, Leipzig, 1616[2] – M. Bonfini, Rome, [env. 1514] (*Annotationes* reproduites dans Badius et dans des pluricommentaires) – J. Cruquius, Leyde, 1597[2] – A. Dacier, 10 vol., Paris, 1691 – H. Estienne, Paris, 1588[2] – G. Fabricius, Leipzig, 1571 ; Bâle, 1580 (pluricomment.) – H. Glareanus, Fribourg-en-Brisgau, 1535 ; 1548 – D. Heinsius, Leyde, 1612 – D. Lambin, Venise, 1566 (= Lyon, 1561[1]) ; Paris 1568 (= 1567[2]) ; 1604 – C. Landino, Venise, 1492 – J. Locher Philomusus, Strasbourg, 1498 – A. Manuzio, Venise, 1527[4] – T. Marcilius ap. Lambin 1604, vol. 3 – M.-A. Muret, Venise, 1555 – T. Poelman ap. Fabricius 1580 – J. Rutgers, *Notae* dans l'éd. R. Estienne, Paris, 1613 et, avec les *Lectiones Venusinae*, dans l'éd. P. Burman, Utrecht, 1699 (qui corrige la 1[ère] éd. des *Lect. Venus.* parues dans l'éd. d'Hor. par C. Schrevelius, Leyde et Rotterdam, 1670) – [H. Scotus], Venise, [1544] (pluricomment.) – L. Torrentius, Anvers, 1608 – G. Xylander, Heidelberg, 1575. Études humanistes : I. Casaubon, *De Satyrica Graecorum poesi, et Romanorum Satira libri duo*, Paris, A. et J. Drouart, 1605 – P. Crinito, *Commentarii de honesta disciplina*, Florence, Iunta, 1504 ; *De poetis latinis, ibid.*, 1505 – D. Heinsius, *De Satyra Horatiana* ap. Heinsius 1612 – E. Lubin, *In Q. Horatii Flacci poemata quae extant omnia paraphrasis scholastica noua*, Rostock, Chritoph. Reusner, 1599 – M.-A. Muret, *Variae lectiones* éd. C. H. Frotscher, t. 3, Leipzig, 1841 (1578-1600[1]) – G. Pictorius, *In Q. Horatii Flacci poemata annotationes probatissimorum cultioris literaturae authorum, uidelicet : D. Erasmi Roterodami, Ludovici Coelii Rhodigini, Angeli Politiani, M. Antonii Sabellici, Baptistae Pii, Iacobi Bononiensis*, Fribourg-en-Brisgau, Ioannes Emmeus, 1535 (éd. parue en décembre, postérieure à celle du même Pictorius, avec le même choix de commentateurs, parue à Anvers, Michael Hillenius, avril 1535, non consultée. Les annotations d'Érasme ont été tirées, semble-t-il pour la première fois, des *Adages*, « ex Chiliadibus D. Erasmi », f. 2 r°) – L. Ricchieri (Caelius Rhodiginus), *Lectionum antiquarum libri*, Venise, Alde, 1516 – F. Robortello, *In uaria loca […] annotationum libri duo*, Florence, Laurentius Torrentinus, 1548 (1543[1]) – F. Robortello, *Paraphrasis in librum Horatii, qui uulgo de arte poetica ad Pisones inscribitur, eiusdem [Robortelli] explicationes de satyra, de epigrammate, de comoedia, de salibus, de elegia,* Bâle, Ioannes Hervagius iunior, 1555 – J.-C. Scaliger, *Poetices libri septem*, [Heidelberg], Petrus Santandreanus, 1594 (1561[1]) – A. Turnèbe, *Aduersaria*, Strasbourg, Lazarus Zetznerus, 1604 (publiés dès la fin du XVI[e] s. ; repris ap. Lambin 1604) – P. Vergilio, *Adagiorum liber*, Bâle, Froben, 1521 – P. Vettori, *Variae lectiones*, Florence, Laurentius Torrentinus, 1553 –

2. *Problème du titre*

Tout d'abord, le titre du recueil des *Satires*. On ne peut pas affirmer sans nuance qu'il est d'Hor. ; ce dernier emploie *sermo* qui peut désigner, dans les *Satires* aussi, autre chose que le genre satirique. *Satura* est employé deux fois, mais la tradition ms. n'est pas univoque[3]. Nos commentateurs humanistes ont tendance à employer *satyra* pour le titre de chaque satire (avec *y*, car, jusqu'à Casaubon 1605, qui va les distinguer, on fait dériver la satire du drame satyrique et des divinités champêtres), et *sermones* pour l'ensemble d'un livre. Bade (Jodocus Badius Ascensius), qui adopte cette tendance, remarque toutefois qu'Hor. préférait *sermo* à *satyra*, pour éviter le reproche d'*acerbitas* encouru par Lucilius, les satyres n'étant pas des êtres très présentables (f. 167 v°-168 r°). Les explications des titres *sermones* et *satyra* se ressemblent d'un humaniste à l'autre. Lambin et Torrentius : *satyrae* dans les deux cas, mais *sermones* parfois dans leurs commentaires. Chez Cruquius, le titre de chacun des deux livres est *satyrae* et, pour chaque pièce, *ecloga* (d'après trois Blandin., selon le début du commentaire *ad Sat.* I, 1) ; *sermones* apparaît aussi dans son commentaire.

3. *Genre littéraire*

L'explication du titre mène à celle du genre satirique, généralement au début du recueil. La confusion que nous venons de souligner dans la graphie (*satyra* au lieu de *satura*) et dans la filiation de la satire est constante. Un seul exemple : Bade, rédigeant des « Praenotamenta quaedam » au début du commentaire des *Satires* (f. 167 v°-168 r°), explique qu'à l'origine de la tragédie, il y a le sacrifice d'un bouc à Bacchus (*tragos* en grec) ; vinrent ensuite la comédie et enfin la *satyra* : « introduxerunt nonnulli Satyros qui secundum eos sunt dei

K. VON BARTH, *Aduersaria*, Francfort, apud Danielem et Dauidem Aubrios, et Clementem Schleichium, 1624. – Le site « Renaissances d'Horace » (univ-paris3.fr/renaissance-d-horace) fournit éd., trad. et comment., ainsi que le programme des recherches (appelées à être publiées) d'une équipe. Un panorama de l'influence d'Hor. à la Renaissance est présenté par M. J. MC GANN dans S. HARRISON (éds.), *The Cambridge Companion to Horace*, Cambridge, University Press, 2007, p. 305-317. Le débat des philologues humanistes sur la satire : L. CESARINI MARTINELLI et R. RICCIARDI, *Angelo Poliziano. Commento inedito alle Satire di Persio*, Florence, Olschki, 1985, spéc. p. XXXV et sq.

[3] *Sat.* II, 1, 1 ; 6, 17. D'après l'a.c. de Bo (Turin, Paravia, 1959) : *satur-* R (ms. du IXe s.), Porph. *ad Sat.* I, 1, 1, edd. recentissimi : *satyr-*, *satir-* cett., edd. plerique. L'a.c. de Villeneuve (Paris, Les Belles Lettres, 1932) est semblable, mais *Sat.* II, 6, 17 *satur-* Paris. 8214 (ms. du XIe s.). L'a.c. de Klingner (Berlin, De Gruyter, 2008 = 1959[3]) ne signale rien. Les éd. humanistes ont *satyr-*. Toutefois, Torrentius, introduisant les *Satires*, écrit : « satyrae siue saturae (ut in uetustis fere exemplaribus legitur) » ; son éd. d'Hor. était terminée au tout début des années 1580 (A. OTTAVIANI, *Torrentius* in *Enciclopedia Oraziana* 3, 1998, p. 486) ; il meurt en 1595 et son éd. paraît en 1608. Isaac Casaubon préfère *satira*, sans ignorer *satura*, qu'il distingue de *satyra*.

syluestres petulantia et obscoenitate gaudentes... » ; Bade poursuit : les excès poussèrent les Grecs à promulguer une loi interdisant les écrits qui attaquaient un homme vivant ; Bade évoque les comédies ancienne et nouvelle (Aristophane et d'autres ; Ménandre), Plaute et Térence, enfin Lucilius. Il utilise plusieurs des termes précis d'Hor., que nous relevions au début. Il fait aussi un rapprochement avec son temps ; il vaut la peine de le souligner, car, aussi bien dans les notes de détail (ce qui peut se justifier) que dans les introductions (qui en donnaient l'occasion), nos commentateurs humanistes sont généralement silencieux sur la production satirique, abondante, de leur époque et qui se réclame des Anciens : « Sicut enim *nostro tempore* [je souligne] ludis iocularïis aut moralibus qui timent reprehendi si liberius loquantur... »

Un des moins loquaces sur la satire est Henri II Estienne. Dans ses *Diatribae* placées à la suite de son édition d'Hor., il ne discute que du titre (précisant que *satyrae* et *semones* sont dans Hor., et non *eclogae*), mais ne traite ni du contenu, ni du genre, ni des termes précis d'Hor. (*Diatribae* I, 1, p. 28-31) ; nous n'avons rien trouvé dans les autres diatribes d'Estienne. Les autres commentateurs, eux aussi, semblent réservés. Toutefois, Lambin (mais il n'est pas le seul) emploie régulièrement dans son commentaire « urbane et facete », « urbanissime et facetissime », termes qui nous paraissent appropriés, soulignant la retenue de l'humour d'Hor. ; ce dernier emploie d'ailleurs *facetus* dans un contexte parfois satirique, proche d'*urbanus* dans le sens de spirituel, jusqu'à l'irrespect, mais raffiné. Robortello, dans sa paraphrase de l'*AP*, consacre quelques pages à la satire (« satyra ») et au reproche fait à Hor. d'être *nimis acer* : c'est à cause des satyres, personnages mordants et irrespectueux, plaide-t-il, avant de souligner que Varron, lui, écrivait « lepide » (p. 26) ; un peu plus loin, traitant « De salibus » (p. 39-44), il renvoie au second livre du *De oratore* de Cicéron, en insistant sur le fait que « suauis oratio fit salibus ac facetiis », mais, dans ces pages, il n'est pas question d'Hor., alors que le livre lui est consacré.

Même si certains termes précis sont absents, les *Satires* sont commentées comme les autres recueils, ce qui favorisait une lecture attentive et parfois critique : *tollere* (*Sat.* I, 4, 11, à propos de la prolixité de Lucilius), ambigu encore aujourd'hui, signifie « enlever, supprimer » (négatif) ou « recueillir, emporter » (positif). Bade préfère le premier sens, le second ne lui échappant certes pas : « Tollere (e)n(im) plura significat [...] secum portare [...] auferre et deponere » (f. 188 r°) ; en *Sat.* I, 10, 51, toujours à propos de certains passages de Lucilius, Bade donne également le premier sens d'enlever à *tollenda* (avec renvoi à I, 4, 11) *et* à *relinquendis*, ce que la syntaxe rend impossible (f. 209 r°). Lambin (*ad* I, 4, 11) choisit, sans doute plus justement, le second sens ; il recourt à des textes parallèles, dont I, 10, 51 qui, dit-il, interdit le premier sens. De telles notes gardent leur valeur critique. D'autres sont banales, comme celle, terre à terre, de *sale multo* (*Sat.* I, 10, 3) due à Landin qui n'évoque aucun autre texte d'Hor. Pour le même passage, Torrentius renvoie à *Italo aceto* de I, 7, 32 (qu'il ne commente pas), à Quintilien VI et Turnèbe [*Adversaria*] XV, 19.

4. *Casaubon*

L'esprit proprement satirique inspire donc de la réserve aux philologues humanistes. Toutefois, au début du XVIIe siècle, un changement s'opère, d'abord avec Casaubon en 1605, qui traite de la satire dans l'Antiquité classique ; c'est lui qui distingue la satire (écrite *satira*) du drame satyrique. Le l. II de Casaubon, entièrement consacré à la satire romaine, contient plusieurs pages sur Hor. : ce dernier est supérieur à Lucilius pour la forme (« Satiram politiorem fecit », II, 3, p. 289-290) ; le but d'Hor. était double, se moquer et pousser à la vertu : « aliae (satirae) ad notandos, ridendos, interdum et acrius increpandos uitiosos compositae : aliae ad praecipiendum de uirtute, et eius amorem insinuandum » (ibid.). Hor., cependant, est inférieur à Perse et Juvénal : « quantumuis sermoni propinquae, et saepe, quod ipse (Hor.) fatetur, humi repentes : at Persii et Iuuenalis Satirae eo iustius, melius, nobilius poema sunt » (II, 5, p. 356) ; ce jugement est extrait d'un chapitre entièrement consacré à la question de savoir « an satira sit poema » et « an sit iustum poema ».

5. *J.-C. Scaliger*

La supériorité de Juvénal sur Hor. avait été affirmée en 1561, avec âpreté, par Jules-César Scaliger (qui admire les Odes) dans ses *Poetices libri septem*[4] : « Horatius autem pauca horum [i.e. des *Sat.* de Juvénal] similia [...] nullo modo risus moueatur [... Iuuenalem] tanto anteponere decet Horatio, quanto melior Horatius Lucilio iudicatur. Si neque argumentorum uarietate par est illi Horatius, neque dexteritate tractandi, neque ubertate inuentionis, neque crebritate sententiarum, neque acrimonia reprehensionis, neque acumine dicendi, neque facetiis aut urbanitate : istorum Criticorum uel ineptum uel malignum, uel factiosum iudicium deprehendetur [...] simplex esse debet et unum [*simplex dumtaxat et unum*, *AP* 23] : neque in Satyris, neque in Epistolis, at ne in Poetica quidem, in qua hoc ipsum praecipit, obseruauit » (VI, 7, p. 872). Scaliger écrit *satyra*.

6. *D. Heinsius*

Daniel Heinsius ajoute à son édition annotée d'Hor. en 1612 un *De Satyra Horatiana Liber*, 174 p. in-8°. Il exclut tout d'abord que la satire romaine (il écrit *satyra*) ne puisse pas dériver du drame satyrique (contra Casaubon, non nommé : « nuperrime uir incomparabilis », p. 16) ; il s'appuie entre autres sur *AP* 220-1, mal interprété à l'époque. Il veut montrer des qualités de style que

[4] Sur l'importance d'Hor. satirique à la Renaissance et la concurrence de Perse et Juvénal : P. DEBAILLY, *Le lyrisme satirique d'Horace à la Renaissance et à l'âge classique* in B. RENNER (éd.), *La satire dans tous ses états...*, Genève, 2009, p. 25-48.

J.-C. Scaliger, qu'il nomme, n'a pas vues, qualités telles que l'effet voulu par Hor. est atteint : « Tota enim oratio faceta dicax est ac cauillum sapit » (p. 10) ; certains vers ont un accent héroïque, d'autres sont dignes d'une comédie (p. 6-16). Mais ce *De Satyra Horatiana* nous intéresse grandement par le contraste, déjà observé, avec la réserve des commentateurs d'Hor. De plus, D. Heinsius a fui sa ville natale de Gand, désormais catholique, comme l'ensemble des Pays-Bas méridionaux, et, depuis 1603, est professeur à Leyde ; dans un milieu réformé, la critique jouit de plus de liberté. Une étude récente a très justement rappelé l'intérêt de ce *De Satyra Horatiana*[5], dont les 174 pages veulent clairement montrer l'intérêt des *Satires* d'Hor. : sous une forme familière, elles sont riches d'enseignement ; Heinsius, qui vient d'éditer (1611) la *Poétique* d'Aristote, s'inspire de la *catharsis* qu'il interprète comme une purgation des mœurs (« ad purgandos hominum animos », *De Sat. Hor.* p. 43)[6] : la satire est une *catharsis*. Des passages d'Hor. sont « amariora » (p. 61), mais Perse et Juvénal, à cause de leur âpreté excessive, ne lui sont pas supérieurs : « Neque increpant, sed pungunt » (p. 57) ; ou encore : « Mihi uero Iuuenalis, scriptor optimus et acutissimus, nonnumquam bilem uomere, uidetur. Impotentis autem animi est, uitiis irasci. Certe sapientis, esse non potest » (p. 100). Si la première moitié du *De Satyra Horatiana* s'attache à l'esprit satirique, Heinsius, dans la suite, ne perd pas de vue cet aspect, bien que les considérations stylistiques et de philosophie morale – déjà présentes dès le début du traité – l'emportent ensuite. Les auteurs cités par Heinsius sont exclusivement anciens, sans allusion à des écrits contemporains. La censure exercée par l'autorité n'est pas abordée, alors qu'il l'aurait pu (v.g. p. 88 sq., à propos de *Sat.* II, 1). Une bonne partie de l'ouvrage tient en considérations stylistiques et philosophiques ; ce détour est peut-être l'expression d'une réserve, partagée par tous les commentateurs. Son insistance sur la modération d'Hor. touche à un aspect essentiel de la satire, de même que son refus réitéré des excès de Perse et Juvénal. Heinsius montre qu'Hor. conjugue deux choses : la *ueritas*, « quae est anima philosophiae », et la *libertas*, « quae praecipua Satyrici est uirtus », dans un climat mêlé d'«urbanitate, sale, lepore, dicacitate et risu », alors que Perse est triste et sévère (p. 137-8). Heinsius apprécie les jugements d'Hor. : « prudenter eos iudicare dicimus, qui bene iudicant » (p. 166). Cicéron déjà condamnait les « ioci obsceni » (les mimes) ; il faut refuser les « asperrimi sales », l'« intemperans in notando libertas » (p. 173). A coup sûr (c'est mon hypothèse), Heinsius n'aime pas qu'on force le trait satirique.

[5] Présentation analytique de T. Burkard, *Heinsius' De Satyra Horatiana Liber von 1612* in E. Lefèvre / E. Schäfer (éds.), *Daniel Heinsius, klassischer Philologe und Poet*, Tübingen, 2008, p. 277-295.

[6] En fait, c'est la seconde p. 43, qui devrait être la p. 47, la numérotation ayant repris (p. « 40 » et sq.) après la première p. 43.

7. *Attaques nominatives*

Les attaques nominatives sont très présentes au l. I des *Satires*[7], alors que l'anonymat l'emporte au l. II. Ces attaques nominatives sont un des aspects les plus mordants du genre. Elles peuvent viser des personnes mortes, des contemporains et des pseudonymes. Dès l'Antiquité, on a cherché des identifications. Porphyrion, dans deux passages (*ad Sat.* I, 3, 21 et 90), emploie la même expression : *qui de personis Horatianis scripserunt*. Nos humanistes se sont-ils penchés sur le problème ? Locher fait une distinction factice : la comédie nouvelle, dont, précise-t-il, la satire est proche, s'en prend aux défauts « cum denominatione personarum » ; à la ligne suivante, passant à la *satyra*, il écrit cependant : « in hexametros assurgit : libertate simplex. Neque enim personas aperte nominat » (f. 121 r°) ; non : Hor. vise parfois « aperte ». Glareanus (1548) aura une remarque beaucoup plus juste : « In Satyris allusiones difficultatem faciunt, quae, si liber de personis Horatianis extaret, cuius mentionem libro I. Semonum Satyra 3. Porphyrion facit, hodie prorsus nullae essent. Tempore enim Horatii, quos pungit ac satyrice perstringit, ii omnibus erant noti. Quare hoc quoque in luculentissimum authorem commentum est friuolum » (Dédicace f. nc [III]).

Estienne paraît réticent aux identifications. Dans sa 1ère édition d'Horace (env. 1575), il consacre quelques pages d'une diatribe (= éd. 1588², I, 4, p. 74-80) aux destinataires des *Odes* : « timidior esse quam audacior malui », car sait-on plus que les allusions d'Hor. lui-même (Estienne s'interroge ici sur l'identité du Virgile, destinataire de l'ode IV, 12) ? Dans la deuxième édition (1588), il revient sur le sujet, pour les *Satires* et les autres recueils (*Diatribae* II, 3, p. 140-7). Il a raison d'examiner d'abord les problèmes de graphie (*ad Sat.* I, 1, 95), depuis longtemps fantaisiste, et de se méfier des titres, ajoutés par les copistes. La question n'a tout de même pas l'air de le tenter, ce que confirme, dans son édition d'Hor., l'absence de notes marginales sur les personnages attaqués (par exemple *ad Sat.* I, 3 et 6). Pour les gens célèbres, les recherches sont inutiles. Et il continue : outre la critique des mss, il faut examiner le témoignage des grammairiens, le contexte, l'intertexte d'Hor., l'origine grecque de certains noms de personnes. Mais Estienne se préoccupe de graphies et pense revenir sur le sujet (p. 147).

Nous avons choisi de consulter les commentaires humanistes sur un échantillon d'attaques nominatives, celles, bien représentées, contenues dans les satires I, 3 et 6 (au nombre de 7 et 5 : 12 noms). Tout d'abord, les graphies, fantaisistes souvent dans les mss tardifs et les éditions incunables. Ainsi, I, 3, 86 *Rusonem* leçon adoptée aujourd'hui : *rissonem* Landin, Bade (« uel Rusonem ut Acro scripsit »), *Drusonem* Lambin, *Rusonem* Cruquius (qui écarte *Drusonem* en se basant sur des mss et les « tabulae Romanae Martini Smetii nondum euulgatae »).

[7] E. ROMANO, *Altri personaggi* in *Enciclopedia Oraziana* 1, 1996, p. 610-618.

I, 3, 21 *Maenius* aujourd'hui : *maeuius* Landin et al., *Maenius* Lambin (qui critique *Maeuius*). I, 6, 24 et 107 *Tilli* aujourd'hui : *tulli* 24 et *tuli* 107 Landin et al. I, 6, 124 *Natta* aujourd'hui et plusieurs éd. humanistes (*nata* parfois). Alde Manuce[8] corrige : *Naca*, c'est-à-dire un foulon, les *nacae* étant des gens peu estimables. Cette correction d'Alde, adoptée par Bade, est réfutée par Lambin et Cruquius qui gardent *Natta*, surnom attesté.

À présent, les identifications. Nous avons cherché si nos commentateurs humanistes apportaient d'autres informations que celles de Porphyrion et du Pseudo-Acron. Les résultats sont maigres, en dehors du *Naca* susmentionné. I, 6, 40 *Nouius* : un affranchi, pour les scholiastes. Landin, suivi par Locher (comme souvent), reprend cela et ajoute : « alii uolunt fuisse praeconem », mais ce doit être tiré d'une allusion d'Hor. au v. 86. Les autres commentateurs suivent les scholiastes, mais Bade ajoute : « nonnulli uolunt Nouium esse *fictitium* [je souligne] nomen : quasi dicatur nouus homo. » Torrentius a dû chercher : il songe à Novius Niger, questeur dans Suétone, *César* 17 et poursuit : de nombreux *Nouii* furent magistrats et ce peut être aussi un affranchi. Torrentius a effectué des recherches personnelles, car, aux identifications des scholiastes, il n'est pas rare qu'il ajoute des textes parallèles (ainsi encore I, 3, 47 : Suétone ; I, 3, 82 : Aulu-Gelle, Dion Cassius, Suétone). Cette recherche de textes parallèles est présente aussi chez Lambin et Cruquius, recherche qui, ailleurs que pour les deux satires retenues, s'étend parfois aux inscriptions et aux monnaies. Dès lors, si les identifications, parfois absentes, viennent majoritairement des scholiastes, on assiste aussi, dans la seconde moitié du XVIe siècle, à un début de recherches plus étendues[9].

8. *Sat. II, 1, 83-4*

Au tournant des l. I et II, Hor. explique son désir d'éviter l'âpreté ; c'est le passage, bien souligné par la critique actuelle, de la *dicacitas* à l'*urbanitas*[10]. La satire I, 10 opte pour un comique sans âpreté, qui corrige : la plaisanterie est acceptable, la rudesse heurte. La satire suivante (II, 1) est plus explicite, dès les premiers vers : pour certains, Hor. est *nimis acer* et, pour d'autres, *sine neruis* ; que faire, demande-t-il à Trébatius ? Il est intéressant de savoir qui est Trebatius Testa[11]. Il était né en Lucanie, comme Hor. qui entretient avec lui une relation personnelle, affectueuse (*pater optime* 12, *puer* 60). Trébatius fut un des juristes

[8] *Adnotationes* ad loc. (à la fin du texte d'Hor.), reproduites dans G. ORLANDI, *Aldo Manuzio editore. Dediche, praefazioni, note ai testi*, 2 vol., Milan, 1975 (t. 1, p. 179-180).

[9] Ainsi Lambin *ad Sat.* I, 2, 64 et 67 critiquant Acron (Ps.-Acron) et Porphyrion ; *ad Sat.* I, 4, 94 recourant à une monnaie...

[10] E. DE SAINT-DENIS, *Essais sur le rire et le sourire des Latins*, Paris, 1965, p. 165 sq. ; B. DELIGNON, *Les Satires d'Horace et la comédie gréco-latine : une poétique de l'ambiguïté*, Leuven, 2006, p. 222 sq.

[11] G. CRIFÒ, *Trebazio* in *Enciclopedia Oraziana* 1, 1996, p. 922-3.

les plus compétents, au cours de sa longue vie (env. 84 ACN-après 4 PCN), ami des puissants et de Cicéron (qui nous permet, comme déjà aux humanistes, de le connaître), expert que les juristes postérieurs citeront. Les réponses de Trébatius dans la satire II, 1 sont laconiques et autoritaires (*praescribe* 5, *aio* 6, *quanto rectius* 21, *ius iudiciumque* 82-3). Il est catégorique : la diffamation (ici, les *mala carmina*) est condamnée par la loi des XII Tables (80 sq.). Hor. est mal pris et répond : *... Esto, siquis mala ; sed bona siquis / iudice condiderit laudatus Caesare ?...* (83-4). Face à cette réplique (peut-être prononcée par Trébatius lui-même, et non par Hor., selon Lambin commentant *latrauerit*), Trébatius doit bien convenir que le rire (provoqué par la satire) « désarmera les tablettes menaçantes » (86). La situation était sérieuse : le l. II est publié en 30, quatre ou cinq ans après le l. I ; Octave, maintenant seul maître et soucieux de concorde civile, n'acceptera pas les propos violents[12]. Comment, selon la fin de cette satire II, 1, Hor. s'en tire-t-il à si bon compte ? Par un jeu de mots : Hor. accepte la condamnation des *mala carmina* et demande (*siquis condiderit*, sans proposition principale) si les *bona carmina* subiront le même sort. Trébatius ne peut qu'approuver Hor., mais ce dernier joue sur l'ambiguïté de *bona*, qui doit viser la forme bien qu'opposé à *mala* qui, lui, vise le contenu. Peut-être déjà présente dans *ultra legem* des v. 1-2 (la loi des XII Tables / la loi du genre satirique ?), cette ambiguïté, voulue par l'issue de la satire II, 1, est facilitée par la référence à Lucilius (62 sq.) dont, dans des satires précédentes, Hor. avait critiqué la forme négligée et approuvé, comme en II, 1 encore, le contenu.

L'ambiguïté de *bona*, et peut-être de *mala* par un effet de retour, est significative du désir de modération d'Hor. dans le genre satirique et digne de retenir l'attention de nos philologues humanistes chez lesquels une certaine réserve est apparue. Qu'en est-il ? Certains n'ont aucun commentaire[13]. Torrentius ne commente pas non plus les v. 83-84, mais consacre une longue note *ad* 81 (*sanctarum legum*), évoquant la loi des XII Tables et les autres contraintes, soulignant aussi, dans l'introduction à la satire II, 1, les précautions prises par Hor. pour ne pas tomber sous le coup de la loi : Torrentius songe-t-il à ses contemporains ? Les autres humanistes voient dans *bona* une allusion au contenu, comme dans *mala*. Eilhard Lubin, après d'autres, paraphrase *mala* par « famosa » [« diffamatoires »] et *bona* : « vitiis hominum castigandis in homines malos ». Seul Lambin (*ad Esto*) a compris en partie le problème : « ambiguum inest in uoce mala. Trebatius enim *mala* accipit famosa : Horatius autem indocta. » Lambin aurait pu déceler la même ambiguïté pour *bona*... Enfin, selon Cruquius,

[12] DELIGNON [n. 10] p. 222. Sur les problèmes de diffamation à Rome : G. DECLERCQ *et al.*, *La parole polémique*, Paris, 2003, spécialement les contributions de J. DANGEL / A. VIDEAU, *L'écriture polémique à Rome au début de l'Empire*, p. 105-130 et M. DUCOS, *Le droit romain et la polémique*, p. 283-296.

[13] Glareanus 1536, Muret, Poelman, Fabricius 1571, Marcilius, Estienne, Bersmann. Nulle note non plus dans Lodovico Ricchieri, Polidoro Vergilio, Francesco Robortello, Pietro Vettori, Adrien Turnèbe, Kaspar von Barth....

mala et *bona* visent le contenu, et rien d'autre : « alii censent Horatium hic ludere amphibolia dictionis mala », mais Cruquius refuse cela. Beaucoup plus tard (1691), Dacier écrira : « Et il joüe sur l'équivoque de *malum carmen*, qui signifie un vers malin, empoisonné ; & un méchant vers, un vers mal tourné, mal fait. Dans la Loy il est au premier sens : Horace le prend au second : & par le jeu de mots, il se tire mieux d'affaires, qu'il n'aurait fait par les raisonnements les plus forts » (t. 7, p. 57).

9. *La satire : oui, mais…*

L'évolution d'Hor. vers une certaine réserve ou retenue dans les attaques (observable également dans les *Épodes*, commencées en 40 et publiées en 30 comme le l. II des *Satires*), de même que les réticences des philologues humanistes, demande une mise en perspective. Le *de ridiculis* de Cicéron (*De or.* II, 216-290) est souvent cité à propos du genre satirique ; or, Cicéron met des limites à la raillerie : la plaisanterie (*iocus*) ne doit pas nuire à la *grauitas* ; la vivacité d'esprit (*ingeni celeritas*) est appréciée et a de l'effet (229-231). La raillerie ne doit pas s'exercer contre des individus dont le malheur suscite la pitié ou dont la méchanceté exige un châtiment rigoureux (238), le but étant moins de faire rire que d'être utile à une cause (247). Le rapprochement avec la satire est évident, ce que montre aussi la similitude du lexique évoquée au début de notre article.

Les limites de la raillerie seront rappelées à toutes les époques. Saint Jérôme passait pour un *scriptor satiricus* (*Ep.* 40, 2) ; témoignant (*uidi nuper*) du luxe et de l'hypocrisie, il ajoute aussitôt : *nomina taceo, ne saturam putes* (*Ep.* 22, 32). Selon saint Jean Chrysostome, le Christ n'a jamais ri[14], mais on conviendra qu'il ne manquait ni d'humour ni d'esprit[15].

Malgré cela, le Moyen Âge effacera la frontière entre le plaisant et le sérieux, non sans suspicion (une question de décence) ni interrogations (le rire évite l'arrogance) ; la satire est en tout cas un genre très pratiqué et commenté[16]. Elle se retrouve, à la Renaissance, dans toutes sortes d'écrits, en poésie et en prose, en latin et en vernaculaire ; la référence à l'Antiquité est constante et non limitée à Hor., très apprécié. Son succès se poursuivra jusqu'au XVIIIe siècle au moins, malgré la surveillance des autorités temporelles et ecclésiastiques,

[14] Dans E.R. CURTIUS, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin*, trad. fr., Paris, 1956, p. 519.

[15] A. DE PERETTI, *Essai sur l'humour du Christ dans les évangiles*, Paris, 2004, qui, p. 70 et n. 2, cite D. DECOIN, *Jésus, le Dieu qui riait*, Paris, 1999 ; cf. Saint Paul, *Col.* 4, 6 : *sermo uester semper in gratia* <u>*sale*</u> *sit conditus.*

[16] CURTIUS, *La littérature* [n. 14] Excursus IV « Le plaisant et le sérieux dans la littérature médiévale » (p. 515-535) ; U. KINDERMANN, *Satyra. Die Theorie der Satire im Mittellateinischen*, Nuremberg, 1978, spéc. p. 194-200, le poème énumérant sans réserve les traits de la satire ; C.J. CLASSEN, *Satire. The Elusive Genre* in *SO* 63, 1988, p. 95-121.

malgré de nettes réserves à l'encontre des attaques ad hominem[17]. La position d'Érasme dans la préface de l'*Éloge de la folie* (1511) est significative. A l'objection d'écrire « des bagatelles trop légères pour convenir à un théologien (Érasme est docteur en théologie de Turin depuis 1506), trop mordantes pour s'accorder avec la vertu chrétienne »[18], il répond qu'il suit seulement d'illustres prédécesseurs. Hor. n'est pas nommé ; la suite immédiate, cependant, contient trois réminiscences de lui (dont une des *Satires*) : les bagatelles peuvent avoir des effets sérieux (p. 109 = *AP* 451), plus profitables que des argumentations. Plus loin, Érasme met des limites à la liberté de blâmer : « que cette licence ne devienne pas rage », mais aussi « critiquer la vie des hommes sans égratigner une seule personne nommément, à votre avis est-ce mordre ? [...] Pour ma part, je ne nomme absolument personne [...] j'ai cherché à donner du plaisir plutôt qu'à mordre [...] j'ai cherché à recenser les ridicules, plus que les ignominies » (p. 110). On le voit : Érasme n'hésite pas à traiter de front l'esprit satirique. Tous les humanistes n'osaient pas la même liberté d'expression.

C'est ce poids constant de méfiance à l'égard de la satire, pourtant toujours renaissante, qui peut expliquer la réserve de nos philologues humanistes. Leurs commentaires, bien qu'un peu en retrait, contribuèrent néanmoins à mieux faire connaître le genre satirique.

Université de Strasbourg. Bernard STENUIT.

[17] R. DE SMET (éd.), *La satire humaniste*, Leuven, 1994, spéc. p. 10 sq., 95 sq. ; B. RENNER, *La satire* [n. 4], spéc. p. 7 sq.

[18] J. CHOMARAT (éd.), *Érasme. Œuvres choisies*, Paris, 1991, p. 108.

Notes de lecture

Role-Playing in Horace's Ars Poetica: some observations into empathetic discourse in the language of the Horatian teacher persona

In *Satire* 1.1 Horace provides the following prescription as to the importance of play within the task of a teacher (Unless otherwise indicated, all Latin text of *Satires* I has been taken from P.M. Brown, *Horace: Satires I*, Warminster, 1993):

> *praeterea ne sic ut qui iocularia ridens*
> *percurram – quamquam ridentem dicere uerum*
> *quid uetat, ut pueris olim dant crustula blandi*
> *doctores, elementa uelint ut discere prima?* (Hor., *Sat.* 1.1.23-26)

Teachers, *doctores* (line 26), in order to get their pupils to learn their alphabet, *elementa uelint ut discere prima* (line 26), coax them, *blandi* (line 25), by offering them enticements, *crustula* (line 25). Playful activities are not incompatible with a serious didactic function in the Horatian concept of teaching: *ridentem dicere uerum* (line 24). Although the analogy which Horace provides in this *sermo*, *ut pueris olim*… (line 25), is aimed at young children, it is well worth considering how this principle might apply in a more didactic work, such as the *Ars Poetica*, where he is instructing an adult audience in literary artistry: how is the reader lured or coaxed into following aesthetic principles? What are the linguistic *crustula* (line 25) which are required to trick the reader into learning his *ars poetica*? – Focusing on the language of the authorial 'teacher' persona of the *Ars*, whom I shall call the Praeceptor, in order to distinguish him from the historical personage 'Horace', I should like to examine in this paper how this 'coaxing' is brought about through intentional and highly persuasive verbal role-playing, wherein the Praeceptor allows for a change in perspective by a marked change in verbal person and number (For a more detailed discussion of the efficacy of authorial personae in the Horatian œuvre in general and the authority figures which Horace establishes, E. Oliensis, *Horace and the Rhetoric of Authority*, Cambridge, 1998, should be consulted.). This propensity of the authorial persona to alter the personal perspective of his narrative is alluded to by Brink: "H's astonishing practice of partly displaying and partly concealing his personality is at the root of his poetry both in the lyric and the hexameter poems" (C.O. Brink, *Horace on Poetry: The Ars Poetica*, Cambridge, 1971, p. 107). However, rather than interpreting this as a characteristically Horatian attempt to elude a fixed interpretation of his own true identity (S. Harrison, *Horatian Self-Representations*, in id. (ed.), *The Cambridge Companion to Horace*, Cambridge, 2007, p.22-35, 35), I would like to consider this role-playing, this change in verbal person and number, ultimately as an indication of the *empathetic* function of the Praeceptor, where he manages both to reduce his own personal authority as a teacher and at the same time increase his pupils' authority in the narrative in such a way that they might be more gently coaxed, *blandi* (line 25), into following his precepts (K. Volk, *The Poetics of Latin Didactic*, Oxford, 2002, p. 77-79). – To begin, 1st person plural verbs clearly allow for a shared perspective of subject between the Praeceptor and his pupils. In the very opening passage of the poem the Praeceptor provides no less than three 1st person plural verbs in a single verse within his discussion of the tension between poetic license and poetic unity (Unless

otherwise indicated, all Latin text of the *Ars Poetica* and *Epistles* II has been taken from N. Rudd, *Horace: Epistles Book II and Epistle to the Pisones*, Cambridge, 1989):

'pictoribus atque poetis
quidlibet audendi semper fuit aequa potestas.'
scimus, et hanc ueniam petimusque damusque uicissim;
sed non ut placidis coeant immitia, non ut
serpentes auibus geminentur, tigribus agni. (Hor., *Ars P.* 9-13)

Instead of supplying the 1st person singular form *scio* to give his affirmation to the common dictum – *pictoribus atque poetis / quidlibet audendi semper fuit aequa potestas* (lines 9-10) – the Praeceptor shares his authority as teacher of poetry with his pupils by incorporating them in the plural subject: "here the plural differs from the singular only by an authoritative note" (Brink 1971, p. 92). He allows the pupils to give their assent, *scimus* (line 11), to this dictum. And, moreover, in order to endorse his acknowledgement (*scimus*) of this traditional poetic license, the teacher gives practical testimony to this precept by briefly transforming both himself and, significantly, his pupils first into poets, *petimus* (line 11), and then into readers or critics, *damusque* (line 11), who duly enact the principle of *quidlibet audendi semper fuit aequa potestas* (line 10) (A.S. Wilkins, *The Epistles of Horace*, London, 1886, p. 337). Again, the Praeceptor could have simply referred to his personal experience as a poet and critic, in the 1st person singular, as sufficient empirical proof of this aesthetic principle, but has chosen rather to incorporate his audience into the narrative in such a way that he both ostensibly downplays his own poetic authority and raises theirs. – Apart from this sharing of poetic authority, the Praeceptor also 'invites' his pupils into the narrative – that is to say he projects their voice into the narrative – on other notable occasions: such as the discussion of the brevity of human life and endeavours – *debemur morti nos nostraque* (Hor., *Ars P.* 63) – marked out by the emphatic reference to first person plural in the indicative verb, *debemur* (line 63), subject pronoun, *nos* (line 63), and possessive adjective, *nostraque* (line 63); and, secondly, in the verb, *speremus* (line 331), when referring to the characteristic literary shortcomings of Romans:

an haec animos aerugo et cura peculi
cum semel imbuerit, speremus carmina fingi
posse linenda cedro et leui seruanda cupresso? (Hor., *Ars P.* 330-332)

The Praeceptor is once more allowing a shared perspective of his subject: in the first example (line 63), the pupils enter into the narrative in their very general role as human beings, who are subject to mortality; in the second (line 331), they arrive as typically 'practical' Roman citizens [The Roman 'practical' priority in education is exemplified by the preceding speech, in which a school boy is required by the teacher to do sums, arithmetic, for the pragmatic end of looking after his property – *rem poteris servare tuam* (Hor., *Ars P.* 329); this is to be contrasted with the artistic prowess of the Greeks (lines 323-324). For a similar usage of the 1st person plural, *see* line 285]. – It is also worth considering how this 1st person plural 'shared voice' interacts with other verbal numbers and persons. Perhaps the most complex instance of the Praeceptor's fondness for role playing can be found in the discussion on the failures of poets to achieve unity and coherence in their works through an excess of a particular style:

maxima pars uatum, pater et iuuenes patre digni,
decipimur specie recti: breuis esse laboro,
obscurus fio; sectantem leuia nerui

deficiunt animique; professus grandia turget;
serpit humi tutus nimium timidusque procellae; (Hor., *Ars P.* 24-28)

It is quite astonishing here how often the Praeceptor is changing the point of view for his readers in this segment. At the beginning of the sentence, *maxima pars uatum* (line 24) would suggest that a 3rd person singular verb is required; however, the Praeceptor turns abruptly to a 2nd person voice by addressing the recipients of the letter in the vocative case – *pater et iuvenes patre digni* (line 24); he then presents the verb *decipimur* (line 25) in the 1st person plural, thus placing himself and his pupils in apposition to the subject *maxima pars uatum* (line 24). In the subsequent clause he adopts a 1st person singular voice, *laboro… fio* (lines 25-26) as he alone apparently assumes the role of an errant poet; and then he changes to a 3rd person plural verb, *deficiunt* (line 27), and finally into an indefinite 3rd person singular, *turget; / serpit* (line 27-28). – How do we interpret such a passage? Brink simply believes the transition into and out of the 1st person form constitutes characteristic Horatian ambiguity (Brink 1971, p. 107). I think, however, with regard to my particular study of empathetic language, what the commentator is overlooking is the extent to which the 1st person plural verb *decipimur* (line 25) has the force of governing the rest of the narrative: that is to say, the ensuing statements – *breuis esse laboro, / obscurus fio*; *sectantem leuia nerui / deficiunt animique* (lines 25-27) – are all examples of the principle *decipimur specie recti* (line 25); they are, in short, all dependent on a shared 1st person perspective. As a result of this it is in fact quite possible that the pupils might unintentionally substitute themselves in place of the various persons in the examples: note, for example, how the Praeceptor subtly changes from the 1st person plural to the 1st person singular, *decipimur* (line 25) to *laboro… fio* (line 25-26), such that a pupil of the poem may continue to 'read himself' as subject. – Beyond the intermittent sharing of perspective with his audience in the *Ars*, how else does the Praeceptor allow their voice to enter into the narrative? We may infer that the employment of rhetorical questions through the poem is an indication of the assumed objections or interrogation of his pupils; because they themselves, as voiceless readers, clearly cannot query his instruction, the Praeceptor takes it upon himself to *suppose* what these various questions might be (Volk 2002, p. 79). This is highlighted by the fact that the rhetorical questions in the *Ars* are more often than not dominated by 1st person singular verbal forms. Consider the following three examples:

ego cur, acquirere pauca
si possum, inuideor, cum lingua Catonis et Enni
sermonem patrium ditauerit et noua rerum
nomina protulerit? (Hor., *Ars P.* 55-58)

descriptas seruare uices operumque colores
cur ego si nequeo ignoroque poeta salutor?
cur nescire pudens praue quam discere malo? (Hor., *Ars P.* 86-88)

idcircone uager scribamque licenter? an omnes
uisuros peccata putem mea, tutus et intra
spem ueniae cautus? (Hor., *Ars P.* 265-267)

In all three of these examples there are strong personal pronouns and adjectives – *ego* (lines 55, 87) and *mea* (line 266) – as well as 1st person singular verbal forms, *inuideor* (line 56), *nequeo ignoro… salutor* (lines 87), and *scribamque… putem* (lines 265-266). The emphatic 1st persons here would then seem to be a 'response', so to speak, to the tacit or understood 2nd person objections or questioning of the Praeceptor's pupils; it is as though he is pre-empting what they would ask him, if they were in fact able to. This

verbal 'exchange' between the Praeceptor and his pupils is further illustrated in the last example given where he changes immediately from 1st person verbs back to 2nd person verbs directed at the Pisones:

> *uitaui denique culpam,*
> *non laudem merui. uos exemplaria Graeca*
> *nocturna uersate manu, uersate diurna.* (Hor., *Ars P.* 267-269)

I think it is fair to say that the playful dynamic of the Praeceptor of the *Ars* can be located in his willingness to switch roles frequently in the course of his narrative, almost like a game of literary hide-and-seek as he alternately conceals and reveals his own identity. However, in addition to this playful penchant on the part of the Praeceptor, this role-playing, this constant changing of verbal person and number, also serves to lure the pupils further into the subject of the *Ars*, while at the same time moderating the degree of the Praeceptor's own authority. Indeed, if this type of empathetic discourse, these linguistic *crustula*, were somehow to be removed from the *Ars*, the potential for the Praeceptor to coax his pupils, *blandiri*, into taking up these aesthetic principles would surely be greatly diminished.

University of Cape Town. Hamish WILLIAMS.
National Research Foundation.

Ipsa olera olla legit : un dicton mal compris ?

Comme d'autres pièces du recueil (XXIX, LVII, CV, CXIV, CXV), le c. XCIV de Catulle s'attaque à *Mamurra*, qui doit à ses débordements sexuels d'être désigné ici par son surnom uniquement (*Mentula* « Laverge »), ce qui en fait l'incarnation de la débauche (*moechari* ; cf. mon article *Le poème CV de Catulle ou : De l'obscénité comme moyen d'expression littéraire* in *Latomus* 65, 2006, p. 612-627 [618]). Voici le texte dans la forme le plus souvent adoptée par les éditeurs (le problème de ponctuation que pose le second hémistiche de l'hexamètre [*Moechatur mentula ? Certe* ou *Moechatur mentula : certe*] n'a pas d'incidence sur mon propos) : *Mentula moechatur. Moechatur mentula ? Certe. / Hoc est quod dicunt, ipsa olera olla legit.* Le dicton du second hémistiche du pentamètre (*ipsa olera olla legit*) est joli, avec son jeu étymologique, ses *ol-* assonants et ses deux élisions pour quatre mots. Mais que signifie-t-il exactement ? Certes, on y devine aisément le sentiment, confirmé par l'étymologie varronienne (*LL* 5, 108 *ab olla olera dicta*), que marmite (*olla*) et légumes (*olera*) vont de pair. Et les commentateurs de Catulle ne manquent pas de rappeler des dictons ou des paraphrases qui, dans leur langue, lui correspondent plus ou moins : « Qui se ressemble s'assemble » ou « Il y a des choses qui ne vont pas l'une sans l'autre » (É. Thomas) ; « Die Katze lässt das Mausen nicht » (W. Kroll ; le dicton, qui signifie littéralement « La chatte ne s'arrête pas de chasser les souris », est traduit par mon dictionnaire allemand-français : « Chassez le naturel, il revient au galop ») ; « People do what comes naturally to them » (J. Godwin) ; « Was zueinander passt, findet auch zusammen » et « Die eigene Natur macht das, wozu sie eben geschaffen ist » (H. P. Syndikus). Mais le dicton latin est imagé et il dit davantage qu'un simple « like finds like ». Alors comment traduire ? Les traducteurs donnent au verbe *legere* (*legit*) tantôt le sens de « choisir » ou « cueillir », tantôt celui de « rassembler » ou « ramasser » : « der Topf wählt sich selbst sein Gemüse » (A. Riese) ; « la marmite ramasse les légumes toute seule » (G. Lafaye) ; « c'est la marmite qui cueille les légumes » (H. Bardon) ; « the pot itself gathers the vegetables » (K. Quinn) ; « la

pentola si sceglie da sola i legumi da cuocere » (F. Della Corte) ; « the pot picks its own herbs » (J. Godwin) ; « der Topf wählt sich selbst einen Kohl » (H. P. Syndikus). Mais il y a plus : le commentaire considère que la marmite se déplace pour aller vers les légumes (« De même que la marmite va aux légumes, Laverge va… à ses plaisirs » [Bardon]), et que le dicton revient à dire que *Mentula* est comparable, voire assimilable, à un pot (« Mentula, just like the pot, is doing what is natural to him » (Ph. Young Forsyth) ; « Come l'*olla* raccoglie gli *olera*, così mentula ipsa scorta legit quae futuit » [M. Lenchantin de Gubernatis]) ! Que la marmite « cherche » les légumes, donc se déplace pour aller vers eux, représente aujourd'hui encore l'« opinio communis », ainsi qu'on peut le constater notamment par la traduction qui est donnée du proverbe par le *Nota bene !* de Karl Bayer : « Der Topf sucht sich selbst seine Kräuter » (*Nota bene ! Das lateinische Zitatenlexikon*, Zurich, 1993, p. 209, n° 984). Voilà qui paraît pourtant bien invraisemblable. En effet, les dictons populaires sont des énoncés généralement empreints de bon sens, et le nôtre, avec sa saveur toute paysanne, qu'accentue encore la forme de *olus* sans aspiration (cf. J. Collart, *Varron, De Lingua Latina, Livre V*, Paris, 1954, p. 214, n. 4, ad V, 108), n'échappe pas à la règle. Les libertés que des formulations de ce genre prennent avec la réalité (ici en personnifiant l'*olla* et les *olera*) ont des limites. Même le cuisinier fanfaron du *Pseudolus* de Plaute, dont la fantaisie et l'exagération sont extrêmes, n'aurait osé dire de ses casseroles qu'elles vont d'elles-mêmes vers ses assaisonnements : dans l'enthousiasme qui les anime à la vue et au goût des *condimenta* à nul autre pareils qui y sont jetés, elles se mettent aussitôt à bouillir spontanément, mais à bouillir seulement (vers 833 : *eaepse sese feruefaciunt illico*) ! À vrai dire, la marmite du proverbe catullien ne va pas plus vers les légumes que celle de la *Satire Ménippée* de Varron intitulée *Εὗρεν ἡ λοπὰς τὸ πῶμα* et sous-titrée *Περὶ γεγαμηκότων* (« La marmite trouve son couvercle. Sur les gens mariés » [*εὗρεν* est un aoriste gnomique]) ne va à la rencontre de son couvercle (fragm. 166-168 ; J.-P. Cèbe, *Satires Ménippées*, 5, Rome, 1980, p. 759 sqq.). Que, dans le dicton rapporté par Varron, c'est le couvercle qui vient vers elle pour s'y ajuster, c'est ce que montre la manière dont saint Jérôme, citant la version latine de l'adage, l'applique au cas de l'évêque Lupicinius (*Epist*. 7, 5). Jérôme est amer devant le comportement, peu chrétien, des habitants de sa ville natale, et il pense autant de mal de leur évêque, mais « le gouverneur vaut les gouvernés » (*talis… sit rector quales illi qui reguntur*). Or, de cet évêque, il écrit, citant la forme latine du dicton, que, comme un couvercle digne d'elle, il est venu se poser (*accessit*) sur la marmite que représente la population de Stridon : *accessit huic patellae, iuxta tritum populi sermone prouerbium, dignum operculum, Lupicinius sacerdos*. Il en va de même pour la forme grecque du proverbe, citée par Varron pour signifier qu'« il n'y a pas un être humain qui ne soit mariable » et que, en dépit de son antiféminisme évident, il estime que « tout homme, s'il prend la peine de chercher, est sûr de découvrir sinon l'âme sœur, du moins une compagne qui sera pour ainsi dire son complément et avec laquelle il nouera une union stable, heureuse, féconde » (Cèbe, *op. cit*., p. 764). On trouve déjà ici l'adage français, non exempt de misogynie et peu flatteur pour le mariage, selon lequel « il n'y a si méchante marmite qui ne trouve son couvercle ». De la même manière que c'est le couvercle qui vient vers la marmite dans ces dictons, et non le contraire, dans le proverbe catullien, ce sont les *(h)olera* qui vont vers l'*olla*, laquelle, sans qu'on l'y oblige et spontanément (*ipsa*), les « ramasse », les « recueille », les « accueille » (*legere* et *colligere* sont souvent en concurrence ; cf. A. Ernout / A. Meillet, *DELL*, 4ᵉ éd., 1959, s.v. *lego*, p. 349). Voilà pour la question du mouvement. Quant à celle de savoir quoi représente quoi lorsqu'on passe de l'énoncé du vers 1 au dicton du vers 2, le moment est venu de mentionner la proposition de V. Buchheit (*Ludicra Latina* in *Hermes* 90, 1962, p. 252-256 [255]), qui voit dans *olla* une désignation métaphorique du « sexe

de la femme » (*cunnus*) et dans *(h)olera* un nom métaphorique, lui aussi, équivalant à « des pénis ». L'interprétation ne résiste pas aux objections de J. N. Adams, *The Latin Sexual Vocabulary*, Londres, 1982, p. 29, H. P. Syndikus, *Catull. Eine Interpretation*, III, Darmstadt, 2001[2], p. 82, n. 9, et L. Callebat, *Priapées*, Paris, 2012 (CUF), p. 142 ad 24. 4, surtout pour ce qui concerne l'idée que *(h)olus* aurait pu appartenir au langage de la sexualité, hypothèse que J. N. Adams juge « totally implausible ». S'il est vrai qu'on ne saurait exclure absolument qu'à l'*olla* du dicton catullien correspondent les organes génitaux des femmes complices des adultères de *Mamurra* (sûrement pas le « membrum virile » de ce dernier !), je préfère considérer que le mot vise ici la débauche elle-même (*moechari*), à laquelle *Mentula* est étroitement attaché (« Qui se ressemble s'assemble ») jusqu'à se confondre avec elle. Il se mêle à elle comme le substantif et le verbe s'unissent dans le chiasme qu'ils forment dans le premier vers (*Mentula moechatur*. *Moechatur mentula*...). *Mentula* va aussi naturellement et immanquablement à la débauche que les *olera* du dicton vont nécessairement vers leur *olla*, leur lieu naturel selon l'étymologie varronienne...

Université libre de Bruxelles. Carl Deroux.

Caecilius, le donneur de horions, et Caecilius, l'Atrée des gourdes : notes d'onomastique littéraire (Martial II, 72 et XI, 31)

Les nombreux anthroponymes (environ 800 différents) qu'on lit dans l'oeuvre de Martial, « notoires » ou non, ont fait l'objet d'une thèse dans le prolongement de laquelle les quelques remarques qui vont suivre voudraient se situer : Daniel Vallat, *Onomastique, culture et société dans les Épigrammes de Martial,* Bruxelles, 2008, 673 p. Un chapitre y est consacré à ceux de ces anthroponymes que l'auteur appelle « noms propres signifiants » et qui figurent en grand nombre dans l'oeuvre (p. 453-605). Le procédé de la « signifiance » intervient dans le travail du poète quand il se fait créateur « onomaturge » et qu'il prend la liberté d'établir entre l'anthroponyme et son référent dans l'épigramme un lien choisi par lui et non imposé de l'extérieur ; il enrichit ainsi la sémantique de son texte en réactualisant, et en le réinvestissant dans le discours, un sens d'origine lexicale que possède le nom propre dans la langue, mais auquel le lecteur ne pense pas de prime abord. Ainsi, par ex., le mot *Chione* en III, 34 et en XI, 60 : l'emploi du nom propre y est, certes, « mimétique », en ce sens qu'il reprend à son compte les connotations que ce nom typique de courtisane comporte dans la société, dans la littérature en général et chez Martial en particulier (I, 34, 7-8) ; mais, dans ces deux épigrammes (III, 34 et XI, 60), le nom, par surcroît, se trouve être sciemment mis en relation avec le grec χιών « la neige » pour désigner une femme frigide, avec, en plus, pour la *Chione* de III, 34, la rosserie supplémentaire qu'elle ne mérite qu'en partie son nom, car, s'il est vrai qu'elle est froide comme la neige, son teint et la couleur noire de ses cheveux s'opposent à ce qu'elle soit dite « blanche » comme elle (p. 453, 569-570, 573). C'est en cela que l'emploi du nom propre *Chione* en III, 34 et XI, 60 peut être qualifié de « signifiant ». Le bien-fondé de ce type d'analyses n'est pas contestable. Révoquer la méthode en doute équivaudrait à refuser le principe même des recherches, à l'utilité reconnue, qu'ont menées ou mènent sur l'« etymologizing » des auteurs tels que F. Ahl, R. Maltby, J. J. O'Hara, N. Adkin, C. Marangoni et bien d'autres (cf. C. Deroux, *La plus petite bibliothèque privée du monde romain* in *Neronia VIII*, Bruxelles, 2010, p. 315-331 [322-325]). – Parmi les nombreux noms propres de personnes utilisés par Martial dans des emplois « signifiants », D. Vallat cite *Caecilius* en I, 41, et son dérivé *Caecilianus* en

IV, 15. Il rapproche ces anthroponymes de l'adjectif *caecus* et il établit de manière convaincante que, dans chacune de ces deux occurrences, « (le) nom renvoie à des référents qui s'aveuglent eux-mêmes » (p. 486-488) : le *Caecilianus* de IV, 15 est « aveugle » dans la mesure où il se montre indifférent au regard des autres ; le *Caecilius* de I, 41 l'est parce qu'il s'abuse sur sa propre intelligence : il n'est qu'un bouffon et il se croit spirituel ; dans ce dernier poème, on note l'emploi récurrent du verbe *uidere* (vv. 1, 14 et 15), mais au passif et pour signifier que si *Caecilius* est « vu » comme étant un *urbanus*, c'est par lui-même et par lui seul. Mais, bien que l'onomastique littéraire ne soit nullement régie par une quelconque exigence d'unicité ni chez un même poète ni d'un poète à l'autre, ce qui veut dire qu'un même anthroponyme peut non seulement renvoyer à des référents divers mais aussi être « signifiant » dans un cas et non dans un autre, il me semble que D. Vallat aurait pu étendre le rapprochement avec l'adjectif *caecus* aux deux autres personnages, imaginaires eux aussi, auxquels l'épigrammatiste donne le nom de *Caecilius* (II, 72 et XI, 31). – Commençons par II, 72, dont voici le texte, suivi de l'interprétation que j'en propose, du moins selon un premier niveau de lecture (il en existe probablement un second, obscène celui-là : cf. J. N. Adams, *The Latin Sexual Vocabulary*, Londres, 1982, p. 212, et, dernièrement, Y. Nadeau, *Dog bites Caesar* !, Bruxelles, 2014, p. 50-51) : (1) *Hesterna factum narratur, Postume, cena* / (2) *quod nollem – quis enim talia facta probet ? –* / (3) *os tibi percisum quanto non ipse Latinus* / (4) *uilia Panniculi percutit ora sono :* / (5) *quodque magis mirum est, auctorem criminis huius* / (6) *Caecilium tota rumor in urbe sonat.* / (7) *Esse negas factum : uis hoc me credere ? credo.* / (8) *Quid quod habet testes, Postume, Caecilius ?* Lors d'un repas, un certain *Postumus* a donc été violemment frappé au visage par un certain *Caecilius*. Le fait est indiscutable (voyez l'insistance : v. 1 *factum* ; v. 2 *facta* ; v. 7 *factum*) : il est assuré par le bruit qui a accompagné le coup (v. 3-4), par la rumeur qui court dans toute la ville (v. 5-6), et, surtout, par les témoins que « possède » (*habet*) *Caecilius*, cette dernière donnée du texte indiquant que le donneur de horions, loin de le nier ni même de le regretter, revendique fièrement son forfait (v. 8). Quant à la victime, *Postumus*, au lieu de se plaindre, elle nie le fait (v. 7 *negas*), alors que la faute (v. 5 *criminis huius*) pourrait constituer un chef d'accusation suffisant pour une action *de ui*. L'épigramme est construite sur le paradoxe de l'opposition qui existe entre le fait que le *crimen* est avéré et les dénégations stupides de *Postumus*, la victime. L'épigrammatiste feint de croire ce dernier au vers 7, mais pour mieux le contredire par la pointe finale qui suit immédiatement (v. 8) et qui apporte la preuve décisive de son mensonge : « (mais si je te crois), que dire du fait que (*quid quod*) *Caecilius* a des témoins (qui témoignent dans son sens) ? » La raison du silence résigné de *Postumus* ne peut être que le fait que lui et *Caecilius* forment une sorte de duo dans lequel, à l'instar de celui formé par les mimes Panniculus et Latinus cités comme *exempla* aux vers 3 et 4, l'un (*Postumus*) est le souffre douleur de l'autre (*Caecilius*). Les joues de *Postumus* sont donc aussi méprisables (v. 4 *uilia*) que celles de *Panniculus*. Et le message de Martial est, par conséquent, que *Postumus*, la principale victime de son épigramme, est vraiment un être veule. Or, D. Vallat a montré que les personnages du nom de *Postumus* persiflés en IV, 40, V, 58 et VI, 19 ont un « nom signifiant » : Post*umus* y est « celui qui agit *après* coup », « qui reporte sans cesse l'important, et finit par passer à côté » (*op. cit*., p. 500-501). Je propose donc de dire du *Postumus* de II, 72 que lui aussi passe à côté de quelque chose d'important : se montrer courageux. Quant au nom du « donneur de horions » (*Caecilius*), je pense que, comme celui du personnage de I, 41, il renvoie sciemment à son référent par le procédé de la « signifiance ». J'ajoute, à l'intention des tenants d'une lecture obscène (*os percidere* = *irrumare*, et *testes* = *testiculi*), que, dans ce cas aussi, les deux anthroponymes demeurent « signifiants » : violence sexuelle « aveugle », d'une part (*Caecilius*),

acceptation veule de l'humiliation, d'autre part (*Postumus*). – Venons-en au *Caecilius* de XI, 31, celui que Martial surnomme *Atreus cucurbitarum* (« l'Atrée des gourdes », et non « l'Atrée des citrouilles », comme H. J. Izaac [éd. CUF de Martial, Paris, t. 2, 1933, p. 120] traduisait encore par erreur : on sait aujourd'hui que la *cucurbita* des Romains est la gourde ou calebasse [*Lagenaria vulgaris* Ser.] et que la citrouille [*Cucurbita Pepo* L.] est originaire d'Amérique [J. André, *L'alimentation et la cuisine à Rome*, 2e éd., Paris, 1981, p. 41-42 n. 371, et Id., *Les noms de plantes dans la Rome antique*, Paris, 1985, p. 80, s. v. *cucurbita, -ae*]). En toile de fond de l'épigramme, il y a l'habileté dont les cuisiniers anciens aimaient faire preuve en imitant des produits alimentaires jusqu'à faire en sorte que « à table personne ne reconnaisse ce qu'il mange » (Apicius, *De re coquinaria* IV, 2, 12 [139] ; cf. J. André, *Apicius. L'art culinaire. Texte établi, traduit et commenté*, Paris, 1974 [CUF], p. 165-166 ad § 139, et C. Deroux, *Une curieuse pratique culinaire : le salsum sine salso* in *Sicilia Antiqua*, *Festschrift Giacomo Manganaro* [à paraître], et *Littérature et pratiques alimentaires à Rome* in *Vie archéologique* 72, 2013, p. 19-30). L'ensemble du repas offert par *Caecilius* est, depuis le premier plat jusqu'au dernier, pâtisseries comprises, fabriqué avec des gourdes. Mais plutôt qu'un quelconque désir d'épater le convive par un étalage d'ingéniosité culinaire, ce qui guide *Caecilius* c'est une avarice monstrueuse, ainsi que nous l'apprenons par la pointe finale du vers 21 : un seul as pour tant de plats ! Mais tant de tromperies sur les apparences n'étaient pas possibles sans un anéantissement quasi total des gourdes. D'où son acharnement à les tailler en pièces, qui s'exprime dès les trois premiers vers sans toutefois déflorer la pointe finale : « Caecilius *est* l'Atrée des gourdes ; c'est ainsi qu'il les tranche et les met en mille morceaux comme s'il s'agissait des fils de Thyeste » (*Atreus Caecilius cucurbitarum / sic illas quasi filios Thyestae / in partes lacerat secatque mille*). Entre le nom *Caecilius* et le référent auquel il renvoie, à savoir le personnage incroyablement radin qui se trouve ridiculisé par l'épigramme, s'interpose, pour aider le lecteur, un nom propre mythologique et métaphorique (*Atreus*), aussitôt explicité par une comparaison (*sic*…) qui en réduit l'interprétation : le cas de *Caecilius* n'a rien à voir avec les raisons de la vengeance qu'Atrée tire de son frère Thyeste, ni de leurs torts partagés, ni du fait qu'il agit en guise de représailles ; si *Caecilius* fait penser à Atrée, c'est seulement par l'acharnement avec lequel il découpe ses gourdes et qui n'a d'égal que celui mis par le tyran à lacérer les corps des enfants de son frère pour les lui servir à manger. Martial oriente ainsi l'interprétation dans le sens du *furor*, de la *crudelitas* et de la *ferocitas*, comme l'a vu et montré D. Vallat (p. 197-198). Mais *Caecilius* étant *Atreus* (la copule *est* est sous-entendue), un lecteur romain ne pouvait pas ne pas penser à *ater*, bien qu'à l'étymologie du mot grec sur lequel *Atreus* est calqué l'idée de noirceur soit étrangère ; il y pensait d'autant plus aisément que l'horrible crime du frère de Thyeste s'accomplit dans l'obscurité, le Soleil fuyant l'horreur du spectacle (Hygin, *Fab*. LXXXVIII, 2 ; Sénèque, *Thyestes* 985-995, 1035-1036 ; Martial III, 45, 1 ; X, 4, 1). Et la *crudelitas* et le *furor* du tyran Atrée (cf. Accius, *Frag*., *Atrée* X : *oderint dum metuant !*) s'exercent aveuglément, comme ceux du tyran Domitien, un *Atrides* selon Juvénal (*Sat*. IV, 65), capable de faire égorger quelqu'un sur la foi d'un petit mot qu'on lui a chuchoté (*ibid*. IV, 110) et d'obéir aveuglément aux conseils aveugles d'un délateur assassin (*caecus adulator dirusque* : *ibid*. IV, 116) aussi redoutable que L. Valerius Catullus Messalinus (cf. Tacite, *Agr*. 45 ; Pline, *Epist*. IV, 22, 4-5 ; Aur. Vict., *Epit*. 12, 5). Au demeurant, la *crudelitas* est souvent aveugle par nature, comme celle de Sassia, la mère sanguinaire de Cluentius, *caecam crudelitate et scelere ferri*, au dire de Cicéron (*Pro Cluentio* 199), et il en va de même pour le *furor*, comme celui qui entraîne les Romains dans la guerre civile (Horace, *Épodes* 7, 11-12, que ce *furor* soit lui-même aveugle ou qu'il rende les hommes aveugles, peu importe : *furorne caecus… rapit* ou *furorne caecos rapit*…). –

En conclusion : Les trois personnages, vraisemblablement différents, qui portent le nom de *Caecilius* chez Martial sont aveuglés *(caeci)*, celui de I, 4, par la trop haute idée qu'il se fait de son intelligence, celui de II, 72, par son goût de la violence et par sa stupidité, celui de XI, 31, par l'acharnement furieux, donc aveugle, que son avarice met à découper les gourdes en morceaux pour tromper ses invités. Dans chaque cas, comme pour le *Caecilianus* de IV, 15, l'anthroponyme est « signifiant ».

Université libre de Bruxelles. Carl DEROUX.

Comptes rendus

François BARATTE, *L'Afrique romaine. Tripolitaine et Tunisie*, Paris, Picard, 2012, 31 × 25 cm, 144 p., 135 fig. et cartes, 65 €, ISBN 978-2-7084-0911-8.

À la suite des ouvrages consacrés à la Gaule Narbonnaise et à la Gaule Lyonnaise dans la même collection, voici un beau livre sur l'Afrique Proconsulaire qui s'adresse à un public cultivé et ouvert à la civilisation antique du Maghreb. Étayé par de très belles illustrations, le plus souvent de l'auteur lui-même, qui a renouvelé ainsi le regard habituel porté sur certains sites, le texte est au fait des derniers développements de la recherche. C'est tout le mérite et le talent de Fr. Baratte d'avoir su mettre à la portée du lecteur les connaissances dont on dispose aujourd'hui sur l'une des provinces les plus prospères et les plus attachantes de l'Empire romain. L'autre intérêt de l'ouvrage est qu'il dépasse le cadre chronologique rituel (Ier siècle av. J.-C. - IIIe siècle ap. J-C.) pour envisager la longue période jusqu'à l'arrivée des conquérants arabes au VIIe siècle. Il brise ainsi le cloisonnement de l'histoire de cette région, qui n'a pas lieu d'être, tant il existe une continuité dans l'expansion de la civilisation romaine en Afrique du Nord, fortement imprégnée par le christianisme à partir du IIIe siècle et qui connaît un réel renouveau aux IVe et Ve siècles. Même la période vandale et byzantine a laissé des traces profondes sur le terrain. Pour essayer d'embrasser l'ampleur de l'histoire de cette période, Fr. Baratte adopte un plan thématique classique dans le but de ne rien laisser d'important de côté. Son pari est tenu et lui permet même d'aborder certaines problématiques savantes avec une grande clarté. Sans détailler outre mesure le contenu de l'ouvrage, dont il faut tourner les pages en ayant les images devant soi, quelques points méritent d'être soulignés. La description du contexte géographique et historique, même rapide, était indispensable pour une bonne compréhension du contexte dans lequel s'est développée la domination romaine en Afrique et l'éventuelle adhésion des populations à ce qu'elle apportait de nouveau à l'héritage carthaginois et numide. Bien qu'il existât des villes avant la conquête romaine, la civilisation urbaine mise en place par Rome est l'un des attraits les plus importants de la Proconsulaire (p. 22-70). Fr. Baratte ne manque pas de s'attarder sur la hiérarchie des statuts juridiques des cités et leur organisation municipale. De même, fort à propos il donne à titre d'exemple, les descriptions de certaines cités, avec des plans et de remarquables photos, telles *Sabratha*, *Lepcis Magna*, Carthage, *Thugga*, *Sufetula*. Le développement urbain à l'époque romaine a marqué le paysage comme en témoignent les innombrables sites dont les illustrations ne donnent, malgré leur qualité, qu'une faible idée de leur étendue et de leur monumentalité. De ce fait, ce livre est aussi une invitation au voyage. Fort pédagogiquement, l'auteur entreprend une typologie des constructions rencontrées dans ces villes : les monuments des spectacles (théâtres, amphithéâtres dont celui de *Thysdrus* (El Jem) est l'un des plus grands du monde romain, hippodromes), rehaussés par les innombrables mosaïques figurant les *uenationes*, les *munera* et les courses de chevaux qui y étaient donnés ; les thermes, parfaits marqueurs des agréments de la vie urbaine qui ont séduit les Africains et qui ont engendré un approvisionnement et un usage sophistiqués de l'eau ; les habitations, dont on a dressé les plans (ex. maison de la Cascade à Utique), qui s'adaptent au climat estival excessif par endroits (maisons souterraines de *Bulla Regia*), qui laissent apparaître de somptueux décors de mosaïques et de fresques, de vastes péristyles dotés de portiques,

de bassins et de fontaines, la présence de riches *triclinia* et de *balnea* privés. Dans l'Antiquité tardive, les mosaïques, véritable spécialité africaine, sont toujours présentes mais davantage dans les vastes *uillae* qui se sont établies dans les campagnes. Elles sont d'utiles témoignages pour appréhender la vie dans les grands domaines détenus par l'aristocratie africaine (mosaïque du seigneur Iulius à Carthage). Enfin l'auteur mentionne aussi les nécropoles, mais peu fouillées, à l'exception de celle de *Pupput* récemment, et les monuments funéraires (stèles, mausolées-tours le plus souvent (ex. Haïdra en Tunisie, Ghirza en Libye). – Le chapitre consacré à la société (p. 71-95) est au cœur des problématiques qui touchent à l'Afrique du Nord antique, notamment quand il s'agit de mesurer la profondeur de sa « romanisation », d'autant que les témoignages que nous possédons conservent surtout la marque laissée par Rome. S'il est répandu partout, l'usage du latin n'est pas toujours bien assimilé. Le grec est pratiqué dans les catégories sociales élevées et chez les rhéteurs, mais la persistance du punique, devenu le néopunique (inscription bilingue fig. 11, p. 26), jusqu'à l'époque de saint Augustin dans les campagnes, témoigne de l'attachement des populations à leurs traditions linguistiques. Ce constat est fait aussi dans le domaine religieux très contrasté entre villes et campagnes. Dans les villes, le panthéon gréco-romain est souvent au centre de la religion civique, mais partout domine le culte hénothéiste de Saturne et de sa parèdre Caelestis, équivalents romains de Ba'al Hammon et de Tanit puniques auxquels ont été consacrées d'innombrables stèles votives. Demeure aussi un substrat de divinités africaines à peine habillées par une dénomination romaine (Shadrapa-Dionysos, Melqart-Hercule, Eshmoun-Esculape). Pourtant le développement du culte impérial atteste la loyauté des Africains à l'égard de Rome et de l'empereur. Fr. Baratte s'interroge sur la prééminence d'un art africain nourri par tant d'influences diverses. Au plan de l'architecture, il existe une tradition africaine (*opus africanum*, usage de la « bouteille » en terre cuite pour soutenir les voûtes), mais les ouvrages de génie civil romain, notamment la construction des aqueducs ou des ponts pour franchir les oueds en liaison avec la réalisation d'un dense réseau routier, se sont imprimés dans le paysage (aqueduc de Carthage). La mosaïque a laissé la trace la plus profonde de la romanisation dans le domaine artistique, mais en s'affranchissant des influences hellénistique et romaine pour adopter un répertoire d'illustrations et des modes d'expression propres à l'Afrique du Nord (les cycles mythologiques, les saisons, le bestiaire africain et les jeux, le décor végétal). Les illustrations données par Fr. Baratte permettent alors de saisir toute l'originalité de la mosaïque africaine par rapport à celles d'autres provinces. Les musées de Tunisie conservent des centaines de pavements dont la production s'étend jusqu'à la période byzantine. Si le monde rural est moins connu, notamment au plan des structures agraires, il n'en reste pas moins que la richesse de l'Afrique Proconsulaire tout au long de l'Antiquité jusqu'au VIIe siècle est proverbiale. Fondée sur la triade méditerranéenne (blé, huile vin), l'agriculture africaine a pourvu pour une large part au ravitaillement de Rome, mais il faut y ajouter les activités halieutiques, désormais mieux connues et surtout illustrées par une multitude de mosaïques représentant l'eau, la faune marine, les bateaux, les différentes formes de pêche, sans oublier les vestiges archéologiques témoins de la production du garum et de la couleur pourpre. Le monde artisanal est surtout représenté par la production de la sigillée claire africaine, vaisselle, lampes, amphores, exportées dans le Bassin méditerranéen tout au long de l'Antiquité. Les deux derniers chapitres du livre (p. 114-139) font la part belle au nouveau regard porté sur l'Antiquité tardive en Afrique romaine. Loin de la décadence longtemps décrite par les historiens, il s'avère que l'Afrique a peu souffert de la « crise du IIIe siècle», même si on note un ralentissement de l'activité économique et les limites des moyens financiers des cités. Néanmoins c'est une période de restauration de l'équipement monumental municipal et l'apparition d'un

ample mouvement de construction d'églises en lien avec la politique constantinienne favorable au christianisme à partir de l'Édit de Milan (313). Dans le paysage des villes surgissent d'immenses basiliques (ex. photographies pour Haïdra et Sbeitla), auxquelles sont associés des baptistères rehaussés de mosaïques. Mais beaucoup d'églises plus modestes réoccupent des bâtiments plus anciens. Souvent elles abritent le culte des martyrs des persécutions de Dèce, de Valérien et de la Tétrarchie, dont elles en conservent parfois les reliques et entretiennent le souvenir avec ferveur. Mais le christianisme africain reste divisé pendant tout IVe siècle entre catholiques et donatistes. De la conquête vandale et de la constitution d'un royaume barbare au Ve siècle en Afrique du Nord, Fr. Baratte insiste surtout sur la confession arienne des Vandales qui s'oppose à l'Église en place et suscite des persécutions, des confiscations et des déportations de clercs. Il met l'accent aussi sur la fragilité de ce pouvoir contre les soulèvements incessants des tribus maures. De la reconquête byzantine sous Justinien, il subsiste les vestiges imposants du renforcement des murailles des cités, du réseau de citadelles (Aïn Tounga, Haïdra, Ksar Lemsa) qui quadrillait le pays. Cette politique de mise en défense était dirigée contre les Maures et les incursions venues du Sahara. La fin de l'arianisme a redonné vie au catholicisme africain qui se traduit à nouveau par la construction d'églises et fait désormais apparaître, devant le déclin difficile à mesurer de la vie civique, au sein des villes, dont la superficie se restreint, l'existence d'un pouvoir politique et d'un pouvoir religieux. C'est ce monde fragilisé qui s'écroule avec les premières incursions arabes, conjuguées aux révoltes berbères. Une remarque, il faut lire (fig. 70, p. 75) sur la stèle votive à Saturne, *Pontius Ce(n)sor, Saturni sace(rdos)*, le rajout du nom Cesorius absent du texte est inutile. Refermé, ce livre qui apprendra beaucoup au lecteur, est une réussite, même si çà et là les photographies attendues ne sont pas toujours au rendez vous. Mais ce serait faire un mauvais procès à l'auteur. François BERTRANDY.

Gilda BARTOLINI / M. Gilda BENEDETTINI, *Veio. Il deposito votivo di comunità (Scavi 1889-2005)*, Rome, G. Bretschneider, 2011 (Archaeologica, 162. Corpus delle stipe votive in Italia, 21. Regio VII, 3), 24 × 17 cm, 807 p., fig., 92 pl., 190 €, ISBN 978-88-7689-250-9.

Le dépôt votif de Pendici di Comunità est un des plus imposants connus et dépasse par le nombre d'objets retrouvés les autres dépôts votifs de Véies et du territoire romain. C'est en 1889, peu de temps avant son décès, que M. Thérèse Christine de Bourbon-Siciles (1822-1889), impératrice du Brésil, organise à Véies une fouille supervisée par Rodolfo Lanciani. Une grande partie du matériel (environ deux mille ex-voto) qui avait été entreposé à Isola Farnese, a aujourd'hui disparu ou a été dispersé dans divers musées et collections. À ce propos, il faut rappeler que l'impératrice, qui était passionnée par l'art romain, avait constitué une collection d'antiquités conservée aujourd'hui au Musée national du Brésil à Rio de Janeiro. Il n'est pas impossible qu'y figure l'une ou l'autre pièce provenant de Véies ou d'ailleurs en Italie. Plusieurs fouilles menées après la seconde guerre mondiale ont permis de récupérer d'autres ex-voto et de préciser la topographie de cette grande fosse dans laquelle avait été déposé le matériel (Voir en fin de volume (pourquoi pas en tête ?) les pages que Barbara Belelli Marchesini a consacrées à la topographie des lieux (*Topografia dell'area del deposito*, p. 769-777). On s'en doute la plus grande partie de l'ouvrage est consacrée au catalogue des objets dont la classification est celle adoptée dans tous les volumes de la collection du *Corpus delle stipe votive* que dirigent Mario Torelli et Annamaria Comella. Chaque catégorie est précédée d'une introduction dans laquelle les AA. fournissent des précisions concernant la typologie, la chronologie et des indications sur les techniques de production. Les fragments

qui n'ont pu être insérés dans une catégorie bien définie, ont été étudiés séparément. Les quelque quinze catégories sont les suivantes : des statues (masculines et féminines dont le nombre fort élevé, certainement sous-évalué à cause des dispersions, a de quoi surprendre), des bustes au nombre de neuf exemplaires, des têtes isolées masculines, féminines et d'enfants, des masques, des bambins emmaillotés, des statuettes humaines et d'animaux, des ex-voto anatomiques auxquels il faut ajouter de petits cippes, des poids de métier à tisser, des fragments d'éléments architectoniques ayant appartenu à l'édifice cultuel (antéfixes, tuiles), quelques objets difficilement identifiables et quelques fragments de céramique. Ces derniers, étudiés par Donata Serracino, couvrent une période fort étendue, de l'âge du fer à l'époque archaïque (quelques témoins seulement) mais la très grande majorité date de la fin du IVe siècle au milieu du IIe siècle. Un fragment du kylix attique à f. r. du Ve siècle renvoie à l'époque où le site commence à être occupé à des fins cultuelles. C'est la céramique à vernis noir qui est la plus représentée. On dénombre pas moins de quarante et un échantillons sur septante fragments provenant pratiquement tous d'ateliers localisés en Étrurie centre-méridionale. Il faut encore mentionner un petit objet en bucchero figurant un bélier appartenant à un ensemble d'objets semblables généralement identifiés comme étant des chenets. Bien que divers ex-voto examinés datent de l'époque archaïque, il faut situer les premiers moments d'une activité cultuelle dans la zone, liée à l'existence d'un ou plusieurs édifices, au début du Ve siècle. Après une légère éclipse au cours de la première moitié du IVe siècle, le sanctuaire a repris une vitalité accrue qui s'exprime surtout au cours des deux siècles suivants. C'est entre les débuts du IIe siècle et les années 150 que se situe le déclin du sanctuaire. Le nombre imposant d'ex-voto mis au jour implique une fréquentation importante du lieu de culte qui cependant jusqu'à ce jour n'est pas matérialisé par un édifice qui devait être situé en dehors du périmètre de la *ciuitas* non loin d'une porte et d'une voie donnant accès au centre urbain proprement dit ; ce type de localisation est attesté ailleurs, à *Caere* par exemple. Quant à la divinité – mais il n'est pas exclu qu'il y en ait eu plusieurs – à laquelle était consacré le sanctuaire, il est fort malaisé de l'identifier étant donné le manque d'information concernant la fouille de 1899. On peut cependant supposer que, pendant la phase la plus ancienne, il s'agissait d'une divinité féminine assumant des fonctions maternelles (invoquée lors des accouchements et kourothrophe) et guerrières, comme l'indique l'emplacement du dépôt à proximité du mur d'enceinte et d'une porte d'accès à la ville. Les noms de *Iuno-Uni* (présence de figurines féminines assises sur un trône) mais aussi de *Menerua* qui, à Véies eut un culte fort suivi, viennent à l'esprit. La conquête de Véies eut certainement des conséquences en ce qui concerne les lieux de culte. La diminution de la fréquentation au IVe siècle serait le témoin de cette transformation. Avec l'arrivée des colons romains, aurait été introduite une nouvelle forme de religiosité s'exprimant à l'extérieur autour d'autels et de petits sanctuaires sans toit (*sacella*). Le culte, désormais dans l'orbite romaine, même s'il conserve son caractère féminin des origines dédié à la maternité et à la toute petite enfance, subit une évolution ; il devient à l'époque hellénistique, comme l'attestent divers éléments figurés sur les ex-voto (*bullae*, balles, volatiles, tonsure, *toga uirilis*) un culte consacré davantage à l'adolescence. Quant aux fidèles qui fréquentaient le sanctuaire, on peut déterminer qu'il s'agissait surtout d'adultes de sexes masculins appartenant aux couches populaires et ayant adopté le plus souvent la *uelatio capitis*. Cet excellent travail montre combien peuvent être riches d'enseignements les dépôts votifs. G. Bartoloni et M. G. Benedettini ont pu tirer de celui de Comunità, malgré des conditions d'études fort perturbées par le manque d'informations et la dispersion du matériel, un maximum d'informations et proposer d'intéressantes interprétations. J'ai un regret à formuler : certaines cartes et plans, pourtant essentiels pour la compréhension de la topographie des lieux, ne sont pas toujours très lisibles … même avec une loupe !

Pol Defosse.

Zeïneb Benzina Ben Abdallah / Leïla Ladjimi Sebaï, *Catalogue des inscriptions latines païennes inédites du musée de Carthage*, Rome, 2011 (Collection de l'École Française de Rome, n° 443), 400 p., ISBN 978-2-7283-0876-7.

Cet ouvrage vient heureusement compléter les publications antérieures de deux chercheuses tunisiennes qui ont beaucoup œuvré pour la sauvegarde du patrimoine épigraphique et archéologique de la Carthage romaine, Z. Benzina Ben Abdallah avec le *Catalogue des inscriptions latines païennes du musée du Bardo*, Rome, 1986, coll. EFR, 92 (et son complément paru dans *AntAfr* 32, 1996, p. 113-143) et L. Ladjimi Sebaï avec sa publication exhaustive sur *La colline de Byrsa à l'époque romaine : étude épigraphique et état de la question* in *Karthago* 26, 2005. En effet ce corpus met désormais à la disposition des historiens le résultat de l'inventaire des inscriptions latines païennes inédites conservées au musée de Carthage, soit une recension de 552 numéros : les plus nombreux concernent des fragments plus ou moins significatifs, mais il y a aussi quelques documents complets trouvés plus récemment et qui n'avaient pas été publiés jusque-là. Une introduction très complète rappelle les grandes étapes de la constitution des collections épigraphiques de Carthage en insistant sur le rôle du père Delattre et dégage les principaux apports du nouveau corpus à la connaissance de l'histoire de la cité romaine, l'une des plus importantes du monde romain, mais relativement pauvre sur le plan de l'épigraphie. Puis chaque document est présenté, selon la méthode désormais classique en la matière, avec la description de la pierre, ses dimensions, une photographie, le texte développé, éventuellement une traduction et un commentaire. Ne manque que le lieu de découverte, non signalé au moment où la pierre fut déposée au musée (voir cependant, une telle précision pour les n° 63, 248, 358, 360, 362, 379, 384, 393, trouvés dans les années 1970-1980). Les inscriptions sont regroupées en chapitres qui correspondent aux rubriques du *CIL* : ainsi 46 textes mentionnent soit une divinité, soit un acte religieux, soit une prêtrise ; 43 fragments renvoient incontestablement à des dédicaces ou titulatures impériales très étalées dans le temps ; et 71 fragments à un contexte honorifique par la présence de fonctions officielles, comme le proconsulat, de références au rang des notables ou à des actes d'évergésie ; suivent 14 documents relatifs à des listes de soldats de la cohorte urbaine de Carthage, et un très grand nombre d'épitaphes (331) provenant sans doute des deux cimetières des *officiales* fouillés par le père Delattre, dont trois *carmina* (n° 248, 349, 441) ; enfin, une quarantaine de fragments demeurent inclassables, faute d'indication assez claire sur la destination du texte. Cette répartition est conforme à celle observée pour les inscriptions déjà publiées. Dans le détail, l'intérêt varie beaucoup d'un texte à l'autre ; soulignons tout d'abord l'apport de quelques épitaphes complètes : un stemma familial avec les n° 225 et 226, celles d'un père et de ses deux enfants morts très jeunes ; le n° 235 est tout à fait remarquable par la longue énumération des liens de parenté sur plusieurs générations et surtout la richesse sémantique des termes qui débouche sur une expression originale du chagrin, car contrairement aux a. (qui proposent la dittographie *ac <si>sibi* à la ligne 5 et envisagent deux décès), je comprends que la mort de l'aïeul a été aussi douloureusement ressentie que celle d'un tout jeune homme, *ac si sibi adulescentulum amantissimum* ; la mention d'une jeune matrone, regrettée par son père, avec le n° 299, mais on peut penser que *crudele* ne renvoie pas à des mauvais traitements infligés par l'époux, mais qu'il s'agit plutôt d'une exclamation de révolte devant une mort précoce. En ce qui concerne les fragments, intervient la part des restitutions et leur caractère plus ou moins aléatoire. Les a. font preuve d'une grande prudence dans les propositions qu'elles avancent, d'autant plus que, dans bien des cas, les hypothèses de restitution demeurent fragiles. Ainsi pour le n° 104 : à partir des lettres *IARLATINA*, les a. proposent de restituer soit *[praefectus fer]iar(um) latina[r(um)]* soit *curator [u]iar(um) latina[e et ---]* ; on peut seulement conclure que l'inscription reproduisait

sans doute un cursus sénatorial. Néanmoins, on relèvera l'importance de certains numéros : le n° 7, une dédicace très tardive au dieu Faunus, dont la lecture est problématique tant les lettres sont effacées, mais significative du maintien du paganisme ; le n° 42, curieux ex-voto dont les trois lignes conservées sont difficiles à comprendre (mais je ne pense pas qu'il y soit fait mention de la sodalité des *Orasti*) ; le n° 114, une inscription de la fin de la République signalant que des édiles sont responsables du tracé des voies ; parmi les épitaphes qui précisent la qualité des défunts, un prêtre des Cereres (n° 181) pour l'année 157 ou 159 (113 à 120 p.C. selon le point de départ de l'ère des Cereres) ; un avocat du fisc (n° 183), mais il faut pas, à mon avis, restituer *f(isci)* devant *aduocatus Aug(usti)* au vu de la taille de la lacune en début de ligne ; un joueur de flûte, *choraula* (n° 200) ; un fils (n° 302) qualifié de *constudiosus et consessor* de son père dans le diocèse de Carthage. À la suite du corpus, les a. dressent un important tableau qui regroupe toutes les inscriptions publiées de Carthage et précise, quand c'est possible, le lieu de conservation des inscriptions à Tunis ou dans des musées européens (p. 319-387). – Signalons que l'inscription *CIL* VIII 1027 (*CLE* 484 ; cf. *CIL* VIII, 12468) présentée comme « conservée en Italie » se trouve précisément au musée de Trévise (renseignement fourni par Mme Mastidoro). – La publication d'un matériel longtemps négligé met ainsi à la disposition des historiens de l'Afrique romaine, un nouvel outil de travail scrupuleusement organisé, toujours prudent dans l'interprétation, accompagné de très utiles *indices* qui illustrent toute la richesse des informations rassemblées tant sur le plan de l'onomastique que des institutions et de la société de la Carthage romaine. Christine HAMDOUNE.

Jacques-Emmanuel BERNARD, *La sociabilité épistolaire chez Cicéron*, Paris, Champion, 2013 (Babeliana), 21,8 × 15 cm, 641 p., 70 €, ISBN 978-2-745-32591-4.

"La sociabilité épistolaire chez Cicéron" by Jacques-Emmanuel Bernard is a welcome addition to the ever growing body of scholarship on Cicero's letters. Beginning with a general introduction, which contains an excellent overview of scholarship broken into topics, Bernard then moves into a discussion of the letters as a group. – In the First Part, Bernard goes into depth on the history and circumstances of Cicero's correspondence. Among the various issues at play in any discussion of Cicero's letters are geography and chronology: where was Cicero when he wrote a particular letter; when did he receive a letter; how long did his letter take to return; and did his correspondent read it before penning a reply? Particularly interesting is his listing of travel times for couriers (p. 47-52). Laid out succinctly, this highlights the importance of distance to our understanding of Cicero's letters while the following pages underscore the numerous conditions that might lead to letters being lost or unanswered. As Bernard states (p. 52): 'La difficulté de l'acheminement du courrier tient une place importance dans la sociabilité épistolaire. Mise en avant pour justifier l'absence ou le retard des lettres, elle explique aussi pourquoi il faut répondre par retour du courrier et ne pas laisser partir un porteur les mains vides, si l'occasion d'envoyer un courrier se présente, deux préceptes épistolaires bien représentés dans la correspondance'. The underlying difficulties of sending and receiving letters, which Bernard highlights, are key to understanding Cicero's correspondence. This foundation sets the stages for any investigation of Cicero's letters and for the remainder of Bernard's own investigation. – In the second part, Bernard investigates the interaction between Cicero and his correspondents by breaking them into different categories: private, semi-public, public, official, and semi-official. These emerge as useful ways of collecting letters but with permeable barriers between these groups (such as personal letters with public or semi-public features). This is an excellent discussion, with numerous examples, of Cicero's ability to adapt his letters to his intended audience while also illustrating the multi-faceted nature of letters: the same letter to the same

person could be both public and private. Again, this is a helpful way of looking at the letters. – In the third section, Bernard explores Cicero's ability to adapt to the circumstances under which he wrote, as well. He chooses to focus on Cicero's correspondence with Pompey, Caesar, and Dolabella as part of the context of the late Republic and the civil war with an eye to how the *auctoritas* and *dignitas* of each, among other variables, impact the correspondence. Each chapter begins with an overview and a timeline before moving into a discussion of particular letters, including those between Cicero and each of the three men and between Cicero and Atticus about each of the three men. Particularly useful is the diachronic nature of this study. As Bernard states (p. 367), by examining all the letters diachronically, the letters illustrate successive realignments that each man goes through in connection with the complex historical situation of the late Republic; in the end, each relationship is complexly ambiguous. This brings the element of change over time to the forefront which is an excellent contribution to the field. – In his brief conclusion, Bernard points out that the complexity of the letters, when examined carefully for language and historical context, indicates that there was much at stake in Cicero's letters with social and political repercussions. – The capstone of this monograph is Bernard's "Notices Épistolographiques" (p. 415-547). In this section, Bernard analyses the 101 correspondents forming the basis for his book and examines each for relationship, type, and characterisation while also giving pertinent prosopographical details and references. For example, entry 15 (p. 432-436) examines M. Caelius Rufus. Bernard lists the major events of Caelius' life and career, his defense by Cicero resulting in the *Pro Caelio,* and his eventual allegiance to Caesar. A short summary of his relationship with Cicero in the letters follows. Bernard ends the entry on Caelius by noting that 'Les lettres de M. Caelius Rufus se caractérisent par leur *familiaritas* et leur *suauitas.* Par leurs plaisanteries, elles provoquent le *risus* de leur correspondant. Mais lorsqu'à l'instigation de César, il écrit à Cicéron pour lui déconseiller de quitter l'Italie et de rejoindre Pompée, son style devient emphatique et pathétique pour impressionner son correspondant'. With entries such as this, this section adds to the depth of this work and will be a useful reference for those looking at particular letters. – A comprehensive bibliography (p. 549-617) and several indices round out this study. – Overall, scholars working with Cicero's letters would be well served by this monograph. The diachronic analysis of particular correspondents details a complex web of social and political relationships that provides a useful template for future examinations. Though a slightly condensed version might have been welcome, and some of the more general information about the letters as a corpus might have been truncated, the depth of analysis for the select letters detailed in this book makes it worthwhile. Alison JEPPESEN-WIGELSWORTH.

Manuela CALLIPO, *Dionisio Trace e la tradizione grammaticale*, Acireale / Roma, Bonanno Editore, 2011 (Multa Paucis, 9), 219 p., 20 €, ISBN 978-8-877-96622-3.

Il lavoro al quale Manuela Callipo si è dedicata era certamente molto arduo e ammiro il coraggio col quale ella si è messa in una via tanto piena di spine, per l'obiettiva complessità dei problemi e per le aspre polemiche che si sono sviluppate su questo testo negli ultimi cinquanta e più anni. Infatti Vincenzo di Benedetto già nel 1958 ha sostenuto che la Τέχνη γραμματική tramandata sotto il nome di Dionisio Trace non è da ascrivere a questo autore, tranne l'inizio dell'opera, tramandato come di Dionisio Trace dallo stesso Sesto Empirico (*Adv. gramm.* 57) e poi ha sostenuto con grande 'vis polemica' questa sua opinione che aveva incontrato favori e opposizioni considerevoli. — L'opera consta di una Introduzione di 50 pagine, divisa in quattro capitoli, del testo con traduzione a fianco e delle note (p. 69-207). Un'ampia bibliografia chiude il lavoro che merita un apprezzamento ampiamente favorevole. Il titolo che la C. tiene è quello del

codice Leidensis Vossianus (L) Τέχνη Διονυσίου Γραμματικοῦ, in quanto accoglie (p. 90) la mia argomentazione (*Studi grammaticali*, Bologna, 1962, p. 163-164) contro la proposta del Di Benedetto di denominare l'opera Παραγγέλματα (La mia soluzione che Παραγγέλματα abbia nel passo di Sesto Empirico un valore generico è stata accolta anche da A. Wouters, *The Grammatical Papyri from Graeco-Roman Egypt*, Brussels, 1979, p. 37). — A questo riguardo devo fare una digressione. L. Pagani, *La TECHNE GRAMMATIKE attribuita a Dionisio Trace e la nascita della grammatica nell'antichità greca* in *RFC* 138, 2010, p. 390-409, p. 398sg., menziona il riferimento bibliografico di Diogene Laerzio (V, 47), all'opera di Teofrasto indicata come Παραγγέλματα ῥητορικῆς α', e avanza l'ipotesi che l'opera di Dionisio Trace possa essere stata chiamata Παραγγέλματα γραμματικῆς (τέχνης). È quasi lo stesso argomento usato da V. Di Benedetto, *Dionisio Trace e la Techne a lui attribuita* in *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa* Ser. II, 27, 1958, p. 169-210, p. 182, seguito dallo stesso V. Di Benedetto, *La Techne spuria* in *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa, Cl. Lettere e Filosofia, DSer.* III, 3.3, 1973, p. 797-814, p. 186 n. 1, con l'aggiunta di τέχνης che va contro l'opinione del Di Benedetto che Παραγγέλματα sia stato usato, perché non c'era ancora una Τέχνη. Nel secondo intervento (1973), Di Benedetto ha aggiunto contro di me un'altra osservazione: "Egli [sc. Calboli] cita a questo proposito *Adv. Math.* II, 12, 17, ma si tratta di pseudo paralleli in quanto in questi due passi il termine è qualificato, mentre nel passo relativo a Dionisio Sesto dice *tout court* παραγγέλματα". Ora Sesto dice *Adv. Math.* II, 12 οὕτως οὐδὲ τὴν ῥητορικὴν ὑποληπτέον ἔχειν τεχνιχὴν ὑπόστασιν, ἐπὶ τοιούτοις παραγγέλμασιν σαλεύσαν. II, 17 ἀλλ' οὖν γε ἐν τῷ καθ' ἡμᾶς βίῳ πολλοὺς πάρεστιν ὁρᾶν λέγοντας μὲν εὐφυῶς ἐπὶ δικαστερίων καὶ ἐν ἐκκλησίαις, τὰ δὲ τεχνικὰ τῆς ῥητορικῆς παραγγέλματα μὴ γιγνώσκοντας "è, quindi, possibile nella nostra vita di ogni giorno vedere molti che parlano in modo naturale nei tribunali e nelle assemblee, ma non conoscono i precetti tecnici della retorica". Sesto Empirico pensa, infatti, che la retorica non sia una τέχνη, ma solo παραγγέλματα che però possiedono qualche cosa di τεχνικόν, mentre la filosofia e la grammatica sono τέχναι, perché possiedono un τέλος che è ἑστηκὸς παντελῶς e πάγιον (II, 13). A sua volta Diogene Laerzio (V, 47-48), dopo aver citato (§47) il titolo Παραγγέλματα ῥητορικῆς α' (*Rhetorical Precepts*, book 1, Fortenbaugh) fra le opere di Teofrasto, aggiunge (§48) i titoli Περὶ τέχνης ῥητορικῆς α' (*On the Art of Rhetoric*, book 1, Fortenbaugh) e subito dopo Περὶ τεχνῶν ῥητορικῶν εἴδη † ξα' (*On Kinds of Rhetorical Arts*, † 61 books, Fortenbaugh). Questo è il materiale che abbiamo a disposizione: io credo, quindi, che l'osservazione del Di Benedetto sia acuta e possa essere utile, ma che non esca dal limbo delle ipotesi, ancorata, com'è, alla sua idea che la Τέχνη di Dionisio (tale per la tradizione manoscritta) non sia di Dionisio. Io credo, infatti, che Sesto abbia usato il termine παραγγέλματα o come termine generico o, perché non riteneva una vera e propria Τέχνη quel torso di Τέχνη che è giunto sino a noi e di cui egli citava l'inizio, e che era, sì, di Dionisio, ma non ancora una vera e propria Τέχνη nell'opinione di Sesto. Può darsi che questa sia la vera soluzione – certo la meno traumatica, anche se meno spettacolare – del problema della Τέχνη γραμματική di Dionisio Trace, giunta fino a noi. Anche l'*Institutio oratoria* di Quintiliano, per usare l'*ars* retorica più ampia che conosciamo, fu dedicata a Marcello Vitorio perché egli si servisse di questa *ars oratoria* per istruire suo figlio, C.Vitorius Hosidius Geta, cf. Quint., *inst.* 1 proh. 5-6, quindi un'*ars* (τέχνη) usata come insieme di precetti, come παραγγέλματα, e lo stesso si dica di un'opera più vicina a Dionisio, come l'*Ars rhetorica* dedicata *a C. Herennium*. L'origine rodiese di quest'opera e il termine di *ars grammatica* usato dal suo autore in riferimento a quell'*ars grammatica* che egli si propone di scrivere (*Rhet. Her.* IV, 12, 17 *in arte grammatica dilucide dicemus*) è qualcosa di più di un semplice parallelo. Rodi li unisce. Sui *Rhetorica et Poetica* di Teofrasto cf., naturalmente, W.W. Fortenbaugh *et al.*, *Theophrastus of Eresus. Sources for His Life, Writings, Thought and*

Influence, 2 vols., Leiden / New York / Köln, 1992, II, p. 509-559, il quale ricorda le denominazioni di Diogene Laerzio, ma si guarda bene, con lodevole e ben fondata prudenza, dall'assumere uno di questi titoli per quanto resta di Teofrasto, detti appunto da lui *Rhetorica et Poetica*. — Già nel primo capitolo dell'introduzione, dedicato a Dionisio Trace, la Callipo rileva giustamente (p. 13-16) che un punto essenziale è rappresentato dall'ambientazione a Rodi della tradizione retorica e grammaticale a cui appartiene Dionisio Trace, il quale "può essere quindi considerato un anello di congiunzione tra Alessandria e Stoà, così come tra Alessandria e Roma: avrebbe infatti integrato la filologia alessandrina con il pensiero stoico, e poi comunicato questa "grammatica mista" attraverso il suo insegnamento" (p. 16), con rimando a St. Matthaios, *Neue Perspektiven für die Historiographie der antiken Grammatik: Das Wortartensystem der Alexandriner* in P. Swiggers / A. Wouters (eds.), *Grammatical Theory and Philosophy of Language in Antiquity*, Leuven, 2002, p. 161-220, p. 191-193. È Matthaios, infatti, a cui si deve sia con questo intervento del 2002, sia con quello molto ampio del 1999 il merito di aver messo ben in chiaro come sia stato Dionisio Trace che ha continuato la tradizione grammaticale di Aristarco. E questo è il punto centrale che invalida il presupposto della costruzione del Di Benedetto, come osserva giustamente la Callipo. Questo viene opportunamente rilevato, seppure brevemente, da Manuela Callipo (2011, p. 16) (riporto le sue parole, perché è un discorso costruttivamente precisato): "In conclusione si può affermare che – come ha mostrato Matthaios 2002 – ci fu uno scambio tra concezioni alessandrine e stoiche in materia di lingua e che molto probabilmente in questo scambio Dionisio giocò un ruolo importante. Come attesta la tradizione indiretta, egli aderì ad alcune teorie linguistiche della Stoà, che avrebbe avuto modo di apprendere in Egitto grazie al contatto con Apollodoro di Atene, e poi forse di approfondire a Rodi. Dionisio [Trace] può essere quindi considerato un anello di congiunzione tra Alessandria e la Stoà, così come tra Alessandria e Roma: avrebbe infatti integrato la filologia alessandrina con il pensiero stoico, e poi comunicato questa «grammatica mista» attraverso il suo insegnamento". Cosa che, del resto, avevo già pensato io stesso (Calboli 1962, p. 144-169), anche se io avevo puntato piuttosto su Asclepiade di Mirlea e su Trifone e considerato pure la figura di Tirannione quale grammatico greco trapiantato a Roma (G. Calboli, *Filologi e letterati nella Roma repubblicana* in *Atti Giornate Filologiche «Francesco Della Corte»*, Genova, 1993, p. 19-45, p. 35-40), per non invischiarmi nella polemica sulla autenticità o meno della Τέχνη Γραμματική di Dionisio Trace ed evitare le feroci polemiche del Di Benedetto che difendeva con le unghie e coi denti la sua 'spiritosa' invenzione. D'altra parte la Callipo è ritornata su questo argomento a proposito delle parti del discorso (p. 170-179) con una trattazione buona, ben aggiornata ed equilibrata alla quale vorrei aggiungere solo due punti che ho toccato in G. Calboli, *Grammatica e stilistica Latina tra Varrone e Quintiliano* in *Latina Didaxis* 28, 2013, p. 31-54: (1) la dottrina secondo la quale la προσηγορία non è distinta dall'ὄνομα, distinzione che sarà attuata dagli Stoici (Callipo, p. 173sg.), si trova attuata in due opere romane del I sec. a.C., la *Rhet. Her.* (86-82) e Cesare (*analog.* II, fr. 21 Garcea), (2) nel passo di Quintiliano (*Inst.* I, 4, 19-21), il retore di Calahorra dà una rassegna che si conclude con Remmio Palemone, sia egli stato o meno maestro dello stesso Quintiliano (Scettico Jean Cousin nel I volume della sua edizione di Quintliano, p. 83 nota 3: "les preuves sont faibles". Più informativo e costruttivo G. Kennedy, *Quintilian*, New York, 1969, p. 142: "According to the Scholiast on Juvenal VI, 452, Quintilian studied with the grammarian Remmius Palaemon, in which case he probably was in Rome earlier. Quintilian's references to his own education in I, 2, 23-24 and to Palaemon in I, 4, 20 do not indicate any connection, but Quintilian may have come to disapprove of Palaemon's character, which was infamous; see Suetonius, *On Grammarians* 23". E per dare corpo al sospetto di Kennedy cf. T. Reinhardt / M. Winterbottom, *Quintilian, Institutio Oratoria, Book 2*, Oxford, 2006,

p. 53: “1.2.5 ‘praeceptorem eligere sansctissimum quemque […]. It was vital to avoid such a man as Q. Remmius Palaemon, who was, according to Suet., *Gram.* 23.2, ‘*infamis omnibus uitiis, palamque et Tiberio et mox Claudio praedicantibus nemini minus institutionem puerorum uel iuuenum committendam*’ (for the possibility that he taught Q[untilian] see Kaster 2001, p. 230)”. E Kaster non esclude la notizia dello scolio, ma neppure una congettura dello scoliasta.), ma Quintiliano doveva conoscere bene questa materia, oggetto di polemiche, verso la quale lo stesso Quintiano alla fine del suo intervento mostra una grande libertà di giudizio, una libertà che ne garantisce la veridicità o almeno la capacità di sottrarsi a preconcetti di scuola. Leggiamo il brano che è bene non dividere, perché è più difficile metterlo in dubbio (come hanno fatto Di Benedetto e quelli che lo hanno seguito) nella sua totalità: — (1) Quint., *Inst.* I, 4, 19-21 *Paulatim a philosophis ac maxime Stoicis auctus est numerus* [delle *partes orationis* – μέρη τοῦ λόγου], *ac primum conuinctionibus articuli adiecti, post praepositiones : nominibus appellatio, deinde pronomen, deinde mixtum uerbo* (Poiché è assurdo che nelle *partes orationis* non sia citato il verbo, in Calboli 2013, p. 41 sono stato costretto a scomporre una espressione che è, invece, ben unita: *mixtum uerbo participium*)*, ipsis uerbis aduerbia. Noster sermo articolo non desiderat ideoque in alias partes orationes sparguntur, sed accedit superioribus interiectio.* **20.** *Alii tamen ex idoneis dumtaxat auctoribus octo partes secuti sunt, ut Aristarchus et aetate nostra Palaemon, qui uocabulum siue appellationem nomini subiecerunt, tamquam speciem eius; at ii qui aliud nomen, aliud uocabulum faciunt, nouem. Nihilominus fuerunt qui ipsum adhuc uocabulum ab appellatione diducerent, ut esset uocabulum corpus uisu tactuque manifestum: «domus» «lectus» appellation, cui uel alterum deesset uel utrumque: «uentus» «caelum» «deus» «uirtus»* […] **21.** *Vocabulum an appellatio dicenda sit προσηγορία et subicienda nomini necne, quia parui refert, liberum opinaturis relinquo.* — Condivido senza riserve quanto M. Callipo (p. 178) scrive a proposito delle categorie: “A partire dal II sec. d.C. la grammatica prevede ormai otto parti del discorso […]. Queste otto parti restano nella struttura le stesse individuate da Aristarco”. E subito sotto: “ἡ γὰρ προσηγορία ὡς εἶδος τῷ ὀνόματι ὑποβέβληται: come notano A. Traglia, *Le parti del discorso nei «capitoli grammaticali» di Quintiliano* in A. Barigazzi (ed.), *Studia Florentina Alexandro Ronconi Oblata*, Edizioni dell’Ateneo, Roma, 1970, p. 483-495, p. 491 e Matthaios 2002, p. 176 [“Das Quintilian-Testimonium birgt, aus dieser Perspektive betrachtet, eine alte Lehrtradition, die nach seiner Quelle bis auf Aristarch zurückreicht”], questa frase coincide quasi alla lettera con Quint. I, 4,20 (*Aristarchus et aetate nostra Palaemon, qui vocabulum sive appellationem nomini subiecerunt tamquam speciem eius*). Traglia 1970 sottolinea che un simile riscontro verbale non significa – come invece vuole V. Di Benedetto, *Dionisio Trace e la Techne a lui attribuita (continuazione e fine)* in *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa* Ser. II, 28, 1959, p. 87-118, p. 98 – che Quintiliano traducesse dalla Tevcnh; importante è piuttosto l’identità concettuale […]. Si è visto che la separazione dell’appellativo dal nome è tipica dello stoicismo; la precisazione che la προσηγορία non costituisce una categoria autonoma, ma una specie dell’ὄνομα suona allora tutta alessandrina e polemica nei confronti degli Stoici […] e implica altresì che l’autore della Τέχνη conosceva e rifiutava le loro posizioni”. Questo è un punto centrale e io sono d’accordo con la Callipo. — In riferimento a un altro punto, il mio allievo, R. Gutiérrez González, *Verrio e Festo, Tesi di dottorato di Ricerca*, Università di Bologna, 2006, studiando Verrio Flacco, e i suoi epitomatori, Pompeo Festo e Paolo Diacono, ha scoperto un altra falla nella costruzione del Di Benedetto, una costruzione che ormai fa acqua da tutte le parti. Leggo, infatti, nella sua tesi di dottorato quanto segue (do la traduzione dallo spagnolo all’italiano, stilata per me dallo stesso Ramón Gutiérrez González che ringrazio): — “§234. Nel *De uerborum significatione* non incontriamo una

definizione delle consonanti, ma ne esiste una delle ‘mute’, la quale fa da lemma a una glossa: — (2) Fest. 126, 25 – 19 «*Mutas †quasi e litteris† appellatas quidam putant quod positae in ultimis partibus orationis obmutescere cogant loquentem. Quidam quod paruae exiguaeque sint uocis, ut quando mutum oratorem uel tragoedum dicimus*». — «l’ultima parte di questa [*uoce*] rispecchia fedelmente la definizione che di esse [*sc. le lettere ‘mute’*] offre Dionisio Trace (p. 12, 2-4 Uhlig), anche nel richiamo all’attore tragico: Ἄφωνα δέ ἐστιν ἐννέα· β, γ, δ, κ, π, τ, θ, φ, χ. ἄφωνα δὲ λέγεται, ὅτι μᾶλλον τῶν ἄλλων ἐστὶν κακόφωνα, ὥσπερ ἄφωνον λέγομεν τὸν τραγῳδὸν τὸν κακόφωνον. Anche se Verrio –a quanto sembra– prese da Dionisio Trace il raffronto testè riferito, dissentiva da quest’ultimo riguardo all’elenco delle ‘mute’, poiché ammetteva fra di esse le ‘doppie’ *x* e *z*, stando a quanto riferisce Velio Longo (*Gramm.* VII, 51, 1-5 = Verrio frg. 29 [Gutiérrez = 12 Funaioli]): *Verrio Flacco placet mutas esse* [sc. *x* et *z*] *quoniam a mutis incipiant, una a c, altera a d. Quod si quos mouet quod <in> semiuocalem desinant, “sciat –inquit* [sc. Verrius]– *z litteram sd scribi ab iis, qui putant illam ex s et d constare, ut sine dubio muta finiatur”* . Possiamo perciò congetturare con grande probabilità quale fosse la classificazione delle lettere adoperata da Verrio: partiva da una prima divisione fra ‘vocali’ e ‘consonanti’, annoverando fra le seconde le ‘mutae’ (le nostre occlusive, più le ‘doppie’ *x* e *z*) e le ‘semivocales’ (che di certo non erano altre che *l, m, n, r, s*). Ciò che non ci è dato sapere è quale fosse la divisione delle ‘mutae’»”. — Riporto anche il mio commento (Calboli 2013, p. 36sg.): “Ci troviamo, quindi, di fronte a due spiegazioni, quella della quantità di suono e della capacità di formare sillaba e quella ‘estetica’, della contrapposizione tra εὔφωνα e κακόφωνα che si fonda sulla valutazione della voce dell’attore tragico e dell’oratore, visto come un attore attento a usare bene una voce ‘eufonica’. Della definizione di Dionisio Trace troviamo solo una parte nella definizione di Festo, quella in cui si dichiara ‘privo di voce’ l’attore tragico che ha poca voce e il riferimento all’attore tragico, comune ai due testi e del tutto particolare, è, certo, tipico più del II e I sec. a.C. che del III o IV d.C.: τὸν τραγῳδὸν ~ *tragoedum*, e, di fatto, si trova nei testi del II e I sec. a.C. e non si trova nei tardi (v.sotto il rimando a Rispoli). In Festo-Verrio abbiamo la combinazione delle due spiegazioni, quella quantitativa e quella ‘estetica’ ”. — Che Verrio Flacco ci dia la dottrina che ritroviamo nel torso di Τέχνη di Dionisio Trace a noi giunto dimostra che questa dottrina esisteva già in Roma nel II e I sec. a.C., non è quindi dottrina tarda e non è tardo quel torso di Τέχνη che è a noi giunto col nome di Dioniso Trace. Anche la Callipo arriva a questa conclusione (p. 143-146), ma c’era arrivato già alcuni anni prima Ramón Gutiérrez González. Ma la Callipo ha il merito di aprire il discorso sulla eufonia delle lettere e delle parole: le vocali sono le lettere più eufoniche, le mute sono le meno eufoniche, le semivocali si trovano in una posizione intermedia. E secondo Filodemo, *De poem. col.* XXIV, 1, 6, tali teorie risalirebbero all’insegnamento di Cratete di Mallo. Giustamente la Callipo trova i precedenti e i corollari di questa dottrina già nel II sec. a.C., entrando in contrasto con D. Misiano (*Tra linguistica, retorica e critica letteraria: Il De Compositione Verborum di Dionigi di Alicarnasso*, Dottorato di Ricerca in Filologia Greca e Latina, Università di Catania, 2007, p. 51-53) che ha sostenuto che la distinzione delle lettere in φωνήεντα e σύμφωνα riflette una dottrina posteriore a Dionigi di Alicarnasso e quindi a Dionisio Trace. Sarebbe così una prova che nella Τέχνη a noi giunta col nome di Dionisio Trace è entrata dottrina posteriore al vero Dionisio. Io ho preso posizione contro questa ipotesi e ho apprezzato molto positivamente le osservazioni della Callipo (“Tuttavia proprio l’aspetto qualitativo delle lettere, sottolineato da Musiano stesso, e il loro valore estetico potrebbero essere indizi di un’origine piuttosto antica della definizione di ἡμίφωνα e ἄφωνα. Nell’uso dei termini εὔφωνα e κακόφωνα si percepisce infatti l’eco delle teorie eufoniche sviluppatesi in ambito filosofico-linguistico

tra III e I sec. A.C. (per cui G.M. Rispoli, *Dal suono all'immagine, Poetiche della voce ed estetica dell'eufonia*, Pisa / Roma., 1995, p. 85-100)", Callipo, p. 144). Le osservazioni della Callipo sono giuste, e un paio di anni prima la testimonianza di Verrio-Festo, fornita da Ramón Gutiérrez González aveva fornito la prova dell'errore di Misiano e della giustezza della Callipo. Mancano, però, due componenti importanti nei rilievi della Callipo, quella retorica che io stesso ho cercato di toccare in Calboli 2013, e il riferimento al passo di Verrio-Festo, fornito da Gutierrez Gonzalez. Ma di questo non rimprovero né la Callipo né i suoi Mentori, ma il sistema italiano di non garantire la dovuta circolazione delle tesi di dottorato di ricerca. Non posso, comunque, rinunciare alle mie critiche nei confronti della costruzione di Misiano su questa questione (Calboli 2013, p. 35). — A proposito dell'ottimo commento della Callipo farò ancora qualche altro rilievo per entrare maggiormente nella discussione e perché si tratta di argomenti sempre molto avvincenti: a p. 94, la C. nota correttamente che l'ἑλληνισμός è un concetto già presente in Aristotele, *Rhet.* 1407a 19 con il significato di «esprimersi correttamente» in lingua greca; alcuni studiosi quali D.M. Schenkeveld, *Scholarship and Grammar* in F. Montanari (ed.), *La philologie grecque à l'époque hellénistique et romaine*, Vandœuvres-Genève, 1994, p. 263-306 e E. Siebenborn, *Die Lehre von der Sprachrichtigkeit und ihren Kriterien, Studien zur antiken normativen Grammatik*, Amsterdam, 1976, p. 27-31, interpretano l'analogia di Aristarco come antesignana dell'ἑλληνισμός nel senso lato di criterio per stabilire il corretto uso greco ma è con gli stoici che l'ἑλληνισμός viene preso in considerazione come una delle cinque «virtù» del discorso". Ma – continua la Callipo – l'ἑλληνισμός e la *Latinitas* sottintendono l'aspetto normativo, una grammatica come sistema definito di regole, rispetto alla quale e possibile che si determini un errore e non sono questi i sei μέρη della grammatica presentati in questo inizio (§1.2) di Dionisio Trace: (1) l'ἀνάγνωσις (lettura secondo la prosodia), (2) l'ἐξήγησις (spiegazione secondo i tropi poetici presenti nel testo), (3) la πρόχειρος ἀπόδοσις (la spiegazione accessibile delle parole rare e dei contenuti), (4) la ἐτυμολογίας εὕρησις (la ricerca dell'etimologia), (5) l'ἀναλογίας ἐκλογισμός (il computo dell'analogia), (6) κρίσις ποιημάτων, ὃ δὴ κάλλιστόν ἐστι πάντων τῶν ἐν τῇ τέχνῃ (la valutazione dei poemi che è la parte più bella di quelle della grammatica). Quest'ultima affermazione è importante perché mostra che Dinisio, l'autore della Τέχνης, era conscio di comporre o, almeno, voleva comporre una vera e propria Τέχνης, contrariamente al giudizio che poi ne diede Sesto Empirico. — Leggiamo ora attentamente Schenkevel, uno studioso esatto, ma incline a togliere ai Peripatetici per dare agli Stoici, e qui io non avrei dubbi che Teofrasto nel suo Περὶ λέξεως abbia dato già i principî e ben più dei principî della dottrina, se non altro per la connessione col famoso episodio della vecchia venditrice di verdura che riconobbe Teofrasto dal suo ἑλληνισμός (Nei frammenti di Teofrasto editi da W.W. Fortenbaugh, Part Two, p. 532 viene riportato il riferimento di Cic., *Orat.* 79 *sermo purus erit et Latinus, dilucide planeque dicetur, quid deceat circumspicietur. Vnum aberit quod quartum numerat Theophrastus in orationis laudibus: ornatum illud suave et affluens.* Qui abbiamo nell'ordine ἑλληνισμός, σαφήνεια e πρέπον. Manca solo, come dice Cicerone, l'*ornatus.* Su ἑλληνισμός cf. anche R. Vainio, *Latinitas and Barbarisms According to the Roman Grammarians, Attitudes towards Language in the Light of Grammatical Examples*, University of Turku, 1999) e perché la presenza in Aristotele, che individua cinque momenti dell'ἑλληνίζειν (È vero che E.M. Cope, / J.E. Sandys, *The Rhetoric of Aristotle with Commentary*, Cambridge, 1877, III, p. 55, vedono questa classificazione di Aristotele come "extremely imperfect and deficient" e più adatta alla "perspiquity" che alla purità: essa concerne i σύνδεσμοι, gli ἴδια ὀνόματα, gli ἀμφίβολα, le parole maschili, femminili e inanimate di Protagora, infine l'uso corretto del plurale (dei pochi e dei molti)), vuole pur dire qualche cosa. La dottrina di J. Stroux

(*De Theopharsti virtutibus dicendi*, Leipzig, 1912, p. 13-15) su questo punto non è modificabile, perché si fonda sul passo di Cicerone, *Orat.* 79 *sermo purus erit et Latinus, dilucide planeque dicetur, quid deceat circumspicietur; unum aberit, quod quartum numerat Theophrastus in orationis laudibus, ornatum illud suave et affluens; acutae crebraeque sententiae ponentur et nescio unde ex abdito erutae, idque in hoc oratore dominabitur* (sta descrivendo l'oratore *quem solum quidam uocant Atticum*) (cf. il Commento di W. Kroll, *M. Tullii Ciceronis Orator, erklärt von W.K.*, Berlin, 1913 (rist. 1958) p. 80-81, e W.W. Fortenbaugh, *Theophrastus of Eresus, Part Two,* p. 532-533). La Callipo dà troppo credito a Schenkeveld 1994, p. 287, e Siebenborn 1976, p. 27-31, per affermare che l'analogia è stata per Aristarco il corrispondente dell'ἑλληνίζειν. Schenkeveld, infatti, afferma che la contrapposizione di Varrone fra analogia e anomalia non è credibile e rimanda a D.J. Taylor, *Rethinking the History of Language Science in Classical Antiquity* in *Historiographia Linguistica* 13, 1986, p. 175-190, p. 182 (che non prende in considerazione neppure tutti i passi di Varrone e si limita a dire che l'onere della prova spetta a chi vuole stabilire l'antichità della controversia analogia/anomalia – che, però, pensa Taylor – è istituita da Varrone) e a D.L. Blank, *Ancient Philosophy and Grammar*, *The Syntax of Apollonius Dyscolus*, Chico, CA, 1982, p. 4, il quale ridà credito a Fehling (D. Fehling, *Varro und die grammatische Lehre von der Analogie unter Flexion* in *Glotta* 35, 1956, p. 214-270 e 36, 1957, 48-100), che attribuiva a Varrone e al suo ragionare *in utramque partem* la controversia analogia/anomalia. L'idea, però, che la polemica analogia/anomalia sia una invenzione di Varrone non tiene conto dei quattro passi in tre dei quali Varrone presenta la polemica svoltasi fra Aristarco e Cratete sulla analogia o mancanza di essa nella declinazione di 'Φιλομήδης, Ἡραχλείδης, Μελικέρτης', tradotta nella declinazione dei nomi latini '*surus, lupus, lepus*' (Varro, *Ling.* VIII, 41-43; 8, 68sg.; IX, 43; IX, 91-93). La polemica è più complessa di quanto possa sembrare a prima vista (e la complessità è prova di autenticità): Cratete, negatore dell'analogia, osservava che ai tre nominativi dei nomi uguali 'Φιλομήδης, Ἡραχλείδης, Μελικέρτης' non corrispondevano analoghi casi obliqui, ad es., gen.: Φιλομήδους, Ἡρακλείδου, Μελικέρτου, quindi non esisteva l'analogia. Ma Aristarco gli rispondeva che Φιλομήδης, Ἡραχλείδης, Μελικέρτης non erano uguali (e quindi l'argomento di Cratete cadeva), perché al vocativo facevano Φιλομήδες, Ἡραχλείδη, Μελικέρτα. Naturalmente per comprendere la risposta di Aristarco è necessario tener presente Varro, *ling.* 8,16, dove nella serie dei casi il primo è il vocativo (caso *sine controversia*), mentre il nominativo, caso per Cratete e gli Stoici, non era un caso per i peripatetici e per gli alessandrini, non era quindi un caso per Aristarco (cf. G. Calboli, *Varrone De lingua Latina: La flessione nominale e verbale* in F. Bertini (ed.), *Giornate Filologiche «Francesco Della Corte II»*, Genova, 2001, p. 29-49, p. 30-47) (Della mia costruzione ha tenuto ampiamente conto Margherita Donati in una buona tesi di ricerca discussa presso il Dottorato di Ricerca dell'Università di Roma III, proprio sul vocativo: Università degli Studi di Roma Tre, Dipartimento di Linguistica, Dottorato di Ricerca in Linguistica sincronica, diacronica e applicata. XXI ciclo a.a. 2007/2008, *La categoria del vocativo nelle lingue classiche: aspetti teorici, diacronici e tipologici*). Se non si affronta questo problema e se non si spiegano questi luoghi di Varrone, non si comprenderanno mai i nodi essenziali della polemica e si arriverà, perciò, a mettere in dubbio la polemica stessa: quello che non si capisce si dichiara o spurio o opera di un qualche falsario, del quale, ovviamente, si ignorano i connotati. — Ma più grave è che la Callipo concluda: "ma è con gli Stoici che esso (cioè l'ἑλληνισμός) viene preso in considerazione come una delle cinque «virtù» del discorso". Certo come una delle cinque per gli Stoici che aggiungono la βραχύτῆ, ma prima come una delle quattro per Teofrasto. D'altra parte lo stesso Schekeveld dichiara onestamente di avere una impressione, non una certezza:

"When comparing these data with what we know about later criteria of *Hellênismos* (and *Latinitas*) we get the impression that in the beginning of the first century B.C. the theory of *Hellênismos* has not yet developed into the full-blown theory we find later. There is not yet a clear division between criteria of Hellenism and those of orthography" (Schenkeveld 1994, p. 291). E Schenkeveld riconosce (p. 291) – ed è la cosa più importante – che ci sono due dottrine dell'ἑλληνίζειν, una alessandrina, per la quale io accetto la sua idea che l'ἑλληνίζειν corrispondesse alla allegoria, e un'altra dottrina, quella di Aristotele e Teofrasto, che è quella delle ἀρεταὶ e κακίαι τῆς λέξεως, cioè quella che interessa a noi qui. Pura fantasia è l'ipotesi aggiunta da Schenkeveld (p.292), che cioè Dionisio abbia poi cercato di definire con regole linguistiche questa nozione di ἑλληνίζειν, applicata alla poesia, in parallelo con la strategia presentata nel Papiro di Amburgo 128 la cui attribuzione a Teofrasto è dichiarata da Schenkeveld 'wrong', una strategia che sarebbe essa pure in parallelo coi *Parangelmata* (Così denomina la Τέχνη di Dionisio Trace Schenkeveld 1994: p. 291, n. 65, che accetta acriticamente e ignorando tutta la problematica al riguardo, ma non senza qualche riserva ("I adopt this title for convenience's sake") la proposta di Di Benedetto. Ma l'idea di Schenkeveld che il titolo possa essere stato Παραγγέλματα γραμματικά non tiene conto di quanto dice Sesto, che la grammatica può essere una τέχνη e del fatto che Sesto poteva chiamare l'opera di Dionisio Παραγγέλματα, perché, per lui, non era una Τέχνη, come abbiamo visto sopra. Ma che Dionisio stesso non avrebbe mai potuto svalutare la sua opera, dichiarando che erano solo Παραγγέλματα γραμματικά, a questo Schenkeveld non pensa per nulla. In altre parole Παραγγέλματα ha un senso sulle labbra di Sesto, Παραγγέλματα γραμματικά, non ne ha alcuno su quelle di Dionisio Trace: peccato che il Papiro di Amburgo non c'entri con questa materia; tratta, infatti, solo della metafora e della μετουσία (che Pierre Chiron rende con 'participation'), considerata da Chiron «l'ancêtre du couple métonymie/synecdoque», (P. Chiron, *Un rhéteur méconnu: Démétrios (Ps.-Démétrios de Phalère), Essai sur les mutations de la théorie du style à l'époque hellénistique*, Paris, 2001, p. 214sg.), e, comunque, anticipazione della divisione della indistinta metafora aristotelica. Questo frammento di papiro riporta un brano – come io credo con Bruno Snell – del Περὶ λέξεως di Teofrasto, comunque di un autore che si colloca fra Aristotele e Demetrio, Περὶ ἑρμενείας, un autore che non è stoico e neppure epicureo e che io credo sia comunque peripatetico, sia egli o meno Teofrasto (cf. G. Calboli, *La metafora tra Aristotele e Cicerone, e oltre* in A.M. Lorusso (ed.), *Metafora e Conoscenza,* Bompiani, Milano, 2005, p. 87-118, p. 107sg.; G. Calboli, *The Metaphor after Aristotle* in D. Mirhady (ed.), *Influences on Peripatetic Rhetoric, Essays in Honor of William W. Fortenbaugh*, Leiden / Boston, 2007, p. 123-150, p. 139-146). — Spero di aver mostrato, anche con la mia partecipazione personale alla discussione di alcuni punti, quanto ricco e approfondito è il commento di Manuela Callipo. Suggerirei solo di usare maggiormente Teofrasto, almeno per quello che si può ricavare dai frammenti. Anche, dunque, per non abusare troppo dello spazio concesso a una recensione, chiudo con un rinnovato positivo apprezzamento di questo lavoro e col ringraziamento rivolto all'autrice per aver fornito un eccellente strumento con cui studiare un testo di eccezionale valore, come in molti abbiamo creduto e continuiamo a credere (Desidero, però, doverosamente aggiungere che il merito maggiore di tutti gli approfondimenti cha hanno avuto luogo sulla Τέχνη attribuita a Dionisio Trace, a partire dalla metà del secolo scorso deve essere ascritto a Vincenzo Di Benedetto (da alcuni mesi scomparso), il quale con la sua acuta e approfondita costruzione ha stimolato enormemente e, sotto certi aspetti, guidato la ricerca in questo settore. Dobbiamo essergli comunque grati). — Bibliografia aggiuntiva. — A. Garcea, Caesar's *De Analogia, Edition, Translation, and Commentary*, Oxford, 2012; F. Ildefonse, *La naissance de la grammaire dans l'Antiquité grecque*, Paris, 1997;

R.A. Kaster, *C. Suetonius Tranquillus, De Grammaticis et Rhetoribus*, Oxford, 1995; St. Matthaios, *Untersuchungen zur Grammatik Aristarchus: Texte und Interpretation zur Wortartenlehre*, Göttingen, 1999. Gualtiero CALBOLI.

Luca CAPPUCCINI, *Lo scarico archeologico di Monte San Paolo a Chiusi*, Pisa/Roma, Fabrizio Serra Editore, 2011 (Biblioteca di « Studi Etruschi », 52), 23 × 19, 5 cm, 160 p., XII pl., 220 €, ISBN 978-88-6227-386-2.

La colline de Monte San Paolo, à un kilomètre environ au Nord de Chiusi, domine l'ensemble des collines voisines y compris celle sur laquelle se dresse la cité toscane. Habitée depuis l'époque protohistorique, elle occupe donc une position stratégique importante permettant, grâce à son altitude élevée (419 m) de dominer et de surveiller le paysage qui s'étend vers la vallée de la Chiana au Nord, le massif de Cetona à l'Ouest. Le volume présenté ici est la publication d'une fosse de décharge contenant un important matériel techniquement et chronologiquement homogène daté de la fin du VIIe aux années 560 environ. Ce matériel qui a été enseveli lors d'une seule opération, comprend des terres cuites architectoniques appartenant à un édifice disparu qui sans doute se dressait dans les environs immédiats. On retrouve plusieurs fragments présentant des traces de peinture blanche qui donnait un effet « white on red » déjà observé à Poggio Civitate et à Acquarossa, et qui nous renvoie à une tradition présente en Étrurie méridionale. Ces fragments de Monte San Paolo attestent donc l'existence d'une plastique locale entre la fin du VIIe et les premières décennies du VIe siècle. La fouille de Monte San Paolo est également d'un grand intérêt pour notre connaissance du bucchero du double point de vue des formes et de la technique. La décoration au cylindre dont les débuts sont situés vers 630, fait place graduellement vers 570 à une décoration obtenue par des moules. Certaines formes peu diffusées apparaissent également parmi les fragments récoltés (la *lékané* et la phiale). Tous ces éléments trahissent des influences venues de Vulci et de *Caere*. L'A. souligne également que les analogies avec Poggio Civitate ne se limitent pas aux éléments architectoniques, mais aussi dans la pratique d'enterrer un matériel portant des traces de combustion et présentant des similitudes du point de vue des formes et des sujets figurés. Dans les deux cas, il s'agit sans doute d'une vaisselle provenant d'un banquet comme l'attestent des formes spécifiques (coupes, calices, *kylikes*, plats, *lekanides*, cratères, œnochoés, hydries). Ces constatations impliquent l'existence d'un groupe social au statut élevé et pose la question de la destination de l'édifice de Monte San Paolo dont nous ne connaissons absolument rien. On peut imaginer cependant qu'il était important. L'A. émet à ce propos, à partir du matériel mis au jour et de l'exemple de Poggio Civitate, une suggestion intéressante. L'édifice qui aurait eu une double fonction, sacrée d'une part mais aussi publique, assumée par une aristocratie autoritaire, aurait pu être détruit volontairement. On lui aurait substitué un autre édifice dont les vestiges sont localisés à 150 m au Nord et dont la sacralité est bien attestée. Ceci signifierait que l'entièreté de la colline aurait eu caractère sacré. Cette hypothèse cependant ne pourra prendre de la consistance que si les restes du premier édifice sont mis au jour. Pol DEFOSSE.

Letizia CECCARELLI / Elisa MARRONI, *Repertorio dei santuari del Lazio*, Rome, G. Bretschneider, 2011 (Archaeologica 164; Archaeologica perusina 19), 24 × 17 cm, XII-629 p., 119 fig., cartes, 170 €, ISBN 978-88-7689-247-9.

This voluminous book is just for consultation. It deals with urban and non-urban monumental and non-monumental sanctuaries (cult places) in and around places in

Latium vetus (the Latial region to the south of Rome), in the alphabetical order of their 29 Latin names (from Aefula to Velitrae; see Appendix). Not all places can be identified with certainty. Rome is left out in view of the *Lexicon Topographicum Vrbis Romae*, edited by M. Steinby. Each chapter is provided with a bibliography. In the short Preface, M. Torelli, editor of the series Archaeologica perusina, explains the importance of the this work that took two years to compile by his two former, younger pupils, Letizia Cecarelli (L.C.) and Elisa Maroni (E.M.). The reason for publication is the explosive growth of data which resulted from the excavations of various cult places, mainly votive deposits, in the last four decades. Most sanctuaries and sacred places can be dated to the Archaic and the Republican periods. The chronological limit of the research is not defined. Even votive artifacts and inscriptions from the third century AD are mentioned. In some cases sanctuaries of the Imperial Age are included (p. 337-341), but references to emperor cults, Mithras and Christian religions are missing. Since the Republican Bona Dea sanctuary at Ostia is dealt with (p. 335), but not the sub-urban one outside Porta Marina (though its inscriptions are mentioned on p. 282), we may presume that the period of Augustus is the intended time limit of the inventory. No clear distinction is made between official, private (see p. 303: the small tumulus mentioning inscribed FDC (*fulgur diuum conditum*) in a house) and funerary places (see p. 287: a dedication to Hercules Hermogenianus). – The book has, regrettably, no introduction nor a complete map of Latium vetus so that the reader is directly confronted with the repertory. There is no general bibliography, so as a result, several publications are frequently repeated (e.g. J. W. Bouma, *Religio votive: the Archaeology of Latial Votive Religion III, Corpus of Latial Cult Places*, Groningen, 1996). The same holds good for historical dates like Rome's conquest of Latium in 338 BC. Finally, there are no concluding words, for example, with suggestions for further research. – Every chapter has the same structure: a short history and topography of a settlement (from the Bronze Age onward), including mythical and historical information of ancient authors (sometimes with texts in footnotes); ancient texts (without date and translation) mentioning cults of gods who are usually listed in alphabetical order; inscriptions mentioning cults (without translation, often without date, although some mention consuls (see pp. 291, 292, 294, 235, 366)), usually in the alphabetical order of god names too; sanctuaries which are identified by archaeology, sometimes followed by a comment on their architectural terracottas (written by L.C.); statuettes and other artifacts supposed to be votive but without context; sacred places outside a settlement, and attempts to identify the main gods of sanctuaries. Most chapters have maps, often with letters or numbers, which, unfortunately, are not always again mentioned in the text. In addition, places mentioned in the text cannot always be found on the maps (e.g. the places of temples A and B in the areas A and B of Ardea's coast sanctuary Le Salzare, pp. 45-49, fig. 4). – Unfortunately, several maps are without legenda (on pp. 105, 128, 141, 156, 162, 179, 215, 253, 360, 362, 407, 460, 474, 507). Artena is without map. Satricum's map is not up to date. Following the last chapter are almost complete analytical indices of the gods and their places, of settlements, of remarkable things and of the inscriptions. – The book is not organized in the most economic way. Some long inscriptions are needlessly repeated, e.g. *CIL* XIV, 375 on pp. 295, 296, 300, and 302. As for temple orientations some descriptions are misleading (e.g. on p. 315 east-west instead of west-east). In addition, there are some strange omissions and errors. For example Ostia, Praeneste and Satricum are dealt with at great length (pp. 275-350) but the authors do not give their own new own insights nor is the information up to date. Unfortunately, E.M. used C. Pavolini's guide of 1983 instead of the completely revised one of 2006 (*Ostia*, Roma/Bari: Editori Laterza). Ostia did not have a local senate as she suggests on p. 302. *Ex S.C.* must refer to the senate of Rome.

As for Praeneste (pp. 396-397, 418-419) the absides flanking the basilica are interpreted as sacred places (one of them would be an Isaeum in view of the Nile mosaic) whilst they are in fact nymphaea. As for Satricum, M. Gnade's *Satricum. Trenta anni di scavi olandesi* (2007) was not used. The Repertorio is not without incomplete quotations of ancient texts and printing errors, e.g. ad > ab Aricia (p. 69); sortiretur > sortirentur (p. 148); Pothnia > Potnia Theron (p. 242, 465, 467), diis > dii penates (p. 392), and errors in non-Italian names of authors and titles, cf. *Handbuch der Archeologia* (> Archäologie) on p. XI, mentioned without place and year, like other publications in the Preface. The adjective chthonic often has to be interpreted as katachthonic (e.g. p. 88). Especially the large texts on monumental sanctuaries in cities contain much old information, which was already easily accessible. The book could and should have been much slimmer and cheaper, also because other scholars are preparing books on cults (see S. Gatti and M.R. Picuti (eds), *Fana, templa, delubra. Corpus dei luoghi di culto dell'Italia antica, 1. Regio 1*, Rome, 2008 and M. Torelli (ed.), *Sacra Nominis Latini. Un trentennio di scoperte nei santuari di area latina tra l'età arcaica e la tarda repubblica (Ostraka XIX, Suppl.)*, Naples, Loffredo (forthcoming)). A positive point is that votive deposits (*fauissae*, *stipes*) and votive discards, sub- and extra-urban sacred places, are included with good references. Rarely they can be associated with a particular deity. They often have features in common (terracotta anatomical parts, (semi-)heads, worshippers, animals). Some places are called extra-urban instead of sub-urban (p. 136: Loc. Colle Margherita). – Students may find many interesting research topics like cults, deposits, temple orientations (see p. 52, n. 202) and churches on ancient sacred places (see pp. 5, 63-4, 134, 394, 462, 597, 602, 604). – Appendix: I. Aefula; II. Antemnae; III. Ardea; IV. Aricia (Ariccia); V. Artena; VI. Bovillae; VII. Circei (S. Felice Circeo); VIII. Collatia (Lunghezza); IX. Cora (Cori); X. Corniculum (Montecelio?); XI. Crustumerium; XII. Ficulea Vetus; XIII. Fidenae; XIV. Gabii; XV. Labicum; XVI. Lanuvium (Lanuvio); XVII. Lavinium; XVIII. Nomentum (Mentana); XIX. Norba (Norma); XX. Ostia; XXI. Pedum; XXII. Praeneste (Palestrina); XXIII. Satricum; XXIV. Signia (Segni); XXV. Tarracina (Terracina); XXVI. Tibur (Tivoli); XXVII. Trebula Suffenas (Ciciliano); XXVIII. Tusculum; XXIX. Velitrae (Velletri). L. BOUKE VAN DER MEER.

Doriana CORAZZA, *[Maximi Victorini] Commentarium de ratione metrorum con cinque trattati inediti sulla prosodia delle sillabe finali*. Introduzione, testo critico, traduzione e commento a cura di D. C., Hildesheim, Weidmann, 2011 (Collectanea grammatica latina, 10), 21 × 15 cm, CXLIV-248 p., ISBN 978-3-615-00385-7.

Ce volume, qui vient enrichir une collection déjà bien nourrie, nous offre une édition critique nouvelle, avec traduction et commentaire, de deux textes (le *De ratione metrorum* proprement dit et le *De finalibus*) que H. Keil avait précédemment inclus, l'un à la suite de l'autre, dans le volume 6 de ses *Grammatici Latini* (p. 216-242). La tradition attribue le traité ainsi reconstitué à un « Maximus Victorinus » qui n'est pas autrement connu ; dans la suite de mon compte rendu, j'utiliserai le signe « MV » par pure convention afin de désigner cet auteur, dont D. C. montre qu'il faut sans doute le situer dans la seconde moitié du Ve siècle (p. LVIII). D. C. a choisi d'adjoindre à son matériau principal l'édition critique de cinq textes sur les finales, entièrement inédits à l'exception de la lettre de Coronatus qui ouvre le troisième d'entre eux (p. LXXIX-LXXX, 170-171). En comparaison avec ce que nous livrait Keil, le travail de D. C. accomplit un véritable pas de géant : l'inventaire des manuscrits et des éditions antérieures, l'étude de leur filiation, le relevé des variantes, la présence d'une traduction et d'un commentaire, tout cela permet d'approcher les textes édités avec une précision considérablement accrue et avec une

maîtrise beaucoup plus assurée de leur contenu technique. Il me semble, cependant, que le commentaire souffre de certaines insuffisances que je vais illustrer en envisageant quelques exemples particulièrement délicats. Dans sa typologie des césures (p. 64, 88), MV distingue la penthémimère, l'hephthémimère, la césure trochaïque et la diérèse bucolique. Pour une raison inexplicable, le commentaire (p. 160-161) substitue, à la césure trochaïque (*cata triton trochaeon*), la césure *cata tetarton trochaeon*, que D. C. nomme « cesura eftemimere femminile ». De surcroît, le passage de Marius Victorinus – Apthonius (Keil, 6, p. 65, lignes 30-34) que D. C. reproduit alors concerne non pas le partage trochaïque du quatrième pied (qui vient d'être discuté aux lignes 23-27), mais la diérèse bucolique. Il est vrai que – d'une façon inattendue au vu de l'importance que revêt, en grec, le pont de Hermann – les métriciens de l'Antiquité ont postulé l'existence, au quatrième pied, d'une césure trochaïque qu'aucune donnée, dans les corpus latins, n'autorise à reconnaître (voir l'article de S. E. Bassett dans *AJP* 40, 1919, p. 343-372, auquel D. C. ne renvoie pas) ; le télescopage n'en reste pas moins surprenant. À plusieurs reprises, D. C. reproche à Keil d'avoir corrigé ou complété les fragments de vers cités par MV. Mais ces corrections, ou ces ajouts (que je placerai entre crochets angulaires), aident souvent à clarifier l'exposé. Selon D. C., la leçon *Harpyias* doit être maintenue dans *Gorgones Harpyiasque* (p. 13, 69, 106) en dépit du fait que Verg., *En.* 6.289 porte *Harpyiae* : MV donnerait d'abord cet exemple exhibant les deux désinences grecques *-es* et *-as* avant de citer, dans leur contexte métrique (Verg., *En.* 6.225 ; Lucr. 2.25), les noms *crateres* et *lampadas*, qui les renferment. Or MV s'intéresse à ces désinences grecques pour l'unique motif que leurs voyelles brèves rendent légères les syllabes concernées devant une voyelle éventuellement précédée de *h-* graphique ; cela ne saurait évidemment être le cas dans *Harpyiasque* à corriger en *Harpyiaeque*, qui ne sert qu'à établir la scansion dactylique de *Gorgones* aux yeux du lecteur. À propos de Verg., *En.* 4.222 : *tum sic Mercurium alloquitur <ac talia mandat>*, MV écrit : *'Tur' syllaba breuis natura sed quia habet uocalem producitur* (p. 12, 68, 103). Il est clair que seule l'occurrence d'une voyelle après *-tur* explique la remarque. Incidemment, on peut se demander si la valeur argumentative de *quia* (« poiché ») se justifie ici ; je serais enclin à corriger en *quam* (avec attraction du cas de l'antécédent par celui du relatif) : « mais la voyelle qu'elle contient est allongée ». Le cas de Verg., *G.* 1.446 : *diuersi rumpent radii <aut ubi pallida surget>* (p. 15, 70, 112) se révèle bien plus complexe. D. C. note, à propos de cet exemple : « Il completamento […] proposto da Keil risulta inaccettabile perché la scanzione successiva è relativa soltanto al primo emistichio ». Or le fragment de vers cité par MV ne saurait constituer un hémistiche, puisque *radii* élidé va jusqu'à la diérèse du troisième pied ; pour que le commentaire de D. C. ait quelque sens, il faudrait postuler une prodélision *radii 't ubi…* qui créerait une césure hephthémimère, mais rien ne légitime pareille scansion. En fait, l'exposé de MV touche à la scansion anapestique, hors « synalèphe », des génitifs ou nominatifs *radii* et *gladii*. Au sujet de Lucr. 1.147 : *non radii solis neque lucida tela diei*, MV écrit : *Vide quo modo 'i' littera neque interior synalipha subtracta est et exterior pedis partem cepit* (p. 15, 70, 112) ; passant ensuite à Verg., *G.* 1.446, il précise : *Sed rursus, cum poeta uoluerit, synalipham in eodem nomine facit, ut est Virgilii uersus* […]. *Scanditur enim sic: 'diuer' spondeus, 'sirum' spondeus, 'pentradi' dactylus. Hic enim nouissima excluditur, quae longa est.* Selon D. C. (p. 112-113), MV signalerait la quantité longue du deuxième *-i* parce que celui-ci entrerait en élision avec la voyelle qui le suit ; s'il en allait ainsi, Keil aurait eu les meilleures raisons du monde pour compléter la citation. On peut cependant se demander pourquoi MV aurait illustré un processus aussi banal au moyen d'un exemple tellement marqué. En effet, comme D. C. nous le rappelle (p. 110), la poésie dactylique n'offre aucune occurrence de *gladii* devant voyelle ; de plus, les deux seuls

emplois similaires de *radii* proviennent des *Géorgiques*, où l'on trouve, à côté de la ligne en cause, cette seconde attestation, que D. C. ne mentionne pas : *orchades et radii et amara pausia baca* (Verg., *G.* 2.86). Le fait qu'il y ait ici hiatus (*radii – et*) doit nous alerter, car cela suggère que MV a postulé un écart comparable (*radii – aut*) dans Verg., *G.* 1.446, de sorte que la « synalèphe » en question ne met nullement en jeu la particule *aut*, mais bien le *-i-* bref et le *-i* long ; c'est pourquoi MV s'attache à souligner, quand il parle de Lucr. 1.147, que le *-i-* bref « intérieur » ne subit pas la « synalèphe ». L'idée qu'une « synalèphe progressive » – une espèce de prodélision – puisse opérer à l'intérieur du mot réapparaît dans l'analyse très fouillée que MV consacre à Verg. 5.186 : *nec tota tamen ille prior praeeunte carina* (p. 9-10, 67-68, 99-100). On sait que les mots en *prae-* suscitent parfois une incertitude de scansion lorsque le préfixe précède une voyelle : *praeut* vaut une syllabe lourde ou un pyrrhique dans Pl., *Bac.* 929 et Ter., *Eun.* 301 ; *praeolat*, un spondée ou un anapeste dans Pl., *Mil.* 41. À cette première difficulté, les formes *praeeunte* et *praeeunt* (Ov., *F.* 1.81) ajoutent le traitement indécis qu'il convient de réserver au mot de base *-eunt(e)*. Partant de l'hypothèse que le préfixe reste lourd, MV applique la « synalèphe progressive » à *-eunte* : *cum synaliphae haec sit consuetudo, ut interior uocalis excludatur, tunc tamen non excludi scias, cum sola syllabam facere potest interior, quae excludi non potest. Quod dico huius modi est exemplum : 'praeeunte' per duas 'e' scribitur : est ergo spondeus 'orprae'. Sequunturque circa se duae uocales, ut 'praeeuntecarina'. Sed quoniam 'e' littera eadem et syllaba est, 'u' autem, syllaba ut sit, adhibet sibi consonantes 'n' et 't', idcirco rectius 'enteca rina' quam 'unteca rina' per synalipham scandimus*. Les analogies entre *-eunte* et *radii* ou *gladii* sautent aux yeux : le premier membre, bref, d'une séquence bivocalique est dit « intérieur », en contraste avec le second membre, long « par nature » ou « par position », qui est dit « extérieur » ; à juste titre, D. C. maintient partout la leçon *interior* des manuscrits (p. 100, 112, 224), tandis que Keil, étonnamment, adoptait la correction *anterior* dans le paragraphe portant sur *praeeunte*. Pour ce dernier cas, MV pose une « synalèphe progressive » en invoquant à la fois le fait que la voyelle *-e-* soit syllabe à elle seule et « l'allongement par position » que déclenche la séquence biconsonantique *-nt-* ; puisqu'il s'agit là d'une réalité indubitable, l'indicatif *adhibet*, qu'imprimait Keil, me paraît préférable à la correction *adhibeat*, privilégiée par D. C. (p. 224). À mon avis, MV a exclu la « synalèphe régressive » parce qu'il a soumis la séquence *e-un-* à une contrainte qui pèse sur les contacts de mots et qui interdit alors l'élision d'un monosyllabe uniquement constitué d'une voyelle. En synthèse, si les quelques remarques ou critiques que je viens de formuler n'enlèvent rien aux mérites considérables dont témoigne l'édition de D. C., elles montrent, néanmoins, les détours tortueux qu'il nous faut parfois prendre pour retrouver les mécanismes de pensée et les réflexes analytiques de ceux qui furent, somme toute, nos devanciers. Marc DOMINICY.

Lucio CRISTANTE, *Martiani Capellae. De nuptiis Philologiae et Mercurii libri I-II*. A cura di L. C., traduzione di Luciano LENAZ, commento di L. C., Ireneo FILIP, L. L., con un saggio inedito di Pietro FERRARINO, Hildesheim, Bibliotheca Weidmanniana, 2011, 14,6 × 21 cm, XCIV-408 p., ISBN 978-3-615-00391-8.

La Bibliotheca Weidmanniana a pour projet de publier l'intégralité de l'œuvre de Martianus Capella : édition, traduction italienne et notes de commentaire. Le premier volume de cette collection réunit, sous la direction de Lucio Cristante, les deux premiers livres du *De nuptiis Philologiae et Mercurii*. L. Cristante, l'un des meilleurs spécialistes de Martianus Capella, a déjà publié une édition critique du livre IX (*De nuptiis Philologiae et Mercurii liber IX*, Padova, Antenore, 1987) et quatre articles fondateurs dont

« La σφραγίς di Marziano Capella (σπουδογέλοιον : autobiografia e autoironia) », *Latomus* 37, 3 (1978), p. 679-704 et « Glosse come forma del testo nel *De nuptiis Philologiae et Mercurii* di Marziano Capella », *Voces* 21 (2010), p. 69-87. Le volume aujourd'hui publié est le fruit d'un travail collectif. L. Cristante a rédigé l'introduction (p. VII-XCIV), édité le livre I avec une traduction de Luciano Lenaz (p. 1-43), élaboré avec Ireneo Filip les notes de commentaire consacrées à ce même livre I (p. 93-246). Pour le livre II (p. 44-91), il a repris, non sans quelques modifications, l'édition et la traduction de L. Lenaz (*De nuptiis Philologiae et Mercurii*, II, éd. L. Lenaz, Padova, Liviana Editrice, 1975), ainsi qu'adapté et actualisé, dans les notes attachées à sa traduction (p. 247-356), le très riche commentaire de L. Lenaz. Enfin, en hommage à Pietro Ferrarino, L. Cristante reprend, en postface, une étude de celui-ci : « Da φιλόλογος al *De nuptiis Philologiae et Mercurii*. Due abbozzi di ricerca filologica » (p. 357-381). Un triple index conclut le volume. Le volume publié est donc un travail majeur. Pour l'édition du livre I, L. Cristante disposait des deux éditions critiques publiées chez Teubner : celle d'A. Dick (*De nuptiis Philologiae et Mercurii*, Stuttgart, Teubner, 1925, édition rééditée avec des corrections par J. Préaux, Stuttgart, Teubner, 1978) et celle de J. Willis (*De nuptiis Philologiae et Mercurii*, éd. J. Willis, Leipzig, Teubner, 1983). L'édition proposée par L. Cristante ne s'appuie cependant pas sur la lecture de nouveaux manuscrits ; L. Cristante tantôt choisit, en les justifiant, les leçons et conjectures d'A. Dick ou de J. Willis, tantôt édite le texte à partir de conjectures personnelles ou de leçons qui étaient le plus souvent rejetées ou non encore exploitées. Un tableau comparatif des différences apparaît fort judicieusement avant l'édition des livres I et II (p. LXXXV-XCIV). D'une façon générale, L. Cristante adopte une attitude mesurée par rapport aux éditeurs précédents : pour le livre I, il suit 39 fois les choix d'A. Dick, 31 fois ceux de J. Willis et s'écarte 21 fois des deux éditions précédentes. Pour l'édition du livre II, à plusieurs reprises il modifie le texte et la traduction publiés par L. Lenaz. En revanche – et l'auteur le reconnaît (p. VII) – il ne s'agit pas d'une nouvelle édition critique s'appuyant sur les manuscrits les plus importants des IXe et Xe siècles, qui ont été recensés par J. Préaux dans un article fondateur (*Les manuscrits principaux du De nuptiis Philologiae et Mercurii de Martianus Capella* in G. Cambier *et al.* (éds.), *Lettres latines du moyen âge et de la Renaissance*, Bruxelles, 1978, p. 76-128). L'étude de J. Préaux a d'ailleurs déjà été prolongée par celle de D. Shanzer (*Felix Capella : Minus sensus quam nominis pecudalis* in *Classical Philology* 81, 1986, p. 62-81). Par exemple, la leçon *quae* (*De nuptiis* I, 1, vers 9) retenue par J. Willis au lieu de *qui* n'est recensée que dans un manuscrit (R) par A. Dick ; elle est recensée dans 3 manuscrits, voire 4, par J. Willis ; nous pouvons dire aujourd'hui que cette même leçon apparaît dans les 7 témoins fondamentaux relevés par J. Préaux. La prudence de L. Cristante, qui indique qu'il s'agirait d'une improbable attraction de genre (avec *Cypridis*), est ainsi peut-être excessive. Certes, il peut s'agir d'une faute présente dans l'unique témoin à l'origine de la tradition manuscrite, mais il est probable que la leçon *qui* soit une correction apportée par des copistes surpris par une telle attraction. De même, deux vers plus loin, le rejet, par L. Cristante, de la conjecture *plausisse* (d'inspiration virgilienne) émise par C. J. Mc Donough (*The verse of Martianus Capella. Text, Translation and Commentary of the Poetry in Books 1-5*, Thesis, University of Toronto, 1968) au lieu de la leçon, il est vrai unique, *placuisse*, mériterait une discussion plus longue. Passionnante, en revanche, est l'étude des noms propres à partir des interprétations étymologiques, notamment la distinction entre *Mulciber* et *Mulcifer* (p. 139 et 195). Tout aussi passionnante est l'interprétation de la fin du § 9 du livre I à propos des sanctuaires d'Apollon (p. 120) ou celle du § 23 du livre I : *impiger gerendorum sciat esse Cyllenius* (p. 151). L. Cristante et I. Filip éclairent ainsi deux passages considérés par les éditeurs précédents comme difficiles, voire « désespérés ». Très précises et fort précieuses sont les explications des métaphores musicales (p. 126 par exemple). Dans

les passages les plus obscurs du texte, L. Cristante essaie souvent de justifier la leçon des manuscrits face aux nombreuses conjectures suggérées par les précédents éditeurs : ainsi *emenso* (*De nuptiis* I, 11) et non *e menso* ou *emensa* (p. 125) ; avec I. Filip, il revient à nouveau au texte original en justifiant grammaticalement l'interrogative *quis Numae multus successor indicat ?* (*De nuptiis* I, 62) alors que tous les éditeurs précédents proposaient des conjectures ; de même pour *recurrentes* au lieu de *recurrentis* (*De nuptiis* I, 75) et pour *numinis* au lieu de *nominis* (*De nuptiis* I, 81). Par ailleurs, L. Cristante et I. Filip repoussent certaines interprétations (notamment à propos des noms des dieux dans le catalogue des dieux invités aux noces) ou proposent de nouvelles suggestions, comme le parallèle avec Cicéron, *Tusculanes* I, 28, 68 pour justifier l'existence d'une divinité inconnue, *Celeritas*. Deux conjectures, en outre, permettent d'enrichir l'édition du texte du livre I : *luculentitas* au lieu de *luculentas* (*De nuptiis* I, 6) et surtout *opulentis* (*De nuptiis* I, 47) au lieu de *Opulentiae* (mais faut-il continuer de traduire par « Opulenza di Giove » ?) par analogie avec Plaute, *Persa* v. 251. Bref, L. Cristante et I. Filip offrent à la communauté scientifique un travail philologique de très grande ampleur, où les coquilles sont rares (*ex ignis* au lieu de *ex igni* dans la citation du *De nuptiis* VII, 738, p. 196 ; *manere contulisse* au lieu de *munere contulisse*, p. 224 ; la référence à I, 8 au lieu de I, 15 pour l'expression *singulas quasque*, p. 242) et un oubli très ponctuel : le choix de la leçon *ablegabat* dans le *De nuptiis* I, 67, n'est peut-être pas évident. Quant à la traduction du livre II par L. Lenaz, elle avait déjà été saluée par la critique ; elle devient encore plus précise grâce à la relecture de L. Cristante. La traduction du livre I présente les mêmes qualités de précision et d'élégance. L'apport majeur de ce nouveau livre se situe ainsi autant dans l'édition et la traduction du texte que dans l'érudition philologique des notes attachées au texte. L. Cristante, avec une très grande rigueur, souligne à plusieurs reprises le remarquable travail philologique accompli par U. F. Kopp (*De nuptiis Philologiae et Mercurii*, éd. U. F. Kopp, Francofurti ad Moenum, Varrentrapp, 1836). Il bénéficiait également, entre autres, du commentaire publié par D. Shanzer (*A Philosophical and Literary Commentary on Martianus Capella's De Nuptiis Philologiae et Mercurii Book I*, Berkeley / Los Angeles / London, University of California Press, 1986) et des études aujourd'hui réunies en un volume de R. Schievenin (*Nugis ignosce lectitans : studi su Marziano Capella*, Trieste, Edizioni Università di Trieste, 2009). Mais son travail présente une profonde originalité, puisqu'il recense un nombre important de *loci similes* avec la littérature antique jamais répertoriés jusqu'à ce jour. En outre, contrairement à I. Ramelli (*Le Nozze di Filologia e Mercurio*, a cura di I. Ramelli, Milano, Bompiani « Il Pensiero Occidentale », 2001), L. Cristante, privilégiant les sources antiques (notamment épigraphiques), ne s'appuie que rarement sur la tradition des commentaires médiévaux. Enfin, en conclusion du livre et à titre d'hommage, on lit avec un grand plaisir la très belle étude de Pietro Ferrarino sur le terme « philologie ». Le livre que L. Cristante et son équipe offrent à la communauté scientifique n'est donc pas seulement une édition avec traduction et commentaire des deux premiers livres de Martianus Capella : il est conçu comme un très bel hommage à trois éminents Professeurs de Philologie : Gino Funaioli, Pietro Ferrarino et Luciano Lenaz.

Jean-Frédéric CHEVALIER.

Roberto CRISTOFOLI, *Cicerone e l'ultima vittoria di Cesare. Analisi storica del XIV libro delle Epistole ad Attico*, Bari, Edipuglia, 2011 (Documenti e studi, 49), 24 × 17 cm, 195 p., 30 €, ISBN 978-88-7228-636-4.

La publication de Roberto Cristofoli s'inscrit en droite ligne de quelques-uns de ses travaux antérieurs (*Dopo Cesare. La scena politica romana all'indomani del cesaricidio* 2002, et *Cicerone e la II Filippica. Circostanze, stile e ideologia di un'orazione mai*

pronunciata 2004). RC, qui revient ici sur « un des moments cruciaux de la fin de République romaine, l'après-César » (p. 5), se livre dans son ouvrage à une analyse historico-politique du livre XIV des *Lettres à Atticus*. – La correspondance entre Cicéron et Atticus contenue dans le livre XIV couvre une période de cinq semaines. Elle débute le 7 avril : Cicéron a quitté la Ville le 6 avril pour la Campanie ; il fait étape le soir même chez C. Matius, dans la banlieue de Rome, d'où il écrit sa première lettre ; cette date marque la reprise de la correspondance, interrompue depuis décembre 45, entre les deux hommes. Le livre XIV s'achève par une lettre de Cicéron, envoyée de Pouzzoles et datée du 14 mai 44. De par leur contenu, ces lettres sont d'un intérêt capital puisqu'elles sont une source unique pour restituer « la quotidianità delle considerazioni, dei calcoli ; di giudizi, delle speranze e delle illusioni » (p. 5). Si elles sont un témoignage sur l'appréciation, par l'Arpinate, des événements qui ont suivi la mort de César, elles mettent aussi en lumière la mise en place, par les protagonistes de la politique de ce printemps 44, de leurs stratégies respectives. – L'ouvrage comprend trois parties. Il débute par une introduction (p. 7-16), qui a pour sous-titre « Le printemps des Césariens ». Comme son titre l'indique, il y est relativement peu question de Cicéron lui-même. Le développement est avant tout centré sur l'évolution de la situation politique à Rome durant ces cinq semaines. – La deuxième partie (p. 17-65) donne le texte et la traduction. Le texte adopté est celui de D. R. Shakelton Bailey (1999, Loeb Classical Texts), à l'exception de huit passages, pour lesquels RC s'est écarté de l'édition de référence. Ces choix, listés p. 17, sont dûment signalés et le plus souvent explicités (ex : p. 70 à propos de XIV, 1, 1 : RC justifie sa décision de retenir *pudentem*, correction proposée par Ernesti, à la place de *prudentem,* leçon des manuscrits, généralement conservée par les éditeurs modernes). Les leçons ou corrections retenues me paraissent pertinentes, à l'exception de XIV, 5, 1 : RC a préféré suivre la conjecture de Boot, *C. Asinium* au lieu de la correction de *caninium* des manuscrits, elle-même due à Brunt et suivie par Beaujeu : cf. Beaujeu, CUF, 1988, p. 59-60, n.1). La traduction est précise et élégante pour ce que j'ai du moins pu en juger puisque l'exemplaire qui m'a été soumis était incomplet (absence d'un cahier, contenant les pages 21 à 28). – La troisième partie, la plus longue (p. 67-179), est particulièrement fournie et dense. Il s'agit du commentaire. Tout comme pour le volume consacré à la 2ème *Philippique*, cité plus haut, RC a pris le parti de conférer à cette partie de son travail « un caractère unitaire, avant tout adapté à la reconstruction historique », en procédant non pas par commentaire de mots ou de phrase mais lettre par lettre. – Le volume se termine par une riche bibliographie (p. 181-188) et un index des noms de personnes (p. 191-193). – Au total, un ouvrage intéressant pour l'éclairage qu'il apporte, lettre par lettre, sur le contexte politique de ce printemps des Césariens. On peut regretter cependant que le point de vue cicéronien soit quelque peu occulté dans cette analyse. L'auteur de la recension aurait aimé par exemple que le prisme cicéronien, forcément déformant, et les réactions de Cicéron au fil des jours – alternance de méfiance clairvoyante, sous-estimation d'un adversaire, reprise d'espoir, manque de pondération, propension aux emballements, pour s'achever par le désenchantement voire le pessimisme au terme de ce livre XIV – fussent davantage pris en compte. Martine CHASSIGNET.

Werner DAHLHEIM, *Die Welt zur Zeit Jesu*, Munich, C.H. Beck, 2013, 492 p., 50 fig., 12 cartes, 26,95 €, ISBN 978-3-406-65176-2

Werner Dahlheim ist ein Meister der narrativen Geschichtsschreibung. Er gehört zu den wenigen Vertretern seines Faches im deutschsprachigen Raum, denen es in ihren Arbeiten scheinbar mühelos gelingt, die Vergangenheit vor dem geistigen Auge des Lesers lebendig zu machen. Verantwortlich für diese Lebendigkeit sind bei Dahlheim

seit jeher ein souveräner Umgang mit den Quellen, eine kluge systematische Anordnung riesiger Stoffmengen und ein wunderbar pointierter, aber zugleich sehr anschaulicher Stil. In seinem neuen Buch über die Welt zur Zeit Jesu, erschienen im Münchner Beck-Verlag, stellt Dahlheim seine rhetorische Begabung einmal mehr unter Beweis. Schon im Vorwort bekennt er sich zur Tradition des historiographischen Erzählens und zu seinen Lehrmeistern Edward Gibbon, Theodor Mommsen und Marc Bloch: Wer Geschichte schreibe, müsse der „Pflicht zur quellenkritischen Analyse ebenso gehorchen wie der Kunst, seine Leser zu unterhalten." (S. 14) Nicht nur belehren solle der Historiker mit seinen Untersuchungen, sondern auch vergnügen – diese Einsicht Edward Gibbons gelte bis heute, ja mehr noch: Mit Marc Bloch ist Dahlheim der Meinung, die Geschichtswissenschaft dürfe sich ihren Anteil an der Poesie nicht nehmen lassen (S. 15). – Das sind ungewohnte Worte für einen deutschen Historiker. Immerhin wird seiner Zunft gerne und sicher nicht ganz zu Unrecht vorgeworfen, es sei kein Vergnügen, ihre Bücher zu lesen; sie schrieben zu trocken, zu akademisch, zu selten für ein breites Publikum. Das ist bei Dahlheim anders. Es steht außer Zweifel, dass er seine Leser auch in diesem Buch wieder glänzend unterhält, auf mehr als 400 Seiten, die niemals anstrengend oder langweilig sind und zugleich niemals trivial. Doch ebenso wenig steht außer Zweifel, dass dieses Verfahren einen entscheidenden Nachteil hat. Da jede Auseinandersetzung mit der Forschungsliteratur, die am Ende in knapper Auswahl verzeichnet ist, den Erzählfluss hemmen würde, findet sie in Dahlheims Buch praktisch nicht statt, auch nicht an Stellen, wo es wichtig, vielleicht sogar notwendig wäre. So konstatiert Dahlheim, dass Nazareth als Geburtsort Jesu wahrscheinlicher sei (S. 61), ohne Gründe für seine Ansicht zu nennen, geschweige denn zu erwähnen, dass konservative Theologen neuerdings wieder für Bethlehem plädieren (z.B. Joseph Ratzinger/Benedikt XVI., *Jesus von Nazareth. Prolog. Die Kindheitsgeschichten*, Freiburg / Basel / Wien, 2012, S. 72-75; Klaus Berger in seinem Buch *Die Bibelfälscher. Wie wir um die Wahrheit betrogen werden*, München, 2013, S. 243-245). Die Bücher dieser Theologen sind in starker Auflage verbreitet, sie prägen die öffentliche Diskussion, mit Argumenten jedoch, die philologisch zweifelhaft sind. Die Klarstellung eines renommierten Historikers, der sich den Quellen ohne dogmatische Vorannahmen nähert und der seine Erkenntnisse in einer allgemein verständlichen Sprache vorzubringen weiß, wäre hier außerordentlich hilfreich gewesen, gerade für die Urteilsbildung der Nichtfachleute. Ein ähnlich umstrittenes Thema wie der Charakter des letzten Abendmahles interessiert Dahlheim noch weniger, er erwähnt es nicht einmal mehr. Auch geht er ganz selbstverständlich davon aus, dass Jesus im Frühjahr 30 zum ersten Mal nach Jerusalem zog und damit in eine „fremde Welt" (S. 67), ohne das abweichende Zeugnis des Johannes zu problematisieren. So sei denn nun gefragt, worin sein Buch die Leser belehrt. Ragt es aus der Flut der Veröffentlichungen zu Jesus noch auf andere Art heraus als durch seine stilistische Brillanz? – Das Besondere an Dahlheims Buch ist, dass es darin zu großen Teilen gar nicht um die Welt zur Zeit Jesu geht. Die Perspektive ist deutlich weiter eingestellt. Sie reicht bis zu Tertullian, Cyprian und Eusebius, gelegentlich bis zum Ende des 4. Jahrhunderts, bis zu Laktanz und Gregor von Nazianz. Diese Weite lässt sich angesichts des Titels nicht rechtfertigen, selbst nicht mit dem Argument, dass zur Lebenszeit Jesu eine Vor- und Nachgeschichte gehöre, von der man auch erzählen müsse. In dem Abschnitt zur Familie etwa (S. 255-260) beschäftigt sich Dahlheim mit der römischen Familie, vor allem mit der Ehe, kaum mit Judäa und gar nicht mit dem Problem der Scheidung im antiken Judentum, das für Jesus und seine Anhänger immerhin von einiger Bedeutung war. Überhaupt spielt Rom im Buch des Althistorikers Dahlheim die beherrschende Rolle, von Palästina, der Lebenswelt Jesu, ist seltener die Rede, kaum auch von den Mysterienreligionen und dem hellenistischen Herrscherkult; von den Pharisäern, den großen

Konkurrenten der Jesusbewegung, von den Sadduzäern (und ihrer Rolle in der Passionsgeschichte), den Essenern und den Zeloten fehlt in der Erzählung sogar (fast) jede Spur. Gerade von ihnen aber wäre zu sprechen gewesen, mehr jedenfalls als von der Kaiserin Livia oder dem Märchen von Amor und Psyche. Und so kommt man nicht umhin, im Titel des Buches eine Irreführung des Lesers zu sehen, möglicherweise um des Werbeeffektes willen. Da das Signalwort „Jesus“ auf dem Umschlag genauso groß gedruckt ist wie „Welt“, könnte man sogar auf die Idee kommen, es ginge hier hauptsächlich um Palästina und sogar um Fragen wie: Was wusste Jesus, allgemeiner: ein Jude des 1. Jahrhunderts von den Ländern rund ums Mittelmeer? Was von der Geschichte, den Sitten, der Kultur der Römer? Welche Sprachen beherrschte er? Wo und von wem könnte Jesus die Kunst des Redens gelernt haben und die Exegese der Thora? Kurzum: Wie groß war sein Gesichtskreis, wie reich seine Welt? Nicht eine dieser Fragen spielt in Dahlheims Buch eine Rolle. Nun ist das nicht zwingend von Nachteil. Denn ihre Beantwortung würde mitunter – wie in dem sonst lesenswerten Jesus-Buch von Joachim Gnilka – zu Spekulationen über den jungen Jesus und seine Erziehung führen (Vgl. *Jesus von Nazareth. Botschaft und Geschichte. 6. Auflage der durchgesehenen und erweiterten Sonderausgabe*, Freiburg i.Br., 2002, S. 77). Spekulationen jedoch sind Dahlheims Sache nicht, und das unterscheidet ihn angenehm von manchen Theologen. Er akzeptiert die Grenzen historischer Erkenntnis und bleibt nah bei den Quellen, manchmal vielleicht etwas zu resignativ: „Niemand“, so heißt es auf S. 61, „kann sagen, wie sich Jesus selbst sah. Niemand hat seine äußere Gestalt beschrieben, obwohl alle antiken Biografen ihre Helden genau zu porträtieren pflegten und vier Evangelisten darüber informiert gewesen sein müssen.“ Dennoch wäre es möglich gewesen, aus den verfügbaren Quellen und archäologischen Befunden negative Schlüsse etwa über das Weltwissen eines damaligen Juden abzuleiten – wie es jüngst für eine andere Zeit und eine andere Welt der Frankfurter Mediävist Johannes Fried in seiner monumentalen Karlsbiographie unternommen hat (*Karl der Große. Gewalt und Glaube. Eine Biographie*, München, 2013, bes. 75-120). Wer sich ein stärker fokussiertes Bild von der Welt zur Zeit Jesu machen möchte, vor allem vom Heiligen Land, Griechenland und Kleinasien, der greife z.B. zu dem profunden Buch „Das Neue Testament und seine Welt“ des Erlangener Neutestamentlers Peter Pilhofer (*Das Neue Testament und seine Welt. Eine Einführung*, Tübingen, 2010). – Insgesamt also muss sich Dahlheim den Vorwurf gefallen lassen, dass er den Begriff „Welt“ in einem ebenso unpräzisen Sinn benutzt wie „Zeit“. Er meint damit das südöstliche Römerreich, nicht einmal das gesamte Imperium Romanum, nicht Nordeuropa, nicht Kleinasien, eine verengte Welt, die zugleich weitaus umfassender ist als die Welt Jesu und der Kosmos des Neuen Testaments. Zudem handelt Dahlheim den historischen Jesus recht zügig ab, in nur einem einzigen Kapitel (im Umfang von 28 Seiten), das sich allerdings auch mit Pontius Pilatus und seinem Nachleben befasst. Die fünfzehn übrigen Kapitel des Buches widmen sich „Zeit und Raum“, dem Reich des Herodes, dem Orient als Teil des Imperium Romanum, dem Blick der Römer auf die Welt, dem Kaiserkult, den Lebensformen, der Spaltung von Juden und Christen, dem antiken Götterhimmel, dem Wunderglauben, dem Siegeszug des Christentums, seinen dogmatischen Entwicklungen und abschließend der christlichen Mission und der heidnischen Literatur. Bereits dieser Aufzählung lässt sich ablesen, was Dahlheim fasziniert und wovon er in seinem Buch erzählen will: nicht von Jesus, sondern von dem historisch wegweisenden Zusammentreffen zwischen Römern und Christen, von seinen Chancen und Problemen und seiner Nachwirkung bis heute. Religions- und allgemeine Geschichte sollen hier gemeinsam betrachtet, von ihrer lange Zeit üblichen (künstlichen) Trennung befreit werden. In diesem speziellen Fall führt das freilich zu einem hybriden, einem irgendwie unentschlossenen Buch, das weder eine (Kultur-)Geschichte des römischen Reiches in der

Kaiserzeit ist, die besonderes Gewicht auf das Christentum legt, noch eine Geschichte des Christentums mit reichlich kulturhistorischen Verweisen. – Nun muss man allerdings positiv in Rechnung stellen, dass Dahlheim die Leser von Anfang an über die Weite seines Blicks informiert. Im ersten Kapitel „Zeit und Raum“ stellt er sogleich klar, dass er die zweihundert Jahre von 100 v. Chr. bis 100 n. Chr. für einen Knotenpunkt der Weltgeschichte erachtet, bedeutsamer als alle anderen Jahrhunderte der Antike. Natürlich argumentiert Dahlheim nicht soteriologisch, sondern historisch; er meint, jene beiden Jahrhunderte enthielten „am meisten von dem, was ihnen vorausging, wie von dem, was ihnen folgte.“ (S. 17). Diese These enthält in nuce eine geschichtsphilosophische Theorie, die Lehre des Buches, die da lautet: Auch das Christentum enthält, was ihm vorausging: Griechenland und Rom, die klassische Welt. Denn Dahlheim betont nicht nur das Neue und Anziehende des Christentums, ihr eschatologisches Angebot und ihr caritatives Engagement, ihr Ringen um eine Präzisierung der eigenen Heilsbotschaft (z.B. Jesus als menschgewordener Gott), sondern er führt immer wieder auch vor Augen, wo Christen auf griechische, hellenistische und römische Vorlagen zurückgegriffen haben. Diese Nachweise ziehen sich wie ein roter Faden durch das Buch. Dazu einige Beispiele: Die göttliche Berufung des Paulus folge der Geschichte von Heliodor (S. 100); die Bevölkerung des Imperium Romanum sei durch den Kaiserkult, die Verehrung ein und desselben Gottes im ganzen Reich, für die Aufnahme des Christentums prädestiniert gewesen (S. 233); der absolute Machtanspruch Diokletians, die Entrückung des Kaisers von seinen Untertanen, habe dazu geführt, dass nach seinem Thronverzicht Gottvater, Sohn und Geist bald zu einem einzigen Gott verschmolzen, dem man sich wie dem Kaiser nur noch auf Knien zu nähern wagte (S. 253); Platons Lehre von der Unsterblichkeit der Seele habe den „Sprung zur christlichen Sicht auf die Welt“ erleichtert (S. 331), und die aus der griechischen Philosophie stammende „Zauberformel“ *homoousios* habe es den Christen damals möglich gemacht, das Wesen Jesu begrifflich für möglichst viele Menschen überzeugend zu fassen (S. 369); indem die Christen von einem Kind berichteten, das zu großen Taten berufen sei und deshalb zeichenhaft alle Gefahren überlebte, hätten sie sich eines gängigen Erzähltopos bedient (S. 318); auch die Legende von Phönix, der sich tötete und wieder lebendig machte, sei von ihnen auf Christus hin gelesen worden (S. 314); in der Marienverehrung schließlich habe der Kult um Isis nachgewirkt und in der christlichen Topographie des Jenseits die Spaltung in Hades und Elysium (S. 372 und 345). Das alles ist längst bekannt und erscheint bei Dahlheim doch in verändertem Licht. Denn sein Buch richtet sich ja nicht in erster Linie an Fachkollegen, sondern an den historisch interessierten Laien, an alle, die sich für die Wurzeln Europas interessieren. Sie soll es auf unterhaltsame Art darüber belehren, dass das Christentum in seiner heutigen Gestalt ohne die antike Tradition undenkbar ist. Sie gehört von Anfang an zu ihm, ist in ihm aufgehoben und umgeformt, Bestandteil seines Wesens. So zitiert Dahlheim im letzten Kapitel über die heidnische Literatur denn auch Origines, der den Auszug aus Ägypten mitsamt den Schätzen des Pharaos allegorisch deutete: „So wie den Juden die Götterbilder ihrer Unterdrücker, nicht aber die von ihnen genommenen Kostbarkeiten zuwider waren, so möge der Christ sich vom Götzendienst der Heiden fern halten, aber die Schätze ihrer Kultur bewahren und für seinen Glauben nutzen.“ (S. 421). – Dieses literarhistorische Kapitel steht nicht zufällig am Ende des Buches. Es ist sein Kulminationspunkt und seine Mitte. Denn Dahlheim, selbst ein begabter Erzähler, weist immer wieder darauf hin, dass in den christlichen Überlieferungen *erzählt* wird, nicht anders als in den übrigen antiken Texten. Auch das Neue Testament ist für ihn ein Stück Poesie. Zum Beleg greift Dahlheim erneut auf bekannte Befunde zurück. All die Berichte, in denen Jesus mit seinen Wundern die Naturgesetze außer Kraft setze, seien „vom Osterglauben geformte Dichtungen des Urchristentums“ (S. 64); die lukanische

Geschichte von der Geburt Jesu beruhe nicht auf einer historischen Recherche, sondern sei eine „wundersame Legende“ (S. 56), und auch der Pfingstbericht bezeuge nicht ein tatsächliches Ereignis, sondern „dramatische Erzählkunst“ (S. 91). Vor diesem Hintergrund enthüllt auch die Anknüpfung an antike Topoi, die Dahlheim so gründlich herausarbeitet, ihren Sinn: Sie hilft, den Leser zu überzeugen, das Unbekannte an Bekanntes anzubinden (vgl. z.B. S. 57). Und manchmal vermag sie es wohl auch, ihn zu unterhalten. Noch die Tatsache, dass sich Ende des 4. Jahrhunderts die Christen der heidnischen Dichtung zuwandten, bezeugt nach Dahlheim die „Übermacht einer alten Kultur“ (S. 430). Indem sich das Christentum dieser Übermacht seinerseits bemächtigte, sicherte es sein Überleben und ließ zugleich die alte Kultur überleben. Doch längst nicht alles von ihr: „Zu keiner Zeit obsiegte die Gewissheit, dass die christlichen Erben Roms die Schätze des Imperiums und Griechenlands nutzen würden, wie einst die Juden beim Auszug aus Ägypten die Reichtümer des Pharao. Immer stand es auf Messers Schneide, ob das Alte zu bewahren oder zu vernichten war. Vieles rettete der Zufall oder die Neugier einiger weniger, die der kirchliche Bannstrahl nicht schreckte und die auf eigene Faust stöberten.“ (S. 431) – Von hier aus liest sich Dahlheims Buch als Plädoyer für einen reflektierten Umgang mit der Geschichte. Die Leser sollen die Schätze der alten Kultur kennenlernen, ihre Bedeutung für die Gegenwart prüfen und sie gegebenenfalls in ihrem Sinne nutzen. Und die Christen sollen sich bewusst machen, was heute zunehmend in Vergessenheit zu geraten droht: wie lebendig das pagane Erbe in ihrer Religion noch immer ist. Sie alle aber müssen entscheiden, ganz ähnlich wie die Christen einst, was sie mit diesem Erbe künftig anfangen wollen. Das hat, angesichts der gegenwärtigen europäischen Identitätskrise, eine durchaus politische Bedeutung. In einem Aufsatz „Ratlose Erben: Die Erinnerung an die Antike und die Zukunft Europas“ hat Dahlheim bereits 1998 festgestellt, dass die Menschen nur in Europa „an den entscheidenden Wegkreuzungen das jeweils Neue bewältigt [haben] durch den Rückgriff auf die antike Kultur, die doch weit jenseits des eigenen Horizonts lag.“ [in Peter Kneissl / Volker Losemann (Hgg.), *Imperium Romanum. Studien zu Geschichte und Rezeption. Festschrift für Karl Christ zum 75. Geburtstag*, Stuttgart, 1998, S. 105-122, hier S. 119] Wenn er nun, fünfzehn Jahre später, von dem folgenreichsten Rückgriff in der Geschichte Europas erzählt, von den Anfängen des Christentums im römischen Reich, dann, um seine Leser zu ermutigen, die europäische Tradition fortzuführen. Denn Dahlheim weiß nur allzu gut: Was zu vergessen und was zu bewahren ist, steht heute wieder auf des Messers Schneide.

Alexander SCHÜLLER.

Konstantin DOULAMIS, *Echoing Narratives. Studies of Intertextuality in Greek and Roman Prose Fiction.* Edited by K.D., Groningue, Barkhuis & University Library, 2011 (Ancient Narrative. Supplementum, 13), 25 × 18 cm, XVI-210 p., ISBN 978-9-077-92285-9.

Konstantin Doulamis a réuni dans cet ouvrage neuf contributions au Colloque sur le roman antique tenu en 2007 dans l'Université du Collège de Cork. Le thème général de ce colloque portait sur l'interconnexion entre les romans grecs et latins et des œuvres antérieures ou contemporaines. Portant sur les fictions de Xénophon d'Éphèse, de Chariton, de Pétrone, d'Apulée et de Longus, ces articles soulèvent un certain nombre de problèmes touchant à la fois à l'identification des allusions et à la réception de ces allusions par le lecteur. L'article de K. De Temmerman et de K. Demoen qui ouvre le recueil insiste sur le fait qu'une distance existe obligatoirement entre le contenu du paradigme et le traitement qui en est fait dans la narration concernée, ce qui a l'avantage d'insister sur les limites de l'intertextualité. K. Doulamis met en lumière l'influence de la rhétorique impériale

dans le livre V de Chariton, M.-E. Oikonomou démontre que le rêve d'Anthia dans les *Éphésiaques* de Xénophon est nourri par une longue tradition de récits de songes et M. Paschalis retrouve dans les chapitres 79-93 du *Satiricon* l'influence de Virgile. De la même façon, I. Repath recherche les traces des dialogues platoniciens sur le désir et l'amour dans le roman de Longus. C'est encore le Socrate de Platon que M. O'Brien retrouve dans le Socrate, *larvale simulacrum*, qui apparaît dans le premier épisode des *Métamorphoses* d'Apulée. L'influence du poète hellénistique Philitas de Cos sur Longus est étudiée par J. R. Morgan et E. Koulakiotis démontre que la communication avec l'Autre dans le *Roman d'Alexandre* s'inspire de nombreux ouvrages de géographie, d'historiographie et de zoologie antérieurs. Enfin S. Panayotakis s'intéresse plus particulièrement à l'épisode du vêtement divisé dans l'épisode de la rencontre entre Apollonios, roi de Tyr, et un pêcheur. – Actuellement l'intertextualité est l'objet de recherches fort intéressantes dans le domaine de la compréhension des romans antiques. L'ensemble des articles de cet ouvrage permet d'ouvrir de nouvelles pistes dans l'identification des allusions plus ou moins évidentes à des œuvres antérieures. Catherine SALLES.

Paul DRÄGER, *Decimus Magnus Ausonius. Sämtliche Werke*. Band 2. *Trierer Werke*. Herausgegeben, übersetzt und kommentiert von P. Dr., Trèves, Kliomedia, 2011, 21,5 × 15,5 cm, 662 p. fig. ISBN 978-3-89890-158-1.

Il volume inerente agli opuscula del periodo treviriano (ca. 365 – 388 d. C.) è il primo di una serie di tre, che Paul Dräger (PDr) dedica allo studio delle opere complete del retore bordolese Decimo Magno Ausonio. A onor del vero va subito precisato che questa pubblicazione ha beneficiato del generoso lavoro pionieristico e altamente scientifico di una pletora di insigni studiosi, che per ovvie ragioni non è possibile elencare in dettaglio, ma di cui ricordiamo con estrema gratitudine R. P. H. Green (*The Works of Ausonius*. Edited with Introduction and Commentary, Oxford, 1991) per il suo solido contributo, una vera pietra miliare per la ricerca ausoniana moderna. L'Autore ha il merito di aver presentato per la prima volta in assoluto una traduzione in lingua tedesca, di cui il lettore germanofono potrà almeno apprezzare la resa linguistica e fonetica dei ricchi espedienti stilistici, retorici, sintattici e lessicali del dotto letterato del IV sec. d. C. – L'opera di PDr si apre, come da copione, con un indice generale ("Inhalt", p. 5-6), una premessa ("Vorwort", p. 7-8), seguita da un'ampia sezione ("Text und Übersetzung", p. 9-235), riservata ai testi e alla relativa traduzione. Posta (infelicemente) subito appresso, l'Autore dà quindi conto di una propria lista di deviazioni ("Abweichende Lesarten", p. 236-241) dall'edizione oxoniense di Green (1999), da cui egli dipende anche per la numerazione degli *opuscula* trattati (14. *Eclogae*; 15. *Griphus ternarii numeri*; 16. *Mosella*, cui fa immediato seguito, in appendice, una lettera di Simmaco sull'argomento; 17. *Bissula;* 18. *Cento nuptialis*; 19. *Cupido cruciatus*; 20. *Precationes uariae*, seguìta da una preghiera del console Ausonio in versi ropalici; 21. *Gratiarum actio;* 22. *Fasti*; 23. *Caesares*; 24. *Ordo urbium nobilium*). Il commento, in virtù della sua ampiezza ("Kommentar", p. 242-650), dà le dimensioni del lavoro svolto dall'Autore, di cui si dirà poco più avanti. Una ricca, seppur carente, bibliografia, accompagnata da un indice delle immagini riprodotte nel volume ("Literatur- und Abbildungsverzeichnis", p. 651-661) e dalle abbreviazioni delle opere ausoniane ("Abkürzungen für Ausonius' Werke", p. 662), suggellano un'edizione che, tradendo le aspettative dei più, rivela sin da subito i forti limiti che la contraddistinguono. – Le prime avvisaglie prendono le mosse, a p. 7, dalla pretesa di PDr di esser giunto ad una sorta di resa dei conti con la ricerca ausoniana, colmando – a suo dire – una plurisecolare e dolorosa lacuna: l'assenza di una traduzione e di un commento in lingua tedesca, che farebbero del suo libro uno strumento irrinunciabile.

Ma proprio qui sta il punto: il proclama iniziale rivela le reali intenzioni dell'Autore, che, inebriato dalla convinzione di aver indagato per anni l'opera ausoniana in modo assolutamente certosino, fa per così dire tabula rasa del precedente lavoro ecdotico, annunciando la revoca di parecchie congetture, e critica in termini astiosi le (seppur manchevoli) traduzioni in lingua romanza, ree di dipendere, a cascata, le une dalle altre: quella spagnola di Alvar Ezquerra (Madrid, 1990) da quella italiana del Pastorino (Torino, 1978), che a sua volta avrebbe preso a modello l'edizione francese dello Jasinski (Paris, 1934-1935), debitore della traduzione inglese di Evelyn White (New York – London, 1919). Pur avendo un fondo di ragione, con questa sua asserzione l'Autore disattende da subito quello stile che è proprio del filologo: rigore e rispetto del lavoro altrui, senza per questo rinunciare a formulare le proprie convinzioni filologiche e interpretative, partendo da osservazioni scientificamente provate e non da reprimende che investono tutto e tutti, tramite un tono inaccettabile che aleggia fastidioso in sede di commento e di bibliografia. Gli esempi si sprecano e non potremo che darne conto in modo incompleto. L'unica sezione ad esserne risparmiata è quella in cui trova posto la traduzione in tedesco e il testo latino a fronte (p. 9-235): qui l'Autore fa precedere, a ciascuno degli undici *opuscula*, un'utile tavola sinottica dei contenuti. – La parte inerente al "Commento" (p. 242-650) è, come detto, quella di più difficile lettura e, pertanto, la più esposta a molteplici critiche. Ogni *opusculum* ausoniano viene introdotto da un apparato perlopiù asettico (volto a segnalare le abbreviazioni della bibliografia utilizzata ad hoc), da una rubrica vergata "*T/Ü/K*" e contenente per l'appunto le precedenti edizioni con testo, traduzione e commento, nonché dal riferimento alla datazione, alla letteratura secondaria sull'argomento, alla discussione del titolo e, a dipendenza delle specificità del testo latino, alle annotazioni di metrica, ai modelli, ai parallelismi e a precisazioni di varia natura. – Tuttavia, si lamenta "in primis" l'assenza di un cappello introduttivo che abbia a presentare in modo lineare i caratteri generali e le peculiarità del testo in oggetto. I lemmi si accalcano l'uno dopo l'altro; rigorosamente enunciati in tedesco (con ripresa dei termini latini-chiave tra parentesi), essi obbediscono più a criteri di compilazione che alle esigenze dettate da una seria e obiettiva indagine scientifica. Traboccano di ostacoli quali rinvii, richiami, cifre e incisi che ne rendono impraticabile, dispersiva ed estenuante la lettura. – Se da un canto, dunque, la struttura del volume II di PDr risponde alle canoniche esigenze organizzative di un'edizione di tale portata, dall'altro non si può sottacere che essa ha membra malate di un protagonismo irritante e di rivalse a dir poco sterili. L'Autore è ben lungi dall'aver anche solo eguagliato l'opera di R. P. H. Green (Oxford, 1991), che ha saputo far tesoro dei precedenti studi e formulare di conseguenza le proprie convinzioni in merito a lezioni, congetture e questioni storico-letterarie, senza colpo ferire. La sua signorilità accademica lo ha portato a confezionare un'edizione completa delle opere ausoniane che è ancor oggi punto di riferimento imprescindibile per gli studiosi. – Di tutt'altro tenore il discorso applicabile a PDr: la sua pedanteria e la sua spocchia sono, invece, una costante tale da inficiare qualsiasi velleità di chiarezza ed efficacia. Egli non perde occasione per segnalare i refusi altrui, quand'anche si tratta di peccati veniali. È il caso, a mo' d'esempio emblematico, del lemma inerente a "Valerius Corvinus" (p. 534), in cui PDr è preso dalla, purtroppo, ricorrente fregola di additare il colpevole; riferendosi a *RE* VII A 2, 2413-2418 non ha, infatti, potuto resistere dal rimarcare "Zitatfehler bei Green Comm. 544", dimentico della sola "A". O ancora (p. 560): "Zitatfehler bei Pastorino, durch AE [Alvar Ezquerra] ohne Kontrolle abgeschrieben". Nel rammentare a p. 517 (*Grat. actio* 8) le titolature dell'imperatore Flavio Graziano, PDr non si esime dal dichiarare quanto siano inadeguate ("unzureichend") le parziali riprese di *CIL* VI 1, 1175 da parte di Peiper (Leipzig, 1886) e Pastorino (Torino, 1978), zavorrando il lemma con osservazioni fini a se stesse.

Altrettanto dicasi per *Cup*. 73 (p. 486), in cui non si limita ad attribuire al sintagma *lacrimis lucentibus* una connotazione strumentale, ma deve altresì dichiarare la sua totale contrarietà all'"ablativus modi" secondo l'interpretazione che ne fanno Evelyn White ("unsinnig") e Schmitzer, redarguito poco oltre anche in merito a *Cup*. 87 (p. 489: «Schmitzers Behauptung 176 Anm. 28 "sonst offenbar nicht belegt" ist falsch»). PDr non esita a far le pulci a chicchessia e non si accorge dell'incoerenza che lo caratterizza: è azzardato, infatti, rimproverare R. P. H. Green (OCT, 1999) per non aver inserito il termine *Hermaphroditus* nell'Indice (p. 489 "unsere Stelle fehlt in Greens Index OCT 306"), per poi privare il lettore di un "index nominum et rerum", senza il quale la consultazione del lavoro di PDr è effettivamente impraticabile o, per dirla alla sua maniera, "leserunfreundlich". Tanto assordante è lo strepitare dell'Autore di fronte a queste e ad altre divergenze, da candidamente affermare, nella sezione bibliografica a p. 652, *"non uidi"* in merito alla recente edizione curata da Alessandro Franzoi (Decimo Magno Ausonio, *Cupido messo in croce*, Napoli, 2002), tra l'altro facilmente reperibile. L'impudenza dell'Autore tocca l'assurdità quando, ragionando su *Lygos*, antico nome di Bisanzio, afferma che l'accostamento all'omonima pianta in greco sia sconosciuta a quei filologi e commentatori estranei alla natura (*Ordo*, 14 [2-3 Costantinopolis et Carthago], p. 619: "früherer Name von Byzanz (Plinius, *Nat. hist*. 4, 46", dessen Identität mit der Pflanze Vitex agnus-castus (λύγος) naturfernen Philologen und Kommentatoren natürlich unbekannt ist". E la lista di situazioni in cui PDr imperversa in modo sentenzioso ed inquisitorio potrebbe allungarsi a dismisura. – Fuorviante e improduttivo ai fini dell'esegesi del testo e della sua comprensione è per altro elencare pedissequamente per ogni lemma le traduzioni precedenti in merito a un singolo termine (come ad es. per *Kapseln* (*loculos*) [*Grat. actio* 13, p. 523]: "urnas" / "gratuities", additato come errato, "les pièces de monnaie", "le largizioni di denaro"), a un passo o a un periodo, per poi sentenziare cosa sia giusto o scorretto, puntando con malcelata soddisfazione il dito contro chi si sia macchiato suo malgrado di un errore grammaticale: "zumindest grammatisch falsch" è il lapidario giudizio sulla scelta operata da Evelyn White, Pastorino e Alvar Ezquerra in riferimento a *Grat. actio* 15 *non habui*, p. 525-526). – Ma è la prosa stessa dell'Autore ad abbondare a sua volta di refusi ed errori. Il giudizio severo e implacabile riservato agli autori moderni citati non trova eguale applicazione in casa propria. Ignorata o bistrattata è la lingua di Dante, verso cui PDr mostra poca dimestichezza citando Pastorino: (*Cup*. 29, p. 479) "non altrimenti que (*sic*) in un quadro"; (*Grat. actio* 75, p. 570) "Gli Antonini, et (*sic*) prima di loro [...]"; (*Caes*. 34, p. 592) "per veleno, non si sa da qui (*sic*) propinatogli"; (*Ibid*. 67, p. 596) "la sacra tradizione dei Guilii (*sic*)"; (Ordo 13, p. 619) "allorqué"; (*Ibid*., 153 [Burdigala, 26], p. 647) "saresti augurata tu", incomprensibile, al posto di "te la saresti augurata tu", cui si aggiunge lo sgrammaticato "tu aurais désirée à cotè"; (*Ordo* 164, p. 649) "che all'altra estremità Bordeaux si assecuri (*sic*) un luogo corrispondente". Di più: il commento ai vv. 6-11 di *Ecl*. I *De nominibus septem dierum*, orbato dei corrispondenti nomi italiani dei giorni palesa una certa reticenza dell'Autore: accanto ai termini in francese, gli stessi avrebbero dato maggior sostanza ai rispettivi lemmi. Sorte non meno felice è toccata al latino *Gratinus* invece di *Gratianus* (*Grat. actio* 38, p. 244 e in subordine p. 180 ad loc.), a "Schiedsricher" per "Schiedsrichter" (*arbitrum*, *ibid*. 23, p. 533), a "gegen gegen (*sic*) den Urheber" (*Caes*. 135, p. 611), per non citare che alcuni casi. – A colpire maggiormente il lettore è tuttavia la generalizzata inciviltà espressiva dell'Autore, alla quale non si può fare a meno di alludere, al fine di stigmatizzare un "modus operandi" che non fa onore né allo studioso né all'uomo. Tuttavia, in questa sede mi si conceda, per pudore, di evitare riferimenti espliciti ai molti studiosi finiti sotto l'impietosa mannaia dell'Autore che si abbandona a pesanti apprezzamenti delle loro sudate carte, tacciandole unilateral-

mente di essere particolarmente infruttuose, scorrette, confuse, totalmente prive di senso, indigeste, linguisticamente inadeguate, superficiali, inutilizzabili, incompetenti, parziali, del tutto insufficienti, farcite di interpretazioni arbitrarie, contenenti congetture superflue e insensate, contraddistinte da incompetenza metrica e prosodica. In tedesco tutto questo suona, a mo' d'esempio, nel modo seguente: "völlig unergiebig, fehlerhaft", p. 23; inoltre 425, 465, 615, 654, 656; "gewohnt chaotisch", p. 426; "ganz unsinnig", p. 433, 486; "ungenießbar spekulativ und mit Fehlzitaten übersät", "sprachliche Inkompetenz", p. 465; "ohne ausreichende Sprachkompetenz", p. 475; "ohne Nutzen", p. 509; "wie gewohnt mit willkürlichen Deutungen und Athetesen", p. 580; "von Errata übersät, unbrauchbar", p. 654; "inkompetent, selektiv, einseitig", p. 657; "unsinnig, überwunden geglaubte obsolete Quellenforschung", p. 659; "ausnahmslos unsinnige Konjekturen", p. 660; "völlig unzulänglich", p. 661. – Allo scrivente sfuggono, tuttavia, le ragioni profonde di questo agire dell'Autore e, benché turbato dalla densità e dalla ricorrenza di queste e altre amenità simili, più utili a gettar fango che ad affrontare con rigore scientifico le sfide poste dall'opera ausoniana, ritiene che PDr avrebbe fatto meglio a convogliare la sua energia positiva nel redigere il proprio lavoro secondo le finalità proprie alla filologia classica, scienza che mira a restituire al testo la forma più corretta e lo interpreta. Per questo ci si sarebbe potuti attendere una maggior cura nel formulare le osservazioni, evitando ridondanze, vuoi perché trattasi di commenti consolidati e riproposti senza alcuna originalità (cfr. ad es. *Grat. actio* 16, *Stammbau (stemma)*, p. 526, già ampiamente dibattuto con maggior efficacia da R. P. H. Green, ad loc.), vuoi perché l'approccio è scolasticamente pedante (cfr. Caes. 9 *den Beinamen "Stiefel" (cognomen caligae)*, p. 589 "Genetivus definitivus / epexegeticus / explicativus", quando sarebbe bastato evitare l'accumulo sinonimico e rinviare semplicemente alla "Lateinische Grammatik" di Leumann / Hofmann / Szantyr, II, 2. 2, p. 62, § 54). Meglio avrebbe fatto PDr ad approfondire l'intrigante sintagma *mens aurea* (*Grat. actio* 40, p. 547), o a verificare più attentamente certi parallelismi impropri valutando correttamente la prosodia di *dicere* (cfr. *Parent.* 3, 2, p. 606 ove personalmente leggo, sulla scorta di studi recenti, *dicere et rea fit tertius, Arborius*). A fronte di *fuit ante parum* di R. P. H. Green, lezione liquidata da PDr al pari di altre con la qualifica di inutile ("überflüssig"), non è per nulla convincente il ripristino del testo tràdito *fuit ambarum* (*Ordo* 5, p. 618), che Lucia Di Salvo (in Decimo Magno Ausonio, *Ordo urbium nobilium*. Introduzione, testo critico, traduzione e note di commento, Napoli 2000, p. 151), non citata all'occorrenza, difende a spada tratta con argomentazioni di ben altro spessore. Un'analoga profondità di riflessioni (in L. Di Salvo, *ibid.*, p. 156) fa vacillare la scelta della congettura di Heinsius *prae cunctis ... potare* (*Ordo* 156, p. 647), operata anche da PDr, che liquida la lezione dei codici *per cunctas* [scil. *urbes*] … *portare* come "unerträgliche Dublette" rispetto a *ferre per urbes* del precedente v. 155. – *Rebus sic stantibus*, l'edizione di Paul Dräger, che avrebbe potuto contribuire fattivamente all'aggiornamento degli studi degli *opuscula* ausoniani regalando una traduzione tanto agognata dal mondo germanofono, ha disatteso appieno le aspettative proprio per quel suo taglio compilativo e fortemente polemico, spesso appesantito dall'affastellamento di nozioni. Insomma, un'occasione mancata! Massimo LOLLI.

Françoise DUMASY / Nadine DIEUDONNÉ-GLAD / Laure LAÜT, *Travail de la terre, travail du fer. L'espace autour d'Argentomagus (Saint-Marcel, Indre)*, Bordeaux, Ausonius (diff. De Boccard, Paris), 2011 (Mémoires, 23), 29 × 22,5 cm, 525 p., fig., cartes et 1 DVD-ROM, 70 €, ISBN 978-2-35613-032-7.

Le site archéologique d'*Argentomagus* (Saint-Marcel, Indre) est bien connu grâce à de très nombreuses études qui continuent de faire l'objet de publications de haut niveau.

C'est une agglomération de grande importance qui est le siège d'un carrefour routier et qui abrite un réseau viaire et des monuments. Cette fois, c'est l'arrière pays de cette « petite ville » qui retient essentiellement l'attention, même si les auteurs saisissent l'occasion de revenir sur la question jadis controversée de l'existence à cet endroit d'une manufacture militaire ; il est vrai que le sujet peut se relier assez naturellement à la présence de ressources naturelles, comme le métal, qui favorisent le développement de pareil artisanat. Avec des arguments convaincants, défendus au début et à la fin du livre, il est fait état de cette fabrique d'armes de guerre citée en tête de la liste de la *Notitia Dignitatum* pour les Gaules sous la mention de [*fabrica*] *argentomagensis armorum omnium* qu'on a tenté de situer à tort à Strasbourg. Du coup, et parce que cette citation vient en premier lieu, cela confère à *Argentomagus* ou à sa périphérie un rôle considérable dans la production non spécialisée de tous types d'armement. – Le projet qui est couronné par ce livre vise en fait le territoire proche de l'agglomération où les recherches ont à la fois été focalisées sur l'organisation du monde rural et sur les activités d'extraction et de transformation, essentiellement dans le domaine de la métallurgie, parce qu'il possédait des mines de fer en nombre important. Les auteurs nous amènent donc à découvrir tous les aspects d'un système économique complexe et varié, qui associe ou cumule nombre de particularités liées à la présence de minerai de fer, de forêts et de sols fertiles, ressources réparties de manière bien distinctes. L'analyse est inscrite dans une fenêtre spatiale de recherches, comme c'est maintenant l'habitude lorsque l'on veut maîtriser une information de la manière la plus complète possible, tout en rendant les opérations d'investigation réalisables. Cette zone « échantillon » correspond à un territoire de 20 km de rayon autour d'*Argentomagus*, ce qui ne veut pas dire que le projet de recherche a été conduit dans un court laps de temps, puisque le programme a été mis en œuvre entre 1988 et 2003, dans le cadre de différentes actions et partenariats (prospection-inventaire, ATP). – Dans une première partie, les auteurs abordent les conditions dans lesquelles s'est exercée cette recherche, qu'il s'agisse de récapituler les informations anciennes et récentes disponibles ou de faire comprendre comment ont été délimités le territoire étudié et les méthodes d'approche choisies. Bien entendu, la métallurgie biturige attestée par trois auteurs antiques s'y révèle tout de suite comme déterminante dans les préoccupations scientifiques. C'est aussi ce qu'il ressort du projet ATP qui a été adossé à l'approche initiale lorsqu'il a été question de se consacrer à dresser la carte des installations de réduction du minerai et de mesurer l'impact de cette activité dans la paysage régional ; ici, à titre liminaire, se trouvent présentées les données géologiques et géographiques, puis la liste raisonnée des problématiques de recherche qu'il convient de privilégier et qui, par leur contenu, montrent une richesse de questionnements à la hauteur des attentes. Pour y répondre, la démarche méthodologique est enfin exposée : elle s'appuie sur les outils traditionnels que sont la cartographie, la toponymie, la photographie aérienne et sur les moyens mis en œuvre, à savoir les prospections pédestres, ponctuelles et systématiques, sans oublier que la détection de sites d'ateliers métallurgiques pose ses propres difficultés. – La seconde partie de l'ouvrage rassemble la documentation archéologique à proprement parler, du moins celle qui documente les composantes de l'espace rural autour d'*Argentomagus*, soit les habitats, les réseaux parcellaires, les sites funéraires et ceux qui sont liés à une activité de production, au sein desquels les ateliers de réduction du minerai de fer se taillent la part du lion. La présentation des habitats aux aspects variés est suivie par un essai de caractérisation des établissements ruraux, pouvant déboucher sur un classement qui n'est pas tout à fait convaincant. Ce n'est pas le cas des analyses morphologiques du paysage qui trahissent un investissement assez remarquable tout autant que le mode d'approche original retenu, qui est ventilé selon trois échelles intéressantes : celles du domaine rural, du micro-terroir et du territoire. Quant aux sépultures, elles sont également resituées dans le paysage du relief,

de l'hydrographie et des habitats. Les activités sidérurgiques et les autres productions artisanales suivent une approche similaire. – Comme on pouvait s'y attendre, un nombre de pages important est réservé, dans la troisième partie de l'ouvrage, à une étude détaillée d'un atelier de réduction à Oulches qui méritait un long développement à la mesure des travaux qui y ont été entrepris, depuis les prospections géophysiques jusqu'à la fouille et les études métallurgiques. L'exemple a été judicieusement choisi et servira de modèle à ce type d'investigation, car l'atelier est fortement structuré et composé d'espaces spécialisés. Au centre, on trouve les structures relatives à la réduction du minerai ; en amont, le minerai et le bois carbonisés étaient traités ; en aval, se répartissaient les activités de cinglage de la loupe et de forgeage ; on a enfin, une zone de rejet des déchets (scories). Cette étude de terrain est soutenue par des analyses servant à déterminer les procédés de fabrication de l'acier. – En tant que résultante des études, la quatrième partie du livre est dévolue à l'économie antique du territoire envisagé. Il s'est agi d'approcher les réseaux et les échanges, puis de comprendre les relations, dans un territoire rural, qui pouvaient bien se nouer entre les deux activités de l'exploitation de la terre et du métal, sans oublier de se référer au final à un bilan chronologique général. Cartes à l'appui, les auteurs s'interrogent sur le réseau de circulation des productions artisanales, ce qui fait émerger des zones aux caractères bien différents. La répartition des activités agricoles et métallurgiques est globalement intéressante, surtout si elle est remise en contexte géologique, pédologique, topographique, hydrographique, sans oublier la question de la localisation des forêts qui est primordiale. Pour terminer, la « petite ville » d'*Argentomagus* est encore évoquée parce qu'il faut lui rendre la place qu'elle occupait en tant que pôle de ce terroir. Lorsqu'il est question d'organiser les résultats acquis en bilan chronologique, c'est donc tout naturellement que les phases chronologiques urbaines et rurales sont présentées en parallèlle. – Cet ouvrage sera donc perçu comme un modèle d'enquête territoriale, d'analyse d'un schéma économique et comme une contribution de première importance à la métallurgie gallo-romaine. Raymond BRULET.

Gisela EBERHARDT, *Spurensuche in der Vergangenheit. Eine Geschichte der frühen Archäologie,* Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2011, 24,5 × 17,5 cm, 168 p., fig., 24,90 €, ISBN 978-3-534-23553-7.

Le beau titre de cet ouvrage correspond parfaitement aux intentions et à la démarche de son auteur. En effet, l'histoire de l'archéologie n'est-elle pas fondamentalement celle de la recherche des traces matérielles laissées par le passé et des méthodes progressivement mises au point pour les recueillir et les interpréter, même si elle excède ces limites strictes pour rejoindre l'histoire culturelle et politique? Pour construire cette histoire de l'archéologie allemande au XIXe siècle, Gisela Eberhardt recourt à ses compétences multiples en préhistoire, en géologie et en histoire des méthodes de fouilles et restitue le processus suivi par les différentes formes de l'archéologie de terrain pour accéder au statut de véritables sciences autonomes. Le choix de l'histoire des méthodes met en évidence la cohésion de l'archéologie allemande, qu'elle s'exerce sur le sol national ou dans certains pays du bassin méditerranéen. La structure même du livre traduit la solidarité des différentes disciplines entre elles et leurs relations avec la géologie, la paléontologie et la préhistoire : un premier chapitre, après le rappel de la définition de la démarche archéologique, explicite les lignes directrices qui justifient le choix du XIXe siècle comme celui au cours duquel apparaissent les premières normes véritablement scientifiques. L'accent est mis sur l'exploration du sol comme source d'informations (chp. 1 « Der Boden als Informationsquelle ») et sur le rôle décisif joué par la géologie et la préhistoire dans la mise en évidence du lien entre l'histoire de la terre et celle de

l'homme qui entraîne la question centrale de la datation des sites. L'axe majeur du livre consiste en l'élucidation des changements intervenus dans la pratique de l'archéologie et dans le statut même du sol exploré : d'abord simple receleur d'objets, il est progressivement considéré en lui-même et soumis à un examen qui permet le relevé des traces d'occupation humaine, objets et constructions mis en relation avec les couches du sol où ils sont trouvés et qui permettent leur datation relative et absolue. Les quatre chapitres suivants rendent compte des étapes traversées, depuis le début du XIXe siècle et le « Grabungsboom » qui suscite en Allemagne l'ouverture de « tumuli » par centaines, jusqu'à l'exploration des tells de Méditerranée orientale à la fin du siècle. Aussi bien les travaux conduits sur les « deutsche Todtenhügel » que les études sur les palafittes des lacs suisses ou encore les « grandes fouilles » organisées dans le domaine grec et proche-oriental manifestent une évolution semblable dans les buts poursuivis et les méthodes adoptées, même si archéologie nationale et archéologie à l'étranger se distinguent nettement dans leur matière, leur statut et leur organisation institutionnelle. Si la quête des objets et leur valorisation reste une motivation forte, la prise de conscience que les fouilles sont destructrices d'un patrimoine national inspire le souci de sa sauvegarde par des institutions protectrices et l'application de méthodes pour son exploration. C'est ainsi que la fouille des tumuli par couches horizontales permet à la fin du siècle d'envisager les phases de construction et d'établir une chronologie relative sur la corrélation entre céramique et strates (chp. 2). L'intérêt pour les structures construites s'impose à l'occasion de la découverte des palafittes du lac de Zurich et de la région des Alpes, qui ouvre à l'archéologie un nouveau domaine de recherche, celui de l'habitat et des modes de vie. Ce type d'études exige l'observation des moindres traces d'occupation et de construction humaine et leur validation pour la restitution de bâtiments disparus : les travaux de la Limesforschung qui conduisent à l'identification de trous de poteaux correspondant à des tours de fortification, marquent le passage au tournant du XXe siècle à une véritable « Siedlungsarchäologie », qui associe l'étude de l'occupation humaine et celle du contexte géo-historique (chp. 3). Dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'archéologie classique se déploie sur les sites prestigieux de l'Antiquité hellénique où les « grandes fouilles » de Samothrace et d'Olympie imposent des principes et des méthodes novateurs, qui rejoignent les préoccupations des préhistoriens et des archéologues dédiés aux antiquités nationales. Non seulement la fouille répond à des critères scientifiques, mais le site lui-même est objet d'étude, envisagé dans un contexte culturel d'ensemble, alors que les monuments sont soumis à des recherches systématiques sur l'architecture antique. Dans cette perspective, l'association d'un archéologue et d'un architecte dans la direction des travaux joue un rôle décisif dans la définition des méthodes de terrain en archéologie classique. En effet, à l'initiative de l'architecte W. Dörpfeld, la fouille profonde est inaugurée à Olympie dans le but de comprendre le développement historico-chronologique du sanctuaire et de mieux connaître les modes de construction. Quant à l'archéologue A. Furtwängler, il fonde la chronologie relative des objets sur leur situation dans les strates et non sur leur typologie. Les travaux conduits à Olympie illustrent la prise en compte des questions de stratigraphie et de datation qui sont au cœur des méthodes archéologiques appliquées aux sites de toutes les périodes (chp. 4). Cependant ce n'est que lorsque Dörpfeld rejoindra H. Schliemann sur le « tell » d'Hissarlik-Troie qu'il appliquera la méthode stratigraphique pour rétablir la succession chronologique des vestiges. Comme l'archéologie classique, l'archéologie proche-orientale, sur les sites de Babylone, d'Assour, d'Uruk-Warka ou de Tell Halaf, reçoit des architectes-archéologues des principes scientifiques qui permettent l'étude de l'architecture, alors qu'est mise au point la méthode stratigraphique qui, inspirée du modèle fourni par la géologie, rend possible la datation des strates anthropiques (chp. 5).

Ce long itinéraire est ponctué d'étapes décisives déterminées par l'intervention de pionniers qui fondent les principes et les méthodes scientifiques et donnent à l'archéologie de terrain les moyens de gagner son autonomie dans le champ historique. L'histoire de l'archéologie que nous propose G. Eberhardt met en son centre les acteurs de ces recherches, sans omettre de rendre compte de leurs erreurs, constitutives elles aussi du parcours accidenté de la science en cours d'élaboration. Cette brillante synthèse ouvre de vastes perspectives sur une histoire globale de l'archéologie envisagée dans un contexte européen, dans ses implications avec la question de l'identité nationale et dans l'exercice des transferts inhérents aux sciences humaines. E. Gran-Aymerich.

Rubén Florio, *Transformaciones del héroe y el viaje heroico en el Peristephanon de Prudencio*, Bahía Blanca, Editorial de la Universidad Nacional del Sur, 2011, 24 × 18 cm, XXXVI-267 p., ISBN 978-987-1620-56-2.

R. Florio presenta una segunda edición (la primera data de diciembre de 2001) corregida y ampliada de su estudio que, como el propio autor expone al inicio (p. XI) « trata sobre las transformaciones que el personaje central de la poesía épica de la Antigüedad (según el tipo concebido por Homero y continuado con variantes profundas por Virgilio) y el motivo básico que suele acompañarlo (el viaje heroico en sus múltiples versiones) sufren en una de las obras de Prudencio : el *Peristephanon* ». El autor articula su trabajo en cinco capítulos (1. Continuidad y transformaciones; 2. Prudencio; 3. Viaje heroico: hasta y en Prudencio. Consideraciones generales; 4. Culto de los mártires; 5. El ideal heroico cristaliza en Prudencio) y un apartado de conclusiones. El tema que los recorre se centra en la formación de un ideal de heroísmo cristiano concretado en el mártir y en su « conexión inequívoca con la literatura precedente » (p. XV). No obstante, aunque son tenidas en cuenta las referencias literarias, parece que, en el fondo, el interés del autor es más cultural y filosófico y se centra en contemplar el cambio operado en el ideal heroico como consecuencia de la cristianización de la sociedad romana. Desglosando el contenido de los capítulos, el primero de ellos se dedica a plantear la cuestión del martirio como imitación de Cristo – modelo perfecto de desprecio de lo terrenal y paradigma del viaje de retorno del alma al mundo divino – y a analizar pasajes de la literatura clásica que ahondan en este anhelo (Cic., *Rep.* 6, 19; Sen., *Epist.* 41, 4-6). En el segundo, bajo un desconcertante epígrafe (pues el lector espera algo relativo a la vida o la obra del calagurritano), ahonda en las características del mártir, que Prudencio expondría en el himno I a modo de programa: su militancia en el ejército de Cristo, el carácter heroico de la gesta de vencer la muerte con la muerte, el valor de la fe, y « el viaje plagado de pruebas, cuyo transcurso exigirá del peregrino la renuncia de los sucesivos engaños e ilusiones del mundo material. Una vez despojado de las contingencias mundanas, accederá a la realidad verdadera del espíritu y se unirá con él » (p. 33). Es ese viaje el tema del tercer capítulo y núcleo del estudio. Más que un viaje físico que conduce al martirio y de allí al cielo Prudencio configura un viaje espiritual, iniciático, un *iter saluationis*, a veces en forma de combate que mantiene el mártir consigo mismo, en el que derrota y aniquila su antiguo "yo" y que dota de carácter simbólico los distintos jalones que lo enmarcan, como son la retirada de la civilización hacia los *auia,* la estancia en prisión como *descensus ad inferos* y el laberinto surcado de *biuia* de cuya correcta elección depende la salvación y apoteosis final, siempre guiada por elementos sobrenaturales. El martirio es así un resultado natural de esa *metanoia*. Este camino se presenta a modo de *exemplum* a los fieles. El cuarto capítulo aborda el culto de los mártires, a la sazón en auge, y analiza el papel de aquéllos como mediadores entre Dios y los fieles y como *patroni* de las ciudades que albergan sus tumbas, convertidas en lugar

donde se unen tierra y cielo y en destino de peregrinación de la comunidad cristiana. El último capítulo se presenta como colofón donde se analizan las declaraciones de apologetas cristianos sobre el heroísmo de los mártires, que sobrepuja el de los héroes paganos por su fuerza interior, y se descubre una conexión con el ideal heroico que para Lucrecio representa Epicuro: el de ofrecer una doctrina salvadora y defenderla con argumentos, *dictis, non armis*, como demostrarían los parlamentos de Román en el transcurso de su martirio. El interés y el valor de este libro son indiscutibles y suponen una aportación a los estudios sobre la obra de Prudencio, ampliamente consultados por el autor. No obstante, esta monografía ganaría con una estructura más clara y perspicua desde el comienzo, que condujese a una verdadera recapitulación de lo esencial tras un rumbo argumentativo menos repetitivo. Por otro lado, el autor parte de un ideal heroico pagano, que da por supuesto pero no sistematiza como punto de partida. En este sentido, para comprender el heroísmo del *Peristephanon*, habría resultado de sumo interés tener en cuenta, por un lado, las interpretaciones alegóricas con que otros autores tardoantiguos se aproximan a obras épicas anteriores, sobre todo a la *Eneida* y, por otro, los nuevos derroteros del género épico latino en el siglo IV. Creemos que tales reflexiones hubiesen aportado más luz sobre cuestiones controvertidas e íntimamente ligadas al tema de este estudio, como son la cuestión del género al que pertenece el *Peristephanon* (la epopeya parece ser uno más de los elementos de referencia) y la ocasión y el propósito con que Prudencio lo escribió.

Alfredo ENCUENTRA ORTEGA.

Marilia P. FUTRE PINHEIRO / Judith PERKINS / Richard PERVO, *The Ancient Novel and Early Christian and Jewish Narrative : Fictional Intersections*. Edited by M. P. F. P., J.P and R.P., Groningue, Barkhuis & University Library, 2012 (Ancient Narrative, Suppl. 16), 25 × 17,5 cm, XX-230 p., ISBN 978-94-91-431-21-0.

Voici un ensemble de communications qui intéressera non seulement les spécialistes de la prose romanesque des premiers siècles de notre ère, mais aussi tous ceux que préoccupe la filiation littéraire et idéologique entre paganisme et christianisme naissant. – Poursuivant les travaux de la quatrième conférence internationale sur le roman antique, l'ouvrage se présente dès l'introduction comme une approche dilatée d'un postmodernisme qui, prenant sa source dans le roman grec, s'est développé dans de nombreuses cultures, en particulier dans la fiction juive et chrétienne, preuve de la richesse de sa créativité. Quatre rubriques se partagent les contributions des chercheurs sur ces zones peu explorées des textes religieux non canoniques : A. Les Actes apocryphes ; B. Les narrations juives ; C. L'intersection entre le roman antique et les narrations du christianisme naissant ; D. Le Nouveau Testament et l'hagiographie. – La première section compte cinq études originales. J. Eyl, dans "Why Thekla does not see Paul", compare le coup de foudre conventionnel du roman grec, provoqué par les yeux, à celui de l'esprit, indépendant de la vue, dans l'histoire de Thekla contenue dans les *Actes de Paul*. L'adhésion à Paul se fait par le discours sur la chasteté ; le désir se trouve ainsi déplacé du corps vers l'âme, tout en connaissant les mêmes affres, les mêmes aventures que dans le roman grec. La conversion opérée par l'ouïe prémunit Thekla contre l'*eros* traditionnel qui se trouve dès lors détourné vers l'unique amour de Dieu. Démonstration bien argumentée et convaincante. – Le même épisode de Thekla inspire à R.J. Greene l'examen des tensions littéraires et religieuses qui, au gré des premières générations chrétiennes, témoignent des réactions à l'influence du roman grec dans la présentation de la vie et de la mort de Thekla. Se dégagent ainsi différentes visions du martyr idéal. – P.F. Moretti, détecte, quant à elle, une possible réponse chrétienne à la matrone d'Ephèse de Pétrone dans l'histoire de Drusiana, issue des *Actes de Jean*. Le drame se

joue autour du thème de l'adultère : Drusiana, mariée à Andronicus vit avec lui comme une sœur. Poursuivie par les sollicitations de Callimaque, un noble d'Ephèse, elle choisit de mourir plutôt que de céder. Callimaque veut s'emparer de son corps, un serpent l'en empêche et le tue. Trois jours plus tard, Jean ressuscite les deux protagonistes ; Callimaque se convertit, Drusiana reprend sa vie de chasteté. Ressemblances et différences sont évidentes, mais il est clair que les motifs narratifs ont été ici exploités avec une visée religieuse, ce qui révèle, des contes milésiens aux fables gnostiques, un lien fascinant entre les traditions païennes et chrétiennes. V. Giraudet suit la même méthode à propos des *Dionysiaca* de Nonnus concernant le thème de la virginité. – Cette première partie se clôt par l'étude originale de J.E. Spitter sur les épisodes animaliers des *Actes Apocryphes des Apôtres*. Les très nombreux animaux qui y figurent ne seraient pas de simples éléments divertissants ; la connaissance du royaume animal caractérise le sage. La démonstration repose sur les passages 79 de Thomas, 60-61 de Jean, comparés avec les *Nuées* d'Aristophane et les *Ethiopiques* (3.8). Il en résulte que les animaux présents dans la littérature païenne comme dans les *Actes Apocryphes* offrent un terrain particulièrement fertile à une lecture approfondie de la prose narrative des premiers siècles de notre ère. – La section des narrations juives comporte la seule communication de N. Braginskaya. Son étude sur Joseph et Aseneth se concentre sur la tradition populaire, le Conte d'Amour et Psyché et le roman de Chariton. Elle avance qu'Aseneth représente "the First Novel" et constitue le lien entre la saga héroïque et la nouvelle proprement dite. – La troisième section regroupe quatre études. S'appuyant sur une solide bibliographie, celle de J. Perkins traite de l'éducation dans la fiction chrétienne des débuts ; elle part du constat selon lequel la seconde sophistique a légitimé, à travers la *paideia*, la supériorité d'une élite et l'acceptation chez les masses de leur infériorité pour mettre en évidence la critique de cette situation dans les premières fictions chrétiennes comme dans le roman de Clément, où le christianisme est revendiqué comme mouvement social et intellectuel. Les apôtres étaient des hommes simples ; contrairement aux sophistes, leurs discours étaient dénués de tout artifice rhétorique et savaient cependant convaincre. Jésus savait répondre à toutes les attaques. Les bases de la hiérarchie sociale s'en trouvèrent déstabilisées et les bienfaits de la *paideia*, dévalorisés. – La brève intervention de O. Ehlen confirme, à partir du *Protevangelium de Jacob*, la filiation entre roman grec et narrations chrétiennes. Si les similitudes structurelles subsistent, la conception de la chasteté diffère sensiblement, selon M. Andùjar, chez les héroïnes des romans grecs et chez Anne, la mère de Marie, chez Marie elle-même, pour qui chasteté est vraie beauté. – Dans "The Deconstruction of Novel Discourse in early christian novel narratives", M. Hirschberger examine comment les auteurs chrétiens gauchissent les thèmes des romans grecs, spécialement l'amour entre deux jeunes gens de la haute société, pour critiquer les valeurs qui y sont exaltées. – La dernière rubrique rassemble trois études plus techniques. Celle de W.S. Smith s'intéresse au "nous" comme sujet assez fréquent dans les *Actes*. En fait, avant l'appel divin, intervient le plus souvent le "ils", tandis que le "nous" domine l'après. Des parallèles relevés entre la geste d'Alexandre, représentant Paul, et le passage du Rubicon ou la *Vie d'Alexandre* chez Plutarque, il ressort que, comme dans le *Nouveau Testament*, le héros perd son individualité propre pour devenir un chargé de mission divine. Chez les païens, cette mission vise à réaliser un dessein particulier, chez les chrétiens elle charge l'élu de convertir le vaste monde. – P. Kitzler étudie, dans *La Passion de Perpétue*, les adaptations et les modifications des codes représentés, de Tertullien à Augustin. Le premier voit dans ceux-ci le témoignage du sort de l'âme après la mort, celle-ci attendant dans l'Hadès le Jugement Dernier. Seuls les martyrs gagnent directement le paradis. Le second adopte un ton plus sexiste : les femmes ne peuvent affronter le martyre que si elles sont animées d'un *virilis animus*, sachant que

celui-ci les guide vers une fidèle admiration pour l'enseignement de l'Eglise. – Un dernier essai, celui de T. Glaser, met en question les écarts entre réalité et fiction dans la nouvelle épistolaire et les *Epîtres pastorales*. – Le grand intérêt de cet ensemble de travaux réside dans le défi, bien assumé, de tracer une ligne de continuité entre des genres narratifs issus d'horizons différents, mais enclins à la contestation de la société contemporaine et portés vers l'édification d'un monde nouveau, tant dans le domaine littéraire qu'idéologique. Nicole FICK.

Catherine GAULLIER-BOUGASSAS, *L'historiographie médiévale d'Alexandre le Grand*. Sous la direction de C. G.-B., Turnhout, Brepols, 2011 (Alexander redivivus, 1), 24 × 16 cm, 375 p., 7 fig., ISBN 978-2-503-54098-6.

La critique moderne a beaucoup travaillé sur ce qu'elle appelle les « romans d'Alexandre », mais elle s'est très peu intéressée aux multiples récits de la vie d'Alexandre inscrits dans d'autres genres littéraires, plus ou moins divers et nombreux selon les aires linguistiques. Un des pans les plus importants en nombre de textes et de manuscrits conservés est occupé par les textes historiques, vies d'Alexandre indépendantes ou insérées dans des histoires universelles, des compilations d'histoire ancienne, des écrits didactiques ou des recueils d'*exempla*. C'est cet aspect essentiel de la réception d'Alexandre au Moyen Âge qui fait l'objet de ce premier volume d'une nouvelle collection intitulée *Alexander redivivus*. Après une remarquable introduction de l'éditrice sur « L'historiographie médiévale d'Alexandre : héritages, renouvellements et débats », on trouvera donc ici quinze articles répartis en trois sections. – La première (p. 35-101) regroupe quatre articles consacrés à l'étude de l'héritage médiéval du Pseudo-Callisthène. J.-P. Callu explique comment Julius Valère recourt à deux registres complémentaires, celui de l'*historia* proprement dite et celui de la *mythistoria*, qui « brasse aussi de l'historique » quand la fiction ne dépasse pas les limites du vraisemblable. J.-P. Callu et M. Festy soulignent la réelle originalité de l'*Historia de preliis*, première interpolation, au milieu du Xe siècle, de Léon de Naples. M. Campopiano se penche sur la réception italienne entre le XIIe et le XVe siècles de l'*Historia de preliis* J^2 et sur la manière dont elle est adaptée dans des contextes historiques différents pour répondre à des besoins culturels divers. A. Tochyan, enfin, sonde les traces du *Roman d'Alexandre* dans l'historiographie médiévale arménienne et montre qu'il a été l'un des livres favoris des Arméniens. – Dans la deuxième section (p. 103-213), cinq autres contributions analysent les « réécritures historiographiques » et les phénomènes de « condensation, compilation, moralisation ». F. Doufikar-Aerts révèle les influences arabes sur l'historiographie occidentale d'Alexandre, notamment à travers le genre des lettres de consolation et des sentences funèbres, qui dérivent toujours, d'une manière ou d'une autre, des collections arabes. St. Aubert éclaire les modifications christianisantes de la figure d'Alexandre dans les *Chroniques de Burgos*, une histoire universelle en latin de Gonzalo de Hinojosa retraçant l'histoire du monde de la Création aux années 1320. R. Beltrán montre comment la figure d'Alexandre, à travers le *Libro de Alexandre* castillan, a servi de modèle pour l'histoire et la biographie dans la Castille du XVe siècle. Gr. Pastore étudie l'adaptation française de Valère Maxime par Simon de Hesdin et Nicolas Gonesse, chez qui Alexandre devient « un illustre renvoi, à la fois au service de l'idéologie royale, en tant qu'étape de la *translatio* aboutissant au royaume de France, et, plus généralement, en tant qu'exemple prêtant à réfléchir au rôle du souverain et aux valeurs politiques médiévales » (p. 193). Quant à A. Salamon, elle s'intéresse à la figure d'Alexandre dans les compilations des Neuf Preux en France au XVe siècle, des textes d'abord proches de l'écriture des histoires universelles avec Sébastien Mamerot, puis plus dégagées de celle-ci sous l'influence de la Renaissance

italienne et de la vogue du genre des vies d'hommes illustres. – La dernière section porte sur « Les exemplarités d'Alexandre » (p. 215-348). M. Otter cherche à comprendre la place de la figure d'Alexandre dans la mémoire collective du Moyen Âge anglais en scrutant les évocations isolées de cette « sorte de trickster » (p. 232) dans les citations, les anecdotes, les *exempla*. C. Gaullier-Bougassas examine le travail par lequel les auteurs français d'histoires universelles du XIIe au XVe siècle interprètent et commentent la vie d'Alexandre. H. de Carlos apporte d'utiles éclairages sur les rôles presque identiques qu'Alexandre et Hercule jouent dans les discours historiques de la péninsule ibérique et comment ils servent à opposer Occident et Orient. G. Jostkleigrewe étudie les fonctions du mythe d'Alexandre dans l'historiographie allemande, où le mythe troyen des origines a été concurrencé par l'invention d'Alexandre comme ancêtre des Saxons. S. López Martínez-Morás souligne la manière dont le *Valerio* hispanique, contrairement à la traduction glosée des Français Simon de Hesdin et Nicolas de Gonesse, rapproche l'histoire d'Alexandre de celle de l'Espagne. H. Bellon-Méguelle, enfin, démontre qu'en adaptant Quinte-Curce au XVe siècle, Vasque de Lucène conçoit son récit historique de la vie d'Alexandre comme un moyen d'agir sur Charles le Téméraire et sur sa politique en rapprochant par exemple la fameuse destruction de Dinant des excès d'Alexandre. – À la lecture de ce volume, on mesure combien la transmission, la lecture, le commentaire et la réécriture des textes de l'Antiquité sur Alexandre s'accompagnent toujours d'une métamorphose concertée et aboutissent à une recréation sans cesse renouvelée de son histoire. Il apporte ainsi une lumière très vive sur la pensée historique et littéraire du Moyen Âge et ouvre des pistes de recherche encore inexploitées et particulièrement fructueuses. Jean MEYERS.

Elaine K. GAZDA / Anne E. HAECKL, *Roman Art in the Private Sphere. New Perspectives on the Architecture and Decor of the Domus, Villa, and Insula*. Edited by E. K. G. assisted by A. E. H., 2nd edition, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2010 [1991], 25,5 × 18 cm, XXXVII-157 p., pl., ISBN 978-0-472-03439-0.

La première édition parut à certains illustrer le constat, quelque peu prétendu, d'un art romain trop souvent réduit à la sphère publique, aux élites, aux monuments funéraires et votifs. Il fallait s'attacher à d'autres productions, à d'autres couches sociales aussi. La première et la dernière contribution concernent l'architecture : E. Dwyer montre la permanence de l'*atrium* de Pompéi, malgré les évolutions ; S. P. Ellis, pour l'Empire tardif, décrit la salle à manger avec abside. B. Bergmann met en relation les peintures julio-claudienne et flavienne dans les *Silves* de Stace. E. Bartman explique le choix et la disposition des sculptures dans les demeures privées. J. R. Clarke présente une auberge gay à Ostie, la Maison de Jupiter et Ganymède. C. Kondoleon établit des liens entre mosaïques et réalités sociales. La seconde édition est identique à la première, hormis le texte initial d'E. K. Gazda, qui est nouveau ; elle revient sur l'importance accordée aux différentes couches sociales et fournit un complément bibliographique d'une douzaine de pages. Bernard STENUIT.

Mireille HADAS-LEBEL, *Jérusalem contre Rome,* Paris, CNRS Éditions [Éditions du Cerf], 2012 [1990], (Biblis, 12), 18 × 11, 567 p., 12 €.

Seit Beginn dieses Jahres (2012) liegt das monumentale Werk „Jérusalem contre Rome" der emeritierten Professorin für Judaistik an der Pariser Sorbonne, Mireille Hadas-Lebel, nun als Taschenbuch vor. Die Originaledition von 1990 kostet heute 51 €. 2006 erschien dann eine englische Übersetzung in Leuwen von R. Fréchet, „Jerusalem against Rome", die immerhin 64 € kostet. Die jetzt vorliegende Taschenbuchausgabe ist für 12 € zu erwerben, was das Buch auch für Studierende erschwinglich machen dürfte.

Es handelt sich dabei um einen wortgetreuen Nachdruck, der lediglich durch 10 Seiten Literatur ergänzt wurde, die nach 1990 erschienen ist (Ajouts Bibliographiques S. 519-529). – Das Werk wurde in der Forschung durchweg positiv aufgenommen. Sein besonderer Reiz besteht in der Heranziehung hauptsächlich rabbinischer Literatur, was einen entsprechenden Überblick über diese überaus reiche und für historische Fragestellungen nicht unproblematische Literaturgattung voraussetzt. Hier erweist sich Frau H.-L. als wahre Meisterin, die neben entsprechenden profunden Kenntnissen auch über die nötige methodische Reflexion verfügt. Die verarbeitete Stoffmenge lässt sich an dieser Stelle auch nicht annähernd würdigen. Deshalb folgt nur ein grober Überblick über die behandelten Themen, ohne diese im Lichte der heutigen Forschung im einzelnen besprechen zu können. Bei der Orientierung hilft einem die detaillierte Inhaltsangabe (561-567), die in ihrer Ausführlichkeit z.B. an Jean Justers Standardwerk „Les Juifs dans l'empire Romain" (Paris 1914) erinnert und einen sehr gezielten ökonomischen Umgang mit dem 488 Textseiten starken Werk ermöglicht. – Um Missverständnissen vorzubeugen: Frau H.-L. beabsichtigt nicht, ein „historisches" Werk herkömmlicher Art über das Verhältnis von Juden und Römern von der Zeit der Makkabäeraufstände und (angeblicher) Allianz Rom - Judaea vom Jahr 161 v. Chr. bis zu Diokletian zu schreiben, sondern sie möchte „Bilder" nachzeichnen, die Rom in den Augen hauptsächlich der tannaitischen Rabbiner erzeugt hat. Entsprechend behandelt das Werk drei Bilder, die den Stoff in insgesamt 14 Unterkapitel mit wiederum ausführlicher Untergliederung darbieten. Dabei wechseln diachrone und synchrone Kapitel ab und machen es dem Leser etwas schwer, eine Art „roten Faden" zu erkennen, der vielleicht auch nicht beabsichtigt war: – 1. Das „irdische" Rombild, d.h. Rom als politische, militärische, ökonomische und administrative Macht. Dieser zweigegliederte erste Teil ist der längste: Am Beginn steht die positive Zeit jüdisch-römischer Freundschaft im Makkabäeraufstand bis hin zur Idealisierung Roms, und dann die Verschlechterung des Rombildes nach der Tempelentweihung durch Pompeius im Jahre 63 v. Chr. Jetzt erscheint mit dem Entstehen anti-römischer Literatur ein neues, negatives Rombild (Psalmen Salomons, 3. Buch der Sibyllen usw.). Die vorher überaus positiven römischen Eigenschaften verkehren sich ins Negative. Eingeschoben sind zwei Unterkapitel (II und III) zu Philo und Josephus, wobei bes. auf letzterem ein Schwerpunkt liegt. Josephus bietet ein etwas anderes Rombild als die Rabbinen. Im Mittelpunkt steht natürlich die Tempelzerstörung vom Jahr 70 n. Chr. Hier fällt besonders der Wechsel von synchroner und diachronischer Darstellung auf. Dem Bar Kochba-Aufstand bis Diokletian ist besonders Kapitel V gewidmet, das in einer Zeit der Beruhigung endet und in der die Rolle des jüdischen Patriarchen zunehmend an Bedeutung gewinnt. Kap. VI und VII haben wiederum synchronischen Charakter, indem die verschiedenen Seiten römischer Herrschaft (Politik, Militär, Ökonomie) als negativ in den Augen der Rabbinen beurteilt werden, als Anzeichen von römischer Schwäche durch innere Verfremdung der Armee und äußere Bedrohung des Reiches. – Immerhin gab es Anzeichen eines „modus vivendi", indem z.B. eine Verachtung römischer Steuereintreiber durch das Bewusstsein einer Steuerpflicht gemildert wurde. Die Zeit der Beruhigung endet in einer Art Resignation, aber nicht in Verzweiflung. – 2. Das religiöse und moralische Rombild in seinen Konstanten und Variationen umfasst die Kapitel VIII bis X. Hier geht es um das rabbinische Urteil über das Heidentum, das sich in seiner Verspottung auf biblische jüdische Texte stützen kann, die dann in hellenistisch-jüdischen Texten (die außer Josephus übrigens alle aus Alexandria stammen) vertieft werden. Speziell die römische Religion wird aufs Korn genommen (Götter, Feste, Kaiserkult), die nach einer Phase der Idealisierung zur Zeit der Makkabäer spätestens unter den Amoräern in einem „Reich des Übels" seit der Gründung Roms endet. – Das 3. Bild schließlich zeigt Rom in eschatologischer Sicht. Dabei sind die apokalyptischen Themen wiederum unterschiedlich in der Zeit vor und nach 70 n. Chr. Vor 70 finden wir Daniel mit seiner 4-Reiche-

Theorie, die Themen Gog und Magog bei Ezechiel, Henoch, das 3. Buch der Sibyllen, das Testament der Patriarchen, das Jubiläenbuch und die Himmelfahrt des Mose. In der Zeit des jüdischen Aufstandes überwiegen Ideen der Sikkarier und Zeloten, während ab Ende des 1. Jh. n. Chr. die Ereignisse des ersten jüdischen Aufstandes neu interpretiert werden. Rom wird mit Babylon gleichgesetzt. Hier sind einschlägig 2Baruch und 4Esdras mit der Erwartung des nahen Endes Roms, mit der Messiashoffnung, mit der auch die Aufstände unter Hadrian zu erklären sind. Allerdings folgt dann eine Relativierung des apokalyptischen Denkens. Rom verkörpert nun das 4. Reich Daniels, und das bedeutet auch: das Ende Roms wird zu einer allgemein geteilten Hoffnung. – Es wird klar, dass es hier um die Sichtweise einer kleinen östlichen Elite geht, weshalb das Gesamturteil prinzipiell so negativ ausfällt. Das sollte man wissen, wenn man zu diesem materialreichen Buch greift. So bleibt Frau H.-L.s Werk, schon wegen der meist fehlenden Sprachkenntnisse, wohl noch lange ein unverzichtbares Arbeitsinstrument für alle, die sich mit dem antiken Judentum auch aus innerer Sicht ernsthaft beschäftigen wollen.

Karl Leo NOETHLICHS.

Ursula HEIMBERG, *Villa rustica. Leben und Arbeiten auf römischen Landgütern*, Mayence / Darmstadt, von Zabern / Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2011, 25 × 18 cm, 176 p., 118 fig., 29,90 €, ISBN 978-3-8053-4318-3.

La *uilla rustica* est un bon observatoire de la campagne, où se trouvait plus de la moitié, nous dit-on, de la population de l'Empire. Les vestiges mis au jour, mieux exploités par des méthodes nouvelles (archéobotanique, archéozoologie...), complètent l'apport des sources littéraires. L'A. prend ses exemples en Rhénanie et en Gaule du N. ; la bibliographie reprend chacun des points traités. Après une introduction sur l'agriculture, l'organisation de la *uilla rustica* et les différences régionales, le chapitre 1 évoque d'abord l'Age du Fer ; ensuite : plan des *uillae* (disposition axiale et symétrique, portique entre 20 et 100 m), superficie des exploitations (de 50 à 100 ha et parfois beaucoup plus : cf. l'économie domaniale ?), agronomes latins, cycle des saisons, cultures, cheptel, tissage, exploitation forestière. Le chapitre 2 décrit la *uilla* : four et foyer, alimentation, verrous et serrures (p. 66 : une sorte de cadenas à Augst), fontaines, pompes (aspirante ; aspirante et foulante), jardins. Maintenant, la campagne (chap. 3), les pâtures et cultures : types de charrues, herse, engrais, semences, drainage, outils, rendements, battage, silos, balances, moulins, charroi ; plusieurs pages sur la fameuse moissonneuse gauloise et son utilisation réelle. Le chapitre 4 et dernier est pour la viticulture : histoire, méthodes, pressoir, vinification, rendement, conservation, conditionnement (les tonneaux, opposés aux *dolia*) ; cépages et goût du vin eussent pu être développés. La conclusion aborde la question de la stagnation, du retard et de l'innovation ; l'A. ne se cantonne heureusement pas à la vision d'une économie que l'esclavage aurait détournée du progrès technique et de l'efficacité. Avec des photos de grande qualité, des reconstitutions parlantes et des détails techniques très précis, il n'est guère d'aspect de la *uilla rustica* qui échappera au grand public.

Bernard STENUIT.

Peter HENRICH, *Die römische Nekropole und die Villenanlage von Duppach-Weiermühle Vulkaneifel*, Trèves, Rheinisches Landesmuseum Trier, 2010 (Trierer Zeitschrift. Beiheft, 33), 30,5 × 22 cm, 206 p., 141 fig., 84 pl., 39 €, ISBN 978-3-923-31975-6.

Le site archéologique est implanté en milieu rural, mais non loin de la chaussée qui unit Cologne à Trèves, ces deux métropoles se trouvant à une distance à peu près équivalente (80/100 kms) par rapport à Duppach-Weiermühle qui demeure impossible à attribuer à la province de *Gallia Belgica* ou à celle de *Germania Inferior*, car le tracé de

la frontière entre les deux entités administratives n'est pas clairement établi dans cette zone de l'Eifel volcanique. – C'est une sculpture de belle qualité montrant une tête de lion, notamment, qui a contribué à faire connaître le site, approché à deux reprises en 1906 puis en 1921. Les opérations récentes entraînant l'édition de ce rapport se sont étendues de 2002 à 2005 et ont consisté non seulement en ouverture du terrain, mais aussi en campagnes de prospections géoélectriques et géomagnétiques conduites sur une surface considérable, qui ont donné des résultats surprenants de netteté, aidant à localiser toute une série de bâtiments, appartenant à une installation rurale et à des monuments funéraires. – Le site offre des structures complexes et variées, parmi lesquelles on peut énumérer une douzaine de bâtiments, cinq monuments funéraires et le tracé d'une route, considérée comme voie funéraire, suivie sur un peu moins de 200 m. L'auteur propose d'abord un cadrage chronologique spécifique discriminé en quatre phases : de la dernière décennie du Ier s. av. au premier quart du IIe s. ap. ; jusqu'à la première moitié du IIIe s. ; jusqu'aux années 60 du IVe s. ; et de la période valentinienne jusqu'à 460/480. – L'étude des découvertes mobilières est ensuite abordée, les monnaies, peu nombreuses, quatre inscriptions très fragmentaires, dont une évoque un décurion, la verrerie, la céramique selon le classement habituel (terre sigillée, céramique belge, fine et grossière). – La nécropole, qui retient toute l'attention, se compose de grands édicules et de sépultures plus modestes en caveaux. On note la reconnaissance d'au moins deux piliers funéraires, les autres monuments n'étant pas identifiés, si ce n'est des chambres funéraires bien construites. Le site funéraire est marqué par un bouleversement significatif au milieu du IIIe s., avec une destruction partielle de monuments. Un dépôt de 76 figurines en terre cuite déposées dans un coffre en bois, entre deux tombes, étonne par son contenu fait de statuettes de divinités féminines, sauf une, issues des ateliers de la Moselle. – L'auteur aborde ensuite la description des bâtiments liés à l'occupation rurale, qui offrent des techniques de construction différentes. La dernière partie de l'ouvrage est documentaire et dédiée au catalogue des pièces rassemblées par contexte, ce qui nous met en présence d'une série impressionnante d'ensembles plus ou moins fermés, qui n'ont pas tous la même valeur puisque même la couche d'humus est reprise sous cette forme. Il faut alors opérer soi-même un tri entre les contextes chronologiquement hétérogènes et ceux qui sont homogènes, mais précieux pour fournir des exemples de mobiliers associés, dans cette région. De la sorte, on tirera un bon parti des planches illustrant le matériel, selon le même regroupement.

Raymond BRULET.

Karl-Joachim HÖLKESKAMP, *Die Entstehung der Nobilität. Studien zur sozialen und politischen Geschichte der Römischen Republik im 4 Jh. v. Chr.* 2., erweiterte Auflage, Stuttgart, Fr. Steiner, 2011 [1987], 24 × 17 cm, XXXIV-344 p., ISBN 978-3-515-09883-0.

Postérieure d'un quart de siècle à la première, cette deuxième édition en est une reproduction élargie en son début et à sa fin. En plus d'une brève préface, les additions consistent en un *avant-propos* de 25 pages intitulé « *Die klassische Republik in der Forschung 1986-2011 – Themen und Tendenzen* » et, *in fine*, de 27 pages d'*Addenda* aux 6 chapitres dont l'ouvrage se compose ainsi que d'une deuxième *Bibliographie*. Cette mise à jour se limite naturellement aux travaux parus au cours de la dite période. – Rappelons brièvement les idées d'un livre qui fit date. Comme nous l'écrivions dans une première recension (*Latomus* 49, 1990, p. 701-702), il analyse la genèse d'une élite politique qui, à la différence du patriciat, se présente à nous comme une élite ouverte et jouissant de privilèges « informels » plus que juridiquement définis. Les considérations développées à ce sujet par F. Münzer dans ses « *Römische Adelsparteien und Adelsfamilien* » (1920) avaient force de loi, à commencer par le dogme d'un « Mittelpartei »

permettant d'expliquer le compromis de 367 av. J.-C. et l'accès au consulat de quelques familles plébéiennes dans les années qui suivirent. Mais ce «parti du centre» aurait été supplanté dans les années 360 par un groupe qui sut ralentir l'ascension des figures de proue de la plèbe puisque, à plusieurs reprises, 2 consuls patriciens furent élus entre 355 et 343. C'est à partir de 342 seulement que les plébéiens obtinrent le droit d'être irrévocablement représentés au consulat chaque année. Mais, depuis 366, les consuls choisis parmi eux étoffaient la *nobilitas* en voie de constitution dans laquelle patriciens et plébéiens avaient indistinctement leur place à partir du moment où l'un de leurs ancêtres directs avait géré la magistrature suprême. En tout état de cause les conditions se trouvaient dès lors réunies pour que la méthode prosopographique pût s'appliquer à l'âge d'or comme à la période de crise du régime républicain. En effet elle permettait de déceler et de suivre les liens et les alliances, susceptibles de se perpétuer pendant plusieurs générations, qui s'étaient tissés entre familles patriciennes et élite de la plèbe. Si, pour des raisons trop évidentes, F. Münzer se garda d'en faire usage pour les temps protorépublicains, qu'il nous soit permis de rappeler que, sans faire école, F. Cornelius devait s'en inspirer dans ses « *Untersuchungen zur frühen römischen Geschichte* » (1940) – Il faut insister plus que nous ne l'avions fait dans notre recension de 1990, sur le fait que, au cadre des vingt-cinq années dans lequel F. Münzer insérait la protohistoire de la nobilitas, K.-J. Hölkeskamp substitue une chronologie plus fouillée. À ses yeux, cette protohistoire ne devait rien à un «Mittelpartei» et à la faction qui l'aurait «détrôné» au bout d'une décennie. Il optait donc pour un cadre plus vaste englobant au bas mot les 70 années qui suivirent. En même temps il mettait l'accent sur la cohésion de ce groupe en voie de formation plus que sur d'éventuels clivages en son sein. Dans sa pensée la période qui commençait avec les lois Licinio-Sextiennes vit la formation progressive, mais somme toute rapide, d'une noblesse appelée à réduire le patriciat à la portion congrue s'il est vrai que cette élite était vouée à se diluer dans le flot montant des ex-consuls plébéiens. Pour lui elle constitue un groupe aux contours bien déterminés dès 340. La période qui sépare les lois de Q. Publilius Philo de la *lex Hortensia* (339-287) fut celle de sa consolidation au moyen des prorogations et des itérations qui portent la marque de sa créativité. Dans ce processus de consolidation et d'affirmation, les tribuns jouèrent de manière apparemment paradoxale un rôle décisif. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir montré qu'en rompant avec le comportement contestataire qu'ils avaient assumé pendant près de deux siècles et demi, ils surent combler le fossé qui les séparait du Sénat et opter, sans perdre la face, pour des orientations qui se rapprochaient des siennes. L'heure avait sonné de leur collaboration pleine et entière avec cette assemblée et avec la *nobilitas* prête à leur ouvrir ses portes. Et K.-J. Hölkeskamp nous paraît être dans le vrai lorsqu'il professe, à propos de la loi de 287, que, loin d'être la conséquence de cette mesure comme on le croit souvent, leur intégration à la classe politique était en réalité chose faite à cette date déjà. Ils surent en effet se couper en règle générale d'un *mos* « jusqu'au-boutiste ». Les Ogulnii sont les représentants par excellence de ce tribunat, nouvelle manière dont les titulaires, dans leur grande majorité, oublièrent les basses couches de la plèbe pour épouser les intérêts de sa frange supérieure. – Les considérations qui précèdent donnent une première idée de la richesse de ce livre. Ses acquis les plus importants peuvent se résumer comme suit. Premièrement l'auteur l'a élaboré avec la conviction que, même s'il peut éveiller çà et là quelques doutes, le témoignage de l'annalistique sur la vie politique romaine du IVe siècle est dans ses grandes lignes digne de foi, et ce alors que certains parmi ses pairs ne croient au bien-fondé de pareille concession que pour la période postérieure à 300. Le résultat de ses analyses invite à donner raison à son auteur. En second lieu il apporte des raisons de considérer que, jusque dans son assise prosopographique, la théorie de F. Münzer repose sur des fondements moins solides qu'il n'y paraît, et ce pour deux raisons au moins. D'une part,

l'étude des carrières tend parfois à révoquer en doute la périodisation proposée par ce savant. D'autre part, on notera qu'au nom de considérations qui méritent de retenir l'attention, K.-J. Hölkeskamp apporte des atténuations à l'idée que le magistrat présidant les comices exerçait une action déterminante sur le processus électoral et sur son issue. Bref, à la vision mécanique et statique jusque dans les phénomènes d'alternance que F. Münzer adoptait de cette période, il nous invite à substituer une exégèse de nos sources qui fasse moins de place à l'esprit de système, parce que plus respectueuse de la diversité des situations. Si, du plan des critiques nous passons à celui de la construction, il est clair que les résultats auxquels l'auteur parvient emportent l'adhésion. Quoique des points de friction aient subsisté un temps entre le patriciat et sa composante plébéienne et quoique l'homogénéité croissante de la nouvelle noblesse n'étouffât pas dans l'œuf tout risque de concurrence entre membres de cette élite, le sens du compromis et l'apparition de règles souvent posées à l'initiative de la plèbe lui assurèrent le bénéfice d'une stabilité que l'absorption de cette *plebs* au sein du *populus* qui dispensait les magistratures et celle du tribunat dans la série des organes de la cité contribuèrent à consolider. – L'avant-propos de cette deuxième édition tient à la fois du plaidoyer et, plus encore, du discours de la méthode et d'une volonté bien affirmée d'aller de l'avant. Du plaidoyer dans la mesure où, parce qu'il n'était pas acquis au départ à ce projet de réédition, K.-J. Hölkeskamp expose les raisons qui l'ont conduit à s'y rallier. Du discours de la méthode, du fait que cette partie du livre est prioritairement une rétrospective des travaux, parus depuis1985, qui portent sur les problèmes majeurs de la vie politique romaine pendant les 250 dernières années du régime républicain et font autorité. Il s'y arrête prioritairement sur le type d'approche particulier à chacun de leurs auteurs. En effet, ses propres recherches postérieures aux années 1990 l'ont conduit à réfléchir sur divers aspects de cette période. Signalons en passant que ce tournant n'a rien d'une rupture, s'il est vrai que, conceptuellement, ces travaux doivent quelque chose à *Die Entstehung der Nobilität*. Le lecteur éprouvera parfois le sentiment que K.-J. Hölkeskamp ne pèche pas par excès d'indulgence à l'endroit de ses pairs, y compris les « têtes de série » : cf. par exemple le cas de F. Millar. Cette rigueur tient à l'idée exigeante qu'il se fait du métier d'historien de l'antiquité classique au moment même où il est çà et là menacé. D'où son appel à l'union des bonnes volontés pour concevoir et élaborer une histoire qui porte la marque de son temps en faisant à l'interdisciplinarité la place qui devrait être la sienne. Quant au programme de recherches dont il appelle de ses vœux la poursuite et l'essor, il reste centré autour de l'espace politique de la cité républicaine défini par rapport aux quatre pôles que sont le Capitole, le Comitium, le Forum et le Champ de Mars. Si nos connaissances en la matière ont fait d'importants progrès au cours des 30 dernières années, il est persuadé que tout n'est pas dit sur ce thème et sur celui de la communication politique qui en est inséparable. Quant aux *Addenda* des pages 305-331, ils sont exclusivement d'ordre bibliographique. Au vu des préoccupations qui sont les siennes, le lecteur pourra déplorer çà et là telle ou telle absence. Mais à propos d'un livre dans lequel les notes infrapaginales occupent souvent plus de la moitié de la page, le mieux pourrait être l'ennemi du bien. Tout se passe comme si K.-J. Hölkeskamp s'était borné à renvoyer aux travaux qui sont à ses yeux essentiels. Plutôt que d'accumuler les références à des études d'inégale valeur, nous nous bornerons ici à indiquer deux études qui méritaient une mention : p. 308, à propos du *foedus Cassianum*, D. Kremer, *Ius Latinum. Le concept de droit latin sous la République et l'Empire*, Paris, 2006, p. 310-311 ; p. 310, à propos de la *lex Licinia-Sextia de modo agrorum*, il vaut la peine de se reporter à M. Balbo, *La lex Licinia de modo agrorum : riconsiderazione di un modello storiografico* in *RFIC* 138, 2011, p. 265-311. – Il est pour finir une question que, si son intérêt va aux *primordia ciuitatis*, le lecteur ne saurait éluder, même si K.-J. Hölkeskamp pour qui elle n'avait rien de primordial ne s'attarde pas sur ce point. Deux définitions de la

nobilitas ont cours chez les modernes. Selon l'une, était *nobilis* tout individu dont un ascendant direct avait exercé une magistrature curule. L'autre réserve cette qualité aux descendants directs d'un consul. La tendance est bien sûr à considérer la première comme la plus ancienne et à en situer la formation dans la deuxième moitié du IVe siècle. L'autre, sensiblement plus tardive, daterait seulement du deuxième siècle, répondant au besoin de limiter le nombre des candidats au consulat. Mais certains professent qu'elle eut cours dès les décennies qui suivirent la loi Licinia-Sextia *de consule plebeio*. Dans ces conditions, notons-le, tout se passerait comme si la théorie élaborée par A. Magdelain et développée par P.-C. Ranouil, qui reconnaît dans le patriciat une noblesse exclusivement républicaine acquise par la gestion de la magistrature suprême anoblissant les descendants de ses titulaires, n'était qu'une figure de la *nobilitas* patricio-plébéienne, ce qui soulève une question préalable de première importance : comment expliquer que les éléments étrangers au patriciat qui devinrent consuls après 367 ne soient pas eux aussi devenus *patricii* ? – Bref une réédition dont on souhaite qu'elle élargisse encore l'audience d'un livre novateur. Jean-Claude RICHARD.

Andreas HOFENEDER, *Die Religion der Kelten in den antiken literarischen Zeugnissen. Sammlung, übersetzung und Kommentierung. Band III. Von Arrianos bis zum Ausklang der Antike*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2011 (Mitteilungen der Prähistorischen Kommission, 75), 30 × 21 cm., 641 p., 91 €, ISBN 978-3-7001-6997-0.

Face à ce dernier tome, encore plus épais, on ne peut que répéter les louanges déjà adressées à l'entreprise de M. Hofeneder lors des recensions de ses deux derniers volumes. On retrouve en effet la documentation presque exhaustive sur tous les textes retenus et sur toutes les questions qu'ils posent, ainsi que la grande prudence vis-à-vis des hypothèses que ces textes suscitent. Certes, cette prudence nous paraît ici ou là trop exagérée – par exemple lorsqu'elle maintient incertain le lieu entre les toponymes en *Lugdunon* et le dieu Lugus alors que la coïncidence entre la date du Lughnas irlandais et celle du conseil des Gaules à Lyon paraît ne pas pouvoir être fortuite (p. 126-132) – mais nous ne pouvons que la reconnaître justifiée pour éviter toutes conclusions trop assurées et pour signaler la nécessité de débats et d'argumentations solides. La seule lacune que nous avons relevée est l'ignorance que le nom d'Ogmios est désormais bien diagnostiqué comme gaulois, avec une étymologie qui en fait un « Proclamateur, Enseignant » (F. Bader, *Héraclès, Ogmios et les Sirènes* in C. Jourdain-Annequin / C. Bonnet [éds.], *Héraclès, les femmes et le féminin*, Bruxelles, 1996, p. 149-150). – On ne peut pas croire qu'il sera encore possible désormais d'évoquer un texte antique touchant à la religion et aux croyances des Celtes sans se reporter à ce corpus. L'académie autrichienne des sciences, également initiatrice du grand projet des *Fontes epigraphici religionis celticae antiquae,* aura ainsi, après la complétion de ce dernier projet, mis à disposition l'ensemble des sources textuelles pour une approche objective de cette religion et de ces croyances. Claude STERCKX.

José Manuel IGLESIAS GIL / Alicia RUIZ GUTIÉRREZ, *Viajes y cambios de residencia en el mundo romano*. J. M. Ig G. y Al. R. G. (Editores), Santander, PUbliCan- Ediciones de la Universidad de Cantabria, 2011, 24 × 17,5 cm, 366 p., fig., cartes, ISBN 978-84-8102-579-8.

Une introduction d'Alicia Ruiz Gutiérrez, p. 9-19, replace la motivation des organisateurs du colloque de l'Université de Cantabrie (février 2011) dans une démarche

historiographique plus large : le succès du thème des voyages et des migrations dans l'Antiquité depuis quelques décennies. Elle résume également les 15 contributions à cet ouvrage collectif, pour lequel on ne peut que souligner la qualité éditoriale. – Dans la première partie, « Movilidad e integración cívica », Gino Bandelli, « Stranieri ad Aquileia in età republicana », p. 23-45, analyse les origines des immigrés d'Aquilée, selon leur condition sociale (militaires et commerçants) et leur origine géographique, grâce à une documentation abondante, principalement épigraphique, étudiée avec une grande rigueur. Il conclut sur l'attractivité de la colonie dans les migrations italiques de l'époque républicaine. – Estela García Fernández, « Movilidad, onomástica e integración en Hispania en época republicana : algunas observaciones metodológicas », p. 47-66, s'attaque à un thème controversé : l'importance ou non des immigrés italiens dans la péninsule Ibérique d'avant les guerres civiles. L'auteur défend l'idée d'un contexte favorable grâce aux colonies latines qu'elle estime plus nombreuses que la liste traditionnellement admise (*Carteia*, *Cordoba*, *Valentia*, *Palma* et *Pollentia*) ; elle considère notamment *Obulco*, *Castulo*, *Ilerda* et Sagonte. Sa démarche est de faire coïncider témoignages individuels de *duo* ou *tria nomina* et droit latin de la cité d'origine de l'individu, rejetant les arguments d'usurpation par imitation ou clientélisme. On objectera que la réalité linguistique de ces cités ne va pas toujours dans ce sens. Par exemple, à propos d'*Ilerda*, comment concevoir que les *tria nomina* de ses 3 cavaliers honorés sur le bronze d'Ascoli prouveraient son statut de colonie latine (p. 51-52) quand on sait que c'est l'écriture ibérique qui était alors utilisée dans ses légendes monétaires ? Le débat sur l'émigration vers les Hispanies reste d'autant plus ouvert que, comme l'a démontré récemment F. Beltràn Lloris (*Les colonies latines d'Hispanie [IIe siècle av. n. È.] : émigration italique et intégration politique* in N. Barrandon / F. Kirbihler [éds.], *Les gouverneurs et les provinciaux sous la République romaine*, Rennes, 2011, p. 131-144.), la colonisation en Ibérie permit de lotir des populations déjà présentes sur place plutôt qu'elle ne créa de nouvelles vagues migratoires depuis l'Italie. – Sabine Armani, « Origo et liens familiaux dans la Péninsule ibérique », p. 67-92, rappelle dans un premier temps ce que peut retranscrire l'*origo* dans les processus migratoires et dans les contextes familiaux. Puis elle s'intéresse plus particulièrement aux relations matrimoniales, relevant que si l'endogamie fut la règle, il y a quelques cas d'exogamie connus, pour lesquels le choix de la cité où le couple s'installait, celle de la femme ou du mari, ne répondit pas à une règle. L'auteure valorise également les solidarités familiales entretenues en dépit des migrations. L'ensemble est extrêmement bien documenté : références sont faites aux nombreuses inscriptions des annexes et quelques études de cas illustrent régulièrement le propos. – M. Cruz González Rodríguez, « En torno a la expressión de la origo en noroeste hispano : el caso de los Cántabros vadinienses como ejemplo de intégracíon cívica », p. 93-117, présente une étude onomastique des Vadinienses, dont l'*origo* est le plus représenté dans les inscriptions de Cantabrie. – Enrique Melchor Gil, « Movilidad geográfica de las élites locales de la Bética », p. 119-153, a établi un catalogue des décurions et de leur famille qui ont migré d'une cité de Bétique à une autre. Des 41 témoignages, l'auteur dresse de passionnants portraits, desquels ressort l'ambition de ces hommes : nombreux sont ceux qui avaient souhaité poursuivre leur carrière dans la capitale régionale, *Corduba*. Par ailleurs, on y retrouve certains grands propriétaires terriens ou commerçants qui avaient des intérêts dans plusieurs *ciuitates*, à l'image d'un des plus connus, le *diffusor olearius* M. Iulius Hermesianus, mais aussi d'un dossier inédit, celui de la *gens* Fuficia d'Astigi. Six pages de conclusions replacent habilement les résultats de cette enquête dans le contexte provincial, valorisant le degré d'ouverture des *ordines decurionum*. L'auteur pense que ce processus ne répondait pas forcément à une difficulté dans le recrutement local, mais qu'il s'agissait surtout d'augmenter les

ressources potentielles de la cité. – La deuxième partie, « Contexto cultural y circunstancias de los desplazamientos », s'ouvre sur l'article d'Enrique Gozalbes Cravioto, « Los viajes en el imaginario romano », p. 157-175, qui dresse un état de la question des représentations romaines des limites de l'œkoumène et présente les récits de voyages de l'époque impériale, notamment du IIe siècle ap. J.-C. (Pausanias, Lucien de Samosate) pour valoriser l'imaginaire romain. – Juan José Palao Vicente, « Lejos de casa. Destinos, Traslados y retiros del soldado romano durante el alto imperio », p. 177-200, avec l'extrême prudence nécessaire pour l'étude de la documentation disponible, montre bien l'absence de règles en ce qui concerne la géographie des déplacements des soldats. Pourtant certains ont été amenés à parcourir l'Empire, parfois dès leur formation, mais aussi pour rejoindre leur unité de service, pour le trajet vers laquelle ils recevaient un viatique de 75 deniers. Ensuite, le soldat pouvait obtenir une permission de quelques jours pour visiter sa famille, peut-être plus longue pour des soins médicaux. En ce qui concerne les voyages relevant du service, les inscriptions personnelles ne les mentionnent que difficilement ; ils sont malgré tout implicites pour les unités dites d'exploration. Le dernier voyage était celui du vétéran. Avec la restriction de l'*ager publicus* disponible pour une distribution à l'époque impériale, on observe une tendance à une installation sur le lieu de démobilisation, malgré quelques cas de retour au pays ou de destinations économiques. En conclusion il faut imaginer que les soldats voyageaient bien plus que ce dont témoigne la majorité des inscriptions, souvent laconiques à ce sujet. – Alicia Ruiz Gutiérrez, « Viajes y prácticas cultuales en las provincias romanas de Hispania y la Galia », p. 201-224, rappelle les dangers envisagés par les voyageurs, notamment la possibilité d'une maladresse vis-à-vis d'une divinité rencontrée en chemin qui explique certaines pratiques cultuelles. Elle analyse ensuite les données d'un corpus d'inscriptions disponible en annexe. Il s'agissait de revenir sain et sauf d'un voyage et la dédicace était bien souvent un vœu fait par une tierce personne. Si Jupiter était une divinité privilégiée et si les divinités locales furent aussi sollicitées, c'est surtout *Fortuna Redux* qui eut les faveurs des dédicants. L'auteure insiste pour ce type d'études sur la nécessité de distinguer les vœux faits pour les personnages publics, qui étaient également un moyen de les honorer, de ceux faits dans le cadre de la *familia*, plus pragmatiques. – Jean-Pierre Bost, « Voyageurs et migrants dans les cités du centre-ouest de la Gaule », p. 225-238, offre une réflexion méthodologique sur l'étude des voyages, notamment sur l'établissement d'un corpus épigraphique. Il s'agit de savoir, à partir des listes d'étrangers d'une cité, quels personnages retenir sur le seul critère onomastique. En ce qui concerne la motivation des voyageurs, il lui semble difficile de conclure sur le caractère définitif ou non d'un voyage quand les témoignages relèvent principalement d'inscriptions funéraires et donc du terme inopiné d'un déplacement. Toutefois l'auteur estime, dans cette étude régionale, que la majorité des déplacements furent professionnels. Bordeaux était une ville cosmopolitique dans le cadre de laquelle sont esquissés quelques parcours de migrants. – Juan Santos Yangas et Borja Díaz Ariño, « Emigración en Hispania en época imperial : el ejemplo de *Vxama Argaela* », p. 239-255, proposent une étude scrupuleuse des mouvements de population internes à une province, en l'occurrence l'Hispanie citérieure, en se fondant sur le corpus d'*Vxama Argaela* (présenté en annexe), et après avoir rappelé le caractère limité des informations livrées par les textes épigraphiques. Les immigrés originaires d'*Vxama* furent relativement nombreux à s'installer dans des cités de taille moyenne, comme *Segovia*, *Libia*, *Complutum* ou *Segobriga*, cités qui semblent avoir été des pôles d'immigration économique. – José Manuel Iglesias Gil, « Viajar por motivos de salud. Los viajes para la formación y el ejercicio de la actividad de los profesionales de la medicina », p. 257-278, à travers une histoire de la médecine dans l'Antiquité, valorise trois occasions de voyages pour les médecins : pour se former,

notamment dans les grands centres de formation qu'étaient Cos, Pergame, Cnide, Épidaure et Alexandrie ; pour s'installer, à partir de la fin de la République, Rome fut indubitablement un pôle d'attraction ; pour améliorer la connaissance, la méthode expérimentale impliquait d'aller à la rencontre des malades pour procéder à la comparaison des cas et des traitements. Le parcours de Galien, ici développé, enrichit le propos. Peut-être aurait-il fallu, malgré tout, rappeler qu'une majorité de médecins, plus obscurs, ne quitta probablement jamais son cabinet ou son unité militaire (*cf.* B. Rémy, *Les médecins de l'Occident*, Bordeaux, 2010), un point possible de recoupement avec l'article de J. J. Palao Vicente. – La troisième partie, « Los viajes del Poder », comprend un article de Julián González, « Viajes de poder: el emperador y las provincias », p. 281-288, qui présente les honneurs et les contingences que représentaient les voyages des empereurs pour les cités provinciales. – Juan Manuel Abascal, « La administración itinerante en la Hispania citerior. El funcionario y su familia », p. 289-317, témoigne, avec une très grande précision et après le traitement de toutes les sources disponibles, des déplacements des administrateurs de la province d'Hispanie citérieure sous le Haut-Empire, en suivant une présentation thématique : les gouverneurs, les légats puis les procurateurs font chacun l'objet d'un chapitre. Cette itinérance est un argument supplémentaire pour louer l'efficacité de l'administration provinciale romaine pourtant si réduite en personnels et d'autant plus remarquable dans cette vaste province dotée d'une capitale excentrée. – E. Torregaray Pagola, « Viajar en representación de Roma : idas y venidas de los *legati*-empajadores », p. 319-334, souligne le peu d'informations transmises par les sources sur le voyage à proprement parlé des ambassadeurs romains, contrairement à leur arrivée à destination ou aux objets de leur mission. Pourtant ces voyages ont dû participer à la quête de renseignements nécessaires à ces spécialistes de telle ou telle région qu'étaient les sénateurs mandatés par le Sénat. En cas de recherche d'alliances, une forme de tournée était même pratiquée. Si l'article fait bien le tour de la question, il aurait pu malgré tout être enrichi par quelques études de cas détaillées. – Rosario Valverde Castro, « Los viajes nupciales entre el reino de Toledo y la Gallia merovingia : una ocasión para la escenificación del poder », p. 335-366, offre une analyse complète des sources littéraires, notamment des œuvres de Grégoire de Tours et Venance Fortunat, pour mieux saisir ces voyages sans retour qui menaient des jeunes filles vers leur destin de reine. Outre le faste qui les entourait, il n'y a que peu de détails sur le parcours à proprement parlé, sauf en ce qui concerne celui de Galswinthe (*Gelesuinta*), présenté ici. Il semble que la sécurité du voyage ait primé sur le temps du trajet. – Après la lecture des 15 articles d'une très grande richesse analytique et documentaire, on regrette d'autant plus l'absence d'une conclusion générale, notamment parce qu'elle aurait pu valoriser le choix, original, d'associer dans un même ouvrage « voyages » et « changements de résidence », choix motivé (p. 11) par l'ambigüité relative de certains documents épigraphiques. Dans le cas des sujets qui se prêtaient particulièrement à ce défi, il a été relevé avec brio par les auteurs. En outre, nombreuses sont les réflexions méthodologiques qui peuvent ouvrir de nouvelles perspectives dans les études sur les migrations. À titre d'information on précisera que les études de cas régionaux ne portent ici que sur l'Occident (Italie, Gaules, Hispanies).

Nathalie BARRANDON.

Andreas KAKOSCHKE, *Die Personennamen im römischen Britannien*, Hildesheim / Zurich / New York, G. Olms, 2011 (Alpha-Omega, Reihe A, 259), 30 × 21,5 cm, 671 p., 1 fig., 2 cartes, 248 €, ISBN 978-3-487-14628-7.

Après avoir étudié les noms propres dans les deux provinces germaniques, en Rhétie et en Gaule Belgique, Andreas Kakoschke présente les noms propres de la Bretagne

romaine. Ainsi qu'il l'écrit dans l'introduction (en allemand et en anglais), il a rassemblé tous les *nomina* et *cognomina* de Bretagne, c'est-à-dire tous les noms de ceux qui ont résidé plus ou moins longtemps en Bretagne, soit 2 500 individus. Ce sont essentiellement des militaires (ainsi que leur famille). Mais les civils ne sont pas absents. Les sources qu'il a utilisées sont avant tout épigraphiques, mais il n'a pas négligé pour autant les sources littéraires et numismatiques (pour les dirigeants qui ont vécu avant la conquête romaine). Il a en revanche écarté l'*instrumentum domesticum*, sauf quand il y avait un nom rare, tout en prenant en compte les *tabellae defixiones*, les diplômes militaires, les tablettes et les timbres sur céramique. Comme la *classis Britannica* était basée à Boulogne-sur-Mer, il s'est également servi des inscriptions qui y ont été trouvées. Les limites chronologiques vont du Ier au IIIe siècle apr. J.-C., mais l'auteur ne s'interdit pas d'utiliser les inscriptions antérieures et postérieures (jusqu'en 410, date du retrait des troupes romaines). – Le catalogue comprend deux grandes parties, avec un classement alphabétique à l'intérieur de chacune d'entre elles : les gentilices d'abord, au nombre de 465 (p. 41-215), puis les *cognomina*, au nombre de 1520 (p. 216-669). À la fin de chacune de ces deux parties, on trouve un tableau avec les gentilices (p. 206-215) et les *cognomina* (p. 658-669) incomplets. Il y en a respectivement 502 et 578. Deux cartes figurent à la fin du volume. Elles pourraient être plus lisibles. – L'auteur donne d'abord le *nomen* (ou le *cognomen*), puis indique son origine (celtique, germanique, grecque ou autre), la province et le nombre de personnes qui portent ce *nomen* ou ce *cognomen*. Il dresse ensuite la liste des personnes concernées, en donnant le nom sous la forme qu'il a dans la source (y compris donc les ligatures, par exemple). Les autres renseignements sont les suivants : province, statut de la personne, lieu de découverte, date, source. Viennent ensuite la liste des provinces occidentales dans lesquelles on trouve le même *nomen* (ou *cognomen*), et enfin le commentaire (avec une bibliographie). Comme beaucoup de noms apparaissent deux fois, ce commentaire est parfois répété entièrement (p. 44 et 551 pour C. Aerescius Saenus, p. 80, 81 et 380 pour L. Cestius Gallus Cerrinius Iustus Lutatius Natalis par exemple) ou en partie (p. 90 et 591 pour Curtius Super par exemple). Il peut ne pas l'être (pour Flavius Cerialis, le commentaire se trouve au *cognomen*, p. 303, et non pas au *nomen*, p. 100-102). Quand il y a beaucoup de personnes concernées par un même *nomen* (ou *cognomen*), l'auteur a choisi de façon générale de placer le commentaire au *cognomen* (ou au *nomen*). – Andreas Kakoschke justifie son entreprise en écrivant qu'il y a eu beaucoup de nouvelles découvertes depuis les *indices* des *RIB* I et II, sans compter les nouvelles lectures pour de nombreuses inscriptions et l'absence d'*indices* pour le *RIB* III. Mais il ne se contente pas de fournir une simple liste de tous ceux qui, à un moment ou à un autre, ont été présents en Bretagne entre le Ier et le IIIe siècle. Grâce à la quantité et à la qualité des informations qu'il donne, il livre un très précieux instrument de travail, que ce soit pour l'onomastique, l'histoire sociale ou encore militaire. – Compte tenu de la taille du volume, les coquilles sont peu nombreuses. Quelques exemples pris dans la bibliographie : Françes au lieu de François p. 27, Mavros ou lieu de Mavors p. 28 et 37, romains au lieu de romaines p. 30 ou encore tabletts au lieu de tablettes p. 38. Cela n'enlève rien à la très grande qualité de l'ouvrage. Catherine WOLFF.

Christian KRÖTZL / Katariina MUSTAKALLIO, *On Old Age: Approaching Death in Antiquity and the Middle Ages*, edited by Chr. Kr. and K. M., Turnhout, Brepols, 2011 (Studies in the History of Daily Life, 2), 24 × 16 cm, XX-346 p., 80 €, ISBN 978-2-503-89746-4.

Der im Folgenden zu besprechende Sammelband geht hervor aus der Konferenz: „Ageing, Old Age and Death: Passages from Antiquity to the Middle Ages II" (Universität Tampere 2005) und verfolgt konsequent deren interdisziplinären Ansatz, um sich

dem übergreifenden Themenfeld von Altern, Sterben, Tod und Erinnerung in der vormodernen Gesellschaft unter der Sichtweise der „longue durée" zu nähern. Hierin liegt die besondere Stärke, wie auch die spezifische Schwäche dieses Bandes. Denn so überzeugend die Zusammenstellung der insgesamt 16, durchweg informativen und gut lesbaren Beiträge diesem Ansatz Rechnung trägt, so wird sich der Leser in der Summe des Eindrucks nicht erwehren können, dass die Komplexe Alter/Sterben und Tod/Erinnerung doch recht unterschiedlichen Fragestellungen und methodischen Herangehensweisen unterworfen sind, die vielleicht in zwei Bänden der fachlich uneingeschränkt zu begrüßenden HDL-Reihe besser zur Geltung gekommen wären. – In ihrem Vorwort heben die Herausgeber hervor, dass Alter und Tod bislang kaum epochenübergreifend behandelt wurden, und betonen ihren interdisziplinären Ansatz, mit dessen Hilfe sie den sozialen Kontext von Alter, Sterben, Tod und Erinnerung ergründen wollen. Der Band selbst gliedert sich in drei Blöcke: 1.) Wahrnehmung von Alter und Tod sowie Wertschätzung des letzten Lebensabschnittes, 2.) sozialer Kontext von Alter und Tod, 3.) Umgang mit dem Tod und Totengedenken. – Zu Beginn von Block 1 heben Mary Harlow und Ray Laurence in *Viewing the Old: Recording and Respecting the Elderly at Rome and in the Empire* hervor, dass das Alter nicht isoliert vom restlichen Lebenslauf betrachtet werden darf und der Gender-Aspekt stärker in der diesbezüglichen Forschung berücksichtigt werden sollte. Mit Rückgriff auf die bestehende Forschung und zahlreiche antike Quellen zeigen die Autoren auf, dass ein Bewusstsein existierte, durch das spätere Erwachsenenalter zu gehen und alt zu werden. Dieses Alter sei in der antiken Wahrnehmung durch den Verlust der Individualität, aber auch einer gewissen *dignitas* geprägt. Exemplarisch vermag der Beitrag anhand der Grabsteine der antiken Stadt Dougga aufzuzeigen, wie groß die Verehrung für das Alter (und zwar das von Männern und Frauen gleichermaßen) gewesen sein muss. In *The Elderly Children of Greece and Rome* untersucht Tim Parkin das antike und bis in die Neuzeit rezipierte Sprichwort, dass Alter die zweite Kindheit sei. Hierzu sammelt er systematisch die (zusätzlich in einem Appendix aufgelisteten) antiken Belege, die sodann konsequent auf deren soziologische und historische Bedeutung hin befragt werden. Dabei kommt Parkin entgegen der Position des vorangehenden Beitrages zum Schluss, dass das Alter in der Antike eine marginalisierte Altersstufe darstellte. – Dass das Alter auch eine Wertschätzung für alte Frauen bedeuten konnte, postuliert Katariin Mustakallio in *Representing Older Women: Hersilia, Veturia, Virgo Vestalis Maxima*. Unter Konzentration auf die Historiker Livius und Dionysios Halicarnassos sowie auf Plutarch zeigt die Autorin anhand zweier Szenen der römischen Frühgeschichte den politischen Einfluss von Frauen auf, der in den gewählten Beispielen durch den Topos der klagenden Frauen formuliert wird, bevor mit Bezug zu weiteren Quellen die religiösen Funktionen der Vestalinnen thematisiert werden. Jill Bradley zeichnet in *The Changing Face of Death: The Iconography of the Personification of Death in the Early Middle Ages* anhand illustrierter ottonischer und angelsächsischer Manuskripte kenntnisreich den Wandel in der Darstellungen des personifizierten Todes nach. Vollkommen unabhängig von der Thanatos-Personifikation der römischen Epoche habe sich nach dem Fehlen einer Todes-Personifikation in karolingischer Zeit zunächst die Vorstellung eines Todes entwickelt, der nicht selbst aktiv ist, sondern dem die Sünder zugeführt werden. Erst später sei im angelsächsischen Raum der Wandel hin zu einer dämonischen Gestalt erfolgt, während in ottonischen Miniaturen der Sieg Christi über den Tod dominiere, was sich insb. durch die Szene des triumphierenden Gekreuzigten, unter dessen Kreuz der Tod liegt, zeige. Judit Majorossy zeigt in *'I wish my body to hallowed ground': Testamentary Orders of the Burghers of Late Medieval Pressburg about their Own Burial* materialreich und methodisch reflektiert die Auswirkungen der gesellschaftlichen Zugehörigkeit auf den Ort der Bestattung auf. Diese hänge zwar im Wesentlichen mit der Pfarrzugehörigkeit zusammen, jedoch bestehe ein großes Interesse,

wo man auf dem Friedhof beerdigt werde. Auch die Kosten der Beerdigung werden in diesem detailreichen Beitrag thematisiert. – Im zweiten Block untersucht Ennio Bauer zunächst *Old Age as a Principle of Social Organization: Gerousiai in the Poleis of Hellenistic and Roman Southern Asia Minor*. Nach einem grundlegenden Blick auf die *polis* der hellenistischen und römischen Zeit zeigt der Autor anhand markanter Fallbeispiele die Zusammensetzung und die politische bzw. repräsentative Funktion der *gerousiai* auf, bevor er Privilegien der Gerousia-Mitglieder thematisiert. Er betont dabei, dass die Institution ein Beleg für ein positives Bewusstsein dem Alter gegenüber sei, und alte Menschen am politischen Leben der Polis realen und aktiven Anteil haben konnten. Durch ihre soziale Mischung bildeten die *gerousiai* eine Brücke zwischen den weiteren Institutionen und den „einfachen" Bürgern. In *The Massacre of Old Men by the Gauls in 390 BC and the Social Meaning of Old Age in Early Rome* interpretiert Aleksandr Koptev die Erinnerung an das Massaker als rituelle Performance im Rahmen der *ludi scaenici*. Der Mythos habe die Funktion, in einer Zeit des Wiederaufbaus der römischen Gesellschaft das Prestige alter Männer als *pater familias* zu etablieren. Kirsi Salonen fragt vor dem Hintergrund, dass das Kirchenrecht keine Pensionierung von Priestern kennt, *What Happened to Aged Priests in the Late Middle Ages?* Dabei zeigt Salonen anhand der Quellen illustrativ die Optionen der *resignatio* auf, bei der eine dritte Person das Amt gegen Zahlung einer Rente an den ausscheidenden Kleriker übernehmen konnte, oder dass speziell einem Bischof ein Co-Bischof zur Seite gestellt werden konnte. Die Quellen verdeutlichen aber auch, dass das Alter zuweilen als Argumentationsmittel verwendet wurde, um einen Kleriker aus seinem Amt zu entfernen. Katalin Szende beschreibt in *Coping with Old Age in Medieval Hungarian Towns* verschiedene Modelle der mittelalterlichen Altersversorgungen. Hierzu zählt die Versorgung innerhalb der Familie, was auch bedeuten konnte, dass man testamentarisch für die Eltern vorsorgte, indem man die Familie oder dritte zur Versorgung verpflichtete oder ein Gut zu deren Versorgung bereitstellte. Die Quellen belegen aber auch die Option, bezahlte Pflege zu mieten, was zuweilen über Schulden erkauft oder durch Ausgleich im Rahmen des testamentarischen Erbes ausgeglichen wurde. Szende verweist auch speziell mit Bezug auf Witwen auf deren Möglichkeit, zusammenzuziehen. Dagegen sei der Rückzug in ein Kloster in Ungarn eine eher selten gewählte Option. Anhand der Fallbeispiele der Klöster Melrose (Schottland) und Kołbacz (Pommern) zeigt Emilia Jamroziak in *Burials and Politics of the Living and the Dead in Scotland and Pomerania in the High Middle Ages: The Case of Two Cistercian Monasteries* die Bedeutung von Familiengrablegen auf. Dabei seien die religiösen Zentren im Sinne ideologischer Zentren zu verstehen. Ziel war die Nähe zu bestimmten Heiligen oder zur Grablege bestimmter Königshäuser, denen man sich verbunden fühlte, oder als deren Nachfolger man sich verstand. Jussi Rantala geht in *No Place for the Dead: Ludi Saeculares of 17 BC and the Purificationary Cults of May as Part of the Roman Ritual Year* davon aus, dass die zahlreichen sakralen Feste Roms vor den "verderblichen" Einflüssen des Todes und des Alters geschützt wurden. Die historischen Hintergründe des *ludus saecularum* seien für dieses Fest im Jahre 17 v. Chr. von geringer Bedeutung, da es in diesem Jahr als Reinigungsfeier der Augusteischen Reform zu verstehen sei. Dieser Charakter werde u.a. darin deutlich, dass drei weitere Reinigungsfeste (*lemuri*, *argei* und *ambarualia*) ebenfalls im Mai stattfanden. Folglich sei der *ludus saecularum* als Liturgie der Wiedergeburt der Stadt Rom zu verstehen. – Zu Beginn des dritten Abschnitts hebt Ildikó Csepregi in *Disease, Death, Destiny: The Healer as Soter in Miraculous Cures* hervor, dass sich in Asia Minor des 2./3. Jh. die klassische griechische und die frühe christliche Überzeugung in der Vorstellung treffen, Krankheit sei von Sünde hervorgerufen. Nach einem Überblick über die antike Praxis des Heilschlafes markiert der Autor als wichtiges theologisches Problem, dass der Heilende offenkundig Macht über Leben und Tod besitzt. Sodann zeigt Csepregi am Beispiel u.a.

von Asklepios und der heiligen Thekla eindrücklich analoge und trennende Elemente der Praxis auf. In *Medical Perspectives on Death in Late Medieval and Early Modern Europe* notiert Iona McCleery, dass es entgegen dem gängigen Bild durchaus eine enge Beziehung von mittelalterlicher Medizin und der Todesthematik gebe. Zwar verharrten die medizinischen Theorien das Alter betreffend im antiken Modell Galens oder verstünden das Alter als Folge des postdiluvialen Zeitalters. Auch scheinen Prognosen über den Alterungsprozess vor allem dazu zu dienen, sich im Sinne der *artes moriendi* auf den Tod vorbereiten zu können. Gleichwohl gebe es erstaunlich wenige medizin-historische Studien hierzu. Milkka Tamminen notiert in *Who Deserves the Crown of Martyrdom? Martyrs in the Crusade Ideology of Jacques de Vitry (1160/70–1240)* zunächst die Skepsis der Kirche gegenüber der im Mittelalter populären Ansicht, der Tod auf dem Kreuzzug sei Martyrium zu werten. Jacques de Vitry betone in seinen Predigten den Martyriumscharakter, sei in seiner Geschichtsdarstellung aber weitaus zurückhaltender. Gleichwohl könne man in seinem Gesamtwerk die Vorstellung verfolgen, dass ein Kreuzfahrer umso eher die Krone des Martyriums erhalte, je mehr er gelitten habe. Sari Katajala-Peltomaa untersucht in *Rituals and Reputation: Immature Death in the Fourteenth-Century Canonization Processes* den sozialen Kontext von Tod und Sterben im Mittelalter. Dabei werden die Zeugenaussagen zu Totenerweckungen im Rahmen von Kanonisierungsprozessen als historische Quelle stark gemacht. Hierbei wird deutlich, dass Sterben im Mittelalter ein öffentlicher Akt war, und zugleich eine große Angst vor dem unerwarteten Tod vorherrschte. Die Kirchenkanzel und Grabdenkmäler macht schließlich Nitrit Ben-Aryeh Debby in *Pulpits and Tombs in Renaissance Florence* als historische Quelle stark. Am Beispiel von Florenz ließe sich verfolgen, wie deren Finanzierung bzw. Einrichtung den sozialen Status einer Familie zum Ausdruck geben sollte. Nicht unerwähnt bleibt die zeitgenössische Kritik an dieser Praxis. – In der Summe vermögen die verschiedenen Beiträge zu dokumentieren, dass die (Re-)Produktion sozialer Bindungen ein Schlüsselmoment aller in diesem Band behandelten vormodernen Gesellschaften darstellen, und dass in diesem Kontext alte Menschen keinesfalls marginalisiert sondern vielmehr integriert wurden. Diese Integration galt auch für die Verstorbenen, die im Kontext der *memoria* Teil der Gesellschaft blieben. – Inwieweit das Fehlen eines Registers kritisch anzumerken ist, kann sicherlich kontrovers beurteilt werden. Gerade angesichts des interdisziplinären Ansatzes des Sammelbandes wäre aber ein Quellenregister unter Umständen für all jene hilfreich, die den komparativen Ansatz gerne weiterverfolgen würden. Ebenso wäre eine zusammenfassende Bibliographie in diesem Sinne ein schönes Hilfsmittel gewesen, zumal in den versammelten Beiträgen auf alle grundlegenden Titel der unterschiedlichen Themenbereiche verwiesen wird. – Dessen ungeachtet handelt es sich zusammenfassend um einen durchgehend lesenswerten und uneingeschränkt zu empfehlenden Sammelband, der nicht nur die spezifischen Kerngebiete der einzelnen Beiträge fachlich bereichert, sondern durch die Zusammenschau der verschiedensten Aspekte einen breiten Einblick in die Thematiken Alter, Sterben und Tod sowie Totengedächtnis in der klassischen Antike und dem europäischen Mittelalter vermittelt.

Marcus SIGISMUND.

André LARONDE / Pierre TOUBERT / Jean LECLANT, *Histoire et archéologie méditerranéennes sous Napoléon III. Actes. André L. P.T., et J.L. éd*, Paris, Diffusion de Boccard, 2011 (Cahiers de la villa « Kérylos », 22), 24 × 17 cm, XVI-259 p., fig., 40 €, ISBN 978-2-87754-247-0.

La tenue du 21e colloque de la Villa Kérylos réuni les 8 et 9 octobre 2010 à Beaulieu-sur-mer fut conçue comme une « contribution savante » (p. VII) à la célébration du 150e anniversaire du traité de cession de Nice et de la Savoie à la France, qui fit l'objet

de nombreuses manifestations culturelles sur la Côte d'Azur. Dans ce contexte, s'est imposé le thème « Histoire et archéologie méditerranéennes sous Napoléon III » qui permettait la présentation des entreprises initiées par l'empereur dans le domaine archéologique en les inscrivant dans leur contexte historique. De fait, les communications se partagent entre analyse historique et historiographie de la « politique archéologique » méditerranéenne du Second empire. C'est ainsi que sont analysées les circonstances du rattachement de Nice à la France (G. Pécout), et les rapports de Napoléon III à l'Italie et la mise en œuvre d'une « diplomatie culturelle » (G. Ferragu). La restitution de l'état de « l'archéologie en pays niçois » (P. Arnaud) à l'époque du rattachement et l'évocation de certaines personnalités qui soutenaient l'empereur de leurs conseils (A. Laronde) complètent la contextualisation. Si l'archéologie nationale est bien présente par la communication que Y. Le Bohec consacre à « Napoléon III et Alésia », c'est l'archéologie méditerranéenne – classique et orientale – qui tient une place de choix : qu'il s'agisse de « l'acquisition du musée Campana » (G. Nadalini), des « missions en Grèce du Nord et en Macédoine » (M. Sève), de « la mission d'Ernest Renan en Phénicie » (C. Robin), de « la naissance de l'archéologie romaine en Algérie » (P. Morizot), et enfin de la grande figure de « Mariette Pacha » (N. Grimal) et de la place de « l'Égypte à l'Exposition universelle de 1867 » (D. Grange). « Les canons de Rhodes offerts à Napoléon III » (J.-B. de Vaivre) sont l'occasion de rappeler le goût de l'empereur pour l'artillerie ancienne et « un aspect de l'art de la guerre au Moyen Âge » (p. 238). L'essor de l'archéologie – classique et médiévale – se manifeste par les « restaurations archéologiques » appliquées aux monuments et par les créations architecturales (R. Recht). Cet ouvrage a le mérite d'attirer l'attention sur un aspect longtemps méconnu du Second empire qui marque pourtant une étape décisive dans l'affirmation de sciences nouvelles, dont le développement est favorisé par l'invention d'une véritable « politique archéologique nationale ». Le colloque *Napoléon III et l'archéologie* organisé et publié par la Société historique de Compiègne en 2001 s'est attaché à mettre en évidence tous les termes de cette politique déployée par l'empereur sur le sol national aussi bien qu'à l'étranger, dans un contexte international complexe où science et politique se mêlent, associant coopération, émulation et rivalité. La recherche historiographique récente a permis d'éclairer d'un jour nouveau les conditions de développement des sciences de l'antiquité en France au cours du XIX[e] siècle et en étroite relation avec les communautés savantes européennes. Ève GRAN-AYMERICH

Yann LE BOHEC, *Peuples et fédérations en Gaule (58-51 avant J.-C.) : lecture socio-juridique du Bellum Gallicum*, Paris, De Boccard, 2009 (De l'archéologie à l'histoire), 24 × 16 cm, 51 p., 1 carte, ISBN 978-2-7018-0271-8.

Sous ce titre ambitieux, cet opuscule rassemble les informations, contenues dans le *De bello Gallico*, relatives à l'organisation ethnique, politique et sociale de la Gaule, telle que l'ont vue César et Hirtius, c'est-à-dire dans une période où ces institutions étaient en crise. Crise que l'intervention romaine a, dans plus d'un cas, aggravée de conflits internes entre partis pro- et anti-romains, puis tenté d'infléchir dans l'intérêt du conquérant. – Cinq chapitres passent ainsi en revue les structures ethniques, urbaines (ou proto-urbaines) et interethniques (les formes de clientélisme et les fédérations) ; puis l'*akmè* de la crise, où, dès la 1[re] moitié du I[er] siècle, on voit en maints endroits succéder des régimes aristocratiques à la royauté, que des princes ambitieux ont çà et là travaillé à restaurer, parfois avec l'appui de César : soit, estime l'A., que ce dernier ait été plus confiant dans la loyauté d'un roi que dans celle d'une oligarchie, soit qu'il s'agisse non de la royauté traditionnelle, sacrale autant et plus que politique, mais d'une monarchie inspirée du modèle hellénistique. L'action de l'hellénisme sur la Gaule n'est d'ailleurs pas envisagée

autrement ici ; il ne paraît cependant pas douteux que les changements sociaux induits dès le IIIe s. par l'accroissement des échanges commerciaux soient à l'origine des bouleversements politiques qu'on entrevoit aux siècles suivants. C'est, d'une façon générale, ce manque de mise en perspective qu'on peut regretter dans le présent essai, trop limité à un commentaire institutionnel du *B.G.*, et qui se présente un peu comme un syllabus de cours. Ainsi, on est surpris de voir invoquer (p. 7) le souci de gagner de la place (le texte compte à peine 50 pages) pour ne pas prendre en compte le monde brittonique, si lié par ailleurs à la Gaule continentale, voire l'Irlande médiévale : milieux qui auraient offert une image de l'ancienne institution royale que la Gaule de César ne laisse plus qu'entrevoir. – Par ailleurs, l'A. n'a pas de peine à montrer que dans l'ensemble, l'organisme politique et urbain ne différait pas fondamentalement du modèle italique contemporain, avec ses élites dirigeantes (*principes, nobilitas, boni homines*), ses conseils restreints (*senatus*, *consilia*), ses grandes assemblées (*concilia*), ses liens de clientèle, etc. De même, les *oppida* (que l'A. traduit par « agglomérations ») ne sont pas toujours les refuges fortifiés, sommaires, que l'archéologie a coutume d'appeler de ce nom, mais comportent une hiérarchie au sommet de laquelle César hésite entre *oppidum* et *urbs* : ainsi, à propos d'Avaricum (Bourges), chez un peuple puissant, il est vrai, qui comptait quelque 20 *urbes* et de nombreux *oppida*. Un utile catalogue des peuples les mieux connus de la Celtique et de la Belgique reprend les données institutionnelles qui concernent chacun d'eux (Ubiens compris, ce qui peut surprendre si l'on a en vue la plausible étymologie germanique du nom). – On regrettera enfin que l'A., dont la hâte se trahit çà et là, se soit contenté de reproduire la carte du manuel de J. Moreau, qui concerne les *ciuitates* de l'époque *impériale*, avec ce résultat que les Éburons et les Atuatuques sont remplacés par les Tongres, les *Veragri* par les *Vallenses*, que les Andes y figurent comme *Andecaui* ; qu'un *castellum Menapiorum* trône dans un pays censé être dépourvu d'*oppida*, etc. On aurait pu concevoir une carte *ad hoc* où n'auraient figuré que les peuples concernés par le texte, avec l'indication graphique de leurs éventuelles relations de dépendance ou de fédération. – La bibliographie des pp. 47-49, où l'on mesure le récent développement de la recherche sur l'ancienne Gaule, est la bienvenue. Jean LOICQ.

Patrick LE ROUX, *La toge et les armes. Rome entre Méditerranée et Océan*. Scripta uaria I, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011 (Histoire), 24 × 17 cm, 785 p., fig., 26 €, ISBN 978-2-7535-1427-0.

Désormais professeur émérite de l'Université de Paris 13, P. Le Roux est l'auteur de plus de 180 articles et de 13 ouvrages, dont 5 ont paru sous sa seule signature. Certains de ses anciens étudiants, « convaincus de l'actualité et de l'importance de ses contributions scientifiques, mais aussi désireux de répondre aux sollicitations d'universitaires étrangers », ont réuni une sélection de ses publications en deux tomes (le second, encore à paraître, sera consacré plus particulièrement à la Péninsule ibérique). Ce premier volume comprend, outre la bibliographie complète (et impressionnante) de P. Le Roux, 39 articles et textes de conférence revus et corrigés, répartis en cinq parties intitulées : « sur le métier d'historien ; soldats et empire ; armées et territoires hispaniques ; cités et citoyennetés ; terres et gens des Gaules ». L'ouvrage fourmille de réflexions puissantes, originales, parfois provocantes, en tout cas toujours stimulantes sur des sujets très variés. Dans « sur le métier d'historien », l'auteur traite de la chute de l'Empire romain d'Occident (discussion de sa date et de ses causes qui remet en question beaucoup d'idées reçues), des raisons du « succès » romain (« l'une des clefs de son destin exceptionnel fut l'exercice d'une domination indifférente aux autonomies et aux cultures étrangères quand elles ne troublaient pas l'ordre impérial »), du concept de « romanisa-

tion » (discussion de la pertinence du concept ; mise en évidence du rôle de l'armée ; appréciation du phénomène par le biais de l'étude onomastique et religieuse ; rejet de toute interprétation de l'histoire romaine à la lueur de l'expérience colonialiste du XIXe s.), du métier d'épigraphiste (hommage à E. Hübner ; refus de considérer l'épigraphie comme une simple science auxiliaire : « personne ne peut se contenter d'être un épigraphiste ni au nom de cette étiquette prétendre maîtriser tout ce qui relève des inscriptions, de même qu'aucun spécialiste ne peut ignorer totalement les apports de la science épigraphique à la connaissance de l'histoire et de la culture antiques »), de *AÉ* 2007, 785 (l'édit augustéen de Paemeiobrigenses dont l'auteur n'exclut pas qu'il s'agisse d'un faux) et de l'oeuvre de Paul Veyne dont il nous livre une lecture critique mais finalement positive. Dans « soldats et empire », P. Le Roux aborde différents sujets comme les diplômes militaires, les distractions des soldats, le ravitaillement, l'utilisation de l'armée dans le maintien de l'ordre, réexamine certaines inscriptions (notamment *AÉ* 1993, 1231, Augsbourg) et, à partir de l'étude de l'évolution de l'institution militaire, remet en cause l'idée encore assez répandue que le régime impérial du Bas-Empire aurait radicalement rompu avec le principat augustéen. Dans « armées et territoires hispaniques », l'auteur examine l'impact qu'a eu la présence militaire romaine sur le développement économique et sur la société de l'Espagne antique, principalement à partir de l'étude des inscriptions retrouvées sur son territoire. Dans « cités et citoyennetés », il relativise l'idée traditionnelle selon laquelle la cité antique serait entrée dans un processus de décadence à partir du IIIe s. sous l'influence des agressions « barbares » et du christianisme. En réalité, la cité s'est plutôt bien adaptée aux nouvelles circonstances historiques et a même survécu à la chute de Rome. Quant à la nouvelle religion, elle a davantage contribué à la perpétuation de la culture antique qu'à son effacement. Dans « terres et gens des Gaules », l'auteur étudie la situation du monde celtique à la veille de la conquête de la Gaule, l'évolution de la Narbonnaise, de l'Aquitaine, de l'Armorique et de la Bretagne sous l'Empire et la révolte de Vindex, qualifiée plaisamment de « Mai 68 gaulois ». Enfin, P. Le Roux se livre à quelques considérations plus générales dans une postface (« Trajets à distance ») qui constitue en quelque sorte son « testament historique » dans lequel il insiste sur la nécessité pour l'historien de l'Antiquité de collaborer étroitement avec les archéologues et surtout de veiller constamment à ne pas tomber dans le piège de l'anachronisme. En ces temps de confusion politique et intellectuelle, il n'est, en effet, pas inutile de nous rappeler, par exemple, qu'en dépit de ce que cherchent à démontrer certains celtisants, « la Gaule n'est pas la France ». Mais ce bref compte rendu n'offre malheureusement qu'un pâle reflet de la richesse du contenu de l'ouvrage de P. Le Roux. C'est pourquoi archéologues, historiens, épigraphistes, historiens de l'art, de la culture, des religions et philosophes seront bien inspirés de consulter les trois *indices* qui, après une bibliographie générale, clôturent l'ouvrage (index des sources, des noms propres et des matières) : ils y trouveront certainement une entrée en rapport avec leurs propres recherches. Paul SIMELON.

R. J. LITTLEWOOD, *A Commentary on Silius Italicus' Punica 7*. Edited with Introduction and Commentary by R. J. L, Oxford, Oxford University Press, 2011, xcix + 276 p., 6 fig., 2 cartes, 75 £, ISBN 978-0-199-57093-5.

Commentaries on classical texts are curious pieces of scholarship. They are not usually read cover to cover; since they focus on individual words, lines and passages, classicists have a tendency to read particular sections. Nor are some commentaries helpful in understanding what the broader work is about in a literary sense because of their heavy focus on relatively minor philological issues (with references to works such as the

Thesaurus Linguae Latinae and *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache* and discussions of metrics). This shortcoming of some traditional commentaries does not apply to *A Commentary on Silius Italicus' Punica 7*. In fact, Littlewood's commentary represents a break from the traditional Oxford commentary, which has tended more toward the discussion of philological rather than literary aspects, and provides a sense of the richness of book 7 and the *Punica* as a literary *tour de force*. – The publication (or planned appearance) of recent commentaries (including partial commentaries) on various books of the *Punica* (1, 3, 6, 8, 13, 14), excluding Spaltenstein's 1986 commentary on the whole epic, still leaves numerous books for scholars to comment upon. Littlewood has filled the gap admirably for a commentary on *Punica* 7, which features the narrative involving the strategy of Quintus Fabius, who is compared with Hercules (e.g., p. xl-xli, 213-19, 243-50) in opposition to Hannibal (p. lxxi-lxxv, 134, 151). Fabius avoids direct confrontation with Hannibal (7.1-19) after the calamitous defeat of the Roman army at Trasimene (5.186-687; 6.1-61). As Hannibal attempts unsuccessfully to lure Fabius into battle (7.90-153), Fabius' strategy of delay proves unpopular in Rome and prompts the senate to give equal powers to Minucius (511-22), who falls into a trap of Hannibal and must be rescued by Fabius (523-745). Book 7 includes passages featuring the myth of Falernus (162-211), Hannibal's burning of Roman oxen (282-376), and the story of Proteus explaining the origins of the war to the Nereids and prophesying victory (409-93). – The *Punica* was valued by readers in the Renaissance and subsequent ages before the Victorian era, with some scholars considering Silius to be equal or superior to such poets as Vergil, Ovid, Horace, Lucan, Statius and Valerius Flaccus. The poem has now largely shed itself of the Plinian prejudice slavishly readopted by nineteenth and twentieth-century scholars, though the need for Littlewood to remark on this is an indication of the lingering prejudice that remains among some scholars of Silius. Unlike some scholars who have criticised Silius without producing a credible argument (or any argument whatsoever), Littlewood provides reasons for her praise of Silius throughout her commentary by including discussions of his poetic techniques and literary methods. A substantial case for Silius' sophistication as an epicist can be based alone upon the dense web of allusions in diction, imagery and theme that comprise the text of the *Punica*. – By the standard of most commentaries Littlewood's introduction of 32,000 words is long. But it contains valuable discussions about the poet (p. xvi-xix), the literary models of Silius Italicus (p. xix-lxii), the protagonists of *Punica* 7 (p. lxiii-lxxv), and Silius' epic style and poetic techniques (p. lxxv-xci). In contrast to the image fashioned by some scholars of Silius as a mere literary dilettante and retiree, Silius was a politically and culturally engaged figure whose wealth provided him with the means later in life to reflect not only upon the climactic war of Roman history but also upon his long career in the Flavian political arena through the composition of the *Punica*. While Littlewood situates Silius constructively within the Flavian socio-cultural context, she views the intertextual links between the works of Silius and Statius as indicative of a "lively competition" (p. xix) between the poets, which is reminiscent of the traditional idea of *aemulatio* whereby an author strives to equal or surpass a poetic rival. Whatever "competition" there may have between Silius and Statius, the intertextual allusions constitute a referential acknowledgement of each other's work and a means by which each poet attempted to position himself within the Roman poetic tradition. – The discussion of Silius' historical sources (Livy and Polybius) and literary models (Homer, Ennius, Vergil, Ovid's *Fasti*, Lucan, Statius and Valerius Flaccus), which takes up well over one-half of the introduction, is particularly sensitive and thorough. This section and the relevant notes in the commentary will prove valuable for any scholar of Silius searching for intertextual references in the *Punica*. The discussion of the transmission and reception

of the *Punica* (p. xci-xcvi) is a logical combination of examining how the text was handed down *and* received by scholars over the centuries. The introduction concludes with the *sigla* used in the *apparatus criticus* (p. xcvii-xcix) to the Latin text, which is based almost entirely upon the text of Josef Delz (1987), as explained in the preface (p. viii). Littlewood's decision to reproduce Delz' text may be largely attributable to the generally unproblematic nature of the text of the *Punica*: only a dozen passages are deemed sufficiently troublesome to be examined in close detail in the commentary (e.g., p. 127 *ad* 269-70, 128 *ad* 272-3, 138-9 *ad* 305-6, esp. 242-3 *ad* 723-4). – The commentary itself is 84,000 words, more concise than many commentaries on classical texts, and includes not only summaries of sections of the Latin text but also translations of many of the lines, which effectively makes the actual commentary part of the volume much shorter. The commentary is well organised: each section has a brief title followed by a summary, a list of relevant (and up-to-date) scholarship, and often mini-essays to introduce the sections. The notes usually follow a regular pattern: full lemma, translation, explanation of basic meaning, stylistic remarks (e.g., word order, repetition, sound effects), and comments on various literary (e.g., inter- and intratexuality, character studies) and historical issues (e.g., sources, events). Translations are provided for most *lemmata* (not just for problematic phrases and words), which is a nod to the Latinless reader, but given the increasing number of such readers a translation facing each page of the Latin text would have proven useful. The exegetical notes, which are always detailed, tend toward the discussion of literary and historical rather than textual and philological issues (textual parallels are sometimes noted). This emphasis upon the literary may be due partly to Littlewood's preference and/or the fact that she has only the relatively short commentary of Spaltenstein on book 7 upon which to build her own. It may be largely attributable to the nature of the source material, however, since the notes are particularly erudite in the identification of Silius' historical sources and intertextual allusions, while the intermittent epigraphical references, figures and maps help to clarify the discussion of historical and cultural matters. The result overall is a commentary that resembles more of an interpretive essay than a traditional commentary. – Although there are no separate discussions of the macrostructure of the *Punica*, of book 7's place within the *Punica* as a whole, and of the overarching themes of the epic, there are general references to the subject matter and concerns of the *Punica* throughout the introduction and commentary (e.g., p. xlvii, lxi, lxvi, lxxix, 71, 137, 151, 182, 185). These punctual thematic references to the *Punica* are valuable especially because the majority of scholars will dip into it selectively instead of read it cover to cover. Littlewood problematically attempts to attribute poetic, dramatic or generic intention to Silius throughout the introduction and notes (e.g., p. xxvi, xlvi, lxxx, 57, 77-8, 95, 129, 139, 165, 169, 197), which detracts slightly from the otherwise learned discussion of the narrative, characters and themes of the *Punica*. In addition, the words 'surely' and 'certainly' are used occasionally to persuade the reader of her view of Silius' intention or her reading of particular passages (e.g., p. lix, xc, 70, 98, 188, 242). As readers of the *Punica* we can really never really know Silius' intentions because we have only the text to examine in order to try to make sense of its words, images and intertexts. The *Punica* is an ambiguous text. Its narrative and characters challenge Rome's public image as a divinely sanctioned moral power. Scipio Africanus, whom Littlewood debatably maintains is the 'single hero of *Punica*' (p. liii), is portrayed somewhat ambiguously. Scipio emerges as a proto-typical Roman hero in the *Punica*, but by the last book there is little to distinguish him from Hannibal (cf. 17.402-5). By the close of the epic Scipio becomes heroicised and divinised in a manner reminiscent of the Roman imperial cult (cf. 17.653-4), which, as Littlewood notes, suggests a link between the virtues of Scipio and the

autocratic tendencies of the emperors (p. 190). Yet Littlewood discusses the ambiguity of the *Punica* on just one occasion. In a note on line 436 (*incipit ambiguus uates reseratque futura*), she mentions that 'Silius' reader-audience too might find his metaliterary subtext camouflaged by ambiguity' (p. 174), a remark made in relation to the ambiguity of the word *reseratque*, but her comment might well apply to the metaliterary subtext of the *Punica* as a whole. – As can be seen in the expansive style of the notes and sentences that contain fewer references than the traditional commentary, Littlewood's commentary aims at a more general scholar than that normally associated with an Oxford commentary. A random example appears *ad* 358f. *obsessis naribus igni* (p. 151): In this description of the animals' labouring breath is the imprint of Virgil's description of the plague which afflicts the cattle and horses of Noricum. Silius spares no detail of their agony, combining Virgil's description of a blocked windpipe, *obsessas fauces premit aspera lingua* (G. 3. 508) and blood dripping from their nostrils, *it naribus ater sanguis* (507-8) with the gruesome *obsessis naribus igni*: nostrils choked with fire. In a traditional commentary this could have been compressed to Silius alludes to the plague in *G.* 3.478ff. by combining *obsessas fauces premit aspera lingua* (508) and *it naribus ater sanguis* (507-8). The inclusion of a Further Reading section (p. 265-7) will prove useful for the general scholar. A Bibliography (p. 252-64), an Index Verborum (p. 268-70) and an Index Nominum et Rerum (p. 271-6) round out the volume. As is the norm with an Oxford University Press publication, there are few printing and typographical errors (e.g., 'appears link', p. 190). Littlewood defensibly opts to omit the article before the title *Punica* throughout, though this may annoy some scholars. – The more literary approach of Littlewood makes her commentary especially important because it reveals a heightened appreciation of Silius Italicus as a poet. *A Commentary on Silius Italicus' Punica 7* therefore surpasses the traditional philological commentary in terms of its scholarly utility and value. The informative introduction and notes help to create a picture of a talented poet who has crafted a technically sophisticated epic. The publication of this commentary seems indicative of a cultural shift on the part of Oxford University Press and is likely to serve as a standard for future commentaries because of its greater accessibility to students of classical literature. Littlewood's commentary is a momentous achievement in Silian studies — and not just because it is the first complete commentary in English on a single book of the *Punica* (cf. p. vii). William J. DOMINIK.

Michel MALAISE, *A la découverte d'Harpocrate à travers son historiographie*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, Classe des Lettres, 2011, 167 p., bibliographie, index, 20 €, ISBN 978-2-8031-0285-3.

Spécialiste incontesté des études isiaques, professeur émérite d'égyptologie à l'Université de Liège, membre de l'Académie royale de Belgique, Michel Malaise nous propose, en 133 pages, un remarquable petit livre sur son jeune dieu de prédilection, Harpocrate (Horus l'Enfant), à travers son historiographie (il lui a, d'ailleurs, consacré cinq articles entre 1990 et 2000 : bibliographie, p. 146). Ce travail lui permet d'esquisser, selon le type de document, l'évolution de la figure de cette divinité dans le temps, entre la fin du IVe s. a. C. et du IVe s. p. C., et dans l'espace antique ; on part des origines égyptiennes (Horus l'enfant, fils d'Isis et Osiris) pour poursuivre avec l'image diffusée dans le monde gréco-romain au sein de la famille isiaque. – Bien que l'enquête ne puisse se limiter à l'iconographie, l'importance de ce domaine dans la documentation amène, cependant, à y distinguer trois types stylistiques du début du Ier millénaire a. C. à la période romaine : « les œuvres véritablement égyptiennes ou d'inspiration purement égyptienne, les monuments égyptiens ou égyptisants avec des attributs grecs, les réalisations

d'inspiration grecque, avec attributs grecs ou romains, mais conservant une couronne égyptienne ». Un « portrait-robot » du dieu est ensuite esquissé : « enfant plus ou moins jeune, nu, crâne rasé, index droit tendu vers la bouche » portant souvent, comme attribut, la coiffe pschent et d'autres attributs royaux pharaoniques ainsi que la *cornucopia* héritée du monde grec ou la massue. Mais les sources écrites égyptiennes, grecques et romaines (textes littéraires et épigraphiques) sont également présentes. – Une sélection nécessaire, vu l'importance du corpus, a été faite lors de cette revue dense et soigneuse qui insiste sur les derniers états de la question ; ainsi, peut-on « retracer les méandres » de la recherche, en donnant une part plus importante aux deux dernières décennies, respectivement 18 pages et 40 pages. Notons que les thèmes d'Isis *lactans* et les stèles d'Horus sur les crocodiles sont exclus, à raison, de cette recension. L'ouvrage se décline en sept chapitres analytiques qui suivent le déroulement chronologique par décennies à partir de 1950 ; une vigoureuse conclusion opère la synthèse nécessaire ; les annexes comportent une copieuse bibliographie de 15 pages, par ordre alphabétique, suivie d'un index général de 13 pages. Il s'agit « de mesurer les acquis, [de] juger de la difficulté de maintes questions » dont la résolution reste ouverte. – Michel Malaise a une double formation en égyptologie et en lettres classiques ; aussi, intervient-il avec autant d'aisance dans les deux sortes de bibliographie ; sa participation assidue à la « Chronique » des *Bibliotheca Isiaca* éditée par L. Bricault depuis 2000 (qui continue les IBIS de Jean Leclant et G. Clerc inaugurés en 1940, non cités) lui assure une grande pratique dans ce domaine, qu'il sait rendre attrayant en l'animant d'une dynamique continue. – L'analyse débute par l'examen du texte fondamental de Plutarque, qui, malgré son explication erronée, permet d'identifier le dieu par la double iconographie du doigt à la bouche ou du lotus. La bibliographie est immense. Des érudits de la Renaissance (Ligorio), on passe au XVIIe s. avec les ouvrages de R. D. Remaclus de Vaux et G. Cuperus ; on pourrait peut-être, aussi, citer l'*Oedipus aegyptiacus* du célèbre Kircher qui reconnait bien les deux types, nonobstant un comparatisme fantaisiste avec l'Extrême Orient pour le type au lotus. – L'auteur regrette, justement, l'existence d'un article de Champollion consacré à Harpocrate dans son *Panthéon égyptien* ; cependant le père de l'égyptologie lui consacre un petit paragraphe dans son commentaire des numéros 4 et 5 de sa planche 8 figurant Ptah-Sokaris (Phtah enfant, Héphaïstos, Harpocrate) qui reprend le *Panthéon égyptien* de Jablonski. Pour le rapprochement avec Ptah générateur et Bès, on consultera les excellentes observations des pages 77 à 79. – La recherche isiaque débute à l'ère moderne avec la publication fondatrice de G. Lafaye en 1884 ; touchant les quelques pages qui concernent notre jeune divinité, on voit à l'œuvre le processus critique d'analyse utilisé : choix des citations sur le thème du « dieu ressuscité », reconnaissance des premiers acquis (attributs d'origine grecque). Plus tard, l'article d'E. Guimet recueille l'avis négatif qu'il mérite ; en revanche, il est rendu justice aux remarques pertinentes de P. Perdrizet dans le domaine iconographique, au début du siècle suivant. Deux découvertes sont mises en valeur, avec bonheur : l'arétalogie de Chalcis étudiée par R. Harder (1938) et reprise en point d'orgue par M. Malaise (p. 132) et la découverte de la plaque bilingue, datée de Ptolémée IV, première attestation de la triade familiale dans le temple d'Harpocrate au sein du complexe du Sarapieion à Alexandrie ; dans les deux cas, une note rapide permet un suivi bibliographique immédiat de la question. – À partir de la décennie 1950, on mesure avec quel art on peut maitriser des ressources bibliographiques très disparates : articles d'encyclopédies variés, recueils de sources, livres de synthèse, monographies, catalogues divers, articles d'audience plus ou moins large. Certains ouvrages reçoivent une présentation plus fournie, faute de diffusion méritée (thèse dactylographiée de S. Poulin) ou en raison de leur importance (monographie de S. Sandri). D'une décennie à l'autre, on voit surgir, puis s'épanouir de manière récurrente de

nouvelles problématiques (origine thébaine ou coptite du dieu), apparaître l'étude de nouveaux genres de documents (les lampes à partir de l'étude de V. Tran Tam Tinh en 1990), de nouveaux types iconographiques (différents animaux accompagnateurs du dieu), s'affirmer certains résultats suite à la publication des grands recueils d'outils isiaques. – La conclusion se décline fermement en trois parties. La première est consacrée à la genèse égyptienne du dieu : identification d'Harpocrate parmi les autres dieux enfants de l'Égypte traditionnelle ; naissance du théonyme et de l'iconographie au début de l'Égypte tardive ; existence (ou non) d'un berceau de formation avec prise de position pour la région thébaine. Dans une deuxième partie, il est fait le point sur notre connaissance, source par source, en respectant la dimension spatio-temporelle et en utilisant les ouvrages, recueils ou articles récents qui viennent d'être analysés : épigraphie (thèse de S. Sandri et RICIS), onomastique (S. Sandri et prosopographie isiaque de F. Mora), numismatique (SNIRIS), monuments figurés (recherches de H. Györy sur la naissance et l'évolution chronologique du type à la *cornucopia* ; études des variations locales des triades figurées sur les lampes remarquées par J.-L. Podvin). En dernier point, l'auteur s'interroge sur les raisons du succès d'Harpocrate. Ce dieu enfant « comme les petits humains » est lié « à la fécondité, la continuité, le rajeunissement, la légitimation et le don oraculaire », d'où la *cornucopia*, la démesure du phallus, le lotus où se renouvelle le miracle solaire. Il tisse, également, des liens avec de jeunes dieux grecs et avec Apollon, le lumineux, sans oublier Dionysos et Herôn en Égypte. Ce succès qu'il faut reconnait modeste est facteur de sympathie et l'on doit insister sur la popularité des terres cuites gréco-égyptiennes ainsi que sur la présence affirmée d'une divinité accessible à tous sur les petits objets du quotidien (statuettes, amulettes, lampes). M. Malaise nous démontre, ainsi, que, sans renier des éléments de son origine égyptienne, Harpocrate est l'image réussie d'une adaptation nécessaire à son épanouissement dans le monde gréco-romain. Ce petit opus fait désormais partie des outils indispensables aux chercheurs s'intéressant au fils d'Isis et Osiris/Sérapis.

Marie-Christine BUDISCHOVSKY.

Mariano MALAVOLTA, *Per l'illibatezza di Clio: corrigenda a I.G. X 2, 2, 1 (82 e 111),* Tivoli, TORED, 2011 (Themata β, 4), 21 × 15 cm, 40 p., 20 €, ISBN 978-8-888-61743-5.

Dans ce petit volume, Mariano Malavolta revient sur deux inscriptions publiées dans les *Inscriptiones Graecae* X 2, 2, 1 sous les numéros 82 (une épitaphe) et 111 (texte sur la base d'un cadran solaire). Il les a déjà étudiées il y a une trentaine d'années, mais son interprétation a été discutée, voire contestée. Il répond du reste au fil des pages aux critiques qui lui ont été faites, en particulier par Giovanni Forni. – L'auteur (mais il n'est pas le seul) conteste la lecture qui a d'abord été faite de ces deux inscriptions, lecture qui a été reprise par les éditeurs du volume X des *Inscriptiones Graecae*. Fanula Papazoglu, qui a publié en 1961 un article sur ces inscriptions, figure parmi ces derniers. Elle a utilisé les deux textes pour attribuer à tous les citoyens romains d'*Heraclea Lyncestis* la même tribu, la tribu *Fabia*, et elle rattache à *Heraclea Lyncestis* toutes les inscriptions de soldats mentionnant comme lieu d'origine *Her*. Pour elle en effet, il faut lire pour l'inscription n° 82 : - - - | *Fab*(*ia*) *L*[- - -]*O*[- - -] | *C. Vetili*[*u*]*s C.* [*f.*] | *Fab*(*ia*) *Sedatus Her*(*aclea*) | *uet*(*eranus*) *leg*(*ionis*) *VII C. p. f. u. an. L* | *m. a. XXV h.s.e.* et pour l'inscription n° 111 : *L*(*ucius*) *Marius L*(*uci*) *f*(*ilius*) *Ter*(*tius*). On trouve *Ter*( ) dans les *Inscriptiones Graecae*. L'auteur revient sur les arguments qu'il a utilisés pour montrer qu'il faut lire *her*(*es*) et non *Her*(*aclea*) dans le premier cas et que l'on a l'indication de la tribu *Ter*(*etina*) et non *Ter*(*tius*) dans le second. Il dresse également le catalogue de toutes

les inscriptions (essentiellement funéraires) de soldats qui mentionnent comme patrie *Heraclea*. Il y en a 25 au total. Il veut montrer d'une part qu'il ne s'agit pas automatiquement d'*Heraclea Lyncestis*, mais qu'il peut aussi s'agir d'*Heraclea Sintica*, qui se trouve aussi en Macédoine, mais plus à l'est, voire de n'importe quelle autre *Heraclea*. Dans une cité pérégrine d'autre part, les habitants qui ont la citoyenneté romaine (qu'il s'agisse de citoyens romains ou de pérégrins qui ont reçu la citoyenneté romaine) n'appartiennent jamais tous (ni même en majorité) à la même tribu. – Mariano Malvolta, en reprenant ainsi ces deux inscriptions, entend préciser et clarifier son point de vue. C'est chose faite. Catherine WOLFF.

Silvia MARASTONI / Attilio MASTROCINQUE / Beatrice POLETTI, *Hereditas, adoptio e potere politico in Roma antiqua*, Rome, G. Bretschneider, 2011 (Pubblicazioni del Dipartimento Tempo, spazio, imagine, società dell' Università di Verona. Serie storico-archeologica 2), 24 × 17 cm, X-118 p., fig., ISBN 978-8-876-89263-9.

Die vorliegende Studie, verfasst von A. Mastrocinque, Lehrstuhlinhaber für Alte Geschichte an der Universität Verona, und den Doktorandinnen S. Marastoni und B. Poletti, geht in acht mehrfach untergliederten Kapiteln der Bedeutung der privatrechtlichen Institute Vererbung und Adoption für die Ausübung politischer Macht in Rom nach – von den Anfängen der Stadt bis in die Zeit des Kaisers Septimius Severus und seiner Nachfolger. Im ersten Kapitel gibt A. Mastrocinque eine Einführung in das der Studie zugrunde liegende Problem: dass Amtsgewalt in Rom nicht auf dem Weg der Vererbung weitergegeben wurde, wohl aber der Anspruch auf politische Rechte. Erblich ist nicht das Amt als solches beziehungsweise die kaiserliche Gewalt, sondern, wie wiederholt eingeschärft wird, die *dignitas al potere:* I. *L'eredità come strumento di legitimazine di diritti politici. Introduzione al problema* (S. 1-14). In den folgenden drei Kapiteln wendet sich B. Poletti der legendären Überlieferung zu Roms Königszeit und zu den Anfängen der Republik zu und sucht dieser Überlieferung Züge abzugewinnen, die Licht auf das angeschnittene Problem des Verhältnisses von Erblichkeit und politischer Macht werfen: II *La sepoltura di Romolo* (S. 15-28), III. *L'eredità degli auspici* (S. 29-36) und IV. *Le origini della repubblica e l'eredità die Tarquini* (S. 37-59). A. Mastrocinque hat sich die Kapitel zur späten Republik und Kaiserzeit vorbehalten, für die, verglichen mit den Anfängen der römischen Geschichte, eine im Wesentlichen authentische Überlieferung vorliegt: V. *L'eredità politica nella tarda Repubblica* (S. 61-70), VI. *L'eredità politica al tempo dei Severi* (S. 71-83) und VII. *Le Auguste e la trasmissione del potere* (S. 85-93). Im letzten Kapitel verfolgt S. Marastoni die Rolle des natürlichen und des Adoptivvaters für die moralische Erziehung der Söhne, damit diese der Tradition der Familien entsprechen und tüchtige Bürger und Staatsmänner werden: VIII. ‚*Optima autem hereditas a patribus traditur liberis' (Cic., De off. 1, 33): paternità, patria potestas e cittadinanza* (S. 95-118). – Wie der Titel des Buches anzeigt, geht es um das Verhältnis von Vererbung und politischer Macht. Eindeutig werden indessen die beiden Leitbegriffe nicht gebraucht. Von Vererbung ist einmal unter Verwendung der einschlägigen zivilrechtlichen Begriffe des römischen Rechts wie *gestio pro herede* oder *usucapio* die Rede, dann wieder geht es in einem übertragenen, nichtjuristischen Sinn um das Prestige, den Habitus und die Beziehungen, die Abkömmlingen der großen Familien in die Wiege gelegt waren und ihnen die vorrangige Berücksichtigung bei den Wahlen zu den Ämtern der Republik sicherten. Entsprechendes gilt für *potere*, den anderen Leitbegriff. Er bezeichnet auf der einen Seite die festumrissene Amtsgewalt, deren ursprüngliche Gestalt die Auspizien waren, das Recht, den Götterwillen zu erkunden, dann die Ämter der Republik oder die kaiserliche Gewalt, auf der anderen Seite das eher diffuse Feld der

mit einem Erbe verbundenen informellen Macht. Man wird bei der Lektüre des Buches gut daran tun, sich zu vergewissern, wovon jeweils die Rede ist. Erstaunlicherweise ist in dem von A. Mastrocinque verfassten Kapitel über das politische Erbe in der Zeit der späten Republik von den Beziehungen, die die Machtakkumulierung in der Hand privater ‚Erben' potenzierten, nicht eigens die Rede. Gemeint sind die Freundschafts- und Klientelverhältnisse, nicht zuletzt die Heeresklientel. Diese waren Teil eines informellen Erbes, dessen politische Durchschlagskraft in der Mischung der wechselseitigen Loyalitäten und Interessen lag. Nirgends wird dies kürzer und treffender formuliert als in den Anrede, mit der Antonius in einem offenen Brief während des Mutinensischen Krieges den mit Cicero und dem Senat verbündeten Erben Caesars anredet: „Du Knabe, alles verdankst Du dem Namen" (Cic., *Phil.* XIII, 24). Auch verdiente der privatrechtliche Anteil bei der Nachfolgeregelung im Prinzipat, Adoption und Bestimmung des Haupterben des Privatvermögens, eine genauere Berücksichtigung. Stattdessen wird in dem der Kaiserzeit gewidmeten Kapiteln die von Septimius Severus (und Nachfolgern) geübte Praxis einer selbstgeschaffenen dynastischen Filiation und die Rolle von Kaiserinnen bei der Nachfolgeregelung thematisiert. – Für die Frühzeit unternimmt B. Poletti den Versuch, der legendären Überlieferung alle Indizien abzugewinnen, die auf die Rolle der Vererbung bei der Übertragung politischer Macht hinweisen. Dabei lässt sie sich auf das Dickicht der Vermutungen und Überlegungen zur Entstehung dieser vielschichtigen Überlieferung, von der der Vergilkommentar des Servius (zu *Aeneis* I, 273) zu Recht feststellt: „Über den Ursprung und den Gründer der Stadt wird Verschiedenes von Verschiedenen überliefert", nicht weiter ein, sondern interpretiert ausgewählte Teile dieser Überlieferungsmasse unter der angegebenen Fragestellung. Eine ausführliche Auseinandersetzung mit den so gewonnenen Aussagen verbietet sich wegen der vorgegebenen Grenzen der Rezension. Es gibt plausible Deutungen wie die, dass das überlieferte einjährige *interregnum* nach dem Verschwinden des Romulus als kollektive *usucapio* des politischen Erbes, der Auspizien, durch den patrizischen Senat aufzufassen sei: *I senatori eredi di Romolo* (S. 23-28), es gibt seltsame wie die Deutung der Überlieferungsvariante, die Dionysios von Halikarnassos zu der Geschichte von der Tötung und Beseitigung der Leiche des ‚Tyrannen' Romulus bietet, dass die Senatoren die Leichenteile bestattet hätten (*Ant. Rom.* II, 56, 4), im Lichte der Pflicht des Erben, den Erblasser zu bestatten: *La sepoltura dei pezzi del corpo di Romolo* (S. 15-17) und *Il compito di seppelire* (S. 17-23). Im vierten Kapitel enthält der Abschnitt *L'eredità della Vestale Tarquinia* (49-59) eine höchst spekulative Zusammenschau heterogener Überlieferungsfragmente. Völlig verfehlt ist beispielsweise, wenn mit Berufung auf Cic., *de leg.* II, 54 dekretiert wird, dass die Iunii Bruti, die sich auf den legendären ersten Konsul zurückführten, das traditionelle Ahnenopfer nicht im Februar, sondern im Dezember, in dem die *Larentalia* gefeiert wurden, dargebracht hätten. Damit hätten sie – so die Verfasserin – zum Ausdruck gebracht, dass sie Acca Larentia als ihre Stammmutter betrachteten (S. 59). Aus der Cicerostelle ergibt sich indessen, dass nür ein einziger Angehöriger der Familie, wahrscheinlich der Konsul des Jahres 138 v. Chr. D. Iunius Brutus Callaicus, die *parentalia* nicht wie üblich im Februar, sondern im Dezember darbrachte. Cicero vermutet als Grund die Umstellung des kalendarischen Jahresendes von Februar auf Dezember. Mit Acca Larentia und ihrer Geschichte als einer Präfigurierung des Mythos von der Vestalin Tarquinia hat das alles also nichts zu tun. – In dem Schlusskapitel handelt S. Marastoni von verschiedenen Aspekten des moralischen Erbes jenseits des juristischen, von der Verantwortung des natürlichen und des Adoptivvaters für die Erziehung der Söhne und von deren Verpflichtung, dem Vorbild der Väter (und Vorfahren) zu folgen. Diese Themen werden am Beispiel des Scipio Aemilianus, des Sohnes von Aemilius Paullus, der durch Adoption in das Haus der Scipionen gekommen war, und

anhand der Rolle der väterlichen Gewalt verfolgt, die mit Rücksicht auf Familie und *res publica* bis zur Tötung beziehungsweise Verurteilung unwürdiger Söhne ausgeübt wurde. Exemplifiziert wird dies am Beispiel von Brutus, dem Begründer der Republik, der seine Söhne wegen ihres Versuchs, Tarquinius Superbus zurückzuführen, getötet haben soll, und des T. Manlius Torquatus, der als Leiter der Untersuchung der gegen seinen von D. Iunius Silanus adoptierten Sohn erhobenen Klage wegen Amtsvergehens diesen für schuldig erkannte und ihn für unwürdig seiner Familie erklärte. Neben historischen Fällen werden fiktive aus Vergils Aeneis und Terenzens Adelphoen in die Argumentation einbezogen. Nicht in allen Punkten braucht man einer Meinung zu sein. So wird beispielsweise für meine Begriffe die rhetorische Floskel, mit der Florus I, 3 die Geschichte von Brutus‘ Tötung der eigenen Söhne abschließt: *ut plane publicus parens in locum liberorum adoptasse sibi populum uideretur*, ernster genommen, als sie es verdient. – Dem Buch sind weder ein Literaturverzeichnis noch die üblichen Indices beigegeben.

Klaus BRINGMANN.

Luca MARTORELLI, *Ps. Aurelii Augustini regulae*. Introduzione, testo critico, traduzione e commento a cura di L. M., Hildesheim, Weidmann, 2011 (Collectanea Grammatica Latina, 7), 21 × 15 cm, CXVI-349 p., ISBN 978-3-615-00378-9.

L’édition des *Regulae* attribuées à saint Augustin dans les *Grammatici Latini* de Keil (*GL* V 495-524) date de 1868. Keil, qui adoptait pour titre *Regulae Aurelii Augustini* et qui attribuait à l’évêque d’Hippone aussi l’*Ars breuiata* du *Pal. Lat.* 1746, fondait son édition sur un seul manuscrit (celui de Freising), *Clm* 6281 de la *Bayerische Staatsbibliothek* de Munich (F, IXe s.), ainsi que sur les éditions imprimées de Johannes Amerbach (1506) et Helias van Putschen (1605). Dans le plus ancien manuscrit, le *Pal. Lat.* 1746 (V, IXe s.), et dans le *Par. Lat.* 7520 (P, XIe s.), le titre est *Regulae Augustini Episcopi*, tandis que le manuscrit d’Oxford, *Bodl. Lib. Add. C* 144 (O, XIe s.), présente l’œuvre sans titre. La présente édition repose sur la collation de sept manuscrits, c’est-à-dire tous les témoins connus du texte (à l’exclusion d’un manuscrit miscellané de la Bibliothèque Municipale de Chartres, dont la partie contenant le texte des *Regulae* – le noyau le plus ancien – a été détruite lors de l’incendie consécutif aux bombardements de juin 1944) et d’une série d’éditions remontant aux humanistes. Suivant le plan des manuels du type « regulae », selon la définition de Vivien Law, le traité se concentre sur les huit parties du discours et peut être mis en parallèle avec les *Regulae* du Pseudo-Palémon, un texte pour ainsi dire jumeau, dont une édition a été procurée, dans la même collection, par M. Rosellini (2001). Entre les *Regulae Palaemonis* et les *Regulae Augustini* existent plusieurs similitudes, de contenu et de forme. Deux sections du texte coïncident mot pour mot dans le chapitre *De pronomine* et au début du *De uerbo*. Cette parenté entre les deux textes, déjà notée par V. Law (*St. Augustine’s De grammatica : Lost or Found ?* in *RechAug* 19, 1984, p. 155-183), peut être interprétée comme le signe soit d’une dépendance d’une source commune, soit d’un lien étroit d’un texte par rapport à l’autre, sans que l’on puisse déterminer lequel des deux est antérieur à l’autre, puisque la datation, absolue ou relative, des deux traités grammaticaux n’est pas facile à établir. Les *Regulae* sont divisées en dix chapitres : *De nomine* (I), *De pronomine* (II), *De uerbo* (III), *De participiis* (IV), *De aduerbiis* (V), *Item de aduerbiis* (VI), *De coniunctione* (VII), *De praepositionibus* (VIII), *De interiectione* (IX), épilogue et appendice sur les *nomina numerorum* et sur les formes composées de *vir* (X). La présence de deux chapitres *De aduerbiis* trahit l’existence de deux sources différentes, dont la seconde ressortit à la catégorie de la « grammaire scolaire » (*Schulgrammatik*), selon la terminologie de V. Law. Après des éléments bibliographiques très complets (VII-XXX), répartis en deux groupes (abréviations des œuvres grammaticales et des éditions de réfé-

rence et abréviations bibliographiques), une longue introduction de plus de 80 pages (XXXI-CXV) commence par une section importante sur les témoins du texte, qui sont analysés très minutieusement, et leur relation (XXXI-LXXIII). La collation de tous les témoins manuscrits connus du texte du traité pseudo-augustinien et des éditions imprimées – y compris des ouvrages non utilisés antérieurement, comme l'édition de Grüninger (1500) et celle des œuvres d'Augustin par Érasme de Rotterdam (1528) – a permis d'importants progrès quant à l'établissement du texte. Ce travail a aussi été utile pour faire remonter plus haut des corrections que Keil attribuait à van Putschen. Un *stemma codicum* bifide est reconstitué à la page XLVII. Une branche indépendante est constituée par le seul manuscrit O (*Bodl. Lib. Add. C* 144). L'autre branche se compose d'un archétype α, qui se divise lui-même en deux branches, dont l'une est représentée par F (*Clm* 6281), dont dépend M (*Clm* 18181), qui en est une copie. Une autre branche est représentée par β, qui se sépare lui-même en deux groupes, d'un côté E (*Amplon. Fol.* 10 ; Erfurt), de l'autre V (*Pal. Lat.* 1746), B (Bruxelles, Bibliothèque Royale, 9581-9595) et P (*Par. Lat.* 7520). Un autre *stemma* (p. LXII) présente les relations entre les témoins de l'époque des humanistes et les éditions imprimées. Dans plusieurs cas, les corrections proposées par les humanistes méritent d'être prises en considération. Dans cette section est également étudiée la (fausse) attribution à saint Augustin, qui remonte au Moyen Âge (LXXIII-LXXXVIII) et qui s'est maintenue jusqu'à la découverte et la publication, par A. Mai (1852), de l'*Ars breuiata*, œuvre reconnue comme étant de saint Augustin. Seule l'édition des *opera omnia* de saint Augustin par les Mauristes (1679) plaçait les *Regulae* parmi les écrits faussement attribués à saint Augustin. Le seul élément permettant de rapprocher les *Regulae* et l'œuvre de saint Augustin est la mention du participe *mortuus*, irrégulier par rapport aux autres participes parfaits (Augustin, *Cité de Dieu* XIII, 11, I, p. 570, 16-32 D.-K. ; *Regulae* V, 520, 22-30 K = 103, 21-105, 5 M. [cf. A. Garcea, *Caesar's De analogia. Edition, Translation, and Commentary*, Oxford, 2012, F32 (Isidore, *Origines* XI, 2, 32-33), p. 249-251]). On peut supposer, avec V. Law (*op. cit*., p. 171), que saint Augustin cite les *Regulae* qui lui sont attribuées, mais rien n'empêche qu'il fasse référence à une œuvre grammaticale que nous avons perdue et qui servait aussi de source aux *Regulae*. Suit une analyse de la structure du traité (LXXXIX-C). Les citations (C-CX) sont nombreuses, la plupart de nature lexicale : on en dénombre 88 tirées de neuf auteurs (lorsque l'auteur est mentionné par son nom, ce qui arrive dans un peu plus de la moitié des cas), à commencer par Virgile, mais aussi les *Libri Sibyllini*, Térence, Varron, Cicéron, Salluste, Horace, ainsi que des *auctores iuniores*, comme Lucain et Juvénal. Ces citations ont un intérêt non seulement pour l'histoire du texte des auteurs cités, mais aussi à cause de la présence, à l'intérieur des *Regulae*, de gloses, auxquelles la présente édition donne un relief plus important (elles sont éditées dans le texte même et mises entre parenthèses) que Keil. On est donc mis en présence d'un texte accru par rapport au noyau primitif. La typologie de ces gloses ainsi que l'époque de l'intervention du glossateur (ou des glossateurs) sont des sujets qui mériteraient d'être étudiés. L'auteur et l'époque de composition (CXI-CXIV) constituent des questions délicates. La région d'origine de l'auteur et de composition du traité des *Regulae* pourrait être l'Afrique, comme pourrait l'indiquer la liste des toponymes africains établie à propos des *pluralia tantum* (53, 14-17). L'incertitude est tout aussi grande en ce qui concerne la datation. Il est raisonnable de proposer les IVe-Ve s. L'exposé des critères éditoriaux et les *sigla* terminent l'introduction (CXIV-CXV). L'édition est pourvue d'un apparat positif (qui fournit seulement les leçons de O et α), accompagnée d'une traduction italienne en regard (4-145) et complétée par un commentaire très dense (147-336), qui aborde essentiellement des questions d'ecdotique et qui replace les *Regulae* dans la tradition artigraphique en proposant des parallèles. Le volume se termine par les outils : index des mots remarquables (339-345), des mots accompagnés de gloses (346) et des citations (347-

348). Il va sans dire que, comme les autres textes publiés dans cette collection, les *Regulae* constituent une référence pour les recherches futures sur les *Grammatici Latini*.

Bruno ROCHETTE.

Paul G.P. MEYBOOM / Eric M. MOORMANN, *Le decorazioni dipinte e marmoree della Domus Aurea di Nerone a Roma*. Parte I: Testo; Parte II: Illustrazioni, Louvain, Peeters, 2013 (BABESCH, Suppl. 20), 27,5 × 21 cm, VIII-287 p. & VIII-190 p., fig., 105 €, ISBN 978-90-429-2545-8.

The book *Le decorazioni dipinte e marmoree della Domus Aurea* discusses the wall and roof decorations of Nero's Golden House. As we learn from the introduction, the original idea for a study on this subject was conceived by W.J.Th. Peters, yet it fell upon Eric Moormann (one of Peters' students) and Paul Meyboom to finish the work. The first volume consists of text and bibliography, the second contains a variety of high-definition pictures from the Golden House. The book focuses on the part of the complex situated on the Oppian hill, since this is where the paintings were found. – The book begins with a discussion of the history of the palace since the death of Nero. It tells us how emperor Vespasian gave the terrain of the complex 'back' to the Roman people. The various references to the palace in ancient literature are negative in tone, commenting on its luxury and vast expanse. During the Middle Ages, the Golden House was apparently forgotten and is not mentioned in any surviving texts. Subsequently, in the Renaissance, remnants of the palace were rediscovered, though for a long time it was unknown that these "caves" (the first paintings were found in spaces that seemed to be caverns) were part of Nero's palace. Several artists, among whom Raphael, were inspired by the paintings found in the palace, and many made copies of select depictions. In 1521 the first excavations began. Giovanni Pietro Bellori gave the first real description of the Golden House and, in the following centuries, both excavations and publications continued. Yet even in the 20th century, and despite several more digs, much regarding the complex remained unclear. – Chapter two presents a *status quaestionis* of the palace and some of the discussions among historians and archeologists. One important debate revolves around the interpretation of the complex as a "solar palace". Meyboom and Moormann oppose such a view, noting that they have not found any particular ideological message in the architecture or paintings. Another topic, the function of the complex, has split historians into two groups: was it a real palace, or rather a villa in the city? And did the emperor work on the Palatine and relax in his gardens? Finally, several researchers have seen the design of the complex's "O" wing on the Oppian hill as 'conservative', the other ("E") as innovative, which is unlikely, considering the palace was constructed in merely four years. Also mentioned are the recent excavations (in the '80s) which clarified several aspects of the Golden House, with its plaza with the Colossus, a palace on the Palatine, the Domus Transitoria and the *stagnum*. It was discovered that the lake was smaller than imagined and surrounded by pavilions, and that the Oppian palace once had an – albeit less important – upper floor, probably made of many wooden elements. Traces of earlier republican houses were also found. – In the third chapter the chronology of the buildings and decoration is discussed. The construction of the buildings on the Oppian hills can be divided into four stadia. First, there is the republican and early imperial phase. Second is the actual construction of the Golden House. Third, a post-Neronian adaption of the complex and fourth, the adaptations made to the complex in order to prepare it as a substructure of the baths of Trajan. Differences between both wings, E and O, have to be explained by function, rather than date, while variances in the masonry are caused by the various teams working on the complex. Meanwhile, the foundations of earlier structures partly determined the orientation of the Golden House.

The paintings, too, were made by various teams or workshops. It seems that they first worked on wing E, both in construction and decoration, followed by O. The authors offer a hypothetical reconstruction of the chronology, with preparations starting in the autumn and winter of 64. Works lasted until the death of Nero, followed by the alterations under the reigns of Otho and Trajan. – The main focus of chapter four is the workshops of painters who decorated the Oppian complex. The authors see three groups, consisting of multiple artists (masters, students, specialists), labeled A, B and C, that worked on the decoration at the same time. A had a monumental/architectural style, was the most important group for decorations and worked mainly in wing E, but also in O. B had a polychrome style, while C specialized in miniatures, the small elements. These teams worked on the four decoration classes, class I being entire marble decoration, classes II and III partly marble, partly painting, while class IV was completely decorated with paintings. Looking at the various styles, Meyboom and Moormann distinguish at least four artists in group A, two to three in B and two in C. In antiquity, all the paintings were attributed to one figure, named Famulus, yet this cannot be maintained, though those in the so-called Volta Dorata might possibly match the description of his style. Post-Neronian decoration is scarce and modest. – Chapter five discusses the relationship between the decorations and the function of the rooms in the Golden House. According to Vitruvius, Roman houses had room for both *negotium* and *otium*. In the more 'public' spaces, rich Romans seem to have preferred 'traditional' decoration, while rooms meant for relaxation had more imaginative paintings. Sadly, such a distinction cannot be applied to the Golden House, and a differentiation between public and private seems unpractical. Furthermore, rooms could have more than one function, which also depended on the status of the visitors. For describing the various kinds of embellishment, the authors use the classes introduced in the previous chapter. Class I, with walls decorated entirely with marble, was very prestigious (and thus meant for figures of high status) because the material was associated with the Hellenistic kings and Roman emperors. Nero seems to have been very interested in marble and his Golden House marks a period when this material started to replace wall paintings. Class II was also reserved for important social events because it consisted of spaces with 2/3 of its walls covered with marble. This class is often found in rooms bordering the most important quarters. Class III only has marble at the base of columns; class IV rooms are entirely decorated with paintings and are thus the least prestigious. – In chapter six we take a closer look at the decoration of walls, especially the use of marble, in the "Vesuvian cities" (Pompeii and Herculaneum). With the growing power of the Roman republic, the use of marble and other decorative elements became more common in Italy. Augustus and Claudius used it in their private spaces, and with the empire we see an increased usage. Pompeii, though, has only has a limited amount (29) of examples, within 22 buildings, where the material was used. The authors do rightly note the often forgotten fact that many of the precious materials and objects were removed *after* the eruption of the Vesuvius, a process which started in antiquity. In any case, only class III, with its limited use of marble, can be found in this city. In Herculaneum more examples appear, but the villas of this city are still surpassed by the rich use of marble in the Golden House, where it was combined with paintings, mosaics, stucco and – possibly – wooden structures. The painters, however, did not fully appreciate the new possibilities that the palace offered them. Despite the enormous surfaces available to them, they did not adapt their arrangements, instead opting to place scenes next to each other and one above the other. Neither did they take into account the presence of doors or windows. Figurative scenes on the walls are rare, possibly because actual paintings (*pinakes*) were placed in the rooms. Again, the authors point out that they have not found any specific symbolism or ideology in the depictions. There is in fact little difference with the Vesuvian cities, and the artists used

their traditional schemes – albeit combined with more marble. – Chapter seven discusses the decoration of the ceilings and vaults. It starts with an overview of the examples of decoration in the Greek and Hellenistic periods, though little of this has survived. In republican Rome, the first decorations were the "*cassettoni tradizionali*" which had been in use in earlier periods. Later, in the first century, decoration becomes freer and the importance of the central composition grows. 20/10 BC to 40/50 AD marks the period of the IIIth style. Under Nero, we are in the era of the IVth and we see four "types" emerging. Type 1 has composition with squares, type 2 has squares with a central plane, type 3 has a parallel construction which can be symmetrical, and type 4 has decoration "with a veil". IVth style in the Golden House shows a preference for large squares with fantasy forms, executed in stucco relief. A large part of the vaults was done with type 2a, with a central composition. Here too we find a preference for traditional schemes, though with much variation and various figurative schemes. This has something to do with both the earlier periods as well as the styles of the three teams. The final chapter (eight) is an overview of all the chambers of the Golden House with description of architecture, decoration, notes and bibliography. As said, the second volume contains maps and many photographs of the rooms. – *Le decorazioni dipinte e marmoree* is an excellent study of the decoration of the Golden House. To my knowledge, no single book gives such a detailed overview of the subject. This contrasts with the treatment of the theme by other authors, who have often discussed the palace and its paintings in a haphazardly fashion, using a select few paintings as illustration or to prove the existence of a specific 'message'. Meyboom and Moormann, who have published much on ancient painting, demonstrate their detailed knowledge of the palace and both volumes are virtually without mistakes in notes, bibliography and text. Naturally, we can still make a few remarks. First, though the authors convincingly argue against the existence of a specific ideological message, that does not exclude a more general message, conveying the vast wealth, patronage and refinement of the emperor. Second, the appendix on Roman literature, containing the possible comments of the ancients on the Golden House, could have been better. Some relevant scientific literature is missing (for example A.J. Turner, *Lucan's Cleopatra* in A. J. Turner *et al.* [eds.], *Private and Public Lies. The Discourse of Despotism and Deceit in the Graeco-Roman World*, Leiden, 2010, p. 195-209), and – more importantly – little attention is paid to the overwhelming problems of interpreting the passages of Seneca, Lucan or Petronius as commenting on the Golden House. It is probably impossible to connect vague remarks on luxury, villas, etc. to this palace with any degree of certainty. We are also uncertain whether the Octavia fits into "the spirit of Seneca" and shows someone "familiar with the philosopher" and with "imperial ambition". These are small objections, however, and the accomplishment of the authors are unquestionable. With their detailed descriptions and discussion of the rooms and paintings of the Golden House, they have done much to improve our knowledge of the palace. We can only hope that they will reach as many scholars with these Italian volumes as they would in English.

Sam VAN OVERMEIRE.

Mette MOLTESEN / Birte POULSEN / Kristine BOGGILD JOHANNSEN, *A Roman Villa by Lake Nemi. The Finds. The Nordic Excavations by Lake Nemi, loc. S. Maria (1998-2002)*. Edited by M. M. & B. P. in Collaboration with Kr. B. J., Rome, Quasar, 2010 (Occasional Papers of the Nordic Institutes in Rome, 6), 30 × 21 cm, 655 p., fig., 1 dépl. h.t., 72 €, ISBN 978-88-7140-435-6.

Le site considéré est celui d'une grande villa nichée sur la berge du lac Nemi, qui a été précédée par une occupation de l'Âge du Bronze final et du début de l'Âge du Fer,

et d'un sanctuaire dont la première phase de construction remonte aux environs de 300 av. J.-C., à en juger par la céramique, constituée surtout de vaisselle campanienne. La villa elle-même montre un plan très allongé avec portique ; de nombreux éléments de décoration ont été retrouvés dans les remblais, mais en fait les structures sont très mal conservées. À aucun endroit ne peut être reconnue la moindre unité de production ; on a donc bien affaire à une villa de plaisance, peut-être celle qui a appartenu à C. Iulius Caesar, en suivant l'argumentation développée à ce sujet dans une autre contribution. – Les archéologues ont discriminé quatre phases principales liées à l'occupation du site de villégiature : la fin de l'époque républicaine, le début de l'Empire (20-40 A.D.), la fin du règne de Néron et le début de l'époque flavienne (60-80 A.D.), et une phase sous Hadrien (*ca* 120 A.D.). Après l'abandon de la villa, il y a bien des traces remontant aux Ve-VIIe siècles lorsque le site est utilisé comme lieu de nécropole. Les fouilles du site ont fait l'objet de plusieurs campagnes menées de 1998 à 2002 et, placées sous l'égide de la Surintendance du Latium, elles ont été opérées par un consortium réunissant quatre instituts des pays nordiques, danois, finnois, norvégien et suédois, la logistique étant prise en charge par l'académie du premier pays cité. La publication de cette opération comprend deux volumes : le premier qui fait l'objet de cette recension et qui est dédié aux « trouvailles », d'ailleurs surtout représentées par de la céramique, et un autre s'attachant à l'architecture de la villa. – Le mobilier patiemment décrit dans cette première livraison se rattache globalement à quatre processus distincts : celui de la liaison des lieux avec une occupation antérieure à l'établissement romain ; un lot de céramique protohistorique et un autre de céramique campanienne sont les plus significatifs. Le processus suivant est celui de l'occupation de la villa ; c'est ici qu'interviennent les plus longs catalogues de vaisselle qui concernent la sigillée, les parois fines, la céramique culinaire et commune, les amphores, les lampes et d'autres matériels archéologiques qui sont en fait peu nombreux, comme la verrerie, les objets en métal et des éléments décoratifs en pierre. On a aussi considéré que les estampilles sur matériaux de construction représentaient une classe à part dans la mesure où elles participaient intimement à arrêter les phases de construction de la villa. Enfin, il y a un groupe de trouvailles peu importantes : il s'agit des découvertes couvrant les périodes plus récentes du Moyen-Âge à nos jours. – Pour l'essentiel, on considérera cet ouvrage comme une contribution intéressante à la céramologie préromaine, mais surtout romaine du Latium, permettant d'adjoindre un certain nombre de lots de céramique à ceux qui ont déjà été correctement publiés à Ostie, Rome et sa région, et que les auteurs utilisent fréquemment à titre de comparaison. Toutefois, même si l'étude céramologique est ici parfaitement réalisée, elle souffre du fait qu'elle ne se rattache à aucun contexte puisque les trouvailles sont considérées comme ne provenant pas d'un assemblage original mais d'un site à l'abandon ; elles ne reflètent donc jamais une réalité en rapport avec une fonction précise chronologiquement homogène que l'on pourrait attribuer à une zone ou à une autre. – Pour toutes les catégories de céramique publiées, un protocole identique a été retenu, s'inscrivant dans une démarche méthodologique courante et bien rôdée. Les fabriques sont discriminées en premier lieu, un classement morphologique par fonction puis par typologie intervient par la suite. Le catalogue bien illustré des pièces reprend les éléments liés à la fabrique et à la typologie. – La céramique campanienne est abondante et représentée par une dizaine de fabriques. La céramique culinaire comprend huit fabriques que l'on doit situer dans le Latium ; un débat méthodologique accompagne la question de la céramique commune pour justifier l'appellation de « plain ware » utilisée ; toutefois l'approche générale plus détaillée qui avait été réservée à ce problème de classification par G. Olcese en 2003 est davantage convaincante, en recourant à des subdivisions morphologiques ou fonctionnelles plus élaborées. Le corpus des parois fines est aussi très abondant, comme

d'ailleurs celui de la terre sigillée qui se décline selon différentes provenances italique, orientale, sud-gauloise. Chronologiquement, la sigillée relève du début de la période augustéenne, mais en petite proportion, de la première moitié du Ier siècle ap. J.-C. et majoritairement du milieu et de la seconde moitié de ce même siècle. Les amphores sont moins documentées quoiqu'il en existe des spécimens d'origine multiple (italienne, ibérique, gauloise et africaine), selon des proportions assez habituelles. On ne peut pas oublier, enfin, la forte représentation de la céramique africaine, même s'il n'est question que de l'isolation de deux fabriques seulement. Quelques chapitres sont aussi consacrés aux imitations de céramique de cuisine tardo-antique, aux estampilles sur briques qui disposent aussi de fabriques différenciées et enfin aux terres cuites architecturales.

Raymond BRULET.

Ciriaca MORANO RODRÍGUEZ, *Isaac Newton. El templo de Salomón (Manuscrito Prolegomena ad Lexici Prophetici partem secundam)*. Edición Principe, traducción española y estudio (segunda edición crítica revisada y actualizada con nuevo estudio) a cargo de C. M. R., Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Cientificas, 2009 (Clásicos del pensamiento), 24 × 16 cm, LXXII-149 p., nombr. fig., ISBN 978-84-00-08933-7.

Aussi surprenant que cela paraisse eu égard à la renommée du personnage, l'œuvre de Newton est en grande partie posthume et, au sein de cette œuvre, l'éclat des *Philosophiae Naturalis Principia Mathematica* éclipsera toujours le reste. On a affirmé que Newton aurait pu découvrir les lois de la relativité (qu'Albert Einstein formula par le seul recours au calcul, sans être tributaire du progrès technique), mais le maître de Cambridge avait d'autres vues. Comme le remarquait Jean Ehrard, « la pensée religieuse de Newton n'est pas seulement le couronnement de son œuvre scientifique, elle en est l'inspiratrice » (*L'Idée de Nature en France dans la première moitié du XVIIIe siècle*, Paris, Albin-Michel, 1994, p. 127). Quand on songe à ce que fut la réception de Newton (en partie grâce à Voltaire, mais il faut également songer à la célèbre représentation de William Blake), on est surpris de constater que Newton était fondamentalement animé de préoccupations théologiques, même lorsqu'il formula les lois qui rendirent son nom immortel. Il apparaît comme un disciple involontaire du père Kircher, jésuite polymathe, qui publia en 1675 un *De Arca Noe*. Autant que l'Arche de Noé, le Temple de Salomon exerce une fascination séculaire. À quoi ressemblait cet édifice anéanti en 70 et jamais reconstruit ? Tous les témoignages s'accordent à dire qu'il s'agissait d'une des plus belles réalisations architecturales du monde antique. Nous savons, par l'archéologie, que le mur de soutènement était composé d'énormes blocs de pierre, dont l'un d'eux mesurait 14 m de long pour 3, 6 m de haut et pesait 400 tonnes… En 1489, un certain Moïse ben Abraham al-Kharsani avait déjà proposé un essai de plan. On trouve chez dom Calmet (1672-1757), plus jeune que Newton d'une génération, mais également dépourvu des ressources de l'archéologie (ou d'une visite sur place) une « Vue et élévation du temple de Salomon » dans son *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament* (*Paralipomènes*). La première édition du traité de Newton sur le temple de Salomon, demeuré manuscrit, avait paru en 1996. La seconde édition a été rendue nécessaire par des vicissitudes éditoriales liées à la concurrence de plusieurs projets et à leur diffusion sur le réseau Internet (Newton n'est pas un de ces *minores* qu'un savant peut se vanter d'être le seul à étudier). Une bonne partie du volume est occupée par le *fac-simile* du manuscrit Babson 434, ce qui est une excellente chose, car on ne sait jamais ce qui peut arriver à un manuscrit unique (depuis leur vente en 1936 par l'université de Cambridge, qui les jugeait de faible valeur, les manuscrits exégétiques de Newton sont à peu près aussi dispersés que ceux de Léonard et le ms. Babson 434 a

changé plusieurs fois de résidence en moins d'un siècle). Le texte latin de Newton, très complexe (il compila les informations fournies par la Bible, la littérature gréco-latine et les Talmuds), est édité avec soin et accompagné d'une traduction espagnole. Lorsque nous utilisons une édition critique, nous avons parfois du mal à imaginer la somme de difficultés que représente une telle entreprise, même lorsque l'éditeur travaille – comme c'est le cas ici – sur un manuscrit unique, qui comporte des ratures, des surcharges, des abréviations. Sans considérations inutiles, l'introduction rappelle le rôle de la théologie dans la pensée de Newton et réévalue l'importance de son apport au sein de cette discipline. L'éditeur examine les rapports de Newton avec la foi anglicane et les exégètes qui le précédèrent, notamment le jésuite espagnol Villalpando. Gilles BANDERIER.

Gérard NAUROY, *Ambroise de Milan. Jacob et la vie heureuse*. Introduction, texte critique, traduction, notes et index par G. N., Paris, Éditions du Cerf, 2010 (Sources chrétiennes, 534), 645 p., 72 €.

Voilà un gros, un très gros volume. Un bel ouvrage aussi, savant et riche, qui marque un nouveau départ de l'édition d'Ambroise dans la collection des « Sources Chrétiennes », et qui donne aux chercheurs, et d'abord aux plus jeunes d'entre eux, des outils de valeur. – Le *De Iacob et uita beata* est fait de deux livres dont le premier est un traité *in abstracto* sur le bonheur (bonheur et vertu ; bonheur et biens, ou maux, extérieurs) ; le second livre donne une exégèse des épisodes principaux de la vie du patriarche Jacob, exemple de vertu et de bonheur, quoi qu'il en coûte. L'héritage qu'Ambroise exploite est apparemment disparate, et de synthèse problématique : chapitres de la Genèse sur Jacob (dans une relation complexe et originale aux exégètes qui avaient expliqué ces chapitres), Plotin, et, livrant des exemples d'héroïsme à la fois heureux et vertueux au sein même des persécutions, le IVe *Livre des Maccabées*, apocryphe juif que les Anciens attribuaient à Flavius Josèphe – ainsi que Paul, *Romains* et *Galates* (enseignement sur la Loi et la grâce). – Le volume a la facture attendue d'un numéro des « Sources », avec une ampleur *sui generis* : une introduction de 302 p., une bibliographie (Ambroise, auteurs anciens, auteurs modernes) de 45 p. Texte et traduction : 148 p. Notes : 125 p. Indices. – L'introduction se déploie en six chapitres : (1) « Thème, contenu et contexte » ; (2) « Problèmes littéraires, diversité des sources » ; (3) « Ambroise face au livre IV des Maccabées » ; (4) « L'eudémonisme ambrosien face à la pensée de Plotin » ; (5) « La méthode exégétique face au récit de la Genèse » ; (6) « Réception, histoire du texte et problèmes critiques ». Une petite centaine de notes critiques, parfois assez longues, suit l'introduction. – Il ressort de cette introduction, très minutieuse, deux traits majeurs : le *De Iacob* est, comme souvent chez Ambroise, le fruit de la compilation de sermons – datables en l'occurrence de 386 (Augustin put en entendre certains, comme avait tenté de le prouver Courcelle) ; le travail d'Ambroise, dans cette compilation, n'est pas un collage sans âme de sources hétérogènes, mais leur fusion maîtrisée au service d'un projet personnel et mûri. – Cependant cette édition, c'est d'abord un texte et une traduction. Je ne dirai rien de la traduction, qui m'a semblé excellente (qu'on me passe cette banalité : du fait même de sa méthode de travail, qui consiste à reprendre des prédications antérieures et procède par subtiles inflexions, par exemple lexicales, au regard de ses sources, Ambroise n'est pas commode à traduire dans le détail de ses intentions ou l'opacité de certaines formules, qui sont en fait des sutures ou des transitions). Je ne parlerai que du texte. L'édition de GN est la première depuis celle de K. Schenkl, au *CSEL*, en 1897, et, disons-le sans barguigner, la rigueur avec laquelle est classé le matériel manuscrit utile (classement « visualisé » par un stemma), le choix judicieux des leçons sur cette assise consolidée et le soin mis à la rédaction de l'apparat critique – toutes choses qui laissaient à désirer dans l'édition du *CSEL* – font de celle des

« Sources », pour longtemps, le texte de référence. La table des p. 297-302 relève, sauf erreur, 128 divergences entre l'édition du *CSEL* et celle des « Sources », le plus souvent par simple adoption d'une leçon attestée dans celle des deux branches de la tradition négligée par Schenkl (famille « italo-germanique »), et plus rarement par conjecture. – Il serait trop beau que, parmi tant de réussites, le recenseur ne trouvât pas à redire : il manquerait au devoir de son état. De fait, sur certains points, parfois de quelque conséquence, j'aurais agencé le discours autrement, et de manière plus classique. – Le plan du traité, imprimé dans la Table des matières, aurait figuré en meilleure place dans l'introduction. – Le chapitre 6 est curieusement bâti. Il commence par rappeler les attestations et citations du traité (tradition indirecte), de Cassiodore au *Décret* de Gratien ; il présente ensuite le matériel imprimé, d'Amerbach (*editio princeps*, Bâle 1492) à Schenkl ; il donne en troisième lieu la liste des manuscrits utilisés dans l'apparat ; il fournit pour finir la liste de tous les manuscrits. Il aurait mieux valu que la section 3 (« Principes de la présente édition ») et la section 4 (« Conspectus siglorum ») fussent à la fois combinées et interverties : recensement complet des *codices* médiévaux, indications sommaires (de fait, il n'y avait pas à donner par le menu une démonstration codicologique hors de propos dans un volume des « Sources » ; le laconisme de GN est néanmoins exagéré) sur le classement de ces *codices* en deux familles parfois contaminées (rameau α : famille française ; rameau β : famille italo-germanique), principes de choix des témoins (ne pas descendre plus bas que le XII[e] siècle), *conspectus siglorum*. J'ajouterai que, si grands que soient les mérites, soulignés plus haut, de la constitution du texte, il ne s'imposait pas d'alourdir l'apparat de mention de manuscrits qui, pour anciens qu'ils se trouvent être, n'en sont pas moins, à se fier au stemma, des *codices descripti* (copies de témoins encore existants). – Enfin, ce qui peut passer pour paradoxal vu l'épaisseur de l'ouvrage, deux développements font défaut, du moins *ex professo* (car la matière existe dans l'introduction et les notes, mais dispersée) sur : 1. La dialectique Loi-libre arbitre (la raison d'un côté, la grâce de l'autre) – ou, si l'on préfère, Ambroise commentateur de Paul, dans une réflexion qui surprend parfois (au début du traité) en ce que, de façon insistante, elle accorde à l'action morale autonome au détriment, semble-t-il, de l'aide divine, selon une perspective qui, pour un « œil » augustinien, n'est pas sans aperçus pélagiens ou du moins semipélagiens. 2. Le stoïcisme. Les éléments sont disséminés dans le commentaire. Une synthèse aurait été bienvenue, moins évasive que la note d'introduction p. 160. Laquelle d'ailleurs me paraît peu « en phase » avec le commentaire : l'un renvoie fréquemment à Cicéron et à Sénèque, l'autre suggère que la présence de ceux-ci (du second surtout) dans Ambroise en général et dans le *De Iacob* en particulier est à relativiser… – Au total, *opus admirandum*, et même *imitandum*, pour sa science, sa finesse et sa diligence, mais non pas (sera-t-il permis au « Conseiller scientifique » de la collection « Sources chrétiennes » de rappeler ce que l'auteur n'ignore pas ?) pour son poids, et partant son prix, excessifs. Qu'on le regrette ou non, l'époque est aux nourritures « light », le temps de l'opulente cuisine bourgeoise est révolu… Mais quand même, et de tout cœur, chapeau bas devant le « chef » ! – *Notes additionnelles*. Ce qui précède n'examine pas, faute de place, le détail de l'annotation. Deux simples remarques néanmoins. – II, 12, 58. Ambroise dit des Maccabées qu'ils ont vaincu des armées royales « auxquelles l'Inde même n'a pas échappé ». La restitution dans le texte d'une négation perdue dès l'archétype s'impose (note critique, p. 292-293). Le commentaire de fond (n. 152, p. 616-617) est plus contestable, à mon sens. GN voit là une allusion à la conquête de l'Inde par Alexandre. Mais pourquoi s'encombrer d'Alexandre le Grand ? Il s'agit des armées d'Antiochus IV. Or, s'il en est ainsi, la *sententia* d'Ambroise fait difficulté. Il aurait cru qu'Épiphane alla jusqu'en Inde, alors que, selon les auteurs anciens (Diodore de Sicile, Tacite, Jérôme…), sa dernière expédition (au cours de laquelle il mourut) ne le conduisit que dans les satrapies iraniennes : peut-être attribuait-il à Antiochus IV l'*Anabase* de

son père Antiochus III en Bactriane et en « Inde » (ou plutôt aux portes de l'Inde, Afghanistan et Cachemire actuels). – II, 12, 56 (p. 490, l. 26). Une coquille dans le latin : lire « medio » et non « media ». Paul MATTEI.

Marino NERI, *Dio, l'anima e l'uomo. L'epistolario di Fausto di Riez*, Rome, Aracne, 2011 (A10, 752), 24 × 17 cm, 417 p., 23 €, ISBN 978-88-548-4133-8.

Siempre el género epistolar se revela como una fuente importante de datos de primera mano sobre la persona y las circunstancias de su autor. Un ejemplo claro lo ofrece, sin duda, el epistolario de Fausto de Riez: en él podemos vislumbrar algunos detalles sobre vicisitudes vitales de los personajes que intervienen, pero sobre todo podemos conocer la fuerte personalidad, la gran formación escolar y la profunda sabiduría de quien se convierte en referente de las controversias teológicas y doctrinales que tienen lugar en el convulso siglo V en la Iglesia romana y, particularmente, en la Galia cristiana. No son, sin embargo, muchos los datos biográficos precisos que tenemos de Fausto y en su gran mayoría se deben a las noticias que nos aportan autores contemporáneos. Nació poco antes del 410 en *Britannia*, entró joven a formar parte de la comunidad monástica de Lérins, de la que fue abad desde el año 432 o 433, fue nombrado obispo de Riez en 460-462, y murió alrededor del año 495, después de haber estado exiliado de su sede episcopal entre los años 477 y 484 por orden del rey visigodo Eurico. De su producción literaria (reseñada por Genadio de Marsella en su *De uiris illustribus*, 86) conservamos un tratado *De Spiritu Sancto* en dos libros y un pequeño opúsculo también sobre la Trinidad titulado *De ratione fidei*, ambos compuestos hacia el año 471 (véase ahora el trabajo del propio M. N., *Sidonio Apollinare (epist. 9, 9, 10) e la possibile attribuzione del De ratione fidei a Fausto di Riez* in *BStudLat* 41, 2011, p. 531-542), los *Libri duo de gratia Dei*, escritos a petición del obispo Leoncio de Arlés para recoger lo tratado en el concilio reunido en su sede en el año 472 o 473, algunos sermones y homilías transmitidas en la conocida como *Collectio Gallicana*, y el *corpus* epistolar integrado por 12 cartas, 10 propias y 2 (la 2 y la 4) de sendos correspondientes. A partir de una revisión atenta de las referencias internas, no siempre evidentes, se puede establecer una ordenación cronológica aproximada de esas cartas: entre 440-450 epist. 7, ca. 467 epist. 4-5, ca. 468 epist. 3, 470-471 epist. 1, ca. 473 epist. 2, ca. 475 epist. 8, ca. 477 epist. 9-6-10, ca. 485 epist. 12-11. El estilo de las epístolas, al igual que el del resto de la creación literaria de Fausto, es un estilo cuidado, elegante y elaborado, que gusta de la amplificación basada en el paralelismo, la sinonimia o la antítesis, pero sin llegar al excesivo preciosismo de otros autores galos contemporáneos. A presentar estos datos principales sobre el autor y su obra dedica M. N. solamente algunas páginas iniciales de su estudio (p. 11-22), porque el objetivo principal del trabajo, que es una versión reelaborada y ampliada de su tesis de doctorado, es el análisis y comentario detallado del contenido y de los rasgos lingüísticos y literarios más destacados del epistolario. Se ofrece, pues, el texto latino, copiado de la edición de A. Engelbrecht (*Fausti Reiensis praeter Sermones Pseudo-Eusebianos Opera. Accedunt Ruricii Epistulae*, Vindobonae, 1891, *CSEL* 21), acompañado en páginas enfrentadas de una traducción al italiano (la primera a una lengua moderna) (p. 150-249), abundantes y muy completas notas exegéticas al texto (p. 253-394), y unos capítulos introductorios en los que se resumen los aspectos principales de cada carta o grupo de cartas (p. 23-146). En este último apartado son presentados los personajes que intervienen en las distintas epístolas, pero sobre todo se incluye una completa y documentada descripción de todos los contenidos teológicos y dogmáticos transmitidos en aquéllas y del contexto que los justifica: pelagianismo, predestinación, libre albedrío y gracia divina (epist. 1-2); arrianismo, teología trinitaria y naturaleza del alma (epist. 3); pecado y penitencia, especialmente la *subitanea paenitentia* (epist. 4-5);

apología de vida ascética que tiene como modelo el monasterio insular de Lérins (epist. 6); Cristo y su naturaleza divina y humana (epist. 7); guía desde la conversión hacia la santidad y relaciones de mutua amistad (epist. 8-12). Estas últimas cinco cartas dirigidas al noble galo-romano Ruricio, convertido en obispo de Limoges desde aproximadamente el año 485, conforman un claro subgrupo y permiten observar el proceso de conversión de Ruricio hasta llegar a la silla episcopal y los sentimientos derivados del *munus amicitiae* entre aquél y su *patronus* espiritual, sobre todo si se toma también en consideración el amplio epistolario del obispo de Limoges, singularmente las cartas allí incluidas que tienen como destinatario a Fausto (conoce bien este epistolario el propio M. N., puesto que de él publicó también una traducción al italiano acompañada de comentario: *Ruricio di Limoges. Lettere*, Pisa, 2009). El texto latino reproduce, como queda dicho, el de la edición de Engelbrecht (resulta extraño que se escriba siempre la enclítica *-ue* separada de la palabra precedente), aunque con los siguientes cambios, que parecen atinados: *accident-* en lugar de *accedent-*, cuando se está hablando de elementos "circunstanciales" o "accidentales" (3, 7; 3, 15; 8, 2; 9, 4); *consequentibus demonstrabimus* en lugar de *subsequentibus demonstrabitur* (3, 12) a partir del lugar paralelo de Claud. Mam., *anim.* 1, 16; *materia ille* en lugar de *materiale* (3, 18), aceptando la propuesta de Engelbrecht en el aparato crítico; *agent* en lugar de *agant* (5, 5); mantener como lugar insoluble *ecce fideli* (9, 2); añadir *et cordis* (9, 2; pero no se señala como añadido en el texto) a partir de Euseb. Gallic. *hom.* 60, 5; recuperar la lectura *subfarcinatus* del códice en lugar de la corrección *subsarcinatus* de los editores (9, 6); *quia si* en lugar de *quasi* (11, 2; aunque habría que revisar la puntuación del fragmento). La traducción es correcta y precisa, a pesar de la dificultad que supone traducir léxico y expresiones muy técnicos propios de los contenidos teológicos tratados. Solamente puedo hacer dos puntualizaciones: no se recoge en la traducción el importante sustantivo *sensum* (2, 1, p. 157), que es el antecedente de todas las oraciones de relativo que siguen y presentan las nueve *damnationes* a las que responde el presbítero Lúcido; en 3, 15 (p. 177), la confusión en el uso de los elementos negativos acaba provocando que se diga en la traducción lo contrario de lo que expresa el texto latino ("io d'altra parte non avrei dubbi ad affermare che neppure gli angeli non sono locali", cuando en el texto original se lee *ego autem ne angelos quidem locales esse dubitauerim*, y en el carácter "local" de los ángeles se insiste en todo el párrafo que sigue). Las notas explicativas abundantes y generalmente extensas constituyen un completo y erudito comentario exegético al texto latino: abordan de forma pormenorizada contenidos, fuentes, paralelos, uso de los clásicos (cf. F. Gasti, *Un'allusione virgiliana in Fausto di Riez (epist. 3, p. 178, 8-9)* in *Hermes* 138, 2010, p. 382-385), cuestiones de gramática, léxico (especial atención merecen los epítetos o tratamientos aplicados a los destinatarios) y estilo, precisiones de crítica textual y de traducción, datos de *realia*, etc. La bibliografía utilizada y recogida en el apartado correspondiente al final del volumen (p. 395-417; hay un pequeño fallo en la ordenación de las letras "i-j-k") es muy completa y actualizada, aunque evidentemente no puede pretender ser totalmente exhaustiva. José CARRACEDO FRAGA.

Barbara OBRIST / Irene CAIAZZO, *Guillaume de Conches : philosophie et science au XIIème siècle*. Études réunies par B. O. et I. C., Tavarnuzze / Florence, SISMEL – Edizioni del Galluzzo, 2011 (Micrologus' Library, 42), 21 × 14,5 cm, XXVI-522 p., fig., 72 €, ISBN 978-88-8450-413-5.

This volume represents an important collaboration of one of the world's leading authorities on the topic, Édouard Jeauneau, with a group of enthusiastic and extremely-learned scholars, all of whom have established reputations in the subject matter. Published

under the auspices of the Centre d'histoire des sciences et des philosophies arabes et médiévales (CNRS/UMR 7062/EPHE/Univ. Paris 7), the proceedings arose from a 2007 Paris conference of the same title which was organized by the above-captioned editors. Court philosopher and tutor of Henry II Plantagenêt, Guillaume (fl. 1120-1140), with his innovating expertise in so many areas of human knowledge – cosmology, physics (i.e., physicist *and* physician, v. p. 121), medicine, natural science, astronomy, astrology, geography, theology, grammar and mathematics (computation) – overwhelmed even his adversaries. As Jeauneau reminds us, a rival, another Guillaume (de Saint-Thierry) named him "*Homo physicus et philosophus physice de Deo philosophatur*", while at the same time calling the philosopher's influence a "pestilential poison". But he was, for John of Salisbury, and along with Bernard of Chartres, a "most splendid grammarian" (*opulentissimus*, p. 114). – After a heartening introduction (Jeauneau) and a brief introductory overview by the editors, I. Caiazzo, "The Four Elements in the Work of William of Conches," leads off the analyses with a sixty-page study of the theory of the four elements in Guillaume's philosophy of nature, which drew on Arabic sources. As his thinking evolved he established an epistemological basis for a new s*cientia naturalis*. The essay by Ch. Burnett, "William of Conches and Adelard of Bath", finding similarities with the *Philosophia* and *Dragmaticon*, argues for direct knowledge by Guillaume of Adelard's *Quaestiones naturales*, "…[possibly occasioned by Guillaume's presence] in the court of Geoffrey Plantagenet, Duke of Normandy" (p. 77). According to D. Jacquart, "Les emprunts de Guillaume de Conches aux théories médicales", the one component of human beings "insufflated by the divine spirit" – the soul – is most curiously not taken account of in medical terms by Guillaume in his consideration of elementary physics. For É. Jeauneau, "Quand un médecin commente Juvénal", editors of Guillaume now need to accept the authenticity of attribution of the marginal *Gloses sur Juvenal*, in spite of their somewhat fragmentary, desultory or egregious appearance. – B. Obrist, "Guillaume de Conches : Cosmologie, physique du ciel et astronomie. Textes et images", examines, in some seventy pages (with fascinating contemporary illustrations showing a round or at least spherical earth), Guillaume's adoption of the newly-translated *Liber de orbe* by the ninth-century Jewish astrologer, Māshā'allāh. She shows as well the influence on Guillaume of cosmography found in the originally-Arabic peripatetic physics. H. Rodnite Lemay, "The Science of the Stars in William of Conches' *Glosae super Macrobium*", looks at relevant manuscripts to reveal the Chartrian master's familiarity with early twelfth-century Latin astrological translations, demonstrated in his ideas about planetary influences. P. Gautier Dalché, "Guillaume de Conches, le modèle macrobien de la sphère et les antipodes : antécédents et influence immédiate", wrestles with Macrobian theories and debates regarding the antipodes and the terrestrial sphere, notions, it is argued, that remained under discussion from the tenth century on. Guillaume's systematic contribution lay in his opposition of *ratio* and *sensus*. J. Jolivet, "La création de l'homme chez Abélard, Guillaume de Conches et Alain de Lille", discerns the beginnings of the scholastic method in his juxtaposition of the three thinkers in their approaches to the doctrine of mankind's creation, a dogma covered as well by A. Fidora, "Le débat sur la creation : Guillaume de Conches, maître de Dominique Gundisalvi ?" A direct connection is established between the Toledan translator-philosopher and Guillaume in the controversy with Hugh of St. Victor over creation (matter and form fashioned simultaneously, or not). This latter theologian's confrontation with Guillaume figures in D. Poirel, "Physique et théologie : une querelle entre Guillaume de Conches et Hugues de Saint-Victor à propos du chaos originel", a debate evidenced in eight works (four each). – M. Fredborg, "William of Conches and His Grammar", analyzes Guillaume's definitions and descriptions of major word classes and their specific semantics – as detected in his commentaries

(Priscian, Boethius, the *Timaeus* and Macrobius). J. Brumberg-Chaumont, "Grammaire et logique du nom d'après les *Gloses sur Priscien* de Guillaume de Conches", takes nearly ninety pages to atomize the Aristotelian meaning for Guillaume of the noun and the interactions of logic and grammar. P. Edward Dutton, "The Little Matter of a Title: *Philosophia Magistri Willelmi de Conchis*", scrutinizes the title and, in its full corpus, the manuscript tradition of Guillaume's *Philosophia*, which, he explains, led to confusion over time. – With its precious illustrations, generous bibliography and useful indices, this work will become a longtime reference tool for interested scholars. It does leave one hungry, though, and the next step, one hopes, is the discovery of more detail on Guillaume's patron(s), his life and his influence on other contemporary thinkers, particularly in the Norman-Angevin realm. Raymond J. CORMIER.

Asher OVADIAH / Yehudit TURNHEIM, *Roman Temples, Shrines and Temene in Israel*, Rome, G. Bretschneider, 2011 (Supplementi alla Rivista di archeologia, 30), 30 × 24 cm, XII-155 p., 128 pl., 1 carte, ISBN 978-88-7689-258-5.

Wie in jeder Region des römischen Ostens, so gab es auch im heute vom Staat Israel umfassten Gebiet zahlreiche Tempel, die unter der römischen Herrschaft errichtet wurden. Wenige von ihnen sind noch erhalten und auch die antiken literarischen Quellen liefern nur spärliche Informationen. Ovadiah und Turnheim untersuchen in ihrer Arbeit diese polytheistischen Kultplätze von der Zeit des Herodes bis zur Herrschaft der Severer. Ausgenommen sind die nabatäischen Kultanlagen ebenso wie der Tempel des Herodes in Jerusalem. Die beiden Verfasser sind bereits ein eingespieltes Team, das schon gemeinsam publiziert hat (u.a. *Art in the Public and Private Spheres in Roman Caesarea Maritima*, Rom, 2002). Es handelt sich um ausgewiesene Spezialisten für das Thema. Jeder Beitrag zu den insgesamt elf großen Stätten ist so aufgebaut, dass es zunächst einen (überaus kurzen) historischen Überblick über die Entwicklung der Stadt gibt, in den auch die antiken Quellentexte einbezogen sind. Daran an schließt eine Besprechung der verschiedenen römerzeitlichen Tempel, ebenso wie ihrer Vorgängerbauten. Maßgeblich basiert die Arbeit auf Ausgrabungsberichten und Surveys. Aber auch Tempel, die nur durch Münzen o.ä. bekannt sind, werden gewürdigt. Besondere Bedeutung bei der Zuweisung von Gottheiten zu bestimmten Tempeln kommt der epigraphischen Überlieferung zu, wobei jedoch anzumerken ist, dass die meisten Texte nicht *in situ* vorliegen, so dass hier oft eine entsprechende Zuweisung der betreffenden Gottheit Spekulation bleiben muss. Auch sagt eine Weihung an einen Gott, die in der Nähe eines Tempels gefunden wurde, nicht zwingend, dass der Tempel auch an betreffenden Gott dediziert war. Das Problem der Arbeit mit epigraphischen Texten offenbart etwa das Beispiel des Tempels I von Omrit in Nordgaliläa. Die Ausgräber des dortigen Tempels I, der einen hellenistischen Schrein/ein Heroon ersetzte, halten ihn für einen von Flavius Josephus erwähnten Augustus-Tempel (das dritte Augusteum des Herodes). Die Verfasser schlagen hingegen vor, hierin ein Aphroditeheiligtum zu sehen, weil ein Inschriftenfragment mit dem Textbestandteil ΑΦΡΟ in der Füllschicht zwischen Tempel I und dem ihn ersetzenden Tempel II gefunden wurde. Das ist eine zumindest gewagte Wertung. Auch der archäologische Befund scheint an mancher Stelle überinterpretiert. Aufgrund von schmalen, nach Innen führenden Nischen nördlich und südlich der beiden Seiteneingänge des Tempels von Kadesch, gehen die Verfasser nicht nur von einem chtonischen Libations-Kult aus, sondern sogar von einem Orakelkult: „Thus, it might have been a temple of the Oracle of the Dead" (S. 27). Die am Tempel angebrachten Adlerreliefs ließen zudem auf einem funerären Kontext schließen. Die Verfasser kommen deshalb zu folgendem Schluss: „such a libation system for a funerary ritual is unique in the temple architecture of the Roman world." Wäre es hier nicht sinnvoller, zunächst einmal zu

belegen, dass es sich bei den Libationen wirklich um ein „funerary ritual“ handelte, bevor man derart weitreichende Schlüsse zieht? – An die Besprechung der elf Hauptstätten angeschlossen ist die kurze Vorstellung von 13 Stätten, zu denen es nur sehr geringe Informationen zu Tempeln gibt. In einem ebenso kurzen Epilog werden noch einmal allgemeine Beobachtungen zu den literarischen und epigraphischen Quellen, den Gottheiten der Tempel, zur Architektur und den Riten gegeben. Ein einheitliches Bild, ja eine Kulttopographie lässt sich sicherlich allein schon ob der hohen kulturellen Vielfalt der Region nicht ermitteln. Möglicherweise wäre es sogar sinnvoller gewesen, wenn der Band nach den antiken Provinzgrenzen strukturiert gewesen wäre. – Die Tempel waren auf jeden Fall, wenn es sich noch feststellen lässt, den unterschiedlichsten griechischen, römischen und orientalischen Gottheiten dediziert, wobei nicht immer zu erschließen ist, ob es sich bei den römischen und griechischen Namen nicht lediglich um *interpretationes Graecae* oder *Romanae* handelte. Auch der römische Kaiserkult ist an vielen Stätten prominent vertreten. – Insgesamt handelt es sich um einen sehr schönen Überblick über den Bestand von römerzeitlichen Tempeln im Heiligen Land, doch ergibt sich an wenigen Stellen die Frage, ob die Interpretation der Quellen und des archäologischen Befundes wirklich tragfähig ist. Stefan PFEIFFER.

Stéphane RATTI, *Polémiques entre païens et chrétiens,* Paris, Les Belles Lettres, 2012 (Collection « Histoire »), 22 × 15 cm, 289 p., 25 €, ISBN 978-2-251-38112-1.

« Même ignorés, des faits restent des faits ». Avec son dernier livre, Stéphane Ratti arrive à aller bien au-delà des mots d’Aldous Huxley. Non seulement il rappelle les faits, mais il les sort de l’ignorance en les rendant compréhensibles grâce à son talent interprétatif rare. Sa thèse est la suivante : la littérature de l’époque théodosienne témoigne de l’âpreté et de l’intensité de la lutte entre païens et chrétiens. Dans un monde que les païens pensaient au bord du précipice, les tenants de la religion romaine traditionnelle ont livré bataille avec force sur le seul terrain encore à leur disposition : les œuvres littéraires de fiction. — Comme pour un bon plat, il est préférable de commencer par ce qui plaît le moins aux papilles avant de déguster ce qu’il y a de meilleur. Évoquons tout de suite – les détails ou autres confusions mineures, au nombre infime, ne sauraient trouver leur place ici – l’épilogue intitulé « Les derniers païens d’Alan Cameron ». S. R. a fait le choix de terminer sa démonstration en accordant une trop large place à une thèse opposée à la sienne et défendue par Cameron dans son récent ouvrage intitulé *The Last Pagan of Rome*, paru fin décembre 2010 aux États-Unis (un mois plus tôt en version numérique). Et il le fait non pas pour éclairer le lecteur, contrairement à ce qu’il annonce, mais probablement pour tenter de parer les critiques dont ses collègues chercheurs, avec le pire réflexe universitaire, ne se seraient pas privés. Or le travail de S. R. n’a pas à s’abaisser à celui de Cameron. Autant le dernier se contente de ressasser les mêmes vieilles idées reçues, autant le premier, avec un sens de l’audace, propose de nouvelles pistes et parvient à faire avancer la recherche. Épargner au lecteur ces coutumes universitaires presque grégaires aurait été cohérent avec le reste de l’ouvrage qui, lui, est sauf de tout carcan académique. – Après avoir identifié l’auteur de l’*Histoire Auguste* en 2005 et publié *Antiquus error. Les ultimes feux de la résistance païenne*, en 2010, S. R., historien et philologue, approfondit ses réflexions et, pour ainsi dire, enfonce le clou encore plus loin qu’il ne l’avait fait. C’est précisément là où se trouve le plus grand mérite du livre qui nous concerne aujourd’hui : S. R. propose une thèse claire, nette et précise sans atermoiements. Cette manière d’écrire l’Histoire, pourtant nécessaire et salutaire, reste si rare que nous devons en saluer le courage intellectuel, l’honnêteté de la démarche et la joie qui en découle pour le lecteur. – Le drame se déroule en deux actes. Le premier, « le malaise chrétien », illustre à la fois les difficultés rencontrées par

les auteurs païens angoissés et leur habilité à dépasser la censure pour proposer à leurs lecteurs, à l'instar des chrétiens, des œuvres de combat ; le deuxième, comme son titre l'indique « Nicomaque Flavien senior, l'*Histoire Auguste* et les chrétiens », s'intéresse à la figure centrale de la défense des anciennes valeurs romaines. Avant cela, S. R., dans son introduction, livre aux lecteurs les outils décisifs à la compréhension de sa démarche fondée sur la vérité de la fiction. – À partir du règne de Théodose, les chrétiens ont bénéficié du soutien sans faille de l'exécutif romain ce qui leur donnait un fort avantage dans leur lutte idéologique, religieuse et littéraire avec les païens. La vigueur de ce combat a trouvé son expression la plus manifeste dans les œuvres littéraires de fiction en raison de la censure, de l'inquisition policière et de la répression auxquelles étaient soumis les défenseurs de la religion romaine traditionnelle et qui rappellent étrangement celles dont étaient victimes les opposants des régimes totalitaires du XXe siècle. Face aux multiples tentatives chrétiennes de subversion (substituer aux anciens héros les saints, séculariser les jeux et les spectacles païens, et le calendrier, notamment), les intellectuels païens ont cherché à prouver l'antériorité de pratiques revendiquées comme purement chrétiennes : condamnation de l'homosexualité, abstinence, fidélité dans le mariage. Le théâtre comique, à travers le *Querolus* (*Le Grincheux*), notamment, critique allègrement le christianisme et son clergé en recourant à l'ironie et aux sarcasmes. Cette pièce, dont l'auteur est anonyme, s'amuse à singer saint Augustin, en particulier, l'épisode des *Confessions* où son auteur narre le vol des poires, et à parodier la Bible. L'humour se fait subtil et la charge antichrétienne en devient plus forte. Il reste à espérer qu'une version bilingue du *Querolus* puisse voir le jour rapidement, car S. R. a su éveiller notre intérêt pour cette comédie qui fustige la pensée dominante et trompe la censure avec facétie et esprit. Même si tout ce qui touche au théâtre (p. 67-102) aurait pu trouver une place plus appropriée dans une partie étoffée qui lui aurait été totalement consacrée, je tiens une nouvelle fois à signaler le talent interprétatif de S. R. Il nous mène loin avec clarté. – La seconde partie concerne l'homme qui fut la cible privilégiée des chrétiens : Nicomaque Flavien senior (334-394). Un aristocrate romain, païen convaincu et adversaire acharné des chrétiens, intellectuel brillant, qui a exercé des fonctions officielles auprès de Théodose, a écrit l'*Histoire Auguste* et a opté pour le suicide après la défaite du Frigidus (5-6 septembre 394). S. R. offre de nouveau une série d'apports qui sont autant de pépites : l'identification, formulée dès 2005, de l'auteur de l'*Histoire Auguste* ; le protagoniste du *Carmen contra paganos*, écrit par Prudence, n'est autre que Nicomaque Flavien senior ; Nicomaque était un philosophe néoplatonicien ; la *Vie d'Alexandre Sévère* contient un grand nombre d'éléments directement liés à son auteur, encore une fois Nicomaque. Cette seconde et dernière partie s'achève sur un chapitre moins convaincant : « Dévotion et foi : des valeurs païennes ? ». Est-ce simplement une question d'ordonnancement des chapitres ? Toujours est-il qu'il manque d'ampleur et se distingue nettement du reste de la démonstration. Malgré ses qualités indéniables et la rigueur habituelle de S. R., il aurait été mieux utilisé s'il avait paru ailleurs sous forme d'article. – Les peccadilles relevées n'enlèvent rien aux qualités de cet ouvrage à la fois novateur et rigoureux, limpide et audacieux. Le travail de S. R. fait avancer l'Histoire et, j'ose le dire, rend l'esprit heureux.

Eric Kerjean.

José Remesal Rodríguez, *La Bética en el concierto del Imperio romano*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2011, 23 × 16 cm, 169 p., 6 fig., ISBN 978-84-1506-922-5.

This book records the address given by José Remesal Rodríguez (hereafter RR) on his entry into the membership of the Spanish Real Academia de la Historia on 13th March

2011. It summarises, and in some senses celebrates, the work of this important historian and archaeologist of Roman Spain. RR's research into the political and economic history of the province of Baetica, a region of southern Spain corresponding roughly to modern-day Andalucia, has been ground-breaking. – Three strands of RR's work deserve particular attention and are covered in some detail in this book. First, his analysis of the archaeological remains of Monte Testaccio, a huge man-made mound outside Rome composed of olive oil amphorae imported to the city from Baetica, has developed our knowledge of the connections between Rome and Baetica immeasurably. Second, the evidence from Monte Testaccio and surveys within Baetica have revealed much about the workings of the olive oil and amphorae production industries in Baetica. Third, RR has examined in some detail evidence for contacts between Baetica and the northern provinces, particularly the military installations on the frontiers. This has revealed a great deal about the important role that the Roman government played in articulating trading and other contacts between provinces. – After a short discourse of thanks, the book begins with a short overview (pp. 15-18), followed by a methodology (pp. 18-27), in which RR outlines the main ways in which he has approached sources during his career, particularly the amphorae of Monte Testaccio. RR then moves on to offer a historical narrative introduction to the origins of the Roman takeover of Baetica (pp. 27-33). The next section, 'the birth of a new regime' (pp. 33-47), explores the relationship between Baetica and Rome under the regime of Augustus. After an excursus on Baetica under the Julio-Claudians (pp. 47-62), we reach the core of the volume, which deals with the history of the province under the Flavians. Two Baeticans, Trajan and Hadrian, ruled the empire after the Flavians. In the following two sections (pp. 62-78 and 78-100) RR explores their rise to power, its relationship to Baetican economic power, and the impact of the 'Baetican dynasty' on its home province. 'Life around olive oil' (pp. 100-141) is the most interesting section of the book in my opinion. Here RR brings to bear his detailed knowledge of the olive oil and ancillary industries in Baetica and we are introduced to some fascinating evidence for the organisation of the economic life of Baetica in the first and second centuries A.D. RR argues that in Baetica slaves and freedmen played dominant roles within the olive oil industry because their masters eschewed such activities and instead threw themselves into the aristocratic culture of the early empire. The final section (pp. 141-158) of the book charts the rise to prominence of Africa in the late second century, suggesting that the victory of Septimius Severus led to a purge of Baetican elites and that this contributed to the replacement of Baetica with Africa as the predominant economic centre in the west. Baetican products remained important, for example in the supply of troops on the northern frontiers, but were never to retain their former importance. – The book closes with a response by José María Blázquez Martínez (pp. 161-166) in which he outlines the key achievements of RR's career. The volume is accompanied by five images of good quality (p. 21: an ideal representation of the epigraphic evidence found on Dressel 20 amphorae; pp. 104-105: images of Monte Testaccio, Rome; pp. 145-146: amphora stamps from the Severan era) and one map (p. 103: centres of amphora production in Baetica). – For those unfamiliar with RR's work, this book serves a very useful purpose, providing an introduction to the career highlights of one of Spain's foremost Roman historians and archaeologists. It demonstrates very effectively the contribution that sustained analysis of material culture can make to our understanding of processes of historical change. The book will be of interest to a number of different audiences beyond historians of Roman Spain, particularly researchers interested in the economic life in the western Roman provinces, in inter-provincial trade, and in connections between imperial centre and periphery.

Jamie WOOD.

Federico SANTANGELO, *Divination, Prediction and the End of the Roman Republic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2013, 23 × 15 cm, xii-357 p., 88€, ISBN 978-1-107-02684-1.

Diuinationem, quam Graeci mantiken appellant, id est praesensionem et scientiam rerum futurarum ('divination, which the Greeks call *mantike,* is the foreknowledge and science of future matters': Cic., *div.* 1.1). As Cicero's definition indicates, divination at Rome was not just concerned with prediction but also with understanding the will of the gods, whether through inductive methods (such as augury or haruspicy) or impetrative signs (for example, dreams). It was also implicitly connected with the art of political prognostication and had an affinity with the law. In this lively and valuable volume, Federico Santangelo explores the importance of divination in the public and private life of Rome from the 2nd to 1st centuries BC, culminating with a discussion of the appropriation and control of divination by Augustus. – Structurally, the opening chapters are sensibly organised. Santangelo begins with Cicero's *de diuinatione* and outlines the terms of the debate (*superstitio* and *religio*; *diuinatio*; *prudentia* and *prudens*). After locating the *de Diuinatione* in its literary and historical context, Santangelo rightly regards the dialogue as a sustained and serious effort to address the complexity and pervasiveness of divination in the Roman world. – S.' conclusions regarding the choice of Quintus Cicero (Marcus' brother) as an interlocutor ('it seems unlikely that Quintus' role … will have been regarded as flattering' (p. 20)) are not fully convincing. As S. himself observes selection in Cicero's dialogues was regarded as a great honour. Quintus was implicitly associated with two earlier works which have a direct bearing on the *de diuinatione*, Cicero's *de re publica* and *de legibus*. In the *de diuinatione* Quintus allows Cicero the opportunity to denounce his *own* works (the *de consulatu suo* and *Marius*) in very personal terms. – The association of *prudentia* (a philosophical term indicating 'providential expertise') with *diuinatio* is innovative. On Santangelo's own admission, the two terms relate to 'different spheres of action' (p. 65). Nonetheless by skilfully broadening the scope of the argument and admitting *prudentia* (and *prudens*) into the discussion the way is open for S. to explore more fully the associations between philosophy, politics, the law and divination which is integral to his final conclusions regarding Augustus' appropriation of divination. – The five chapters that follow deal successively with different types of 'fringe divination' (dreams, cleromancy and public lot), the Etruscan *haruspices* and notions of time, the Sibylline Books, and prophets (*harioli* and *uates*). S. takes on and develops recent contributions to our understanding of religion and divination during the late Republic, for example A. Bendlin (*Looking beyond the Civic Compromise: Religious Pluralism in Late Republican Rome* in E. Bispham / C. Smith [eds.], *Religion in Archaic and Republican Rome and Italy. Evidence and Experience*, Edinburgh, 2000) on the idea of a religious marketplace (see now also D. Engels / P. Van Nuffelen [eds.], *Religion and Competition in Antiquity*, Brussels, 2014) or J. North (*Prophet and Text in the Third Century BC* in Bispham / Smith, *Religion in Archaic and Republican Rome and Italy*, supra) on the growing emphasis of prophecy in haruspical pronouncements during the 2nd century BC. S. rails against ideas of divination as an instrument of elite control, the importance of divination in political decision making, or notions of a religion in decline. The value of these chapters is to stress the extent to which 'divination was practised and produced by a wide range of experts, both in public and in private contexts' (p. 149) and the centrality of divination to the political and intellectual debates of the 2nd to 1st centuries BC. – From the practice of divination, S. turns to more theoretical discussions of divination through different literary works. Four chapters consider the importance of foresight in Cicero, Sallust, Livy, and Virgil.

A discussion of Cicero, *ad fam*. 4.5 and 6 (correspondence with Ser. Sulpicius Galba) is succeeded by a brief analysis of Cornelius Nepos' admiration for the divinatory ability of Cicero's friend, Atticus. S. struggles to make sense of these episodes and to relate them to his broader arguments: 'they engage with important problems and can provide plenty of food for thought' (p. 181). – More useful is the contrast between Sallust and Livy (with the implicit recognition of their Thucydidean/Herodotean antecedents). The former does not advocate the gods as a factor of historical causation; the latter through his employment of religion and divination stresses the significance of the alliance between Rome and her gods but only as 'practised within specific institutional constraints'. The conclusion (p. 217) touches on the difficulties of determining Livy's religiosity wherein modern speculation curiously mirrors the views on Cicero's stance. This is an important observation. Like his philosophical predecessor, Livy seems to suspend judgment regarding the reliability of divination yet advocates the importance of 'civic cohesion' (p. 217) for the continued success of the state. – S. argues for a complex dialogue between Virgil and Cicero's *de diuinatione*. *Georgics* 1 demonstrates a clear debt to the philosophical dialogue yet It occurs so under the patronage of Octavian. The *Aeneid*, on the other hand, develops the importance of divination and prophecy for the descendants of Aeneas, notably Julius Caesar and Augustus. It also brings us back to Etruscan notions of time discussed previously which play such an important role in the Augustan Age, through the celebration of the *astrum Caesaris* and the Secular Games in 17 B.C. – The final chapter discusses Augustus' appropriation of divination: the prodigies surrounding Caesar's death, his own accession to power, astrological symbolism, and augury. S. argues that under Augustus the intellectual debate on prediction and divination was no longer relevant because one man now had absolute power over the dissemination of prophecies. – Throughout the volume S. demonstrates the importance, development and integration of divination at all levels of Roman society, but especially with politics, both as praxis (the reasons for an increase in prophetic divination or the debate on the sequence of ages) and as theoretical reflection (as authors tried to make sense of the place of divination within the disruptive political atmosphere of the first century BC). Both diviners and literary artists were engaged in working out how best to preserve the piety necessary to ensure the survival of Rome. S. argues that the ascendancy of Augustus marked 'a clear discontinuity with the past'. From this point forward divination was effectively constrained by imperial power and personage. – But while the conclusions are clear, the path to them is not always so evident. The work sometimes comes across as a series of vignettes, one added to the next, creating a patchwork of stories whose meaning only becomes fully apparent at the end of the book. Structurally the reader might have expected a clearer focus on the institutions of the Roman Republic, including augury (an appendix is devoted to Mark Antony and the election of Dolabella (pp. 273-278) in which augury at the intersection with politics played a vital role). Certain other aspects of the subject remain unexplored: for example, the interrelationship of divination and magic (e.g. the importance of the shrine to Anna Perenna) or divination and science (e.g. the relationship between astronomy, astrology, cycles of time and interpretation of eclipses). But these criticisms are, in themselves, more evidence for the difficulties of containing the complexity of divination in the late Roman Republic in just one volume. – To conclude: in this discussion of the reshaping and redefining of divination from the 2nd century BC to the Age of Augustus, S. steers a careful line between the notions of prosperity and decline, pluralism and state control, educated elite and uneducated populace, the rational and the irrational, religion and superstition. He demonstrates an in-depth and astute knowledge of divination at Rome with a powerful command of the primary and secondary sources, including the most recent and relevant debates regarding

the nature of religion at Rome in the late Republic. This is a significant contribution to our understanding of divination in the late Roman Republic. Alex NICE.

Josine SCHRICKX, *Lateinische Modalpartikeln. Nempe, quippe, scilicet, videlicet und nimirum*, Leyde / Boston, E.J. Brill, 2011 (Amsterdam Studies in Classical Philology, 19), 25 × 16,5 cm, XII-304 p., 10 fig., 108 €, ISBN 978-90-04-20275-7.

Die vorliegende Monographie beschäftigt sich mit einem höchst interessanten Problemkreis, den Modalpartikeln des Lateinischen, insbesondere mit einer Gruppe von ihnen, *nempe, quippe, scilicet, videlicet* und *nimirum*. Das sind Wörter, deren Bedeutungen oft schwer abgrenzbar sind. Sie werden in Wörterbüchern oft mit gleichen Entsprechungen widergegeben und könnten ihrer Pragma-Semantik nach vorerst etwa in die Klasse „Evidenz- bzw. Gewissheitsmarker“ eingeordnet werden. Dass diese Charakterisierung einer weiteren Präzisierung bedarf, wird in dieser Arbeit dargestellt. – Die Autorin, Dr. Josine Schrickx, schloss ihre Studien der klassischen Philologie an der Universität von Amsterdam im Jahre 2011 mit der Promotion über Lateinische Modalpartikeln an der Freien Universität Amsterdam ab. Seit mehreren Jahren arbeitet sie als wissenschaftliche Mitarbeiterin beim *Thesaurus linguae Latinae* in München. – Die Doktorarbeit, deren überarbeitete Fassung das vorliegende Buch darstellt, ist unter der Leitung von Caroline Kroon entstanden, die ihrerseits durch ihre zahlreichen Publikationen als eine Expertin der lateinischen Konjunktionen und Partikeln bzw. Diskursmarkern bekannt ist. An ihre Untersuchung schließt die Verfasserin an vielen Stellen an; besonders Kroons Interaktionsmodell und die darin begründete Unterscheidung von Diskursebenen erhalten ein besonderes Augenmerk. – Diesen immer noch aktuellen und in der linguistischen Forschung kontrovers diskutierten Fragen geht Schrickx im Rahmen einer breit angelegten empirischen Studie nach. Als deren Materialbasis dient das umfangreiche Korpus des *Thesaurus linguae latinae*. Dadurch werden auch statistische Angaben möglich, die den Vergleich zwischen der Frequenz dieser Partikeln ermöglichen. – Die Fragestellung dieser eingehenden Untersuchung ist äußerst anregend: Wie werden die Partikeln *nempe*, *quippe*, *scilicet*, *uidelicet* und *nimirum* in Texten verwendet, und welche Faktoren regulieren ihren Gebrauch. – Die Studie beginnt mit einem Forschungsüberblick, in dem die wesentlichen Ansätze, Probleme, Ziele und Ergebnisse der bisherigen linguistischen Partikelforschung besonders im Umkreis der lateinischen Sprache vorgestellt werden. – Das erste, einleitende Kapitel stellt die Fragestellung und den Aufbau der Arbeit vor. Im zweiten Kapitel wird das Interaktionsmodell, dem eine zentrale Rolle bei der Untersuchung dieser Partikeln zukommt, vorgestellt. Das dritte Kapitel bespricht Bezeichnungen und Definitionen der Inflexibilia, die eine Abgrenzung der verschiedenen Lexemgruppen ermöglichen soll. Dieser Erörterung schließen sich Bemerkungen zu dem Begriff „Modalität“ an. – Im sechsten Kapitel werden unter der Überschrift „Semantik“ das Modell der „Semantic maps“ und das Analysemodell von Caroline Kroon vorgestellt. – Diesen einführenden Begriffsbestimmungen folgt ein kurzer Überblick über die Begebenheiten, die von der Entwicklung der Sprache bestimmt werden: es wird u.a. die These von Elisabeth Traugott (et al.) referiert, nach der die Entwicklung vom Adverb zum Satzadverb und weiter zu einer Diskurspartikel führen kann (E.C. TRAUGOTT, *The Role of the Development of Discourse Markers in a Theory of Grammaticalization*, Manchester, 1995). Laut Traugott – und in der Grammatikalisierungsforschung überhaupt – wird generell eine Desemantisierung d.h. Entwicklung vom lexikalischen Wort über Funktionswort und Klitikon bis zum Affix, oder spezifisch hier: nicht-subjektiv > subjektiv > intersubjektiv festgestellt. – Anschließend bietet die Autorin noch eine Diskussion über Semantik, Pragmatik und Heuristik, die zur Definition von

später auftauchenden Begriffen dient. – Die Kapitel 10-13 machen den Hauptteil des Buches aus, und sie sind der linguistischen Analyse der betreffenden Lexeme gewidmet, wobei ihre Funktionen, syntaktische und semantische Gebrauchsbedingungen und die Sprechereinstellungen erörtert werden. Auch ihre Etymologie und die stilistische Einordung kommen zum Vorschein. Die Diskussion der Ergebnisse und die Darstellung des Befundes machen einen durchaus soliden Eindruck. – Eingeleitet wird die Darstellung durch das neunte Kapitel mit einem Überblick über die Darstellung der betreffenden Partikeln bei einigen antiken Grammatikern. In der lateinischen Grammatikschreibung – und in den durch sie stark beeinflussten Grammatiken Europas überhaupt – begegnen uns diese Wörtchen mal als Adverbien, mal als (rationale oder expletive) Konjunktionen, aber es ist erwähnenswert, dass bereits in der Antike die Problematik ihrer Einordnung besprochen wurde. Schrickx geht kurz auch auf die Geschichte der Grammatik ein, indem sie aufzeigt, in welche semantischen Gruppen diese Wörter in einigen Grammatiken der Antike eingeordnet worden sind. Diese Befunde werden in einer Tabelle zusammengefasst (S. 76). Es ist eine aufschlussreiche Tabelle, deren kleine Lücken (z.B., dass auch bei [Probus] *nempe* als eine expletive Konjunktion vorzufinden ist (*Grammatici Latini*, ed. Heinrich Keil, Leipzig, 1855-1880 – im folgenden GL – Bd. 4, 251, 15) nicht ins Gewicht fallen. – An dieser Stelle wäre ein Seitenblick auf die einschlägigen Studien von Alfons Wouters und Pierre Swiggers, die sich ebenfalls mit der Problematik der Adverbien in der Geschichte der Lateingrammatiken befasst haben, erdenklich (A. Wouters / P. Swiggers, *L'adverbe chez les grammairiens latins de l'Antiquité tardive* in A. Kärnä / S. Matthaios [Hrsg.], *Das Adverb in der Grammatikographie Teil I. Beiträge zur Geschichte der Sprachwissenschaft 17.1.*, Münster, 2007). – Mit wie komplizierten Problemen man hier zu tun hat, wenn man ein Phänomen, das im Grunde der gesprochenen Sprache angehört, anhand von (antiken) Texten untersucht, wird ersichtlich z.B. an den Überlegungen, die die Autorin bezüglich von *nempe* in Fragen vorbringt. Sie gibt nämlich zu (S. 79f.), dass aus den Texteditionen eventuell nicht immer hervorgeht, ob eine Aussage als Frage oder eine Feststellung ausgelegt werden sollte. – Die vielseitige Behandlung des Stoffes ermöglicht die Berücksichtigung von syntaktischen, semantischen, pragmatischen und stilistischen Aspekten, aber es hat die Kehrseite, dass der Leser sich gelegentlich fragen muss, wie nun die besprochen Wörter bezeichnet werden sollten. Die Lexeme *scilicet*, *uidelicet*, *nimirum* z.B. sind „Commitment-Marker" auf S. 24, auf der nächsten Seite sind sie „Modaladverbien". Im Titel des Buches werden sie als „Modalpartikel" bezeichnet, aber auch die Termini „Diskursmarker", „Satzadverb" und „Modaladverb" werden verwendet, und es nicht immer klar, was den Unterschied zwischen den verwendeten Begriffen ausmacht. – Die Abgrenzung der „Partikeln" von den „Adverbien" oder „Modaladverbien" ist in der Partikelforschung viel und kontrovers diskutiert worden, und sie scheint eine der ungelösten Fragen in der Grammatikographie zu sein. Dass sie Bezeichnungen dieser Wörtchen in der einschlägigen Literatur variieren, beruht u.a. auf der Tatsache, dass man sie aus den unterschiedlichsten Perspektiven betrachten kann, und sich somit auch entweder einer eher grammatischen oder einer mehr pragmatisch betonten Terminologie bedienen kann. – Uns allen, die wir uns im Dschungel der unterschiedlichen Bezeichnungen und Definitionen der Partikeln zurechtzufinden versuchen, mag die Aussage des Diomedes' aus dem 4. Jahrhundert trösten: « *nec te moveat, si quaedam esse et adverbia et coniunctiones recognoueris. Sunt etiam dictiones quas incertum est, utrum coniunctiones an praepositiones an aduerbia nominemus, quae tamen omnes sensu facile dinoscuntur.* » (GL 1: 416.) – Insgesamt gelingt es Josine Schrickx die Unterschiede zwischen den untersuchten Partikeln darzustellen und ein differenzierteres Bild von ihren Gebrauchsbedingungen zu geben. Wir können erwarten, dass auch die lateinische Lexikographie aus diesen Befunden Nutzen ziehen wird.

Aino Kärnä.

Sabine SEELENTAG, *Der pseudovergilische Culex. Text – Übersetzung – Kommentar*, Stuttgart, Fr. Steiner, 2012 (Hermes Einzelschriften, 105), 24 × 17 cm, 260 p., 54 €, ISBN 978-3-515-09895-3.

Une dissertation de 2010 à Cologne est à l'origine de ce nouveau commentaire de l'*epyllion* consacré au moucheron tué par un berger, alors qu'il l'avait averti de la présence d'un serpent. Une introduction critique et dense (p. 9-45) examine les *testimonia* et les positions modernes sur la paternité de ces 414 hexamètres, composés vraisemblablement entre 12 et 54 PCN ; l'auteur reste inconnu. Sur ces questions, l'opinion de D. Güntzschel (1972) s'est généralisée, mais il est possible de creuser encore en interrogeant les mobiles d'une œuvre pseudépigraphe. Le prologue est révélateur (1-41 : *Lusimus, Octaui*...). Le faussaire a procédé à une sorte d'« impersonation » (en anglais chez l'A.), de personnification de Virgile destinée à expliquer les fondements de ses trois œuvres canoniques (p. 18). Ce jeu est un *Vergilius impersonatus*, expression forgée par l'A. (p. 20). Elle s'attache aussi aux aspects néotérique et parodique ; ainsi, le tumulus du moucheron symbolise le Mausolée d'Auguste. Le plan : le *Culex* est un drame en quatre actes, ponctués par trois catalogues (arbres, 123-145 ; héros romains aux Enfers, 358-372 ; plantes, 398-411) ; il est considéré comme un *epyllion*, genre dont la définition n'est pas antique, mais due à Wolf (1817). La langue et la métrique font l'objet de relevés détaillés ; l'expression du *Culex* est recherchée : 10 hapax legomena, des hellénismes lexicaux et syntaxiques (accusatif grec), des audaces syntaxiques (*de morte dolorem* pour *mortis d.* 387)... Le texte, sans apparat critique, et la traduction en regard sont suivis d'un commentaire développé, dans la meilleure tradition philologique. Les problèmes d'établissement du texte sont tous examinés et les p. 41-43 fournissent le tableau des divergences, de ponctuation aussi, avec deux éd. de référence (l'A. n'a pas collationné de mss.) : Clausen, Oxford, 1966 et Salvatore, Rome, 1997 (ce dernier commit deux éd. antérieures : Corpus Paravianum 1957 et Naples, 1964). Quelques prises de position : 35 *currentia carmina* : *pede currere carmina* codd. plerique. La conjecture de Schmidt (suggérée par *decurrens c.* N. Heinsius) résout le problème syntaxique des deux infinitifs en asyndète dépendant de *gaudet*. 137 *edita* C L. L'A. suit Housman, mais Salvatore 1957 fit également ce choix sans citer Housman (qu'il n'ignorait pas : p. XX). 173 *aspectusque micat flammarum lumine toruo*. La reprise de la conjecture *aspectus* de Helm donne une expression plus lisse, bien traduite : « und ihr Antlitz funkelt von wildem Feuer ». 194 : intéressante reprise de la leçon peu attestée *tali* (*tales* codd.) dans le sens d'*opem* 193. 287 *Eurydicen ultro*. 288 crux pour *diuae* et 368 suppression de la crux pour *Flaminius*. Une bibliographie fouillée et un index des notions terminent cet ouvrage de référence. Bernard STENUIT.

Valentina SINERI, *Il centone di Proba,* Rome et Acireale, Bonnano, 2011 (Multa paucis, 10), 21 × 14 cm, 332 p., 28 €, ISBN 978-88-7796-746-6.

Le poème de Proba, dont Valentina Sineri propose l'édition commentée, constitue le plus long et le plus ancien connu des centons virgiliens d'inspiration chrétienne. – Les premières pages de l'Introduction tendent à situer l'œuvre dans la perspective spécifique d'un projet d'auteur : celui de créer, à partir d'une forme littéraire originellement liée à un exercice scolastique et au moyen de matériaux (vers, hémistiches) empruntés aux *Bucoliques*, aux *Géorgiques* et à l'*Énéide*, une sorte d'epos chrétien narrant les principaux épisodes de la Genèse et des Évangiles. L'ambition de Proba serait donc de faire découvrir, selon ses propres termes, un Virgile *mutatus in melius* (v.4), c'est-à-dire épuré des mythes mensongers de la religion païenne, et de révéler ainsi, dans un langage digne

d’être transmis à la postérité, la vérité et la beauté du christianisme (vv.13-15). Une seconde rubrique de l’Introduction précise la structure du poème articulé en deux parties, dont la première (v. 9-332) rapporte plusieurs des principaux épisodes de la Genèse, depuis la Création jusqu’au Déluge, et la seconde (v. 333-694) différents moments de l’histoire du Christ, de sa naissance jusqu’à l’Ascension. Les huit premiers vers paraissent être une *recusatio* de Proba touchant une de ses œuvres antérieures, poème sur une guerre civile (entre Constance II et Magnence ?). La question de l’identification de l’auteur et de la date de composition du centon est étudiée dans la notice 3 de l’Introduction. Comme la plupart des critiques modernes, V. S. attribue l’œuvre à Faltonia Betitia Proba, descendante de la noble famille des Probi et situe à 370 le *terminus ante quem* de sa rédaction. Les notices 4 et 5 sont respectivement consacrées aux techniques structurelles assurant, dans un contexte nouveau, la présence virgilienne et aux particularités métrico-prosodiques du poème. La notice 6 analyse la valeur du centon comme témoignage d’une tradition virgilienne indirecte. Une description des mss utilisés par K. Schenkl pour son édition critique du *CSEL* (1888) occupe la septième et dernière partie de l’Introduction. – Le texte latin du centon que présente V. S. reprend en effet le texte établi par Schenkl, procédure qui inspire toujours, a priori, dans une nouvelle édition, le regret qu’une lecture personnelle n’ait pas été entreprise. Peu d’amendements sont apportés au travail critique de Schenkl (conjectures non retenues, aux vers 36-37, par exemple ; réfutation d’une *crux* : cf. v. 42), mais le commentaire critique s’appuie sur une riche bibliographie textuelle touchant à la fois le texte même du centon et le texte virgilien de référence, documentation à partir de laquelle les problèmes d’établissement du texte sont clairement explicités et analysés. On regrettera cependant que l’auteur se limite, sur ces questions, à établir une problématique, sans toujours opérer un choix critique personnel qui eût pu, en différents cas, améliorer la fiabilité du texte établi par Schenkl (des recherches critiques sur le centon, telles que celle de G. La Bua aurait pu l’orienter dans cette direction). S’agissant par ailleurs du parti retenu d’utiliser comme texte une édition antérieure, il eût été d’autant plus opportun de préciser la nature et la fonction exactes de l’apparat critique proposé que la rédaction de cet apparat, tantôt positif, tantôt négatif, et opérant un choix variable et mal explicité des témoins cités, n’est dans l’ensemble guère éclairant. – Mes collègues italiens apporteront, sur la traduction du texte, l’appréciation linguistique nécessairement la plus pertinente. J’en soulignerai cependant les qualités de netteté et de précision. Les réserves possibles portent moins sur diverses inexactitudes (celle, au vers 150 par exemple, de *religione sacra* rendu par «il sacro timor ». L’expression est appliquée, en réalité, dans ce passage, à un « interdit religieux » et à la souillure qui l’affecte) que sur la neutralisation assez fréquente de la valeur et de l’actualisation expressives des mots : *pontus*, *pelagus* sont indifféremment traduits par *mare* (v.84-86) ; *aestus*, impliquant une chaleur brûlante, bouillonnante est rendu par *estate* (v.76) ; la qualité conventionnellement poétique, mais surtout la force imagée de *uolantes* ne se retrouve pas dans *ucelli* (v.40), celle de *lumina* dans *occhi* (v.125), celle de *tarda*, connotant auprès de *senectus* les notions de « pesant », d’«accablant » de « paralysant » dans « tarda vecchiaia » (v.145). Les transcriptions affaiblies de ce type sont nombreuses. – Un commentaire abondant et appuyé sur une bibliographie riche et bien actualisée s’attache à éclairer les différentes questions, thématiques et techniques, afférentes au centon : organisation générale du poème, structures spécifiques, grammaticales, lexicales et métriques, processus de transformation et de « resémantisation » du texte virgilien de référence, facteurs et procédés d’enchaînement (par association d’idées notamment, procédé bien identifié par V. S. : voir p.116, note au vers 39), projet même d’auteur, poétique dont V. S. reconnaît une définition condensée dans le vers 23 du centon où l’expression *Vergilium : cecinisse loquar pia munera Christi* pourrait

renvoyer à la fois à l'objet du poème (*pia munera Christi*) et au support expressif virgilien du message (*Vergilium cecinisse*). On appréciera, dans ces différentes orientations d'enquête, la qualité scientifique et le caractère éclairant de ce commentaire : précision dans la situation initiale des questions, confrontation entre les différentes interprétations des problèmes difficiles, rigueur d'une recherche continûment soucieuse de cerner la spécificité du centon au regard du modèle virgilien. Les données métriques, l'actualisation des structures d'emprunt et, plus généralement, l'identité du centon comme technique, sinon comme genre, ne sont cependant qu'assez superficiellement analysées. Rédigé peu de temps, sans doute, après le centon de Proba, le *Cento Nuptialis* d'Ausone présente, en prélude, les règles choisies pour cette composition intertextuelle. L'ouvrage de Proba obéit-il à des règles analogues ? L'analyse du texte permet-elle de les dégager ? La réponse, qui eût dû faire l'objet d'une rubrique dans l'Introduction, est également insuffisamment étudiée par le commentaire. Si par ailleurs ce commentaire éclaire heureusement de nombreuses questions posées par le centon, on regrettera l'absence d'une approche esthétique susceptible de mettre en lumière l'utilisation, spécifique ou non, des trois œuvres virgiliennes de référence (*Bucoliques*, *Énéide*, *Géorgiques*) et de faire découvrir surtout la force poétique nouvelle de l'œuvre. – L'ouvrage de V. S. est complété par un *Index Fontium* donnant les sources virgiliennes de chaque vers du centon, un *Index Locorum Scripturarum* et une Bibliographie sélective. – Reste un travail sérieux, éclairant, qui permet non seulement d'offrir du *Centon de Proba* une édition scientifique de qualité, mais qui contribue à mieux situer, dans l'histoire de la littérature latine, une production tardive qui n'est pas simple rappel d'un modèle, mais appropriation créatrice.

Louis CALLEBAT.

Aline SMEESTERS, *Aux Rives de la lumière. La Poésie de naissance chez les auteurs néo-latins des anciens Pays-Bas entre la fin du XV*[e] *et le milieu du XVII*[e] *siècle*, Leuven, Universitaire Pers, 2011 (Supplementa humanistica Lovaniensa, 29), 24 × 16 cm, II-622 p., 85 €, ISBN 978-90-5867-228-9.

L'ouvrage qu'Aline Smeesters (AS) nous propose, sous ce joli titre emprunté à Lucrèce, est tiré de sa thèse de doctorat. Il s'ouvre sur une longue introduction (p. 1-47), qui fournit au lecteur non spécialiste quelques éléments bien utiles pour contextualiser les œuvres qui seront étudiées dans la suite du livre et comprendre leurs enjeux : quelques généralités sur la littérature néo-latine (centrées autour de l'idée d'*imitatio*) et sur la littérature de circonstance (il aurait pu être intéressant de renvoyer au colloque sur les « Formes de la littérature de circonstance », organisé en décembre 2010 par A. Delattre et A. Lionetto-Hesters) ; très claire et très intéressante étude historique du genre du « généthliaque » et de son évolution de l'Antiquité au XVII[e] siècle ; réflexions sur la constitution du corpus retenu (AS explique clairement les critères qu'elle a choisis : poèmes des Pays-Bas, entre le XV[e] et le XVII[e] siècles, célébrant la naissance heureuse d'un enfant réel), sur lequel a été opérée une sélection représentative de quarante-deux pièces étudiées précisément ; annonce du plan de l'ouvrage. – L'ouvrage est composé d'un « préambule » (p. 49-73) qui s'intéresse à un poème encore à la charnière du Moyen Âge et de la Renaissance aux Pays-Bas, les vers de Bartholomeus Macharii célébrant la naissance de Philippe le Beau en 1478, dans les *Carmina ad Mariam de Borgondia*. Ce préambule est suivi de quatre parties : la première (« Du Collège Trilingue à l'Athènes batave », p. 75-218) concerne les poètes en lien avec les grands centres universitaires qu'étaient Louvain (Collège Trilingue fondé en 1517) et Leyde (université fondée en 1575) ; la deuxième (« À l'ombre de la collégiale Notre-Dame de Courtrai », p. 219-290) étudie des humanistes plus « provinciaux », liés à des églises locales ; la

troisième (« Autour de Caspar Barleus », p. 291-386) à la première moitié du XVIIe siècle et aux provinces du Nord ; et la quatrième (« Religion et pouvoir dans les Pays-Bas méridionaux », p. 387-502) à la même période mais pour le sud du pays. – Au fil des chapitres, le lecteur est ainsi entraîné à la Cour de Bourgogne : poème de Macharii sur la naissance de Philippe le Beau) ; au *Collegium Trilingue* (beau poème du professeur Petrus Nannius pour la naissance du fils de Damaião de Góis en 1539) ; dans le sillage des amis de Jean Dousa (poèmes pour la naissance de son fils en 1571 par Hadrianus Junius et Janus Lernutius, ce dernier sous forme d'une imitation très proche d'un poème de Martial sur la naissance d'un fils de Domitien – contrairement à AS, nous ne pensons pas qu'il faille ici parler de « parodie ») ; à la faculté de Leyde, autour de Dousa, Lernutius et Juste Lipse, puis de Scaliger, Heinsius, Scriverius et Grotius ; au chapitre de Notre-Dame de Courtrai (généthliaque du poète Jacobus Meyerus pour la naissance du fils du maître de l'école capitulaire Joannes Hantsamus en 1534 ; généthliaque pour la naissance, en 1573, du fils de Robert Wullins, notable courtraisien, par le professeur Franciscus Haemus ; généthliaques du chanoine Robert Braye pour les fils du jeune seigneur Philippe Lanchals en 1610 et 1620 – avec une mention spéciale pour ce dernier poème, superbe, p. 286) – ; dans les provinces du Nord des Pays-Bas des années 1625-1650, autour de la figure de Caspar Barleus (amusant passage sur « les cinq filles du docteur Barleus » ; tout aussi amusant un poème dans lequel l'auteur s'interroge sur ce qui fait concevoir des filles ou des garçons, qui est l'occasion pour AS de tout un développement sur l'embryologie de l'Antiquité à la Renaissance ; intéressantes pièces généthliaques sur les enfants de Frédéric-Henri d'Orange d'une part, de Louis XIII de France d'autre part) ; enfin dans les Pays-Bas méridionaux, autour des questions de « religion et pouvoir » (notamment les poèmes sur la naissance de Philippe IV d'Espagne et une longue analyse du généthliaque de Jacobus Wallius pour le fils du comte Jean-Adolphe de Schwarzenberg en 1652). – Chacun de ces différents chapitres est globalement composé de la même façon : AS commence par cerner, assez précisément le contexte historique et culturel dans lequel ont évolué les poètes dont elle va s'occuper (par exemple évolution de la situation de la Flandre, p. 224 sqq.) ; elle évoque ensuite la biographie, les différentes œuvres et la personnalité de ceux-ci, souvent en lien avec le cercle d'amis qu'ils fréquentent ; puis choisit, comme annoncé, quelques pièces généthliaques auxquelles elle s'intéresse plus précisément. L'ampleur chronologique des œuvres de référence interdit bien entendu une étude exhaustive du contexte (mais la bibliographie citée en note s'efforce d'être aussi complète que possible) ; elle rend cependant bien compte des difficultés politiques et religieuses, mais aussi du bouillonnement intellectuel des Pays-Bas aux XVIe et XVIIe siècles. De même, l'analyse des poèmes n'est pas toujours aussi approfondie qu'on l'aurait souhaité (assez peu de choses sur leur style, notamment), mais elle permet le plus souvent de se rendre compte de la culture de leurs auteurs (bonne analyse de l'intertextualité) et surtout de « l'affect » qui a entouré la composition de ses pièces, auquel AS est très sensible, et qu'elle sait faire partager au lecteur (un exemple parmi d'autres : l'excellent développement, p. 379 sqq., sur les « représentations mentales : filles ou garçons » [réactions des parents à la naissance de tel ou tel sexe]). On sent également chez elle une véritable connivence avec les auteurs qu'elle fait découvrir, une complicité qui l'amène parfois à entrer pleinement dans leurs vues (par exemple p. 122 sqq., lorsqu'elle s'efforce de justifier le titre de *parodiae* de Catulle que ses auteurs donnent à des pièces qui, pour dire vrai, ne ressemblent guère aux poèmes en question du poète de Vérone !) – Une longue conclusion complète l'ensemble, qui en récapitule fermement les principales analyses et orientations méthodologiques (« poèmes comme objets sociaux », « poèmes comme objets littéraires », « poèmes comme témoins des mentalités »). Une aussi longue annexe fournit au lecteur

les textes du corpus qui n'ont pas été précisément étudiés dans le corps de l'ouvrage, une bien commode liste récapitulative du corpus rassemblé, une liste de « néologismes » (termes latins employés par les auteurs et non attestés en latin classique), une bibliographie d'une dizaine de pages et enfin un index des noms de personnes des XVIe-XVIIe siècles. – On est frappé, à la lecture de cet ouvrage, par les qualités de pédagogie qui sont celles de son auteur : la langue est claire et pleine d'allant (parfois même un peu osée : « les 'années galère' » de Barleus, p. 305 !), sans jargon inutile, le déroulement de la pensée limpide. Les poèmes latins cités sont systématiquement traduits en stiques, de façon précise et souvent élégante ; on regrette néanmoins que, dans la traduction en stiques, n'ait pas été respecté le « décrochement » du pentamètre et, surtout que, dans la disposition adoptée, le texte se trouve souvent sur une page et la traduction sur son verso, ce qui rend la lecture malaisée. Cette traduction est accompagnée de notes qui explicitent périphrases et éléments historiques et soulignent des rapprochements intertextuels. En bref, voilà un ouvrage passionnant, sur un sujet peu traité jusqu'à présent, et qui ouvre de fructueuses pistes de recherches pour des études ultérieures, dans un domaine dont AS a montré toute la richesse et tout l'intérêt. Sylvie LAIGNEAU-FONTAINE.

Patrick THOLLARD / Jean-Claude GOLVIN, *Voyage avec Strabon. La Gaule retrouvée*. Texte et traduction de P. Th. Dessins de J.-Cl. G., Paris, Errance, 2011 (Promenades archéologiques), 19 × 14,5 cm, 231 p., fig., cartes, 29 €, ISBN 978-2-87772-464-7.

C'est toujours, depuis *L'Égypte restituée* (1991 et sq.), un plaisir de découvrir, détaillées et suggestives, les aquarelles historiques de J.-Cl. Golvin. Quant à P. Thollard, il vient de traduire le l. IV de la *Géographie* de Strabon (ibid., 2009), précisément consacré à la Gaule. Quelques pages, denses et bien écrites, sur Strabon, son œuvre et ses sources précèdent la traduction. Apparaît bien le double aspect de géographie physique et humaine de cette œuvre, avec des développements historiques, mythologiques et économiques, les éloges récurrents de l'autorité pacificatrice de Rome ; exact contemporain d'Auguste, Strabon écrit d'abord pour les détenteurs du pouvoir. La traduction est personnelle, soucieuse de fidélité à l'original, jusque dans la maladresse de quelques tournures. Les noms propres sont translittérés du grec, puis traduits entre crochets droits ; l'index les reprend tous. Les grandes divisions du l. IV apparaissent dans les chapitres agencés par l'A., qui interrompt le texte de Strabon par d'utiles notices. Les cartes historiques, tout comme les aquarelles, complètent agréablement la lecture de Strabon.

Bernard STENUIT.

Vetera Christianorum. Anno 46. 2009, Bari, Edipuglia, 2009, 24 × 17 cm, 364 p. en 2 fasc., fig., ISBN 978-88-7228-549-7.

Le 1er fascicule commence par le texte de la communication de M. Simonetti au *Convegno internazionale "Per una cultura mediterranea. La tradizione storico-religiosa"* (Agrigente, 27 déc. 2009). *Le scienze patristiche oggi. Questioni fondamentali di contenuti e di metodo* (p. 5-15) ; il montre que les études patristiques ne diffèrent en rien des études de l'Antiquité classique par leur méthode, parce qu'elles utilisent les mêmes critères de recherche. E. Castelli, *The author of the Refutatio omnium haeresium and the attribution of the De Uniuerso to Flavius Josephus* (p. 17-30), examine l'œuvre d'un Hippolyte de Rome, auteur d'une *Refutatio omnium haeresium*, habituellement intitulée *De uniuerso*, qui utilisa des passages de Flavius Josèphe et conclut qu'il faut considérer l'attribution de cette œuvre à Flavius Josèphe comme un cas, jusqu'alors inobservé, de pseudépigraphie chrétienne. Mme M. De Fino, *Diocesi rurali nella Sicilia antica : i casi*

di Carini e Triocala (p. 31-55), examine le cas de deux diocèses ruraux avec des sièges épiscopaux de campagne, ce qui est rare. Ce phénomène semble dû à une diffusion importante dans la région de *latifundia* privés. E. Dovere, *Principalis providencia e dissenso eutichiano : le leggi repressive deI 452-455* (p. 57-86), traduit et compare deux lois de l'empereur Marcien sur la répression du monachisme eutychien et les raisons de leur remploi en une seule dans le Code Justinien. Mme P. Piliego, *Le iscrizioni bizantine de li insediamenti di Quattro Macine ed Apigliano in Terra d'Otranto* (p. 87-111), échappe aux cadres chronologiques de *Latomus* (IXè s. ap. J.-C.). Mme V. Polito, *Ricomporre una storia : l'iscrizione dipinta di Ponte della Lama a Canosa tra archeologia e restauro* (p. 113-125), raconte la mise au jour sur le site du cimetière de Ponte della Lama dans les faubourgs de Canosa d'une inscription funéraire peinte en rouge et sa reconstitution à partir des fragments trouvés (début du Vè s.). – Le 2è fascicule commence par le texte de la communication de M. Simonetti au congrès *Des évêques, des écoles et des hérétiques* (Genève, 14 juin 2008), *Per un profilo dell'autore dell' Elenchos* (p. 157-173). Il s'agit encore, comme dans l'article d'E. Castelli (1er fasc., p. 17-30), de l'Hippolyte de Rome ; il manifesta un intérêt particulier pour la philosophie grecque, il participa aux querelles doctrinales qui eurent lieu à Rome au début du IIIè s.; excommunié par le pape Calliste Ier, il se mit à la tête d'une communauté schismatique. Mme A. D. Agostinelli, *Rilettura critica di alcune iscrizioni del complesso di Santa Maria Antigua al Foro Romano* (p. 175-197), réexamine les inscriptions de l'église Santa Maria Antiqua sur le forum romain qui s'échelonnent du VIè au XIIIè s. ; elles lui permettent de déterminer quelques caractères de la production épigraphique entre Antiquité tardive et Moyen Âge. Mme N. Bonansea, *La variante di Giona vestito nell'iconografia paleocristiana tra III e VI secolo* (p. 199-222), a pour objectif de mettre en lumière certaines implications symboliques de la nudité dans le langage figuré de l'Antiquité tardive, en particulier en examinant les 13 types existants du prophète Jonas représenté habillé. F. Calzolaio, Gv 2, 8-10 : ἀρχιτρίκλινος, analisi del termine e della funzione (p. 223-244), montre que ce mot, qui est un hapax, transcrit architriclinus dans la Vulgate, désignait, non pas un esclave chargé de fonctions spéciales, mais un homme de condition libre, un ami de la famille qui pouvait se permettre de juger le cadeau de Jésus. Personnellement, je proposerais alors aux traducteurs français « un membre de l'assistance ». P. Kitzler, C*hristian Atheism, Political Disloyalty, and State Power in the Apologeticum. Some Aspects of Tertullian's « Political Theology »* (p. 245-259), montre que Tertullien ne polémique jamais contre le pouvoir romain en tant que tel ; il dénonce le lien entre le pouvoir et la religion païenne, considérée comme idolâtrie et il essaie de présenter les chrétiens comme les seuls sujets loyaux de l'empereur. Mme A. Laghezza, *Fonti e testimoni nei Dialoghi di Gregorio Magno* (p. 261-291), soutient habilement que l'analyse des sources de cette œuvre discutée et controversée de Grégoire le Grand confirme l'hypothèse d'un projet unique à la base de l'œuvre et y révèle la dimension historique cachée derrière l'enveloppe légendaire des miracles. Mme D. Nuzzo, *Le iscrizioni cristiane della basilica urbana di Porto (scavi 1991-2007 e indagini dell' Ottocento) e la produzione epigrafica di imitazione filocaliana* (p. 291-314), édite les 25 inscriptions ou fragments d'inscriptions découverts dans les fouilles entreprises entre 1991 et 2007 ; il s'agit pour la plupart d'inscriptions funéraires ; quelques textes concernent des inscriptions d'apparat (IVè-Vè s.). La basilique a donc été dotée d'une série d'épigraphes dédicatoires souvent dues à l'initiative épiscopale où la stylisation graphique, conçue par Furius Dionysius Filocalus, pendant le pontificat de Damase, a eu une grande influence. N. Adkin, *Excussaque pectore Iuno est : Aen. 5, 679 in Cyprian* (p. 315-318), propose d'identifier un nouvel écho de Virgile chez saint Cyprien, *De lapsis* 15, *paenitentia de pectoribus excussa est*. Pour finir, trois notices intéressantes : Mme A. Moro, *Il rilancio*

del progetto « Censimento dei santuari cristiani d'Italia dall' antichità ai nostri giorni » (p. 319-326) ; Mme L. L. M. Olivieri, Représentations du Mont et de l'Archange Saint Michel dans la littérature et les arts (p. 327-332) ; la 3è n'est pas signée, *I Longobardi in Italia. Storia, arte, cultura. XII Settimana di Studi tardoantichi e romanobarbarici (Monte Sant'Angelo, 12-16 ottobre 2009). Documente dei Corsisti* (p. 333-338). Bien entendu, chacun des deux fascicules comporte des comptes rendus d'ouvrages récents, souvent détaillés (p. 133-151 et 339-360). Enfin, la Revue comporte une nouveauté, des résumés des articles à la fin de chacun. Pierre LANGLOIS.†

PUBLICATIONS ADRESSÉES À *LATOMUS*

Nous établissons ici la liste complète des ouvrages reçus au cours du trimestre écoulé, afin d'assurer une information rapide. Tous ceux d'entre eux qui relèvent du domaine de *Latomus* feront ensuite l'objet d'un compte rendu ou d'une notice bibliographique dans la mesure du possible.

Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis 49. 2013, Debrecen, Universitas Debreceniensis, 2013, 369 p., fig., 14 pl. h.t.

Ágora. Estudos clássicos em debate 16. 2014, Aveiro, Universidade de Aveiro, 2014, 312 p., fig., 20 €.

C. Alfaro Giner / J. Ortiz García / M.J. Martínez García, *Luxury and Dress. Political Power and Appearance in the Roman Empire and its Province. C.A.G., J.O.G., M.J.M.G. (eds.),* Valence, Universitat de València, 2013, 223 p., fig.

Arctos. Acta Philologica Fennica 47, Helsinki, Klassillis-filologinen yhdistys, 2013, 404 p., fig.

N. Barrandon / Fr. Kirbihler, *Les gouverneurs et les provinciaux sous la République romaine sous la direction de N.B. et Fr.K.,* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, 300 p., 3 cartes, 22 €.

M. Beard, *Laughter in Ancient Rome. On Joking, Tickling, and Cracking Up,* Berkeley / Los Angeles / Londres, University of California Press, 2014, X-319 p., fig., 19,95 £.

T. Bekker-Nielsen, *Space, Place and Identity in Northern Anatolia. Edited by T.B.-N.,* Stuttgart, Fr. Steiner, 2014, 271 p., fig., cartes.

C. Bertrand-Dagenbach / A. Molinier-Arbo, *Histoire Auguste. Tome III, 2e partie. Vie d'Alexandre Sévère. Introduction, texte, traduction et commentaire par C.B.-D. Apparat critique par A.M.-A. et C.B.-D.,* Paris, Les Belles Lettres, 2014, XCVIII-187 p. en partie doubles, 55 €.

St. Birk, *Depicting the Dead. Self-Representation and Commemoration on Roman Sarcophagi with Portraits,* Aarhus, Aarhus University Press, 2013, 333 p., 97 fig.

Br. Bleckmann / T. Stickler, *Griechische Profanhistoriker des fünften nachchristlichen Jahrhunderts. Br.B. / T.S. (Hg.),* Stuttgart, Fr. Steiner, 2014, 228 p.

S. Bönisch-Meyer *et al.*, *Nero und Domitian. Medievale Diskurse der Herrscherrepräsentation im Vergleich. S.B.-M et al. (Hrsg.),* Tübingen, G. Narr, 2014, VIII-485 p., fig.

D. Borbonus, *Columbarium Tombs and Collective Identity in Augustan Rome,* Cambridge, Cambridge University Press, 2014, XVI-294 p., 71 fig.

N.G. Brancato, *Repertorium delle trasmissioni del gentilizio nel mondo romano sulla base della documetazione epigrafica. Vol. II. Italia - Epilogus,* Rome, ARTECOM-onlus, 2011, IV-419 p., 80 €.

St. Breuer, *Der charismatische Staat. Ursprünge und Frühformen staatlicher Herrschaft,* Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2014, 319 p., cartes, 49,95 €.

P. Caruso, *Antiqua beneventana. La storia della città romana attraverso la documentazione epigrafica. A cura di P.C.,* Bénévent, La Provincia Sannita, 2013, VI-503 p., fig., 20 €.

St.M. Cerutti, *Cicero. Pro Archia Poeta Oratio. 3rd Edition. Introduction, Text, Vocabulary and Commentary by St.M.C.,* Mundelein, Bolchazy-Carducci, 2014, XXXII-157 p., 29 $.

J.H. Clark, *Triumph in Defeat. Military Loss and the Roman Republic,* Oxford, Oxford University Press, 2014, XVIII-240 p., 4 cartes.

G.B. COBBOLD, *The Right Thing to Do. Cicero's De Officiis. Translated by G.B.C.,* Mundelein, Bolchazy-Carducci, 2014, XXVI-287 p., fig., 15 $.

Br. COOK, *Lorenzo Valla. Correspondence. Edited and translated by Br.C.,* Cambridge, Mass. / Londres, Harvard University Press, 2013, XXII-417 p., 19,95 $.

A. DARDENAY / E. ROSSO, *Dialogues entre sphère publique et sphère privée dans l'espace de la cité romaine. Vecteurs, acteurs, significations. Textes réunis par A.D. & E.R.,* Bordeaux, Ausonius (diff. De Boccard, Paris), 2013, 323 p., fig., 25 €.

J. DEN BOEFT / J.W. DRIJVERS / D. DEN HENGST / H.C. TEITLER, *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXIX,* Leyde / Boston, E. J. Brill, 2013, XXII-301 p., 2 cartes, 125 €.

C. DENIZOT / E. DUPRAZ, *Latin quis/qui, grec τίς / τις : parcours et fonctionnements. Études sur deux interrogatifs-indéfinis-relatifs. Sous la direction de C.D. et E.D.,* Mont-Saint-Aignan, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2014, 159 p., 19 €.

M. DE VOS RAAIJMAKERS *et al., Rus Africum Tome I. Le paysage rural antique autour de Dougga et Téboursouk: cartographie, relevés et chronologie des établissements. Tome II. Le paysage rural antique autour de Dougga: l'aqueduc Aïn Hammam-Thugga, cartographie, relevés,* Bari, Edipuglia, 2013, I : 415 p., fig., cartes et 1 DVD, 70 € ; II : 301 p., fig., cartes dont 1 dépl. h.t., 70 €.

M.V. ESCRIBANO PAÑO / R. LIZZI TESTA, *Política, religíon y legislación en el imperio romano (SS. IV y V D.C.) - Politica, religione e legislazione nell'Impero romano (IV e V secolo D.C.),* Bari, Edipuglia, 2014, 312 p., 50 €.

J. FISHER, *The Annals of Quintus Ennius and the Italic Tradition,* Baltimore / Londres, The Johns Hopkins University Press, 2014, XII-206 p., 45 £.

V. FROMENTIN / E. BERTRAND, *Dion Cassius. Histoire romaine. Livre 47. Texte établi par V. Fr. et traduit et annoté par V.F. et E.B.,* Paris, Les Belles Lettres, 2014, CVI-139 p. en partie doubles, 3 cartes, 53 €.

R. FUNARI, *Corpus dei papiri storici greci e latini. Parte B. Storici latini. 2. Adespota a cura di R. F.,* Pise / Rome, Fabrizio Serra, 2014, 176 p., fig.

K. GALINSKY, *Memoria Romana. Memory in Rome and Rome in Memory. Edited by K.G.,* Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2014, XII-193 p., fig., cartes.

M. GLEBA / J. PÁSZTÓKAI-SZEÖKE, *Making Textiles in Pre-Roman and Roman Times. People, Places, Identities. Edited by M.G. and J.P.-Sz.,* Oxford / Oakville, Oxbow, 2013, XVIII-238 p., fig., cartes, 30 £.

A. GODIN / A. VANAUTGAERDEN, *Érasme de Rotterdam. Vie de Saint Jérôme. Traduction et annotation A.G., édition du texte latin A.V.,* Turnhout, Brepols, 2013, 298 p., 55 €.

Fr. HOFFMANN / K.St. SCHMIDT, *Orient und Okzident in hellenistischer Zeit. Beiträge zur Tagung „Orient und Okzident - Antagonismus oder Konstrukt? Machtstrukturen, Ideologien und Kulturtransfer in hellenistischer Zeit" Würzburg 10.-13. April 2008. Herausgegeben von Fr.H. und K.St.S.,* Vaterstetten, Patrick Brose, 2014, XII-292 p., fig., 34,95 €.

D. HOLLARD / F. LÓPEZ SÁNCHEZ, *Le Chrisme et le Phénix. Images monétaires et mutations idéologiques au IVe siècle,* Bordeaux, Ausonius (diff. De Boccard, Paris), 2014, 230 p., fig., 25 €.

D. INGEMARK, *Glass, Alcohol and Power in Roman Iron Age Scotland. With Drawings of the Glass by Marion O'NEIL,* Édimbourg, National Museums Scotland, 2014, 308 p., fig., cartes, 35 £.

T. ITGENSHORST, *Denker und Gemeinschaft. Polis und politisches Denken im archaischen Griechenland,* Paderborn, F. Schöningh, 2014, 373 p., 59 €

J.L. JIMÉNEZ SALVADOR / E. DÍES CUSÍ / J. TIERNO RICHART, *Hisn Turis - Castell de Turís - El Castellet. 500 años de historia. J.L.J.S., E.D.C., J.T.R. (Eds.),* Valence, Universitat de València - Departament de Prehistòria i Arqueologia, 2014, 150 p., fig., cartes, 1 CD-ROM.

P. KEEGAN, *Roles of Man and Women in Roman Epigraphic Culture and Beyond. Gender, Social Identity and Cultural Practice in Private Latin Inscriptions and the Literary Record,* Oxford, Archaeopress, 2014, IV-181 p., 16 fig.

J. KER / Chr. PIEPER, *Valuing the Past in the Graeco-Roman World. Proceedings from the Penn-Leiden Colloquia on Ancient Values VII. Edited by J.K. and Chr.P.,* Leyde / Boston, E. J. Brill, 2014, X-547 p., fig., 139 €.

M. KIMMEL, *Motive und Rollen des Autors in Vergils Eklogen, den Oden des Horaz und den Elegien des Properz,* Münster, Aschendorff, 2014, VI-231 p.

A. KOLB, *Infrastruktur und Herrschaftsorganisation im Imperium Romanum. Herrschaftsstrukturen und Herrschaftspraxis III. Akten der Tagung in Zürich 19.-20.10.2012. Herausgegeben von A.K.,* Berlin, Akademie Verlag, 2014, 279 p., fig.

M. KOVACS, *Kaiser, Senatoren und Gelehrte. Untersuchungen zum spätantiken männlichen Privatporträt,* Wiesbaden, L. Reichert, 2014, 304 p., fig., 150 pl., 1 dépl., 98 €.

C. LAZZARINI, *L'addio di Medea. Valerio Flacco, Argonautiche 8,1-287. Introduzione e commento a cura di C. L.,* Pise, ETS, 2012, 281 p., 25 €.

T.J. LEARY, *Symphosius. The Aenigmata. An Introduction, Text and Commentary,* Londres / New York, Bloomsbury, 2014, XIV-264 p.

J. LIPPS / D. MASCHEK, *Antike Bauornamentik. Grenzen und Möglichkeiten ihrer Erforschung. J.L. - D.M. (Hrsg.),* Wiesbaden, L. Reichert, 2014, 251 p., fig., cartes, 98 €.

P. LOWELL BOWDITCH, *A Propertius Reader. Eleven Selected Elegies,* Mundelein, Bolchazy / Carducci, 2014, XLIV-186 p., 5 fig., 19 €.

R. MASSARELLI, *I testi etruschi su piombo,* Pise / Rome, Fabrizio Serra, 2014, 320 p., fig.

A. MASTROCINQUE, *Bona Dea and the Cults of Roman Women,* Stuttgart, Fr. Steiner, 2014, 209 p., 16 fig.

U. MORELLI, *Domiziano. Fine di una dinastia,* Wiesbaden, Harrasowitz, 2014, 346 p., 74 €

I. NIELSEN, *Housing the Chosen. The Architectural Context of Mystery Groups and Religious Associations in the Ancient World,* Turnhout, Brepols, 2014, XVI-322 p., 197 fig., 120 €.

Nova Tellus 31-1. 2013, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México. Instituto de Investigaciones Filológicas. Centro de Estudios Clásicos, 2013, 230 p.

D.G. PÉREZ / C.O. CHÁVEZ, *La persistencia de los clásicos,* Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 2012, 126 p.

G. PICONE, *Le regole del beneficio. Commento tematico a Seneca, De beneficiis, libro I a cura di G. P.,* Palerme, Palumbo, 2013, 205 p., 21 €.

Tr. POWER / R.K. GIBSON, *Suetonius the Biographer. Studies in Roman Lives. Edited by Tr.P. and R.K.G.,* Oxford, Oxford University Press, 2014, XII-338 p., 70 £.

P. RIEDLBERGER, *Encheiridion and Spurious Works. Domninus of Larissa. Introduction, Critical Text, English Translation, and Commentary by P.R.,* Pise / Rome, Fabrizio Serra, 2013, 281 p.

J.E. RUTHERFORD, *The Beauty of God's Presence in the Fathers of the Church. The Proceedings of the Eighth International Patristic Conference, Maynooth, 2012. Edited by J.E.R.,* Dublin, Four Courts Press, 2014, 288 p., fig., 49,50 €.

Ph. SCHMITZ, *Cato Peripateticus - stoische und peripatetische Ethik im Dialog. Cic. fin. 3 und der Aristotelismus des ersten Jh. v. Chr. (Xenarchos, Boethos und 'Areios Didymos'),* Berlin / New York, W. de Gruyter, 2014, XII-282 p., 79,95 €.

B. SEVERY-HOVEN, *The Satyrica of Petronius. An Intermediate Reader with Commentary and Guided Review,* Norman, University of Oklahoma Press, 2014, XX-312 p., fig., 1 carte.

D.R. SLAVITT, *Odes. Horace. Translated with Commentary by D.R.S.,* Madison Wisc., University of Wisconsin Press, 2014, XIV-184 p., 12,95 $.

G. SØRENSEN / M.A. ZOCCHI, *L'Italia in Europa. Italia e Danimarca. Atti del Convegno in occasione dal 150° anniversario dell'Unità d'Italia. Accademia di Danimarca, Roma 7-8 aprile 2011 a cura di G.S. e M.A.Z.,* Rome, Quasar, 2013, 159 p., fig.

B. TODD LEE / E. FINKELPEARL / L. GRAVERINI, *puleius and Africa. Edited by B.T.L., E.F., and L. G.,* Londres / New York, Routledge, 2014, XVI-344 p., 43 fig., 85 £.

Vie archéologique. Bulletin de la Fédération des archéologues de Wallonie et de Bruxelles 72, 2013. Actes du colloque « Alimenterre ». Archéologie & alimentation. Espace gallo-romain,

Ath, le 23 février 2013 et Musée bruxellois du Moulin et de l'Alimentation, Evere, le 24 février 2013, Braine-l'Alleud, Fédération des archéologues de Wallonie et de Bruxelles, 2014, 86 p., fig.

M.A. VINCHESI, *Calpurnii Siculi Eclogae. A cura di M.A.V.,* Florence, Le Monnier, 2014, 522 p., 38 €.

U. WALTER, *Gesetzgebung und politische Kultur in der römischen Republik. Herausgegeben von U.W.,* Francfort s. Main, Verlag Antike, 2014, 295 p.

I. WORTHINGTON, *By the Spear. Philip II, Alexander the Great, and the Rise and Fall of the Macedonian Empire,* Oxford, Oxford University Press, 2014, XXII-388 p., 24 fig., 10 cartes, 34,95 $.

P. YAGGY, *The Thebaid of Statius. The Women of Lemnos,* Mundelein, Bolchazy-Carducci, 2014, XXVIII-242 p., 6 fig., 2 cartes, 31 $.

J. ZARECKI, *Cicero's Ideal Statesman in Theory and Practice,* Londres / New York, Bloomsbury, 2014, XII-212 p., 54,95 £.

TABLES DU TOME 73

I. — Table des Articles

II. — Table des varia

III. — Table des comptes rendus